Bellarmino, Roberto Francesco Romolo,

LES

DISCOURS

DE ROBERT BELLARMIN,

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA Sᵗᵉ EGLISE ROMAINE,

SOIGNEUSEMENT REVUS ET CORRIGÉS PAR L'AUTEUR.

Traduits du latin

PAR ELIE BERTON.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855.

IV
31

631938 -128

DISCOURS

DE

ROBERT BELLARMIN.

SIXIÈME SÉRIE.

SUR LES FÊTES DES SAINTS.

I.

SAINT ANDRÉ.

C'est une chose magnifique et grande que l'apostolat, c'est une dignité hors ligne que la dignité de ces hommes que Dieu consacra de ses mains à la conquête du monde. Il n'est pas d'être si simple, j'imagine, qui ignore que les œuvres du suprême Artisan l'emportent en excellence et en beauté sur les œuvres qu'il accomplit seulement par les siens. Il forma Eve et Adam : qui niera que ces auteurs de notre race furent plus sains et plus beaux que leurs fils? Il créa des poissons, il multiplia des pains dans ses courses évangéliques : qui niera que

ceux-ci furent plus nourrissants et plus salutaires que les hôtes des eaux et les pains pétris par une main vulgaire? De même de ce vin miraculeux, fruit d'une bénédiction secrète, qui coulait aux noces de Cana, en comparaison des produits de nos collines terrestres; de même de ces yeux redevenus clairvoyants, de ces constitutions renouvelées, de tous ces membres redressés, rassainis par Dieu sous sa forme humaine, en face de nos organes maladifs, affaiblis, tristement dégénérés sous l'action du vice et du temps. Que faut-il donc penser de ces hommes que le Verbe choisit, enseigna, grandit, illumina lui-même? Les membres sont d'autant plus nobles qu'ils approchent plus de la tête, l'eau est d'autant plus pure qu'elle est plus voisine de sa source, les rayons resplendissent d'autant plus qu'ils divergent moins du soleil : que dirons-nous donc de la noblesse de ces hommes qui marchaient toujours aux côtés du Christ, la Tête de l'Eglise, la Source de tout bien, le Soleil éternel? N'est-ce pas à bon droit que l'Esprit saint les appelle dans les livres sacrés, tantôt les princes de la terre, tantôt les architectes de son temple, ou bien les fondements, les colonnes de l'édifice, ou encore les docteurs et les pasteurs du genre humain?

C'est à cette troupe choisie, à ce corps d'élite de notre race, à ce sénat auguste des élus qu'appartient saint André. Bien plus, saint André fut le premier choisi, le premier élu des douze : c'est en quelque sorte le premier né du Christ, l'enfant de prédilec-

tion de l'Eglise qui chante joyeusement, *dilexit Andream Deus in odorem suavitatis*. Le texte évangélique de son histoire nous fera bien comprendre sa sublime vocation.

En voyageant près de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, occupés à jeter leurs filets, car ils étaient pêcheurs, et Jesus leur dit : Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'homme ; et abandonnant aussitôt leurs filets et leurs nacelles, ils le suivirent.

En voyageant.— Jésus, dont la vie, comme la parole, devait servir de modèle, Jésus s'asseyait rarement, il était souvent en chemin. Il s'assit, sans doute, sur la montagne, mais pour enseigner les apôtres ; il s'assit auprès de la fontaine, mais après une longue course, pour attendre la Samaritaine, et convertir par elle une immense multitude. Il marchait souvent, il se livrait aux labeurs, pour nous avertir que cette vie est une voie,—la voie du ciel, la route seulement de la patrie,—qu'elle est l'heure de la veille, du travail, des fatigues, du voyage, et non le lieu du repos et du sommeil. Que personne donc ne s'abuse, ne s'oublie, en consumant dans les hôtelleries et les tavernes le temps accordé pour le voyage ; mais que tous se hâtent : *Hâtons-nous d'aborder cette région* de la joie où *l'Esprit assure qu'on se reposera de ses labeurs*[1].

En marchant le long de la mer de Galilée.—Jésus

[1] *Hebr.* 4 ; *Apoc.* 14.

suivait les bords des eaux, car il voulait pêcher. Un mot de cette mer, ou mieux, de ce lac de Galilée.

Joseph raconte que deux sources jaillissent aux pieds du Liban, Jor et Dan, d'où le Jourdain tire son nom. C'est ce fleuve, célèbre au loin, qui, après un certain parcours, se répand, se déroule dans la vallée où il forme la mer Galiléenne, pour se précipiter de nouveau et continuer sa course jusqu'à la mer morte.

Or, tant qu'il se repose dans ce vallon, c'est à coup sûr le plus gracieux, le plus beau, le plus fécond et le plus noble des lacs. Aimez-vous les sites pittoresques? Des forêts le ceinturent et se mirent dans ses flots. Cherchez-vous l'utile? Il fournit abondamment l'eau douce, des poissons délicieux en tout genre, dont vécurent des années nos chefs et nos princes, Jean et Jacques, Pierre et André. Et ne croyez pas qu'il s'endort dans quelque solitude, et végète au désert : il touche à la Galilée, il baigne la Tibériade, il approche les plus fameuses cités. Aussi l'Ecriture l'appelle-t-elle, tantôt mer de Galilée, tantôt mer de Tibériade. On le nomme encore lac de Génézareth, soit parce qu'il enfante les vents, comme il plaît à Hégésippe, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'il est voisin de la terre de Génézar, comme il convient à Joseph. Mais ce qui ennoblit surtout ces lieux, ce qui les entoure d'une gloire incomparable, c'est la présence multipliée du Christ sur leurs rivages : c'est sur ces eaux qu'il navigua souvent, qu'il marcha à pied sec,

dédaigne pas le tronc tordu, noueux, informe, car il connaît son art. Que feras-tu de cette masse, lui dit celui qui l'ignore, et pourquoi tant de fatigues? — Pourquoi, réplique l'artisan? de ce bois, je ferai peut-être un trône! — Un trône! et quoi de commun entre ce tronçon et un trône? — Soit, mais attends un peu, laisse-moi le travailler, le polir, et tu verras si mon œuvre est indigne des palais des rois. Jésus agit de la sorte sur le rivage de la mer de Galilée. Il voit deux frères, hommes humbles, obscurs, capables de rien moins que de l'apostolat, il les appelle toutefois, lui, le Puissant, le Sage, il les tourne, les retourne, les polit, les façonne à mesure, et il en fait les colonnes illustres de sa demeure, de cette noble demeure construite de bois immortels et de pierres précieuses que consolide à tout jamais le ciment éternel de l'amour.

Mais pourquoi deux disciples appelés ensemble, pourquoi ces deux disciples ne sont-ils pas les premiers venus de la foule, mais deux frères, et pourquoi ces deux frères ne sont-ils point Jacques et Jean, mais Pierre et André? Est-ce hasard, ou prédestination et mystère?

Dieu suit ici ses errements anciens. Quand il voulut délivrer Israël de l'Egypte ténébreuse, il choisit deux frères, Moïse et Aaron, pour conduire à bonne fin cette œuvre; aujourd'hui qu'il veut arracher le monde aux ténèbres du péché, il appelle encore deux frères, Pierre et André, pour l'aider dans cette lutte gigantesque : preuve éclatante de

Bellarmino, Roberto Francesco Romolo, Sa

LES

DISCOURS

DE ROBERT BELLARMIN,

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA Ste EGLISE ROMAINE,

SOIGNEUSEMENT REVUS ET CORRIGÉS PAR L'AUTEUR.

Traduits du latin

PAR ELIE BERTON.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855.

IV
31

dédaigne pas le tronc tordu, noueux, informe, car il connaît son art. Que feras-tu de cette masse, lui dit celui qui l'ignore, et pourquoi tant de fatigues? — Pourquoi, réplique l'artisan? de ce bois, je ferai peut-être un trône! — Un trône! et quoi de commun entre ce tronçon et un trône? — Soit, mais attends un peu, laisse-moi le travailler, le polir, et tu verras si mon œuvre est indigne des palais des rois. Jésus agit de la sorte sur le rivage de la mer de Galilée. Il voit deux frères, hommes humbles, obscurs, capables de rien moins que de l'apostolat, il les appelle toutefois, lui, le Puissant, le Sage, il les tourne, les retourne, les polit, les façonne à mesure, et il en fait les colonnes illustres de sa demeure, de cette noble demeure construite de bois immortels et de pierres précieuses que consolide à tout jamais le ciment éternel de l'amour.

Mais pourquoi deux disciples appelés ensemble, pourquoi ces deux disciples ne sont-ils pas les premiers venus de la foule, mais deux frères, et pourquoi ces deux frères ne sont-ils point Jacques et Jean, mais Pierre et André? Est-ce hasard, ou prédestination et mystère?

Dieu suit ici ses errements anciens. Quand il voulut délivrer Israël de l'Egypte ténébreuse, il choisit deux frères, Moïse et Aaron, pour conduire à bonne fin cette œuvre; aujourd'hui qu'il veut arracher le monde aux ténèbres du péché, il appelle encore deux frères, Pierre et André, pour l'aider dans cette lutte gigantesque : preuve éclatante de

l'union intime, de la paix, de la concorde, de la charité en un mot, qui doit unir, confondre en un corps les pasteurs, les princes et les pontifes. Il appelle d'abord Pierre et André, et non Jacques et Jean, ses amis, sa famille : preuve éclatante que le prêtre ne connaît pas de parents dans les affaires de Dieu.

Il appelle donc Pierre et André. Et que faisaient ces élus au moment de l'appel divin ? Ils pêchaient, ils jetaient leurs filets dans les eaux : labeur prophétique de leurs prochaines destinées. L'apostat Julien s'est permis ici un impudent blasphème. Il a prétendu que le Christ s'adressait à des pêcheurs pour en imposer plus facilement à la crédulité humaine. Mais les faits réfutent assez le blasphème. Nicodème, Nathaniel, Gamaliel, n'étaient pas des ignorants, c'étaient des docteurs; Joseph et Lazare n'étaient pas des obscurs, c'étaient les fils des plus nobles familles. Or leur foi fut contemporaine de la foi des pêcheurs de Galilée. Personne, non plus, ne contestera la science de saint Paul et de cette foule de prêtres qui, d'après les actes de saint Luc, suivaient déjà l'étendard de la croix. Enfin, si ce choix est une ruse, d'où vient la transformation soudaine de ces pêcheurs crédules? Comment expliquer leur éloquence, leur savoir, leur puissance, une fois que l'Esprit les eut domptés et brûlés de ses flammes? Etait-ce l'effet de la ruse qui les choisit premièrement pour leur ignorance et leur crédulité? Oui, oui, il y eut ruse, en

effet, dans les choix du Christ; mais une ruse divine, un artifice céleste. Il fallait, pour manifester complètement sa toute-puissance, appeler des infirmes à la coopération de ses entreprises sans rivales. Le génie de l'artiste est proclamé par les instruments imparfaits avec lesquels il taille ses chefs-d'œuvre dans le marbre et le bronze. Est-ce que le scribe qui trace des lignes plus nettes et plus pures avec une plume brisée qu'avec un stylet docile, n'emporte pas la palme auprès des experts dans son art, car tout ici lui revient, et la plume n'a point aidé le mérite? Toute gloire, de même, remonte à Dieu quand il lui plaît de parler savamment par la bouche des enfants et des simples, et de produire des créations nobles et magnifiques par les mains des méprisés et des humbles. Il fallait encore prévenir ses élus contre les dangers de l'apostolat. Rien de plus périlleux en effet que ces fonctions augustes, pour ceux-là surtout qui les exercent avec gloire. Qui ignore les douces flatteries, les encouragements perfides de l'ennemi du vrai bonheur, murmurant à chaque pas, aux oreilles de l'Apôtre : *c'est bien, c'est bien*, pour le faire tomber dans le piége en précipitant son zèle vers d'imprudentes conquêtes? Qui ignore combien est enivrante la parole du louangeur, pour le juste exalté par les dons de son Dieu? Aussi, pour que les apôtres dominassent ces tentations terribles, Jésus les prit infirmes, ignorants, obscurs : le remède se trouvait de la sorte à côté du poison : le souvenir du passé suffi-

sait à leur donner la mesure de leurs propres mérites au milieu des magnificences du présent. Il fallait enfin bafouer la raison humaine, souffleter cette science vantée, qui n'avait amoncelé que des ruines : le monde n'avait pas connu Dieu par la philosophie, il plaisait à Dieu de le sauver par la folie de la prédication. Parce que la superbe sagesse avait plutôt perverti que relevé les âmes, il plaisait à Dieu que les âmes se convertissent à d'humbles pêcheurs, proclamant les ignominies du Calvaire. Quand il se rencontre dans les écoles un de ces glorieux adolescents qui, parce qu'ils sont métaphysiciens, méprisent leurs condisciples moins avancés et plus jeunes : attendez un peu, lui dit sagement le maître, cet enfant qui balbutie à peine sa dialectique, je veux qu'il discute bientôt avec vous et qu'il vous confonde. Dieu agit de la sorte; il convoque les faibles pour abattre les forts; il choisit la folie pour discréditer la sagesse. Que pensez-vous, dit-il, de ces hommes qui se nomment philosophes? Bientôt, bientôt vous connaîtrez leur puissance et leur valeur. Voici qu'à ma voix de simples pêcheurs se lèvent pour combattre et confondre la science. Et, en vérité, comme autrefois, la verge de Moyse dévora les verges des sages, l'ignorance des pêcheurs a dévoré la vaine science des philosophes. Ceux-ci avaient embouché les magnifiques trompettes des grands mots et des périodes nombreuses, ils avaient provoqué les prosélytes en se couvrant du manteau d'une spécieuse sagesse;

mais peu répondirent à leurs efforts, et ils restèrent solitaires dans leur propre patrie. Nos pêcheurs, au contraire, embouchèrent leurs fifres champêtres, et l'univers accourut soudain sur leurs traces, et les doctrines fameuses de Pythagore et de Socrate, de Zénon et d'Epicure, s'évanouirent comme une vapeur légère au soleil radieux de l'Evangile. Ainsi la folie triompha de la sagesse, le pêcheur terrassa le philosophe, le vieux monde fut vaincu dans ses athlètes les plus vantés par ce qu'il y a de plus infime sur la terre, l'obscurité et l'ignorance. Si donc il faut appeler ruse le choix fait par le Christ parmi les hommes du lac de Galilée, cette ruse de guerre fut le fruit d'une éminente sagesse et l'exécution d'un décret divin.

Et il leur dit, suivez-moi. Voilà un des plus grands bienfaits que le Verbe de Dieu ait accordés au genre humain. Non-seulement il le forma par ses leçons, mais encore par ses exemples. Avez-vous réfléchi à l'assiduité tenace du pédagogue vigilant qui vous apprit les rudiments de la science? Il vous ordonnait d'écrire en mettant un modèle achevé sous vos yeux. Mais s'apercevant bientôt de vos allures inégales, il prenait votre plume, disant: regarde, c'est ainsi qu'il faut écrire, conduire les lignes, tracer les caractères et les peindre. Eh bien, voilà la conduite du Seigneur envers les hommes. Il nous ordonnait jadis de régler notre vie sur sa loi, il nous l'ordonnait du haut de sa chaire magistrale, il enseignait de ce siége sublime, il criait

d'une voix terrible : *Je suis le Seigneur ton Dieu, tu n'adoreras pas des idoles étrangères, tu ne prendras point mon nom en vain..... Souviens-toi de sanctifier le sabbat.... et aime-moi, moi le Seigneur ton Dieu, de toute ton âme*[1]. Mais nous, enfants malhabiles, nous ne faisions rien de tout cela, ou du moins nous obéissions mal à cette voix et nous reproduisions bien imparfaitement notre modèle. Que fit alors Dieu? Oh ce que fit Dieu! Il descendit de sa chaire élevée, il se mêla à la foule ignorante, il pratiqua sa loi lui-même ; il dit d'une voix tendre aux enfants malhabiles, *suivez-moi*, je vous précède sur le chemin, voici comment il faut marcher et vivre : aimer le Créateur et le prochain, mépriser la richesse, l'honneur et le plaisir, combattre pour la vérité et mourir pour son Dieu. O douce vérité, ô amour inexplicable! *Qui comprendra les miséricordes infinies du Seigneur, et qui pourrait célébrer ses louanges*[2]? Et que vous rendre, mon Dieu, pour de si grands bienfaits? Suivons, mes frères, suivons ses vestiges; nous étions impuissants à suivre le maître qui commande, suivons au moins le maître obéissant. Dieu ne nous a pas persuadés par ses préceptes, que Dieu nous persuade au moins par ses actions. Voilà la voie qu'il a tracée pour tous. Mais ces paroles de mon texte désignent une voie plus excellente encore aux apôtres et à leurs disciples.

[1] *Deut.* 5. — [2] *Ps.* 105, 106.

Suivez-moi, leur dit-il, *je vous ferai pêcheurs d'hommes*. Mais, pour pêcher sans entrave, j'ai quitté ma demeure, j'ai déserté mon héritage; je ne veux ni d'épouse, ni de famille, ni de fortune, ni d'honneurs. Mais je chargerai la croix sur mes reins, et j'obéirai à mon Père jusqu'à mourir. Venez donc après moi, suivez mes traces, si vous voulez devenir des pêcheurs d'hommes, sinon vous ne serez que des pêcheurs d'argent, de titres et de voluptés. O plût à Dieu que les fils des pêcheurs de Galilée comprissent comme les apôtres cette doctrine en action! Les prédicateurs produiraient plus de fruits, la prédication ne resterait pas stérile comme une cymbale résonnante. Mais on songe à toute autre chose qu'au salut de son auditoire. On n'imite pas saint Paul, cet insigne pêcheur d'autrefois, qui *ne recherchait point* les faveurs, les richesses des habitants de Corinthe, mais leurs âmes. On ne pêche pas les hommes, on pêche la fortune.

Et je vous ferai pêcheurs d'hommes. La comparaison dont se sert ici le Christ est, d'ailleurs, parfaitement juste : l'homme à convertir est vraiment un poisson à prendre. Le poisson, dans les mers, habite sous des eaux dont la clarté et la transparence enchantent, mais dont l'amertume excite la soif, loin de l'éteindre : le pécheur croupit au sein des plaisirs charmants en apparence, mais en réalité ignobles, incapables d'assouvir les passions qu'ils enflamment. Le poisson est presque sans chaleur naturelle, il est froid : le pécheur que la charité

n'anime plus est de glace. Deux chrétiens ouvrent les lettres saintes, les Evangiles ou les Epîtres, ou les prophètes. Tous les deux les parcourent, tous les deux lisent ces paroles : *le Verbe s'est fait chair*, ou bien celles-ci : *Dieu n'épargna pas son propre Fils;* tous les deux méditent ces passages, et voici que l'un s'exalte, s'émeut, s'enflamme et verse des pleurs, tandis que l'autre lit aussi tranquillement que s'il s'agissait de Tullius ou d'Aristote. Pourquoi, d'où vient cette différence? C'est la même écriture qu'ils scrutent, mais ce n'est pas le même esprit qui les anime, la chose n'est que trop simple, et le phénomène trop vulgaire. Le premier est tout de flamme, c'est un chrétien, c'est un homme; le dernier est de glace, c'est un pécheur, c'est un poisson, selon la métaphore de l'Evangile. Celui-ci, en effet, aime le limon, il se roule délicieusement dans la vase, sans regretter les pieds et les mains qui lui manquent pour échapper à cette fange. Mais le pécheur, que ne sacrifie-t-il pas aux voluptés charnelles? Vous l'exhortez à se soulever de son lit fangeux, pour contempler, au moins de loin, la beauté de l'amour chaste ou la beauté des vierges; mais il n'a ni pieds ni mains pour fuir cette couche immonde; de plus, il n'a pas d'oreilles, ce semble, pour entendre. O que de labeurs pour purifier les hommes de la boue du crime! Dieu les y pêche souvent et toujours ils retombent. Et comment pouvons-nous vivre chastement, s'écrient-ils en chœur? Comment fermer les yeux quand passent

de belles femmes? Qui peut alors comprimer ses instincts, réprimer ses désirs? Ecoutez ces voix impures confesser elles-mêmes la ressemblance ignoble du pécheur avec l'hôte des eaux. Les poissons enfin se dévorent entre eux, et les pécheurs se déchirent : *Manassé dévore Ephraïm, et Ephraïm dévore Manassé.* C'est à bon droit, vous dis-je, que l'Ecriture compare les impies aux habitants des mers.

Deux pêcheurs guettent cette proie, Dieu et le démon : Dieu pour la conserver éternellement dans un réservoir limpide, le démon pour l'immoler et s'en repaître. Aussi le démon use dans sa pêche de l'hameçon qui blesse, tandis que Dieu jette des filets sûrs mais inoffensifs. L'hameçon infernal est un instrument bien connu : c'est la fortune, ce sont les honneurs, les plaisirs, les femmes, les bénéfices, les festins, les théâtres et les danses. Voilà ce que Satan étale, ce qu'il vante, ce qu'il jette au-devant des insensés; et les insensés accourent, ils se pressent, ils se disputent l'appât trompeur; mais ils sont pris à l'hameçon, et ils se déchirent dans leurs vains efforts pour échapper au fer traître et tenace. Le filet divin est aussi sûr et ne donne pas la mort : c'est le Verbe, le Verbe substantiel et le Verbe révélé dans la parole par les prophètes. Un filet, en effet, est un tissu de mailles nombreuses, plein de nœuds, petit quand on le reploie, immense quand on le déroule. Il plonge avec le plomb sous les eaux, il surnage avec le liége à la surface liquide. Or tel est le Verbe révélé par les prophètes, la Bible et l'Evan-

gile. L'Ecriture est un tissu d'innombrables sentences, parsemé de nœuds indissolubles, — les miracles et les promesses, qui le rendent infrangile, car si le ciel et la terre doivent s'enfuir, la parole de Dieu restera toujours debout et immuable,—les lois et les préceptes, lourds pour la chair et le sang, nœuds divins dont vous ne pouvez briser, pourtant, le plus infime sous peine d'être appelé au *dernier rang dans le royaume des cieux*. Oh qu'il est dur, dites-vous, de confesser ses crimes! Quel martyre que la chasteté chrétienne! Que le jeûne est pénible, que l'abstinence est cruelle! Prenez garde, n'allez pas, comme l'audacieux Luthérien, lacérer les nœuds mystiques des filets du Seigneur; n'allez pas fuir le piége divin pour devenir la proie de l'hameçon perfide. Mais songez, quand ces découragements oppressent, quand la tentation surgit, que Dieu lui-même a tressé ces nœuds et qu'il les faut supporter si vous voulez que le sublime pêcheur vous transporte dans ses filets intègres à la piscine éternelle. Enfin, les Ecritures, elles aussi, paraissent petites de volume; on peut les saisir avec la main, les soulever sans effort. Mais étendues, déroulées, dilatées dans des commentaires savants, elles débordent les vastes bibliothèques : la théologie, disait saint Barthélomée, au témoignage de saint Denys, est à la fois exiguë et immense; elle se déploie jusqu'au fond des eaux quand elle menace des supplices de l'abîme, elle surnage à la surface liquide quand elle promet la gloire et s'élève jusqu'au ciel.

Notre métaphore ne s'applique pas moins justement au Verbe substantiel. Le Christ, avec sa triple matière, ne ressemble-t-il pas à un tissu précieux, où des fils d'or, d'argent et de soie se croisent et s'entrelacent dans un ordre merveilleusement beau et varié ? La divinité est le fil d'or, l'âme le fil d'argent et la chair le fil de soie. Des nœuds indissolubles les unissent ; c'est d'abord le lien de la vie, lien immortel que le trépas n'aurait jamais rompu, si le *bon pasteur ne s'était immolé pour ses brebis ;* c'est le lien de l'humanité et de la divinité, lien plus puissant encore, toujours intègre et sur la croix et dans la tombe. Tel était le Christ, faible, enfin, infime, obscur dans la crèche, entre l'âne et le bœuf, dans l'atelier vulgaire, *un petit enfant*, selon le langage d'Isaïe, mais, depuis Cana, grandissant, remplissant peu à peu les mondes, un *illustre Prophète*,. un filet gigantesque jeté des cieux, déroulé magnifiquement sur les sphères, quand, surtout, étalant sur la croix ses mailles solides, œuvres de la lance et du marteau, il plongeait par son corps jusqu'au sépulcre, avec son âme jusqu'aux limbes, il s'élevait par sa divinité jusqu'à Dieu.

Le Verbe, voilà le filet avec lequel les apôtres s'en allèrent pêcher les âmes. D'un seul coup, saint Pierre prit trois mille de ces poissons rebelles. Saint André fit avec cet engin divin de miraculeuses captures. Saint Paul le jeta de Jérusalem à l'Illyrie, et *comme il était* pêcheur *habile*, *il enlaça par ruse dans* ses plis une immense multitude. Mais,

aujourd'hui, où sont dans l'Eglise les pêcheurs heureux! Nous ne prenons rien, malgré les labeurs du jour et les veilles des nuits. Les pêcheurs infernaux se multiplient, au contraire, ils sont une foule d'âmes damnées, d'hérétiques, d'usuriers, de courtisannes, occupés sans relâche à cette œuvre maudite; et, pourquoi taire ce que les faits proclament? telle est la perversité des poissons dont parle l'Evangile, qu'ils fuient du filet sauveur pour se jeter sur l'hameçon perfide. Donnez un festin, poussez à la fornication, provoquez les conversations lascives, on vous écoute soudain, on accourt, on vous rend grâces. Parlez de la pénitence, au contraire, des sermons, des jeûnes, des aumônes, vous parlerez longtemps, et vous parlerez en vain. Ainsi vont les choses humaines, nous courons à l'abîme en chantant, et nous ne nous laissons traîner au ciel qu'avec des cris et des larmes. Mais assez sur ce point.

Or ceux-ci laissant tout le suivirent. Texte de blasphèmes et d'injures pour l'impie Porphyre et l'apostat Julien. Ils accusaient naguère d'astuce Notre-Seigneur, ils reprochent maintenant aux deux frères leur sottise et leur simplicité. Mais la méchanceté les aveugle, et ils commettent de honteuses bévues: Dieu a été ici éminemment sage et les apôtres ont montré une insigne prudence; nous allons achever de le prouver.

Il faut conclure du premier chapitre de saint Jean, que, sur la prédication du précurseur, André

s'était rendu déjà près du Christ, non pour être son disciple, mais pour le connaître et se faire son ami. Nous aurions tort autrement de proclamer André le premier né de l'Eglise, car le passage, que je commente, ne nous y autorise en rien : les deux frères ici sont appelés ensemble. Pierre et André ne suivirent donc point un inconnu. De plus, selon saint Luc, un miracle étrange précéda et décida leur vocation. Ils avaient pêché vainement toute la nuit, ils avaient ramené à bord leurs filets toujours vides, et ces filets, jetés une fois encore sur la parole de Jésus, se rompirent sous le poids des poissons captifs. La détermination des deux frères ne fut donc pas imprudente ni légère, ils obéirent à la voix d'un prodige. Enfin, si Jésus est Dieu, le Tout-Puissant, quoi d'étrange qu'il captive, domine, entraîne sur l'heure les âmes même rebelles ? L'aimant attire le fer par une vertu secrète, la panthère précipite vers elle par ses aspirations puissantes sa proie encore lointaine, et la divinité, ce parfum suave d'innocence, cette odeur de toutes les vertus que respiraient les paroles et la vie du Christ, ne pourraient attirer et entraîner les hommes ! Les chasseurs de colombes se servaient anciennement d'un stratagème ingénieux : ils répandaient une senteur exquise sur un de ces oiseaux habitué de longue main à revenir au gîte, puis ils le lâchaient dans un vallon. La colombe voltigeait çà et là dans les champs ouverts, laissant partout un odorant sillage, et ses sœurs des bois, se précipitant sur ces traces

traîtresses, la suivaient bientôt en foule à son colombier. Dieu, de même, le sublime, le sage chasseur, plein de pitié pour les hommes, pauvres colombes sans cœur, transfuges des nids du paradis que décimaient chaque jour les vautours de l'abîme : Dieu prit une colombe innocente, il l'orna de toutes les grâces et de toutes les vertus, puis il l'envoya parmi ses compagnes fugitives pour les ramener aux bosquets paternels. Et la colombe innocente voltigea çà et là dans les champs de la Judée, semant partout ses doux parfums, et attirant facilement, sur la trace odorante, ses élus dans la foule. Comment donc Pierre et André, instruits par saint Jean, confirmés par un prodige, inspirés par l'Esprit saint, Pierre et André, deux des élus de Dieu, auraient-ils résisté à cet appât souverain?

Mais j'ai trouvé une autre explication à leur obéissance soudaine. Pierre et André avaient réfléchi profondément sur les effets de la chute originelle, ils sentaient que le ciel et la terre ne pouvaient plus avoir désormais de communes destinées; ils voyaient que le Christ les appelait vers son Père, et ils savaient que le Christ se lève comme le géant qui ne marche pas, mais qui court : laissant tout, filets et nacelle, Pierre et André se hâtèrent donc sur ses traces. Songeons-y, nous sommes entrés dans la voie où ils entrèrent, nous tendons à la gloire qu'ils ont conquise : s'ils ont cru ne pouvoir fournir cette carrière que pauvres et nus, comment pourrions-nous la fournir chargés des biens

terrestres ? Sommes-nous plus robustes et plus véloces ? Qui proclamait autrefois ces sentences fameuses : qu'*il est difficile aux riches d'entrer au ciel ! — Bienheureux les pauvres d'esprit, car ce royaume est leur !* Ce n'est pas un philosophe, ce n'est pas un pontife, c'est encore le Christ, c'est Dieu. Oh ! que d'âmes il appelle à cette pauvreté opulente, à cette vie des archanges, à cette liberté sainte des enfants du ciel, que d'âmes il appelle chaque jour, et elles se bouchent les oreilles et le laissent crier ! Et quel bonheur pourtant si elles l'eussent entendu ! Car le plus grand bonheur sur terre, c'est de comprendre sa vocation, c'est de mesurer sa vie à la volonté du ciel. Beaucoup, dans le siècle, tombent de chute en chute, perdent la fortune et le salut, parce qu'ils ne suivent pas la voie de Dieu. Beaucoup d'autres, au contraire, se damnent en se cloîtrant au monastère, parce qu'ils ont suivi leur sens, comme les mondains. Heureux donc celui qui cherche la *volonté de Dieu*, son *bon plaisir* et sa gloire !

Il faut donc étudier sa vocation ; point de retard, le temps fuit irréparable, et la mort accourt sans pitié ! Mais que faire ?

Un mot encore pour vous répondre.

Quiconque veut faire sérieusement cette étude, doit purger d'abord sa conscience, puis choisir le lieu et prendre le temps propres à la réflexion loin des foules. Retiré là, dans la solitude du cœur, qu'il s'élève à Dieu, qu'il dise, *voici ton serviteur, le fils*

de ta servante, parle, Seigneur, car il écoute. Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt : Seigneur, que veux-tu que je fasse ? Tu m'as ordonné de venir en ce monde, m'y voici. Mais qu'y faire, pourquoi y suis-je descendu? Pour toi, sans doute, pour que je remonte au ciel. Mais par quel chemin, où est ma voie, montre-la moi, mon Dieu, car *mon cœur est prêt, que veux-tu que je fasse*[1]?

Si vous vous préparez de la sorte, j'affirme que Celui qui frappe sans cesse à la porte des cœurs, même des cœurs endurcis, se hâtera de vous répondre et vous dira peut-être : Aie confiance, mon fils, je suis ton salut, suis-moi : qu'y a-t-il de commun entre la terre et ton âme, et que chercherais-tu dans cette poussière? *Moi, je serai ta récompense incommensurable.* Et cette parole divine, élevant soudain votre esprit, vous enflammera, vos *os s'exalteront*, votre cœur se fondant d'amour, donnera à vos yeux des larmes douces, plus douces que les rires mondains, et ce seront pourtant de véritables larmes, de véritables sanglots. Si tel est le charme des pleurs envoyés de Dieu, que dirai-je donc de ses réjouissances et de ses joies? Qu'éprouverez-vous au seuil de son royaume? Stupéfait de bonheur, vous ne songerez au monde que pour sourire de ses plaisirs et de ses calamités, comme on dédaigne du haut de la montagne, en face des vastes horizons, les petits contours et les détails de la vallée. Vivez

[1] *Ps.* 107, 115; 1. *Rois*, 13; *Act.* 9.

pieusement, chastement, et mourir pour le Christ vous paraîtra un devoir de petit labeur. Désormais une des assises de l'édifice divin, vous comprendrez sans peine qu'il faut que le ciseau de la tribulation vous taille et vous mesure avant que vous montiez au ciel. J'en appelle à tous les saints qui composent la couronne du Christ : j'en appelle surtout à saint André.

Ce bienheureux apôtre suivit son maître avec tant d'ardeur que nul danger, nulle épreuve ne put ralentir sa course. Il le vit marcher sur l'épine et la ronce, et il s'élança parmi les ronces et les épines. Il le vit fouler aux pieds le basilic et l'aspic, et il marcha sur ces bêtes immondes. Il le vit élever en croix, et il monta sur la croix. Il y monta avec une allégresse d'autant plus vive qu'il avait tout quitté, qu'il s'était renoncé lui-même pour suivre le Seigneur. Quelle joie, quels transports, quand il aperçut le gibet se dressant dans le lointain ! Comme s'il n'avait rien souffert encore, comme s'il n'avait senti jamais l'atteinte du marteau et de la hache de l'architecte divin, exalté, radieux : *Salut*, s'écrie-t-il, *salut*, o bonne croix, que je désire depuis de si longs jours, que j'ai cherchée sur toutes *les plages, que j'ai demandée à toutes les tempêtes ! Je viens à toi, enfin, joyeux, tranquille, me voici, enlève-moi.* Et craignant que la croix ne daignât pas l'entendre, il emploie la persuasion : Je *suis le disciple*, ajoute-t-il, du *Dieu qui fut suspendu à ton bois :* il y joint les caresses, il la flatte doucement : *O croix pré-*

cieuse, continue-t-il, *glorifiée par mon maître, je t'ai toujours aimée, j'ai toujours désiré de t'enlacer dans mes bras!* Quel est ce langage? Où sommes-nous? Est-ce une voix humaine qui vibre? Qui aimera jamais comme André aima sa croix? un supplice atroce, un instrument infâme! Ah, c'est qu'André considérait ce gibet comme l'outil béni dont Dieu se servait pour achever de le dépouiller de la terre et de le rendre propre à figurer avec gloire dans la demeure des cieux! Suivez votre vocation, suivez le Seigneur Jésus, vous le comprendrez vous aussi, et la paix de Dieu vous gardera jusqu'au jour éternel.

II.

SAINT ETIENNE.

Vous vous étonnez, sans doute, que notre sainte mère l'Eglise ait rapproché deux solennités si opposées, l'avènement à la vie et la dissolution dans la mort, la venue de son époux, jour d'éternelle allégresse, et le martyre de saint Etienne, jour de lugubres funérailles. Quel est donc le pacte secret qui les unit, les rassemble? Hier, pour la naissance de Jésus, nous célébrions une joyeuse fête, et nous célébrons aujourd'hui une nouvelle fête pour le trépas du premier des martyrs! Nous hono-

rions l'entrée du Sauveur en ce monde, et nous rappelons le départ sanglant d'Etienne de cette terre! Pourquoi ces acclamations d'une part, ces riches promesses qui retentissaient hier à nos oreilles charmées, et, de l'autre, pourquoi ces sanglots qui éclatent aujourd'hui, et ces menaces qui résonnent? Hier les anges chantaient avec transport, *gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre*, et saint Luc raconte aujourd'hui tristement que *des hommes à la conscience pure recueillirent le martyr et lui firent de douloureuses funérailles.* Au lieu de ces consolantes paroles : Je *vous annonce une grande joie pour tout le peuple, car un Sauveur vous est né*, j'entends cette apostrophe formidable : *Hommes incirconcis d'oreilles et de cœur, vous résistez toujours à l'Esprit saint.* Au lieu de cette nouvelle divine : La *bonté et l'humanité de notre Sauveur a paru* parmi nous, j'entends cette prophétie néfaste : *Voici que votre demeure restera déserte; en vérité, je vous l'assure, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*[1]. Eh quelle est donc la parenté étrange qui rassemble la naissance et la mort, le berceau et la tombe, la joie et la tristesse, la miséricorde et la colère? Car ce rapprochement n'est pas fortuit, ce n'est point un hasard, ou le souvenir consacré de deux faits rapprochés de la sorte dans l'histoire. Le vaillant

[1] *Luc.* 2; *Act.* 8; *Luc.* 2; *Act.* 7; *Tit.* 3; *Matt.* 23.

Etienne, cette victime bienheureuse du divin amour, ne cueillit pas sa palme au cœur de l'hiver, mais dans la saison d'été. Oui, ce rapprochement est le fruit d'une sagesse profonde, et c'est cette sagesse que je veux manifester aujourd'hui. Entreprise, si je ne m'abuse, opportune et éminemment propre au bien de vos âmes.

Je lis au quatrième livre des Rois : tandis que les enfants des prophètes coupaient, le long du Jourdain, le bois nécessaire à la construction de leurs demeures, l'un d'eux laissa tomber sa hache au fond des eaux. *Hélas! hélas! hélas! mon Seigneur*, cria-t-il en courant vers Elisée, *je l'avais reçue en prêt!* Elisée, ému de sa peine, jeta un branchage dans le fleuve, et aussitôt, chose merveilleuse, le fer remonta à mesure que le bois descendait, comme s'il obéissait à un message du Prophète.

Eh bien, Elisée est ici la figure de Dieu le Père. Le propre de Dieu, en effet, est de connaître l'avenir. C'est pourquoi les Prophètes sont appelés quelquefois de petits Dieux, et Dieu le Prophète incréé et immortel. Quant aux fils des Prophètes, ils représentent la parole et la sagesse, enfants du Père ; la hache égarée est le symbole de l'humanité déchue, tombée lourdement par le péché, inhabile par elle-même, comme le fer qui ne vaut que dans la main de l'artisan. Par ce dernier, sans doute, le métal attaque, il défend, il blesse, il déchire, il crée, il anéantit, ou il élève les palais, il bâtit les cités, les pyramides

magnifiques ; mais seul il gît honteusement sur le sol, comme une matière inerte et sans génie. L'homme, de même, échappé des mains de Dieu, que fera-t-il par ses propres forces ? Il croupira, comme le fer, dans la fange, pâle, inanimé, sans œuvres, sans pensées magnanimes, car, même ses pensées, dit l'Apôtre, toute sa puissance vient du ciel. Oui, oui, sa puissance vient du ciel; et que n'affronte-t-elle point quand elle se laisse manier docilement par les mains du suprême artisan ! Elle dompte les démons, elle triomphe des instincts, elle comprime à son gré les mouvements de l'âme, et, en habitant la terre, elle se construit un palais éternel! Telles étaient les œuvres de l'humanité d'autrefois, quand, innocente et pure, elle n'était qu'un instrument dans les mains de Dieu. Mais le souffle de l'orgueil s'éleva du côté de l'aquilon, il agita le fer jusque là docile, il l'arracha aux étreintes du Prophète éternel, il le précipita au fond des eaux profondes, et les *eaux pénétrèrent jusqu'à notre âme*, et nous fûmes abîmés dans le limon de la mer, la tempête nous submergea au large des flots. *O délivrez-moi de cette fange*, s'écriait le Psalmiste, *et de ces eaux profondes ; étendez votre main, arrachez-moi à ce gouffre béant, et à ces vagues amoncelées*[1] ! Chute déplorable, sujet des plus touchantes paraboles du Sauveur ! Qu'est-ce en effet que la drachme perdue, la brebis enfuie, le prodigue, le voyageur

[1] *Ps.* 68.

de Jéricho, sinon l'homme tombé, l'image misérable de la nature en ruine!

Enfin, le Jourdain est le symbole de ce monde inférieur où tout est fugitif, fragile et mortel. Comme le fleuve fuit toujours, les vagues succédant aux vagues, sans jamais se ressembler à lui-même, tout, dans cette région sublunaire, tout s'enfuit, se précipite. Courir en avant sans cesse, s'élever sur des ruines, construire un berceau avec les débris d'une tombe, voilà le monde. Les uns meurent, les autres naissent. Ceux-ci grandissent peu à peu, ils vieillissent vite, ils meurent encore. Plus ils se sont hâtés de croître pour prendre possession de l'existence, et plus ils se sont hâtés vers le sépulcre pour prendre possession du néant. On se heurte, on se pousse vers l'abîme, comme les paroles précipitent des lèvres les paroles : le discours se compose de syllabes qui se succèdent rapides après avoir résonné en fuyant dans les airs : voilà l'homme, voilà l'humanité. Elle embrasse le passé, le présent et l'avenir. Mais ce passé, ce présent, cet avenir ne peuvent co-exister ensemble, ils se poursuivent, ils s'excluent, ils composent la vie humaine en se retirant, en se succédant tour à tour. C'est bien le discours aux syllabes éphémères, ou, pour revenir à notre première image, c'est bien la course changeante du torrent impétueux. L'homme, gisant au fond d'un fleuve, n'aperçoit en effet de toutes part que des eaux, et des eaux qui s'épanchent; l'homme, tombé du paradis des délices dans cette

vallée des misères, est enseveli sous une masse de matière toujours courante; il ne voit rien, il n'aime rien, il ne recherche rien que des êtres destinés à mourir. S'il considère la fortune, il considère une chose périssable; s'il rêve des honneurs, il rêve une chose périssable; s'il s'adonne au plaisir, il s'adonne à une chose périssable; s'il court après la gloire, il court après une chose périssable : tout le fuit, vous dit-je, tout est fantôme dans sa vie, et il ne peut poser le pied sur un sol solide, il n'avance en trébuchant que sur une vase mouvante. Et pourtant il ne chérit que cette vase, il ne désire que ces fantômes. Parlez-lui de l'éternité, de la géhenne, il sourit comme à la déclamation d'une fable où d'un songe : l'esprit, en effet, s'amuse au récit d'une fiction; si la fiction est ingénieuse, il loue le poète, mais il ne s'émeut pas, il ne songe pas à pratiquer le songe. Le hérault de Dieu crie donc vainement aux fornicateurs, aux ivrognes, aux ambitieux, aux avares, aux blasphémateurs, aux parjures, que l'enfer les attend et que le bonheur est acquis aux pieux, aux justes, aux chastes et aux sobres : on l'applaudit s'il dit bien, on le siffle s'il dit mal, et c'est tout; rarement, du moins, l'homme se décide à la pratique de la doctrine évangélique, rarement il abandonne ses voies perverses... Pourquoi ? Parce que pour cet être, ivre de fange et de mort, rien n'est grave et sérieux que ce qui passe et fuit, que le torrent trompeur où il s'enfonce et roule sous les étreintes de Satan depuis qu'il est tombé des mains de Dieu.

Emporté par le temps qui court sans cesse, il ne s'arrêtera pas dans cette course furieuse qu'il ne se heurte et brise à l'écueil où doivent se terminer ses jours. Dans la plupart des régions de l'Italie, des meules immenses destinées à moudre le froment, nagent sur les eaux, sans les accompagner dans leur fuite, car des chaînes les relient à la rive. Il arrive cependant que ces chaînes se rompent. Alors toute la machine se laisse aller à la dérive, et obéit aux caprices des flots jusqu'à l'obstacle qui l'arrête et la broie. L'homme, de même, placé sur le fleuve des choses périssables, mais retenu au rivage par la chaîne de la grâce, de la parole et de l'amour divins,—rivage immuable, car *il demeure pour l'éternité*, — fixé à ces bords tranquilles l'homme n'avait plus à redouter le choc et l'impétuosité des vagues. Le temps fuyait, emportant dans sa course haletante les choses sublunaires, tout vieillissait, tout mourait à l'entour sous ses yeux : lui seul ne courait pas avec le temps, ne vieillissait pas avec le monde, lui seul restait immortel, quand la chaîne céleste se rompit soudain, quand le péché sépara violemment les deux mondes. Que pouvait l'homme désormais ? Comment se garder des courants fougueux ? Comment ne pas fuir toujours, vieillir et mourir avec le reste des êtres ? Nous courons donc rapidement à la roche fatale qui nous donne la mort. Nous passons avec le temps qui passe, nous fuyons ensemble, nos âges se succèdent comme les mois qui le composent. Janvier, février, mars, avril,

mai se succèdent : ainsi l'enfance s'évapore devant la jeunesse qui se fane à l'âge mûr, le corps, fragile nacelle, se brise enfin aux glaces de la vieillesse, et l'âme, libre de sa chair, aborde l'éternité.

Que fit donc le fils du Prophète, le Verbe, quand il vit sa hache, c'est-à-dire l'humanité, tombée et courant avec le fleuve? Ce qu'il fit? Il se dirigea vers son Père et déplorant notre chute : *hélas! hélas! hélas!* criait-il, *mon Seigneur! hélas*, le corps de l'homme est désormais mortel ; *hélas*, son âme est privée de la lumière, elle est plongée dans d'épaisses ténèbres ; *hélas*, sa volonté ne suit plus les voies de la justice, sa volonté est pécheresse : *hélas, hélas, hélas, mon Seigneur! hélas*, la nature humaine a reçu une plaie immense ; *hélas*, l'âme a perdu la beauté de la grâce, sa beauté céleste ; *hélas*, le prince des univers, la colonne du paradis, est déchu de l'espérance de la gloire : *hélas, hélas, hélas, mon Seigneur! hélas*, l'homme est chassé de la patrie des délices, il est dépouillé des régions illustres et belles ; *hélas*, il est précipité dans la vallée des larmes, il fatigue une terre ingrate qui pousse des épines pour récompenser ses sueurs ; *hélas*, car il ne quittera cette vie d'épreuves que pour tomber dans la géhenne éternelle !

Cette pieuse plainte émut le Père, il songea soudain au sauvetage des malheureux naufragés. Les moyens ne lui manquaient pas sans doute, à lui le Dieu très-sage. Il lui plut, toutefois, de consulter

l'Ange du grand conseil : Je ne refuse pas de sauver l'homme, dit-il, mais comment? Qui descendra, qui envoyons-nous? *Me voici*, répliqua le Verbe, *envoyez-moi*. J'ai donné le conseil, je porterai le secours. Alors notre Elisée prit le bois et le jeta dans les eaux. Le bois, en effet, c'est la figure du Verbe, surnageant par sa nature sur le fleuve du temps, où il ne plongea que conformément à sa mission, et de sa pleine et libre volonté. Il descendit donc, il posa le pied sur le limon, il se soumit au temps, il naquit, il souffrit, il se laissa ballotter par les flots : et à mesure qu'il s'enfonçait, la hache perdue remontait à la surface : il descendait, nous montions, il nous délivrait de la fange en la maniant, en se faisant chair il nous ouvrait le ciel.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Eglise rapproche la commémoration du premier martyre de l'anniversaire de cet événement unique dans les fastes du monde? Elle s'est appliquée à nous rappeler, dès le début de l'année chrétienne, le plus grand des mystères, et elle nous dit par ce rapprochement comme dans un muet langage : Il y a trois jours, le fer gisait encore au fond du fleuve, mais le bois, envoyé des cieux, est descendu hier vers lui, et voici qu'aujourd'hui ce fer remonte à la surface, qu'il monte jusqu'à Dieu. Le Christ est né sur la terre pour qu'Etienne naquît au paradis : le Seigneur est entré dans le monde pour que le martyr pénétrât dans l'éternité : le Très-Haut est descendu

vers les humbles pour que l'abaissé s'élevât jusqu'aux célestes cimes : le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme pour que les enfants des hommes devinssent enfants de Dieu. N'avez-vous jamais réfléchi sur les balances et leurs plateaux ? Autant l'un de ces derniers s'abaisse, autant l'autre s'élève. Je compare le temps et l'éternité à une balance mystique. Par la création, Dieu nous plaça dans le premier plateau, et il resta dans l'autre. L'ennemi vint alors, plein de jalousie, vers nous qui surnagions sur le fleuve, et il jeta dans notre plateau le lourd rocher du péché, qui nous éloigna de Dieu en nous abaissant au fond des flots. Mais la charité ne triomphera-t-elle pas de l'envie, Dieu ne terrassera-t-il pas le démon ? Qu'a donc fait notre Père très-doux ? Il abaissa hier sa nature jusqu'au limon du fleuve, et il élève aujourd'hui la nôtre jusqu'au cieux. Que faites-vous pour relever le malheureux blessé gisant sur le sol? ne vous inclinez-vous point, ne tendez-vous pas la main ? Voilà ce qu'a fait notre Père ; Tu *tendras ta droite*, disait Job, *à l'œuvre de tes mains*. Nous sommes de Dieu, il nous a façonnés avec sa droite, comme le potier façonne l'argile. Or, cette droite, c'est son Verbe, sa Sagesse, et c'est par elle qu'il a créé toute chose et affermi les cieux : *Il a dit*, et les univers apparurent. Voilà la droite qu'il nous a hier tendue ; lui *qui n'a jamais touché* de sa main *les anges*, *a saisi* de sa droite la *race d'Abraham* pour l'arracher au naufrage. Ah, David qui chantait si tristement autrefois : *Abaissez votre main du haut*

du ciel, et délivrez-moi des vagues accumulées! David pourrait bien chanter joyeusement aujourd'hui : *La droite du Seigneur a prouvé sa puissance, la droite du Seigneur m'a exalté, la droite du Seigneur a prouvé sa puissance, je ne mourrai point, je vivrai pour raconter les prodiges du Seigneur.*

SECONDE PARTIE.

L'aimable mystère, dont nous trouvions l'image dans l'ancien Testament, l'Eglise, ce semble, a voulu l'exprimer dans ces paroles qu'elle récite publiquement au temps pascal : *Dieu qui avez relevé le monde dans l'humilité de votre Fils, accordez à vos fidèles une perpétuelle joie, afin que vous fassiez jouir des éternelles félicités ceux que vous avez sauvés des malheurs éternels.* Paroles pleines d'une admirable douceur. Mais comme le temps manque pour tout commenter, comme tout n'est pas obscur ou ne tend pas à mon but, je dirai seulement quelques mots qui compléteront ma pensée.

Dieu, dit l'Eglise, *qui avez relevé le monde tombé dans l'abaissement de votre Fils.* L'Eglise ne dit pas l'homme, mais le monde. Et cela pour deux raisons.

L'homme, en effet, c'est le monde. Dieu le forma le dernier, pour former en le créant comme l'épilogue de son œuvre. Aussi les anciens l'appelaient-ils, tantôt un petit univers, tantôt l'abrégé du grand tout. Quand donc l'homme tomba, le monde partagea sa chute, de même qu'il partage sa gloire

maintenant que le Christ nous relève. Le langage de l'Eglise est juste, et il imite celui de l'Esprit qui disait par saint Jean, *Dieu a aimé tellement le monde qu'il a donné son Fils unique*, pour le sauver.

De plus, les œuvres divines, animées ou inertes, sensibles ou dépourvues des sens, intelligentes ou brutes, ont le créateur pour fin dernière. C'est là qu'il leur faut tendre et se reposer. Mais comme la matière ne peut atteindre à son but par elle-même, Dieu l'a soumise sagement à l'homme pour qu'elle montât par lui jusqu'au ciel. Voilà pourquoi le corps est comme le résumé de toutes les essences terrestres, l'âme comme le miroir fidèle où se reflète l'intelligible des êtres, voilà pourquoi l'homme est le rendez-vous animé de toutes les forces des mondes, leur image vivante, le petit univers, l'épilogue intelligent, capable de grandir ou de déchoir, de la création tout entière. Ainsi, s'il tend à son but, la création qu'il résume et qui le sert, y tend également; mais s'il dévie, s'il embrasse le servage infernal, cette création dévoyée est contrainte de desservir de même l'iniquité et l'abîme. Quand donc l'homme tomba dans le péché, toute chose créée faillit et tomba des hauteurs de sa vocation sublime. Ecoutez saint Paul : *L'attente de toute créature c'est la révélation des enfants de Dieu. Car la créature est soumise à la vanité sans le vouloir,... mais elle sera délivrée de la servitude de la corruption, elle jouira de la liberté dans la gloire des fils du Christ, et nous savons qu'elle gémit dans les douleurs de*

l'enfantement jusqu'à ce jour. Toute créature, dit l'Apôtre, le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les éléments, les animaux, les plantes, attendent avec un désir immense la résurrection des corps glorieux. Et pourquoi ces désirs immenses ? Parce qu'elle est l'esclave involontaire du crime, parce qu'elle est contrainte de servir l'homme, cette *vanité* gigantesque depuis la faute originelle. Mais elle le sert avec larmes, en gémissant, parce que Dieu a mis tous les êtres au pied de son roi, les *bœufs et les brebis, et les troupeaux des campagnes*. Elle attend donc impatiemment ce jour qui doit la délivrer de l'esclavage en précipitant les pécheurs dans la géhenne éternelle. Et comme ce bienfait sera le fruit de l'incarnation du Verbe, l'Eglise a donc raison de chanter : Dieu qui avez relevé le monde tombé dans l'abaissement de votre Fils; ce qui revient à ces paroles plus obscures : Dieu qui avez jeté le bois dans le fleuve et retiré la hache gisante sur le limon.

La délivrance du monde est donc le fruit de l'abaissement du Verbe.

Celui-ci, sans doute, ne peut être abaissé, comme Dieu il ne saurait descendre. L'humilité contient l'âme, elle ne lui permet pas de s'élever au-dessus d'elle-même et de gagner des régions trop sublimes, parce qu'elle prévoit des chutes déplorables ; elle retient donc sagement l'âme dans ses limites, dans ses confins; elle ne peut, par suite, convenir à Dieu qui n'a pas de bornes, qui ne comprime pas ses

essors infinis, qui ne connaît pas de régions plus élevées que sa demeure, à lui qui s'appelle le Très-Haut. Mais si l'humilité ne peut résider en Dieu, que signifie le langage de l'Eglise?

Nous ne pouvons le nier, il s'agit bien des abaissements du Verbe, mais du Verbe comme homme, et ces abaissements ne sont attribués que par métaphore à la divinité. Les injures, les dédains que s'attirent les vêtements troués dont se couvre un roi, ne s'adressent-ils pas en quelque sorte à sa royauté? De même, il est vrai de dire avec saint Paul que celui qui se croit l'*égal de Dieu*, *s'est anéanti*. Mais comment, ô bienheureux apôtre? En abdiquant sa majesté? Ecoutons encore saint Paul: en acceptant la forme de l'esclave, *en prenant la ressemblance humaine*.

Dieu s'est donc anéanti, en prenant la forme de l'esclave; sous ce vêtement grossier le grand roi a été pris pour un de la plèbe, pour le plus vil, pour le dernier des hommes; il s'est fait néant, il a été conspué, méprisé, souffleté, moqué, lui le *Seigneur de la gloire*, qu'on *n'aurait jamais crucifié*, s'il avait apparu dans ses splendeurs.

Voulez-vous comprendre et mesurer la profondeur de l'humiliation du Verbe en s'incarnant dans l'humanité?

Les choses créées se classent en deux genres, les incorporelles et les corporelles. Les premières s'hiérarchisent en dix ordres: les neuf chœurs des anges, et les âmes, au dernier, au plus infime échelon de la

hiérarchie des esprits. L'âme, en effet, est placée dans la république des intelligences, de manière à ce qu'elle confine aux corps; elle plane à l'horizon des deux mondes, mais aux frontières de l'Esprit et dans les hautes régions de la matière. Elle participe donc à tous les deux, et elle en diffère en même temps. Elle diffère des intelligences, parce qu'elle est le principe de la sensation et la perfection du corps; elle diffère du sensible, parce qu'elle est douée de la conscience et de la raison. Il y a de même une hiérarchie dans les choses corporelles; le ciel, le plus noble et le plus pur des corps, brille au premier rang, puis le feu, puis l'air, l'eau, la terre, enfin, excrément du monde, le plus rude et le plus obscur des éléments. Or, lequel de ces éléments servit à la formation de l'homme? Certes, sa constitution est admirable, elle est parente aux extrêmes qu'elle rassemble, et pourtant elle est l'union de ce qu'il y a de moins sublime dans les deux genres. Cela se comprend. Personne mieux que Dieu ne connaît notre noblesse, notre rôle dans la création, mais personne mieux que lui ne prévoit les révoltes possibles. Pour nous enlever l'occasion de l'orgueil, il prit donc l'âme et la terre et en créa la nature humaine. Regardez votre âme, elle réside au dernier rang des esprits; regardez votre corps, il n'est pas de matière plus sordide. Notre nature, n'est-ce donc pas un vêtement grossier, une humiliation étrange, un anéantissement véritable, si je la compare à la nature du grand roi? Oui, oui, il s'est

anéanti lui-même en acceptant la forme de l'esclave. Il se serait humilié, s'il avait revêtu la nature des anges, nature pure et presque divine : et il ne se serait pas anéanti en descendant jusqu'au dernier degré des êtres, jusqu'à l'homme, assemblage si disparate que la pensée ne l'aurait jamais rêvé, si le fait n'était désormais un fait séculaire! Si un homme s'abaissait volontiers jusqu'à revêtir la nature des fourmis, quelle humilité, quelle abjection, je vous prie, dans l'opinion de ses frères? Et pourtant quelle est donc la différence qui existe entre l'homme et la fourmi? N'a-t-elle pas un corps et des sens comme lui? Il se gouverne avec prudence, la fourmi de même. Elle n'est pas douée de la raison, mais tel est son instinct que Salomon envoie à son école l'homme intelligent et raisonnable : *vade, piger, ad formicam*, dit-il dans les Proverbes. Mais qui entreprendra jàmais de sonder l'abîme qui sépare Dieu de notre être, le créateur de la créature, l'éternel de l'éphémère, le bien infini de la cendre et de la poussière? Et cependant nous pouvons chanter aujourd'hui : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* Que Dieu se souvienne seulement de l'homme, et David s'écrie transporté : *Qu'est-ce que l'homme pour vous manifester à lui? Qu'est-ce que l'homme pour le rappeler à votre mémoire?* Comment donc louerons-nous le Dieu qui s'incarne, car en vérité le *Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous!* Quel don que le don que nous a fait hier le ciel! Quel doux amour pour nous dans le cœur de notre père!

Combien il est juste de chanter avec l'Eglise : *Dieu qui avez relevé le monde tombé par l'humiliation de votre Fils !*

Humilité du Christ, qui dira ta profondeur et tes perfections !

Il y a trois degrés dans l'humilité : la soumission aux supérieurs, c'est le premier échelon ; la soumission aux égaux comme à des supérieurs, c'est le degré des humbles en progrès ; la soumission aux inférieurs, c'est l'humilité parfaite.

Or, le Christ s'est soumis à son supérieur, à Dieu ; il marcha sur son ordre, à travers les labeurs, les jeûnes, les injures et l'ignominie, à la mort de la croix : il s'*humilia lui-même* avec bonheur, *il se fit obéissant jusqu'à mourir avec une incroyable joie*. Entendez-le vanter sans cesse la gloire de son Père aux dépens de la sienne. *Son Père est plus grand que lui*, son Père est l'auteur des prodiges qu'il entasse, car *il ne fait rien de lui-même*, il opère par la vertu paternelle. Si le Christ ne put se soumettre à ses égaux, puisqu'il est sans pareil, il se soumit du moins à ses inférieurs, à ses propres esclaves. L'Empereur des cieux obéit à un chétif monarque terrestre, il se rend à Bethléem encore dans le sein de sa mère, pour satisfaire à l'édit impérial. Il obéit à la Vierge et à Joseph. Il obéit à la loi déjà morte, il veut être présenté dans le temple, circoncis et racheté. Il obéit à Jean-Baptiste, lui, le Baptiste véritable, se laisse baptiser dans les eaux du Jourdain. Il obéit à ses disciples, lui le Seigneur, le

Maître, en lavant leurs pieds. Enfin, le Juge des vivants et des morts s'incline devant le tribunal des hommes; l'auteur de la vie et du salut se soumet aux douleurs et à la mort : voilà l'humilité du Christ, il a pratiqué cette vertu à tous ses échelons, dans toute sa plénitude : voilà la main tendue vers nous des cieux, la descente du bois mystique dans les eaux pour relever l'homme et le monde : *Dieu*, dit l'Eglise, *qui avez sauvé le monde tombé par l'humilité de votre Fils.*

On raconte du coursier du désert qu'il s'agenouille lorsqu'il doit être chargé, et ne se relève qu'après avoir reçu son fardeau. Notre libérateur s'est comporté de la sorte avec ce monde. Lui, qui habite les cieux, il fallut qu'il ployât le genou, qu'il se fît humble et petit pour charger sur ses épaules divines la brebis perdue sur cette terre. La terre, en effet, est le marchepied du Christ; qui donc de ceux qui la foulent se vantent d'atteindre à Dieu? Que le romain ne s'enorgueillisse pas, que le juif n'aille pas prétendre qu'il a vaincu le Roi de la gloire; si ce roi ne se fût incliné vers l'homme, s'il n'eût donné librement, s'il n'eût offert sa vie en sacrifice, *personne n'eût pu l'arracher par violence*, ni le juif haineux, ni le romain puissant, ni le grec, ni le barbare, ni l'ange, ni Satan, ni la terre, ni le ciel, ni l'abîme. Il s'est donc abaissé avec amour, notre libérateur tout charmant; comme le chameau des savanes, il a fléchi le genou, puis se redressant peu à peu, il nous a relevés doucement du fond du

fleuve jusqu'aux cimes célestes. Il ne pouvait se redresser en effet qu'en relevant la nature humaine qu'il avait prise : lorsqu'il ressuscita, qu'il monta dans sa gloire, l'homme ressuscita et alla s'asseoir dans les cieux.

Mais, ne l'oublions pas, cette résurrection glorieuse n'est pour nous qu'une promesse et une espérance. Nous ne sommes pas encore arrachés au torrent. Si nous surnageons maintenant, si nous portons la tête au-dessus des flots, au lieu de dormir honteusement sur le lit fangeux du fleuve, la rive est loin, il y a pour y atteindre un grand espace à franchir. Craignons encore les courants impétueux, les aquilons et le naufrage, et instruisons-nous diligemment auprès des sages pilotes.

Que faut-il donc faire?

Voulez-vous traverser un fleuve rapide, ne regardez jamais les vagues tournoyantes, car elles vous donneraient le vertige, mais fixez toujours les yeux sur le rivage immobile. Eh bien, je ne vous offre pas d'autre nacelle que cette précaution vulgaire pour naviguer heureusement sur les grandes eaux de ce monde : allez à travers ces flots mouvants, aux mille reflets, aux mille contours, le regard toujours posé sur la rive fleurie, charmante, immuable du royaume du ciel; ne suivez jamais ces ondes harmonieuses qui passent, voluptés, plaisir, gloire, car elles troublent, elles aveuglent, elles donnent le vertige, la folie aux plus sages; allez toujours, les yeux fixés à la rive éternelle, acceptant

la misère, méprisant la fortune avec le même courage : oh! quelle sécurité, quelle joie, quelle allégresse vous attendent

Les exemples d'ailleurs ne manquent pas à vos souvenirs : bien d'autres vous ont précédé, vous précèdent encore dans cette voie du salut. Considérez le Christ, considérez Etienne. Etienne était jeune comme beaucoup parmi nous; il était soumis aux infirmités de la chair; il traversait le fleuve que nous traversons. Or, ce fleuve s'enflant un jour l'emporta d'une course ardente au milieu d'écueils flottants qui se heurtaient dans les eaux. Mais Etienne n'entendait pas les vagues grondantes, il ne s'apercevait pas de cette lutte formidable, il regardait constamment au rivage : *Voici*, disait-il, *que j'aperçois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.* Aussi, *s'endormit-il* heureusement *dans le Seigneur*, au sein du port tranquille. O noble sommeil! o sainte oisiveté! Etienne s'endort pour ressusciter glorieux! Il s'endort pour se délasser de ses labeurs! Il s'endort sur la terre, pour veiller éternellement au ciel en agitant la palme du martyre! C'est qu'il était vraiment le disciple du Christ. Le Christ n'avait pas à redouter le torrent, il pouvait fixer sans crainte les flots changeants, que lui importait les honneurs et les richesses! Et cependant il traversa le fleuve en regardant sans cesse à la rive; considérez sa naissance, sa vie, sa mort, et vous le trouverez toujours pauvre et nu.

Qu'il rougisse donc le voluptueux, qu'il rougisse le sensuel qui ne sait célébrer nos solennités chrétiennes que par la crapule et l'ivresse. Beaucoup, je le crains, perdent la grâce dans ces jours de fête ; ils se réjouissent de la naissance de Jésus, et Jésus meurt dans leurs cœurs : ils l'ont introduit par la pénitence et le jeûne et ils le chassent par la gourmandise. Réfléchissez, je vous conjure, réfléchissez sur la naissance du Sauveur. Le Seigneur de l'univers a pour palais une chaumière, pour cour une étable, pour tapis précieux les toiles de l'araignée, pour couche une crèche, pour gardiens l'âne et le bœuf. La reine mère est assise sur l'herbe séchée, le roi son fils repose dans des langes grossières. Oh comme vous vous pressez, très-doux enfant, de nous enseigner à traverser le fleuve ! Vous êtes à peine né, et vous guerroyez contre le plaisir et les délices, et vous bravez la faim, la soif et les frimats. Voilà votre début, mais de plus rudes travaux vous attendent, ô Sauveur du monde. Grandissez, très-doux enfant, grandissez, car déjà le couteau de la circoncision s'apprête, déjà la fuite en Egypte se prépare, déjà les affreuses solitudes se déroulent devant vous, déjà les tentations formidables, les persécutions atroces, les labeurs immenses, les douleurs infinies, les injures, les soufflets, en un mot, la croix et la lance se dressent dans un avenir prochain. Vous ne faites que tremper les lèvres dans le calice amer, vous le viderez bientôt jusqu'à la lie. Vous reposez parmi des animaux paisibles qui vous

réchauffent, vous vénèrent, vous adorent : vous serez bientôt entouré de chiens et de taureaux furieux. Les pasteurs vous fêtent aujourd'hui avec leurs présents rustiques, les Scribes et les Pharisiens vomiront alors la malédiction et le blasphème. Les anges chantent en chœur : *Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, et une foule de déicides hurleront : *Enlevez-le, enlevez-le, il faut le crucifier*, au milieu de transports insensés. Vous reposez entre Joseph et Marie, et vous serez suspendu entre deux scélérats comme le roi des larrons. Le froid arrache à vos yeux des pleurs, et le bourreau fera jaillir à flots le sang de votre corps. Et pour qui toutes ces épreuves et ces souffrances? Nous sommes les malades, et vous prenez le remède ; nous sommes les coupables et vous subissez le châtiment; et par vos larmes, par votre nudité, par votre crèche, par vos travaux, par votre mort, vous nous vaudrez le rire éternel, le vêtement de gloire, le paradis, le repos et la vie heureuse !

III.

SAINT JACQUES.

Personne n'ignore le désappointement des soldats de Saül que Michol trompa si adroitement. Ils

croyaient saisir David, et ils trouvèrent un simulacre préparé avec art par l'épouse fidèle. Un pareil désappointement, si je ne m'abuse, vous arrive aujourd'hui. Vous êtes accourus en grand nombre pour entendre un homme parler savamment des choses divines, et je crains bien de paraître à vos yeux comme une statue sans âme.

Mais pourquoi craindre ce que je dois désirer avec ardeur? Depuis le Christ, le prédicateur, digne de ce nom, s'abnégeant soi-même parce qu'il sait son impuissance, ne demande à Dieu qu'une chose : être sous le souffle de l'Esprit comme une statue, un organe, une voix qui raconte. Les idoles païennes avaient des yeux et des oreilles, mais elles ne voyaient pas, elles n'entendaient point. Incapables d'aucune œuvre, si elles ouvraient la bouche ce n'était que pour publier les inspirations de l'abîme. Nous, depuis le Christ, nous sommes dans les mains de Dieu comme l'idole antique dans les mains de Satan. Nous montons dans la chaire chrétienne, nous ouvrons les lèvres, mais c'est l'Esprit qui harangue la plèbe fidèle. *Dilate ta bouche*, o prédicateur de l'Evangile, que *je la remplisse*, s'écrie le Seigneur, *car ce n'est pas toi qui parles mais l'Esprit de mon Père*. Est-ce que les prophètes n'étaient pas des orateurs sublimes, et que répètent-ils pourtant à chaque ligne de leurs livres, sinon, le *Seigneur a dit*, le *Seigneur a dit*? Saint Paul ne fut-il pas un parleur magnifique, et qu'affirme-t-il pourtant, sinon que le Christ seul l'inspire? Que dis-je donc?

Le Christ lui-même, le Verbe, la Sagesse éternelle, ne proclame-t-il point qu'il parle les paroles de son Père? Et pourquoi l'Esprit saint descendait-il en langues de feu sur les apôtres assemblés, si ce n'est pour publier par ce miracle qu'il est la langue et l'inspiration des hérault de l'Evangile? Ne craignons donc plus : que l'Esprit qui a délié la langue des muets, rendu diserte celle des enfants, daigne échauffer cette statue indigne, ce simulacre impuissant, et je ne doute pas que ma parole ne vous soit une joie et un avantage spirituels.

Nous honorons dans ce saint anniversaire les luttes terrestres et l'entrée triomphale de l'apôtre Jacques dans les cieux. Je veux, — et je désire que cela vous plaise,—commenter le texte qui rapporte son histoire, car rien ne me paraît plus opportun dans ce temps.

La mère des enfants de Zébédée s'avança vers Jésus, et l'adorant avec ses fils, elle lui demanda une faveur.

On sait quelle était cette faveur.

Vos esprits suspendus, je le sens, attendent mes paroles avec je ne sais quelle angoisse. Pourquoi, dans un jour consacré à la gloire de l'apôtre, raconter ses vices et ses faiblesses? L'Eglise le proclame aujourd'hui juste, pieux, tempérant, vide des vanités mondaines, elle le proclame saint en un mot, pourquoi publie-t-elle encore sa présomption et son orgueil? Elle veut l'exalter, elle le flétrit, elle veut l'agrandir, elle le rabaisse.

Il y a plusieurs raisons à cette conduite de l'Eglise.

L'homme par ses seules forces ne peut rien dans l'ordre du salut. Il peut bien se précipiter, languir, mais c'est tout. Sans la grâce de Dieu, non-seulement il ne saurait faire l'œuvre surnaturelle, mais il ne saurait en avoir la pensée, c'est l'apôtre saint Paul qui l'atteste [1].

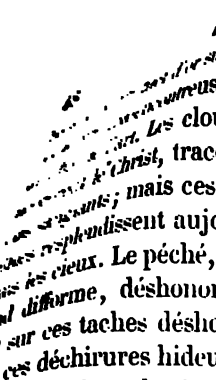
L'Eglise nous enseigne de plus ici les dangers de l'ambition.

Il y a deux espèces de vices, les vices de la chair et les vices de l'esprit. Les uns rendent infâmes auprès des hommes et les autres auprès de Dieu. Ceux-là nous assimilent aux brutes et ceux-ci aux démons. Les premiers peuvent être évités facilement, car ils tombent sous tous les sens ; le respect humain, la pudeur les combattent ; les derniers au contraire sont secrets, rien ne les trahit, ils se cachent au fond des cœurs. L'ambition appartient à cette classe. Si elle pénétra dans le collége apostolique où florissait sous le Christ la discipline des vertus, qui nous gardera de ce vice universel, si nous ne veillons sans cesse sur notre âme? L'Eglise nous rappelle donc cet épisode de la vie de saint Jacques pour nous donner la mesure de cette indispensable vigilance.

Enfin, je ne sais comment il arrive que le saint apôtre apparaisse plus glorieux après cette diffamation solennelle. L'épine jalouse déchire les vêtements précieux ; mais le tailleur habile brode si

[1] 2. *Cor.* 3.

Le C
ne
P



la pourpre trouée que la
se semble un ornement et
clous, les verges et la lance
Christ, tracèrent sur son corps des sil-
mais ces blessures, ces plaies hor-
resplendissent aujourd'hui comme des étoiles
dans les cieux. Le péché, de même, blesse, déchire,
rend difforme, déshonore ; mais si les larmes cou-
lent sur ces taches déshonorantes, si la pénitence
lave ces déchirures hideuses, l'âme régénérée reçoit
un tel éclat, jette de si vives splendeurs, qu'on se
réjouit plus au paradis sur un pécheur pénitent,
que sur quatre-vingt-dix justes sans souillure. Puis-
que la *grace surabonde* où *abonda le crime*, puis-
qu'une faute légère d'ambition, ensevelie sous le
poids de vertus sans nombre, est pour nous l'occa-
sion de joies nouvelles, quoi d'étrange dans la com-
mémoration que fait l'Eglise des erreurs du saint
apôtre ?

Mais venons aux paroles mêmes de mon texte.

Alors la mère des enfants de Zébédée s'avança vers Jésus.

Alors, dit l'Evangile. Et quand, je vous prie? Quand le Christ parlait de sa passion, quand il disait : *Voici que nous montons à Jérusalem, où le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes qui le condamneront à mourir, et le livreront aux Gentils, à la moquerie, à la flagellation, à la croix ; alors* l'épouse de Zébédée s'avança vers lui en demandant pour ses fils les premières dignités de

son empire. Comprenez-vous par ce seul mot l'aveuglement, la folie, et l'importunité de l'ambition? Quoi de commun entre l'opprobre de la croix et le faste d'un diadème? Jésus prophétise ses labeurs, ses humiliations, ses tortures, et vous lui demandez du repos, des honneurs et de la gloire!

Alors s'approcha. Et qui donc? La mère des enfants de Zébédée.

C'était une femme, parente du Sauveur selon la chair, et se croyant quelque droit de le prévenir de ne pas négliger les siens dans son royaume. Elle avait entendu sans doute que douze siéges d'honneur étaient promis aux apôtres, et craignant dans sa sollicitude maternelle que les plus beaux ne fussent pas réservés à ses fils, elle s'avança vers Jésus en l'adorant et en implorant sa faveur. J'ai appris d'un philosophe que l'homme donne sa forme à tout ce qu'il reçoit. L'eau s'arrondit ou s'allonge selon la nature du vase qui la renferme; la nourriture, quelle qu'elle soit, élabore un sang pur dans un estomac robuste, tandis qu'elle engendre les humeurs noires dans un estomac faible et maladif. De même, la piété tire de tout un profit spirituel, de l'opulence comme de la misère, des riches bénéfices comme des pauvres prébendes, de la magistrature comme de la vie privée; le vice abuse de tout au contraire et n'y trouve qu'une occasion de crime; les passages des saints livres qui confirment notre foi, l'hérétique les invoque pour prouver ses erreurs; l'administration des diocèses,

le gouvernement des âmes, les hautes fonctions civiles, tout devient pour le pervers,—le voluptueux, l'avare,—un moyen de satisfaire ses vices. Etonnez-vous donc que l'épouse de Zébédée ait voulu faire servir sa parenté avec le Christ aux exigences de son ambition maternelle, et au bien-être de ses enfants. Elle *s'avança* donc *vers Jésus en l'adorant, et en implorant ses faveurs.*

Voyez-vous la perversité de l'ambition! Elle se fait sans peine à l'occasion, elle a les reins souples et le genou flexible; pour monter quelque jour elle ne craint pas de descendre, et, pour voler, de ramper dans la fange; elle s'abaisse et sert dans l'espoir de grandir et de régner. La *mère des enfants de Zébédée s'avança* donc *vers Jésus en l'adorant*. Celui qui gravit la montagne ardue ne tend pas droit au sommet, il s'avance par des circuits et des ambages; le renard astucieux fait le mort pour attirer sa proie: les oiseaux s'approchent peu à peu, l'aiguillonnent avec leurs becs et leurs ongles, il reste insensible, il les laisse s'assembler autour de son corps, puis il se renverse soudain, les étouffe et les dévore. Voilà l'ambitieux. Il convoite un canonicat, un évêché splendide? il salue le Prélat, il l'adule, il se dit son serviteur très-humble, prêt à tout commandement. Reçoit-il de lui quelque outrage? il approuve; quelque sarcasme? il sourit; un ordre humiliant? il s'incline et sort. Et pendant ce temps il nourrit l'orgueil, le monstre grossit dans sa poitrine, et le valet ne songe qu'à monter sur son maître! O renard, re-

nard, tu n'as rien de bon que la peau, rien, te dis-je, que ta face extérieure et tes beaux semblants d'humilité ! Mais cette face hypocrite te sera ravie bientôt, le gouffre s'ouvre sous tes pas, et tu n'y songes point.

Quelle fut la réponse du Seigneur ?

Il lui dit, que voulez-vous. Que voulez-vous ? C'est-à-dire, il ne convient pas à ma sagesse d'accorder une demande dont elle n'a pas constaté la justice. Jésus ne parla pas de la sorte, cependant, parce qu'il ignorait les désirs de Jacques et de Jean, mais pour faire pressentir à tous que ces désirs étaient iniques. Quand le Seigneur, en effet, dit qu'il ignore dans l'Ecriture, c'est qu'il réprouve. *En vérité,* criera-t-il aux victimes de Satan, je *ne vous connus jamais.*

Alors l'épouse de Zébédée expliqua plus au long sa demande, et elle pria Jésus de placer ses fils au premier rang. La nature humaine, depuis Adam, est tellement esclave de la matière, elle se précipite si impétueuse vers les biens charnels, qu'elle ne peut s'en arracher pour fixer le ciel que par des efforts incessants. Les apôtres voyaient le Christ rechercher la pauvreté et fuir l'empire, et ils ne pouvaient se persuader que le Christ ne règnerait pas un jour à Jérusalem dans la Palestine, ils ne pouvaient comprendre son langage sur la passion et sur la croix; même après la résurrection ils disaient : *Seigneur, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ?* Ce ne fut qu'à la descente

de l'Esprit saint qu'ils goûtèrent les *choses célest*
Voilà pourquoi l'épouse de Zébédée demandait
Christ de donner à Jacques et à Jean les premiè
places dans son royaume.

Le Christ répliqua sagement : *Vous ne savez que vous demandez*. Il s'adresse à Jacques et à Je
parce qu'il sait bien qu'eux-mêmes ont guidé le
mère et qu'elle parle les pensées de ses fils. Ma
voyez sa prudence. Il ne se tait pas de crainte d'h
milier les deux apôtres ; il ne dit pas qu'il ne r
gnera point en Judée pour ne pas amoindrir
croyance déjà répandue de sa royauté prochain
car personne ne pouvait encore croire à son empi
spirituel ; il ne promet pas, pour ne point bless
les autres disciples, et il ne refuse pas, cependant,
ménage tout en réservant l'avenir. Que dit-il don
Vous ne savez ce que vous demandez. Il fait comm
les grands princes qui arguent d'un défaut de form
pour écarter les suppliques embarrassantes : il n'a
corde ni ne refuse, mais il affirme que cette d
mande est défectueuse : *Vous ne savez*, dit-il, *ce q
vous demandez*. Et il disait bien, car cette deman
péchait à la fois dans ses motifs, par la qualité desd
mandeurs, dans leur but, et par sa propre matièr
On demandait parce qu'on était parent du Christ, c
demandait ce qu'on ne pouvait atteindre ; on d
mandait des dignités terrestres, au lieu de reche
cher le ciel, et on les demandait pour s'abandonn
à une opulente oisiveté. Plût à Dieu que cette r
ponse sacrée ne s'adressât pas à tant d'intrigan

qui pullulent aujourd'hui ! J'entends des clercs demander de toutes parts des places plus élevées dans l'Eglise, des bénéfices, des canonicats, des prélatures... *Vous ne savez ;* croyez-moi, *vous ne savez ce que vous demandez ;* l'amertume déborde où vous vous imaginez que coule le miel. Voulez-vous vous acquitter pieusement des obligations de ces charges désirées : rien de plus triste, de plus pénible, de plus alarmant; il faudra veiller, jour et nuit, au milieu des soucis et des pleurs. Voulez-vous mettre de côté la conscience, et abuser de vos fruits au profit de vos penchants : vous allumez l'enfer, vous vous ouvrez l'abîme. *Vous ne savez*, en vérité, *vous ne savez*, croyez-moi, *ce que vous demandez*, car il vous serait plus utile de courir après le gibet qu'après les titres ecclésiastiques. Ecoutez saint Bernard : *vous occupez un lieu plus sublime, mais non plus sûr*, écrivait-il au pape Eugène, *un siége plus élevé, mais non plus tranquille*. Ecoutez saint Augustin : *Il n'est rien dans cette vie, dans ce temps surtout, de plus acceptable, de plus léger et de mieux reçu que l'épiscopat, dans la bouche de l'adulateur. Mais auprès de Dieu, il n'est rien de plus pénible, de plus triste et de plus dangereux.* Ecoutez saint Chrysostôme laisser échapper, sous le poids de sa conviction profonde, cette affirmation terrible : *Je ne parle pas témérairement, je parle d'après ma conscience ; peu parmi les prêtres sont sauvés, beaucoup au contraire sont perdus. Les fautes des ouailles en effet seront imputées aux pas-*

teurs, comme on impute au berger les ravages des loups.—Vous ne savez donc, vous ne savez ce que vous demandez. Ignorez-vous que l'Eglise est le corps du Christ et que chacun y a ses fonctions tracées d'avance et par Dieu? Ceux-ci sont les oreilles, ceux-là la langue, ces autres les mains et les pieds. Quel désordre si ces organes se confondent et prétendent à des destinées différentes! Si l'oreille veut voir au lieu d'entendre, si le pied veut parler au lieu d'agir! Vous êtes appelé, mon frère, à marcher et non à porter la parole : vous voulez prêcher? Vous deviendrez un membre inutile : vous ne marcherez pas parce que vous ne voudrez pas marcher, et vous resterez muet parce que l'Esprit ne vous a pas donné de parler. Que reste-t-il donc, sinon à vous arracher du corps du Christ et à vous précipiter dans les flammes? Beaucoup périssent ainsi, beaucoup tombent de leurs chaires dans l'incendie éternel, qui jouiraient des cieux, s'ils se fussent contentés de leur humble place en ce monde. *Vous ne savez* en vérité, mon frère, *vous ne savez*, croyez-moi, *ce que vous demandez.*

Mais les richesses, qui ne coûtent pas de labeurs, les siéges de gloire, le faste des dignités attire... Laissez-moi, mon frère, laissez-moi vous crier avec saint Bernard : *Le clerc qui possède son héritage en ce monde, n'aura pas d'héritage dans le ciel.* Et encore : *S'il possède quelque chose outre Dieu, il ne possèdera plus son Dieu.* Et encore : *Ne pas distribuer aux pauvres le bien des pauvres, c'est un crime*

qui va de pair avec le sacrilége. Tout ce que dissipent, outre la nourriture et le vêtement, les ministres et les dispensateurs, — non point les maîtres et les possesseurs, — du patrimoine de la misère et des trésors de l'Eglise, est un vol homicide et sacrilége. Et enfin : *Malheur, malheur à toi, clerc perfide, la mort est dans ta demeure, la mort est dans tes voluptés, dans tes délices infâmes. Ils viendront, ils accourront devant le tribunal du Christ, les peuples indignés, on entendra s'élever leurs plaintes amères, leurs accusations formidables, contre celui qui a vécu de leurs sueurs sans effacer leurs souillures.* Comprenez-vous? *Vous ne savez* donc, mon frère, *vous ne savez ce que vous demandez.*

Mais *celui qui désire l'épiscopat, désire un bon labeur,* a dit saint Paul... L'épiscopat est une noble charge, je l'avoue, mais le désir qui le convoite est un mal. Dieu est l'être par excellence, et, pour avoir souhaité d'être Dieu, Satan fut précipité dans l'enfer. Et que désireriez-vous donc dans l'épiscopat? Le gouvernement des âmes? Mais c'est un gouvernement périlleux, et *qui aime* le péril y succombe. L'élévation du titre? Mais c'est de l'orgueil. La fortune? Mais c'est de l'avarice. Les honneurs? Mais c'est de l'ambition. La charité, dites-vous, vous y pousse? Erreur, mon frère, et prenez garde, car *la charité n'est pas ambitieuse*, elle ne court pas après la gloire, si ce n'est après la gloire du Christ. Mais l'Eglise sera dépourvue de bons pasteurs, si les dignes ne se montrent? Que vous importe et que

m'importe ! Ce sont là les soucis de Dieu, cela regarde. Est-ce que l'Eglise fut pauvre en prélat parce que saint Grégoire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme ont fui le redoutable fardeau ? Et Dieu, qui les avait choisis, n'a-t-il pas retrouver à son heure ces fuyards obstinés pour l sacrer pontifes ? J'ai bien lu dans les vies des sain que beaucoup se dérobèrent au choix des foule mais je n'ai lu nulle part qu'un saint ait jamais bi gué l'épiscopat. Pourquoi donc ? Ignoraient-ils texte de saint Paul, ou bien cette parole n'avait-el pas de crédit dans la plèbe sainte ? Elle était vénér sans nul doute, mais de plus elle était bien cor prise. On savait qu'il fallait désirer, non le siég mais les vertus du pontife, vertus illustres, q s'appellent dans l'Apôtre, la sobriété, la prudenc la pudicité, l'hospitalité, la science, et tant d'autr que saint Paul recommande à son disciple aimé. (savait tout cela, et plein de frayeur à la vue de cet perfection exigée par Dieu, on s'enfuyait dans l solitudes. *Vous ne savez* donc, mon frère, *vous n savez*, croyez-moi, *ce que vous demandez*.

Enfin, voulez-vous voir dans son grand jour l danger des hautes charges ? Songez au sort de Sa et à celui de David. Saül, homme privé, fut le meil leur comme le plus beau de son peuple. Une fo roi, il devint un pervers, un rebelle à son Dieu, u ingrat, un perfide ! Plus David était soumis, plu Saül était atroce. David, de même, dans la vie obs cure, était aussi riche en vertus que pauvre de for

tune. Il ménage son ennemi mortel, il prie, il implore. Mais David couronné commet l'adultère et l'homicide, le monarque fait périr cruellement son serviteur le plus dévoué ! Et à la vue de ces tristes ruines, de ces débris fameux, qui étaient, pourtant, des élus, on briguerait l'épiscopat, on convoiterait les honneurs, la fortune ! *Vous ne savez*, mon frère, *vous ne savez*, croyez-moi, *ce que vous me demandez*.

SECOND POINT.

La Rome antique, en élevant des temples à l'honneur et à la vertu, les entrelaça avec tant d'art qu'on ne pouvait pénétrer dans le temple de l'honneur qu'en passant par le temple de la vertu. Par cet artifice ingénieux, le paganisme enseignait au monde, dont Rome fut la reine, que la gloire est la récompense du mérite.

Tel est l'enseignement, me semble, que Jésus donne aux chrétiens quand il dit : *Vous ne savez ce que vous demandez. Le calice que je dois boire, pouvez-vous le vider avec moi?* C'est-à-dire, ma croix et mon royaume sont tellement unis, que vous ne pouvez monter au ciel qu'en mourant sur le gibet. Que personne ne s'abuse : la quadragésime sera toujours la préparation des noces de l'agneau : *On ne sera couronné qu'après les luttes vaillantes*, et *les courageux emporteront seuls l'entrée du paradis*. Si donc vous saviez au prix de quels travaux et de quelles tortures il vous faut gagner le ciel,

vous ne m'adresseriez pas cette demande ir
dente[1].

Vous ne savez donc *ce que vous demand*
calice que je dois boire, pouvez-vous le vider
moi? Voyez de plus la sagesse de Jésus. Il pouvai
reprocher à Jacques et à Jean leur ambition, (
dire : O les plus vaniteux des hommes, et con
avez-vous mérité tant de gloire? Où sont v
beurs, vos souffrances, vos tourments? Dite
vertus, nombrez vos œuvres? Est-ce là l'hu
que je vous prêche? Est-ce là le mépris du n
que je vous vante?

Mais ils n'étaient pas au niveau de réprim
si sévères, ces conscrits de la vie spirituelle.
Jésus tempère ses paroles, il s'en prend pl
l'ignorance qu'à l'ambition; *vous ne savez*, (
ce que vous demandez; le calice que je dois
pouvez-vous le vider avec moi?

Mais pourquoi, dira quelqu'un, donner le n
calice à ses douleurs et à sa passion? Il y a bie
motifs à ce langage.

D'abord, Jésus a comparé ses travaux à une
riture et sa passion à un breuvage pour sig
qu'il acceptait et travaux et douleurs avec
d'allégresse, qu'on ne consomme, dans le mo
les mets exquis et les vins suaves. Puis la méta
dont il use est ici parfaitement à sa place.

En effet, si, après une course sous le soleil

[1] 2. *Tim.* 2; *Matt.* 11.

préfère à un trésor un breuvage frais pour calmer les sens en feu ; pour éteindre sa soif de notre salut, après une course de trente-trois années, il fallait au Christ un breuvage, un *doux rafraîchissement*. Or ce rafraîchissement ce fut la croix. La croix pouvait seule satisfaire aux ardeurs de son amour infini. Il brûlait à vrai dire, il brûlait du désir de notre régénération, et pour assouvir cette soif brûlante, il se plongea dans les humiliations et les tortures, et ces tortures il les appela son calice, son *doux rafraîchissement*. En outre, on vide promptement la coupe la plus pleine. On broye lentement la nourriture, on la roule çà et là, on la retourne en tout sens avant de la consommer ; mais le breuvage effleure, étanche et passe au même instant. Quelle image fidèle des souffrances de ce monde ! Jésus a supporté des épreuves atroces, et cette coupe si pleine fut néanmoins rapidement épuisée. Ainsi passent les tortures et les joies du temps. Mais après cette vie d'un jour, ce ne seront plus des calices de miel ou d'amertume, ce seront des *torrents de délices* ou des mers de calamités. Ceux qui boiront volontiers ici-bas le calice de Jésus, s'abreuveront là haut aux voluptés éternelles : ceux qui l'auront repoussé, s'abîmeront dans l'étang de feu et de soufre qui est la seconde mort. Oui, oui, elle est bien vraie cette parole de saint Paul à Corinthe, *la tribulation, maintenant passagère et futile, produira en nous une incommensurable gloire*[1].

[1] 2. *Cor.* 4.

De plus, la boisson rend l'homme ivre et furieux; Noé s'oublie dans le vin et découvre sa nudité. E la passion du Christ ne pourrait pas s'appeler u calice ! Cette passion qui le plongea dans une tell ivresse qu'il se laissa dépouiller, étendre, élever n sur la croix, aux yeux des multitudes accourues! Mais le calice n'enivre pas seulement. Après l'ivress le sommeil. Jésus a bu, jusqu'à la lie, cette coupe, dont il est écrit, *ma coupe enivrante, qu'elle est belle*[1]! il l'a bue et il s'endort, puis il se lève après troi jours comme un Dieu puissant de cette mystérieus ivresse. Enfin, le calice contient souvent une potio amère, peut-être, mais bonne. O noble mystère, dévouement sublime! Le genre humain se mou rait d'un mal étrange, la mort se tenait debout, prête à entraîner sa proie : il fallait un remède, u remède pressant. Mais notre imbécile nature étai incapable de vider la coupe. Que fit alors le Verbe? Il imita la nourrice dévouée et tendre ; celle-ci prend elle-même le remède destiné à son nourrisson, e lui donne en échange le lait élaboré par la potio salutaire. Notre nourrice, la Sagesse de Dieu, revêtue de l'humanité, prit de même la coupe amère, et la régénération des hommes, fruit d'un dévouement admirable, elle l'opéra par le lait des sacrements. *Désirons* donc *ce lait* savoureux *comme des enfants nouveaux-nés*. Si notre nourrice aimante s'est hâtée de boire le calice qui répugne, quel ne sera pas notre

[1] *Ps.* 22.

châtiment, si nous ne nous hâtons de boire le lait qui délecte et régénère[1] !

Le calice que je dois boire, pouvez-vous le boire avec moi, ou pouvez-vous être baptisés de mon baptême?

Nouveau mystère.

Le Seigneur a porté deux croix, car il a souffert dans son corps et dans son cœur. Il a été crucifié dans son cœur par le désir de notre salut, par la passion de souffrir, par la vue de tant d'âmes perdues dans l'avenir, tandis que le bourreau déchirait son corps en le clouant au gibet. Eh bien, la première croix de Jésus est signifiée dans mon texte par le mot calice, et la dernière par le mot baptême. Le calice en effet purifie à l'intérieur, tandis que le baptême lave extérieurement ; et c'est à bon droit que Jésus demande aux deux apôtres s'ils peuvent boire son calice et recevoir son baptême, car prélats et pasteurs doivent porter cette double croix. Ils doivent veiller sur le troupeau, s'inquiéter des bons pâturages, prévenir les maladies des brebis, et, surtout, brûler, sécher du désir de leur salut : voilà la croix intérieure. Ils doivent prêcher, voyager souvent, écouter les pauvres, affronter les pervers, extirper le vice par la parole et l'exemple, braver des périls sans nombre, surmonter mille obstacles, et se précipiter au besoin courageusement dans la mort : voilà la croix extérieure. Voulez-vous

[1] 1. *Pierre*, 2.

que j'en appelle à un grave témoin ? Que saint Pau soit ce témoin irrécusable. Comment, bienheureux apôtre, comment nous prouvez-vous que vous êtes ministre de Dieu et un évêque dans l'Eglise ? Ils *sont ministres du Christ*, dites-vous, je le *suis plus encore*. Et comment ? *Par mes labeurs plus nombreux, mes emprisonnements plus fréquents, mes plaies sans nombre, mes périls mortels.... périls sur les chemins, périls sur les eaux, dans les bois,.... dans les solitudes, dans les cités, sur les mers, et parmi les faux frères.* Il le prouve en un mot par cette tirade foudroyante de ses épreuves qu'il adressa autrefois aux fidèles de Corinthe. Oui, oui, saint Paul vidait la coupe du Seigneur et se plongea dans son baptême sanglant [1].

Pouvez-vous être baptisés de mon baptême ? Nous le pouvons, répondirent Jacques et Jean. Que pouvait-il naître de l'ambition, si ce n'est une aveugle témérité !

Le soleil, dit la science, apparaît plus grand à son lever qu'à son midi, parce qu'on l'aperçoit le matin à travers une masse de vapeurs. Nos facultés elles-même grandissent outre mesure aux yeux de l'ambitieux qui les contemple à travers les vapeurs de la cupidité. C'est pourquoi les apôtres répondent, *nous le pouvons*. Telle est la belle vertu que les hommes de ce temps imitent dans saint Jacques. Demandez à ceux qui courent après les bénéfices de l'Eglise

[1] 2 *Cor.* 11.

pouvez-vous être chastes ? Ils répondront joyeusement, *nous le pouvons*. Pouvez-vous paître assidûment le troupeau du Seigneur ? *Nous le pouvons*. Pouvez-vous partager aux pauvres vos fruits comme il convient ? *Nous le pouvons*. Pouvez-vous donner votre vie pour vos brebis ? *Nous le pouvons*. Ils peuvent tout en paroles. Mais vienne une tentation légère, ces vaillants ne résistent pas à l'occasion, alors ils dorment, ces pasteurs vigilants, sur leurs troupeaux, mais ils sont toujours à l'affût des honneurs. Ils se plaignent de la longueur du bréviaire, de la modicité du bénéfice, ils ne se souviennent jamais de leurs brebis, mais ils songent sans cesse à leurs richesses. D'où vient donc cette réponse audacieuse, *nous le pouvons* ? Elle vient, je le répète, elle vient de ces ténèbres épaisses que la cupidité jette autour des âmes ; elle vient de l'ambition. Demandez à celui qui a gravi la montagne ce qu'il aperçoit dans les vallons ? Il aperçoit des points indécis, obscurs, infimes, indignes de son regard. L'univers, les globes d'or nageant dans les espaces, les plus vastes contrées, ne semblaient-elles pas à Scipion, transporté aux cieux dans ce songe dont parle Tullius, comme des taches sur l'azur, tandis que les astres les plus voisins lui paraissaient des géants de lumière ? Voilà l'ambitieux avec ses illusions d'optique. Juché sur la montagne de l'orgueil, tout lui semble petit et au-dessous de ses puissances. Bénéfices, prélatures, tout est mesquin, terre-à-terre, vil, facile et léger pour ses épaules robustes. Mais les fruits, les reve-

nus de son titre, il les conserve dans son cœur, il les voit de près, il en estime à haut prix la valeur. De là, dans l'Eglise, cette coutume perverse et exécrable de confier à autrui la charge sacrée et de garder pour soi l'administration financière. O ambitieux, o aveugle, tu te décharges de la fonction apostolique, et tu réserves pour toi les fonctions de Judas! Descends, descends, aveugle, de la montagne, éloigne la nuée de l'ambition qui t'entoure, examine de près les devoirs de ta charge, leurs grandeurs, leurs périls, et si tu l'oses, réponds : je le puis ! Quoi qu'il en soit, si tu t'abuses, tu ne tromperas pas ton Dieu. Mais *j'espère de vous des œuvres meilleures et plus propres au salut ;* revenons donc à l'Evangile[1].

Il leur répondit : vous boirez, en vérité, mon calice, mais je ne puis vous faire asseoir à ma droite et à ma gauche, car ces places appartiennent à ceux pour qui elles ont été préparées par mon Père. Quelle sagesse encore et quelle prudence !

Certes l'affirmation audacieuse de Jacques et de Jean avait été plus téméraire que leur demande n'avait été ambitieuse. Jésus, cependant, ne s'indigne pas, il ne fait point de reproche. On n'extirpe pas, en effet, tous les vices en un jour, mais aujourd'hui l'un, demain l'autre, puis un troisième, et peu à peu tous sont attaqués et vaincus. Jésus réprimande doucement l'ambition de ses disciples ; cela lui suffit, et sachant bien que Jacques et Jean

[1] *Hebr.* 6.

disaient vrai, sans le comprendre, *il leur réplique* simplement, *vous boirez en vérité mon calice*... Jésus agit en outre comme l'amphytrion dans nos festins, il propose sa coupe à ses intimes : *Vous boirez*, dit-il, vous mes familiers, mes amis, *vous boirez mon calice*. Or c'est à Jacques qu'il la propose d'abord, et c'était Jacques en effet qui devait cueillir le premier la palme du martyre. Quelle marque de tendresse, quelle insigne faveur! *Vous boirez mon calice*, et non le vôtre, car souffrir pour la justice n'est pas une œuvre humaine, car le martyre comme la foi est un don de Dieu. *Vous boirez mon calice*, vous, mes amis, mes intimes, parce que mon Père vous en donnera le courage. Telle est d'ailleurs la doctrine de saint Paul (Phil. 1.) commentée par saint Cyprien dans son sermon sur les apostats, et consacrée par l'histoire, dans la fameuse lettre de Pline à Trajan. On n'a supporté dans tous les âges les tortures, on n'a résisté au bourreau, on n'a vaincu les persécuteurs qu'avec la grâce de Dieu.

Vous boirez mon calice, le calice de mes douleurs et de mes amertumes. Bien d'autres, en effet, boivent au calice de l'infortune. Voyez les avares : est-ce qu'ils ne portent pas la croix, ne boivent-ils point au calice? Oui, oui, leur croix est lourde, leur calice amer; sans sommeil la nuit, sans délassements le jour, souvent en chemin, toujours en affaires, leur temps, leurs mains, leurs cervelles s'usent à compter de l'or, à rêver les fraudes lucratives, et à chasser après les richesses. Et que de fois

ils ne prennent dans leurs filets que soucis, inquiétudes, craintes et tortures! Voici un pauvre qui passe, ils redoutent un filou, voici un riche en opulent équipage, ils soupçonnent un fripon. Ils portent donc la croix, ils boivent au calice, mais ce n'est pas au calice de Jésus, c'est au calice de Judas. Voyez les ambitieux; oh qu'ils boivent à une coupe amère, dans leur course haletante après la gloire, dans leurs luttes jalouses, dans leur rage envieuse! Celui-ci a mieux couru sur la route des honneurs: pas de repos qu'on ne l'atteigne et le dépasse; éclipser ses rivaux, égaler ses supérieurs, écraser la plèbe, voilà leur rêve. Rêve au réveil funeste, souvent, rêve suivi de navrants déboires. Ils portent donc la croix, les ambitieux du monde, ils boivent au calice; mais cette croix est celle du mauvais larron, mais ce calice n'est pas celui de Jésus, c'est celui de Satan. Voilà la coupe que les hérétiques de ce temps approchent de leurs lèvres. Ils supportent les labeurs de la prédication, ils affrontent, avec plus d'opiniâtreté, sans doute, que de courage, les tenailles et les chevalets, ils périssent dans les flammes pour soutenir l'erreur. Mais ils ne rapportent de leurs luttes ni récompense ni couronne; mais ils passent de ces tortures éphémères aux tortures éternelles. Pourquoi? Parce qu'ils ont bu au calice des démons, parce que le supplice n'est pas *le prix de leur foi mais la peine de leur perfidie*, selon le langage de saint Cyprien. Ces paroles, *vous boirez mon calice*, s'adressent donc à ceux qui souffrent pour la

vérité, pour la justice, pour le Christ, et non pour l'avarice, l'ambition, et l'hérésie.

Mais ces paroles s'offrent à moi avec un sens plus touchant. *Vous boirez mon calice*, dit Jésus, c'est-à-dire, vous ne le boirez pas sans moi. Pierre s'enfuit, le Seigneur se présente à ses yeux et répond à sa demande : *Je vais à Rome pour être de nouveau crucifié*, comme le rapporte Hégesippe dans ses histoires. C'est le commentaire de mon interprétation. Je vais à Rome, dit Jésus à Pierre, c'est-à-dire tu seras crucifié à Rome pour moi, mais tu ne monteras pas seul sur le gibet. Et que signifient les tristesses du jardin des Oliviers? André s'exalte devant sa croix, Laurent chante dans les flammes, et Jésus supplie son Père d'éloigner la coupe amère! Les disciples sont-ils plus forts que le maître? Non sans doute. Mais quand ceux-là buvaient au calice, Jésus y buvait de nouveau, Jésus les soutenait, les réjouissait intérieurement; il y avait du miel mêlé à leurs infortunes. Jésus au contraire buvait seul; il supporta seul le poids de la colère divine. Aussi Jésus était triste au jardin des Oliviers, tandis que *ses apôtres quittaient joyeux le conseil des pontifes, car ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le Seigneur*. Jésus vidait dans les angoisses sa coupe d'absynthe et de fiel, les apôtres vidaient la leur dans l'allégresse en compagnie de Dieu : *Vous boirez en vérité mon calice*.

Les paroles qui suivent ont donné lieu à des explications diverses. Les siéges convoités sont prépa-

rés, disent les uns, pour Moïse et pour Elie, entre lesquels Jésus apparut dans sa transfiguration. Cette opinion, soutenue par saint Hilaire, est réprouvée par saint Jérôme. Les ariens prétendent que ce passage indique clairement une inégalité de puissance entre le Fils et le Père. Pour réfuter cette impiété il suffit de répondre avec saint Augustin que le Seigneur parle ici comme homme. Ce n'est pas la puissance humaine, dans le Christ, mais la puissance divine qui distribue les dignités de son royaume, c'est l'autorité divine qu'il exerce de toute éternité avec son Père. Saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme et saint Chrysostôme expliquent ces paroles, il ne *m'appartient pas*, de la manière suivante : Il ne m'appartient pas, à moi le sage et le juste, d'accorder à l'ambition les honneurs préparés pour les vaillants et les victorieux. Quand il s'agit de la justice, je ne connais ni parents, ni amis, je ne connais que le mérite ou le crime. Voulez-vous des honneurs, rendez-vous en dignes.

Il y a un grand enseignement à tirer de ce qui précède. Le voici : le royaume de Dieu n'est pas préparé pour les personnes, il est préparé pour les vertus; il n'est pas promis exclusivement aux rois, aux magistrats, aux pontifes, aux nobles, aux opulents, ou bien aux délaissés, aux pauvres, aux obscurs, mais aux forts, aux vertueux quels qu'ils soient, monarques ou esclaves, prêtres ou laïcs, riches ou misérables. Saint Jacques ne règne pas au

ciel parce qu'il fut apôtre, mais parce qu'il a dignement exercé l'apostolat.

Je puis comparer ce monde à une pièce de théâtre dont Dieu est le juge et les anges les témoins. Celui-ci est roi sur la scène mondaine, celui-là pontife, cet autre esclave, ou seigneur, ou plébéien, ou noble, ou villageois, ou magistrat. Mais qu'importe au parterre ! Le comédien le mieux considéré est celui qui remplit le mieux son personnage. On applaudit l'esclave s'il joue bien, et l'on siffle le monarque qui joue mal. Ainsi se déroule l'humanité sous les yeux du ciel. Nous jouons une divine comédie avec nos princes, nos évêques, nos théologiens, nos jurisconsultes, nos clercs et nos laïcs; les anges sont le parterre et Dieu reste le juge : Dieu que n'effraie ni les sceptres, ni les tiares, ni la pourpre, ni les glaives, qui récompense l'acteur heureux aux applaudissements célestes, et précipite dans la géhenne l'acteur qui tombe sous les sifflets des cieux. Judas était apôtre, c'est-à-dire, évêque et docteur, Etienne n'était que diacre, c'est-à-dire ministre et simple disciple. Cependant, la scène où ils figurent achevée, Judas est renversé dans l'éternel incendie, tandis qu'Etienne, aux acclamations des anges, entre glorieusement dans la gloire. Pourquoi ? Parce qu'Etienne représenta dignement son rôle de serviteur, et que Judas fit mal son rôle d'apôtre. Il peut donc arriver souvent qu'un monarque et qu'un pontife soient damnés, tandis que le valet de ce pontife et le sujet de ce monarque seront en-

levés au paradis. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire, l'*ordre des mérites renverse l'ordre des rangs au jugement du souverain juge;* et à saint Jérôme, *vous le voyez, l'évêque, le prêtre, le diacre ne seront pas sauvés* pour leurs titres, *mais s'ils ont possédé les vertus que ces titres exigent : si le diacre a été plus saint qae l'évêque,* le Christ ne lui tiendra pas compte au ciel de l'infériorité de son ordre en ce monde.

C'est donc en vain, c'est en vain que les hommes se fatiguent haletants vers les hauteurs. Il faut remplir son rôle ici-bas, et c'est tout. Saint Jacques le comprenait bien. Ce pêcheur de poissons, devenu pêcheur d'hommes, prit sa tâche au sérieux, à ce point qu'il pêchait les âmes, même sur la route du gibet, comme l'attestent Eusèbe et Clément d'Alexandrie. Il fit si bien son personnage de martyr, qu'il mérita de commencer la grande lutte, et d'entrer au ciel comme le porte-drapeau du bataillon des apôtres. Mais plus il fut heureux en buvant avec allégresse son calice, plus nous sommes infortunés en repoussant opiniâtrément les épreuves. Et nous devrions bien songer, pourtant, que si les martyrs, le glorieux saint Jacques, la Vierge et le Christ lui-même ne purent prendre possession de leur gloire qu'en portant la croix, les anges ne descendront pas pour nous enlever doucement au paradis sur un moelleux duvet. Dieu vous aime-t-il plus que son Fils ? Votre présence est-elle indispensable dans les demeures éternelles ? Vous ne pouvez boire au ca-

lice des souffrances du Seigneur, et comment boirez-vous au calice de ses colères, durant l'éternité? Que personne ne s'abuse. Voulez-vous atteindre à votre fin ? Imitez saint Jacques. Songez à votre salut, faites des œuvres saintes. Point de retard. Car le temps est court, la route est longue, la faiblesse humaine immense, et l'affaire de l'âme, la grande affaire de la vie. Je vous en prie, je m'en supplie moi-même, ni légèreté, ni négligence, allons courageusement à travers les tribulations à celui qui est le béni de tous les siècles.

IV.

SAINT LAURENT.

Ce jour consacré à rappeler à la postérité la mémoire de saint Laurent; ce jour de fête plus étincelant sous l'auréole de flammes du martyr que sous les rayons du soleil qui scintille, échauffe mon âme et l'enivre d'allégresse avec l'Eglise entière. C'est en ce jour, en effet, que ce guerrier invincible du Christ, cette illustre victime, ce bel adolescent, à la foi savante, à la piété insigne, embrasé de l'Esprit, radieux, fort, sage, parfait, puissant en prodiges, glorieux par son martyre, échangea cette vie éphémère contre la vie immortelle, en combattant pour le nom du Seigneur. L'iniquité le condamna sur

terre, et le Christ l'éleva triomphalement au ciel, où il le couronna d'un laurier fleurissant tout émaillé de perles et de rubis.

Certes, si je voulais entreprendre la louange du grand martyr, la nuit aurait chassé le soleil avant que j'eusse achevé ma tâche. L'Evangile d'aujourd'hui m'attire, d'ailleurs; cette comparaison charmante du grain de froment, qui ne fleurit que sur ses ruines, m'appelle; et quand je songe aux avantages que vous pouvez retirer de la divine parabole, je me persuade avec raison qu'un pareil discours sera plus agréable à saint Laurent qu'un panégyrique louangeur : les élus sont plus jaloux de notre salut que de leur gloire.

Exposons donc notre sujet.

Si le grain de froment ne meurt dans le sol, il demeure stérile. Mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit... Celui qui hait sa vie dans ce monde, la garde pour la vie éternelle [1].

Posons d'abord en principe que Jésus se propose dans cette parabole de nous faire comprendre que la croix est la seule porte du ciel. Il nous voit, nous chrétiens, nous catholiques, nous clercs, rêvant douce oisiveté, ambition, fortune; et il nous prend en pitié, et il crie : hélas, hélas, où courez-vous? Ce n'est pas là le chemin du salut. Travaillez, au contraire, renoncez aux richesses, dépouillez même vos vêtements, devenez de petits enfants,

[1] *Jean*, 12.

faites-vous humble, car, si mon royaume est vaste, déroulé, immense, l'abord de ces larges campagnes est rude, l'entrée en est basse et étroite. Voilà l'enseignement qu'il répète sous toutes les formes dans l'Evangile, parce que nous semblons ne pas le comprendre. Voilà ce qu'il nous dit aujourd'hui dans le texte que je commente. C'était après le triomphe des rameaux, quand les acclamations joyeuses de Jérusalem retentissaient encore; les Gentils émus voulaient contempler le triomphateur d'un jour, et Philippe et André furent leurs messagers auprès du Christ. *Si le grain de froment tombé dans le sol ne meurt*, répondit-il alors à ses disciples, ce grain *reste stérile. Mais si ce grain meurt, il donne beaucoup de fruit*. C'est-à-dire, le temps viendra où les nations marcheront sur mes traces, où elles seront de mes brebis, époque fortunée où il n'y aura plus *qu'un pasteur et un troupeau*. Mais ce temps est loin encore. Il me faut combattre auparavant le Fort armé debout sur le seuil de son empire, il me faut piller ses trésors, expier le péché d'Adam, réparer la vie et exterminer la mort. Comme le grain de froment ne germe qu'échauffé et corrompu par la pression du sol et la chaleur du jour, je ne puis porter le fruit du salut du genre humain que sur la croix et dans la tombe.

Si le grain de froment tombé dans la terre ne meurt, il reste stérile, il reste seul.

Jésus s'est comparé à des époques diverses au grain de sénevé et au grain de froment, c'est-à-dire

au plus petit et au plus gros des grains. Cela se comprend. Le créateur est figuré par le grain de froment et la créature par le grain de sénevé : le créateur et la créature qui se sont unis dans le Christ, le fini et l'immense, le Fils de l'éternité et le Fils du temps, le maître et l'esclave, le Verbe et la chair, Dieu et l'homme, le très-grand et l'infime, se rencontrant sous l'unité de personne et ne formant plus qu'un être à la fois le plus majestueux et le plus humble des esprits par sa double nature. Ces deux comparaisons s'appuient encore sur d'autres données. Le Verbe est descendu dans le temps pour sauver le monde : c'est le grain de sénevé, le plus humble des grains; il descendra sur une nuée pleine de foudres au commencement de l'éternité : c'est le grain de froment, le roi des semences. Mais quoi? Le Christ ne fut-il pas à la fois le plus petit et le plus grand des êtres? Il naît dans une étable, il est enveloppé de langes, couché dans la crèche; contraint, enfant encore, de fuir la colère des rois, d'aller en Egypte, il voit ses bienfaits, une fois homme, payés par l'injure, ses conseils par l'outrage, ses miracles par la malédiction; condamné à mourir, revêtu d'habits blancs comme un insensé, couronné d'épines, un bâton pour sceptre, pour manteau une pourpre trouée, il est exposé aux sarcasmes comme un roi ridicule; on lui préfère Barabbas l'homicide, on le flagelle comme un coupable, on le crucifie comme un larron : il expire entre deux voleurs comme leur prince ! N'est-il pas en

vérité le plus misérable des mortels? Mais il naît d'une vierge, d'autre part, il est salué à son entrée dans ce monde par les chœurs des anges; une étoile le proclame, les rois le redoutent, les mages l'adorent; il marche à pied sec sur les eaux, il commande à la tempête attentive; il guérit les boiteux, les sourds, les aveugles, il ressuscite Lazare et l'orphelin; en mourant il émeut le monde, tandis que les roches se brisent, que les sépulcres s'entr'ouvrent, que le voile se déchire, que le soleil s'éclipse, que le ciel se fait sombre; puis il reparaît vivant sur la terre, après avoir vaincu la mort dans sa tombe et rompu les gonds des cachots infernaux! N'est-il pas, en vérité, le plus puissant des êtres? Le Christ n'est-il pas à la fois le grain de sénevé et le grain de froment de l'Evangile?

Il y aurait à dire bien des choses sur ce point, surtout sur la grosseur, la beauté, la saveur, la supériorité du grain de froment sur les autres semences : grain glorieux, qui s'élève dans son fruit au-dessus des moissons comme le ciel au-dessus de la terre, le soleil entre les étoiles, le feu parmi les éléments, l'or au sein des métaux, la charité au milieu des vertus, l'homme au centre de la création vivante. Mais le temps fuit, et je choisis en me hâtant.

Le grain de froment, comme toute semence, est petit de masse, mais d'une merveilleuse puissance. Voyez cet arbre à la vaste envergure, son bois solide, sa ferme écorce, ses rameaux variés, ses feuilles

vertes, ses fleurs gracieuses, ses fruits colorés, s
voureux, odorants et beaux. N'admirez-vous p
que cet ensemble si divers ait poussé sur un gra
insensible ? Où est la place, dans ce germ emenu,
du tronc colossal, et de la brillante écorce, et de
feuille éclatante, et de la fleur parfumée, et du fru
délicat ? Et pourtant, tout cela s'y rencontre, e
chose admirable, un germe pareil se cache dans
germe. Penchez-vous sur ce grain enfoui, suive
en les développements successifs : la racine jail
d'abord, puis le tronc s'élève sur la racine, puis
fleur s'épanouit sur le tronc, et enfante le fruit q
donne de nouveau le germe. Ainsi les racines,
tronc, les fleurs, les fruits et le germe lui-même
condensent sous ce point insensible. Qui le com
prendra ? Qui comprendra que ce germe, tant qu'
reste sain et intègre, est sans vertu, et qu'il fa
jaillir au contraire, de sa corruption et de sa pou
sière, et les racines chevelues, et le bois puissant,
les rameaux variés ? N'est-ce donc pas avec raiso
que le Christ se compare à un germe ? Voyez l'E
glise, ses vastes proportions, sa majesté, le sén
apostolique, l'armée des martyrs, les chœurs d
vierges, ses pontifes, ses prêtres, ses diacres, s
clercs, ses moines et ses nones. Où a germé cet a
bre magnifique, sinon sur le crucifié du Calvaire
Sur ce grain mystique, petit de masse, mais puissa
en vertu ? Le Christ, germe de cet arbre giga
tesque qui étend ses branchages de l'Orient à l'O
cident, des régions de l'aquilon aux contrées

l'auster, et couvre l'univers de son ombre, le Christ est donc vainement la semence symbolique de l'Evangile.

Le germe est jeté dans le sillon, il s'échauffe, il meurt, et une herbe menue s'élève, s'allonge, fleurit et pousse l'épi, espoir du moissonneur. Qu'est-ce que l'épi? C'est la masse des grains, masse non confuse, mais ordonnée, cohérente, entourée de piquants comme d'un rempart : c'est l'Eglise, sortie du Christ. Les grains ne s'offrent pas à l'œil sur l'épi des champs, plus serrés, plus unis que les chrétiens ne le sont dans l'Eglise par la foi et la charité : *une seule âme, un même cœur* bat sous toutes nos poitrines. Les pécheurs, s'ils ont brisé les liens de l'amour, adhèrent encore à la pousse divine par les attaches solides de la croyance. Nous sommes des grains sans nombre, mais nous ne sommes qu'un épi. Demandez aux églises d'Espagne ce qu'elles pensent sur les sacrements, le pape, le purgatoire, la justification, le libre arbitre : elles professeront la foi romaine. Demandez à l'Italie, à la France, à l'Allemagne : toujours même réponse. Interrogez l'Asie, l'Afrique, pénétrez dans les steppes américaines, fouillez les Indes lointaines : c'est toujours Rome qui règne, c'est toujours le même symbole ; *une seule âme, un même cœur* anime tous les peuples chrétiens, des régions de l'aurore aux contrées du couchant. Et nos pères, nos aïeux, que croyaient-ils sur ces points divers? Ils croyaient comme nous. Et nos petits-neveux, notre postérité,

que croira-t-elle sur ces mêmes questions? Elle confessera notre foi, la foi de nos ancêtres. Donc, quel que soit notre nombre, quelle que soit notre patrie, dispersés sous toutes les latitudes, sur tous les rivages, nous ne formons, cependant, qu'un épi? En est-il ainsi de la synagogue Luthérienne? Que sont les enfants de Calvin? L'épi du Christ? Non, non : c'est l'ivraie traîtresse, l'avoine stérile; entendez ces langues incohérentes, confuses, qu'ils parlent dans le même royaume, dans la même province, dans la même cité : langage plus fougueux, plus désordonné, plus divers que le langage de Babel. Les fils de Luther et de Calvin ne savent pas même cette année ce qu'ils croiront la prochaine.

Plus j'y songe et plus la comparaison du Christ me frappe par sa justesse. Considérez l'épi de froment. Quel ordre admirable, quelle symétrie, quelle hiérarchie dans ces grains étagés, grossissant, jaunissant, chacun à sa place dans un harmonieux accord! N'est-ce pas toujours l'Eglise avec ses pontifes, ses prêtres, ses rois, ses fidèles, avec ses vocations diverses, hiérarchisées dans un ordre merveilleux et conduisant également au ciel! Tous ne sont pas anges, au paradis, ni archanges, ni dominations, ni vertus. Tous les membres dans le corps ne sont pas la langue, ni les oreilles, ni les yeux. Telle est la voie de la nature, et la volonté du créateur. Tous, de même, ne sont pas docteurs dans Israël, tous ne sont pas prêtres dans l'Eglise. Donc la république luthérienne, où tous se vantent d'être

les yeux et ne sont en réalité que la langue et le ventre, n'est pas l'épi du Christ. C'est le chaos antique, masse rude, informe, qu'il faut précipiter dans l'abîme où règne le *désordre et l'éternelle horreur*. L'Eglise seule est le divin épi, éclos sur le calvaire; rien n'y manque, ni l'union, ni le nombre, ni les piquants protecteurs : avec le bouclier de la foi, le casque du salut, la cuirasse de la justice, et le glaive de la parole, elle s'épanouit sans crainte, sous le soleil de Dieu, *terrible comme une armée toujours prête au combat*.

Si le grain de froment tombé sur la terre ne meurt, il reste seul.

La moindre action du Christ était digne de sauver le monde, mais d'après le décret divin, notre régénération devait être le prix de sa mort. Que tel ait été le décret divin, saint Luc l'atteste dans le passage des actes où il montre Hérode et Pilate ligués avec les Pharisiens et les prêtres pour exécuter la volonté du ciel sur Jésus; saint Paul le déclare ouvertement quand il affirme dans ses épîtres que la purification universelle, que la réconciliation de la créature avec le créateur est le fruit des souffrances du calvaire. Que disent, d'ailleurs, David et les prophètes, en décrivant si minutieusement la passion du Seigneur, s'ils ne prêchent cette volonté immuable ? Que figurent la mort de l'innocent Abel, l'obéissance jusqu'à mourir du jeune Isaac, la vente de Joseph, tant de sacrifices prescrits par la loi, sinon ce sacrifice suprême où Jésus s'immola sur la

croix, comme le proclame le saint évêque d'Hippone[1] ?

Donc *si le grain de froment ne meurt, il demeure seul.*

Il *demeure*, dis-je. Puisque la mort est le salaire et le châtiment du crime, *celui qui n'a pas commis de péchés*, pouvait-il, en effet, être soumis à la mort? Il donna sa vie de lui-même, librement. *Je me suis endormi*, dit-il dans le Prophète, spontanément, de ma volonté propre, j'ai *sommeillé, et je me suis levé*[2]. Il *demeure* donc, *s'il ne meurt* par un décret libre du Très-Haut, et *il demeure seul*, car toute la race adamique est l'esclave de cette mort qui n'avait pas sur lui d'empire. Ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les confesseurs, ni les vierges, ni les martyrs, n'eussent conquis le ciel; personne dans l'avenir ne fût parvenu à ces régions heureuses, si le Christ, nous lavant de son sang, sur le bois sauveur, ne se fût servi de cette croix comme d'une clef mystérieuse pour nous ouvrir les portes éternelles. Il serait *demeuré seul*, glorieux, immortel, parce qu'il est seul juste et innocent : *Si le grain de froment tombé dans le sillon ne meurt, il reste seul.*

Mais le Verbe n'avait pas revêtu la chair humaine pour traverser le monde dans une oisiveté stérile : il ne s'appelait pas l'Adam nouveau pour rester

[1] *Act.* 4; *Coloss.* 1; *Gen.* 4, 22, 37.—[2] 1. *Pierre*, 2; *Ps.* 87; *Jean*, 10; *Ps.* 3.

sans postérité, il ne se comparait pas au grain de froment pour ne pas pousser l'épi, moisson des anges. Nouvel Adam, il voulait régénérer dans sa chair intègre et pénitente la semence de l'humanité corrompue et pécheresse. *Il faut*, disait-il, que *vous naissiez de nouveau*, vous esclaves, fils d'esclave, il faut que vous naissiez d'un père libre pour marcher libres en ce monde. Il ajoute donc après ces mots *il reste seul : mais si ce grain meurt, ce grain donne beaucoup de fruit*. Au commencement, quand Eve, la mère du genre humain, dut être formée d'Adam, Dieu envoya à celui-ci le sommeil, et pendant ce sommeil, à l'ordre du créateur Eve sortit du côté du premier homme. Adam s'éveille, il aperçoit près de lui la femme, sa compagne, et il s'attache à cet *os de ses os ;* ils sont deux désormais dans une même chair, *sacrement admirable, dans le Christ et dans l'Eglise !* Car quel est l'Adam nouveau, sinon le Christ ; quelle est l'Eve nouvelle, sinon l'Eglise ? Adam s'endort au paradis, le Christ meurt sur le Calvaire ; Eve est formée d'une côte du premier, l'Eglise s'est élancée avec le sang divin du côté du second ; Eve devient l'épouse d'Adam, l'Eglise est éternellement la bien-aimée du Christ ; ceux-là sont deux dans une seule chair, ceux-ci ne sont plus qu'un dans une même chair ; voilà comment le *grain mort a donné beaucoup de fruit*[1] !

Voulez-vous d'autres similitudes ?

[1] *Jean*, 3 ; *Ephes.* 5.

La belle Rachel enfanta deux fils, l'un avec allégresse, et elle l'appela Joseph, c'est-à-dire *accroissement*, l'autre avec larmes, en mourant elle-même, et elle voulait l'appeler l'enfant de la douleur, mais son époux le nomma le fils de sa droite. O mystère adorable ! O symbole parlant ! La Sagesse de Dieu, son *reflet éternel, son miroir, plus éclatant que la lumière*, la belle Rachel enfanta deux fois l'homme, en le créant et en le régénérant ; elle peut dire à bon droit, *mes petits enfants, à qui je donne de nouveau le jour*, comme elle le disait aux Galates par la bouche de saint Paul. Mais elle créa en se jouant, en se délassant, s'applaudissant, devant son Père, au sein de l'univers enchanté, et elle appela son œuvre Joseph, c'est-à-dire accroissement. Au contraire, dans le renouvellement de la race humaine abâtardie par le crime, elle fut aux prises avec les rudes labeurs, elle sua, elle gémit, elle pleura, elle se fatigua pour achever cette œuvre gigantesque, et elle n'enfanta son fils qu'en mourant sur la croix. Elle eût pu sans doute l'appeler l'enfant de la douleur, mais le Père éternel le voulut appeler le fils de sa béatitude et de sa droite. Voilà comment le *grain mort a donné beaucoup de fruit*[1].

Moyse se tenait indécis devant la roche du désert. *Est-ce que je pourrai faire jaillir de l'eau de cette roche*, disait-il avec angoisse à la foule, en proie à la soif dévorante ? Il frappa enfin, et voici que de

[1] *Sag.* 7 ; *Prov.* 8 ; *Gen.* 1.

larges eaux s'élancèrent des flancs de la pierre. De même, il apparut autrefois dans Sion une pierre immense, pierre angulaire, pierre de scandale. Le peuple avait soif et cette pierre criait, que *celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive.* Mais les prêtres de Moyse, les Pharisiens, les Scribes s'irritaient disant, cet *homme n'est point de Dieu, il n'observe pas le sabbat : c'est un pécheur, nous le savons.* Nathanael s'écriait lui-même : *Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth?* Mais frappe donc la pierre, ô Juif, frappe le rocher, ô rebelle et incrédule! Le Juif frappe enfin, il enfonce les clous, il laboure la poitrine du Christ, et les sources de la charité jaillissent soudain, les pleurs des sacrements se précipitent, les fleuves du sang précieux courent, lavent les souillures, arrosent les plantes des vertus, et éteignent les ardeurs de la cupidité terrestre. Voilà comment le *grain mort a donné beaucoup de fruit.* Il a été semé dans *les pleurs,* et il a produit dans *la joie.* Il est mort, mais il a ressuscité, non plus seul, dépouillé, mais riche d'un verdoyant feuillage et ceint d'une couronne de grains pareils. Il est la tige et l'Eglise l'épi, il est la racine et l'Eglise le rameau, l'arbre magnifique, gigantesque. Voilà comment le *grain mort a donné beaucoup de fruit*[1].

L'épi d'abord était petit et tendre, mais croissant peu à peu sous les rayons du ciel, il parvint à cette ampleur grandiose, à cette taille sublime que nous

[1] *Jean,* 7, 9, 1; *Ps.* 125.

admirons aujourd'hui. L'hérésie se scandalise ; il n'y avait pas autant de temples aux jours apostoliques, crie-t-elle de toute part, d'ornements, de vases d'or, de cérémonies, de fêtes. Qu'importe ! alors l'épi était éclos à peine, il ne pouvait en être autrement. Mais l'épi reste-t-il toujours tendre, ne faut-il pas qu'il croisse ? Parce qu'en novembre les champs se couvrent seulement d'une herbe menue, cette herbe doit-elle demeurer toujours humble, et ne pas nous donner les moissons des jours d'août ? Parce que l'enfant nouveau-né n'a ni dents ni barbe, parce qu'il est petit, faible, est-il condamné à ne pas atteindre à la taille de l'homme ?

L'épi céleste a donc crû, il a crû grandement. Il s'est paré de la science, de la sagesse, de l'appareil brillant des choses divines : il est le même cependant qui germa sur le Christ, comme l'homme est le même à tous ses âges, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr. Quelle différence trouvez-vous entre le nouveau-né et ce même être parvenu à la force du guerrier ? Ces membres robustes ne sont-ils pas les membres fragiles que vous avez vus au berceau ? Ce sont les mêmes en vérité, mais grandis, fortifiés, devenus des membres d'homme en un mot. L'Eglise de même a grandi ; elle n'a pas d'autres articles de foi, d'autres sacrements, d'autres évangiles, mais tout s'est développé, s'est orné, s'est illustré. Combien comptez-vous d'articles de foi, dans l'Eglise naissante ? Douze. Et aujourd'hui, combien ? Vingt-quatre peut-être ? Non, toujours

douze. Néanmoins ces douze articles de foi ont crû, si je puis dire, ils se sont évolvés dans les conciles écuméniques. Les sacrements ne se sont pas multipliés, non plus; mais ils ont grandi en quelque manière, ils semblent plus augustes, au milieu des magnificences du culte, par les soins des pontifes pieux qui *aiment la beauté de la maison du Seigneur*. Les évangiles, aussi, sont les évangiles d'autrefois; mais ils remplissent aujourd'hui les bibliothèques les plus vastes, grâce aux travaux savants des Pères et des docteurs.

Que dirai-je maintenant de cette haine violente qui s'efforce d'arrêter les irrésistibles essors de l'épi divin! Celui qui bâtit sur les fondements ne nuit pas aux palais qu'on élève : c'est celui qui les renverse; celui qui redresse l'arbre penché, fait de la place aux rameaux et favorise leur floraison, celui-là ne nuit pas à la récolte espérée : c'est celui qui le frappe violemment à la racine. Eh bien, voilà l'œuvre de l'hérésie quand elle s'efforce d'effacer un article de foi, de retrancher un sacrement, de proscrire un des saints livres. Elle échoue sans doute, mais les tristes rameaux tombés du tronc immuable sous son souffle, Satan les rassemble, il les enfonce plutôt qu'il ne les plante dans un sol stérile, et les hérétiques joyeux s'écrient alors, voilà le Christ, voilà l'arbre de l'Eglise, humble, petit comme autrefois, reconnaissez la doctrine primitive, la doctrine chaste, sincère et simple des apôtres. Mais nous ne vous croirons pas, novateurs audacieux.

L'arbre de l'Eglise ne peut être aussi fragile, lui qui a surgi il y a passé quinze siècles. Il est déjà dans la phase de l'adolescence, il a déjà poussé des racines profondes d'*une mer à l'autre, de la grève de l'Océan aux confins des mondes*[1].

Mais, rendons grâces à Dieu, les hérétiques s'agitent en vain, ils ne détruisent qu'eux-mêmes. Ils sèchent, car ils n'ont pas de racine, ces rameaux tombés, ils sèchent pour servir de pâture au feu éternel. Des rameaux meilleurs pullulent au contraire à leur place sur le tronc bien aimé. Qui l'ignore, qui n'a pas entendu ce que la grande voix de l'histoire raconte ? Où sont les Ariens, ces dominateurs audacieux d'un jour de la terre étonnée et gémissante, au dire de saint Jérôme ? Où sont les Sabelliens, et les Macédoniens, et les Donatistes, et les Manichéens et tant d'autres ? Ils ont séché comme les branchages qu'on retranche des arbres au printemps, ils ont séché et sont devenus la proie de l'abîme. Leur nom reste seul avec le souvenir de leurs horreurs, grâce à la plume des nôtres. Plus de vestiges de leurs temples, de leurs dogmes, de leurs écrits, si ce n'est dans nos livres. Et cela n'est pas étrange : l'arbre ne vit pas sans racine. L'Eglise, au contraire, a toujours fleuri, elle a grandi à mesure ; elle a pu être agitée sous l'aquilon, blessée dans ses rameaux, mais renversée et jetée sur le sol, jamais, car elle a sa racine au ciel.

[1] *Ps.* 71.

Nous ne pouvons donc en douter, les Luthériens et les Calvinistes, malgré les apparences, se dessécheront comme leurs aïeux dans l'erreur, et seront abandonnés aux flammes, si Dieu ne les ente de nouveau sur le tronc du salut. Le temps viendra où il ne restera plus de trace de cet incendie qui ne semble pas pouvoir s'éteindre, car Dieu n'a permis à l'hérésie de surgir que pour exciter la sève sacrée dans l'Eglise, et lui faire jeter des pousses nouvelles.

Mais je reviens.

Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui la hait dans ce monde la garde pour la vie éternelle.

Jusqu'ici Jésus a parlé de lui-même, il a montré comment il nous frayait la voie du ciel. Il parle de nous maintenant, il montre ce que nous devons faire pour l'y suivre, en même temps qu'il réfute dans une seule sentence trois erreurs fort en crédit.

Plusieurs croient que tous les hommes seront sauvés. Si le grain est mort pour tous, et si sa mort ne peut être que féconde, comment, disent-ils, tous ne ressusciteraient-ils pas à la gloire? Non, répond Jésus, pas même le plus grand nombre, mais quelques-uns seulement. Car quelque fécond que soit le grain mystique, *celui qui aime sa vie la perdra*, tandis que mes disciples me suivent. Or comptons ceux qui haïssent leur vie et suivent Jésus dans le chemin ardu du Calvaire : vous en trouverez peut-être beaucoup, peut-être seulement quelques-uns, mais peut-être aussi pas un seul dans cette nom-

breuse assemblée (1). Je ne vous tromperai pas, je ne vous flatterai point. *O mon peuple, ceux qui te proclament heureux, t'abusent!* Je n'imiterai point ces flatteurs : je sais de Dieu qu'il réprimanda souvent la foule, et je n'ai lu nulle part dans l'Evangile qu'il l'ait jamais louée. Je sais de son précurseur que, pour se concilier la faveur, il apostrophait de la sorte les multitudes accourues sur son passage : *race de vipère, qui vous apprendra à fuir la colère à venir?* Voilà par quel exorde il abordait et inaugurait la prédication chrétienne [1].

Peu nombreux donc, peu nombreux, si je veux dire vrai, sont ceux qui haïssent leur vie en ce monde. Et comment en rencontrerais-je beaucoup dans cette investigation des consciences, quand non-seulement les mondains, mais les clercs ne désirent qu'une chose, vivre dans un opulent repos? Voyez cet adolescent de bonnes mœurs, d'un noble esprit : demandez-lui pourquoi il travaille nuit et jour, et hante les écoles : si ce n'est pas sans doute pour se faire aux grandes luttes, pour descendre dans l'arène et combattre avec les armes de Dieu sous la chaleur du jour? Il répondra certainement, non : cet adolescent court après un canonicat, il travaille pour se reposer grassement dans de doux loisirs et ne *plus participer au labeur des hommes.* Il ignore,

(1) On peut remarquer le rapport frappant qui existe entre ce passage et le mouvement si connu de Massillon.

[1] *Is.* 3; *Luc*, 3.

l'insensé, que celui qui refuse ce labeur du temps, sera rivé à une chaîne éternelle, dans la chiourme infernale. Et c'est vers cette chiourme que l'on se hâte ! voyez, voyez, quelle foule pressée, illustre, célèbre, sur le chemin de l'abîme ! Que de chars, que de coursiers ! On s'y entasse, on s'y pousse, on se précipite vers l'incendie de la géhenne comme à des noces aimées. La route du ciel, au contraire, devient chaque jour de plus en plus désolée ; les *voies de Sion pleurent, car personne ne vient plus à ses solennités* ; l'herbe y croît ; le Christ y chemine presque seul, en criant de loin en loin, *que celui qui me sert me suive*. O vous, du moins, qui vous dites mes ministres ! O mes clercs, ô mes prêtres, pourquoi courez-vous dans le large sentier, pourquoi me fuir, négliger mon bercail, vous garder de l'épine, éviter la tribulation ! Pourquoi enfouir le talent confié ! Il fut un temps où les hommes se recommandaient au Christ, et le temps semble venu, en vérité, où je devrais recommander le Christ aux hommes. Ne laissons plus, je vous conjure, ne laissons plus Jésus ainsi solitaire sur sa voie, mais que chacun de nous, chargeant son fardeau, suive ce grand chef à travers les ronces et les rochers, les clous et les lances, pour que nous soyons du moins tous du petit nombre des élus [1].

Car ne l'oublions pas, ce nombre n'est pas petit par la faute du grain mort, mais par notre propre

[1] *Ps.* 72 ; *Thren.* 1 ; *Jean*, 12.

perversité qui nous empêche de nous mêler aux fruits bénis de l'épi mystique, ou bien nous en arrache, nous disperse et nous jette en pâture aux oiseaux de l'air, c'est-à-dire aux démons.

Mais voici que se présente je ne sais quel luthérien disant : si le grain est mort pour tous, qu'avons-nous à faire pour notre salut ? La foi suffit sans les œuvres. Tu t'abuses, ô Luthérien, tu t'abuses, car *celui qui aime sa vie dans ce monde, la perdra* pour l'éternité. La foi est donc insuffisante : le *Christ a souffert pour les hommes*, mais *en nous laissant un exemple à suivre*, a dit saint Pierre. Et quel est cet exemple, ô bienheureux apôtre ? Est-ce l'exemple de sa foi ? Mais le Christ qui contemplait son Père face à face ne possédait pas la foi. Quel est donc cet exemple que je dois suivre ? C'est l'exemple de sa *douceur*, de sa *patience*, au milieu des *malédictions* et des *épreuves ;* c'est sa constance, c'est sa force, ce sont toutes ces magnanimes vertus qui convertissaient les foules et étonnaient ses ennemis. Voilà l'exemple que saint Pierre nous propose, voilà les vestiges que nous devons suivre [1].

Il en est d'autres qui s'appliquant ces paroles de mon texte, *si le grain de froment tombé dans le sillon ne meurt*, concluent de la sorte, *il reste seul*, c'est-à-dire, je serai sauvé. Tu erres, mon frère, tu te trompes, tu t'abuses, le Christ parle ici de lui-même. Ce qui te regarde ce sont les paroles qui sui-

[1] 1. *Pierre*, 2.

vent : *Celui qui aime sa vie dans ce monde la perdra pour l'éternité.* Vois comme il réfute pleinement ton erreur : celui qui refuse de souffrir, de mourir au besoin pour gagner le salut, celui en un mot qui aime sa vie en ce monde, celui-là souffrira éternellement avec les démons, il la perdra pour l'éternité. O que Dieu nous ouvre les oreilles du cœur ! Qu'il nous donne le don d'intelligence ! Ne dites pas : je ne tuerai point, je ne serai point adultère, je ne déroberai point, mais du reste, je vivrai pour moi, je serai sourd et aveugle pour ne pas voir et entendre l'infortune, les cris de détresse du prochain, je vivrai dans l'égoïsme et l'oisiveté : ne parlez point de la sorte, je vous conjure, car, si vous ne portez pas le fruit du salut, si vous ne faites pas les œuvres du ciel, je vous le déclare, vous périrez pour l'éternité.

Et cette doctrine n'est ni nouvelle, ni inconnue. Ouvrez l'Evangile : à qui s'adressent ces paroles foudroyantes, *jetez ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures*[1] ? A celui qui conserva stérile le talent confié. Et pourquoi ? Ne l'avait-il pas diligemment gardé ? Il l'avait gardé certainement, il l'avait restitué sans aucun doute, mais il devait le restituer avec usure, et parce qu'il l'avait enfoui il subit la terrible sentence. Songez-y et gardez-vous.

Je le vois, je suis comme le tisserand surpris par la nuit qui s'avance, je ne puis achever ma toile,

[1] *Matt.* 25.

car le temps fuit. Que faire ? sinon couper mon fil quand l'heure sera complètement écoulée, et imiter le voyageur qui s'arrête à l'hôtellerie la plus prochaine, quoiqu'il veuille gagner la ville voisine, lorsqu'il voit le soleil descendre.

J'ai réfuté les erreurs, expliquons maintenant le texte.

Celui qui aime son âme la perdra. Nous devons poser ici deux principes.

Le mot âme signifie ici la vie, selon saint Cyrille, saint Augustin et saint Chrysostôme, et c'est pourquoi je me suis toujours servi de ce dernier terme.

L'amour de la vie n'est pas blâmable en lui-même, sinon ces paroles, et *celui qui hait sa vie dans ce monde, la garde pour l'éternité*, n'auraient plus de sens. Il est facile de me faire comprendre.

La fièvre me dévore, haletant sous ses étreintes, j'implore un verre d'eau pour éteindre mes ardeurs. On me le refuse : on me conseille de souffrir, de haïr ce bien-être que je recherche, car tel est le régime du médecin que je dois suivre. Et pourquoi? Parce que, loin d'apaiser mes tortures, je m'en préparerais de mortelles. Voilà le commentaire en action, le commentaire vulgaire et saisissant de mon texte ; le malade hait sa vie quelques jours, pour la sauver pendant des années nombreuses.

Si la nature était intègre, jamais le Verbe, le médecin des hommes, n'eût porté cette sentence, *celui qui aime sa vie la perdra*. On n'aurait jamais inventé les mots de gémir, de veilles, de macéra-

tions, de martyre. Mais la nature est malade, et le médecin a prescrit un remède. Ce remède, c'est de refréner la concupiscence, de ne pas satisfaire la soif des passions, c'est de haïr sa vie pendant le temps, pour la sauver dans l'éternité. Le baptême sans doute, la pénitence ensuite guérissent les blessures du péché. Mais la racine du mal reste toujours, l'hydre de la concupiscence s'agite, les appétits effrénés pullulent, la rechute est imminente, notre propre histoire le prouve ; il faut donc un régime, un régime permanent pour vaincre ce mal obstiné, et ce régime le voici : *celui qui aime sa vie la perdra, celui qui la hait la gardera pour l'éternité.*

Telle est la nature des choses, le mal chasse le mal, le poison guérit le poison, le désordre chasse le désordre : l'équilibre des humeurs, rompu par la perturbation de la maladie, revient par la perturbation des remèdes. Dans un autre ordre, la sécurité publique, troublée par un homicide, est violemment rétablie par l'exécution légale du coupable. Dans l'ordre spirituel, de même, la peine efface le crime, la pénitence le péché, et si la géhenne est éternelle, c'est que le crime des damnés persévère éternellement.

Que faut-il donc faire ? C'est simple : nous unir avec le médecin contre notre mal, guerroyer avec Dieu contre la concupiscence, pleurer, gémir, veiller dans le jeûne et la prière pour arriver enfin à la santé spirituelle, joie et bonheur de notre vie dans les cieux.

Qu'importe les plaintes de la chair aux abois! Avez-vous péché, mon frère, confessez-vous; avez-vous dérobé, restituez le bien d'autrui; la concupiscence rugit-elle à la vue des voluptés, flagellez-vous, mon frère, jeûnez, prenez le cilice, roulez-vous dans les ronces, dormez sur la terre nue; cela est dur, bien dur, dites-vous, mais l'enfer est autrement cruel, et celui qui aime sa vie, sera précipité dans les flammes. Guerre, guerre à votre ennemi: on vous insulte, on vous joue, remerciez avec amour ces insulteurs, ces moqueurs ignorants; saint François d'Assise vous l'assure, ce sont autant d'amis que Dieu vous envoie pour dompter votre chair rebelle, et vous procurer la victoire. Guerre, donc, guerre, sans paix ni trêve, car *celui qui aime sa vie en ce monde la perdra, et celui qui la hait la gardera pour l'éternité.*

Imitons les martyrs: fléchissaient-ils devant les verges cruelles, le glaive meurtrier, les bûchers en flamme, les croix dressées, les bêtes bondissantes? Quelle sérénité, quel dédain, quelle joie! Et pourquoi ce bonheur, ce calme, ce suprême courage? Parce que leurs oreilles étaient toujours attentives à ces paroles de Jésus, *celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui la hait la gardera pour l'éternité.*

Imitons surtout saint Laurent dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Adolescent encore, dans la fleur de l'âge, quand la vie est si belle, le soleil si pur, les campagnes si vertes, les ruisseaux si harmonieux; à cette époque fortunée où la chair n'est ni

de pierre, ni de bronze et s'élance pleine de sève pour prendre possession du monde : on le vit, ce noble adolescent, on le vit tranquille, souriant, joyeux, braver un étrange et épouvantable supplice. Et d'où venait un si grand courage dans une si grande jeunesse ? Parce qu'encore une fois il entendait ces paroles de salut, *celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui la hait la gardera pour l'éternité.* Le cruel bourreau se tenait près de lui ; il préparait le gril de fer, il l'étendait nu, sanglant sur ce lit barbare, il excitait le brasier, la chair pétillait déjà, l'odeur du sacrifice montait, les membres frêles craquaient et les syrènes murmuraient doucement aux oreilles du jeune martyr : Prends pitié, malheureux adolescent, prends pitié de la fleur de tes années. Quel crime de nier le Christ ! De nier pour vivre ! Un mot seul, tu es libre. Mais le jeune martyr souriait à des apparitions célestes ; une voix intérieure, une voix vibrante qui étouffait ces murmures de l'abîme faisait retentir ces paroles victorieuses, *celui qui aime sa vie la perdra... Que celui qui me sert me suive, et mon serviteur habitera dans ma demeure.* Le jeune martyr savait bien qu'il était diacre, c'est-à-dire ministre de Jésus, ministre de son corps et de son sang précieux. Aussi quelle ardeur à répandre le sien pour son maître ! à le suivre pour aller habiter le palais des cieux ! Jésus ne trompa point son espérance ; il le reçut lui-même triomphalement au seuil du divin royaume, il lui ceignit le front d'un laurier fleurissant, et son mi-

nistre sur la terre habite éternellement avec lui dans le ciel.

Et nous, nous en tiendrons-nous à une admiration stérile, nous contenterons-nous de fêter fastueusement les saints ? Ou bien, imiterons-nous le vaillant Uri qui refusa le repos que lui offrait David, pour courir combattre aux côtés de son chef Joab ? *Mon Seigneur* Jésus monte sur sa croix pour me conquérir le ciel, il monte malgré les coups et les blessures; tous ses serviteurs prennent part au combat, on lapide les uns, on jette les autres aux bêtes de l'arène; ceux-ci sont torturés, ceux-là sont brûlés dans les flammes, ou ils errent dans les solitudes, sur les monts, dans les cavernes, ou ils s'enfoncent dans les monastères, ils gardent la cellule ténébreuse jusqu'à ce que soient passés les jours mauvais; et nous, oisifs, sous les ombrages, buvant, mangeant, chantant, nous consumerions nos *jours dans les biens* et nous descendrions *en un instant dans les enfers !*

O combien s'y contemplent avant d'y avoir songé sur terre ! Songez-y, et mettez maintenant la main à l'œuvre, maintenant, dans ce moment même. N'avez-vous pas lu pourquoi les marteaux ne retentissaient pas dans le temple de Salomon ? Les pierres avaient été taillées, polies ailleurs; on les avait transportées de loin. Dieu agit de même avec les habitants futurs de la Jérusalem céleste. Il taille ici-bas, il polit les pierres de sa demeure; le marteau divin de la mortification et de la souffrance résonne

en ce monde; on arrive au ciel prêt à prendre sa place au lieu fixé par l'artisan suprême. Le jeûne, les veilles, l'aumône, sont les œuvres de la terre; la patience, la chasteté, la douceur, la force sont les vertus de la terre : au ciel on se repose de ses labeurs, en chantant l'hosanna éternel.

On dira peut-être, je suis prêt au martyre, mais où sont les persécuteurs? Je ne le crois pas, mon frère, je ne le crois pas. Vous êtes prêt au martyre, et vous ne supportez pas un fier regard; vous donneriez votre sang, et vous ne pouvez ouvrir votre coffre-fort; vous subiriez les tortures, et vous vous cabrez à une parole qui vole; vous braveriez les chevalets, et vous violez les lois de l'abstinence et du jeûne! Je ne vous crois pas, mon frère, je ne vous crois pas : s'il y avait un persécuteur, ce ne serait pas une fois mais sept fois, comme dit Tertullien, que vous nieriez le Christ.

Par le salut de votre âme, demandez-vous donc si vous voulez être sauvés. Et, puisque vous le voulez, dites-vous donc que le salut n'est pas un jeu d'enfant, ou le dernier de vos soucis, mais la fin de toutes vos œuvres. Et mettez-vous résolument à l'ouvrage, entassez gain spirituel sur gain spirituel, ne faiblissez devant aucun labeur, ne faiblissez devant aucune syrène; à toute épreuve, opposez cette parole comme un solide bouclier, *celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui la hait la gardera pour l'éternité.*

V.

SAINT BARTHOLOMÉE.

Saint Jean, dans l'extrême vieillesse, incapable du plus léger labeur, se ranimait encore pour crier du seuil de sa tombe : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* L'aigle qui avait plané dans sa jeunesse sur les plus nobles mystères, consacrait à cette exhortation aimable ses forces expirantes. Il ne pouvait plus prêcher les peuples, il se faisait transporter dans les temples pour qu'il priât encore devant l'autel, mais il répétait sans cesse, *mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Si bien que ses disciples endurcis à ce discours monotone, au rapport de saint Jérôme, lui dirent enfin : *Maître, pourquoi toujours ce même langage? Parce que*, répliqua l'auguste vieillard, *c'est le précepte du Seigneur, et qu'il suffit de l'accomplir.* Admirable parole, bien digne de ce saint et de ce sage. Rien de plus court, mais rien de plus substantiel : le précepte de la charité renferme tous les préceptes, comme la charité renferme toutes les vertus. De là dans l'Eglise cette coutume de rappeler solennellement, aux fêtes des apôtres et des pontifes, les passages de l'Evangile où brille surtout cette excellente vertu, ou mieux, cette maîtresse des vertus : comme celui-ci, *je vous recommande de vous aimer les uns les autres*, ou bien, *voici mon précepte, aimez-vous*

mutuellement. Il convenait en effet de faire connaître à la république chrétienne que ses princes furent ornés de cette vertu reine. Puisque telle est la coutume de l'Eglise, aujourd'hui, dans cette fête consacrée à rappeler la mémoire du martyre de saint Bartholomée, gage d'autant plus sincère du divin amour qui brûlait ce grand apôtre qu'il fut plus raffiné et plus atroce, en ce jour, dis-je, je crois opportun et profitable de traiter de cette vertu.

Non pas que je veuille en traiter au point de vue de l'école. Je ne veux parler que de ses fruits, et de ses avantages, je ne veux que citer d'illustres exemples à l'appui : exemples salutaires qui seront pour vous comme des aiguillons propres à vous pousser vers elle, à vous faire veiller sur ce trésor, à exciter vos ardeurs pour l'agrandir. Il ne s'agit pas de disserter savamment sur la charité, mais de l'allumer dans les cœurs froids. Ce que j'avance, ce que je veux faire éclater à vos yeux comme le soleil, c'est que la charité est la mère et la nourrice de toutes les vertus. Si bien qu'elle peut dire à bon droit, *je suis faite toute à tous ;* si bien que celui qui la possède peut s'écrier avec le Sage, *tous les trésors me sont venus avec elle ;* et que saint Jean a pu répéter avec une véritable sagesse, *mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, c'est le précepte du Seigneur, et il suffit de l'accomplir.*

Je m'explique encore. Montrez à mes regards un homme puissant, vêtu de pourpre, étincelant de rubis, entouré de serviteurs, possesseur de palais

de marbre, de trésors amoncelés, de domaines étendus, mais pécheur, mais sans la charité que je prêche : eh bien, ce puissant, ce fortuné, ce possesseur magnifique, je le proclame pauvre et nu, sans asile, sans fortune, misérable, manchot, paralytique, un cadavre ignoble. Au contraire, montrez-moi le glorieux Barthołomée, par exemple, tel qu'il était au jour de son trépas, écorché vif par des bourreaux furieux, jouet de la foule, quand son corps n'était plus qu'une plaie immense, horrible ; certes il est pauvre de biens, le noble martyr, il ne possède pas des campagnes déroulées, ni de riches demeures ; on le dépouille même de ses vêtements, on lui arrache sa peau sanglante ; il est pauvre, en vérité, et pourtant, parce quil est riche en amour, je le dénonce au monde comme un homme opulent, accablé de tous les dons de la fortune, si grande, si universelle est la charité chrétienne. C'est à la fois la vie de l'homme, le feu qui le réchauffe, l'eau qui le rafraîchit, le toit qui l'abrite, son pain, sa boisson, son vêtement, ses armes et son trésor.

La charité est notre propre vie. Il n'est rien de plus cher à l'homme que sa vie : il expose tout pour elle, sa fortune, son nom, il l'expose elle-même. Le glaive menace votre tête, qui en est le siége, vos bras se lèvent et s'offrent au fer pour défendre ce précieux sanctuaire. C'est que l'homme ne possède rien de plus aimé, de plus doux, de plus grand que la vie. Or que la charité soit la vie, saint Jean l'atteste dans ce passage, *celui qui n'aime pas est enseveli*

dans la mort. Et il ne s'agit pas ici d'une vie vulgaire, mais d'une vie céleste et presque divine, car, d'après l'apôtre, elle nous fait participer à la nature de Dieu. Je renonce à exprimer dignement la grandeur de cette reine; la pensée même ne saurait la comprendre.

D'abord, ceux qui vivent de cette vie sont ceux-là mêmes qui loueront Dieu dans le ciel pendant l'éternité : *Les morts ne vous loueront pas, Seigneur : ce sera nous, les vivants, qui vous bénirons* [1].

Ce sont ceux qui se nourrissent du sacré corps de Jésus dans le sacrement de son amour. Ce sacrement n'est pas, en effet, la nourriture des morts mais la nourriture des vivants.

Enfin, comme notre esprit, en animant le corps, pénètre tous les sens et les rend capables de leurs fonctions, de même la charité, vie de notre vie, forme, achève notre esprit, et en pénétrant les vertus, qui sont comme les facultés divines de notre âme, les rend aptes à leurs œuvres. C'est ce que dit saint Paul quand il la pare de toutes les grâces de ses compagnes : c'est la charité qui est patiente, bonne, prudente; c'est elle qui ignore l'orgueil, la jalousie, l'ambition, l'égoïsme, la colère; elle ne pense pas le mal, elle ne se réjouit pas sur l'iniquité, elle applaudit au vrai et au bien; elle supporte tout, elle croit, elle espère, elle soutient tout, comme l'âme conduit le bras qui se lève, le pied qui chemine, le

[1] *Ps.* 113.

cœur qui jette le sang dans les veines; ce qui est propre à chaque vertu est attribué à leur reine; c'est par elle que la foi opère comme la justice et la tempérance. Essayez de relever un cadavre gisant, il retombe inerte ; infiltrez à travers ces lèvres raidies l'elixir le plus vanté, le cadavre reste toujours insensible ; c'est qu'il manque de la vie, et que sans elle tout remède est impuissant ; c'est la nature, comme l'affirme Hippocrate, qui guérit elle-même ses blessures en usant comme d'un instrument des ressources de la science. C'est la charité de même qui opère par les autres vertus en leur donnant la vie : *La foi*, dit saint Jacques, *est morte sans les œuvres*.

Est-ce à dire que la foi ne soit rien sans la charité ? Non, évidemment. Mais elle est morte comme les eaux noires des marais maudits. Ces eaux existent bien, mais ce ne sont plus des eaux vives, elles ne courent pas à la manière des sources et des fleuves, elles ne s'épanchent pas, elles croupissent, elles dorment sur la fange. Aussi le prudent apôtre n'a-t-il point écrit : comme l'homme sans l'esprit est mort, mais, *comme le corps est mort sans l'esprit, la foi est morte sans les œuvres*. Le corps, en effet, ne cesse pas d'être avec la fuite de l'âme, tandis qu'il n'y a plus d'homme après cette séparation contre nature. La foi de même existe toujours après la perte de la charité, mais elle n'est plus vivante, elle est morte chez l'adultère, la courtisanne, le sacrilége et le parjure.

La charité est donc la vie de l'âme, et je puis dire que sans elle l'homme est comme un avorton informe, que ce n'est plus un homme.

Un être est achevé, parfait quand il peut atteindre à sa fin. Quelle est la fin de ce palais qui s'élève? D'abriter des princes. Il sera donc impropre à sa fin, tant qu'il restera sans toiture, ou sans portique. Quelle est la fin des animaux? D'atteindre par les sens à ce que convoitent leurs instincts. Manquer d'un sens, ou posséder des sens impuissants, c'est donc en quelque sorte pour l'animal ne pas être. Quelle est la fin de l'homme, quel est son bonheur suprême? Ce n'est pas autre chose, au témoignage même de la philosophie, que l'action de l'âme sous les inspirations de la plus parfaite des vertus. Or quelle est la vertu la plus parfaite? Je sais bien ce que répondrait ici la philosophie, mais sur ce point j'aime mieux suivre les enseignements de saint Paul à Corinthe : la charité est plus grande que la foi, elle est le lien de la perfection ; c'est elle qui unit à Dieu la meilleure partie de notre âme. C'est pourquoi l'homme n'est achevé que lorsqu'il la possède ; c'est alors seulement qu'il jouit de son tempérament spirituel, qu'il a sa forme surnaturelle proprement dite. L'homme, disait saint Irénée, est composé de l'âme, du corps et de l'Esprit ; ce qui est le commentaire de cette parole plus concise des anciens : l'homme est un composé de temps et d'éternité, et la preuve par les Pères, que la charité est le perfectionnement de notre être. L'Ecclésiaste d'ailleurs

avait écrit depuis des siècles : *Crains Dieu, observe ses préceptes, voilà tout l'homme.* C'est-à-dire, l'homme est parfait quand il craint Dieu et observe sa loi, parce qu'aimer le prochain, c'est accomplir le précepte universel : aimer le Seigneur de toutes ses forces, aimer autrui comme soi-même, voilà donc tout l'homme.

La charité est pour nous le feu et l'eau. Après la vie rien de plus nécessaire.

N'est-ce pas d'elle que Jésus parlait dans ce passage : *Je suis venu porter l'incendie sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il brûle?* Et pourquoi l'apôtre appelle-t-il Dieu le *feu qui dévore*, sinon parce que Dieu *est la charité même*[1] ? Enfin, pourquoi dire de ceux qui aiment, ils sont de flamme ? Pourquoi l'amant dans les poètes est-il le jouet d'un feu insensé :

Et cæco carpitur igni?

Mais laissons les profanes... Pourquoi les deux disciples d'Emmaüs sentaient-ils leur cœur se dilater, se fondre sous une chaleur secrète aux paroles du Sauveur ? La réponse est simple : si l'Ecriture, la poésie, le vulgaire se rencontrent ici dans leur langage, c'est que l'amour a tous les effets de la flamme. La flamme s'élance, car sa patrie est sur les hauteurs, elle s'élève, et tout ce qu'elle touche de son feu s'élève avec elle. Voyez la terre ensevelie

[1] *Luc*, 12 ; *Hebr.* 12 ; 1. *Jean*, 4.

sous les vapeurs avant le lever du jour ; le soleil paraît, échauffe le brouillard avec son rayon brûlant, et le brouillard, montant peu à peu, gagne les nues. De même, quand le soleil de Justice se fut levé sur la nature humaine, nature matérielle et de glace, tendant par son propre poids vers la terre, quand ce radieux soleil apparut sur notre horizon, criant d'une voix sonore : *si je suis élevé, j'entraînerai le monde après moi*, les faits réalisèrent merveilleusement cette magnifique promesse. Il monta dans le ciel, après dix jours il envoya le feu sacré, et ce feu échauffant les vapeurs qui se roulaient autour du monde, ces vapeurs s'élancèrent à leur tour, et les hommes crièrent, *entraînez-nous après vous*, *nous nous précipiterons à l'odeur de vos parfums;* et ils délaissèrent fortune, plaisir, famille, ils se précipitèrent dans les arènes, ils donnèrent à l'Eglise naissante cette couronne de martyrs qui entoure son berceau. Qui poussait les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Machaire et les Benoît des cités dans les érèmes; qui leur faisait préférer le jeûne au festin, la veille au sommeil, le cilice à la pourpre, la solitude au forum, les durs travaux à la molle oisiveté, sinon la flamme du divin amour, allumée par celui qui disait autrefois, *je suis venu porter l'incendie en ce monde, et que veux-je, sinon qu'il brûle?* Qui contraignait François d'oublier la terre, de s'oublier lui-même pour ne regarder qu'au ciel, ne soupirer qu'après Dieu, n'avoir soif que de Dieu, sinon cet incendie d'amour qui brûlait si immense

sous cette frêle poitrine, que, ne pouvant plus se contenir dans cette étroite fournaise, il fit irruption et traça sur le corps du saint moine les stigmates du Sauveur? O violence adorable! ô puissance incroyable de l'amour! Nous espérons en vain, si nous restons froids comme la pierre. Ce n'est pas le ciel, c'est le centre de la matière qui attire le dur rocher. Le rocher ne monte pas, il tombe. *Où je vais*, disait Jésus aux Juifs endurcis, *vous ne pouvez me suivre*, car je suis le feu qui s'élance sur les hautes cimes, et vous, cœurs de pierre, vous ne pouvez que descendre[1].

Mais le temps s'enfuit, et ma route est encore longue : je me hâte donc.

Le feu consume la rouille du fer et la charité la rouille du péché : *beaucoup de fautes lui sont remises parce qu'elle a beaucoup aimé;* le feu sépare l'or des autres métaux et la charité sépare les saints des pécheurs : *on vous reconnaîtra pour les miens si vous vous aimez les uns les autres*, mes ennemis peuvent être des hommes comme vous, ils peuvent être favorisés du don des langues, avoir la foi, la science, faire l'aumône et participer aux sacrements; mais mes amis seuls s'aiment entre eux, et c'est à ce signe que le monde les distinguera parmi les pécheurs[2].

Mais qui nous donnera la charité? Ecoutez le psalmiste Roi : *le feu s'embrase dans la méditation.*

[1] *Jean*, 8. — [2] *Luc*, 7; *Jean*, 13.

La contemplation assidue de la vie du Christ et du ciel, est la fournaise où s'allume le divin amour. Et qu'est-ce que la prière, sinon le vol de l'esprit, l'ascension de l'âme vers Dieu,—*le feu qui dévore*,— avec lequel elle s'unit et ne fait plus qu'un tout! Personne, croyez-moi, ne pourra progresser dans cette noble vertu, sans s'adonner de toutes ses forces à cet exercice salutaire.

Ne pensez pas, toutefois, que la ressemblance entre la charité et la flamme soit telle que la première, comme le feu vulgaire, s'éteigne sous les eaux et prenne au contact de l'huile une force nouvelle. La charité est comme ce feu mystérieux qui se multipliait dans les ondes, tandis qu'elle s'éteint dans l'huile odorante. L'eau, en effet, dans son sens mystique, c'est la calamité sous toutes ses faces : *les eaux*, dit le Prophète, *ont penétré jusqu'à mon âme;* l'huile au contraire, c'est la volupté dans tous les genres : *l'huile du pécheur*, s'écrie le même prophète, ne *parfumera pas ma tête*. Le feu de la charité s'évanouit donc dans l'huile du plaisir, mais il croît dans les flots de la tribulation : *les eaux amoncelées ne sauraient l'éteindre*. Aussi, voyez la conduite du Seigneur. Il voulait conserver cette flamme toujours ardente dans ses apôtres, ses martyrs, sa mère chérie : il les inonda sous une mer d'épreuves, il les priva de toutes les jouissances charnelles. L'amour terrestre, au contraire, vit des plaisirs et se dissipe dans la tristesse. Quand j'y songe, je comprends et j'adore la Providence qui nous

abreuve en ces jours d'infortunes, car elle veut comprimer la flamme impure qui menace de tout envahir. L'incendie se propage, elle envoie les pluies opportunes. Oh, si nous entendions les doux appels du Sauveur à travers les éclairs et les foudres de ces orages ! La mère ingénieuse trempe ses mamelles dans le fiel et l'absynthe pour dégoûter son nourrisson de leur lait et l'accoutumer aux aliments plus solides : Dieu de même jette l'amertume sur nos voluptés pour nous pousser à l'amour du ciel ; il envoie la peste, ou la famine, ou la guerre, il permet l'hérésie plus horrible encore ; il assombrit l'été, il répand la sécheresse dans la saison d'hiver ; il sème les tempêtes, il déchaîne l'aquilon ; c'est terrible, et ce n'est qu'un tendre appel qu'il adresse à notre cœur endormi. Qui songerait à lui, s'il n'y avait que des joies sur la terre ? Qui ne voudrait toujours y vivre ? Grâces, grâces à vous, Seigneur, qui nous poussez malgré nous, avec l'aimable bâton de la douleur, vers les collines éternelles du véritable amour [1].

Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos iniquités [2].

Cette eau pure, c'est toujours la charité. *Comme le pain est composé de grains multiples, assemblés, cimentés par l'eau... : de même nous, grains de terre et de poussière*, dit saint Irénée martyr, *nous sommes unis au prochain et au Seigneur par la cha-*

[1] *Ps.* 68, 140 ; *Cant.* 8 ; *Coloss.* 3. — [2] *Ezec.* 36.

rité, de manière que l'Apôtre a pu dire aux Corinthiens : nous ne formons tous qu'un seul pain et un seul corps[1]. Telle est la force de cette admirable union qu'on arrachait plutôt le corps à l'âme du martyr, que cette âme à son Dieu ; qu'on a pu dépouiller saint Bartholomée, l'écorcher vif avec des raffinements inconnus, et qu'on n'a pu jamais détacher son cœur de son Dieu. Que dirai-je de saint Paul ? Qui ignore ce passage fameux où il se demande qui *le séparera de la charité du Christ*, quelle épreuve il ne dominerait point *pour celui qui nous a tant aimés?* L'amour est donc l'eau qui unit et cimente. — *Pour celui qui nous a tant aimés*, disait l'apôtre. Et il ajoutait : *Je l'affirme, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la violence, ni le ciel, ni l'abîme, aucun être créé ne me séparera de la charité de Dieu qui réside dans Jésus-Christ notre Seigneur. — L'amour est donc fort comme la mort, indomptable comme la haine infernale*[2].

Et cependant il faut veiller toujours, direz-vous, pour ne pas perdre un bien si solide, car l'Apôtre a écrit, que celui qui se tient debout *se garde de tomber?* Il est facile de répondre : l'Apôtre avertit dans ce passage de se garder des surprises. Les citadelles imprenables sont livrées souvent dans la nuit par un traître. Le péché est ce traître dans l'espèce : il peut rompre le lien de l'amour, *mettre la*

[1] *L. 3. Contre Valent.* — [2] *Rom. 8 ; Cant. 8.*

division entre Dieu et l'homme, en livrant l'âme au démon : et comme les Troyens, qui avaient triomphé de dix années de guerre et de mille carènes,

Non anni domuere decem, non mille carinæ,

furent perdus par la ruse du misérable Sinon, le chrétien, que ni les anges, ni les vertus, ni le ciel, ni l'enfer, ne peuvent séparer de la charité du Christ, est vaincu par le péché qui n'est que néant.

Enfin comme l'eau, la charité apaise la soif. Du sein de notre mère à la tombe, nous traînons après nous des désirs infinis, ou plutôt, nous sommes entraînés par ces fougueux instincts. Qui les satisfera? La charité seule : *celui qui boira de cette eau, n'aura plus jamais soif*, mais celui qui puisera aux sources mondaines, aura *soif de nouveau*. Vous convoitez cent pièces d'or, vous en convoiterez deux cents ensuite, et votre cupidité s'irritera par la jouissance, loin de s'assouvir, *car celui qui boira de cette eau, aura soif encore*. Cette eau, en effet, à laquelle on peut appliquer ce mot d'un poète,

Quo plus sunt potæ plus sitiuntur aquæ,

est trompeuse, amère; elle allume la soif, elle ne saurait l'éteindre. Mais *celui qui boira aux eaux* de la charité *n'aura plus jamais soif*. C'est la parole du Christ. Buvons donc l'eau du Seigneur, car alors une *source jaillira* dans notre cœur *pour la vie éternelle*. L'eau, dit la science, s'élance vers les hau-

teurs d'où elle tombe : l'eau de la charité qui vient du ciel, car *tout don parfait vient d'en haut*, rejaillira donc jusqu'au ciel : voilà la *source* mystérieuse, inépuisable de l'Ecriture, la source qui rafraîchit et enflamme à la fois; comme au même soleil la cire fond et la boue se durcit, l'âme, à cette source, s'embrase de l'amour du ciel, et les sens, et la chair se calment et s'apaisent [1].

SECOND POINT.

Nous possédons la vie, le feu et l'eau, et nous nous inquiétons peut-être de notre demeure. Mais pourquoi? La charité n'est-elle pas encore un asile plus beau que les palais de marbre, car c'est un asile céleste, puisque *celui qui persévère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui* [2] ?

La force de l'amour est grande, elle est puissante. Elle entraîne le cœur de celui qui aime, elle l'introduit au sein de l'objet aimé : l'*âme*, dit saint Augustin, *habite plus où elle aime que dans le corps qu'elle anime. Où est ton trésor, là est ton cœur*, a écrit saint Mathieu. Pourquoi le chercher dans ta poitrine? *Où est ton trésor, là est ton cœur*. Comme le corps meurt à la fuite de l'âme, l'épouse défaille loin de son Dieu. Si vous voyez *mon bien-aimé*, s'écrie-t-elle dans le cantique, dites-lui *que je languis d'amour. Mon cœur et ma chair défaillent, Dieu de mon cœur, ma part, mon Dieu pour l'éter-*

[1] *Jean*, 4; *Jacob*, 1. — [2] 1. *Jean*, 4.

nité, murmurait le roi-prophète, *mon cœur m'abandonne*, ajoute-t-il dans les psaumes. Son cœur l'avait abandonné, car il s'était envolé dans le cœur de l'objet aimé, dans le cœur de Dieu où il habitait comme dans son propre domicile [1].

Mais comment Dieu, s'il est notre demeure, peut-il habiter en nous? En nous aimant à son tour. Vous aimez la fortune, votre cœur habite dans la fortune, mais la fortune n'habite pas en vous, car la fortune ne peut aimer. Dieu, au contraire, aime ceux qui l'aiment, il aime même avant d'être aimé : *Qui m'aime*, dit le Seigneur, *est aimé de mon Père, et nous viendrons vers lui, et nous établirons notre demeure dans son âme*. Quand on possède la charité, on habite donc en Dieu parce qu'on l'aime, et Dieu à son tour habite en nous parce que nous sommes aimés de lui [2].

Quel bonheur si nous nous préparions diligemment cet asile, et si nous savions le transporter partout avec nous, comme Diogène faisait de son tonneau ! La tristesse n'absorberait pas si souvent notre âme, nos pleurs ne couleraient pas si pressés sur des dommages éphémères, et David pourrait chanter à bon droit : *Vous avez placé votre asile dans le Très-Haut ; le mal n'approchera point de vous, le fouet ne visitera pas votre tabernacle*. Nos ennemis tendraient vainement leurs arcs, les traits ne sauraient atteindre à cette haute citadelle. Nous n'au-

[1] *Matt.* 6 ; *Cant.* 5 ; *Ps.* 72, 39. — [2] *Jean*, 14.

rions point à redouter *le soleil pendant le jour*, ni *la lune pendant la nuit*. Le jour c'est la prospérité; un cortége d'amis nombreux nous entoure alors, on nous flatte, on nous adule. La nuit c'est l'adversité, où les amis nous abandonnent; personne ne nous voit alors, ne nous connaît, comme si nous gisions dans de noires ténèbres. Vous traversez le forum : on n'accourt point à votre rencontre, on ne vous salue point. Vous cherchez des amis : on vous ignore, vous êtes pour tous un inconnu. Vous cherchez votre famille : votre famille vous renie comme un vil étranger. Mais que le jour de la prospérité reluise sur votre tête, et vos parents, cousins, neveux, petits-neveux, pulluleront à l'entour; il vous en viendra de tous les points de l'horizon. Vous que naguère ils n'apercevaient point dans les ombres du malheur, ils vous reconnaissent aujourd'hui, au grand soleil de la fortune, pour leur allié le plus rapproché et le plus cher. Le jour signifie donc la prospérité, et la nuit, l'infortune. Or le soleil, c'est-à-dire la concupiscence, nous brûle dans les jours prospères. Comment se garder des chutes désastreuses quand la passion peut tout ce qu'elle désire! La lune, c'est-à-dire l'inconstance, nous éprouve dans la nuit de la calamité : nous, les heureux, les opulents, les illustres d'hier, nous, maintenant obscurs, pauvres, infortunés, nous courons alors dans notre désespoir nous pendre ou nous noyer, nous nous anéantissons nous-mêmes par le glaive ou le poison.

Voilà le sort de ceux qui ne possèdent pas de demeure, car ceux qui se *réfugient dans le secret du tabernacle du Seigneur* n'ont pas à craindre *le soleil pendant le jour, ni la lune pendant la nuit.* Voyez Abraham, Ezichias, Théodose, saint Grégoire, Louis IX, Venceslas de Bohême, Etienne de Hongrie et Oswald d'Angleterre ; ils vécurent au milieu de toutes les prospérités de la terre, sans redouter les ardeurs du soleil, ils s'en servirent au contraire comme d'échelons pour monter au ciel. Et pourquoi ? Parce que celui qui persévère dans la charité, habite en Dieu et préfère Dieu à toutes les voluptés terrestres. Voyez d'autre part Job, la plupart des prophètes, les apôtres, les martyrs : ils vécurent au milieu de toutes les épreuves, en proie à la faim, à la soif, jouets de l'injure, maudits, bafoués, victimes de la persécution, ils vécurent de la sorte cependant sans redouter les influences néfastes de la lune. Pourquoi? Parce que *celui qui persévère dans la charité habite en Dieu.* Quand on a placé son asile en Dieu, on ne perd rien, parce qu'on n'aime que pour lui, l'impérissable, l'immortel. Comment ressentir les pertes qui affligent les mondains, quand on ne s'attache qu'au bien souverain et immuable !

Notre demeure est construite. Mais qu'est-ce qu'une demeure vaste et somptueuse, si nous manquons des aliments nécessaires à la vie ? Nous n'irons pas loin chercher cette nourriture désirée : la charité, notre propre demeure, est encore notre nourriture quotidienne.

Le pain, le vin et l'huile, sont la base d'une alimentation solide, selon le langage de l'Ecriture et les bénédictions des patriarches à leur lit de mort.

Or la charité est un vin généreux : il *m'a introduit dans le cellier, et il m'a donné la charité.* Le vin enivre, rend furieux; la charité inspire au chrétien une sainte démence; il est heureux de l'adversité, il s'honore de l'outrage, il regarde le mépris comme une gloire. Qui poussait les martyrs à braver les périls, à surmonter les obstacles, à oser tout pour Dieu, sinon cette chaste et sobre ivresse? N'étaient-ils pas ivres, ce Benoît, ce pieux enfant d'Assise, quand ils se roulaient, celui-ci sur la neige glacée comme sur un duvet moelleux, celui-là sur les épines pénétrantes comme sur un lit de roses soyeuses? N'était-il pas ivre, ce noble apôtre qui se laissait dépouiller de sa peau sanglante comme d'un simple vêtement? N'étaient-ils pas ivres, ces douze pêcheurs de Palestine qui osèrent entreprendre de conquérir le monde? Voilà la délectable ivresse à laquelle vous convie l'époux : *Mangez, amis, et buvez, enivrez-vous, mes chéris* : ce n'est pas ce *vin qui enfante la luxure;* c'est *le vin qui fait les vierges;* c'est le vin nouveau qui doit être conservé dans des outres nouvelles. Pourquoi donc, quand les dangers surgissent, que la chair rugit, que Satan nous poursuit, pourquoi ne pas nous réfugier dans cette salutaire ivresse? On enivre les condamnés au dernier supplice, on les conduit comme des insensés au gibet, coutume détestable sans doute, mais

bien propre à adoucir la mort et à la rendre légère : voulez-vous soulever sans peine les plus lourds fardeaux, traverser tranquillement les plus grandes épreuves : buvez de même le vin généreux du Seigneur, enivrez-vous de son amour.

La charité est une huile salutaire. Elle guérit les blessures du péché, elle plane sur les autres vertus, elle procure une joie suave, pleine d'onction et de miel : *Dieu, ton Dieu t'a parfumé de l'huile de la joie.* Qui fut plus joyeux que les amis du Seigneur dont cette huile a fait les délices ? Ils se réjouissaient au sein des tribulations ; pleuraient-ils, leurs larmes étaient douces. *Beaucoup voient notre croix,* dit saint Bernard, *et ne voient pas nos délectations. S'ils les comprenaient, nos épreuves ne leur feraient plus d'horreur, car si la croix semble un joug, ce joug se transforme sous l'onction de l'huile divine.*

Dirons-nous, maintenant, que la charité est le pain qui nourrit ? Non. Je ne recherche pas l'alimentation grossière du moissonneur, du robuste paysan des campagnes ; je cherche la nourriture des vrais amants. Or l'amant languit : *car je languis d'amour,* dit l'épouse. Non, la charité n'est pas le pain, mais le lait propre à soutenir les languissants. Ses *mamelles sont meilleures que le vin,* a dit encore l'épouse du Cantique ; *venez,* ajoute Isaïe, *achetez sans argent, sans transaction quelconque, le vin et le lait.* Le lait, voilà la nourriture des vrais

[1] *Cant.* 2 ; *Ps.* 77 ; *Cant.* 5 ; *Ephes.* 5 ; *Zach.* 9 ; *Matth.* 9.

amants, la nourriture que l'épouse donne à ceux qui l'aiment. Qu'est-ce que ce lait mystérieux, sinon cette douceur inexplicable, souveraine, que les élus puisent aux mamelles de l'épouse? Celui qui ne l'a jamais goûté, qui ignore combien le Seigneur est suave, je l'affirme, celui-là ne possède pas le repos véritable. Vous avez vu le chien de chasse parcourir les champs giboyeux; il va d'abord hésitant, incertain, il court çà et là, tantôt il gravit les collines, tantôt il se précipite comme la flèche dans le vallon, ou il traverse les prairies, il dévore rapidement la vaste campagne; mais lorsqu'il sent le gibier, une fois sur la trace, il ne vague plus, il se dirige droit sur sa proie. Nous courons de même après la félicité, nos pas, d'abord vagues et incertains, s'oublient à la suite de tous les plaisirs. Quand nous voyons que la jouissance présente n'est pas le lièvre que nous chassons, nous changeons, nous effleurons ainsi toutes les voluptés; puis nous passons aux honneurs, aux titres, à l'ambition; mais c'est toujours la même course changeante, car le lièvre fuit sans cesse, sans laisser d'odeur sur sa trace; la science, les arts nous attirent alors, mais pour échapper à ce labyrinthe inextricable de problèmes irrésolus, nous retombons de nouveau dans la matière. C'est ainsi que nous usons dans *ces sentiers ardus*, dans cette chasse après un fantôme, nos vêtements, nos forces et notre vie. Que voulons-nous, en effet? Le calme et le repos : nous n'avons rencontré qu'angoisses et labeurs. Et cela se comprend : nous de-

mandons le miel à l'amertume, le raisin aux épines, la figue à la ronce. Mais si notre cœur se convertit enfin, si nous aspirons une fois les exhalaisons suaves du paradis, nous marchons alors d'un pas sûr; plus d'inconstance, de détours, de circuits inutiles, la route se déroule droite, tracée, certaine, le but est connu désormais, et il nous attire lui-même *par l'odeur de ses parfums.*

Si la charité est notre nourriture, elle est encore notre vêtement : *la charité couvre la multitude des péchés.* C'est la robe nuptiale, requise pour le festin de l'époux : robe large, flottante pour dérober encore aux yeux indiscrets les fautes du prochain. Vous voyez votre frère succomber à la tentation : n'imitez pas Cham, le fils de Noé, ne publiez pas ce que vous avez vu, jetez sur cette plaie la robe de la charité, et cherchez à la cicatriser plutôt qu'à la découvrir. Pour conserver cette robe précieuse saint Barthołomée sacrifia ses autres vêtements, il se laissa même écorcher vif. Le voleur dans le bois menace notre vie pour nous ravir notre trésor : le bourreau menaçait de même le martyr pour le dépouiller de la robe de l'amour. Saint Barthołomée le savait, il savait du reste le prix de cette robe divine, il laissa donc sa peau sanglante aux mains des brigands du désert, et il s'enfuit dans la demeure de Dieu avec le trésor de la foi et le vêtement de la charité.

La charité est aussi notre cuirasse : *elle soutient tout, elle est forte comme la mort, elle est indomp-*

table comme l'abîme. Voilà l'armure que Jésus promettait autrefois à ses disciples dans ce passage, *restez dans la cité jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* Aussi quand au jour de la Pentecôte, ils se sentirent couverts de cette cuirasse victorieuse, ils ne se tinrent plus craintifs à l'écart, ils allèrent hardiment à travers la foule, en prêchant la vérité qu'ils n'osaient naguère produire.

La charité est la véritable richesse : *Je te conseille d'acheter de moi l'or embrasé.* Il n'y a que des pièces d'or au ciel; l'argent, l'airain sont rejetés, s'ils ne sont trempés dans ce précieux métal. Je veux dire que le ciel s'acquiert par la charité, que la foi, la chasteté et les autres vertus ne valent pour cette acquisition délicate qu'autant qu'elles sont vivifiées par l'amour. Conservez donc votre trésor. O combien se croient riches et ne possèdent que de la fausse monnaie, couleur d'or, mais sans poids et sans valeur! De ce nombre sont ceux qui aiment *en parole* mais non *dans les œuvres.* O combien se dépouillent, se ruinent en promesses magnifiques, en charités futures, qui, le moment venu, sont dénués de ressources, s'excusent, cherchent des prétextes pour ne pas perdre une seule obole : les voleurs ont pillé leur bourse, la teigne a rongé leurs toiles, et leur grenier est vide! Ah! misérables, votre charité est la charité du flatteur, ce n'est pas la charité du chrétien! Est-ce ainsi que vous vendez votre faux or pour un métal irréprochable? On exposait dernièrement une femme, qui avait fait circuler dans la

cité des pièces d'argent trompeuses ; mais combien se dresseraient de gibets si l'on tirait vengeance de ces vendeurs effrontés ? Quelle folie de ne pas craindre le sort du coupable dont on imite le forfait ! Nous arrivons à ces jours néfastes dont l'Apôtre disait : *Des hommes sans cœur se lèveront : ils n'aimeront qu'eux-mêmes. Oh comment l'or s'est-il obscurci, comment sa couleur a-t-elle changé !* Où est la charité des premiers chrétiens qui ne faisaient qu'*un cœur et qu'une âme !* Qu'est devenue la charité de saint Martin, qui partageait son manteau pour conserver intègre sa robe nuptiale ! Où sont les imitateurs de saint Paulin qui, après avoir tout donné, voulut se vendre lui-même, pour racheter l'enfant d'une veuve infortunée ! Hélas, nous sommes réduits à la détresse pour avoir trop couru après la fortune [1].

Voilà le trésor qu'il vous faut conserver, vous tous qui voulez conduire les âmes. Que demanda le Seigneur à Pierre, lorsqu'il le plaça à la tête de son Eglise ? S'inquiéta-t-il de sa naissance, de sa position, de sa science ? Non, non, mais il lui demanda, il lui demanda avec instance, il lui demanda trois fois : Simon fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? C'est-à-dire, es-tu plus riche en charité que tes compagnons ? Et saint Chrysostôme, comment loue-t-il saint Basile, pourquoi l'appelle-t-il un

[1] 1. *Pierre*, 4 ; 1. *Cor.* 13 ; *Luc.* 24 ; *Apoc.* 3 ; 1. *Jean*, 3 ; *Tim.* 3 ; *Thren.* 4 ; *Act.* 4.

grand pontife ? Parce que saint Basile s'exposa à la mort pour sauver l'âme de son prochain et répondit à ceux qui critiquaient ce zèle : *Je n'ai pas appris à aimer d'une autre manière.*

Telle est la charité. La voulez-vous entourée de la sagesse et de l'éloquence ? La charité les possède encore : l'or embrasé sonne et luit. La lumière, c'est la sagesse, le son, c'est l'éloquence. Aussi saint Jean a-t-il écrit, *l'onction* de la charité *vous instruira. Je vous appellerai mes amis*, disait notre Seigneur, *parce que je vous ai appris ce que j'ai appris de mon Père.* Les mystères sont donc révélés aux aimants, l'amour donne donc la sagesse. Saint Bernard et saint Thomas d'Aquin doivent plus à la prière qu'à l'étude assidue; saint Antoine, si ignorant de la science, réfuta les plus fameux philosophes. Que dirai-je de l'éloquence, quand la charité persuade les cœurs plus efficacement que la rhétorique oratoire ! Ecoutez les mères quand elles veulent détourner leurs fils de la carrière des armes. Qui leur a enseigné ces exhortations puissantes, cette action expressive ? Elles dénouent leur chevelure, elles montrent leurs mamelles, elles racontent les douleurs de l'enfantement, les soucis du berceau et de l'enfance. Qui leur a donné ce langage, cet art infini, cette puissance de persuasion qui entraîne, sinon la charité, mère de l'éloquence et de tous les biens ? La charité fait les orateurs diserts, ardents, ornés. Qui de nous égalera jamais saint François d'Assise ? Saint Antoine convertissait à Alexandrie

des multitudes innombrables. Ce n'était pas un disciple de Tullius, que cet enfant de l'érème, c'était un disciple de la charité. O pourquoi les prédicateurs chrétiens ne cherchent-ils pas à embraser leur parole plutôt qu'à la polir! L'oreille serait peut-être moins charmée, mais l'Eglise changerait de face et renaîtrait à ses meilleurs jours. La parole de Dieu est une flamme, cette parole est le marteau qui tombe sur l'enclume en feu; elle repousse donc la mollesse, la langueur, elle appelle la vivacité, l'énergie; elle ne caresse pas, elle épouvante, elle ne flatte pas, elle menace, elle ne refroidit point, elle embrase.

Mais, ô bienheureux Barthélomée, ô étoile du ciel apostolique, ô gloire des martyrs, ô lumière de l'Inde, ô colonne de l'Eglise, pardonne, je t'en conjure, pardonne à moi qui te supplie. Je te devrais un discours louangeur, et la matière ne manquerait pas à ma louange. Tu as parcouru pour le Christ la Lycaonie, l'Inde et l'Arménie. Tu as soumis à son empire des peuples et des rois. Tu as dompté avec le glaive de la parole des nations barbares, innombrables, dispersées dans d'immenses régions. Tu as combattu le bon combat, achevé ta course, et conservé la foi. Tu es mort courageusement sur la terre, tu as été dépouillé cruellement pour ton Dieu, et tu as triomphé glorieusement dans le ciel, revêtu par le Christ de l'étole d'honneur; et si les plaies des martyrs resplendissent surtout sur leur corps comme des étoiles sur le firmament, que dirai-je

de l'éclat de ton corps céleste qui ne fut ici-bas qu'une plaie sanglante? Quelle matière pour un discours à ta gloire! Mais la charité ne me permet pas de retenir plus longtemps mes auditeurs fatigués. O bienheureux, regarde-nous donc du haut du ciel, et obtiens-nous ce feu dont tu brûlas ici-bas et qui t'ouvrit les demeures éternelles!

SEPTIÈME SÉRIE.

SUR LES FÊTES DE N. S. ET DU SAINT-ESPRIT.

I.

LA NATIVITÉ.

La naissance de Jésus, que l'Eglise célèbre aujourd'hui dans tout l'univers catholique avec une pompe singulière, peut être envisagée sous un triple aspect, selon les enseignements de l'Ecriture, des apôtres et des prophètes. Le Christ naît au ciel sans mère, il naît sans père en ce monde, il naît sans père ni mère dans l'âme humaine. Il est né une fois d'une mère vierge, il naît souvent sans père ni mère dans nos cœurs, il naît toujours aux cieux de son Père. Enfin, il naît Dieu de son Père, il naît homme de sa mère, il naît dans l'âme Dieu et homme tout ensemble.

Il y a donc trois naissances du Sauveur, la naissance divine, la naissance humaine, et la naissance spirituelle : triple avènement si magnifique, si merveilleux qu'il remplit le prophète de stupeur et lui arrache ce cri : *Qui racontera sa génération?*

Les prêtres rappellent cette triple naissance en offrant trois fois le saint sacrifice dans cette solennité. La messe de la nuit honore la naissance humaine, cette naissance dont la sagesse a écrit, *lorsque le silence ensevelissait toute nature, et que la nuit touchait déjà au milieu de son cours, le Verbe tout-puissant s'élança du ciel, de son siége de roi, et parut au sein de la terre;* c'est pourquoi l'Evangile de cette messe contient l'histoire de cette naissance selon la chair. La messe de l'aurore chante avec les pasteurs la naissance spirituelle, aurore, pour le chrétien, de l'éternité. La messe du jour enfin célèbre avec magnificence la génération éternelle du Verbe, de la véritable Lumière engendrée du Père des lumières dans les splendeurs des *élus avant le lever de l'étoile du matin*[1]. J'imiterai donc la sainte Église du Christ; pour la gloire de Dieu, pour votre plus grand avantage, je veux approfondir ce grand mystère, et après l'avoir approfondi selon mes forces, nous en comprendrons mieux l'impuissance humaine, et nous répéterons avec le prophète : *Qui pourra raconter sa génération ?*

La génération et la naissance du Seigneur dans le temps sont admirables et pleines de prodiges. Salomon, après avoir scruté les secrets du monde, s'écriait qu'il n'avait trouvé rien de nouveau sous le soleil. Mais il n'en est pas ainsi du Christ; aussi

[1] *Sag.* 18; *Ps.* 109.

l'Evangéliste a-t-il écrit, *celui-ci est plus grand que Salomon*. Nous n'avons besoin pour nous en convaincre que d'examiner rapidement les cinq points qui suivent[1].

Quel est celui qui naît? Un vieillard. Comment? Un vieillard vient au monde? *Est-ce que l'homme peut naître lorsqu'il est dans le dernier âge? Peut-il rentrer dans le sein maternel pour revenir au jour une seconde fois*[2]? Oui, c'est un vieillard, un vieillard plein d'années. La chose est donc nouvelle, et Isaïe peut se demander avec stupeur : *Qui racontera sa génération?* Jusqu'ici on naissait enfant, on mourait vieillard : aujourd'hui voici que naît un vieillard, et que dans quelques jours périront une multitude de jeunes innocents. N'avez-vous pas lu dans Daniel : *Je regardais, on plaça des trônes, et l'ancien des jours s'assit : son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête ressemblaient à une laine pure?* C'est cet ancien des jours, dont la tête seule est blanche, c'est-à-dire qui est de toute éternité, c'est lui qui naît aujourd'hui. Daniel, en effet, selon saint Jean, parle ici du Verbe. *La tête* du Verbe *et ses cheveux*, a dit l'Apocalypse, *étaient blancs comme la neige et la laine*. Jérémie annonçait cette nouveauté mystérieuse dans ce passage, *le Seigneur a créé du nouveau sur la terre, la femme enveloppe l'homme;* c'est-à-dire, la femme, ou mieux, la vierge, portera dans son sein, non

[1] *Matth.* 12. — [2] *Jean*, 3.

point un enfant, événement peu étrange, mais un homme mûr, sage, un vieillard enfin, car le Seigneur n'est pas moins sage, moins grave, moins prudent, aujourd'hui dans l'étable, qu'il ne l'est sur la croix au jour du Calvaire, ou, plutôt, qu'il ne l'est dans les cieux. *Qui donc pourrait raconter sa génération?*

De plus, cet ancien des jours n'a de l'homme que la nature, c'est une personne divine. De sorte que non-seulement sa naissance est chose nouvelle, singulière, mais encore celui qui naît est un homme nouveau, un prodige inconnu, un être unique dans sa race. *Revêtez l'homme nouveau*, dit saint Paul, *celui qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté.* Nestorius voulant approfondir avec les yeux de la raison ce mystère, fut opprimé par sa gloire, aveuglé par ses splendeurs, il ne put croire à la nature humaine du Verbe dans ces conditions, il imagina deux Christs, un homme et un Dieu. Grande erreur, grand blasphème, doctrine pernicieuse. Le Dieu dans le Christ n'est donc pas le même que l'homme, et l'homme le même que Dieu : tous les deux marchaient côte à côte sans s'unir dans la même personnalité, et ni l'un ni l'autre n'auraient racheté le monde? Non, non, le Christ est un, une personne, une hypostase, mais il a deux natures. Il est donc Dieu et homme; comme homme il a pu souffrir, comme Dieu il a donné à ses souffrances un prix infini, et la dette humaine fut largement acquittée. Mais comment a pu s'accomplir le

prodige? Comment s'opère cette union des deux natures dans une seule personne, sans confusion, sans mélange? Comment la nature humaine peut-elle subsister dans l'hypostase divine? Qui le comprendrait! C'est pourquoi je vous disais que la merveille est nouvelle, sans précédent dans le passé, sans imitation dans l'avenir; c'est pourquoi je répétais après le prophète, *qui pourrait raconter sa génération?* Aussi, ne s'agit-il point de le comprendre, mais de le croire. Si la chose était saisissable, ce ne serait plus une merveille, si elle avait un modèle, elle ne serait plus nouvelle; mais il en est autrement, c'est un homme nouveau, un homme-Dieu qui vient au monde, au mépris de toutes les lois de la nature : *Qui donc pourrait raconter sa génération?*

Enfin, celui qui naît aujourd'hui, naît roi. Il n'en va pas de même pour les monarques de ce monde. Ils sont élus d'abord, puis couronnés. Le royaume paternel revient sans doute à leurs enfants, mais lorsqu'ils sont parvenus à l'âge d'homme. Jusque-là, ils ne sont point rois, ils sont sujets, car le roi doit être juste et sage, selon la parole de Jérémie, et tous les hommes naissent ignorants et pécheurs. Le Christ seul naît donc roi, le Christ qui fut juste et saint dès sa conception. C'est donc à bon droit que les Mages demandent : *Où est celui qui est né roi des Juifs?* et que le prophète s'écrie : *Qui racontera sa génération?*

Quelle est celle qui enfanta ce roi unique dans les

fastes du monde? Il naît de la femme qu'il avait choisie lui-même pour sa mère. Quel prodige! Où est l'enfant qui a choisi sa mère? Laquelle, parmi les femmes pauvres et obscures, mettrait un fils au jour, si les fils pouvaient choisir leurs mères? Toutes à coup sûr pourraient peupler les monastères. Le Christ seul a donc choisi sa mère, et a envoyé un ange pour lui notifier ce choix; de plus Marie seule entre toutes les femmes a choisi son fils : *Voici la servante du Seigneur*, dit-elle à l'archange, *qu'il me soit fait selon votre parole*. Quel prodige encore, quelle nouveauté inouïe! Le Christ a choisi sa mère, Marie a choisi le Christ pour son fils; et le Christ est Dieu : un Dieu qui naît d'une femme! et Marie de la sorte est à la fois la mère de son père et la fille de son fils, puisqu'*un homme est né d'elle*, et *que le Très-Haut lui-même l'a créée!* Si nous voyions l'Océan jaillir d'une source de la montagne, un champ étroit porter le blé nécessaire à la nourriture du monde, si le globe majestueux du soleil émanait d'une étoile petite et inconnue : qui ne s'étonnerait, qui n'admirerait cette étrange merveille! Or l'étrange merveille peut étonner le monde depuis quinze siècles, puisque le Christ est né de Marie : de Marie le *champ fermé* par les haies mystérieuses, la *source scellée*, l'étoile des mers, et cependant la mère du Christ, du Christ plus splendide que le soleil, plus immense que l'Océan, le grain de froment mystique dont la mort féconde a valu à la terre une inépuisable moisson!

Je m'explique mieux encore. Imaginez un roi puissant, à la cour nombreuse, empressée à une parole, un regard, un signe de sa main. Donnez à ce roi la majesté de tous les princes, le pouvoir de tous les rois, l'empire de toute la terre; que dis-je? Faites-le resplendir de l'éclat des anges, accordez-lui la puissance des esprits, puis comparez cet être à Dieu : quelle fourmi auprès du Jéhovah de la Bible, auprès du Verbe éternel! Eh bien, voilà le Dieu, celui qui créa en se jouant, sans fatigue, les mondes et les espaces, qui les maintient, les gouverne sans effort, du soleil brillant à la feuille s'agitant au branchage, celui qui regarde les rois et les anges à ses pieds comme des vermisseaux imperceptibles, voilà le Dieu qui naît dans ces jours de la femme, et s'appelle le Fils de l'homme! Pensez-y, et plein d'admiration, plein d'amour, vous vous écrierez avec le prophète : *Qui racontera sa génération!*

Qui racontera la génération de Jésus, fils d'une vierge? Qu'est devenue la sentence de Salomon, *rien de nouveau sous le soleil?* Quel siècle a vu une vierge enfanter en restant toujours vierge, et quel livre le raconte? Jésus est sorti d'un sépulcre scellé, il a paru au milieu de ses disciples malgré les portes fermées; mais il avait un corps glorieux : aujourd'hui, il sort du sein virginal avec un corps mortel! *Qui donc racontera sa génération?* Regardez les arbres, ils jettent des fleurs sans qu'elles laissent trace de leur essor. Regardez les vignes, elles se couronnent de pampres et de raisins sans que leurs

ceps se déchirent. Voyez le soleil, il projette les rayons sans entamer sa surface polie : la vierge, sans doute, rameau fleuri, vigne féconde, étoile splendide, a pu enfanter le Christ sans nuire à sa virginité, comme une belle fleur, un raisin suave, un rayon étincelant : le miracle n'est pas incroyable. Est-ce que la terre, vierge encore de la bêche et de la charrue, sans semence à cette seule parole de Dieu : *que la terre pousse l'herbe verdoyante ;* est-ce que la terre ne se couronne pas de fleurs et de gazons? Non, le miracle n'est pas incroyable : aussi, le prophète ne dit pas : *Qui croira sa génération, mais qui racontera sa génération?* Mais au moins le miracle est unique, et sans exemple.

Quel est, en troisième lieu, la cité où naquit le Christ? C'est Bethléem de Judée; choix bien propre encore à arracher l'exclamation du prophète. Ce n'est pas dans la ville royale, ou dans Tibériade, ou dans quelque autre cité célèbre : c'est dans la bourgade la plus ignorée de la Palestine, et, dans cette bourgade, c'est dans une petite étable, et, dans cette étable, c'est dans une pauvre crèche que le Verbe est venu au monde comme homme. Voyez d'ailleurs sa sagesse : on devait célébrer sa naissance, et il voulut naître dans un lieu obscur, on devait déshonorer sa mort, et il voulut mourir dans un lieu fameux. Ne fuyez donc pas l'ignominie et ne recherchez pas la gloire. Bethléem en outre est la cité de David, de David son père selon la chair; Bethléem encore signifie pain, et le Christ est le *pain qui est descendu*

du ciel. Il choisit Bethléem et dans Bethléem une étable, c'est-à-dire, le séjour des bêtes, pour montrer, soit que sa place n'est pas parmi les hommes, esclaves de Satan, soit que les hommes pécheurs ressemblent aux animaux sans raison. Il choisit une crèche, parce que l'herbe séchée est la pâture des bêtes. Car le *Verbe s'est fait chair*, il a pris l'humanité, cette *herbe séchée* du prophète, pour devenir sa pâture. Qui donc, en apprenant que le pain des anges s'est fait l'herbe flétrie que pâturent les bêtes, ne s'écrierait encore, *qui pourra raconter sa génération?*

Comment s'est accompli le prodige? Les douleurs de l'enfantement sont, selon le langage des saintes lettres, les douleurs suprêmes. Or la vierge enfante d'elle-même avec allégresse : *et germant, elle a germé comme le lys, et elle s'est exaltée joyeusement, la louange sur la lèvre.* O qui comprendra ce qui se passa à cette heure dans Marie! Quel silence, quelles contemplations profondes! Comme son cœur se fondait, ses yeux pleuraient de suaves larmes, comme tous ses os tressaillaient de bonheur! *Qui* donc, qui *pourrait raconter sa génération*[1]?

Dans quel temps est né le Christ? Il est né au temps fixé par lui, de toute éternité. Et ce temps n'a été ni le commencement ni la fin du monde; ce n'a pas été dans la guerre mais dans la paix, sous la république mais sous la monarchie; c'est au

[1] *Is.* 35.

solstice d'hiver, plutôt qu'au solstice d'été, la nuit, qui s'appelle la nuit du soleil, la première par suite et la plus noble des nuits. Voilà ce que signifie cette *plénitude du temps* dont parle l'Apôtre : quand *la plénitude du temps fut arrivée, Dieu envoya son Fils*[1]. Le Verbe ne choisit pas le commencement du monde, car il fallait annoncer, faire désirer le Messie, il lui fallait l'*attente des nations* d'une part, de l'autre la loi et les prophètes. Il ne choisit pas la fin du monde, car il fallait à l'Eglise le temps de grandir. Le vrai Salomon, le roi pacifique, le médiateur, le monarque universel, la tête de l'Eglise, le pasteur de toutes les bergeries ne pouvait naître dans une république, au milieu du bruit des armes. Le soleil de justice apparut, il se retourna vers nous, au solstice d'hiver, quand le soleil revient vers nous avec les longs jours : au solstice d'hiver, dans une froide et ténébreuse nuit, lui l'auteur de la lumière, de la charité, lui sans lequel nous croupirions, comme dans des ténèbres lugubres, morts à la vraie science et à la grâce. Il choisit enfin la nuit anniversaire de la nuit qui nous donna la première aurore sensible, car il est le vrai soleil ; la nuit de sa naissance fut dans le monde spirituel, ce qu'avait été la première nuit dans le monde des corps, elle précéda la lumière, elle fut le commencement de la régénération de l'homme, elle annonça à la terre que le sabbat antique avait fini ses destinées et que

[1] *Gal.* 4.

le dimanche chrétien se levait sur le monde. Quand donc la plénitude du temps fut venu, quand apparut l'âge de la paix, dans le grand empire, au solstice d'hiver, le dimanche, au milieu de la nuit, les anges chantant joyeusement, l'univers bondissant d'allégresse, cette lumière nouvelle prédite par tant d'oracles, figurée par tant de cérémonies et de patriarches, attendue depuis tant de siècles, cette lumière, la désirée des nations, éclata enfin sur la nature. O salut, âge béni où convergent et regardent tous les âges ! Salut, âge de paix, qui nous donna le vrai Salomon et nous délivra des horreurs de la guerre ! Salut, hiver brillant, plus splendide, plus serein que l'été ! Salut, nuit bienheureuse qui illumine le jour aux rayons étincelants de l'astre naissant dans ton sein ! Salut, sainte bourgade, Bethléem, tu n'es pas la moins illustre parmi les cités de Juda ! Laquelle n'envierait ta gloire d'aujourd'hui ? Salut, Vierge féconde, mère de ton père et fille de ton fils ! Salut, toi doux enfant, l'antique des jours et le nouveau-né de la crèche, le dernier venu et le Fils de l'Eternel, l'étoile de la nuit, le Verbe dans les langes, l'eau altérée, le pain en proie à la faim ardente, deviens notre nourriture, sois notre pain quotidien !

SECOND POINT.

Il me reste à dire quelques mots sur la génération divine et la génération spirituelle du Verbe dans les âmes.

Je puis bien dire surtout de la génération divine ce qu'a dit le Prophète, *qui racontera sa génération ?* Il faut avec saint Basile honorer silencieusement le mystère plutôt que le célébrer. Rien de plus brillant, sans doute, de plus éblouissant que cette génération de la lumière par la lumière, du vrai Dieu par le vrai Dieu, mais rien aussi de plus profond, de plus caché, de plus obscur. Non pas qu'il y ait des ténèbres dans le Soleil éternel, mais parce que ce soleil ne peut être aperçu par nos faibles organes. La pensée elle-même ne peut le concevoir, a dit encore saint Basile : *Qui donc pourrait raconter sa génération ?* Dieu le Père a enfanté Dieu le Fils, cependant le Père et le Fils sont tous les deux éternels. Qui a jamais ouï dire une semblable merveille ? *Qui pourrait raconter cette génération* sans pareille ? Le fils est parfait, rien ne manque à sa beauté infinie, et cependant il est engendré perpétuellement ! Dieu créa le ciel une fois, il génère toujours le Verbe : *Qui donc raconterait cette génération ?* Enfin le Verbe est vraiment le Fils de Dieu, il procède de son sein, et il n'a pas de mère, il est le fruit éternel de l'Intelligence infinie. *Qui* donc *pourrait raconter sa génération ?* L'Ecriture a tâché d'exprimer le mystère en appelant le Fils la splendeur et l'image de son Père. On n'a pu trouver d'expressions plus complètes, quelque insuffisantes qu'elles soient. La splendeur naît instantanément avec la lumière qui la produit, elle ne lui est pas postérieure : la lumière communique sa nature à la

splendeur sans rien perdre d'elle-même : elle produit continuellement son reflet, du moment qu'elle existe à celui qu'elle meurt, et elle le produit elle seule : enfin l'image que le seul aspect dessine sur la glace transparente est la plus parfaite des images et des ressemblances. Le Verbe est donc la splendeur de Dieu, la figure de sa substance, il naît vraiment et il est vraiment engendré, mais sans imperfection, chastement, purement, comme le rayon jaillit du soleil, comme l'image se dresse sur le miroir poli.

Mais venons à la génération spirituelle.

Ici encore je puis dire, *qui raconterait sa génération ?* Quoi le Dieu qui reposait dans les intelligences des anges comme dans un palais d'or, reposerait dans nos âmes sordides et fangeuses ! *Qu'est-ce que l'homme pour qu'il se manifeste à lui ?* Quelle beauté, quel agrément trouve-t-il en son cœur ? Nouveauté grande, admirable : le Roi des rois veut que le dernier des êtres connaisse ses pensées, ses actes; il les lui confie, il descend pour cette œuvre dans son âme ! *Qui* donc *pourrait raconter sa génération ?*

Il descend dans l'âme des impies qu'il ramène par une conversion subite, dans ces âmes, domicile des démons pendant de si longs jours, où les renards avaient creusé leurs tanières, où les oiseaux du ciel avaient bâti leurs nids : âmes impures qui ne savaient de Dieu que les adultères de Jupiter, les ruses de Mercure, la cruauté de Mars, la prostitu-

tion de Vénus. *Qui* donc *pourrait raconter sa génération?*

Puisse-t-il naître ainsi dans vos cœurs! Mais je ne dois pas me dissimuler qu'il y meurt souvent. Celui qu'Hérode ne put faire périr dans l'étable, le démon le fait périr tous les jours dans les âmes.

Examinez-vous donc, je vous prie, sur ce point important. Pouvez-vous dire avec saint Paul : *Je vis, mais c'est le Christ qui vit en moi?* Possédez-vous la charité? Mais comment le connaître? *Voici le signe de Jésus*, disait autrefois les anges aux pasteurs, *vous trouverez l'enfant roulé dans les langes et reposant dans une crèche.* Tel est le signe aussi que je vous donne pour vous reconnaître. Le monde est comme un palais immense, aux vastes enceintes, aux chambres luxueuses, aux jardins étendus, aux greniers pleins, aux celliers garnis, avec des étables obscures et des crèches nues. Or le Seigneur n'a pas choisi la vaste enceinte, ou le jardin étendu, mais l'humble étable, mais la pauvre crèche : *Voici son signe.*

Eh bien, les cours vastes et de marbre ce sont les orgueilleux; les chambres somptueuses ce sont les impudiques; les jardins, la plèbe vaine et curieuse; les greniers, les avares; les celliers, les ivrognes; les cuisines, les gourmands; les étables enfin ce sont les doux et les humbles. Or c'est dans l'étable que naît le Christ, il naît chez les humbles. C'est parmi ceux-ci que le prophète se place quand il dit : *J'ai choisi d'être méprisé dans la maison de mon Dieu*,

je ne veux pas être l'appartement superbe, je veux être l'étable dédaignée. Qu'est-ce donc que l'étable? N'est-ce pas la partie la plus sordide de la demeure? on ne monte point à la crèche, on y descend. Et voilà le siége de la sagesse! *Où regarderai-je*, dit le Seigneur, *si ce n'est vers l'esprit humilié et craignant ma parole? Voici donc son signe : vous trouverez l'enfant roulé dans des langes, et reposant dans la crèche.* De plus, l'étable est la sentine de la maison des hommes, elle est placée à l'écart : l'hôte de la famille visite les cours, les jardins, les salles; mais on ne le conduit pas aux servitudes. Et si parfois elles s'ouvrent devant un étranger pour lui laisser admirer un cheval de bonne race, ce serait certes avec plus de honte que d'orgueil qu'elles se demanderaient, si elles pouvaient comprendre, que signifie ceci? Ne suis-je pas une étable? Pourquoi cet étranger dans mon enceinte, d'où vient cette attention de mon Seigneur? Tel est le langage que doit tenir l'âme qui veut devenir l'habitation de son Dieu. *Voici donc son signe, vous le trouverez roulé dans des langes, et reposant dans une crèche.* Enfin, l'étable est le lieu le plus chaud de la maison, comme les humbles sont les plus charitables, les plus dévoués, les plus aimants, les plus propres par suite à recevoir et à réchauffer les membres tendres et délicats de Jésus enfant : *Voici donc son signe, vous le trouverez roulé dans des langes, et reposant dans une crèche*[1].

[1] *Luc.* 2; *Ps.* 83; *Is.* 66.

Croyez-vous que nous trouverions un chrétien qui soit vraiment cette crèche? Qui rencontrera le vrai doux, le vrai humble, le vrai fervent? Qui désire être méprisé? Qui souffre le dédain? Qui ne veut pas être loué, préféré? Qui brûle de la charité divine? Qui comme David a choisi la place la plus obscure dans la maison de Dieu? Que chacun interroge son cœur, réponde sans se flatter, et nous verrons peut-être que loin d'être l'étable, nous sommes l'appartement paré et superbe, et nous nous dirons à cette vue que le Seigneur n'habite pas dans notre âme. Vous vous écriez : Mais j'ai reçu hier la sainte Eucharistie; est-ce que le Christ n'était pas dans les espèces sacrées? Il y était sans nul doute, il est même venu vers votre cœur, mais n'y ayant pas trouvé sa crèche, croyez-moi, il a passé outre, et je puis dire de vous : *Le Seigneur s'est levé, il n'est plus ici.* Mais combien d'autres l'ont eux-mêmes chassé, expulsé de leur âme? La douleur me contraint de dire ce que je voudrais taire, et je supplie Dieu que ce que je ne crois que trop vrai, soit seulement un fantôme. J'estime donc que beaucoup ont reçu hier le corps et le sang du Christ, pour se coucher, se vautrer aujourd'hui dans la fange où ils ont pris l'habitude de croupir. Et comment en serait-il autrement? On se confesse parce que c'est l'usage, par respect humain, pour faire comme la foule, sans songer à corriger ses mœurs; on le promet, mais c'est tout, le cœur n'est pour rien dans cette parole échappée de la lèvre. On mange, on boit au con-

traire largement pour fêter la naissance du Sauveur, puis on parcourt les places publiques, on croise les femmes, on les regarde, et le péché allume bientôt les feux impurs. Qu'a donc servi cette confession, cette communion exigée par la décence et l'opinion publique, sinon à endurcir les cœurs? Vous aviez un pied sur le bord du précipice, vous avez maintenant les deux pieds dans l'abîme. *Va*, dit le Seigneur, *et ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire encore.* Le pire est arrivé vite pour vous sur les traces du crime. Savez-vous ce que c'est que de recevoir le Christ avec honneur pour le chasser sur l'heure avec ignominie? C'est imiter Judas, il s'asseoit à la table de son maître, puis il se lève, court le vendre aux pontifes, et le livre par un baiser. Mais que gagna-t-il à ce forfait? Rien que le chanvre maudit qui le précipita dans l'abîme. De même ces ignobles vendeurs qui vont livrer leur maître après l'avoir baisé dans le sacrement de son amour, ne gagnent que les peines éternelles et une place distinguée dans les enfers auprès de Judas, leur chef. Que faut-il donc faire? Imiter Dieu, agir toujours sérieusement avec lui, comme lui-même agit envers nous. Quand il remet les péchés, il les remet vraiment, sans repentir. Il ne les remet pas aujourd'hui, pour les faire expier demain. Agissons de même; nous promettons de changer de mœurs pour prix de cette grâce incomparable, que notre promesse soit sérieuse; détruisons les appartements superbes, les cuisines odorantes, les jardins volup-

tueux, élevons, élevons l'étable et la crèche ; arrière la pourpre, la vanité des parures : la douceur, l'humilité sont les seuls hôtes de cette demeure. Si l'on nous prodigue l'outrage et l'injure, si nous sommes rebutés comme les immondices du monde, soyons calmes, résignés; disons nous : j'en suis digne, cela me convient, je ne suis qu'une pauvre étable. Si l'on nous loue, nous gratifie, nous exalte, ne nous oublions pas, disons-nous : d'où me viennent ces honneurs, à moi, crèche déserte et nue ? Cela vous paraît-il dur ? Je ne puis vous tenir un autre langage, le Seigneur ne naîtra pas en vous : car *voici son signe : vous le trouverez roulé dans des langes et reposant dans la crèche.* Acceptez-vous au contraire les abjections de la croix, voulez-vous devenir l'étable? Oh quel palais n'abandonnerait pas le Christ pour descendre vers vous, le plus sage de la terre ! Car la métaphysique d'Aristote n'est rien, la théologie de Platon va terre-à-terre, si on les compare avec votre sagesse, à cette sagesse que le Seigneur a refusée à la science pour la donner aux humbles, lui le seul maître de cette philosophie excellente qui procure le salut : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Je me représente le Christ, je le compare avec le monde. Le monde, de la chaire élevée de l'orgueil, enseigne ces maximes devant la multitude insensée dont parle le Sage : Entassez des trésors, courez après les honneurs, abandonnez-vous à vos désirs, la pauvreté est une duperie, la chasteté un meurtre;

traire largem
veur, puis
croise les
bientôt
fessic
l'op
V
t

, reléguez-les au bout du
splendides, les riches vergers,
, voilà la demeure, la fortune,
mmes. Le Christ, d'autre part, cou-
che, crie au monde qu'il ment, et
doctrine : Heureux les pauvres, heu-
, heureux ceux qui pleurent, heureux
volontaires, car ils possèderont les
; malheureux au contraire les opulents, les
les joyeux, et les mondains. Nous les enten-
, nous donnons gain de cause au Christ, en paro-
, et dans la réalité nous obéissons au monde. L'ex-
périence nous prouve chaque jour les dangers, l'er-
reur de cette conduite frauduleuse. Le monde, c'est
cette taverne trompeuse semée sur tous les chemins
de l'Italie, où l'on accourt joyeux, affable au-devant
du voyageur fatigué ; tout y est bien, la nourriture
est abondante, le prix infime ; on vous sert en riant,
on vous égaie, on vous flatte. Mais le lendemain
venu, on présente d'un air morose une note ef-
frayante. Quoi, dites-vous, j'ai peu mangé : ce pain,
ces aliments vantés, étaient détestables ; j'ai peu
dormi : ce lit moelleux est rude et dur comme le
rocher ; où sont vos belles paroles, vos magnifiques
promesses ? Mais l'hôtelier menace, il roule des yeux
affreux, et vous payez jusqu'à la dernière obole.
Voilà le monde. Que de flatteries, de promesses il
prodigue à ses hôtes d'un jour ! Ses richesses, ses
honneurs, ses voluptés, ses délices, toutes ses sy-
rènes nous caressent, nous convient, nous entourent.

Mangez, buvez, riez, dormez, disent-elles, sans inquiétude, sans crainte, Dieu est la miséricorde même, récitez le *miserere*, tout sera dit, votre salut est sûr. Et nous, voyageurs imprudents, nous nous abandonnons aux syrènes! Mais la mort se dresse soudain, elle déroule la note effrayante que réclame du temps l'éternité, c'est-à-dire l'enfer, la géhenne en flamme. Quoi! ces supplices éternels pour une volupté passagère et pleine d'amertume? O pourquoi me suis-je attardé dans cette taverne maudite! *Périsse le jour où je suis né!* Regrets superflus, repentir hors de saison. Vous avez bu, vous avez mangé, acquittez votre dette, voilà la reconnaissance que vous devez au monde.

Ne riez pas, ce n'est pas ici un rapprochement bizarre, un caprice d'imagination, une fable. Le monde est un menteur, vous dis-je; s'il en est ainsi, si le Christ est la vérité infaillible, pourquoi ne pas écouter celui-ci et l'entendre? Mais, enfants que nous sommes, nous ne pouvons nous détacher de l'enfance. Si au moins nous obéissions à Jésus enfant! Il nous crie de la crèche : méprisez les faux biens, désertez les ombres, marchez à la lumière, marchez au ciel. Le monde promet, c'est tout, je promets et je donne. Le temps viendra, il viendra, je vous l'assure, où pour une tribulation passagère, vous aurez gagné les cieux, où pour l'humble étable, vous habiterez la Jérusalem splendide.

II.

L'ÉPIPHANIE.

La solennité de ce jour, si grande à tant de titres, notre fête, à nous les Gentils, exige de la part des hommes une dévotion singulière. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la manifestation du Christ, de notre naissance à l'espérance ; c'est un jour glorieux dont le genre humain célèbre avec allégresse le triple mystère. Aujourd'hui, sur les traces de l'étoile, les Mages, prémices des nations, reconnurent Jésus pour un roi, un Dieu et un homme, en lui offrant l'or, l'encens et la myrrhe ; aujourd'hui, le libérateur consacra par son baptême les eaux de la terre et leur donna mission de laver les iniquités du monde ; aujourd'hui, dans son premier et son plus touchant miracle, le Seigneur changea l'eau en vin et nous annonça les suavités et les douceurs qui succèderont dans le ciel aux tribulations terrestres. Mais, comme le premier mystère est surtout propre à ce jour, nous nous bornerons à expliquer l'épître si belle où l'Eglise le propose à nos méditations.

Surgis, Jérusalem, resplendis, voici venir ton soleil, voici que la gloire de Dieu plane sur toi ; les ténèbres envelliront la terre, la brume enveloppera les peuples ; mais la splendeur de Dieu se lèvera sur ton ciel, sa magnificence éclatera dans ton sein, et

les nations marcheront à ta lumière, et les rois au rayonnement de ton essor splendide[1].

Le but de l'Esprit saint a été, me semble, d'exposer ici brièvement le mode et l'ordre de la conversion des Gentils voués au culte des idoles, à tous les points du monde. L'Ecriture avait prédit souvent le prodige, mais peu l'avaient comprise. Les apôtres eux-mêmes s'étonnèrent quand saint Pierre fit baptiser Corneille et sa suite. Les Hébreux croyaient que le Seigneur avait abandonné la gentilité, et s'attiraient cette apostrophe de saint Paul : *Est-ce qu'il est seulement le Dieu des Juifs, n'est-il pas encore celui des nations*[2] ?

Or tel fut le mode de la vocation des Gentils :

Dieu envoya d'abord son Fils prendre la forme humaine ;

Il éclaira par le Christ quelques élus, les apôtres ;

Et par ces apôtres il éclaira la gentilité. C'est ce qu'Isaïe raconte dans les paroles de mon texte.

Surgis, Jérusalem, et resplendis. Le prophète désigne sous ce nom de Jérusalem les premiers fidèles et surtout les apôtres. Avant le Christ Jérusalem, c'étaient tous les Juifs ; mais après le crime commis devant Pilate, après la négation obstinée de la royauté du Christ, Jérusalem, c'est-à-dire le peuple de Dieu, ne se composa plus que de ceux qui réprouvèrent cette iniquité solennelle ; le Seigneur

[1] *Is.* 60. — [2] *Rom.* 3.

abandonna, il renia ses sujets rebelles; selon la parole divine, le *peuple qui avait désavoué* son fils, *ne devait plus être son peuple* aimé. Les enfants véritables de la foi des patriarches et des prophètes formèrent seuls la Jérusalem choisie. Cela nous avertit de ne pas nous troubler quand la désertion se met dans nos rangs. Jérusalem demeure toujours, toujours l'Eglise reste debout. Les scribes, les pharisiens, les docteurs, les prêtres, beaucoup de la plèbe tombent; mais la sainte cité ne s'ébranle point. Ses portes sont ouvertes; que les pharisiens l'abandonnent, que les hypocrites se retirent, que des rois, des évêques, des moines la désertent : ils courent à leur ruine, mais Jérusalem ne redoute pas ces transfuges : assise sur le rocher inébranlable, au front de la montagne sacrée, elle sait bien que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Christ. Au temps de saint Jérôme, au milieu de la confusion des hérésies qui faisaient du monde une véritable Babylone, indécis, troublés, provoqués en tous sens par les sectaires dont les allures graves et puritaines masquaient les erreurs, que faisaient les bons chrétiens? Ils se retiraient dans Jérusalem, ils s'attachaient au saint Siége; ils s'écriaient avec saint Jérôme, malgré l'arianisme furieux : *Si quelqu'un adhère à la chaire de Pierre, celui-ci est mien.* Voilà le modèle que je vous propose au milieu des perturbations de ce temps.

Voilà donc la Jérusalem à laquelle le Prophète crie : lève-toi, et resplendis. Les prophètes, me sem-

blent, ont été dans l'Eglise de Dieu, ce que les poètes furent dans le paganisme, le mensonge et la licence exceptés. Le poète prêtait au récit des formes harmonieuses et belles. Voulait-il enseigner au laboureur la saison où se sème le légume le plus vulgaire, il montait sa lyre et chantait avec Virgile :

> Candidus auratis aperit cùm cornibus annum,
> Taurus, et adverso cedens canis occidit astro :

au lieu de dire simplement avec l'enfant des campagnes : il faut semer les fèves au milieu du mois d'avril. De même, Isaïe pouvait dire : le temps viendra où quelques pêcheurs enseigneront le monde; mais il a mieux aimé dire : *lève-toi*, Jérusalem, *et resplendis*. Ces paroles, en effet, font image; le Prophète parle à cette poignée d'hommes obscurs qui s'appelaient les apôtres, comme il annoncerait un joyeux message à une vierge captive et couchée sur la poussière : *Lève-toi*, *Jérusalem* ; ô pauvres pêcheurs, assis maintenant dans la poudre, levez-vous, et montez à des trônes; humbles, vous serez illustres; coupables, vous deviendrez des saints; pêcheurs, vous commanderez des armées. L'écrivain sacré, et surtout le prophète, a coutume de décrire la félicité en se servant de cette formule : lève-toi, tandis qu'il décrit la tribulation, en débutant souvent par cette apostrophe : descends, assieds-toi dans la poussière, etc... Il dit donc aux apôtres, lève-toi Jérusalèm; je vous prédis une grande joie, ô disciples de Jésus : vous vous lèverez du péché pour la

gloire, vous vous lèverez de l'abjection pour la renommée, vous vous lèverez de la servitude judaïque pour la liberté de l'Evangile : lève-toi donc, Jérusalem, et resplendis. Les apôtres, en effet, se levèrent ainsi et grandirent. Saint Pierre était pêcheur et il devint le docteur de la sainteté. Il nourrissait de son travail son épouse, sa famille, il était obscur et inconnu, et il devint fameux et il nourrit le monde du pain de la parole. Il était juif, il lui suffisait de cette promesse charnelle : *Si vous m'écoutez, vous mangerez les biens de la terre*, et il a secoué le joug, et il est devenu l'enfant de l'Evangile. *Lève-toi* donc ô *Jérusalem et resplendis.*

Mais comment les apôtres s'élevèrent-ils? Dieu sans doute leur donna de riches bénéfices, des trésors, des royaumes? Non, non. Ce n'est pas la fortune du temps qui les rendit illustres et fameux, c'est leur constance victorieuse de la calamité. Il n'est pas nécessaire d'être opulent, il faut seulement ne pas être abattu par la pauvreté. On rencontre des pauvres inquiets, murmurant, blasphémant, en quête de la richesse *per fas et nefas*. Ceux-ci sont pauvres en vérité, car ils sont esclaves de la misère, ils gisent sous le poids de leur détresse, comme les plus infortunés des hommes, ils trébuchent à chaque pas sous leur croix, croix du mauvais larron; pauvres dans leur corps, plus pauvres encore dans leur âme, ils sont torturés en ce monde et dans l'autre. D'autres se rencontrent, sans désirs au sein de leur détresse, et peu soucieux de ces biens de

quelques jours au souvenir de leur héritage des cieux. Ceux-là, loin d'être les esclaves de la pauvreté, lui commandent en maîtres et la font servir comme un instrument docile aux conquêtes éternelles. Beaucoup s'abusent : la nature veut grandir, elle a besoin de dignité, de réputation, de gloire. Mais la patrie de la gloire, de la réputation, des titres, est un lieu élevé. Comme le feu s'élance vers la nue, c'est donc vers les hauteurs que notre esprit s'élance. Or que de fois il erre, il s'éloigne loin de cette patrie des âmes, pour tomber dans les basses régions de l'ignominie et de la honte ! Il veut voler par le chemin des richesses, il va à travers les usures et les fraudes : quoi d'étrange, si sur la terre et au ciel il acquiert la réputation d'un infâme ? Ce n'est pas l'or, c'est la vertu qui enfante la gloire, et parmi les vertus, c'est surtout la vertu d'humilité. Est-ce que le Christ n'a point dit : *Celui qui s'humilie sera élevé ?* Est-ce que la source ne rebondit pas jusqu'aux cimes d'où elle est descendue ? Plus elle s'est abaissée dans son parcours souterrain, et plus son essor est hardi quand elle s'élance. Nous monterons de même aussi haut dans le ciel que nous serons descendus bas sur la terre. *Qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père ;* telle est l'affirmation libre et spontanée du Christ. Or, quelle gloire, quand Dieu, en face des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des docteurs et des vierges, du haut de son trône, nous exaltera, nous les humiliés,

les abaissés de la terre ! Louange pleine d'honneur et de vérité, car c'est la louange tombée des lèvres d'un Dieu. Alors la réalité dépassera notre espérance. Heureux donc, heureux ceux qui auront suivi spontanément le Christ ! Heureux les vrais pauvres, les vrais chastes, les vrais mortifiés, les vrais charitables ! Quoi qu'en aient dit les hommes, malgré les dérisions, les épreuves, Jésus les confessera devant son Père avec des magnificences incroyables. Voilà comment les apôtres s'élevèrent. Ils ne possédèrent pas de grandes richesses, mais une grande charité; Dieu ne leur accorda pas de ne point souffrir, mais il leur accorda de souffrir avec joie, il leur donna une âme magnanime, une grâce abondante, plus forte que l'abîme, de ces pêcheurs il fit d'intrépides guerriers.

Lève-toi, donc, *ô Jérusalem, et resplendis*. Qu'est-ce que c'est que de resplendir, d'illuminer, de briller? Pour resplendir, il faut être éclairé soi-même. D'humbles, les disciples devinrent illustres, de ténébreux, ils devinrent brillants. Ces pêcheurs faits apôtres, ces ignorants parvenus au titre de premiers théologiens du monde, voilà le prodige prédit par le prophète. Réjouis-toi, chante, lève un front radieux, ô Jérusalem ! Si la tristesse assombrit, l'allégresse divine épanouit, rassérène les fronts d'homme : *le Seigneur est* leur *lumière*, le Seigneur qu'*ils craignent est leur salut*, quand dans sa miséricorde il *illumine* sa *face sur eux*[1]. Voyez

[1] *Ps.* 26, 66.

les tristes, voyez leur visage mélancolique, plissé, couvert comme d'une nuée noire; voyez les joyeux au contraire, voyez leur visage ouvert, élargi, serein, plein d'éclairs. Lève-toi donc, Jérusalem, joyeuse, belle, resplendissante. Et pourquoi? Parce que *ta lumière a surgi*, parce que la *gloire de Dieu a plané sur toi*. Grand sujet de réjouissance, que cet essor de l'astre éternel. Mais pourquoi parler ici au temps du passé, quand il s'agit de l'avenir? C'est pour nous faire comprendre que cet avenir est aussi certain que le temps enfui. Pour Dieu, l'inspirateur des prophètes, tout est présent, il n'y a pas de succession dans les âges. Quant à la lumière dont il s'agit, c'est évidemment le Christ; ces passages : *la lumière surgit* et le Seigneur se lèvera sur toi, désignent ensemble le Verbe incarné. Et cette appellation ne proclame point un titre menteur. Car si *le père est lumière*, si les *ténèbres n'habitent* pas en lui, le Christ est vraiment le *flambeau qui illumine tout homme venant en ce monde, le soleil fils du soleil, le vrai Dieu fils du vrai Dieu, la splendeur de la gloire, la figure de la substance immuable;* il a pu dire sans mensonge, je *suis la lumière de la terre*[1]. Il est *lumière* comme Dieu, il est *notre lumière* comme homme. A ce dernier titre seul le Prophète a pu dire à Jérusalem de l'Etre invisible : *ta lumière surgit*. Alors la lumière des anges fut faite la lumière des mortels, alors *toute chair* put *con-*

[1] 1. *Jean*, 1; *Jean*, 1; *Hebr.* 1.

templer le salut de Dieu. Alors l'auguste vieillard du temple put chanter : *Mes yeux* obscurcis par les ténèbres de l'âge, *mes yeux* se raniment, ils ont *vu ton salut*, Seigneur, le salut que tu as *préparé à la face des peuples*[1].

Ta lumière a donc *surgi*, et la *gloire de Dieu a plané sur toi*, car le *Fils, le Sage, est la gloire de son Père*[2]. C'est une grande gloire d'avoir ordonné ce monde avec ses beautés, son soleil, sa lune, ses armées d'étoiles, ses harmonies, ses genres, ses espèces, ses hiérarchies diverses et symétriques : mais quelle gloire d'avoir engendré le Verbe ! Le monde, c'est l'ombre de Dieu, tandis que le Verbe, c'est son reflet, *son image substantielle*. On ne peut mieux louer le Créateur, qu'en le louant de cette génération éternelle, qu'en appelant le Verbe : la *gloire du Seigneur*. Cette expression désigne encore les prodiges futurs des apôtres. Ces obscurs, ces faibles, ces ignorants évangélisant le monde, confondant le philosophe et le rhéteur, persuadant aux hommes des dogmes inconnus, guérissant les malades, ressuscitant les morts, ne glorifiaient-ils pas Dieu, ne publiaient-ils pas ses grandeurs ? Tous disaient sur leurs chemins : *le doigt du Seigneur est là*. Ce n'est pas une œuvre humaine ; c'est la divinité qui parle, qui agit, c'est sa *gloire qui rayonne en* eux[3].

Lève-toi donc ô Jérusalem... car voici *que les ténèbres* couvriront *la terre et que la brume ensevelira*

[1] *Luc* 3, 2. — [2] *Prov.* 13. — [3] *Exod.* 8, *Isaie.* 60.

les peuples. Arrière les philosophes, les rhéteurs, les sages, les savants : ô prodige, Dieu les confine dans la région des ombres, et il choisit de pauvres pêcheurs, et il les appelle sa Jérusalem, il leur donne en partage la lumière, il fait d'eux les prémices de l'esprit, les princes de l'Eglise ! Quel privilége si Louvain rayonnait seule au milieu de la Belgique plongée dans les ténèbres ! Tel fut le privilége des apôtres, tandis que la Gentilité et les Juifs gisaient dans la nuit sombre.

Mais pourquoi cette distinction du prophète ? Pourquoi dit-il que les ténèbres ensveliront la *terre*, c'est-à-dire les Juifs, et ne déroule-t-il que la brume transparente sur les Gentils ? Le mot peuple est remplacé en effet dans les Septante par le mot *gentes*, les nations, les gentils. Est-ce un hasard ? Non. Les Juifs avec les patriarches, les prophètes, possédant le dépôt sacré, s'appelant le peuple de Dieu, méritaient par leur aveuglement de tomber dans un abîme d'autant plus ténébreux qu'ils avaient été plus privilégiés du ciel. Les païens au moins n'avaient pas dédaigné ces grâces insignes. Aussi nous avons vu les nations se convertir, les idolâtres, les courtisannes, les publicains sont venus à la foi, et les Juifs se sont obstinés dans leur crime. O ténèbres palpables ! Le Christ a accompli tous les prophètes, il a réalisé, — les apôtres, l'Eglise ont réalisé des miracles sans nombre, l'univers est devenu chrétien ; eux sans temple, sans roi, sans prêtres, encore méprisés, bafoués à travers les peuples,

depuis 1,500 ans, ne voient rien, ne comprennent rien, car, les ténèbres prédites par les oracles les ensevelissent et les aveuglent.

Ils voulurent, dit l'histoire, relever le temple sous Julien. Ils se rassemblèrent de toutes parts, l'or, les matériaux leur furent prodigués par l'Apostat. Mais, la veille même du jour où devait commencer leur œuvre, un tremblement de terre dispersa les fondements déjà prêts, et fit périr les travailleurs. A la première aurore, les survivants accoururent pour retirer les morts de leurs maisons temporaires en ruine. Mais de l'atelier même où ces audacieux avaient entassé leurs outils sacriléges, sortit une flamme terrible, qui décima à plusieurs fois dans le jour ces fils des déicides et traça, la nuit suivante, le signe de la croix sur les vêtements de ceux qui survécurent. Croix ineffaçable, que tous les efforts ne purent faire disparaître au témoignage de Rufin.

Mais où ne va pas leur aveuglement! Ils ne voient pas le Christ, et, de plus, leur Thalmud renferme sur Dieu des fables que le paganisme n'aurait pas inventées. Par exemple, Dieu s'irrite et verse deux pleurs une fois par jour. Il prie et fait pénitence. En créant le monde, il perça le ciel au septentrion d'un trou immense, pour pouvoir dire au faux Messie : Si tu es le créateur, achève mon œuvre, comble cette lacune des cieux.

Tel est le jugement de Dieu, telle est la plaie de l'aveuglement, la plus redoutable des plaies, et tel

est aussi le châtiment des hérétiques de nos jours. Qui croirait que ces habiles théologiens modernes professent aujourd'hui des nouveautés que le turc, le païen, le juif même, n'oseraient pas avancer? Dieu veut le péché; il ne demande pas les bonnes œuvres; il doit obéir au démon; la nature divine a souffert et elle est morte; s'efforcer de faire le bien, c'est une faute! Quel turc, quel grec, quel juif a jamais tenu pareil langage! Si les hébreux sont plongés dans de plus épaisses ténèbres que les païens, les hérétiques sont plus infortunés encore. Et c'est toujours d'après la loi terrible de la même logique divine : l'hérétique a été plus que le juif honoré de la grâce et des bienfaits d'en haut.

Pour être moins palpable, l'endurcissement de plusieurs parmi nous n'est pas moins lamentable. Combien ont vu dans leur ciel intérieur éclater l'étoile qui guidait les Mages vers la crèche! Combien sont provoqués de la sorte à une vie meilleure, qui ferment les yeux, se détournent, par dédain ou torpeur! Or Dieu qui ne veut pas du dédain ni de la torpeur, les abandonne peu à peu, et ils descendent insensiblement la pente du vice, endurcis, aveuglés, jusqu'à la tombe, eux qui seraient devenus des saints, des saints illustres s'ils avaient suivi l'étoile.

Mais Dieu est bon, dites-vous, il revient souvent frapper à la porte du cœur rebelle. Si je ne l'écoute pas aujourd'hui, cette année, je l'écouterai demain, ou bientôt.

Oui Dieu est bon, mais devez-vous être mauvais parce qu'il est bon ? Quelle est cette logique ? Il est bon, oui, mais il est juste encore, et ses jugements sont un abîme. Quel aurait été le sort des Mages, si raisonnant de la sorte, ils eussent dit : L'an prochain nous suivrons cette étoile ? Une catastrophe, sans doute. Dieu est un grand Dieu, il méprise le mépris. Il étend deux longs bras sur le monde, la miséricorde et la justice, il l'enlace tour à tour dans leurs replis, d'abord du bras de sa miséricorde, en inspirant les bons désirs, puis du bras de sa justice, si nous fuyons la miséricorde ; et alors il renverse et il brise.

Suivons donc l'étoile ; n'imitons pas non plus ces fervents d'un jour qui après avoir couru avec ardeur à ses rayons, s'arrêtent subitement à une tentation légère, à une parole moqueuse, et tombent. On devient pire par ces chutes déplorables, on s'endurcit à mesure dans ces alternatives désolantes, et le bras de la miséricorde nous abandonne enfin au bras de la justice. L'eau tiède, dit le pêcheur, gèle plus vite que l'eau froide : le convalescent, dit l'expérience, retombe mortellement s'il s'oublie dans son régime : qui ne sait enfin que la chute est d'autant plus dangereuse qu'elle a lieu de plus haut ? Mieux vaudrait donc, comme l'affirme saint Pierre, n'avoir jamais connu la vérité ; mieux vaudrait n'avoir jamais mis la main à la charrue, comme le proclame notre Seigneur, que de pécher de nouveau, que de s'endormir jusqu'à l'impénitence finale. C'est à choisir : ou

se laisser entraîner au courant du fleuve et se briser contre les rochers, ou naviguer contre les vagues, hardiment, toujours, sans regarder jamais en arrière[1].

SECOND POINT.

Et *les nations marcheront à ta lumière, et les rois aux splendeurs de ton essor.*

L'astre s'éclaire et il illumine encore la nuit. Les apôtres ne reçurent pas seulement la lumière pour eux-mêmes, ils la reçurent comme la glace polie, pour la refléter sur le monde dont ils devinrent de la sorte les soleils. Vous êtes la lumière du monde, leur disait le Christ, quand Isaïe avait prédit déjà que les nations marcheraient à leur rayonnement.

Mais comment ces nations marcheront-elles à ce rayonnement divin, où iront-elles? A la lumière même qui les guide. Le voyageur perdu dans la nuit, le matelot errant sur les vagues, marchent à l'aventure à travers la tempête et les ombres. Mais si le phare se dresse dans le lointain obscur, ils se dirigent droit sur le fanal salutaire. Navigateurs sans boussole, les hommes, de même, après avoir erré à travers les ténèbres du mensonge et du vice, à la vue de Jérusalem rayonnant sur la montagne, se tournèrent vers elle, accoururent dans son sein de tous les horizons, se disant les uns aux autres : *Venez, montons à la sainte colline, montons à la de-*

[1] 2. *Pierre*, 2; *Luc*, 19; *Jean*, 3; *Phil.* 3.

meure du Dieu de Jacob. Arrière les idoles, les idoles de bois et de pierre, allons au vrai Dieu, courons à la lumière qui rayonne. Voilà le spectacle qui se déroulait sous les yeux d'Isaïe, et Isaïe dans ses transports prophétiques s'écriait : Les nations marcheront à ta lumière, et les rois s'élanceront sur tes traces de flamme. *Lève les yeux, interroge l'horizon et vois : voici que tous se rassemblent et accourent vers toi*[1].

Mais pourquoi ces paroles : et *les rois s'élanceront aux splendeurs de ton essor?* Pourquoi cette distinction entre les peuples et leurs guides? C'est pour exposer la conduite de la Providence. Tel est l'ordre établi par elle : les lois générales gouvernent les lois secondaires ; si les premiers des anges éclairent la foule des esprits, cette foule conduit les derniers parmi les anges ; à leur tour, ceux-ci inspirent les hommes, les Juifs d'abord, et parmi les Gentils, les pauvres et les obscurs avant les opulents et les nobles, la plèbe avant les rois. Les nations, dit le prophète, marcheront d'abord à ta lumière, puis les rois. C'est en effet notre histoire : les premiers chrétiens furent des pêcheurs, des artisans sur le cuir et la pourpre. Les rois s'obstinèrent dans une superbe indifférence ou dans une implacable haine. *Est-ce que Dieu*, a dit saint Jacques, *n'a pas choisi les pauvres dans ce monde pour être les opulents dans la foi, et les héritiers de son*

[1] *Matth.* 3 ; *Is.* 2.

royaume promis à ceux qui l'aiment ? Est-ce que les puissants de la terre n'oppriment pas ces élus de Dieu, ne les traînent pas devant la justice humaine : ne blasphèment-ils point le nom sacré qui nous protège ? Voyez quelle est votre vocation, a écrit saint Paul; *peu sont sages, puissants et nobles selon la chair. Mais Dieu a choisi le rebus du monde pour confondre la sagesse des profanes, et les faibles pour abattre les forts. L'esprit du Seigneur est sur moi*, s'écriait enfin le Christ... : *les aveugles voient, les sourds entendent.... et les pauvres sont évangélisés*[1].

On peut assigner trois raisons à cette conduite de Dieu. Ce fut d'abord pour montrer sans réplique que la conversion du monde était l'œuvre seule de sa puissance, et non celle des princes et des rois. Evidemment cette conversion ne fut pas la conséquence d'un édit impérial. C'est ce que met en relief saint Augustin quand il dit qu'il n'y eut dans l'Eglise des potentats et des orateurs qu'à la suite des publicains et des misérables[2]. Ce fut ensuite pour que la plèbe chrétienne des premiers jours fut intègre et sincère. On aurait embrassé et pratiqué mal un culte officiel, à cette époque de décrépitude des mœurs. La spontanéité chez les fidèles, la persécution chez les incrédules, contribuèrent puissamment à faire les martyrs et les saints qui sont la couronne de l'Eglise au berceau. Ce fut enfin pour

[1] *Jacq.* 2; 1. *Cor.* 1; *Luc*, 4; *Matth.* 11. — [2] Traité 7 sur saint Jean.

nous enseigner le peu de valeur de la richesse et des titres auprès de Dieu, puisqu'il leur préfère dès le principe la détresse et l'obscurité.

De plus un cœur humble était bien mieux disposé que ce champ, couvert de ronces, qui s'appelle le cœur du riche, pour recevoir la semence évangélique. Que les riches ne s'irritent point, je commente simplement la doctrine de mon maître : Celui qui a semé dans les épines, c'est-à-dire celui qui a écouté la parole mais qui la laisse sans fruit au milieu de ses inquiétudes du siècle, de ses poursuites trompeuses de la richesse, celui-là l'étouffe et la rend stérile, a dit notre Seigneur. Le cœur du pauvre est au moins débarrassé de ces ronces nuisibles ; si le riche est le bois vert, lui est le bois séché qui s'enflamme plus vite à l'amour de Dieu, le *feu qui dévore*. Le bois vert répugne au contraire à la flamme, il refuse ses ardeurs, il siffle, il fume, il gémit : voilà le riche aux prises avec la tribulation qui le préparerait au divin amour. S'agit-il de prier, il lui faut un coussin moelleux pour ménager ses genoux délicats. S'agit-il de jeûner, il faut dîner amplement, pour prévenir les plaintes d'un estomac gourmand. S'agit-il d'assister au sermon, l'air est trop vif, on s'ensevelit chaudement les pieds et l'on demeure devant son foyer. Ne nous étonnons donc plus que le bois séché se soit embrasé plus vite à la flamme de l'Evangile. Le but de l'Evangile est de détacher de la terre. On se détache plus promptement de ce qui ne nous appartint jamais. Quel est

le plus facile de dépouiller son manteau ou de se laisser écorcher vivant ? Il est plus facile sans aucun doute de déposer ses fourrures. L'oiseau, aux ailes mouillées, au plumage paralysé par la glue traîtresse, peut bien ramper sur terre, mais il ne peut plus voler. Voilà le riche encore. Renoncer aux trésors, aux délices, c'est renoncer, j'ose dire, à sa peau aimée, c'est vouloir planer dans les nues avec des ailes engourdies. Il se confesse, fait oraison, fréquente la table sainte, mais il manque du sens divin qui goûte les choses de Dieu. Il en va autrement pour les pauvres. Sans lettres, sans naissance, Antoine, Benoît, François d'Assise volaient à Dieu comme la flèche rapide. Pourquoi? J'ai déjà répondu : Il est facile de mépriser qui nous dédaigne, de haïr qui nous fuit, de se détacher de ce que l'on ne peut plus espérer[1].

Mais enfin les rois et les opulents ne sont point exclus, puisqu'eux aussi, selon le prophète et l'histoire, marchent aux splendeurs de la Jérusalem nouvelle. Les Mages, prémices de la noblesse mondaine, leur ont laissé un bel exemple et un encouragement touchant. Oh si nous savions imiter ces rois sages! Ils sont le modèle, pour prendre les choses de plus haut, de quiconque voudra chercher vraiment son Dieu. Ils abandonnent leur patrie et leur famille, ils marchent les yeux ouverts sur l'étoile, les oreilles fermées aux suggestions des trom-

[1] *Matth.* 13 ; *Luc,* 12 ; *Matth.* 6.

peurs : voilà le vrai chrétien. Quoi ! Vous voulez être chaste, et vous prendriez conseil des courtisannes ? Vous voulez faire un moine, et vous vous adressez à un profane ? Vous voulez suivre la folie de la croix, et vous consultez la sagesse des philosophes ? Insensé ! Ecoutez Dieu, écoutez l'Evangile, le Christ et les apôtres ; et si Hérode s'émeut, si les pharisiens se troublent, si les démons se précipitent et menacent, vous irez prudemment votre chemin, sans frayeur, vous irez où vous guidera l'étoile. Parvenu à la crèche, vous ne vous étonnerez point de la pauvreté de ce lieu, vous ne dédaignerez pas les langes du Sauveur, mais vous comprendrez l'amour de ce Dieu qui se fait misérable pour enrichir notre misère. Puis vous offrirez l'or, l'encens et la myrrhe ; vous vous offrirez tout entier à celui qui se donne si libéralement aux hommes. Alors dépouillé de vous-mêmes, vous vous endormirez tranquillement jusqu'au message de l'ange qui doit vous enseigner le chemin. Vous éviterez Hérode, n'ayez crainte, vous changerez de vie, de pensées, de mœurs, vous retournerez à votre patrie par un sentier nouveau, en menant ici-bas la vie des anges dans les cieux.

III.

LA RÉSURRECTION.

Si la tristesse de ces derniers temps était grande, immense doit être la joie que nous annonce ce soleil, car *voici le jour qu'a fait le Seigneur*. Si nous, les membres vivants du Christ, nous compatissions avec justice à la passion de notre chef, si nous souffrions de ses souffrances, nous devons de même tressaillir de son allégresse, rayonner de sa gloire, et chanter l'immortel alleluia, car *voici le jour qu'a fait le Seigneur*, jour d'exaltation, jour de réjouissance. Le soleil est le père des autres jours, mais celui-ci est l'œuvre de Dieu, le créateur du soleil. Aujourd'hui, en effet, sort glorieusement de sa tombe le Christ dont l'éclat éclipse la lumière créée et illumine tout à ses rayons. Oui les autres jours sont les jours du soleil, mais *celui-ci est le jour du Seigneur, tressaillons donc, réjouissons-nous à ses splendeurs*. L'univers, sans doute, avait déjà vu cette lumière, il l'avait vue au temps de l'enfantement de la vierge de Bethléem. Mais ce lever sur le monde du soleil éternel se voilait sous la nue de la mortalité, traînait à sa suite la plaie des calamités, pâlissait sous la brume des persécutions; de plus, après une course rapide, ce soleil s'inclina tout noir à l'Occident et disparut dans la nuit. Ce fut en

quelque sorte comme un jour d'hiver, jour obscur, glacé, éphémère, tandis que le jour qui se lève est tout brillant, tout pur, tout splendide, sans fin, c'est le jour éternel, c'est le *jour du Seigneur*.

Comparez la Nativité avec la Résurrection. Un petit enfant naissait vagissant dans les langes et un géant formidable ressuscite. L'enfant naissait dans l'humble Bethléem, le géant ressuscite dans la cité fameuse. C'était autrefois une pauvre crèche, c'est maintenant une montagne élevée, c'était un tendre agneau qui émouvait les entrailles maternelles par ses plaintifs bêlements, c'est le lion qui rugit, dompte à son cri de roi la mort, l'enfer, Satan et ses ténébreuses légions. O démons, ô Juifs cruels, qu'avez-vous gagné à votre haine déicide? Vous avez immolé l'agneau, et un lion s'élançe de l'autel du sacrifice, un lion, doux sans doute comme l'agneau, mais puissant et fort comme l'arbitre du désert. *Voici l'agneau de Dieu*, disait saint Jean, mais il ajoutait, *voici celui qui efface les péchés du monde... le lion vainqueur de la tribu de Juda*, ce lion qui a donné de lui-même ce témoignage : *Tout pouvoir m'appartient au ciel et sur la terre. Tressaillons* donc, *réjouissons-nous, car ce jour est le jour qu'a fait le Seigneur* [1].

Aujourd'hui, la chair et l'âme du Christ ont été glorifiées, sa mère a été glorifiée, et tous ses disciples, et les cieux, et le monde; et un rayon de la

[1] *Jean*, 1; *Apoc.* 5; *Matth.* 28.

joie universelle a pénétré jusques dans les abîmes infernaux. Le soleil, qui s'obscurcit au crime du Calvaire, resplendit d'un éclat incomparable à la grande nouvelle, je n'en doute point : comme ce saint Père qui croyait, dans son oraison, entendre le concert universel des êtres s'élever à chaque première aurore de la semaine chrétienne, qui se sentait lui-même inondé, dans son extase, d'une joie, d'une splendeur nouvelles, il me semble entendre les cieux avec les sphères, la terre avec ses continents chanter : *Les univers, ô Jésus, se réjouissent à votre résurrection, alleluia !*

Pour vous faire participer à ce bonheur de toutes les créatures, je veux exposer l'histoire de cette résurrection glorieuse et dire quelques mots de ce grand mystère.

Le Christ, après avoir achevé sa lutte triomphante contre les suppôts de l'abîme, par le même amour qui l'avait fait monter sur la croix, descendit aux limbes, vers les patriarches qui reposaient dans le sein d'Abraham. Là se pressaient toutes les âmes saintes qui, du commencement du monde à cette heure, avaient vécu jusqu'à la tombe dans l'attente pieuse et pure du Messie. C'étaient d'abord les deux auteurs de notre race, les premiers pécheurs, les premiers aussi à fixer les yeux sur le serpent d'airain du désert, sur le Calvaire de Jésus; c'était Abel, le candide et rose adolescent, c'est-à-dire, la prémice des vierges et des martyrs, la première image du Sauveur sur terre, le premier descendu

dans ces basses régions de l'espérance après avoir le premier consacré l'Eglise par l'effusion de son sang; c'était Noé, l'auguste vieillard, le second père du genre humain, le fondateur de l'arche, figure frappante de l'Eglise; c'était le père des croyants, cet Abraham illustre qui contracta le pacte solennel, unissant les hommes maudits à Dieu; c'était Isaac, Isaac l'obéissant jusqu'à porter sur ses épaules l'instrument de son supplice, Isaac la touchante image de la victime éternelle; c'était Jacob, le père des douze tribus, du peuple choisi, qui, providence admirable, proclama, en usurpant la bénédiction paternelle, la déchéance de la race qu'il commençait et la régénération des Gentils; c'étaient les prophètes avec leurs trophées sanglants; c'étaient, parmi les derniers venus dans cette demeure de l'attente, Jean-Baptiste, le vieillard du temple, Siméon dont la parole expirante se ranima comme le chant du cygne pour saluer le Dieu enfant, et le pauvre Lazare. Ce chœur des saints était là gémissant, soupirant après le *jour du Seigneur;* au milieu le psalmiste-roi guidait leurs voix qui chantaient : *Comme le cerf soupire après les sources des eaux vives, ainsi nos âmes soupirent vers Dieu; nos larmes sont notre pain du jour et de la nuit et nous répétons sans cesse : Où est notre Dieu*[1]? Mais voici que ce Dieu parut soudain dans ce chœur attristé des élus de la terre, sa lumière chassa la

[1] *Ps.* 41.

nuit, sa gloire illumina les fronts tristes : quels transports, quel concert, quel triomphe dans cette foule transformée ! Jérémie scella son livre lamentable écrit sur les ruines du temple, que le Christ allait reconstruire, avec les apôtres et les martyrs, aussi vaste que les mondes ; David oublia ses cantiques et entonna l'hymne nouvelle : *Vous avez béni, Seigneur, votre terre, vous avez arraché Jacob à la captivité, vous avez remis l'iniquité de votre peuple, et couvert ses péchés*[1] ; Moyse et Marie, agitant la cymbale joyeuse, entonnèrent avec tous les délivrés de l'Egypte ces paroles triomphantes : *Chantons au Seigneur, au Seigneur qui s'est glorifié avec éclat ; il a précipité dans la mer le cavalier et son coursier*[2] ; et avec quelles larmes, quelle allégresse, quels accents, le premier père des hommes, tombé aux genoux de son fils et de son Dieu, ne s'écriait-il pas : Vous êtes venu, enfin, ô mon Fils, mon Dieu, le désiré des nations, vous êtes venu expier mon crime, *vous n'avez pas oublié votre parole, l'espérance que vous m'avez donnée*, avant ma mort ! La piété a triomphé des obstacles de votre chemin, l'amour a vaincu les épreuves de votre sentier[3].

Si ma parole est impuissante à redire cette joie des élus du vieux monde, comment exprimerait-elle la joie qui inondait le cœur de Dieu à la vue de ces âmes pressées, sauvées par lui, prêtes à voler sur ses traces au ciel ! Si Joseph oublia tous ses maux

[1] *Ps.* 84. — [2] *Ex.* 15. — [3] *Ps.* 118.

anciens sur le berceau de ses deux fils, et s'écria, en donnant à son premier-né le nom de Manassès: Dieu *m'a fait oublier tous mes labeurs, et la maison de mon père*, que ne ressentit pas le Christ quand il se vit entouré de sa génération de saints, de ses fils glorieux, les princes futurs du paradis, quand cet olivier mystique se contempla couronné de rameaux innombrables, pleins de sève! Oh! que ses douleurs passées lui semblèrent légères, douces au contraire, suaves, comme il aima ces plaies du Calvaire d'où coulèrent sur l'arbre de la croix ces flots de sang précieux qui l'ornèrent de tant de fleurs et de tant de fruits!

Mais que faisons-nous, Seigneur? Que ne communiquez-vous sa portion de gloire au corps qui vous attend dans le sépulcre? Ne vous souvenez-vous plus de la loi de l'équité : *celui qui descend au combat et celui qui garde les bagages auront part égale*[1]? Votre âme, non contente d'avoir mis en fuite les démons, est descendue les persécuter dans leur repaire : votre corps blessé cruellement dans la première rencontre se repose au milieu des bagages : maintenant que la victoire est complète, que les camps ennemis sont dévastés, que vos amis captifs sont libres, maintenant qu'il ne reste plus rien à accomplir dans ces régions sombres, que ne remontez-vous vers votre corps pour partager avec lui les dépouilles des vaincus?

[1] 1. *Rois*, 30.

Ce corps conservait encore dans le sépulcre l'aspect de la mort horrible : gisant sur le rocher, dans le suaire, livide, froid, sanglant, troué de plaies et de blessures. La nuit avait déjà parcouru la moitié de son cours, et bientôt le ciel allait blanchir, puis se parer de l'aurore du côté de l'Orient, quand le soleil de Justice, le Christ, voulant prévenir le lever du roi du jour, réveilla son corps, à la stupéfaction des mondes, avec une merveilleuse rapidité et une incomparable puissance. Quelle transformation soudaine ! Comme la nuée noire, qui frange l'horizon du couchant, s'allume, scintille, rayonne, quand le soleil la pénètre à son déclin, et, loin d'effrayer, comme naguère, les yeux, les éblouit et les attire, ainsi ce corps ténébreux, défiguré dans la tombe, une fois réuni à l'âme du Sauveur, éclata avec des splendeurs inconnues. Quel est celui qui s'avance du fond de la mer furieuse, si brillant et si beau? C'est Joseph, libre désormais, vainqueur de la mort, et le dominateur de l'Egypte soumise. Quel est-il encore ? C'est Moyse sauvé des eaux, de son berceau de jonc pour submerger le Pharaon dans les ondes; c'est Mardochée, revêtu de la pourpre des rois, et condamnant son ennemi au supplice qui s'apprêtait déjà pour lui-même; c'est Daniel, dompteur des lions terribles; c'est Samson, renversant les portes de Gaza et déjouant les projets des Philistins; c'est Jonas, enfin, rendu après trois jours à la vie par la redoutable reine des mers. La mort, en effet, est vaincue par le stratagème divin. Comme le pê-

cheur qui provoque l'hôte des eaux par un appât dissimulant l'hameçon avec art, afin que l'imprudent dévore lui-même l'engin mortel et l'enfonce dans ses entrailles, le Verbe avait dissimulé le Dieu sous la chair de l'homme, il avait offert à la mort poussée par Satan l'appât de son humanité, et la mort était accourue avec des ailes à ce doux festin, elle croyait réduire Jésus en cendre, elle s'exaltait sur sa proie renversée dans une tombe; mais elle sentit bientôt l'hameçon pénétrer sa gorge homicide, et elle comprit trop tard sa téméraire audace. Elle comprit que cette chair d'homme revêtait une vie éternelle; elle comprit qu'elle était au pouvoir de l'hameçon qu'elle avait toujours fui. Et le Seigneur brisa cette audacieuse captive, au point de la jeter en pâture à la moquerie de l'enfance qui l'insulte en disant : *Où est ta victoire, ô mort, ô mort, où est ton aiguillon*? C'est l'argument de saint Athanase pour prouver que la mort est dépouillée de son prestige[1]. Jadis, dit-il, tous la redoutaient avec effroi; aujourd'hui, du grave philosophe au tendre enfant, à la timide jeune fille, dans la fleur de l'âge, quand la vie est si belle, le monde si flatteur, on la bafoue, on la brave avec la foi et la croix, on préfère le trépas pour le Christ à la jouissance du temps. C'est désormais le lion jouet des enfants qui l'irritent impunément; c'est le tyran chargé de chaînes après avoir été vaincu par le roi légitime,

[1] Livre de l'humanité du Verbe.

et promené dans le forum aux huées de la plèbe moqueuse; oui, la mort a été détruite par son propre succès : *O mort, où est donc ta victoire, ô mort, où est donc ton aiguillon*[1]?

Mais vous, ô triomphateur, dans le partage des dépouilles opimes avec votre corps radieux, oublierez-vous votre mère attristée, votre bouche et votre chair aussi? Elle encore fut crucifiée avec vous : pourquoi ne ressusciterait-elle pas avec vous? C'est la sentence de l'Apôtre : *Comme vous êtes les compagnons de mes souffrances, vous serez les compagnons de mes consolations.* De Bethléem au Calvaire, de la crèche à la croix, elle vous a suivi toujours : pourquoi ne participerait-elle pas encore à votre joie, à votre gloire? Rassérénez, Seigneur, ce soleil assombri pour votre amour, dissipez la nuée noire qui couvre encore ce ciel. Fermez les cataractes d'en haut, tarissez cette pluie de larmes, qui tombe des yeux de notre Vierge. Autant qu'on peut le présumer pieusement, cette bienheureuse vierge était retirée dans sa cellule à l'heure de la résurrection ; forte et parée de la foi et de l'espérance, dans une continuelle oraison, elle brûlait davantage d'heure en heure du désir de contempler le jour nouveau; comme une lionne invincible elle rugissait sur son fils mort, au moment solennel, disant : *Lève-toi, ma gloire, lève-toi, mon psalterium et ma cithare*[2]. Revenez du combat, noble triomphateur,

[1] 1. *Cor.* 15. — [2] *Ps.* 56.

bon pasteur, rassemblez votre troupeau dispersé, exaucez les prières de votre mère chérie. Il se hâte, en effet, le noble vainqueur, pour étouffer ces soupirs, pour combler ces ardeurs. Soudain l'humble demeure est enveloppée d'une lumière céleste, la pauvrette rutile comme un diamant des cieux, et, plus brillant que toutes ces splendeurs, Jésus apparaît aux yeux de sa Mère. Moment unique, transports inénarrables! Plus de soupirs, plus de larmes: c'était Jacob saisi à la nouvelle de la renommée de son Joseph encore vivant, ne sachant s'il rêvait, et s'écriant enfin, quand il put croire à ce bonheur: *Il me suffit si mon fils Joseph n'est pas mort!* Que dis-je? Jacob avait outre Joseph une famille nombreuse, et il n'apprit que par un message la bonne nouvelle, et Marie n'avait qu'un fils, et ce fils s'offrait lui-même à ses regards, et il se présentait avec la puissance du maître de la terre et du ciel! Je n'ai pas l'audace de vouloir comprendre l'échange de tendresse qui confondit en un seul cœur le fils et la mère, mais j'affirme que résister à ces témoignages d'amour, que ne pas mourir à la vue de son Jésus, ce fut dans Marie un miracle divin. O comme tu consoles, Seigneur, ceux qui souffrent pour la justice! Qu'est-ce que cette souffrance en regard du bonheur que tu donnes? O labeurs féconds, ô luttes lucratives des serviteurs de Dieu! Oui vraiment heureux les chastes, les patients, les sentinelles vigilantes dans le camp de la vertu, car leur récompense dépassera toute mesure.

SECOND POINT.

Je me demanderai à cette heure pourquoi l'anniversaire de la Résurrection n'a pas un jour fixé invariablement dans l'année chrétienne, comme les grandes solennités de l'Incarnation, de la Nativité, de la Circoncision et de l'Epiphanie, par exemple?

Ceci m'amène à distinguer avec saint Augustin deux espèces de fêtes. Les unes rappellent simplement la mémoire d'un des grands événements du christianisme, les autres, en même temps qu'elles en rappellent le souvenir, nous offrent un sacrement, un symbole.

L'Annonciation, la Nativité appartiennent à la première classe, Pâques, l'Ascension, sont de la deuxième catégorie. Ces dernières fêtes ne prétendent pas nous rappeler seulement la Résurrection et la gloire de Jésus, les bienfaits que nous valent cette déification de l'humanité, et la reconnaissance qu'ils exigent en retour. Voyez plutôt : pourquoi attendre le mois de mars pour célébrer la Pâques, le *premier parmi les mois, le mois des choses nouvelles*, comme dit l'Ecriture? Pourquoi choisir dans ce temps la troisième semaine de la lune qui s'amoindrit alors à mesure, au dire du vulgaire? Pourquoi dans cette semaine consacrer à la fête le sixième, le septième et le huitième jour plutôt que les jours qui précèdent? Que signifie cette conduite? Je me propose de l'expliquer maintenant.

Quel mois convient mieux à l'anniversaire de la Résurrection que celui où dans l'ordre du sensible s'opère le renouvellement merveilleux qu'il nous est prescrit d'accomplir dans l'ordre spirituel à l'époque de la Pâques ? Revêtez l'homme nouveau, dit l'Ecriture, au temps même où tout ressuscite, se lève et verdit au vallon, sur la colline et dans les grands bois, où le ciel se dépouille des nuages et la mer s'étend comme une plaine, où tout en un mot, à l'entour, imite Jésus quittant sa tombe, et nous crie de ressusciter comme lui.

Nous attendons la troisième semaine, parce qu'elle est le symbole du troisième âge qu'inaugure la Pâques chrétienne. Le monde en effet se divise en ces trois périodes : loi de la nature, d'Adam à Moyse, loi de Moyse, de celui-ci au Christ, loi de la grâce, de la résurrection du Sauveur à la résurrection universelle. Nous attendons encore cette semaine pour une autre raison. Le soleil et la lune peuvent signifier Dieu et l'homme ; Dieu c'est le soleil de justice, dit l'Ecriture et chante l'Eglise ; l'homme, *insensé* depuis Adam, est comme *une lune changeante*, dit l'Ecclésiastique. Considérez ce qui arrive quand la lune s'approche ou s'éloigne du soleil ; c'est ce qui arrive à l'homme dans les mêmes rapports avec Dieu. Comme la lune s'éclaire seulement dans la partie qui regarde au ciel quand elle s'approche, comme elle s'éclaire seulement dans la partie qui plane sur la terre quand elle s'éloigne, l'homme s'illumine ou s'obscurcit selon ses ten-

dances bonnes ou perverses. Or c'est à la nouvelle lune que le Christ ressuscita, c'est-à-dire dans le temps où elle est le plus près du soleil et ne brille que du côté où elle regarde; dans le temps où les hommes ne la voyant point, prétendent qu'elle s'est amoindrie, tandis qu'elle est alors inondée de lumière; elle ressemble au contraire à un astre éteint, pour les planètes du ciel, quand elle nous paraît si large et si brillante. Le Christ nous enseigne par ce choix comment il faut le faire ressusciter dans nos cœurs. Le pécheur en s'éloignant de Dieu s'éclaire dans sa partie inférieure, c'est-à-dire il concentre toutes ses forces et ses facultés sur la terre. Alors il est sage selon la chair, il sait conserver et augmenter ses richesses; il sait non-seulement protéger ses domaines, il en sait encore reculer les limites et plaider admirablement pour trois oboles; mais il ignore l'alphabet de la science éternelle : ce sage de la terre, cet astre du monde est obscur et vague, comme une étoile sans lumière, aux yeux des anges. Voilà les hommes nombreux que la terre loue, célèbre, et que le vulgaire admire. Tous ici-bas regardent cette lune pleine, envient, adulent. Mais le ciel dédaigne, méprise et flétrit. Le pécheur, au contraire, qui se convertit, s'approche de Dieu, s'illuminant dans la partie supérieure à mesure qu'il s'assombrit dans sa partie inférieure en s'éloignant de ce monde. C'est au paradis que convergent tous les rayons de son âme, et c'est sur la terre qu'il jette le voile obscur de l'oubli. Il ne s'inquiète plus

de sa race, de son honneur, de sa fortune. Mais combien peu l'imitent et le suivent! Le ciel approuve, il applaudit, il chante, mais la terre à son tour dérisionne, insulte et méprise. Celui qui brille d'un éclat sans égal aux regards de Dieu, ressemble à la nuit sans flambeaux pour la plèbe charnelle. Quoi, crie-t-elle, cet adolescent de si belle espérance, il s'enterre, il s'enfouit dans la tombe du monastère? Ce favori des rois se plonge dans les ténèbres d'une cellule? O sagesse ignorante, ô lune trompeuse! Tu défailles et lui grandit malgré les apparences. Sers le Mammon puisque tu ne veux pas servir Dieu, mais laisse cet élu servir Dieu, puisqu'il le désire, et que personne ne peut servir Dieu et Mammon. Tu comprendras trop tard, tu comprendras ta vanité quand tu t'écrieras avec tes compagnons de l'abîme : O stupides que nous étions! nous estimions l'abnégation une folie, la conduite des pénitents sans récompense glorieuse, et voici qu'ils sont des saints, les habitants du paradis !

Mais à quoi bon, direz-vous, cette dissertation sur la lune? Je reviens et je m'explique. Dieu, *le soleil de justice, la lumière qui éclaire tout être venant en ce monde*, en créant l'homme tourna vers lui la face de ce dernier, comme la face de la lune se tourne vers le roi du jour quand elle est à sa première phase. D'abord, tout entier à sa vocation sainte, l'homme se délectait dans la vue de son Soleil radieux, sans prendre souci des danses, des festins et des plaisirs. Mais ce bonheur fut de courte durée :

le démon introduisit le péché en ce monde, et l'homme se détournant peu à peu de Dieu, se mit à regarder la terre, comme la lune quand elle s'éloigne du soleil. Lisez l'histoire : l'humanité déchue ignore et méprise de plus en plus Dieu à mesure qu'elle s'avance dans les âges jusqu'au Christ, tandis qu'elle devient de plus en plus habile dans la malice et la fraude. Que fit alors le Seigneur? Il attendit que la perversité eût atteint à sa limite dernière, que l'homme se fût éloigné aussi loin de lui que la chose était possible, et resplendît comme une lune pleine de sa propre lumière aux yeux charnels et corrompus. Alors, à la fin de la seconde semaine, le quatorzième jour, quand l'astre des nuits, symbole de cet homme perdu, eut atteint son plus grand développement au jugement de la terre, il envoya son Fils pour ramener par sa mort le genre humain vers lui, comme cet astre allait revenir vers son centre, et pour nous rapprocher de plus en plus du ciel, jusqu'au jour heureux de la lune nouvelle, jusqu'au jour où le soleil et la lune, c'est-à-dire le Christ et l'Eglise, s'uniront dans la Jérusalem divine par une conjonction éternelle.

Voilà pourquoi Pâques se célèbre en ces jours. Je puis assigner aussi deux raisons au choix du sixième, du septième et du huitième jours de cette troisième semaine pour l'accomplissement du grand mystère. Dieu créa l'homme le sixième jour, le Christ, son Fils, devait bien régénérer cet être tombé le sixième jour. Dieu s'était reposé le septième, et le septième

le Christ se reposa dans la tombe. Dieu ne songea plus au huitième jour qu'à gouverner son œuvre, et le huitième jour le Christ se leva du sépulcre pour gouverner l'Eglise. De plus, le Seigneur nous enseigne dans ce triduum sacré ce que nous devons faire, espérer et désirer, selon la remarque de saint Augustin. La vie du saint se résume en ces trois jours : celui de la passion, que remplit ce cri, *prenez votre croix, suivez-moi :* c'est le temps de la vie, commencé au berceau, il finit à la tombe ; celui du sabbat, où résonnent ces douces paroles, *bienheureux ceux qui sont morts* dans le Seigneur : c'est le temps du repos, du sépulcre à la résurrection ; celui, enfin, de cette résurrection glorieuse où *sera détruite la mort* ennemie, où notre corps deviendra brillant comme celui du Christ : jour de la quiétude, de la joie, jour sans fin, éternel, sans déclin, sans couchant. Voilà les trois jours dont parle le psalmiste quand il dit : *Je suis avec lui dans la tribulation, je l'en arracherai, et le glorifierai.* Dieu en effet est avec le juste au jour de la passion ; il le délivre de la souffrance au jour de la mort, et il le glorifie le huitième soleil. C'est pourquoi il dit, *je suis avec lui* le sixième jour, *je le délivrerai* le septième, et puis je le *couronnerai de gloire.*

Quel est donc le crime de ces audacieux qui, intervertissant l'ordre divin, veulent célébrer en ce monde le septième et le huitième jour de la vie? Volonté impuissante après tout. S'ils ne célèbrent point ici-bas le jour de la souffrance, ils le célébre-

ront dans l'abîme. Qu'on ne s'abuse pas : pour vouloir jouir du sabbat avant l'heure, — sabbat si rapide, si orageux en ce monde, — qu'on ne compromette point le sabbat réservé aux élus. Quelle folie de se réjouir quelques instants sur cette terre pour commencer aux enfers ce carême lugubre qui se prolonge sans fin, sans Pâques joyeuse qui le couronne !

Je vous prie donc, je vous supplie d'y songer : c'est le décret que nul ne parviendra au repos et à la gloire qu'en passant par la tribulation, qu'après avoir porté sa croix. Or qu'est-ce que porter sa croix ? C'est supporter les injures, rendre le bien pour le mal, combattre le vice, refréner ses instincts en honorant toutes les vertus.

Mais, direz-vous, si je pèche, je me confesse : ne porté-je pas ma croix ? Tu te confesses, mon frère, c'est vrai, mais avec quelle contrition, quelle douleur, quelle ferme propos, quel esprit de justice ? Ah, tu te confesses ! et il n'est rien que je redoute d'entendre comme ces confessions qui abondent dans le siècle. N'as-tu pas promis au prêtre chaque année le repentir ? Toujours même promesse, et toujours même rechute, s'aggravant de plus en plus avec l'abus multiplié des grâces. Ecoute bien cette fable. Un berger surprend le loup dans son étable et le menace de la mort. Mais le loup, beau parleur, use de sa faconde, il promet de ne plus troubler à l'avenir la bergerie. — Tu dis vrai, réplique le villageois, car je vais t'exterminer, animal cruel qui tues

et dévastes pour le seul attrait du carnage. — Enfin le loup insiste et le berger se laisse toucher. Le loup s'éloigne en méditant sagement sur les avantages de la sobriété. Mais un agneau qui bondit tout auprès vient troubler ses réflexions salutaires. Grave tentation ! Que fait le loup ? Voilà mon dîner, dit-il, mais le berger ? Il prend enfin son parti : cet agneau, continue-t-il, ne vaut rien, je n'en donnerais certes pas trois oboles, et sur ce il le dévore, car il avait promis seulement de ne pas dérober dans sa faim au-delà d'une valeur de sept oboles. Il rencontre le jour suivant un bœuf suivi de son veau : ce bœuf, dit-il, peut bien valoir quatre oboles, le veau est cher à trois oboles : sept oboles, somme toute, je ne manque pas à ma promesse, et le bœuf avec sa suite a le sort de l'agneau. Je te le demande, mon frère, n'est-ce pas la conduite de beaucoup chez les hommes ? Ils mènent toute l'année la vie du loup ; ils promettent le samedi saint, au pasteur qui les menace, de venir à résipiscence ; mais quoi ? La Pâque passe, les occasions se présentent, on est tenté, on s'évertue à diminuer le crime, on le rapetisse à la taille d'un péché véniel. On t'invite à la taverne ! — O, dis-tu, j'ai promis de ne plus la fréquenter. — Tu te trompes, reprend-on, tu as promis de ne plus t'enivrer. Je l'ai promis de même, et je compte bien tenir ma promesse ; mais je veux aussi célébrer ma Pâques en vidant une coupe de vin. Et tu suis le tentateur, et tu reviens de la taverne si fidèle à ta parole que ta démarche s'égare loin de la

ligne droite. Mais je n'en finirais pas. En un mot, nous accusons chaque année les mêmes fautes, nous les accusons sans repentir pour y retomber le lendemain : ce ne sont donc pas des confessions fructueuses, nous ne portons donc pas notre croix, nous ne la portons jamais : comment parviendrions-nous au sabbat, à la gloire! Je le dis sérieusement, tu célébreras, mon frère, éternellement la sixième férie dans l'abîme.

Je te semble trop dur, trop austère. Je suis austère, je l'avoue, mais le but que je t'indique est suave, mais le terme où tu cours par les sentiers faciles est encore plus atroce. Moi je t'enseigne la voie du Christ, de sa Mère et des saints.

Méprisons donc le sabbat de la vie présente, sabbat triste, orageux, rapide, éphémère, nécessiteux, inconstant, trompeur; arrière ce sabbat de la terre avec son lugubre cortége de maladies toujours renaissantes, ses douleurs, ses angoisses; si ma tête est saine, mes membres se fatiguent; si mes dents sont bonnes, mon estomac s'affaisse; si je suis enfant, je crains la verge; si je suis adolescent, l'amour me torture; si je suis homme, les soucis de la famille me troublent; si je suis vieillard, la pensée seule me brise : riche ou pauvre, roi ou sujet, illustre ou obscur, cette vie n'est pour moi qu'une douleur, une mort prolongée. Méprisons donc ce sabbat trompeur où chaque âge est imparfait et infirme. Si la vieillesse est sage, elle est faible; si la jeunesse est robuste, elle est étourdie; allons, allons

au Christ par le chemin de la tribulation. O doux sabbat des saints! ô sabbat du siècle futur, le seul vrai, le seul heureux! C'est vers lui que je tends, que je cours, intrépide, à travers les obstacles. Là je revêtirai une jeunesse prudente, une vieillesse robuste, ô sabbat toujours vivant, toujours fleuri, dans le commerce du Christ pendant toute l'éternité!

IV.

L'ASCENSION.

Il convenait à la divine Sagesse de confirmer solennellement la paix conclue par le Christ entre le ciel et la terre, à la grande joie des anges et des saints. Or, que fallait-il à ce monde, desséché par le soleil, et pour qui depuis 4,000 ans le firmament était resté d'airain, sinon la pluie bienfaisante de l'Esprit de Dieu? Quoique quelques gouttes de cette eau précieuse fussent tombées sur les patriarches et les prophètes, dans les temps anciens, au sommet des collines de la terre, le fleuve ne coulait encore qu'au ciel et ne réjouissait que la Jérusalem d'en haut. D'autre part, les cieux désiraient depuis long-temps contempler ce fruit incomparable de l'humanité, la chair du Sauveur, déjà glorieuse et immortelle, la plus noble, la meilleure des natures éparses sur la

surface des mondes. Puisque donc la terre enviait au ciel son Esprit et le ciel le corps du Christ à la terre, Dieu décida sagement l'Ascension triomphante du Christ et la descente du Saint-Esprit, pour resserrer l'union conclue par cet échange de bienfaits mutuels, pour ouvrir un commerce facile entre les hommes désireux du paradis, et les anges qui devraient visiter ce monde. De la sorte un chemin large, facile, se traçait pour toujours entre la terre et le ciel devant les pas joyeux des anges et des justes.

Mais comme c'était la malice humaine qui avait allumé les inimitiés anciennes, et déchaîné cette guerre atroce qui venait de s'éteindre dans le sang de la grande victime, le ciel était en droit de demander que l'Esprit saint ne descendît qu'après l'Ascension du Sauveur. C'est ce qu'avait signifié celui-ci dans ces paroles adressées à ses disciples: *Il vous importe que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas vers vous*[1]. Telle était donc la condition de cette confirmation de la paix : le premier gage devait être fourni par le premier auteur de la discorde. C'est pourquoi le Christ, après avoir vaincu l'enfer, enchaîné le prince des démons, ouvert les limbes, exterminé la mort, enseigné ses apôtres, institué les sacrements, résolut de se rendre à l'attente des cieux; et, chargé des dépouilles opimes, dans ce jour glorieux, aux rugis-

[1] *Jean*, 16.

sements de l'abîme, aux acclamations des anges, aux harmonies des sphères, le front ceint du diadème de l'immortalité et non d'un laurier éphémère, par sa propre puissance et non dans un char, il monta au-dessus des nues, il fit son entrée solennelle dans le Capitole céleste, et il triompha des légions du tartare.

Mais une grande partie de ces joies d'en haut nous appartient aussi, car les hommes sont entrés au ciel en même temps que le Christ, et en ont pris possession comme lui. Aujourd'hui nous nous sommes assis au-dessus des Chérubins à la droite de Dieu. Quel champ vaste se déroule ici devant moi! Mais je dois me restreindre, et je veux prendre pour texte et mesure de mon discours cette courte sentence de saint Paul : *En montant au paradis, il emmena la captivité captive, il donna les dons aux hommes.* Sentence que l'Apôtre semble avoir empruntée au Prophète qui a écrit : *Tu es monté au paradis, tu t'es emparé de la captivité, tu as reçu des dons pour les hommes*[1].

Je me demande d'abord quel est celui qui monte? L'Apôtre et le Prophète ne l'indiquent que vaguement. Les Nestoriens, qui admettaient deux Christs, étaient obligés de répondre que celui qui monte c'est le Christ, Fils de la Vierge. Les Appellistes, au contraire, qui prétendaient que le Verbe avait emprunté son corps aux éléments et non à la Vierge,

[1] *Ephes.* 4; *Ps.* 67.

disaient que le Verbe était remonté sans sa chair vers son Père, en abusant de ce texte de saint Jean : *Personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui l'habite*[1]. Le Verbe, disaient-ils, est descendu sans son corps, il est donc remonté sans son corps. Les Cerdonistes qui niaient la nature humaine du Christ, les Eutychiens qui l'absorbaient dans la nature divine, sont tombés dans la même erreur.

Mais l'Ascension du Sauveur réfute elle-même ces raisonneurs insensés, elle parle assez haut, nous n'avons pas besoin d'interroger d'autres témoins. Celui qui monte par sa propre vertu ne peut pas être simplement un homme comme l'a rêvé Nestorius, et celui qui monte ne peut pas être simplement un Dieu comme l'ont inventé ses rivaux en hérésie. Un homme peut être enlevé au ciel par une force étrangère, il ne s'élève pas de lui-même, il ne va pas s'asseoir à la droite du Père de son plein droit. Un Dieu, d'autre part, est partout, il remplit le temps et l'espace, il ne saurait monter.

C'est ce qu'a très-bien compris l'Eglise catholique, qui dit que le Christ est monté au ciel, tandis qu'elle enseigne que Marie a été enlevée au paradis; car le texte dont les Appellistes abusent, réserve absolument le privilége de Jésus, et le réserve sans partage. D'autres sont élevés, lui seul monte, le Dieu enlève lui-même sa chair qui franchit les es-

[1] *Jean*, 3.

paces de la sorte, sans secours, sans une force étrangère. Quant à l'objection des Appellistes elle reste sans valeur; comme le dit saint Augustin, celui qui monte est celui-là même qui est descendu; le Verbe c'est le Christ; *personne ne monte donc au ciel si ce n'est le Verbe qui en est descendu.* La chair n'est point montée, elle a été enlevée par celui qui montait.

Mais où montait-il, le fils de Marie? Au ciel, au-dessus des chœurs des anges, dit saint Cyprien, à la droite de Dieu, comme il convenait à sa nature, à son titre de Roi des mondes. Mais est-il assis, se tient-il debout auprès de son Père? S'asseoir est un signe de faiblesse et d'infirmité, et les corps glorieux ne sont ni faibles ni infirmes. Si le Christ est représenté comme assis dans le langage de l'Ecriture, l'Ecriture parle en métaphore; elle dit bien aussi de Dieu qu'il s'asseoit. Par cette parole elle a voulu démontrer la gloire singulière, royale, souveraine du Fils qui s'asseoit, seul, à la droite de son Père, tandis qu'elle raconte simplement des saints qu'ils se tiennent humblement à cette droite.

Jésus monte au ciel, il y monte en conduisant la *captivité captive:* hébraïsme qui signifie simplement la délivrance des captifs des limbes et leur nouveau servage au paradis. Les esclaves de l'enfer ont échangé les chaînes d'airain contre les chaînes d'honneur, ils sont devenus les esclaves de celui dont il est écrit, *servir Dieu c'est régner,* et les signes de ce divin servage sont la splendeur et la gloire.

Je m'explique encore.

C'est un être supérieur que l'homme pour qui le Fils de Dieu a entrepris de faire la guerre à Satan, pour qui la Lumière incréée est mêlée dans un conflit immortel avec le roi de la nuit. Selon les chances de la bataille l'homme tombe au pouvoir de l'un ou de l'autre de ceux-ci, mais, quelles qu'elles soient, il sera toujours captif et chargé de chaînes solides. Dieu ambitionne avec tant d'ardeur de conserver cet enfant de son amour, ce Benjamin de la création ! Satan brûle d'un désir si indomptable d'arracher au créateur sa créature aimée, pour qu'elle, la dernière venue, partage sa rébellion et sa ruine à lui, l'aîné des mondes ! Quels liens forts nous unissent à Dieu ! Ecoutez-le les nommer lui-même dans le prophète Osée : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis ;* c'est le lien de la charité et de l'amour, ce sont les dons, les bienfaits innombrables que l'humanité a reçus d'en haut. Qu'est-ce que nos obligations, qu'est-ce que la reconnaissance pour notre bienfaiteur ? N'est-ce pas une chaîne infrangible, une chaîne d'amour ? Dieu donc nous enchaîna par les dons dès le principe, par sa grâce et par ses promesses de la béatitude, de la gloire et de la félicité. Voilà le *triple lien* du sage qui *se rompt difficilement*. Mais le péché accomplit cette œuvre difficile, les forces de l'homme rebelle triomphèrent de cette chaîne solide ; *dès l'origine tu as brisé mon joug*, s'écrie le Seigneur dans le Prophète, *tu as rompu mes liens*. Mais qu'arriva-t-il à cet es-

clave fugitif? Fut-il libre ou tomba-t-il sous un joug plus misérable? Ecoutez encore le Seigneur dans un autre prophète : qu'*il soit enchaîné avec le fer et l'airain, que la rosée l'inonde, et qu'il paisse avec les brutes.* Qui ignore que cette malédiction est devenue notre lamentable histoire? Que proclament cet exil, ces mouvements désordonnés de l'âme, ces révoltes effrénées de la concupiscence, ces labeurs, ces souffrances, toutes ces calamités qui pullulent autour de l'humanité déchue? L'homme a donc secoué le joug d'or, mais pour se courber sous le joug de plomb, il a brisé la corde de soie, mais ses pieds ont été rivés à des entraves d'airain : il est devenu l'esclave de Satan, qui l'a entouré d'abord des liens des péchés, puis le retient à la chiourme infernale par la double chaîne du besoin et du plaisir. Qu'est-ce que la chaîne du besoin? Ne la traînons-nous point après nous? Manger, boire, se vêtir, sommeiller, quelle lourde chaîne! Que de sueurs, d'artifices pour la porter jusqu'à la tombe[1].

Oui, mais il est encore un autre lien maudit, les faux besoins, qui paralyse, surtout en ce temps, dans ses captieux contours, de nombreuses victimes parmi les jeunes hommes. On s'est imaginé qu'il convenait à son état et à son rang de vivre à la mode de ses égaux en titre et en fortune. Si un fat change d'habits chaque mois, on l'imite afin de ne pas passer pour avare. Si un adolescent se pare de

[1] *Osée*, 11 ; *Eccl.* 4 ; *Jérém.* 2; *Daniel*, 4.

je ne sais quel collier d'or, signe extérieur sans doute du servage infernal, tous se modèlent sur lui comme des singes dociles. Ne vous blessez pas, je vous prie, de ces paroles. Je dois les dire parmi vous, jeunes hommes, au prix de mon salut. On vous invite à la taverne, votre désir est contraire, mais vous suivez le tentateur pour vous donner des airs de savoir vivre. C'est l'usage de la patrie, il faut vivre comme tout le monde, si l'on ne veut passer pour un superbe censeur et devenir un jouet : voilà vos excuses. O malheur du temps, ô nécessités trompeuses imposées par le démon! Le véritable honneur est fils de la véritable vertu ; il marche sur les traces de la prudence, de la justice, de la tempérance et de la sobriété. Vous craignez de vous perdre de réputation si vous n'imitez pas les vains adolescents, et vous ne craignez pas de passer pour vain vous-même? Vous craignez la médisance moqueuse si vous résistez à l'ami qui vous pousse à l'ivresse, et vous ne craignez pas, si vous obéissez, la réprobation des probes et de Dieu? Quoi! vous rougissez d'être appelé sobre, et vous ne rougissez pas d'être appelé ivrogne? Que peut-il arriver de pire à l'Eglise de Jésus? Et qu'arrivera-t-il au temps de l'Ante-Christ si nous avons honte déjà de la vertu et si nous nous honorons du vice? Vous rougissez d'avouer votre désir de rester sobre? Rougissez donc d'être chrétien, car la sobriété est prescrite par le Christ. Vous rougissez de ce qu'on vous appelle chaste? Rougissez donc d'être appelé chrétien,

car le Christ a enseigné la chasteté. Vous rougissez de ne pas venger une injure? Rougissez donc de votre baptême qui vous fait une loi du pardon des outrages. Ah! *brisons, brisons*, je vous prie, *ces chaînes, rejetons loin de nous ce joug* des faux besoins. Je l'affirme, si quelqu'un osait mépriser hautement les modes nouvelles, affronter les usages pervers, se montrer chrétien partout et toujours, loin de le jouer, de sourire, comme on le redoute, la foule admirerait et l'appellerait sage, car cette chaîne de la fausse nécessité ne repose que sur une crainte vaine et une appréciation mensongère.

Que dirai-je de la chaîne du plaisir? de cette chaîne aux tresses aussi nombreuses qu'il y a de voluptés? L'imbécile humanité s'y précipite comme s'il ne s'agissait pas de tomber dans une ignoble servitude, mais bien de faire une capture magnifique. Le sage crie que toute chose créée est une tentation et une embûche pour le frivole, et le frivole, pour afficher la folie, délaisse le Créateur pour poursuivre d'un immense désir la créature. Saint Paul crie: *Fuyez la fornication*, mais l'homme y court au contraire avec plus de vélocité. Saint Paul crie : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans les filets du démon*, et l'on ne fait que souhaiter davantage d'être enlacé dans ce piége chéri. Les saintes Lettres crient : *Un jugement sévère sera sur la tête de ceux qui gouvernent*, et c'est à qui, parmi nous, aggravera ce jugement terrible. Et, chose plus triste encore, les déçus dans la poursuite des

honneurs, loin de s'en réjouir, envient aux élus de la fortune leur responsabilité effrayante auprès de Dieu. Si vous aperceviez un passant se heurter à une pierre, ou tomber dans une fosse, vous deviendriez prudent, vous tourneriez l'obstacle : pourquoi donc cette légèreté, cette folie qui court le monde ? Pourquoi ces désirs insatiables du servage de l'abîme ?

Dieu, du moins, en a eu pitié. Descendons, a-t-il dit, délivrons notre transfuge, circonvenu par Satan qui l'écraserait bientôt sous son joug. Mais quand nous l'aurons délivré, nous doublerons les chaînes anciennes pour nous assurer de sa fidélité. Et le Fils de Dieu descendit, il provoqua Satan en combat singulier, il le renversa du premier choc, le fit crier merci, et émancipa ses esclaves. Mais il ne les délivra pas de la chaîne de la nécessité pour conserver un signe permanant de l'antique servage et de sa grande victoire, il nous laissa en proie aux besoins de la nature, à la maladie, à la mort, pour nous faire ressouvenir sans cesse du passé et de ses miséricordes.

Mais quels liens ajouta-t-il aux liens anciens ? Les bienfaits de la Rédemption qui sont plus nombreux et plus grands que les bienfaits de la création. Il n'y a pas eu d'échange en effet entre le Créateur et la créature comme entre le Sauveur et sa nouvelle famille. Il nous donna, en nous sauvant, ses dons, sa gloire et sa grâce; il reçut de nous la faculté de souffrir et de mourir. N'était-ce pas doubler les liens

existants? Et pour y parvenir, lui qui créa sans effort, sua sang et eau, défaillit sur la route du Calvaire, eut soif, répandit son sang et mourut dans une grande affliction. Il monta donc au ciel en conduisant en vérité la captivité captive. Car nous sommes tous montés avec lui, du moins, en espérance, enchaînés à son triomphe par tous ses dons et de plus par les liens de la fraternité.

SECOND POINT.

Quelques-uns pensent peut-être que si l'Ascension du Christ fut une occasion de joie pour les anges, elle fut une douleur au moins pour les hommes délaissés. Ce que le ciel gagnait, la terre le perdait. Mais qu'ils prennent garde à cette parole: *Si vous m'aimez, vous vous réjouirez, parce que je vais vers mon Père.* Il nous était utile en effet que le Christ allât vers son Père, car s'il *conduisit captive la captivité* pour honorer son triomphe, il *fit pleuvoir ses dons* d'en haut pour l'*avantage des hommes*. Dons si magnifiques, que, dans le seul espoir de les recueillir bientôt, les apôtres saluèrent l'Ascension de leurs applaudissements et retournèrent joyeux à Jérusalem.

Quels furent donc ses dons? L'Esprit saint, source de tous les autres, qu'il répandit sur les hommes dix jours après l'Ascension, et sa présence, elle-même, à lui le Christ auprès de son Père, comme notre avocat et notre appui, pour devenir de plus notre juge en restant toujours notre ami et notre frère!

Quel sujet de confiance, en effet, qui désespérerait de sa cause quand il la sait confiée à un arbitre pareil! C'est enfin l'aliment que cette Ascension fournit à notre foi, à notre espérance et à notre charité : à notre foi parce que nous croyons en celui que nous ne voyons pas et qu'*heureux sont les hommes qui croient sans avoir vu;* à notre espérance, parce que nous avons confiance que les membres du corps mystique du Christ suivront sûrement leur chef dans le ciel; à notre charité, parce qu'elle vole sur les ailes de la foi et de l'espérance jusqu'au lieu de ses désirs, parce qu'elle s'embrase par l'attente qui se prolonge, parce qu'elle recherche les choses d'en haut, se dégoûte de la terre, selon le conseil de l'Apôtre, et habite au paradis.

Mais quand, comment le Christ est-il monté? Quarante jours après sa résurrection. Pourquoi ce long espace de temps? Parce qu'il voulait prouver qu'il était ressuscité après sa passion : *Ut præberet seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis*, établir l'Eglise, saint Pierre, les sacrements, annoncer la venue de l'Esprit et nous inculquer de plus en plus l'humilité et l'amour. Car ce furent les vertus qu'il se plut à faire briller surtout dans sa personne, dans ces derniers jours de son exil, quand déjà il vivait de la vie des anges.

Mais comment est-il monté? Et *il conduisit* les apôtres, dit saint Luc, *dehors, à Béthanie, et levant les mains, il les bénit, et voilà que, pendant cette bénédiction dernière, il montait et s'élevait au ciel.*

Ce fut du haut d'une montagne presque déserte, devant quelques disciples, qu'il s'éleva, lui qui avait souffert la mort dans la cité fameuse, pour nous apprendre à fuir la gloire et à accepter volontiers les outrages publics. Il bénit ses disciples, il pria sur eux. Il traça sur leur tête, sans doute, le signe invincible de la croix, et c'est de lui que les apôtres ont pris l'usage de reproduire ce symbole sur le front des possédés, des malades et des pécheurs. Il s'éleva enfin peu à peu devant tous, les *bénissant* toujours, pour leur apprendre à regarder en haut, à attendre de là tout secours, à y fixer le cœur comme les yeux.

Mais que dirai-je de la multitude des saints et des anges qui formaient son escorte? Jacob a dit de lui-même : *J'ai traversé le Jourdain avec mon bâton, et je reviens à la tête de deux tribus.* Le Christ était descendu seul du ciel, seul il traversa le Jourdain de la passion, appuyé sur le bâton de la croix, *pas un enfant des nations ne suivait sa trace ;* mais il retourne vers son Père à la tête de deux brillantes tribus, la tribu des saints et la tribu des anges. Et avec quelle pompe, quel éclat? Si l'Eglise militante chante et se réjouit au milieu des cris de guerre et des fanfares des trompettes, quelle joie, quels transports dans l'Eglise triomphante! O si vous entendiez les orgues, les cithares, les chœurs qui résonnent aujourd'hui dans les temples et sur les places de la Jérusalem céleste! O si vous pouviez contempler ces spectacles nouveaux, ces triomphes des es-

prits bienheureux! O comme votre âme se fondrait d'amour, comme elle chanterait : *Le Seigneur est monté* dans sa gloire, alleluia, alleluia! *Il est monté au bruit de la trompette*, alleluia, alleluia. *Entraîne-nous*, Seigneur, *je vais courir à l'odeur de tes parfums. O qui me donnera les ailes de la colombe pour voler au ciel, le lieu de mon repos*[1]!

Est-ce que vous ne désireriez pas monter avec le Christ? Vous le désirez certainement, et vous ne le nierez point. Malgré les résistances de l'enfant à la science, un philosophe a pu dire, tout homme désire savoir. Je dis avec plus de vérité encore, tout homme désire monter. Pourquoi l'adolescence est-elle si assidue à ses études? Pour monter. Pourquoi beaucoup embrassent-ils le rude métier du guerrier? Pour monter encore. Pourquoi d'autres se font-ils moines? Pour devenir abbés, pour monter toujours. Quelque dégradée qu'elle soit, cette ambition vient d'un principe légitime. La patrie des âmes c'est le ciel, et la terre se condense par son propre poids vers son centre. Quoi donc d'étrange que l'âme veuille monter? Je comprends ces élans, je constate leur noblesse originelle; le poisson meurt hors des eaux, tout être est mal à l'aise hors de sa sphère : l'âme se fatigue dans cette matière qui *paralyse le sens penseur*. Malgré les caresses de la chair qui l'endort, elle se réveille parfois, et trahit sa nature en s'élançant vers les hauteurs.

[1] *Gen.* 32; *Isaïe*, 63; *Ps.* 46, 54; *Cant.* 1.

En un mot, l'homme est fait naturellement pour monter, pour monter aux cieux.

Mais que lui arrive-t-il souvent? Il imite l'enfant capricieux se hâtant sur les flancs de la colline qui lui semble toucher au ciel. O si je pouvais escalader cette cime, se dit celui-ci avec ardeur, j'atteindrais de ma main à la voûte bleue, je pourrais contempler de près le soleil que j'ai vu de la vallée reposer sur la hauteur! Mais quand il est parvenu à son but, il aperçoit son illusion : la voûte bleue est loin encore, bien loin de la terre.

Comme lui l'homme aperçoit des hauteurs dans le monde moral, des hauteurs sur lesquelles il lui semble que repose le ciel. Je signale surtout la colline du pouvoir et celle de la science. On se presse vers la royauté, ou la pourpre, ou la tiare, en songeant au cortége étincelant des rois, à la suite majestueuse des pontifes, aux titres illustres que procure une telle gloire. O quelle belle montagne, s'écrie-t-on! Qu'elle est élevée, sublime! Elle me semble dominer la nue. Si j'en atteignais la cime, est-ce que je ne serais pas parvenu au ciel? Ne serais-je pas un Dieu parmi les hommes? Allons, courage, rampons des pieds et des mains, à l'œuvre sans relâche. Et l'on rampe ainsi des mois, des années; mais si l'on parvient enfin, dans la vieillesse, à atteindre ce haut plateau, rêve de la vie qu'il consuma tout entière, au milieu des troubles renaissants sans cesse, des inquiétudes, des défections des cités, des révoltes des soldats; en proie au libelle

qui diffame, à la guerre qui humilie, à la vieillesse qui engourdit, on aperçoit son erreur, et la réalité désenchante. Quoi! avec cela être roi, être pontife, s'écrie-t-on avec amertume? Je croyais y trouver le bonheur, je n'ai rencontré qu'une incomparable misère. C'est cette montagne que Lucifer voulut le premier franchir : *Je monterai dans le ciel*, disait-il, *je placerai mon siége sur les astres de Dieu*[1].

La montagne de la science paraît aussi bien belle, bien voisine du ciel, de loin. Il ne s'agit de rien moins que de pénétrer les secrets des mondes et de lire à livre ouvert dans la nature. Mais qu'est-elle en vérité pour celui de vous qui l'a gravie jusqu'à son faîte? Un néant. Qu'y a-t-il de certain, quelle question n'est pas encore en litige? O savants, outres vides quand le souffle de l'orgueil ne vous gonfle pas à son gré! C'est cette montagne que notre premier père s'efforça de franchir : tentative malheureuse qui lui valut d'être précipité avec toute sa race dans la vallée profonde de l'ignorance.

Mais quoi! faut-il renoncer à la science et déserter les écoles? Je ne dis pas cela : que les écoles s'ouvrent au contraire, se propagent, se dilatent. Mais alors pourquoi blâmer ceux qui se livrent aux études? Je ne les blâme pas, comprenez-bien mes paroles : je blâme celui qui s'arrête à la science comme à son but dernier, en s'imaginant y rencon-

[1] *Is.* 14.

trer le ciel. Voilà l'erreur que je combats. Le pouvoir, la science ne conduiront jamais à la gloire sans la piété, sans la vertu. Et, en vérité, où tendent vos efforts, aspirants à la puissance et au doctorat? A faire s'élever un peu de bruit autour de votre nom, cela est sûr. Or jusqu'où s'élèvera ce bruit, jusqu'où ira votre renom? Il ne franchira pas le Caucase, il ne traversera pas le Gange, croyez-moi, et vous n'aurez pas un meilleur sort qu'Aristote et Alexandre dont Cicéron a tracé les limites de la gloire. Pensez-vous que les anges et les esprits de l'air s'inquiètent beaucoup du savoir d'Aristote et du génie d'Alexandre? Non, non, votre renommée ne quitte pas la terre, et résonnera sur cette terre dans des bornes resserrées. Quelle folie de consumer ses jours à acquérir un renom qui ne dépassera pas le toit de nos demeures, et qui ne se répandra un peu terre-à-terre qu'après la mort, à l'époque où peut-être on sera torturé dans les abîmes! Et dire pourtant que le nombre de ces insensés est immense!

Méprisons, nous chrétiens, ces montagnes trompeuses. La montée est d'ailleurs si pénible; si peu y atteignent, et ceux-là y parviennent si cassés déjà par les ans, quelquefois, pour être précipités de plus haut dans une chute lamentable, comme le proclame la ruine fameuse de Lucifer et d'Adam! Imitons Celui qui est descendu vers nous, et suivons la voie qu'il nous a tracée pour monter après lui. Cette voie est la seule vraie, l'Ascension glorieuse le

prouve : seul le Christ, pour récompense de sa vie, a pu monter où l'homme et l'archange n'ont pu jamais parvenir.

Or quelle est cette voie ? C'est une voie inconnue aux puissants et aux sages, c'est la voie de la folie de la croix. Quoi de plus dédaigné, en effet, du fort et du sage ? Mais qu'ils dédaignent, la croix est le seul chemin du paradis, la seule montagne d'où nous puissions monter au ciel : *Il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, et celui qui veut venir après lui, doit s'abnéger soi-même, prendre sa croix et le suivre. Celui qui veut venir après moi*, dit le Christ. — Mais tous, Seigneur, nous voulons aller après vous. Que faut-il donc faire ?—*Abnégez-vous vous-même.* — Mais que signifie cette abnégation ? Nous ne comprenons pas : parlez-vous en paraboles ? — Non, je vous le répète, abnégez-vous vous-même, c'est-à-dire renoncez-vous dans le sens absolu du terme, dépouillez-vous, imitez-moi, puis *levez votre croix et venez*. Voilà le chemin tracé. La solennité d'hier vous l'annonçait d'ailleurs : l'Invention de la croix précède dans l'Eglise la fête de l'Ascension, comme un hérault qui proclame qu'on ne monte au ciel que par le Calvaire [1].

Chargeons donc résolument notre croix et suivons Jésus. On est malade : qu'on supporte son mal avec calme, qu'on rende grâces à Dieu et qu'on charge sa croix. On est affligé d'une épouse morose, diffi-

[1] *Luc.* 24; *Matth.* 16.

cile, colère : qu'on la traite avec douceur, qu'on rende grâces à Dieu et qu'on charge sa croix. On est en butte à la plus noire ingratitude, on est récompensé de ses aumônes par le vol, on est éprouvé par des pertes douloureuses, par la mort cruelle : qu'on supporte ces infortunes avec courage, qu'on rende grâces à Dieu et qu'on charge sa croix. Il en est qui portent bien la croix qu'ils s'imposent eux-mêmes, quelque lourde qu'elle soit, mais qui ne peuvent porter celle que leur impose le Seigneur, quoiqu'elle soit souvent fort légère. On jeûne, on prie, on veille, on fait l'aumône sans peine, mais l'on s'indigne contre la maladie qui survient. On se flagelle et l'on s'irrite contre l'injure qui s'élève. Quelle démence ! C'est le médecin sans doute qui fixe le remède et la quantité du remède qui convient au malade. C'est donc à Dieu, qui connaît notre plaie, qu'il convient de mesurer la longueur et la pesanteur de notre croix. Il faut donc accepter tout de sa main comme de la main d'un sage docteur. Ne l'oublions pas, la croix élève seule au ciel, Dieu châtie ceux qu'il aime, il châtie quiconque devient son fils, il a même châtié Jésus qui se portait caution pour les hommes. Mais aussi il lui a donné une place d'autant plus distinguée à sa droite, il l'a comblé d'une gloire d'autant plus éclatante, qu'il lui avait imposé une croix plus lourde et plus atroce.

V.

LA PENTECOTE.

Telle est la grandeur et l'excellence des bienfaits e Dieu que l'intelligence humaine ne saurait les omprendre et les célébrer dignement. C'est d'ail- eurs un mystère providentiel. Ecrasée sous la ma- esté de ces faits surnaturels, la raison s'abnège, econnaît son néant et abandonne ce domaine nou- eau à la foi qui l'exploite glorieusement.

Mais parmi ces faits surhumains, parmi ces ienfaits pleins de grandeur et de majesté, la des- ente de l'Esprit sur les apôtres qu'il transforme our la conquête du monde, est à coup sûr l'un es plus élevés et des plus impénétrables. Comment onc ma parole s'élèverait-elle à ces hauteurs di- ines? Si l'Esprit ne la prend lui-même sur ses ailes, , comme autrefois pour les apôtres, il n'agrandit otre intelligence, il n'élargit ses horizons jusqu'au el, que puis-je dire, et que pourrez-vous com- rendre? Qu'il m'inspire donc et qu'il vous inspire, j'oserai aborder le mystère que l'ange ne saurait i expliquer ni saisir.

Qu'est-ce que l'Esprit saint, sinon le lien substan- el, admirable, indissoluble du Père et du Fils, le ilieu de leur communion ineffable? Il ne vient pas ulement du Père, il n'appartient pas seulement au ils, il procède des deux ensemble : c'est la cha-

rité, c'est l'amour dont le Père et le Fils s'aiment. Cette conjonction inénarrable des deux augustes personnes, cette suavité qui les unit, ce chant de tendresse qu'elles s'envoient éternellement, qui a semé les univers avec tant de magnificence, qui les conserve pour le Père et le Fils dont il procède comme d'un seul principe et d'une unique aspiration, quoiqu'il soit leur égal : nature vivante, origine de la vie, Dieu de Dieu, et faisant des dieux des hommes fidèles, force sans rivale, soutien des faibles, vertu toujours progressive, remplissant tout sans connaître pour lui-même les limites du temps et de l'espace, libre, immatériel, l'Esprit saint, souffle de Dieu, et non le souffle des vents, ou des anges, ou de l'air, l'Esprit artisan des mondes, l'Esprit-Dieu, la troisième personne de la Trinité: voilà celui que la foi proclame, vénère et adore.

Il s'agit aujourd'hui de sa mission solennelle en ce monde. Deux points surtout attirent dès l'abord mon attention : qui l'envoie, et vers qui vient-il?

C'est le Père et le Fils qui l'envoient, et ils l'envoient vers les hommes, spécialement vers les apôtres [1].

Il n'est pas facile, il est vrai, d'expliquer comment le Père et le Fils ont envoyé le Saint-Esprit. De là, selon saint Augustin, les blasphèmes des Ariens contre ce fait évangélique. Celui qui est envoyé, disaient-ils, et Eunomius le disait avant eux, est

[1] *Jean*, 15 *et* 16.

inférieur à celui qui envoie : l'Esprit saint n'est donc pas Dieu. Mais les prophètes, les évangiles et les apôtres se lèvent contre cette impiété. Est-ce que l'ubiquité n'est pas le privilége réservé de Dieu ? Est-ce qu'un autre que Dieu remplit tout, débordant le temps et l'espace ? Est-ce que l'omniscience, la dispensation des grâces, la création et la conservation du ciel, l'inspiration des prophètes, ne sont pas les attributs de la divinité ? Or, écoutez le Psalmiste : *Où irai-je, pour fuir la face de votre Esprit ?* Ecoutez le Sage : *L'Esprit du Seigneur remplit l'univers des terres.* Ecoutez l'Apôtre : *L'Esprit scrute toute chose, même les secrets de Dieu.* Ecoutez David : *Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. — Les cieux sont affermis par le Verbe du Seigneur, et leur vertu vient de l'Esprit de sa bouche.* Ecoutez saint Paul : *Ignorez-vous que vos membres sont les temples du Saint-Esprit ? Glorifiez donc et portez le Seigneur dans votre corps.* Tel est aussi l'enseignement unanime des saints Pères. Eux encore proclament Dieu *Celui* qui, selon l'Evangile, *a parlé par la bouche des hommes pieux, des prophètes depuis le commencement.* C'est saint Athanase rapportant ces paroles de saint Pierre : *Les hommes de Dieu ont été inspirés et ont parlé par l'Esprit saint.* C'est saint Basile commentant ces célèbres paroles du même apôtre : *Pourquoi, Ananias, as-tu cédé à Satan qui te tentait de mentir à l'Esprit ? Car tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu.* Quoi de plus

clair, de plus manifeste, de plus évident? Si donc l'Esprit est envoyé du Père et du Fils, il n'en reste pas moins leur égal, puisqu'il est Dieu[1].

Mais enfin la mission n'implique-t-elle pas en elle-même l'infériorité de celui qui est envoyé? Il faut distinguer : le général qui envoie ses soldats au combat est vraiment leur chef, parce qu'il a le pouvoir, parce qu'il commande; mais l'arbre qui *envoie* ses branchages, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, mais le soleil et les astres qui *envoient* leurs rayons ne sont pas plus dignes que ces émanations de leur propre nature, parce qu'ils les produisent. De là deux espèces de mission, l'une qui vient du commandement et l'autre de la procession. La première implique la supériorité de celui qui commande, la dernière proclame l'égalité entre celui qui produit et celui qui est produit, et c'est cette mission qui convient à l'Esprit saint. De là dans le langage de l'Ecriture, procéder du Père ou être envoyé par lui sont des locutions synonymes : *Moi je procède de Dieu*, dit le Christ, *je ne viens pas de moi-même, et c'est lui qui m'envoie*. Que signifie ce langage : *je ne viens pas de moi-même, et c'est lui qui m'envoie*, sinon ce que le Christ avait affirmé déjà, *moi je procède de Dieu*, comme la plante de son germe, comme le rayon de son soleil[2]?

Dieu produit de trois manières, il envoie donc de

[1] *Ps.* 138, 103, 32; *Say.* 1; 1. *Cor.* 2, 12, 6; *Luc.* 1: 2. *Pierre*, 1; *Actes*, 5. — [2] *Jean*, 8.

trois manières aussi. Les Macédoniens croyaient que Dieu ne produisait que de deux manières, par la création et la génération. Il produisit les anges et les mondes par la création, et le Verbe seul par la génération. D'après eux le Père était l'artisan des choses créées, l'égal de son Verbe et le maître souverain de ses œuvres. Cette doctrine, orthodoxe jusque-là, dégénérait en blasphème à l'endroit de l'Esprit saint. Puisque ce qui n'était pas engendré, à leur sens, était créé, ils affirmaient que l'Esprit était une simple créature, et ils niaient de la sorte la Trinité chrétienne. Ils méritèrent pour cette erreur d'être appelés semi-ariens. L'Eglise catholique, initiée à tous les secrets de son époux, s'est gardée de ce dangereux écueil. Comme elle affirme la trinité, elle affirme les trois missions, parce qu'elle croit que Dieu produit de trois manières. Il produit et envoie le Fils par la génération, il produit et envoie l'Esprit par la procession, il produit enfin les natures inférieures par la création. L'amour est aussi fécond dans lui que l'intelligence. En se regardant pour ainsi dire lui-même il engendre le Verbe, et le mutuel amour du Père et du Fils produit l'Esprit saint. Il engendre et communique en engendrant sa propre nature, sa puissance et sa sagesse ; le Père et le Fils produisent et communiquent en produisant leur propre nature, leur puissance et leur sagesse. L'Esprit est donc leur égal, il vient d'eux par procession, et il est envoyé comme leur esprit, leur souffle et leur amour.

Il s'ensuit que le Père n'est envoyé par personne; il *vient* mais personne ne l'envoie; il s'ensuit que le Fils est envoyé par le Père seul, parce qu'il ne procède que de lui; il s'ensuit que l'Esprit saint est envoyé par le Père et le Fils, parce qu'il procède des deux comme d'un seul principe. Enfin, les anges sont envoyés par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont ils procèdent par la création.

L'Esprit saint est envoyé par le Père et le Fils; maintenant où est-il envoyé?

Les personnes éternelles sont dites envoyées en un lieu, quand elles s'y manifestent sous un mode nouveau. Dieu en effet est partout, il ne peut commencer d'être quelque part, lui qui déborde le monde et le pénètre au-delà de ses fondements. S'il est *envoyé* en quelque lieu, cela veut donc dire qu'il se manifeste d'une manière nouvelle dans ce lieu qu'il habite déjà. Ainsi le Verbe a été de toute éternité avec son Père et l'Esprit dans les univers, *il était dans le monde qui ne l'a point connu*. Mais il ne s'y est pas toujours incarné, et ce fut à l'époque de ce mystère qu'il fut envoyé, alors il *vint dans son propre domaine et le Verbe se fit chair*, il sortit de son Père, il devint visible et parla aux hommes: *Lorsque fut venu la plénitude du temps, Dieu l'envoya, et il fut fait de la femme, il fut fait sous la loi*. Son incarnation, c'est donc à proprement parler sa mission. De même, le Saint-Esprit fut envoyé dans son propre domaine où il était resté comme un inconnu, il fut envoyé quand sous la forme des lan-

gues de feu il se répandit dans les Apôtres et l'Eglise.

Cette mission de l'Esprit a d'ailleurs des modes multiples, autant qu'il y a de vertus qu'il inspire et propage. Un païen, un hérétique se convertit, l'Esprit saint a été envoyé vers eux, car il n'habitait pas auparavant dans ces âmes par la foi et l'amour. Un catholique de croyance, mais païen par ses mœurs, revient, s'amende, l'Esprit saint a été envoyé vers lui, car il n'habitait pas auparavant dans cette âme par l'humilité, la chasteté, la tempérance. Aussi l'Ecriture appelle-t-elle ces vertus simplement esprits, *spiritus*[1], pour désigner qu'elles sont autant de manifestations de la troisième personne de la Trinité dans nos cœurs.

Mais voyez la malice des hérétiques. Rien ne les émeut, rien ne les éclaire; ils abusent d'une parole obscure, ils affrontent les textes les plus clairs. Amos a écrit de Dieu : *C'est moi qui forme le tonnerre et qui crée le souffle :* quoi de plus évident, s'écrient-ils? L'Esprit est une création. Quel pauvre argument! Qui ignore que le mot *spiritus* (souffle) désigne dans l'Ecriture tantôt les vents, tantôt l'âme, tantôt l'intelligence? Est-ce que les paroles qui précèdent ne manifestent pas le sens de ce passage? Qu'a de commun l'Esprit avec le tonnerre? Si Dieu parle de la création du tonnerre, n'est-ce pas de la création des vents qu'il s'agit dans les dernières pa-

[1] *Isaïe*, 11; 1 *Cor.* 12.

roles du Prophète? Aussi les Hébreux ne lisent-ils point *spiritum* mais *ventum*. Saint Jean a écrit: l'*Esprit est Dieu*. Qu'est-ce que cela, l'*Esprit est Dieu*, s'écrient-ils? L'Evangéliste a-t-il osé dire l'*Esprit est Dieu*, quand nous disons nous l'*Esprit n'est pas Dieu*? Et l'erreur suggère incontinent à leur trouble cette interprétation si opportune : ce passage, disent-ils, ne se peut expliquer, mais on peut bien s'en défaire, et aussitôt les Ariens l'effacent de leurs manuscrits. Voilà leur manière de réfuter les arguments. Mais la rature du passage leur nuit plus que le passage lui-même. Ils pouvaient avec un peu plus d'habileté dire naguère, ces paroles ne signifient pas l'*Esprit est Dieu*, mais *Dieu est Esprit*, il est sans corps; mais aujourd'hui leur supercherie dénonce leur malice. S'il s'agit du Père, en effet, pourquoi ce retranchement audacieux du texte? S'il s'agit de l'Esprit, l'Esprit est Dieu, pourquoi donc leur tenacité dans l'erreur? Telle est la rage de l'hérésie qu'elle s'en prend au Christ lui-même, qu'elle lacère l'Evangile quand il se permet de parler contre elle. Luther injurie saint Jacques, parce que saint Jacques prêche la nécessité des œuvres, il injurie les Machabées, parce que les Machabées enseignent le culte des morts. Zuingle et Calvin dénaturent à leur gré ces paroles du Christ : *Ceci est mon corps*. Qu'ils voudraient remplacer le verbe *être* par le verbe *signifier*! Mais la chose est difficile, quoiqu'en fait d'audace ils ne soient pas novices. L'ignorant Carlostatd n'a-t-il pas osé dire que

ces mots, *ceci est mon corps*, sont un hors-d'œuvre sans signification opportune, et que ces seules paroles, *prenez et mangez*, résument toute la cène eucharistique ! O langue infâme !

L'altération des saints Livres est d'ailleurs commune à tous les ennemis du Christ. Au témoignage de saint Justin, martyr, les Juifs retranchèrent plusieurs des sentences de l'ancien Testament qui se rapportent le plus clairement à l'Evangile. Marcion, Nestorius, les Monothélites, marchèrent sur leurs traces, comme l'attestent saint Irénée, Tertullien, Denys de Corinthe, saint Cyrille, etc.; ils altérèrent l'Ecriture et la tradition au profit de leurs erreurs, mais vainement, comme le remarque Tertullien avec son ironie mordante, car ils laissaient subsister assez de passages dans leurs propres manuscrits pour les confondre. Bien plus les Appollinaires osèrent détruire un livre d'Athanase que les catholiques leur opposaient, et le recomposer de manière à ce que les catholiques, qui s'en servaient, passassent pour des faussaires prêtant à saint Athanase une doctrine étrangère. Quoi de plus pervers, je vous prie ! Quoi de plus diabolique ! Quel monstre que l'hérétique ! Que saint Polycarpe disait bien en apostrophant Marcion : *Je te reconnais pour le premier-né de Satan !* Et que dirai-je des hérétiques de ce temps ? Valent-ils mieux que leurs pères ? N'en sont-ils pas les images fidèles ? Luther a altéré plus de mille passages dans le nouveau Testament, c'est-à-dire dans le nouveau Testament purgé de tous les

livres qu'il rejette comme apocryphes. Ne vous semble-t-il pas qu'il a emprunté à Marcion cette éponge dont se moquait si plaisamment Tertullien[1]? Et il n'a pas suffi d'une seule interprétation à sa guise de l'Evangile, à ce patriarche de l'hérésie contemporaine. Il en change et rechange au besoin, pour prouver sans doute ce qu'il affirme ailleurs, à savoir qu'il y a plus de quatre évangélistes. Il dit vrai : pour son compte il a produit en peu de temps plus de sept évangiles en tout dissemblables, et le monde regorge d'évangélistes à son image. Je ne dis rien de ses confrères Zuingle et Calvin. Je n'en finirais pas, et la plupart d'entre vous en ont lu assez sur ce chef pour en ressentir des nausées.

En un mot, l'Ecriture n'est pas pour les hérétiques la règle de leur foi, c'est leur foi qui est la règle de l'Ecriture. Et ils oseront crier sur les toits la sainteté, la pureté de la parole de Dieu! Impudents, mais aussi bien infortunés novateurs! A mesure qu'ils passent sur les oracles de la vérité l'éponge sacrilége de Marcion, la vérité les efface eux-mêmes du livre de vie : voilà leur salaire pour l'éternité.

SECOND POINT.

Mon discours maintenant, libre des syrtes et des écueils, voit se dérouler devant lui un cours agréable et facile. Abandonnons-nous donc à ce courant qui nous entraîne doucement vers notre but.

[1] Liv. 5 contre Marcion.

Sous quelle forme se présenta l'Esprit envoyé par le Père et le Fils? Quel est ce mode nouveau, merveilleux, adopté par la troisième personne de la Trinité pour attester sa présence parmi nous? Ce ne fut pas comme la nue qui conduisait Israël, ce ne fut pas comme la colombe qui se reposa sur le Christ descendu dans le Jourdain, ou comme ce souffle salutaire que répandit Jésus ressuscité sur ses apôtres, ou comme cette inspiration mystérieuse qui émut la Vierge dans sa solitude. Ces modes, ces diverses manifestations de l'Esprit dans les siècles passés devaient pâlir en quelque sorte devant la manifestation éclatante de la Pentecôte. Au moment où retirés dans l'étage le plus élevé de leur demeure, les apôtres imploraient de toute leur âme sa venue, *soudain un grand bruit résonna du ciel, c'était comme un souffle violent qui descendait, remplisant cet asyle, et des langues de feu apparurent çà et là sur leurs têtes, où elles s'arrêtèrent, et tous furent remplis de l'Esprit saint, et selon ses inspirations ils se mirent à parler les langues diverses.* Mode nouveau, signe de la toute-puissance de cet auxiliaire du ciel. Ce grand bruit indiquait la frayeur future de nos ennemis aux bruits des prodiges de l'Eglise inspirée ; ces langues proclamaient l'initiation de l'ignorance à la vérité ; ces langues de feu enseignaient que, comme ce corps subtil, la prédication illuminerait la nuit et embraserait les cœurs froids. L'Esprit épouvante en effet par sa puissance, il instruit par sa sagesse, il éclaire et enflamme

par son amour. Esprit du Père et du Fils, il communique à la fois ce qui lui est propre et ce qui est propre à ceux dont il procède. Il communique donc aux apôtres la sagesse, la charité, le don des langues et celui des miracles, comme l'indique son symbole sensible. Que signifie cette lumière qui brille, sinon la splendeur de la sagesse; cette chaleur pénétrante qui vivifie, sinon la ferveur de l'amour; ces langues de feu, sinon l'éloquence; ces bruits véhéments, sinon le tonnerre des miracles futurs des apôtres?

Or, qui ignore que les apôtres avaient besoin surtout de ces quatre dons pour bien s'acquitter de leur tâche? Hérault de l'Evangile, ils devaient être comme les modèles de l'orateur chrétien. Or le prédicateur qui ne brille pas de l'éclat de la sagesse, que fera-t-il, je vous prie? L'aveugle conduit-il les aveugles pour se précipiter tous ensemble dans l'abîme? Le prédicateur qui brille de cet éclat mais qui brille d'une lumière glaciale, que fera-t-il encore, je vous prie? Sauvera-t-il ceux qu'il édifie de sa parole, mais qu'il scandalise par ses mœurs? Osera-t-il même gourmander les vices et vanter la vertu? Ce n'est pas la science, c'est la charité qui embrase. Le prédicateur qui brille et réchauffe, mais qui balbutie, ne sait pas parler sa pensée, ennuie, provoque le ridicule; qui loin de produire cette volupté honnête, fruit de la grâce et de l'éloquence de l'orateur, engendre cette irritation pénible de l'ouïe, si funeste au discours le mieux

pensé, que fera-t-il lui aussi, je vous prie? Pour être prédicateur il faut donc posséder à la fois la science, la charité, et l'éloquence. De plus le don des miracles est indispensable aux fondateurs d'une religion nouvelle. Les lettres des pontifes et des rois sont scellées d'un sceau qui les révèle : de même la prédication de l'Evangile, cette missive sublime du Roi de la terre à ses sujets révoltés, devait être marquée de son sceau, du sceau des miracles; il fallait, comme il advint, que les signes confirmassent les paroles. Si l'Allemagne, l'Angleterre et la France avaient bien compris ces nécessités de toute religion qui s'impose, elles n'eussent point prêté l'oreille aux novateurs d'aujourd'hui. Quelle folie de recevoir comme venant de Dieu une doctrine qui n'était pas scellée de son signe? quand surtout il y avait toujours debout une doctrine contraire en tout, une doctrine prouvée dès le principe, et confirmée dans la suite de quinze siècles par des miracles irrécusables. C'était donc à Calvin et à Luther de faire des prodiges. Or ces prodiges nous les attendons encore, et nous les attendrons éternellement. Mais je reviens.

Aujourd'hui donc les apôtres furent comblés par l'Esprit saint de la science, de la charité, du don des langues et de celui des miracles.

Quelle science que celle qu'ils reçurent ainsi de l'Esprit de Dieu? Jamais, en aucun temps, l'intelligence n'a pu y atteindre, car le ciel l'a toujours refusée aux sages, il ne l'a donnée qu'aux humbles

en ce jour solennel. C'est la science du salut, la science des mystères, des sacrements, des vertus, c'est la science du céleste royaume de Dieu qui se déroula sous leurs regards. La philosophie allait à Dieu par des voies obliques, par la connaissance de la créature, comme le dit saint Paul; ses docteurs furent les cieux et les éléments qui racontent la gloire du Très-Haut. Mais le docteur des apôtres, l'Esprit saint, les conduisit par la voie droite à Dieu, il les instruisit lui-même [1].

On ne sait si la science des apôtres s'étendait à la connaissance des choses naturelles. Je penche pour la négative, par la raison que cette connaissance n'allait pas à leur but. L'Esprit saint ne descendit point les enseigner pour en faire des professeurs de physique ou d'ontologie, mais pour les envoyer *apprendre aux peuples la voie du salut, par la rémission des péchés*. *Seigneur*, avaient dit les disciples, *nous ne savons où vous allez, et comment pouvons-nous connaître vos chemins?* Ce sont ces chemins que l'Esprit vint leur montrer. *Il voulait faire d'eux des chrétiens et non des géomètres*, selon l'expression d'Augustin, réfutant les prétentions de Manès au commerce du Saint-Esprit. Il est hors de doute, cependant, que dans leurs disputes avec les sages, les apôtres trouvèrent des réponses péremptoires par une inspiration soudaine. Saint Antoine, de même, qui avait vécu toujours étranger à la science

[1] *Rom.* 1; *Ps.* 18.

profane, combattait et réfutait victorieusement les plus fameux philosophes [1].

Les apôtres furent donc doués de la science du ciel, et pour répandre cette science sur la face du monde, ils furent encore doués du don des langues. Mais cela ne veut pas dire qu'ils parlèrent le grec avec plus d'abondance que Démosthènes, le latin avec plus d'art que Cicéron : les moyens doivent rester en harmonie avec la fin. Ils devaient amener les hommes à la foi par la vertu de l'esprit et la puissance des prodiges, et non par les artifices et le nombre du langage. L'art ne peut produire un effet surnaturel. Aussi le langage des apôtres ne fut pas un langage poli, mais un langage de feu.

Telle est la science que les apôtres apprirent en un instant. L'Esprit est un docteur admirable. Il touche l'intelligence, et l'intelligence s'allume. Heureux qui peut suivre ses leçons ! Comme la plume qui avance inégale, avec lenteur, en traçant sur le papier des lettres après des lettres que souvent elle rature, nous sommes initiés peu à peu, péniblement, à tâtons à la science ; mais comme la planche de l'imprimeur qui fixe à la fois une multitude de caractères et enfante d'un coup des volumes, aux lignes droites et égales, aux lettres nettes et hardies, les apôtres apprirent en un moment la science du salut. Ce que nous écrivons à tâtons sur notre âme, avec des ratures infinies, avec des caractères

[1] *Luc.* 1 ; *Jean*, 14.

souvent indécis et obscurs pendant de longues années, l'Esprit le grava d'un trait de flamme dans leur intelligence. O admirable école ! L'Esprit enfante en un instant les grands théologiens, les docteurs éminents, les éloquents orateurs ! *Heureux celui que vous enseignez vous-même, Seigneur*, vraiment je dois m'écrier avec le Prophète, *lingua tua calamus scribæ velociter scribentis* [1].

Que dirai-je maintenant du don de la charité et de celui des miracles ? On connaît les prodiges opérés par saint Pierre, la mort foudroyante d'Ananie et de Saphir, les malades guéris à son ombre, l'évocation de Thabite. J'observe cependant que cette puissance était conditionnelle : les apôtres l'exerçaient seulement sous le mouvement du Saint-Esprit. Ainsi saint Paul, frappé de verges, ne guérissait pas ses blessures, il les faisait guérir par les moyens humains. Il abandonnait de même la maladie de son disciple Timothée à la nature et à l'art : *Ne buvez pas encore d'eau seule*, lui disait-il, *usez d'un peu de vin pour votre estomac, et vos fréquentes infirmités.*

Mais le plus beau des dons du Saint-Esprit, ce fut la charité dont il embrasa les disciples. Ornés de cette grâce, ils furent désormais les fils de Dieu, les épouses de l'Esprit, les époux de la Sagesse incréée et les pères du genre humain. Sans crainte, désormais, ils allaient prêcher publiquement l'Evangile.

[1] *Ps.* 93 *et* 44.

Eux, qui tremblaient naguère à la voix d'une femme, allaient braver les persécutions des tyrans. Eux, qui niaient hier le Christ, allaient le confesser au milieu des chevalets, sur les arènes, dans la flamme et le sang.

Certes, je vous désire l'esprit de sagesse, mais ce que je vous désire surtout, c'est cet esprit de feu qui dévore les appétits charnels et fait d'un faible mortel un intrépide guerrier du Christ. Il y a beaucoup de doctes parmi vous, il y a des orateurs éloquents dans cette cité, mais ces orateurs, ces sages brûlent-ils des ardeurs du divin amour? Je ne sais. Ce que je sais, c'est que la charité a son signe public. Quand elle pénétra jadis les cœurs des apôtres, *elle chassa la crainte* de ces cœurs, elle les rendait joyeux quand ils souffraient quelque injure pour le Christ. Descendez dans les vôtres, je vous prie, et cherchez-y ces traces du feu divin. Hélas, vous craignez de brûler et vous n'êtes que glace! Avez-vous vu votre frère tomber dans le péché? — Je l'ai vu. — Et l'avez-vous repris? — Non. — Pourquoi? — Je craignais de lui déplaire. — Vous ne savez donc pas *que la vraie charité chasse la crainte!* — Approchez-vous souvent des sacrements? — Une ou deux fois par année. — Et combien faites-vous de repas? — Trois ou quatre chaque jour. — Et votre âme ne s'asseoit que deux fois par an au divin banquet! Et pourquoi pas chaque semaine? — Oh, on m'appellerait hypocrite, et je crains ce renom! — Hélas, malheureux, vous ne savez donc pas *que la*

vraie charité chasse la crainte! Combien de fois avez-vous reculé devant les tentations de l'ivresse et de la luxure sa compagne? — Jamais. — Et pourquoi? — Pour ne pas froisser mes amis. — Hélas, aveugle, vous aimez mieux offenser le ciel qu'un homme, vous ne savez donc pas que *la vraie charité chasse la crainte!* Aimez-vous les pauvres, soignez-vous les malades, visitez-vous les affligés? — Non. — Et pourquoi? — Cela me répugne, je n'aime pas à voir la misère. — Vous ne savez pas, non, vous ne savez pas que *la vraie charité chasse la crainte.* Vous êtes malade, vous avez une épouse colère, des amis ingrats, vous perdez vos enfants, votre fortune : êtes-vous calme, sinon joyeux sur toutes ces ruines? Rendez-vous grâces à Dieu qui vous éprouve? — Non, au contraire. — Vous ne savez donc pas souffrir pour le Christ. Non, non, croyez-moi, vous n'avez pas reçu l'esprit d'amour. Oh que cet oiseau du ciel est rare sur la terre! Où sont-ils les vrais amants de la croix, les vrais charitables, les véritables disciples des apôtres? Voulez-vous être de leur petit nombre, voulez-vous recevoir et conserver l'Esprit saint dans vos cœurs, *chassez donc la crainte* de votre âme et souffrez joyeusement pour Jésus, portez sans fléchir la croix que Dieu vous impose. Dieu châtie ceux qu'il aime, et plus il châtie, plus il attire.

VI.

LA FÊTE-DIEU.

Ils sont nombreux les priviléges célestes dont l'Eglise catholique se pare comme d'un vêtement de gloire pour prouver la déchéance de l'antique synagogue et la royauté du Christianisme en ce monde. Mais il n'en est pas un peut-être qu'elle se soit plu à orner de ses pompes, à célébrer de toutes ses voix comme le sacrement auguste de l'amour de son divin époux. L'Eucharistie, en effet, proclame à elle seule l'avénement et la supériorité de l'Eglise. Qu'est-ce que les sacrements, les cérémonies de la loi judaïque; qu'est-ce que ces brebis, ces bœufs, ces taureaux dont le sang baignait les autels de Moïse, en regard de la chair du Christ reposant dans nos temples? La manne ancienne se compare-t-elle à la manne eucharistique? L'eau qui se précipite à flots de la pierre du désert vaut-elle ce sang précieux qui déborde sur la terre? Et non-seulement, par sa dignité et ses avantages, l'Eucharistie l'emporte sur les vieux rites des Hébreux, elle l'emporte aux mêmes titres, elle brille au-dessus des sacrements de la loi nouvelle. Ce qu'est le Séraphin parmi les intelligences du ciel, ce qu'est le firmament au milieu des globes aériens, ce qu'est le soleil au sein des étoiles, le feu au-dessus des éléments, l'homme au centre des mondes, l'or en

vrai[illegible] métaux, la charité en regard des av[illegible] la théologie en face des sciences et e[illegible] l'Eucharistie le revendique à un degré plus [illegible] encore parmi les sacrements annoncés par [illegible] l'Evangile. Aussi comme l'Eglise s'exalte en ces jours, comme elle chante, comme elle invite les fidèles à partagèr ses allégresses !

Mais, ô tristesse, à ces chants de bonheur, à ces hymnes de joie répondent comme un écho de l'abîme les cris lugubres, les cris de fureur et de haine de l'hérésie insensée ! Ce que l'Eglise vante et adore, elle le rabaisse, la sacrilége, elle le nie avec audace et le profane !

Que puis-je faire entre cette allégresse et cette légitime tristesse, sinon me réjouir avec l'Eglise, et combattre avec son Evangile cette frénésie de l'enfer ! *Un homme*, dit l'Evangile d'aujourd'hui, *prépara un grand festin, et y appela une multitude de conviés*. Ce texte est celui que je vous propose, il sera pour vous le sujet de la réjouissance à laquelle je vous convie au nom du Christ, et comme le terrain où j'espère confondre tous les efforts des hérétiques [1].

Ce grand festin désigne donc le sacrement de l'Eucharistie ; cette table copieuse préparée à toute heure, à tous les points des mondes, où l'Eglise participe, se rassasie, s'enivre de l'ambroisie qui fait les vierges, sans pouvoir l'épuiser ni l'amoin-

[1] *Luc*. 14.

drir; ce noble banquet des anges, qui procure toutes les suavités et toutes les délices.

L'Eucharistie est ce festin splendide, universel, préparé pour la terre. *Prenez et mangez*, dit ailleurs l'Evangile, *ceci est mon corps*. Ces paroles n'admettent pas d'équivoque, et ne ressembleront jamais à une métaphore. On ne porte pas une loi, on n'institue pas un sacrement avec des formes poétiques. La poésie n'est pas à la portée de la plèbe, et il faut que la loi soit comprise de tous, puisqu'elle doit nous commander à tous. Que le législateur parle donc clairement, s'il veut que les ignorants observent ses préceptes. Or, en instituant l'Eucharistie, le Christ portait une loi, il créait une des institutions de l'Eglise, *faites-cela*, ajouta-t-il à ses prêtres, *en mémoire de moi*. C'est pourquoi il a dû parler le langage naturel, simple, et ses paroles valent ce qu'elles sonnent.

De plus, l'Eucharistie était son testament. Qui dira jamais qu'on écrit un testament comme un poème? Le but du testateur est d'exprimer clairement et brièvement sa volonté pour prévenir les discordes entre ses héritiers : pour y atteindre, il se sert des formules consacrées, il emprunte le langage légal, il fuit toute expression figurée; la métaphore et la métonymie seraient ici hors de saison et n'aboutiraient qu'à des procès : je laisse ma maison à Jacques, écrit-il, et le juge comprend bien qu'il s'agit de la demeure du testateur et non point d'une maison en peinture. Or cette conduite, tracée par la

sagesse la plus vulgaire, n'a pu être dédaignée par le Christ. Le Christ n'était pas un homme léger, il ne désirait pas livrer son temple à la discorde, lui qui nous laissait la paix, en partant pour les cieux, et nous conviait à vivre comme des frères, à vivre unis, à ne faire entre nous qu'un cœur et qu'une âme.

Quelle dérision! *Ceci est mon corps*, a dit le Christ, et ce corps, qu'il lègue à l'Eglise, ne sera qu'un corps en figure! *Le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair*, disait-il encore, et cette chair ne sera qu'un symbole! Que donna-t-il donc à ses disciples, le jour de la cène? Répondez, donna-t-il sa chair, ou du pain seulement? Il donna du pain, direz-vous peut-être, qui pouvait par figure s'appeler sa chair. Quelle générosité vraiment! Le Christ nous donna du pain, mais il l'appela sa chair! Les dons du ciel ne seront bientôt plus que des dons en image. Mais, comme on s'indignerait à bon droit contre le prince qui paierait de cent couronnes d'or qu'il a promises, en envoyant leur représentation sur une toile, nous nous indignerions de même avec raison contre ce testament trompeur. Non, si le Christ ne peut être trompé, car il est la sagesse éternelle, il ne peut nous tromper, car il est la justice infaillible. Il nous a donc donné ce qu'il a promis; il nous a promis un festin splendide, le festin de sa chair et de son sang, ce festin existe, il est prêt à toute heure, à toute saison, dans tout l'univers.

Puisque les hérétiques aiment tant l'antiquité qu'il faut avoir au moins mille ans pour leur plaire, je veux les rappeler à ce sujet à ces temps primitifs où florissait l'âge d'or du christianisme.

Se souviennent-ils du raisonnement de saint Irénée contre l'impie Valentin qui niait la divinité du Christ? Si le Christ, disait le saint, n'est pas le Créateur du monde, comment peut-il changer les natures des choses? Or Valentin avoue que le Christ change le pain en son corps. Comment donc Valentin nie-t-il que le Christ soit Dieu? Que les calvinistes réfléchissent et qu'ils répondent. Valentin comme Irénée, l'hérésie comme l'Eglise admettait donc que l'Eucharistie est le corps et le sang du Sauveur. Saint Irénée encore, et saint Cyrille prouvent la résurrection glorieuse des corps et l'expliquent par la participation des fidèles à la chair eucharistique[1].

Saint Hilaire se sert aussi de la présence réelle dans l'Eucharistie pour montrer aux Ariens que l'union du Père et du Fils dans la Trinité ne repose pas sur un simple accord des volontés, mais sur la nature même de Dieu. Il réfute encore dans ce passage l'hérésie future de Béranger. Saint Cyrille avait usé du même argument dans le livre déjà cité contre l'hérésie arienne. Le voici dans sa substance. Puisque, disaient ces saints docteurs, le corps du Christ nous est vraiment uni par la communion, de

[1] Iréu. l. 4, c. 4; Cyr. l. 10 sur saint Jean.

sorte que nous ne faisons plus qu'un cœur avec lui par la conjonction de notre nature avec la sienne, qui osera soutenir que son union avec le Père ne repose que sur un accord de leurs volontés? Les Ariens pensaient donc comme les Pères sur la présence réelle dans l'Eucharistie [1].

Epiphanes voulant prouver que l'image de Dieu est vraiment gravée dans nos âmes, quoique nous ne paraissions point semblables à lui, emprunte ses raisons à l'Eucharistie. L'Eucharistie, dit-il, renferme le Christ, et cependant l'hostie ne ressemble en rien au Christ [2].

Mais venons à saint Augustin et laissons parler le grand docteur sur ce chef. Il cherche à faire comprendre comment les anges peuvent revêtir des formes visibles. Comment les anges ont-ils pu revêtir ces nuées ou ces flammes? Qui le sait parmi nous? Mais nous le croyons, *comme les enfants qui ne connaissent pas ce qui est placé sur l'autel et consommé après le sacrifice, qui ignorent comment ce sacrement s'accomplit, comment il appartient à notre religion, et qui, malgré cette ignorance, quoiqu'ils n'aperçoivent ces espèces que dans le temple,.... parce qu'une autorité grave leur affirme celui dont ces espèces annoncent la chair et le sang, croient fermement que l'hostie est le corps qui apparut aux mortels* dans la Judée. En un mot, saint Augustin dit ici que nous croyons fermement à la présence

[1] Hil. l. 8, sur la Trinité. — [2] Epiph. *in Ancorat.*

réelle des anges sous les formes diverses qu'ils revêtent en descendant vers les hommes, quoique nous ignorions d'où viennent ces formes, comme l'enfant croit à la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, quoique l'enfant ne sache point ce que c'est que notre hostie. Nous le croyons parce qu'une autorité grave nous l'assure, comme l'enfant croit sur l'affirmation de l'Eglise [1].

Que les hérétiques d'aujourd'hui en appellent encore, s'ils l'osent, aux témoins du vieux temps, quand surtout ces témoins ont donné des preuves si éclatantes d'amour à notre sacrement adorable. Affirmer, comme saint Augustin, que nous devons par respect communier à jeun ; veiller avec le plus grand scrupule, comme dit Origène, à ce qu'aucune des parcelles sacrées ne s'égare et ne tombe sur le sol ; les renfermer dans des vases d'or, comme l'atteste le sixième concile ; faire un crime aux Ariens, les accuser de sacrilége, parce qu'ils jetèrent à terre une hostie consacrée, comme le leur disait saint Victor d'Utique : n'est-ce pas manifester une foi ardente, un amour incomparable pour l'Eucharistie ? Saint Optat de Milan la vénère, saint Ambroise l'adore, saint Augustin se prosterne avant de la recevoir dans son cœur. Telle est cette adoration universelle des premiers âges chrétiens, tel est cet amour dont ils entourent le Christ sur l'autel, que le paganisme lui-même les taxe d'idolâtrie. On sa-

[1] L. 3, c. 10, sur la Trinité.

luait le moment de l'élévation avec des chants de flamme, on éloignait les catéchumènes du grand mystère, on n'osait pas même prononcer hautement son nom hors des temples. Tels étaient le respect, la frayeur, la vénération de l'Eglise primitive pour le Christ dans le sacrement eucharistique [1].

Et ce respect, cette vénération, ce culte, cet amour, cette foi se seraient adressés à un pain grossier, à un simple symbole ! Quelle aberration de l'erreur ! Donc le baptême est supérieur à l'Eucharistie, car l'eau baptismale représente l'Esprit saint et l'espèce eucharistique ne représente que la chair du Christ. Mais qui, jamais, dans les temps anciens, a vénéré l'eau du baptême comme l'hostie de l'autel ? Qui la renfermait dans des vases d'or, qui éloignait les catéchumènes des fonds sacrés ? Oui, oui, vous êtes des aveugles, et vous conduisez des aveugles. Arrière, arrière, enfants des ténèbres, et vive l'Eglise lumineuse du Christ.

SECOND POINT.

Les hérétiques d'aujourd'hui me paraissent ressembler à ces renards dont parle le Cantique : *Prenez ces petits renards qui ravagent nos vignes*. Lorsqu'ils virent le soulèvement universel opéré par l'étrange doctrine de Bérenger, ils prétendirent que les réfutateurs de cette iniquité, quels qu'ils fussent,

[1] Aug. *Epist. ad Januari*; Orig. *Hom.* 13, *In Exod.*; Vict. d'Utiq. l. 1, Perséc. des Vand.; Opt. l. 2, *contra Donatist.*; Ambr. l. 3, c. 12, *De Spirit. sanct.*; Aug. sur le *Ps.* 38, etc.

n'appartenaient pas à l'Eglise, et ils en appelèrent aux Pères des cinq premiers siècles, dans la croyance que ceux-ci n'avaient avancé rien de péremptoire sur ce chef par la raison simple que personne, dans leur temps, n'avait attaqué le dogme de l'Eglise; mais quelle étrange aberration! Nous savons maintenant que nos premiers docteurs ont écrit à leur époque la doctrine qu'ont défendue dans l'époque suivante saint Anselme, saint Bernard, saint Malachie, saint Dominique, saint François, saint Bonaventure et saint Thomas. Tous ont professé la foi des Conciles de Trente, de Florence, de Constance, de Latran et de Tours : ont-ils été moins clairvoyants que Bérenger, Viclef, et Zuingle? Quelle absurdité de le prétendre! Le démon lui-même s'efforça vainement d'en convaincre Luther, son vicaire en titre pour toute la Germanie, et le démon ne propage, on le sait bien, que le mensonge. Fulbert, dans son agonie, affirmait que Satan poussait les hommes vers la doctrine de Bérenger, tandis que de nombreux miracles, au témoignage de saint Cyprien, de saint Chrysostôme, de saint Optat et de saint Bernard, s'opéraient pour confirmer les fidèles dans la foi de l'Eglise.

Sur ce je raisonne de la sorte : Ou le Christ est vraiment dans l'Eucharistie, ou les saints Pères que je cite appartiennent à la synagogue de Satan. Mais, si la dernière alternative est vraie, d'où viennent leurs miracles? Car leurs miracles sont authentiques; le monde encore retentit des prodiges de

saint François. Et ces prodiges ne peuvent venir évidemment que de Dieu. Dieu seul en effet ressuscite les morts, rend la vue aux aveugles, et l'ouïe aux sourds. Je l'avoue, les pervers peuvent accomplir des signes, mais jamais quand il s'agit de prouver une fausse doctrine. Dirons-nous donc que nos docteurs ont été des idolâtres? Que nos thaumaturges ont été des imposteurs? tandis que nos ennemis ont été seuls les vrais évangélistes, eux qui n'ont jamais pu rappeler un moucheron à l'existence? Les saints Pères sont des idolâtres, après avoir pratiqué dans toute sa rigueur la morale du Calvaire, et les docteurs de ce temps seront de vrais apôtres, malgré leur vie licencieuse et leur morale effrontée! Quelle démence, quelle impiété!

Je m'imagine assister au dernier jugement. J'entends retentir cette question du juge suprême: Pourquoi avez-vous cru au sacrement eucharistique? — Pourquoi, Seigneur, répondent nos pontifes? Parce que le Christ a dit, *ceci est mon corps*. Parce que les apôtres ont confirmé la parole du maître par des prodiges qui ne peuvent venir que de lui. Parce que le démon employait toutes ses ruses pour arracher cette croyance de votre Eglise. Parce que cette Eglise, dans toute la suite des siècles, a professé cette douce et consolante doctrine. Nous sommes-nous trompés? C'est votre faute, mon Dieu, c'est vous-même qui nous avez trompés. — Et vous, dira encore le Juge aux calvinistes et à leurs frères, vous race de vipère, race perverse, qu'avez-vous cru sur ce dogme uni-

versel ? — Calvin nous a trompés, s'écrieront-ils peut-être ! — Calvin, répondra le Seigneur, mais quels furent ses miracles ? Quand un ange descendu des cieux eut propagé une croyance contraire, vous eussiez dû abandonner cet ange, cet esprit d'en haut, et vous avez cru Calvin, cet homme séditieux et impur ? — Mais les mœurs dissolues de vos pontifes ont confirmé les propositions des novateurs ! — Qu'importe les mœurs des pontifes indignes, répliquera le Juge inexorable ? Elles vaudront toujours mieux que les infamies des hérésiarques. Ce n'est pas d'ailleurs la question : pourquoi répudiâtes-vous un dogme professé par l'Eglise universelle ?

Les calvinistes, il est vrai, pourraient indiquer d'autres origines à leur erreur. Je le ferai pour eux avec l'Evangile d'aujourd'hui.

Un homme, dit cet Evangile, *prépara un grand festin et y appela une multitude de conviés. Mais le premier dit, j'ai acheté une villa, et je dois la parcourir : excusez-moi, je vous prie. Un autre, j'ai acheté dix bœufs, et je dois les mettre à l'épreuve : excusez-moi, je vous prie. Le dernier enfin, j'ai pris une épouse, et je ne puis vous répondre*[1].

C'est-à-dire l'orgueil, ou l'avarice, ou la curiosité vaine, ou la volupté, voilà les causes diverses de l'hérésie. La villa désigne la superbe ou l'avarice, les dix bœufs la curiosité des sens, et l'épouse le plaisir que beaucoup recherchent avant tout dans le mariage.

[1] *Luc*, 14.

origines de l'erreur et les ses victimes. On est hérétique déçu dans ses prétentions à l'épis- la pourpre. On est hérétique parce que des temples tentent et attirent. In- pousse ses meutes sur les traces fauve, il les excite de ses cris et de ses mais il les éloigne, il les frappe, quand la forcée et se laisse prendre. Chiens de la infernale, les ambitieux et les avares se pré- de même à la voix de Satan vers la proie promise. Courage, crie le démon, enlève ces di- gnités, ces honneurs, *per fas et nefas*, affirme, meus, crie, c'est ainsi qu'on monte, qu'on s'élève. Il l'on ment, l'on affirme, au besoin, selon les inté- rêts du jour, mais la mort vient au moment de sai- sir la proie, elle frappe à la tête l'ambitieux et l'avare, et elle les renverse dans l'abîme. On est hérétique parce qu'on est curieux, parce qu'on veut tout voir de ses yeux et toucher de ses mains. On ne croit pas à l'Eucharistie, parce que l'Eucharistie ressemble au pain vulgaire. Avec une pareille lo- gique on devrait nier Dieu. Quand Eunomius se vanta de comprendre la divinité, saint Basile lui proposa dédaigneusement diverses questions sur la nature de la fourmi qu'Eunomius ne sut résoudre. Et les successeurs d'Eunomius veulent tout com- prendre, ils repoussent les mystères ! On est héré- tique, parce qu'on s'abandonne aux attraits du plaisir. Qui nombrera les innombrables victimes de

la volupté ! Que de moines et de prêtres l'impudicité donna à l'hérésie de Luther et de Calvin ! Que de charnels la loi du jeûne et le précepte de la confession ont détachés de notre Eglise ! Les infortunés, ils refusent de s'asseoir au banquet nuptial, mais au dernier jour, quand il s'agira de prendre place au festin éternel de l'agneau, ils entendront retentir à leurs oreilles ces paroles dérisoires : *Excusez-moi, je vous ai appelés, vous avez refusé, moi maintenant je ris sur votre ruine : excusez-moi, je vous prie.* Telle sera la conclusion du jugement suprême à l'égard des infidèles et des hérésiarques [1].

Le Juge en même temps ordonnera à ses anges d'introduire les pauvres, les aveugles, les débiles et les boiteux. Les pauvres, c'est-à-dire les humbles, ceux qui n'ont pas acheté de villa splendide ; les aveugles, c'est-à-dire les croyants, ceux qui n'ont pas acheté les cinq paires de bœufs de l'Evangile ; les faibles, c'est-à-dire les mortifiés, les dévots aux veilles et aux jeûnes ; les boiteux, c'est-à-dire les vrais amants du Sauveur, ceux qui le préfèrent à la créature et au plaisir, et qui pour cela marchent plus vite vers le ciel que sur les chemins de la terre. Le pied droit qui les mène au paradis est plus long, si je puis dire, que le pied gauche qui se traîne sur ce globe, en faisant de ces organes les symboles de l'amour divin et de l'amour charnel.

Songez-y donc, croyez à l'Eucharistie, mais en-

[1] *Prov.* 1.

core que votre foi soit efficace. Le pain doit servir à la nourriture. C'est le but de celui qui le prépare. Croyez donc, et buvez, mangez à la cène divine. Beaucoup parlent magnifiquement dans cette cité de l'Eucharistie. Mais les paroles magnifiques sont peu, j'aime mieux les obscurs qui reçoivent notre Seigneur comme il convient. Pourquoi la charité est-elle refroidie chez plusieurs? Pourquoi la moralité de la génération présente est-elle inférieure à la moralité de nos aïeux, si bien que nous ne semblons être que la pâle peinture de nos ancêtres, sinon parce que nous avons oublié de manger notre pain? C'est cette nourriture qui fait les forts, les robustes, et les martyrs, c'est elle qui rendit les apôtres dignes de leur tâche. Puissions-nous les imiter, nous asseoir chaque jour au banquet de nos autels, pour mériter de les suivre dans leur gloire!

HUITIÈME SÉRIE.

PREMIER AVENT.

I.

PREMIER DIMANCHE.

J'expliquerai brièvement, avec la grâce de Dieu, le commencement de l'épître d'aujourd'hui, et j'espère que vous ferez votre profit de mes paroles.

Que se proposait saint Paul en écrivant ces lignes aux Romains : *Il est l'heure de chasser le sommeil, car votre salut est plus proche qu'au jour de notre première foi*[1] ? Il se proposait de les délivrer du sommeil des péchés et de la tiédeur. Pour cela il expose aux Romains deux raisons, l'opportunité du temps et l'approche de leur fin. Lève-toi, c'est l'heure, crierions-nous le matin à notre frère qui s'attarde, voici l'aurore, s'il était du nombre de ceux qui s'inquiètent peu de l'aurore et reposent volontiers

[1] *Rom.* 13.

jusqu'à midi ; lève-toi, crierions-nous encore, une affaire urgente t'appelle, et le premier repas t'attend ; de même saint Paul invite d'abord les Romains à se lever parce qu'il est l'heure, puis parce qu'une affaire urgente les convoque au festin éternel du paradis.

Expliquons chacune de ses paroles. *Il est l'heure pour nous de chasser le sommeil.* Pourquoi appelle-t-il le péché sommeil? Qu'est-ce que le sommeil? Qu'est-ce que le péché ? Le sommeil est une mort intermittente, qui prive les sens de l'action de leur vie. Ne pas sentir, ni voir, ni entendre, ni remuer, rester inert quand on pourrait se précipiter, courir, regarder, parler dans un état différent, c'est dormir. Veiller c'est l'état opposé. Or notre âme a des sens comme le corps, elle a entre autres des sens spirituels qui s'appellent la charité et la foi. Elle sent par celle-ci, elle agit par celle-là. La foi indique à la charité, l'objet de son action et de son amour, de son abandon ou de son attente, de son désir ou de son mépris, de sa louange ou de son blâme, et la charité obéissant à cette impulsion magistrale, fait ou évite, recherche ou repousse, aime ou déteste, estime ou méprise, vante ou dédaigne.

Voilà la vie de l'âme. Evidemment le catholique seul la possède, lui qui ne végète pas engourdi dans le sommeil de ces facultés précieuses, mais qui, semblable à cette *étincelle* ardente du Sage, brille à tous les points de son horizon, reprenant, corrigeant, éclairant, propageant partout le feu du divin amour.

Ce catholique seul vit parce que seul il veille, parce qu'à ses splendeurs l'enfer rugit, les vains connaissent les bons désirs, la terre s'illumine, et le ciel s'exalte.

Le païen dort au contraire parce qu'il n'a pas la foi, le premier des sens de la vie spirituelle. L'hérétique dort aussi pour la même raison. Il croit vivre et veiller, il s'abuse, il ne fait que des rêves. Il dispute sur la foi, Dieu, le Christ, il s'imagine marcher les yeux ouverts : il rêve et ne débite qu'un vain songe. Quel songe en effet que cette doctrine étrange : l'enfant qu'on baptise a l'usage de sa raison, le Christ est comme homme partout, le Christ est mort comme Dieu ! Est-ce veiller, est-ce rêver que de dire, en dépit des livres et de l'histoire des témoignages de son martyre, que jamais saint Pierre ne se rendit à Rome ?

Beaucoup dorment aussi parmi les catholiques. Ce qui l'indique, c'est que saint Paul s'adresse ici à des Romains fidèles. Il y a donc, au dire de l'Apôtre, un autre sommeil que le sommeil de l'incrédulité, et ce sommeil, à la confusion de Luther, ne peut être évidemment que le péché. *Les hommes de la richesse dorment* donc *leur sommeil*, comme dit le Psalmiste ; de même des ivrognes que voudrait réveiller Joël quand il s'écrie : *Levez-vous ivrognes et pleurez ;* de même des impurs et de ces hommes qui ont fait de *leur ventre un Dieu.* Tous ceux-là dorment aussi, et en vérité leurs rêves ne sont pas moins étranges. Ils ont un pied dans le sépulcre et ils espèrent une

vie plus longue que la vie de Mathusalem. Ils songent à être rois, opulents, les misérables et les vils esclaves. Ils croient voler sur la nue, les vermisseaux qui rampent sur la terre. Quel songe que les prétentions de Caïus et de Domitien, ces dieux immortels que le glaive précipitait d'un seul coup dans l'abîme ! Quel songe que les opiniâtres labeurs de ces avides qui entassent pour un jour de jouissance des trésors qui suffiraient à mille vies ! Regardez aux siècles écoulés. Presque toute la race humaine a passé par ces hallucinations étranges. Elle a toujours couru après la gloire, la puissance, la fortune et le plaisir. L'un bâtissait une demeure, l'autre plantait une vigne, celui-ci équipait un navire, cet autre exerçait ses soldats si gravement que tous semblaient vivre et veiller. Et pourtant il ne reste rien de leurs œuvres, tout est mort, silencieux; où sont ces empereurs puissants, ces philosophes superbes, ces orateurs prodigues de mensonges ? Tous ont *dormi leur sommeil*, ils rêvaient ces dormeurs imprudents, et tout s'est évanoui de leur rêve criminel.

Pour nous aussi s'avance déjà la nuit du siècle où nous passons; elle arrive à chaque instant pour celui-ci, pour celui-là, dans la foule qui nous entoure. C'est alors qu'on comprendra l'Apôtre, que la jouissance de la richesse et de la volupté ne paraîtra plus que sous son vrai jour : songe trompeur, vie factice des victimes des illusions des nuits, elle s'évapore, ne laissant à l'heure du funèbre réveil

que les mains vides de biens et chargées des dettes redoutables de l'éternité. On sentira qu'on a été le jouet d'un délire, on se réveillera de ce sommeil perfide pour veiller dans les flammes et les tourments. O pécheurs, ô dormeurs obstinés, réveillez-vous donc, *voici l'heure de chasser le sommeil !*

Voici l'heure. Quelle est l'heure du lever? L'heure du matin, du point du jour, l'aurore ; car ceux qui dorment, dorment la nuit. Quelle est l'heure du matin? Le temps de la grâce, car avant le Christ *les ténèbres couvraient la terre, et la brume s'étendait sur les peuples :* les Juifs eux-mêmes, malgré les prophètes qui brillaient comme des étoiles dans les ombres, étaient plongés dans la nuit des figures et de l'attente : nuit lumineuse, je le répète, avec un firmament qui scintille, avec des astres radieux, mais véritable nuit. Mais la nuit s'évapora avec le Christ et le *jour approcha.* L'heure du matin est donc l'heure de se lever pour le recevoir. L'aurore tient le milieu entre la lumière et les ombres. C'est la figure du temps de la grâce, le milieu où vivent les hommes entre les ténèbres de l'infidélité et la vision intuitive. L'infidélité, c'est la nuit noire, la vision intuitive, c'est le midi étincelant, et l'aurore, c'est la foi chrétienne. L'infidèle ne voit rien, le bienheureux voit tout : nous ne voyons, nous *ne connaissons* que *d'une part ;* nous voyons davantage à mesure, de même que l'aurore s'élargit, en s'approchant du jour, nous voyons davantage en marchant de *vertu en vertu*, de ferveur en

ferveur, vers la perfection des saints. Mais le pécheur, au lieu d'avancer, marche à reculons, de l'aurore vers le milieu de la nuit, de l'aurore du baptême à la crapule des vices, aux ténèbres de l'hérésie jusqu'au moment où il tombe dans l'abîme.

Puisque donc c'est maintenant l'aurore qui luit, *c'est l'heure de chasser le sommeil, car notre salut est plus proche qu'au jour de notre première foi.*

Il y a diverses explications de cet autre motif allégué par saint Paul aux Romains pour les engager à secouer la torpeur du péché. Voici la meilleure à mon sens : maintenant, après la venue du Christ, où a surgi l'aurore de la foi, nous ne sommes plus séparés de la gloire que par le chemin qui nous sépare du tombeau. Le Christ a ouvert le ciel avec sa croix comme avec une clef puissante ; quand nous mourons, s'il ne reste plus de souillure à expier, nous y pénétrons de plein droit. *Au jour de notre première foi*, au contraire, c'est-à-dire, au jour où nous espérions la venue du Messie par nos patriarches et nos prophètes, nous, les fidèles, nous descendions, après cette vie, dans les limbes, pour y attendre le Sauveur. L'Apôtre dit ici *au jour de notre première foi*, plutôt que *au jour de la foi de nos ancêtres*, en usurpant un langage familier à l'orateur. On pourrait dire de même de cette université fameuse, nous fleurissons aujourd'hui, notre réputation s'étend, se propage, on nous écoute, comme nous ne l'étions pas dans le principe, au début de notre école.

Remarquez la sagesse de saint Paul. Le voyageur se hâte vers la cité voisine, à mesure que la route s'abrège ; le coursier se précipite vers sa demeure à mesure qu'en avançant l'instinct la lui révèle ; la pierre descend d'autant plus rapide qu'elle descend de plus haut vers son centre : telle est la loi de la nature, tout tend à sa fin, tout se place instinctivement en son lieu, surtout quand ce lieu est plus proche. Aussi saint Paul ne l'oublie pas, levez-vous, crie-t-il aux dormeurs, car le ciel, votre fin, votre patrie est déjà près de vous, voilà le terme de vos labeurs, car plus heureux que vos pères vous entrerez immédiatement en possession de votre gloire.

Si tel a été le but de l'Apôtre en adressant ces paroles aux Romains, le but de l'Eglise en vous proposant cette épître le premier dimanche de l'Avent, est de vous avertir que le jour de la Nativité approche. *C'est l'heure*, vous dit-elle, *de chasser le sommeil, car notre salut est plus proche qu'au jour de la foi de nos aïeux*. Le Christ, né une fois de la Vierge, ne doit plus renaître sans doute. Mais le bienfait de cette naissance est toujours permanent ; l'Eglise l'annonce aux hommes chaque année dans ce temps, et chaque année les bienfaits dont le Christ combla la terre à l'époque de sa venue, se renouvellent dans les cœurs où le Christ renaît par la foi et la charité. Or il renaît dans ceux qu'il trouve veillants. Les bergers qui veillaient sur leurs troupeaux, les Mages qui virent l'étoile, célébrèrent seuls la fête de Bethléem ; ceux-ci, de même, célè-

Noël chrétienne qui ont chassé le [illegible]ché et gardent pieusement les veillées

[illegible] l'aurore de la grâce est une heure propice pour repousser les vains songes, si Noël qui s'approche est une favorable occasion de dépouiller le vieil homme et de se purger du crime : que dirai-je du siècle même qui passe, en lui appliquant les paroles de l'Apôtre? Soit que je considère les facilités qu'il offre pour le salut, soit que je contemple les obstacles qu'il oppose à cette grande œuvre, de toute part résonne à mes oreilles ce cri : *Voici l'heure, levez-vous, et chassez le sommeil.*

Maintenant, en effet, le monde, la chair, les démons ont vu leur puissance primitive s'amoindrir. Quand le monde étalait ses beautés et ses séductions nouvelles aux regards d'hommes qui vivaient des siècles, qui ignoraient les écueils, il pouvait abuser, faire déchoir. Mais il a vieilli avec ses syrènes et ses ruses. Ses piéges sont connus. Qui ne sait les déboires de ses amitiés, la fausseté de ses promesses, la fin de ses triomphes? Les plus fortunés ne jouissent qu'un jour de ses délices après bien des angoisses, au milieu d'une inquiétude permanente; la foule gagne à ses poursuites, l'exil, la prison, le dédain, le mépris, les infirmités, la mort. Qui donc ne repousserait pas sans peine ce vieux trompeur, dont les fourberies séculaires sont usées et sans force, qui ne haïrait volontiers ce bourreau insatiable, ce pourvoyeur sans pitié de l'abîme?

La chair a vieilli de même; la concupiscence n'a plus son antique prestige. La cavale indomptée qui, après avoir brisé son mors quand Adam tomba dans le crime, hennisait si furieuse, si ardente, a perdu sa force sauvage en luttant contre les vagues du déluge vengeur; chaque âge, qui a suivi, lui a enlevé de sa jeunesse; baignée aujourd'hui dans les eaux baptismales, cicatrisée par la grâce, refrénée par les veilles, l'oraison, les jeûnes, la chair n'a pas même la puissance d'empêcher les vœux des vierges.

Les démons, encore, on le sait, ont été privés de leur puissance par le Christ. Ils ne peuvent plus vaincre que qui le veut bien. Croyez en saint Antoine, *Satan redoute les veilles des justes, leurs prières, leurs abstinences, la pauvreté volontaire, le mépris de la vaine gloire, l'humilité, la miséricorde, la patience, et la charité.* Il gît vaincu, gémissant sous leurs pieds. Le terrible serpent ne sait plus que ramper : le seul signe de la croix l'abat quand il veut lever sa tête impure, et le roule dans la poussière.

Enfin, à mesure que nos ennemis ont vieilli, ont perdu leur vigueur, la grâce s'est répandue sur nous plus abondante et plus efficace. Le Sauveur a ouvert les fontaines mystérieuses, les pluies des sacrements descendent de la croix du Calvaire, et les vagues du fleuve réjouissent la cité de Dieu. Quel siècle a possédé les ressources spirituelles de notre âge? Des saints sans nombre nous précèdent, mar-

quent les étapes sur notre chemin. Il n'est pas un seul de nous qui ne puisse choisir un modèle parmi eux. Hommes, femmes, prêtres, guerriers, philosophes, artisans : chaque âge, chaque état, chaque fortune peut trouver dans la foule heureuse celui qui a frayé la route à ses propres épreuves. Cette route du ciel est tracée, arrosée du sang des martyrs, foulée, pleine de vestiges visibles, de trophées qui s'élèvent comme des guides ; c'est non-seulement une voie sûre, c'est une route agréable et fleurie. Notre patron nous y mène par la main, Jésus-Christ nous attend au bout, sur la colline, pour nous enlever au paradis.

Courage donc, allez, les yeux toujours sur l'*auteur de notre foi* qui nous appelle ; le labeur finira bientôt, le royaume céleste approche. Qu'avons-nous de commun avec l'enfer et les chemins qui y mènent ? Débarrassons-nous de nos vains bagages. Il y a déjà plus de quinze siècles que cette parole résonne dans le monde : *Mes petits enfants, voici la dernière heure, et la figure de cette terre passe.* Qu'attendez-vous donc de cette terre qui croule depuis tant de siècles[1] !

Oui, oui, c'est l'heure, ou jamais, de se lever, de chasser le sommeil. Car si ce moment est propice, ce n'est pas seulement pour les avantages qu'il présente, c'est sourtout pour les maux dont il menace. *Le père de famille ne veillerait-il pas s'il connais-*

[1] 2. *Jean*, 2 ; 1. *Cor.* 7.

sait l'heure du voleur de la nuit[1]? Voici que les larrons des ténèbres se précipitent. Hélas que d'impies, de sacriléges, d'hérétiques! Le puits de l'abîme est ouvert; les Ariens ressuscitent, les Sabelliens, les Nestoriens, les Pélagiens, les Manichéens les suivent. Ils se répandent, ils couvrent les Gaules, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, la Bohême, la Hollande et les Flandres. L'incendie, le meurtre, le pillage les suivent. La peste, l'inondation et la famine célèbrent leur passage : la guerre viendra bientôt, car la verge du Seigneur veille sur nous qui restons plongés dans le sommeil. Si nous ne sortons pas de ce sommeil fatal, je vous le prédis, nous avons été chrétiens! La foi se retirera de nous, elle cherchera des peuples nouveaux, et *la fille de Sion* sera privée de sa grâce et de *sa beauté*. Réveillez-vous donc, tout vous excite, *faites donc de nécessité vertu*, abandonnez le monde, avant qu'il ne vous abandonne, et courez à Dieu, avant que vous ne deveniez la proie de l'enfer et du démon.

II.

DEUXIÈME DIMANCHE.

La sentence de saint Paul : *Ce qui est écrit est écrit pour notre enseignement, afin que nous espé-*

[1] *Luc*, 12.

rions dans la patience et au milieu des consolations de l'Ecriture, cette sentence, que je veux commenter, est tellement liée aux paroles qui précèdent qu'il est nécessaire de vous les faire connaître [1].

Les Romains, à qui l'Apôtre s'adresse, furent convertis à la foi par des Juifs et par des Gentils. Or, malgré l'unité fondamentale de doctrine parmi les convertisseurs, il y avait aussi quelques points de dissidence. Les Juifs par exemple tenaient à la conservation des rites légaux et blâmaient volontiers ceux qui les enfreignaient. Les autres, au contraire, méprisaient ceux qui *judaïsaient*, ne distinguaient pas de nourriture immonde et considéraient les scrupules de leurs frères comme des infirmités de néophyte. La position des fidèles entre ces tiraillements de leurs docteurs était délicate. Que fit alors saint Paul? Il adressa des remontrances sévères aux uns et aux autres parmi les prédicateurs de l'Evangile. Aux Judaïsans il montra que nous étions délivrés des observations des cérémonies anciennes; aux convertis de la Gentilité il enseigna que la liberté de l'Evangile ne doit pas dégénérer en scandale pour les faibles. *Que celui qui mange*, dit-il, *ne méprise pas celui qui ne mange point, et que ce dernier ne juge point le premier.* Il ajoute successivement, pour les Juifs : *Tu quis es qui judicas alienum servum? Domino suo stat aut cadit, stabit autem, potens est enim Deus statuere illum;* pour les Gentils:

[1] *Rom.* 15.

Si propter cibum frater contristatur, jam non secundum charitatem ambulas, noli cibo tuo illum perdere pro quo Christus mortuus est... Debemus autem nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere, et non nobis placere. Et enim Christus non sibi placuit, sed sicut scriptum est, improperia improperantium tibi ceciderunt super me. Quæcumque enim scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt. C'est-à-dire, nous ne devons pas tant nous complaire dans notre propre justice que nous nous inquiétions peu du prochain, à l'imitation des Pharisiens qui répondaient au désespoir de Judas : *Que nous importe?* Si le Christ eut agi de la sorte, il eût dit, en effet, je suis juste, que m'importe les pécheurs! Je suis heureux, périsse le monde! Mais il agit autrement, il chargea sur ses reins le fardeau de nos péchés. Voilà notre modèle, car ce qui est écrit de Jésus et de ses saints *est écrit pour notre enseignement, afin que par ce moyen nous concevions l'espérance dans la patience et les consolations de l'Ecriture.*

Vous connaissez maintenant l'occasion de la sentence apostolique. Evidemment saint Paul parle uniquement de l'Ecriture sainte. Cette formule simple et générale, tout ce *qui est écrit*, l'indique. Le nom d'Ecriture par excellence est en effet réservé à nos codes divins. Les livres de la science ne méritent plus ce titre en regard de la Bible et de l'Evangile. La cause de ce singulier privilége, c'est l'auteur qui dicta aux apôtres et aux prophètes la matière même de notre croyance.

Cet auteur c'est Dieu : *Inspirés par l'Esprit saint, les hommes de Dieu ont parlé.* Cette matière, c'est encore Dieu. Dieu ne pouvait écrire que sur lui-même : il ne pouvait être que le hérault de sa gloire. César crut qu'il devait tracer de sa main ses commentaires pour la postérité : Dieu, plus grand que tous les Césars, voulut lui-même démontrer seul aux hommes ses droits à l'adoration, et se faire connaître comme le Créateur, le Roi, le libérateur et le rémunérateur du genre humain.

De là des distinctions sans nombre à l'avantage de l'Ecriture sacrée, son antiquité, sa noblesse, sa perfection. Les livres, même les livres des saints, ont toujours quelque chose d'imparfait, comme les vies d'hommes qu'ils racontent ; car il n'est pas un homme en ce monde qui ne puisse répéter avec fruit cette parole de l'oraison dominicale, *pardonnez-nous nos péchés...* et ces autres de saint Jean, *si nous disions que nous sommes sans souillure, nous nous séduirions nous-mêmes.* Mais il n'en est pas ainsi de l'Evangile ni de la Bible dont Dieu, c'est-à-dire la Perfection infinie, est à la fois l'auteur et le sujet : l'Ecriture sainte, au dire de saint Basile, ne renferme pas même une seule parole oiseuse.

Elle renferme en outre les enseignements les plus utiles. La science profane apprend à gagner un pain vulgaire, elle apprend à gagner le paradis. La jurisprudence consacre les testaments et les héritages des hommes, elle consacre le testament et l'héritage de Dieu. La médecine guérit les maladies du corps,

elle cicatrise les blessures de l'âme. La philosophie élève l'intelligence jusqu'aux astres, elle élève la foi jusqu'au Créateur des astres. L'histoire mondaine raconte les vicissitudes des empires, elle révèle la création et elle prédit ses destinées. La poésie humaine chante et charme par ses vers harmonieux, la poésie divine, la poésie des prophètes, par ses psaumes et ses hymnes, allume dans les cœurs le feu du divin amour. La terre a ses orateurs puissants qui mènent les foules à leur gré, la Bible a son Ecclésiaste éloquent qui nous pousse jusqu'au ciel. Le monde a ses grammairiens, l'Evangile a ses apôtres qui instruisent l'ignorance et lui enseignent l'alphabet du paradis. C'est donc à bon droit, avec un grand sens que l'Evangile et la Bible sont appelés simplement l'Ecriture par saint Paul, comme si près d'eux les livres de la terre n'étaient qu'un songe, qu'une ombre; et tout ce qu'ils renferment, surtout dans les passages où ils racontent les tribulations et les consolations des saints, se rapporte à notre propre utilité.

Mais comment par ce moyen concevrons-nous l'espérance? Telle est la voie de Dieu, il conduit d'abord sur le Calvaire, puis sur le Thabor; la tribulation d'abord et la croix, puis la consolation et la gloire. Pour mieux dire, la consolation est à la fois la compagne de la souffrance et du bonheur, elle suit le saint au milieu de ses épreuves comme au milieu de ses joies. Or tout ce qui est écrit sur ce point, sur la patience et la consolation et la récom-

pense des élus, est écrit pour nous servir de modèle et soutenir notre espérance. Sachons-le bien, tous ont souffert, tous ont retiré une grande consolation de leurs tourments, c'est l'Ecriture qui l'atteste avec la nature et l'expérience. Suivez-moi bien, je vous prie, mes conclusions s'adapteront d'elles-mêmes au temps calamiteux qui passe.

Tous les élus ont souffert, tous *ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ :* le rameau de la vigne symbolique ne peut porter des fruits qu'autant que le ciseau l'émonde : *la tentation éprouve nécessairement* celui qui est agréable à Dieu, voilà le langage des Ecritures. Elles parlent de la sorte des élus, sans distinction, sans exception : la raison qu'en donne le sage est celle-ci, *le mal est contre le bien, la mort contre la vie et le pécheur contre le juste :* les contraires se combattent toujours entre eux. Voyez l'eau et le feu, celle-là ne nuit point à celui-ci et réciproquement. Néanmoins ils ne peuvent vivre en bon voisinage. L'eau sur le foyer fume, siffle, s'élance, bouillonne. Pourquoi ? Parce que l'eau est le contraire du feu. De même les bons brûlent comme la flamme, ils brillent, ils s'empressent par amour. Mais les mauvais se laissent choir comme l'eau sur le sol, ils y croupissent comme la boue, ils y forment comme des marais sordides où les imprudents glissent et se souillent. Or ils se mêlent aux bons, ils se rencontrent à tous les horizons. Un démon se trouva dans les douze. Il n'y a pas de jardins sans herbes parasites, ni de froment sans

ivraie. Etes-vous bon, êtes-vous le feu qui dévore? Pourquoi vous étonner que le mauvais qui vous coudoie vous persécute, que l'eau fume et bouillonne? Vous ne cherchez pas à lui nuire, sans doute, mais telle est la nature des choses, *si vous étiez du monde, le monde vous aimerait, vous n'en êtes point et il vous hait*, quoi d'étrange? L'impie dresse des embûches au juste, parce que ce dernier est contraire à ses œuvres, parce que la vue d'une vie, la censure en action de la sienne, est pénible à ses sens : quoi d'étrange, dans ces révélations du Christ et du sage? J'ai connu deux amis très-unis dans ce siècle. L'un, à la voix de Dieu amende ses mœurs légères. Qu'arrive-t-il? Son compagnon l'abandonne, le fuit, le dédaigne, le dénigre. C'est toujours pour la même raison. L'un a redressé ses sentiers tortueux, il n'est pas étonnant que la droite déplaise à l'oblique.

En voulez-vous encore une autre raison? Dieu a comblé ses fils des vrais biens, des biens spirituels. Or la tribulation est éminemment propre à les conserver. Est-ce que *la vertu ne se perfectionne pas dans la calamité?* C'est elle qui maintient la santé de l'âme. Plus on surcharge une colonne droite et bien assise, et mieux cette colonne s'affermit sur sa base. Plus on charge au contraire une colonne inclinée, et plus elle se penche, et bientôt elle tombe. C'est l'histoire des bons et des méchants, le bon se redresse et grandit sous l'épreuve, le mauvais s'affaisse et se renverse, Saül y gagne l'enfer et David le paradis.

Mais les exemples de cette vérité sont sans nombre. Dans l'Ecriture, c'est Abel, c'est Noé, c'est Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, les prophètes, les apôtres et le Christ qui en témoignent. Que n'a pas souffert le Christ? Toute sa vie ne fut qu'une croix, une croix lourde et atroce. Il est donc bien vrai : *ceux qui veulent vivre pieusement souffrent persécution.*

Mais ils retirent un grand avantage de leurs souffrances. Celui qui a dit, *je suis avec lui dans la tribulation et je l'en délivrerai*, celui-là ne saurait mentir, les *passions* supportées pour le Christ se changeront en réjouissances. Tous les membres du corps pour ainsi dire se concentrent auprès du membre malade, le sang y accourt, les yeux s'y fixent, la main s'y porte. Dans la même famille, tous se rangent autour d'un frère étendu sur un lit de mort, on le caresse, on le pleure, on ne songe qu'à lui. Or si telle est la nature, que sera donc pour ses élus celui qui a créé le corps et la famille? Aussi comme il accourt avec ses fils aînés du ciel auprès de l'âme du juste en peine, comme il l'entoure, comme il l'aime! *Je suis* avec elle *dans la tribulation*, dit-il, *et je l'en délivrerai.*

Il accourt, non pas comme le monde auprès des florissants du siècle; voici la pratique des profanes mise en vers par l'un de leurs poètes :

> Tempore felici multi numerantur amici,
> Tempora si fuerint nubila solus eris.

L'opulent rencontre toujours le juge prêt à l'en-

tendre, mais le pauvre ne se présente jamais aux heures de son loisir. *Le père des orphelins, le juge des veuves*, a d'autres allures : il se plaît, il habite au milieu des affligés. Oh si une goutte seule du miel dont il les abreuve, découlait dans notre âme! Je ne m'étonne plus que saint Paul se glorifie dans les tortures, et qu'il affirme *que la consolation abonde où abonde la tribulation*. Je ne m'étonne plus des transports de saint André à l'aspect de sa croix. Je comprends saint Etienne intercédant pour ses bourreaux sous la pluie serrée des pierres homicides; saint Laurent qui bravait le persécuteur au milieu des flammes. Je comprends saint Tiburce marchant sur les charbons en feu comme sur des roses moelleuses. Je comprends le calme, la sérénité, le bonheur de tous les martyrs, de tous les saints, sur les arènes, parmi les chevalets, dans la persécution, dans les épreuves solitaires de la cellule et de l'érème. Leurs consolations m'empêchent de m'étonner de leur patience. Dieu habite auprès d'eux, il l'affirme lui-même.

Il ne console pas toutes les infortunes, je l'avoue, il console seulement les calamités des élus. Mais la faute retombe sur vous qui souffrez et ne savez pas profiter de vos épreuves en cherchant la consolation dans Dieu. On s'adresse à la chair, au plaisir, on demande à l'épine le raisin qui ranime, à la ronce la figue qui fortifie. On s'appuie sur la protection des riches, on espère de ses mensonges, de son industrie, de ses injustices, de ses homicides. On oppose

le démon au démon, on veut chasser Satan avec Satan. Quelle erreur ! C'est Dieu qui chasse les démons, c'est l'Esprit qui console. Va à l'oraison, fréquente le tribunal du prêtre, expulse le péché, et je te permets de te plaindre, mon frère, si tu ne trouves pas la consolation vraie et solide. Il y en a qui combattent vaillamment, et se laissent enlever la victoire par l'ennemi au moment même d'en jouir. Il y en a qui pardonnent aux insolents à l'heure même de l'insulte, pour s'irriter une fois qu'ils sont retirés dans leur demeure. C'est ainsi que le vainqueur public en champ clos ou en rase campagne tombe trop souvent avec honte dans une misérable embuscade. Mais il ne tombe que parce qu'il n'a pas uniquement cherché sa consolation en Dieu. Qui a été plus éprouvé que Daniel dans la fosse aux lions; que Jonas dans les entrailles de la baleine ; que Susanne calomniée ; que les trois enfants de la fournaise ; que Job frappé le même jour dans toutes les affections de son cœur ! Et n'ont-ils pas été délivrés tous de leurs tribulations? Voilà la patience et la consolation que nous enseignent les Ecritures. Réveillez-vous donc, je vous prie, chargez courageusement la croix de la patience, notre signe contre les esprits mauvais, triomphons sur elle de toutes les tribulations, et nous mériterons de jouir sans fin des consolations que le Christ nous réserve dans la gloire.

III.

TROISIÈME DIMANCHE.

Le commencement de l'épître de ce jour réfute victorieusement trois de ces opinions mondaines qui précipitent les hommes dans l'enfer[1]. Quand on songe à se convertir, le monde accourt, de sa plus douce voix il dit à l'âme qui s'arrête sur la pente du vice : Y songes-tu ? Que vas-tu faire, infortunée ? Vois ces prétendus amis de Dieu : quelle mélancolie, quelle tristesse, quel silence, ils ne savent plus sourire ! Et tu voudrais marcher sur leurs traces ? Y songes-tu ? Il parle de la sorte, l'antique serpent, et par ses suppôts, ses ministres, ses syrènes, il épouvante d'une part, il attire de l'autre ceux que la grâce touche et sollicite pour Dieu. C'est à ces ministres perfides que Dieu crie par son Prophète : *Vous avez dit : qu'avons-nous fait contre toi ? Vous avez prétendu que celui qui me sert est insensé... puisqu'il marche tristement devant la face du Seigneur des armées.* La joie est donc inconnue des vrais fidèles, d'après le langage du monde. Mais sur ce point encore le monde nous abuse par un mensonge. Loin d'ignorer la joie le serviteur de Dieu se livre à des transports que le monde ignorera toujours. L'Ecriture, la raison, l'histoire le proclament. C'est l'allégresse qu'elles

[1] *Philip.* 4.

promettent aux justes, c'est la tristesse profonde qu'elles prédisent aux pervers. *Soyez misérables*, dit à ces derniers saint Jacques, *pleurez, lamentez-vous, que vos rires deviennent des larmes, et votre réjouissance un long deuil.... Réjouissez-vous, exaltez-vous*, dit aux justes le Seigneur, *car votre récompense sera abondante au ciel.... Ne soyez pas tristes comme les hypocrites.... Entonnez les psaumes, les hymnes, les cantiques spirituels que vos cœurs chantent devant Dieu.* L'Ecriture nous ordonne de chanter, et le monde nous condamne à une éternelle tristesse! Le règne du Seigneur, c'est-à-dire la paix céleste, envahit nos âmes, et le monde n'y voit qu'une nuit lugubre! Est-ce que les épîtres de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Paul ne résonnent pas comme une joyeuse trompette, comme un cri de bonheur et d'amour? Est-ce que le psautier de David n'est pas tout entier le chant de la joie spirituelle des élus? *Venez, exaltons-nous devant Dieu, réjouissons-nous devant notre salut... réjouissons-nous dans les psaumes et les divins cantiques; heureux le peuple qui connaît cette joie; chantez, que toute la terre chante au Seigneur une hymne nouvelle*[1].

Telle était aussi la conduite des saints; les premiers croyants mettaient tout en commun, au témoignage de saint Luc, ils fréquentaient les temples avec allégresse et simplicité de cœur. L'Esprit les

[1] *Malac.* 3; *Jacob*, 4, 5; *Matth.* 5, 6; *Jean*, 16; *Ephès.* 5; *Ps.* 88, 94, 95.

débordait de ses délices, ils surabondaient de consolations. Saint Antoine était toujours serein. La joie spirituelle selon lui était l'arme la meilleure contre les embûches du démon, qui s'efforce surtout de répandre les nuages de l'anxiété sur le ciel des âmes, car il sait bien les pertes irréparables que la sérénité chrétienne fait éprouver aux prétentions de l'abîme. Comme David le mettait autrefois en fuite aux doux accords de sa cithare, le chrétien l'éloigne, le relègue dans ses noires demeures en chantant les psaumes et les cantiques, en ouvrant son cœur aux joyeuses inspirations des hymnes du Seigneur.

La raison d'ailleurs prouve combien ce succès est certain. Y a-t-il une comparaison possible entre le puits profond et la coupe? Que voulez-vous donc comparer les voluptés charnelles aux délices chrétiennes? Les sens sont la source de celles-là, les sens avec leur sphère étroite, leur vigueur factice, leurs puissances infimes. L'intelligence et la foi sont la source de celles-ci, l'intelligence avec ses intuitions étendues, ses instincts de reine qui dominent les mondes et s'élèvent jusqu'à Dieu, la foi avec ses prétentions sublimes, avec Dieu qu'elle embrasse, avec ses horizons infinis. Vous mangez une heure, et vos entrailles se soulèvent jusqu'au vomissement; vous pensez au vrai, au beau, au ciel, aux anges, et votre vie passe comme un songe dans ces contemplations ineffables. Est-ce que l'océan se compare à la fontaine troublée du vallon? Que l'insensé se dé-

lecte dans ses festins indigestes, dans ses trésors, causes des soucis amers, ou dans les vains bruits qui murmurent autour de son nom : il épuisera bientôt cette source de félicités mesquines, ou plutôt ce marais aux eaux noires où se vautre l'imbécillité humaine; nous, nous chercherons notre joie et notre gloire dans le Seigneur, la mer immense du bonheur, l'océan des félicités sans bornes : festin infini, festin délicieux, où l'on s'abreuve sans fatigue, sans épuiser ses facultés agrandies au contraire, rassainies, fortifiées. Il en a donc menti, le monde, quand il affirme que le chagrin est le partage des justes, et si je puis parler de moi à ce sujet, je proclame que jamais je n'éprouvai des consolations vraies et soutenues comme j'en éprouve depuis le jour où je désirai servir Dieu.

Mais, direz-vous, j'ignore cette joie spirituelle, et il me semble un peu dur de renoncer à des délectations senties pour des délices inconnues. Quoi d'étonnant dans cette ignorance? Vous avez paralysé les sens propres à saisir ce bonheur que je promets. Vous venez au temple comme vous allez au théâtre, pour louer le prédicateur ou en médire. Continuez de la sorte et, je vous l'assure, vous ne comprendrez jamais les joies spirituelles. Venez au contraire au sermon, avec un cœur ouvert et prêt à recevoir la semence; ne vous inquiétez plus de la période et du nombre, ne vous en inquiétez pas plus que je ne m'en inquiète moi-même, ne songez qu'aux vérités que je vous annonce, écartez le pé-

ché, écartez le démon, et puis, plaignez-vous, si vous ne comprenez pas encore; *convertissez-vous, convertissez-vous*, en un mot, *et vous sentirez la différence qui existe entre le juste et l'injuste, entre le serviteur de Dieu et le rebelle*. Voilà pourquoi, en dépit du langage du monde, l'Apôtre vous dit dans l'épître de ce jour, *réjouissez-vous toujours dans le Seigneur* [1].

Quoi que ce monde raconte, quoi qu'il bourdonne, *réjouissez-vous toujours dans le Seigneur*. Et ne croyez pas que cette parole m'échappe légèrement, car *je vous le répète, réjouissez-vous*. N'imitez pas les fils du siècle; tantôt ils pleurent, tantôt ils rient; la joie et la tristesse, l'allégresse et les lamentations se succèdent dans leurs âmes comme les choses fragiles qui les attristent ou les enchantent. Ils se réjouissent sur la naissance d'un fils, ils se lamentent sur sa mort; vous, *réjouissez-vous toujours*, sans alternative ni repos, car l'objet de votre joie, Dieu, est éternel et immuable. Soyez beaux de sa beauté, glorieux de sa gloire, immortels de son immortalité, jusqu'au jour de la transformation radicale et définitive de notre être à l'image de l'Etre sans fin et sans bornes.

Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, et *réjouissez-vous* dans ses œuvres. Quelle joie pour l'âme aimant Dieu de songer qu'elle a pour Père le Roi puissant, riche et sage par excellence! Source

[1] *Malach.* 3.

inépuisable! C'est la première réjouissance que nous recommande l'Apôtre. — Dieu immortel, quelle joie pour l'âme qui vous aime, de ne rencontrer partout autour d'elle que vos richesses, vos possessions, vos œuvres, à vous son Père, œuvres toutes belles, toutes bonnes, toutes parfaites, *œuvres sublimes, achevées au gré de vos désirs!* Elle se réjouit dans vos œuvres, car elle y aperçoit votre force, votre sagesse, votre gloire; elle regarde le ciel, et elle chante : Louange à vous, Seigneur, qui avez étendu sur nos têtes ce pavillon précieux, étoilé de points d'or; elle regarde le soleil et elle chante : Louange à vous, Seigneur, qui avez allumé pour nos besoins et nos plaisirs, ce globe de feu, roi de votre ciel; elle regarde les espaces, et elle chante : Louange à vous, Seigneur, Créateur de l'élément qui nous fait respirer et vivre; elle regarde la terre, et elle chante: Louange à vous, Seigneur, qui avez déroulé sous nos pieds ces bois frais, ces vallons fertiles, ces plaines fleuries et ces riches moissons; elle regarde les mers et les fleuves, les plantes variées, les familles des êtres, les métaux divers, et elle chante: Louange à vous, Seigneur, qui jusque dans notre exil nous comblez de tous vos dons. C'est la deuxième réjouissance que recommande l'Apôtre, et tel est le double cantique qui déborde de l'âme sainte.

Elle se réjouit, elle chante quand Dieu lui accorde quelque bienfait, et elle se réjouit encore quand il l'éprouve. Les cités d'un royaume ne re-

çoivent pas avec le même visage le messager royal qui annonce de nouveaux priviléges et celui qui vient réclamer le tribut. L'âme chrétienne agit autrement, elle se réjouit sur la grâce nouvelle, elle se réjouit sur la calamité renaissante, car elle sait bien que le bonheur et le malheur nous viennent de la même source, de l'amour de notre Dieu.

Elle se réjouit enfin sur le bienfait de la création, et elle se réjouit de nouveau sur le bienfait de la Rédemption. Elle se réjouit d'avoir été créée à l'image de Dieu, elle se réjouit de ce que, pour sauver son image, ce Dieu ait pris la chair humaine. Voilà pourquoi, en interprétant le texte dans tous ses sens, l'Apôtre adressait aux Philippiens ces paroles, *réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez-vous.*

Il ajouta, *que votre modestie soit connue de tous les hommes.* Ces paroles réfutent la seconde de ces opinions erronées dont je parlais au début. Comme ce perfide Nabal du Carmel dont parle l'Ecriture, le monde ne se contente pas de proférer un mensonge, il ajoute la fraude à la fraude. Que voulez-vous servir Dieu, s'écrie-t-il? C'est le métier de l'ignorance et de la paresse que de gagner de l'or en chantant et en mangeant. Laissez aux moines cette honteuse industrie. O Nabal, ton nom proclame avec verité ta sottise; tu disais naguère que le service de Dieu était plein de tristesse, et tu le représentes maintenant comme le partage des grossiers et des gourmands. Mais tu mens encore, Nabal in-

sensé. Le serviteur de Dieu n'est pas un lâche, c'est un intrépide soldat : par profession il déclare la guerre à tous les vices, il provoque au combat tous les démons, et malheur à ces déserteurs, à ces traîtres qui cherchent à servir clandestinement le monde en recevant salaire sous les drapeaux du Christ. Car que dit l'Apôtre ? *Que votre modestie soit connue de tous les hommes.* Je vous veux joyeux, mais dans le Seigneur, mais de manière à ce que les hommes rendent justice à votre vertu. Pas d'excès, de la modération partout, dans la nourriture, dans les vêtements, dans votre joie elle-même. Dieu ne vous a pas accordé la richesse pour que vous vous plaisiez dans la soie, la pourpre et les festins : le sort du mauvais riche est fixé depuis la catastrophe du contemporain de Lazare. L'or n'abonde pas dans vos demeures pour être jeté vainement à des caprices stériles : le sein des pauvres a été préparé pour le recevoir. Voilà le champ qui porte, et porte seul, cette moisson, cette récompense au centuple que l'Ecriture promet à l'opulence miséricordieuse.

La troisième erreur que je veux signaler consiste dans une interprétation toute mondaine des premières paroles de l'Apôtre. *Réjouissez-vous*, et réjouissez-vous encore, dit-on audacieusement, car le Seigneur est proche, c'est-à-dire, l'Epiphanie, ou Pâques, ou l'Ascension s'avance, réjouissez-vous donc, c'est-à-dire, laissez les travaux, les études, livrez-vous au jeu, au banquet, au repos, et à la danse. Quelle audace, quelle dérision ! *Réjouissez-*

vous, sans doute, mais l'Apôtre ajoute, *que votre modestie soit connue de tous les hommes.* Pourquoi laissez-vous de côté cette moitié de la sentence? Ignoreriez-vous que la joie chrétienne est modeste et sobre? Que c'est une joie spirituelle, pleine de gravité et de sagesse, de telle sorte que le païen et l'hérétique connaissent bien à nos transports que nous ne célébrons point les baccanales antiques?

Ma parole est impuissante à redire la douleur de mon âme en face du raisonnement en action que je signale, car les raisons que je mets sur vos lèvres, vos actes les proclament dans chacune de nos fêtes. Dans les premiers jours de septembre, je traversais les rues de la cité. C'était ici un ivrogne, ailleurs je ne sais quels frénétiques gesticulant aux fenêtres des maisons en chantant, je l'avoue, d'une manière peu flatteuse pour mes oreilles. Ils agitaient des coupes dans leurs mains comme des trompettes, avec cette différence qu'ils vidaient les coupes tandis qu'on souffle dans la trompette. Je franchis les portes, et un spectacle à la fois curieux et dégoûtant, risible et déplorable, se déroule sous mes yeux. C'était une espèce de soudart, trébuchant, mesurant à chaque pas le sol, et traînant péniblement à sa suite une femme. Je m'informai de ce que signifiaient ces mouvements désordonnés, pourquoi ces extravagances se produisaient dans cette saison. C'est, me répondit un témoin de la scène, pour célébrer la Dédicace.—Quoi, répliquai-je, la Dédicace est-ce une fête de l'Eglise ou une fête des bacchantes?

— Qu'est-ce que les bacchanales, se demandait-on à la ronde? La Dédicace est une fête célèbre dans l'Eglise, une fête bien connue, en mémoire de la Mère de Dieu. — C'est donc une fête de la Vierge, continuai-je, de la Vierge toute sainte et toute pure, qui vivait de ses jeûnes, qu'on célèbre par l'impudicité et l'ivresse. Certes je ne doute pas des pieuses intentions des chrétiens qui instituèrent les fêtes de Marie, mais comme leurs fils ont obscurci et souillé ces réjouissances saintes! L'étranger qui ignore le calendrier de Louvain vous croirait en proie à la possession du démon. Or il en est des autres fêtes comme de la Dédicace. Quand abondent les péchés, les repas somptueux, les chansons lascives, quand s'emplissent les théâtres, les tavernes, les lieux infâmes, quand se multiplient les danses aux accords de la cithare et de la lyre, sinon dans les jours consacrés au Christ et à sa mère?

Mais peut-être est-ce une faute légère de se mêler, hommes et femmes, dans un chœur dansant? Erreur, erreur grave. Si la paille peut passer impunément par la flamme, que les jeunes hommes dansent avec les jeunes filles. Mais la paille brûle au contact de la fournaise. Oui la danse est une infamie, au témoignage des écrivains sacrés et profanes. Lisez le discours de Tullius pour Murena, lisez ce qu'il raconte des mœurs efféminées d'Antoine. Rougissez, chrétiens, rougissez, car vous êtes vaincus par un philosophe et vous êtes condamnés au tribunal d'un païen. Sa seule raison lui enseigna

que la danse est le fait des ivres et des insensés. Mais laissons de côté les profanes. Bienheureux Ambroise, révérendissime vieillard, lumière de l'Eglise du Christ, dites-nous ce que vous pensez des chœurs, et des danses : *de la danse*, avez-vous écrit, *à injurier Dieu il n'est qu'un pas : quel respect attendre de l'homme qui saute, s'agite et s'échauffe*. Bienheureux Jérôme, joignez votre voix à celle de saint Ambroise, *où la cymbale sonne*, avez-vous écrit, *où la flûte chante, la lyre murmure, comment trouver la crainte du Seigneur?* Passons en Orient, interrogeons saint Chrysostôme et saint Basile. Dites-nous, ornement de la grâce, vraie bouche d'or, grand Chrysostôme, qui brilliez par le jeûne au milieu de toutes vos vertus, à ce point que le peuple vous surnommait le Jeûneur, dites-nous votre sentiment sur la danse : *écoutez*, criiez-vous aux fidèles de votre temps,... *où l'on danse le démon préside à coup sûr. Dieu ne nous a pas donné les pieds pour sauter impudemment à la manière des chameaux, mais pour marcher avec modestie. Les démons dansent avec vous dans ces chœurs infâmes et ils vous séduisent*. Dites, bienheureux Basile, dites-nous votre sentiment sur les danses; *les hommes et les femmes*, avez-vous écrit dans votre discours sur l'ivresse, *se blessent mutuellement par les aiguillons de la concupiscence dans les chœurs dansants; vous riez, vous vous livrez aux délectations obscènes quand vous devriez pleurer sur les péchés passés; vous vous agitez, vous dansez avec fureur,*

quand il faudrait fléchir le genou et prier. Mais qu'auraient dit les saints Pères si les abus qu'ils réprouvent avaient déshonoré de leur temps les fêtes de l'Eglise ? Mais laissons de côté les hommes, même les saints, et n'interrogeons plus que Dieu. *La cithare*, dit Isaïe, *la lyre, la flûte, et le vin dans vos banquets, voilà vos pensées; vous ne songez plus à l'œuvre du Seigneur, à l'œuvre de ses mains*[1].

Ah malheureux et misérables ! Le Seigneur a fait une œuvre admirable dans ces jours qui passent, *il a créé du nouveau sur la terre;* une vierge enfante, un Dieu vient vers les hommes, un nouvel astre resplendit, le ciel verse des ruisseaux de miel, les anges l'abandonnent pour adorer le petit enfant qui nous est né, et vous, pour qui ces merveilles s'opèrent, ensevelis dans le sommeil et l'ivresse, *vous ne songez pas à l'œuvre du Seigneur, à l'œuvre de ses mains !* Mais écoutez votre sentence : *c'est pourquoi l'enfer a dilaté sa bouche sans mesure pour vous dévorer*[2].

Vous ignorez peut-être quel sacrilége on commet en profanant les jours de fête ? Pourquoi ces temples, ces calices, ces vêtements réservés ? Qu'est-ce qui distingue ces murs des constructions vulgaires, ces calices des coupes des festins, ces manteaux du prêtre des tuniques de la foule ? Rien, si j'en considère la matière. Mais il y a crime, il y a sacrilége, d'en faire des demeures, des vases et des ornements

[1] Amb. l. 5, de Virg.; Jérôme cont. Helvid.; Chrys. hom. 49, *in Matth.* — [2] *Is.* 5.

profanes, parce qu'ils sont consacrés au service de Dieu. Or qui ignore, que comme ces instruments du sacrifice, que plus encore que ces temples et ces calices, les jours de fête appartiennent au Seigneur? Pourquoi donc les souiller par des usages indignes? Que diriez-vous à l'audacieux qui briserait les portiques, les chasubles, et boirait dans les vases de l'église et de l'autel? Quelle horreur! quelles exclamations indignées sortiraient de vos poitrines! Et les fêtes consacrées aux oraisons pieuses, aux saints cantiques, vous les consumez dans les orgies et les danses? Et personne ne s'étonne, ne s'émeut, ne s'épouvante, ne s'indigne? Dieu immortel, qu'a donc de comparable la justice avec l'iniquité, la lumière avec les ténèbres, le Christ avec Bélial, la volupté avec la joie spirituelle, Noël, Pâques, l'Ascension avec les bacchanales païennes! Nous provoquerons Dieu dans les jours mêmes où nous devons apaiser ses colères; nous ravalerons notre âme, nous la plongerons dans l'impudicité et le vin, à l'heure même où nous devons la sanctifier et la réjouir par le commerce des anges; nous multiplierons, nous entasserons crime sur crime, nous nous riverons avec des raffinements infinis à la servitude de Saton dans le temps même où nous devons rendre grâces à Jésus d'avoir brisé l'esclavage antique! Quelle est cette folie? Quelles sont les furies qui nous agitent? Et nous demanderons ensuite pourquoi Dieu nous punit? Pourquoi l'assassin pénètre dans nos demeures? Pourquoi nous ne

sommes pas en sûreté au sein même de nos remparts? Que l'infidèle s'en prenne au hasard, à la fortune, à la détresse, que sais-je! Nous, nous chrétiens, nous ne pouvons oublier les terribles sentences de l'Ecriture. Ecoutez ces voix menaçantes : *C'est le péché qui rend les peuples misérables, et il n'y a pas de malheur sur la cité qui ne vienne du ciel.* C'est le péché qui précipite la peste, la famine et la guerre; il crie, et à ses accents sauvages Dieu s'irrite; je vois la fureur divine qui s'allume sur ces régions infortunées, et pour éteindre ce feu qui dévore il ne faut rien moins qu'un déluge de larmes. Jusqu'ici elle menaçait seulement, les épreuves récentes n'étaient qu'une monition paternelle. Mais notre persévérance dans le crime appelle les châtiments inexorables. Il ne suffit plus, songez-y, d'avouer ses fautes, il faut une pénitence sérieuse, une douleur vraie, une transformation efficace, sinon, prenez garde, la colère de Dieu est grande, et les éclairs précurseurs de l'orage déchirent la nue. Pourquoi imiter ces chiens stupides courant après le rocher qui les blesse et le mordant d'une morsure impuissante? Pourquoi ne pas se dire que c'est Dieu qui frappe et que le péché est l'origine de nos blessures? C'est Dieu qu'il faut satisfaire et apaiser. Le moment est propice, car Noël s'approche. Oh ce qu'éprouvaient les saints Pères dans ces jours de miséricorde! Que ne pleurez-vous leurs douces larmes, que n'expérimentez-vous leurs contemplations ardentes! Mais finissons. Je vous en conjure, par la

charité, l'humilité, les entrailles de l'amour du Seigneur, par la venue du Sauveur Jésus, que votre esprit et non la chair se réjouisse dans le jour de la nativité du Christ; les anges chantent gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté, imitons-les, joignons nos voix aux leurs, *exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro.*

IV.

QUATRIÈME DIMANCHE.

L'Apôtre a cru devoir donner ce grave avertissement aux pasteurs et aux brebis, aux clercs et aux laïcs : *Que l'homme nous estime les ministres de Dieu et les dispensateurs de ses mystères*[1]. Rien n'est plus nécessaire aux pasteurs et aux brebis que cette bonne renommée dont parle saint Paul. Les pasteurs doivent se regarder et être regardés comme les ministres du Christ, ses ministres choisis, les dispensateurs de ses mystères, les économes de sa demeure et de ses biens au profit de toute la famille. Il y a beaucoup de serviteurs dans une famille, mais il n'y en a qu'un seul de privilégié qui la mène, *un administrateur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur son troupeau, pour bien me-*

[1] 1. *Cor.* 4.

surer en temps opportun le froment qui nourrit. Or, dans la famille du Christ, l'économe suprême, le chef des ministres divins, c'est le pontife de Rome. Mais, pour la diversité des régions qu'elle habite, pour son étendue, la multitude de ses membres, la grande famille se subdivise en des communautés innombrables que des économes particuliers conduisent. C'est ce que saint Léon écrivait équivalemment à son vicaire en Orient, Athanase, évêque de Thessalonique. Les évêques, les pasteurs, les prêtres doivent donc se considérer comme les mimistres de la maison de Dieu, sous la direction suprême du souverain Pontife.

Mais pourquoi ce nom de mystère donné aux sacrements et à la parole divine? C'est pour nous faire comprendre l'excellence de notre ministère. Les ministres de l'ancienne loi distribuaient aux peuples des choses vulgaires, du froment, de l'huile et du vin. Les ministres de la loi nouvelle ont une plus sublime mission à accomplir. Dieu leur a confié ses pierres précieuses, ses perles et ses rubis. Qu'enseignaient les docteurs juifs? Qu'il y a un Dieu, créateur du ciel et de la terre, libérateur d'Israël, juge intègre des bons et des méchants. Dogmes vrais, sans nul doute, mais dogmes connus dès l'origine. Qu'enseignent maintenant les docteurs chrétiens? La Trinité, l'Incarnation, la justification par les sacrements. Dogmes obscurs, inconnus autrefois, aperçus de loin seulement par les patriarches et les prophètes. Considérez les sacrifices judaïques, ce

éléments infirmes et pauvres, ces ombres de l'avenir. On immolait des taureaux, on purifiait de la lèpre : voilà les fonctions des prêtres et leur puissance. Considérez aujourd'hui les sacrifices de nos ministres, interrogez leurs fonctions sublimes. Ils régénèrent par le baptême, ils infusent l'Esprit par la confirmation, ils remettent les péchés par la formule sacramentelle, ils distribuent le pain des anges. Voilà nos fonctions, voilà notre ministère.

Beaucoup, sans doute, sont parmi nous des économes inhabiles, ignorants, infidèles. Beaucoup méconnaissent leur dignité réelle : ceux-ci l'exaltent, ces autres la rabaissent. Les premiers croiront indignes de leur titre de prêcher les peuples, de confesser, de gouverner et de paître par eux-mêmes le troupeau du Christ. Ces superbes, pendant qu'ils s'élèvent dans leurs pensées, s'avilissent et déchoient aux yeux des anges et des hommes. Ils dédaignent des fonctions honorées par Jésus et ses apôtres, et ils revendiquent pour leur part le maniement des revenus qui, dans le sacré Collége, était le partage de Judas. Et plût à Dieu qu'il ne poussassent pas plus loin cette imitation du premier perfide! Mais que de prêtres se conduisent comme des larrons dans la maison du Seigneur! Combien vendent les choses saintes, les sacrements, les bénéfices et l'Esprit saint lui-même! Combien prodiguent l'absolution, innocentent des coupables! Trouverions-nous aujourd'hui une facilité si grande à commettre le crime, si nous ne trouvions pas des

prêtres si prompts et si faibles pour absoudre! On se présente chargé de fautes, sans douleur, le jour même d'une fête solennelle, et l'on réclame immédiatement le pardon; et nous, dispensateurs imprudents, économes infidèles, nous cédons à ces désirs audacieux, nous disons à ces pécheurs sans repentir, *je vous absous, allez en paix!* Malheur à nous, quand le Seigneur nous demandera compte de notre ministère! Nous ne sommes ici que ses serviteurs, nous ne sommes pas les maîtres de ses biens qu'on prodigue. Nous ne pardonnons pas nos offenses, nous pardonnons celles de Dieu. Fonctions effrayantes, servitude redoutable, au dire de saint Augustin, où beaucoup parmi les prêtres perdent le ciel, et gagnent l'abîme, au témoignage de saint Chrysostôme.

Les derniers, par ignorance ou par conscience de leurs péchés, se dégradent eux-mêmes et se laissent fouler aux pieds. Ils flattent les puissants, les riches; ils s'abaissent devant les femmes, comme de vils esclaves, soit pour amasser quelques écus, soit pour obtenir quelque distinction mondaine. Ils serviront à table, tête nue, des laïcs des deux sexes; ils courront ça et là pour porter les nouvelles; ils accepteront en un mot tous les priviléges des laquais et des suivantes avec empressement, sans rougir. Ces prêtres, que saint Martin plaça fièrement au-dessus d'un empereur, en passant sa coupe à son aumônier avant de la remettre au monarque, ils se ravalent, ils descendent au-dessous d'un valet et d'un

page. Ces prêtres, que saint Ambroise estimait plus grands que Théodose quand il l'obligea de se retirer de leur sein, ils s'avilissent, ils se mêlent servilement avec des femmes. Après les évêques, ils n'ont point cependant de supérieurs ni d'égaux en ce monde. L'histoire le leur raconte, Dieu lui-même le leur crie au fond de l'âme, ils savent qu'ils possèdent les clefs du ciel, des trésors d'en haut, qu'ils commandent au Christ sur l'autel, et ils profanent leur gloire, celle du Seigneur dont ils sont les héraults, jusqu'à s'incliner devant des femmes et les servir, et trop souvent hélas, ils se font les esclaves de Mammon et de ses vices !

Quoi d'étrange, si çà et là des rumeurs insolentes s'élèvent sur nos chemins? Si l'on nous méprise, si pour beaucoup nous sommes marqués d'une note publique d'infamie? Nous avons scandalisé les peuples, Dieu nous livre aux peuples comme un jouet méprisable. Nous avons laissé corrompre le sel de la terre, Dieu jette ce sel corrompu à tous les vents, et les hommes le foulent sous leurs pieds. Pensez-y donc, prêtres du Christ, et vous qui songez à pénétrer dans le sanctuaire : pour que nous soyons lavés de cette tache ignominieuse qui nous expose à la risée des nations, *regardez-vous comme les ministres du Christ, et les dispensateurs de ses mystères.*

Voilà pour les prêtres. Venons maintenant aux brebis. Quelle opinion les fidèles doivent-ils avoir de leurs pasteurs? L'apôtre saint Paul a répondu. Beaucoup encore parmi les laïcs estiment les prêtres

au-dessus ou au-dessous de leur valeur. Les uns, les enfants de Luther, jaloux des splendeurs de cet ordre qui rend l'Eglise l'image de la céleste Jérusalem, voudraient l'abolir et le rabaisser à la taille commune, en disant que nous sommes tous des prêtres. Les autres, qu'on appelle les nobles, affectent de se placer au-dessus des ministres de l'autel, ils les réduiraient volontiers à l'état de serviteurs dans leurs demeures, ils les relégueraient dans des fonctions obscures, pour attester la supériorité de leur blason, et ne rougiraient point de voir ces mains bénies et consacrées pour toucher le Christ se déshonorer dans des œuvres serviles au profit de leur orgueil. Ceux-ci, au contraire, regardent les dispensateurs des saints mystères comme les maîtres de la maison de Dieu. Je suis de Paul, disent-ils, je suis de Céphas, je suis d'Apollon, comme si Paul, Céphas, Apollon n'étaient pas les ministres de la même œuvre, les ouvriers du même édifice. Que Paul ait planté, qu'Apollon ait arrosé, qu'importe? C'est toujours Dieu qui fait pousser la moisson, qui habite et règne dans sa demeure. Ces ignorants sèment ainsi les discordes entre les pasteurs, ils établissent des rivalités dans leur sein. C'est une erreur grave et une erreur commune. Combien imitent aujourd'hui ces Corinthiens étourdis que gourmande l'Apôtre? Combien s'imaginent que le prêtre peut tout à son gré dans le domaine qu'il dirige? On se confesse sans douleur; si le confesseur est sage, je ne suis que le serviteur de Dieu, dit-il, je ne puis

pardonner des injures dont je ne vois pas le repentir, et il renvoie. Que fait le coupable? Il s'adresse à un clerc facile, à un sourd, s'il en rencontre, extorque l'absolution, *per fas et nefas*, et se croit libre. Ne les imitez pas, laissez descendre seuls aux enfers ceux qui veulent y descendre. Je vous le dis sérieusement, sans la contrition et le désir de satisfaire, malgré toute la sincérité de l'accusation, le prêtre ne peut vous absoudre valablement, il n'a pas cette puissance, *la paix qu'il croit donner sera pour lui périlleuse et sans profit pour vous*, au témoignage de saint Cyprien. Dieu a institué deux baptêmes. Ceux qui se convertissent parmi les infidèles reçoivent le baptême d'eau froide avec le pardon absolu; mais s'ils tombent dans le péché, ils ne peuvent plus être lavés que dans le baptême de l'eau bouillante qui brûle et torture. Ce baptême, c'est le sacrement de la pénitence avec ses repentirs, ses satisfactions, ses larmes et ses aumônes.

Les hérétiques n'admettent pas cette doctrine. Ils ont inventé je ne sais quel mode de se convertir, par lequel on revient vraiment à Dieu, sans avoir besoin de pleurer et de gémir. Mais saint Cyprien, saint Grégoire, saint Ambroise, Théodoret, toute l'Eglise se lève contre ces novateurs audacieux[1].

[1] Saint Cyprien, Discours sur les pécheurs, *orare oportet impensius*, etc. — Saint Grégoire, 2e sermon sur le baptême, *recipio pœnitentes*, etc. — Saint Ambroise, *à la femme déchue*, *lugubris tibi accipienda est vestis*, etc. — Théodoret, dans son épitome des décrets divins, *sunt medicabilia etiam*, etc.

Mais pourquoi invoquer d'autres témoignages, quand, dans l'Ecriture, l'Esprit saint entoure toujours la pénitence du lugubre cortége des pleurs, des cilices, de la cendre, des jeûnes et des oraisons?

Voulez-vous donc faire une confession salutaire, voulez-vous rentrer sérieusement en grâce avec Dieu, acceptez sans crainte ce baptême qui lave en brûlant les pécheurs. Repassez longtemps vos fautes dans l'amertume de votre âme, arrosez-les des pluies abondantes des larmes, choisissez un prêtre digne et habile, et déposez à ses pieds votre fardeau avec une douleur réelle et humble. Puis accomplissez les œuvres prescrites par le confesseur, satisfaites de toute votre âme au prochain et au ciel, largement, au-delà des ordres du ministre sacré, car vous avez à craindre encore le purgatoire. C'est dur, dites-vous? — Croyez-moi, l'enfer est autrement terrible. Pleurez au moins sur votre impuissance à pleurer, sur votre âme qui est morte, votre âme plus précieuse que tous les biens de la chair et du sang. Quoi! votre père meurt, vous pleurez, et vous ne pleurez pas sur votre âme qui est morte de ses crimes? *Pleurons* donc, *pleurons devant le Seigneur notre créateur*, et celui qui prit pitié du publicain, de Magdeleine, et du bon larron, nous recevra dans son sein miséricordieux, et nous consolera dans les siècles des siècles.

NEUVIÈME SÉRIE.

SECOND AVENT.

I.

PREMIER DIMANCHE.

Je ne doute point que plusieurs parmi vous ne s'étonnent que, pour nous initier au saint temps de l'Avent, l'Eglise ait choisi cette sentence de l'Evangile : *Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles ; les peuples se refouleront les uns les autres sur la terre aux bruits étranges de l'Océan avec ses flots.* C'est que les Lettres sacrées nous enseignent qu'il y a deux descentes du Verbe dans le monde ; l'une s'est accomplie au milieu des humiliations de la crèche, la dernière se produira au milieu de la majesté du jugement. Si notre mère l'Eglise vénère aujourd'hui par un culte solennel le mystère de l'Incarnation du Sauveur, elle rappelle le mystère du jugement dans l'Evangile qu'elle nous propose. Pourquoi cette conduite, et que signifient

les paroles même de mon texte, c'est ce que je me propose de développer devant vous[1].

Lorsque le Seigneur parlait de la chute de Jérusalem, il en vint peu à peu à désigner par cet événement la ruine de l'univers entier. Le désastre de la cité d'Israël a été certainement la figure de la catastrophe où s'enseveliront les mondes. Or, des signes horribles seront les précurseurs de ce fait irréparable. *Il y aura des signes dans le soleil*, de plus *les hommes sécheront de crainte et les vertus du ciel seront elles-mêmes ébranlées*. Toute la machine créée enfantera donc des prodiges, le soleil se voilera au firmament, la lune deviendra ténébreuse, les étoiles tomberont, et, au-dessus, les anges seront émus, tandis que la race humaine reculera épouvantée, séchera de frayeur devant les eaux s'avançant avec des hurlements horribles pour envahir la terre. Mais comment et quand s'opéreront ces merveilles lugubres? Les uns, comme saint Jérôme et saint Chrysostôme, pensent que cet obscurcissement subit des étoiles sera produit par l'éclat glorieux du corps du Christ descendant sur les nues; les astres ne pourront plus resplendir, ou plutôt, ne paraîtront plus resplendir devant la lumière qui rayonnera de la face de notre juge, comme les flambeaux de la nuit s'effacent au lever de l'aurore. Saint Hilaire et quelques autres semblent partager ce sentiment. Mais il y a contre eux une difficulté

[1] *Luc*, 21.

grave. Les signes dont parle le Christ doivent précéder et non point accompagner sa venue. Ces signes d'ailleurs seraient alors superflus. Par sa seule présence notre souverain Juge, plus beau, plus brillant que tous les saints, se distinguera de la foule bienheureuse. Les anges et les élus de son cortége seront auprès de lui comme la pâle lune auprès du roi du jour quand celui-ci parcourt son ciel. Comment donc le soleil et les astres deviendront-ils obscurs avant la descente glorieuse de Jésus? Saint Augustin et saint Ambroise ne voient ici qu'une figure; l'Eglise et les fidèles sont pour eux cette lune et ces étoiles dont parle l'Evangile. Cela est vrai dans le sens mystique, mais je ne doute pas que le soleil et ses satellites qui nous éclairent ne soient vraiment obscurcis comme les hommes seront vraiment épouvantés, comme la mer se précipitera vraiment furieuse sur ce globe. Toutes les parties du texte doivent être vraies dans le sens littéral. Et comment douter qu'aux éclats de la colère du Roi des mondes, qu'aux bruits lointains des préparatifs de son avènement formidable, tous les éléments, ses esclaves, seront en proie à un tremblement universel!

Il est difficile sans doute d'expliquer la chute des étoiles. On ne peut prétendre qu'il s'agit ici de ces globes de feu, *de ces étoiles filantes qui tombent* comme parle le vulgaire. Ne serait-ce pas contredire l'Evangile? Celui-ci parle du véritable soleil, il parle donc des véritables étoiles. Mais

affirmer d'autre part que les astres tomberont, c'est provoquer les mathématiciens à la réplique, et il me serait mal aisé d'esquiver ces savants pointilleux. Pour eux la plus petite étoile est plus grosse que la terre. On pourrait leur opposer sans doute saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ambroise et saint Augustin. Mais les mathématiciens ne se tiendraient pas battus pour cela, et je n'ai point envie de discuter avec leur science. Donc, de deux choses l'une, ou bien cette chute des étoiles n'est qu'une métaphore qui figure leur obscurcissement, leur effacement, comme luminaires de la nuit, de la surface du ciel, ou bien cette chute ne peut être comprise encore, et tel est mon sentiment, je l'avoue : cette confession de mon ignorance est l'exposé même de ma croyance sur ce point. Cette croyance est la plus rationnelle. Il s'agit ici d'une prophétie, et toute prophétie, avant son accomplissement, est obscure, c'est une énigme que tous comprendront quand le jugement en aura dit le dernier mot. Nous comprenons très-bien aujourd'hui cette prédiction sur Jérusalem : *Les jours viendront où tes ennemis t'entoureront d'un fossé.* Ces ennemis, ce furent Titus et Vespasien, cette époque lugubre, ce fut l'année quarante après la mort du Sauveur. Mais auparavant le champ s'ouvrait large devant les hypothèses qui nous paraîtraient à cette heure parfaitement ridicules en face de la réalité. Les saints Pères l'ont compris et se sont peu inquiétés de définir la chute des étoiles. Ils ont agi de même à

l'égard du moment choisi par Dieu pour réaliser ce redoutable phénomène. Si plusieurs se sont évertués à fixer cette date, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme avouent naïvement qu'il ne leur appartient pas de connaître l'heure marquée par le Père pour faire éclater sa puissance, quand ses anges eux-mêmes l'ignorent. La suite des temps a démontré la vanité des calculs de ceux qu'ils ne voulurent point imiter, elle démontrerait encore la vanité de nos appréciations sur les décrets qui restent à accomplir. Luther a prédit l'arrivée prochaine du jugement, il en a défini avec précision le mode et l'apparat, mais le jugement n'est point venu à cette heure prédite avec fracas, et de la prophétie il ne reste plus qu'un mensonge. En disant que ce jour n'est connu de personne, Dieu nous a délivrés de l'embarras de toute investigation sur ce point. Craignons ce moment terrible, cela suffit, il ne nous convient pas de rechercher une science que les anges ignorent. Acceptons volontiers une incertitude que Dieu nous impose, et gardons-nous d'une témérité qu'il réprouve.

Cela posé, comprenez-vous l'impudence des devins de cet âge? Le Christ crie : *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés à sa puissance... Veillez parce que vous ignorez l'heure et le jour... Personne ne le connaît, outre le Père, pas même les anges du ciel;* saint Hilaire, saint Chrysostôme, saint Augustin, tous les Pères, tous les Docteurs, tous les Séraphins confes-

sent leur ignorance sur ce mystère, et des superbes vers de terre de cet âge ne rougissent point de préciser cette heure inconnue? Méprisez donc ces songeurs, riez, croyez-moi, de ces Elies de la nouvelle synagogue, et imitez la discrète retenue de nos aïeux, acceptez l'avenir comme l'annonce le prophète, et laissez à Dieu le soin de se lever à son jour et à son heure.

Et alors ils verront le Fils de l'homme, venant sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Après les signes avant-coureurs, le Juge suprême des vivants et des morts apparaîtra au milieu d'une telle splendeur que tout pâlira devant sa face. Il viendra avec majesté, c'est-à-dire avec plus de gloire qu'à sa naissance. Ce ne sera plus seul, dans une pauvre crèche, comme une victime vouée au sacrifice sanglant, ce sera avec une suite nombreuse, tout brillant, tout glorieux, comme le roi absolu des univers; les anges qui chantaient autrefois : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, pousseront alors de toute part cet appel terrible : *Levez-vous, ô morts, venez au jugement.*

Quand ces choses arriveront, regardez, levez la tête, car votre rédemption sera proche. Que le pécheur, à ces bruits, à ces mouvements étranges, baisse la tête vers ce sol qu'il a toujours aimé, qu'il blanchisse et sèche de terreur; mais vous, mes justes, regardez au ciel, levez la tête, vos désirs s'accomplissent, voilà le moment où votre corps sera transformé à l'image du corps bienheureux de

votre Sauveur, voilà le moment où votre chair sera vengée des insultes de la mort : levez donc la tête, plus de pleurs, plus de gémissements, car votre rédemption est proche.

Et il leur proposa cette parabole : voyez le figuier et les autres arbres : lorsqu'ils produisent leurs fruits vous connaissez que l'été avance ; de même à ces signes sachez que le royaume de Dieu sera proche. Ces paroles offrent un triple sens. Le sens littéral, d'après lequel l'obscurcissement du soleil et des étoiles sera le signe du jugement comme les feuilles et les fleurs sont les avant-coureurs de l'été ; le sens parabolique, d'après lequel les Juifs, le figuier de l'Evangile d'après toutes les interprétations des Pères et la consonnance des textes, se convertiront. Qu'il s'agisse ici des Juifs, pour entrer dans quelques détails, cela est incontestable. Quand le Christ maudissait de nouveau le figuier, il maudissait Jérusalem avec d'autant plus d'évidence que la saison des figues était passée, et que le figuier était bien innocent de sa stérilité. Quand il disait à Nathaniel : Lorsque tu étais encore sous le figuier, le Christ désignait aussi clairement la synagogue où avait vécu le nouveau converti. De même ce texte du cantique, *ficus protulit grossos suos,* se rapporte aux Hébreux. Viens dans mes vignes, hâte-toi, dit l'époux à sa bien-aimée, car le figuier s'est dépouillé de ses pousses inutiles[1], et les temps meilleurs se lèvent.

[1] *Protulit grossos suos : grossus,* figue qui n'est pas mûre.

Ce fruit stérile est tombé, à sa place la figue qui nourrit va germer et fleurir. La malice des Juifs va combler la mesure par le meurtre de leur Sauveur, hâte-toi, les Gentils accourent, la conversion des peuples commence. Trois années le propriétaire de la vigne mystique vint visiter son figuier, et trois fois il le trouva stérile : il vint au temps des patriarches, il vint au temps des prophètes, il vint au temps du Messie, et il ne trouva rien, rien que des figues amères. Il accorda une année encore, il laissa à ses apôtres le temps de creuser le sol autour de l'arbre infidèle et de baigner ses racines dans le fumier qui ranime : c'est-à-dire, il laissa le temps aux apôtres de faire connaître à Israël ses péchés. Mais quand il vit l'inutilité de ses soins et de sa miséricorde, il envoya ses ouvriers, Titus et Vespasien. Oui, oui, les Hébreux sont bien le figuier de l'Evangile, le figuier germé sur la racine des patriarches, qui, malgré cette noble origine, ne répondit point à la gloire de son berceau, en ne s'élevant pas vers la nue, en n'étendant pas de larges rameaux, en ne se couvrant jamais de généreuses fleurs et de fruits abondants; il ne quitta point la terre, il rampa toujours humble, fragile, noueux, oblique, il porta toujours des fruits vides au lieu de figues nourrissantes. Mais ce figuier donnera pourtant des fruits véritables; les Hébreux obstinés se convertiront enfin, et cette conversion sera l'un des signes de la venue du souverain juge. *Ab arbore igitur fisci discite parabolam, cum ramus*

ejus tener fuerit et folia nata, etc., c'est-à-dire, lorsque ce figuier, desséché lors de mon Incarnation pour son incrédulité, aura reverdi, sachez que l'été avance, l'été de la moisson où l'on cueille le froment d'une part et où l'on précipite de l'autre l'ivraie dans la flamme. — Le sens spirituel enfin, qui nous concerne particulièrement. De même que les troubles de la terre et de la mer seront pour les élus les courriers de leur félicité et de leur gloire, de même les calamités de ce monde sont pour nous les signes d'un bonheur perpétuel. O si nous étions assez heureux pour bien le comprendre! Nous ne nous lamenterions plus quand nous devrions nous réjouir, nous ne verserions plus de pleurs quand il faudrait entonner une hymne d'allégresse. Quand les champs ont reçu les semences, quel hiver désirez-vous à cette moisson en espoir? L'adolescent, plus soucieux de ses jeux que des récoltes abondantes, voudrait un hiver serein, des jours brillants avec leur tiède sourire, sans averse, sans aquilon, sans glace, sans neige, pour laisser libre carrière aux courses du jeune âge. Cependant cet hiver intempestif nuirait grandement à la semence qui ne donnerait qu'un inutile herbage au moissonneur. Aussi le sage désire-t-il l'hiver avec ses froidures, ses glaces, ses pluies, son noir manteau, car il sait que, repoussée de la surface par cette intempérie de l'air, la semence poussera des racines solides propres à nourrir et à porter les fruits du printemps. Nous sommes, nous, la semence divine jetée du ciel dans ce monde,

nous sommes ici-bas dans la saison de l'hiver aussi longtemps que la vie est longue. Comment donc voudrons-nous que se passe cette rude saison? Dirons-nous arrière aux neiges opportunes, et prétendrons-nous couvrir de fleurs la robe sombre des frimats? Défions-nous, défions-nous, croyez-moi, de cette sérénité trompeuse qui entoure les riches et les heureux du siècle, de cette sérénité contre nature où pousse rapidement et sèche la paille inutile, aliment de l'abîme, et réjouissons-nous quand siffle l'aquilon de la calamité, quand se précipite la pluie des tribulations, et dites-vous, ce terrible hiver est le présage certain d'un été radieux. Songez au Christ, à ce grain symbolique enseveli pour nous dans le sillon de la terre; songez à la rude saison où il germa silencieux et meurtri par la pluie et les vents. Voilà ce qu'il dût souffrir pour atteindre à son été, et voilà ce que nous devons souffrir encore pour parvenir à sa gloire.

SECOND POINT.

Pourquoi l'Eglise nous propose-t-elle ce texte de l'Evangile dans ce premier dimanche de l'Avent?

Pour trois raisons principales.

Nous commençons en quelque sorte à célébrer le jour de la Nativité de notre Libérateur, jour où non-seulement il ne nous apparaîtra pas grand et majestueux, mais où il semblera plutôt aux hommes petit, nu, vagissant, couché dans la crèche sur une herbe séchée, dans une étable rustique, dont les

toiles d'araignée sont les tapisseries fastueuses, et l'âne et le bœuf les hôtes empressés. Or l'Eglise veut dès le début de ce temps consacré à honorer la naissance du Sauveur, nous rappeler que l'humble enfant de la crèche est le juge suprême qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande majesté. C'est la première raison.

De plus, les signes précurseurs du jugement peuvent, dans un sens mystique, prédire aussi la Nativité de Jésus. Il est vrai de dire en effet que dans ces jours le soleil s'obscurcit, la lune ne donne plus sa lumière, les étoiles tombent, les nations se précipitent pêle-mêle aux bruits de la mer en courroux. Qu'est-ce que le soleil, sinon le Christ, la vraie *lumière illuminant tout homme venant en ce monde*, le soleil de justice qui se voile sous la chair humaine, à ce point que le créateur ressemble à sa créature, ce soleil que nous ne pouvions contempler face à face, que nous ne pouvions voir qu'à travers *cette nue légère*, dont parle le prophète, qui contient ses rayons, en arrête l'ardeur et le rendit visible au milieu des hommes? Qu'est-ce que la lune, sinon l'Eglise qui apparaît tantôt immense, tantôt rétrécie, s'amoindrissant ou grandissant, selon ses vicissitudes providentielles, comme la reine des nuits, resplendissant des rayons du Christ, son soleil, comme celle-ci emprunte son éclat au flambeau du jour. L'Eglise, c'est donc la lune qui ne donnait pas sa lumière à la naissance de Jésus. Jamais en effet elle n'a été plus imperceptible, plus obscure.

A l'exception de la Palestine, ce recoin ignoré du monde, toute la terre était à genoux devant les idoles. En Palestine même l'antique croyance était défigurée par des erreurs déplorables. Il n'y avait plus, hélas, de David ou d'Ezéchias, d'Aaron ou d'Eléazar, d'Elie ou d'Isaïe; c'étaient des rois profanes, des prêtres sacriléges, et des prophètes menteurs. En vérité, l'assemblée des fidèles, l'Eglise ne donnait donc pas sa lumière. Et c'était convenable après tout. A la venue du Christ, l'ancienne loi devait défaillir, une autre nouvelle se lever. C'était comme l'époque de la nouvelle lune où cet astre ne paraît plus sur la nue.

Mais peut-être ne nous tromperions-nous point en disant que la Vierge est figurée ici par cette lune mystérieuse. *Elle est belle comme la lune*, vous le savez. Or ne fut-elle pas obscurcie, cette belle lune du cantique, dans la naissance du Sauveur? Elle, la gloire des femmes, le temple animé de toutes les vertus, Vierge et mère tout ensemble, la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, la reine des anges, la maîtresse du monde, l'honneur du genre humain, était-elle connue, dignement appréciée des hommes : dans cette pauvre étable, exilée des hôtelleries que remplissaient des voyageurs vulgaires, brillait-elle de sa lumière? Elle brille aujourd'hui, *il n'est personne qui puisse se dérober à son rayon salutaire*, on la connaît, on la vénère, on l'honore sur toute la terre, mais alors la lune en vérité ne donnait pas sa lumière.

Et les étoiles tomberont du ciel. Elles descendirent en effet, l'une d'elles pénétra jusque dans les régions de notre atmosphère et guida les Mages de Perse.

Et les vertus d'en haut furent émues. O quelle commotion électrique parcourait les rangs des anges! *On entendit soudain la multitude des voix de la milice céleste louant Dieu en disant, gloire à vous au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Enfin il y eut des bruits, des soulèvements dans la mer, et devant cette tourmente les hommes reculèrent épouvantés, quand naquit le Christ. Qu'est-ce que ce monde, en effet, sinon une mer? Ecoutez saint Augustin : *Ce siècle est une mer, il en a l'amertume, il possède les flots de la calamité, les tempêtes des tentations, il renferme des hommes se réjouissant comme les poissons de leur infortune et se dévorant entre eux.* Si ce siècle est une mer, *l'Eglise est une nacelle. Le Seigneur vint, il marcha sur la mer et en pressa les flots. Mais comment? En soumettant à la croix les princes et les puissances.* Or cette mer se troubla sous les pas vainqueurs de Jésus. En apprenant sa naissance, *Hérode s'émut grandement et Jérusalem suivit son exemple.* Alors, devant cette émotion des flots, il fallut que Joseph et Marie prissent la fuite, les Mages durent choisir une voie détournée pour éviter le choc de cette tourmente furieuse, et des milliers d'innocents furent engloutis dans cette mer irritée. Il est donc vrai de

dire que ce signe du dernier jugement s'applique encore au temps de l'Incarnation.

Enfin, comme l'Avent est une longue veille qui prépare à la Nativité, il convenait que l'Eglise l'inaugurât par un évangile éminemment propre à réveiller et à préparer les âmes. Or quoi de plus propre à ce but que la pensée du dernier jugement? Elle engendre la crainte salutaire, elle éloigne du péché, elle pousse à la pénitence, elle retient dans le devoir, elle chasse la torpeur, elle excite la diligence, elle rend l'homme attentif et alerte, car, dit saint Ambroise, si l'on songeait à l'imminence et à la rigueur du jugement, on ne songerait plus aux vanités du siècle. Qui en effet oserait tremper dans le crime s'il réfléchissait une fois au compte exact, minutieux, sans pitié que nous demandera notre juge? Nous sommes tous sous la menace d'une sentence mortelle, beaucoup, plusieurs peut-être l'entendront tomber aujourd'hui, dans quelques heures, des lèvres de Jésus. Que ne ferait pas dans ce monde un accusé vulgaire en pareille occurrence, qui n'invoquerait-il pas, quels témoins, quel patronage ne supplierait-il point pour attester son innocence? Avec quel soin il étudierait sa cause, il pèserait ses réponses, loin de dormir, de jouer et de faire l'amour? Et tout cela seulement pour ne pas mourir si vite, pour reculer de quelques semaines cet instant fatal qu'il lui faudra tôt ou tard subir, tandis qu'il s'agit pour nous d'une mort terrible, il est vrai, d'une mort éternelle, mais d'une

mort que nous pouvons éviter pour toujours.

Et que faut-il faire pour bien nous préparer à la Nativité? Après y avoir songé longuement je me suis arrêté à ce point, que rien ne vous est plus nécessaire que de fuir l'ivresse, la crapule et la volupté. Pourquoi l'Eglise a-t-elle mis à côté de son Evangile ces paroles de l'Apôtre : *Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, sed induimini Dominum nostrum Jesum Christum?* Pourquoi le Seigneur ajoute-t-il immédiatement à ce qu'il a dit du dernier jour : *Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate, et superveniat in vos repentina dies illa?* Et que dois-je en conclure, sinon que, pour paraître en sécurité devant le Christ nous devons surtout renoncer à ces vices? La raison d'ailleurs l'indique, rien n'allourdit plus la conscience que l'ivresse. Elle étouffe les bons propos, elle éloigne les pensées salutaires. On bavarde, on crie, on médit dans le vin, et l'on tombe dans les péchés impurs. Oh combien se sont perdus par cette ignoble passion! Quelqu'un courait par les champs, il tombe dans un puits profond, et est assez heureux pour s'accrocher dans sa chute à un arbuste poussé dans les fissures. Il respire enfin et regarde à l'entour. Il aperçoit au fond du puits un dragon horrible, jetant la flamme par la gueule et les narines, et attendant impatiemment sa chute pour le dévorer, tandis qu'à l'orifice du précipice, qui lui avait été si fatal, il contemple un lion énorme se penchant pour le saisir. Il com-

mence alors à interroger la solidité de son appui, et il voit à la racine de l'arbuste sauveur deux rats immondes qui la rongeaient. L'un était blanc et l'autre noir. Quatre vipères, sorties de la fissure où l'arbre avait germé, frappaient également sur la frêle racine. Au milieu de son désespoir, il arrête enfin ses yeux sur quelques fleurs qui distillaient du miel aux rares rameaux de l'arbuste. Il oublie soudain ses dangers pour cueillir les fleurs trompeuses. L'insensé ! Voilà pourtant l'image de la plupart parmi les hommes. Nous sommes tombés dans ce monde, puits des calamités. Qui de nous ne voit au fond la géhenne avec ses flammes ardentes, avec son cruel dragon qui halète sans cesse après les âmes pour les dévorer ? Qui de nous ne voit au sommet le lion terrible de Juda qui nous menace de la rigueur de ses jugements, ce lion, dont le péché nous a fait l'ennemi, ce lion implacable qui ne nous épargnera point au jour de sa fureur ? Considérez ensuite la faiblesse de ce fragile rameau qui nous tient suspendus entre ces deux périls. Le jour et la nuit le rongent tour à tour, sans cesse, avec les quatre humeurs du corps humain toujours en guerre. Et pourtant, plèbe insensée, nous oublions le dragon, le lion, les rats rongeurs, les vipères perfides pour nous abandonner tout entier à ces rares fleurs qui poussent sur la vie et que nous cueillons en chantant, suspendus sur l'abîme. Nous nous oublions dans la crapule et l'ivresse et nous descendons ainsi, nous tombons bientôt dans la géhenne. Allez, visitez Anvers, voyez

ces marchands avides, alléchés par le miel des richesses, ne songeant jamais au jugement, à l'enfer, à Dieu; revenez à Bruxelles, voyez cette jeunesse ardente, voluptueuse, vaine, et ne croyant pas, ce semble, à l'Evangile; parcourez la Belgique, les Flandres, que de convoitises honteuses, d'habitudes déshonorantes, de péchés d'ivresse, de blasphème et de luxure !

Je vous en prie, je vous en conjure, par les entrailles de notre Dieu, ne fermez plus vos oreilles, n'endurcissez plus vos cœurs, fuyez la crapule, l'ivresse, écoutez, tant que vous le pouvez encore, votre avocat Jésus-Christ pour éviter la rigueur de Jésus votre Juge.

II.

DEUXIÈME DIMANCHE.

Entre toutes les préparations nécessaires pour fêter comme il convient la venue de notre Sauveur, je place au premier rang la connaissance de sa dignité et de sa grandeur. Nous le recevrons avec d'autant plus d'honneur que nous aurons conçu de lui une plus grande opinion. C'est ce qui explique pourquoi l'Eglise nous propose, surtout dans ce temps, les Evangiles où sa majesté est mise en relief. Aujourd'hui, par exemple, elle récite le passage qui rapporte la mission que saint Jean donna à

ses disciples pour Jésus. Comprenant bien l'insuffisance de la parole humaine pour faire connaître le Messie, saint Jean voulut le forcer en quelque sorte de se manifester lui-même, en lui adressant ce message : *Etes-vous celui qui doit venir, ou bien en attendons-nous un autre? Allez*, répondit en effet le Christ, *annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu*[1]. Méritons donc, en comprenant bien ce message du divin précurseur, de nous rendre avec les disciples auprès de notre maître, et de l'entendre définir lui-même sa gloire et son excellence.

L'évangile commence ainsi : *Lorsque Jean eut appris dans sa prison les œuvres du Christ, il envoya vers lui deux de ses disciples.* Je sais bien qu'on explique cette démarche de Jean-Baptiste de plusieurs manières. Mais je préfère le commentaire de saint Hilaire et de saint Chrysostôme. Les disciples de Jean voyaient avec peine les progrès du Christ dans l'opinion humaine, ils sentaient que Jean perdait au contraire à mesure. De là, cette apostrophe qu'ils se permirent à l'égard de Jésus-Christ : *Pourquoi nous et les pharisiens jeûnons-nous souvent, tandis que vos disciples ne jeûnent point?* Ils adressèrent encore à leur maître ces paroles curieuses : *Celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, et auquel vous avez rendu témoignage, voici qu'il baptise et que tous vont vers lui.* Jean alors, comme un maître bon et modeste qui ne cherche que l'avantage de ses disciples, s'ef-

[1] *Matth.* 11

força de leur faire comprendre que le Christ était le Messie dont lui, Jean, n'était que le précurseur. De là, ses admirables paroles que vous avez tous lues au chapitre trois de l'apôtre bien-aimé, où il décline toute prétention au titre de Messie et glorifie le Sauveur. Mais ces paroles, il le sentait dans sa prudence, ne pouvaient dissiper les soupçons jaloux. Il prit alors occasion des miracles du Christ, dont la renommée se répandait au loin, il lui envoya deux des disciples, qui les lui rapportaient, pour lui demander en son nom sa dignité et ses titres. Vous qui refusez de me croire, leur dit-il sans doute, allez vers lui, interrogez-le vous-mêmes et il vous persuadera, j'en suis sûr, de ce que je n'ai pu encore vous convaincre. Les disciples allèrent donc, ils trouvèrent Jésus instruisant les foules en opérant des prodiges. Ils lui exposèrent leur message : Jean, dirent-ils, nous envoie vers vous pour vous demander *si vous êtes celui qui doit venir*. Jésus comprit aussitôt son précurseur et de quels doutes procédait cette interrogation, et il se contenta de répondre : *Retournez, dites à Jean ce que vous avez vu et entendu...*, et il ajouta, *et bienheureux celui qui n'aura pas été scandalisé en moi ;* c'est-à-dire, parce que je me suis soumis à Jean dans mon baptême, sous vos yeux, vous êtes scandalisés, vous ne pouvez vous résoudre à me croire plus grand qu'un homme, mais je vous le dis, *heureux celui qu n'aura pas été scandalisé pour moi.*

Le Christ se prouva donc aux disciples incrédules

de Jean par ses prodiges, et il nous enseigne par là la force des miracles pour confirmer la foi. C'est pourquoi je me pose naturellement cette question : Le Christ s'est-il prouvé comme fils de Dieu, et comme Dieu par ses signes?.

Je distingue deux espèces de miracles, les uns s'appellent improprement de la sorte, parce que leur cause, quoique naturelle, échappe à l'intelligence humaine; les miracles des démons, les miracles des magiciens et de tous les enfants de l'abîme sont de cette espèce. C'est le feu qui descend du ciel sur les demeures de Job, c'est l'imitation des signes de Moïse par les sages de l'Egypte. Dieu les permet, surtout pour abuser les artisans mêmes de ces faux prodiges. Je dis que Dieu les permet, car autrement le démon resterait dans l'impuissance la plus complète. Les magiciens de Pharaon, après avoir changé leurs verges en serpents, ne purent susciter une mouche de la poussière. Telles seront encore les œuvres de l'Antechrist, œuvres qui *seraient capables de séduire les élus, si cette séduction était possible*, œuvres *selon l'opération de Satan*, œuvres puissantes, mais faux miracles, prodiges mensongers, car ce ne seront que des prodiges en apparence, des prodiges au service de l'erreur. Les vrais miracles, au contraire, ont des causes qui surpassent toute force créée. Ils sont impossibles, non-seulement à l'homme, mais à l'ange et au démon. Tels sont la résurrection des morts, la guérison des aveugles et des sourds, l'apaisement instantané

des tempêtes. Il n'appartient qu'à Dieu de guérir sur l'heure, au gré de sa volonté, les maladies que la science ne combat qu'avec lenteur, ou d'apaiser en un instant l'orage que le démon peut exciter et dissiper aussi, mais avec effort [1].

De là il suit que tout ce qui est confirmé par un vrai miracle est vrai, car le vrai miracle est l'œuvre de Dieu seul, et Dieu ne peut confirmer le mensonge. Aussi le Christ s'écrie-t-il : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres... C'est un témoignage plus grand que celui de Jean... Si elles se confondaient avec les œuvres vulgaires, vous seriez sans péché* [2]. Or, le Christ s'affirmait Dieu, il est donc vraiment Dieu, et l'incrédulité devant cette affirmation est sans excuse, parce qu'il accomplissait ses œuvres au nom de son Père, et que ces œuvres étaient impossibles aux forces humaines et angéliques. Si je voulais entrer ici dans quelques détails, je devrais dire que ses miracles, comparés à ceux des saints, brillent comme le soleil au milieu de son cortége sidéral. Vous savez ce qu'a écrit saint Jean sur leur multitude, et ce qu'ont dit sur ce point saint Luc, saint Marc et saint Matthieu [3]. Aussi, les Juifs qui ne cherchaient que des prodiges, rassasiés pour ainsi dire de ceux de Jésus, se demandèrent : *Le Christ, quand il viendra, opérera-t-il plus de miracles* [4] ? Le Seigneur maintenant a

[1] *Matth.* 24; 2. *Thess.* 2; Aug. Cité de Dieu, l. 10. — [2] *Jean*, 10. — [3] *Jean*, 21; *Luc*, 6; *Marc*, 6; *Matth.* 5. — [4] *Jean*, 7.

rendu à la grandeur de ses œuvres ce propre témoignage : *Si je n'avais pas fait des œuvres que personne n'a faites, on serait sans péché.* Il a dit ailleurs, je l'avoue : *Celui qui croit en moi réalisera des œuvres plus grandes encore que les miennes.* Mais il ajoute aussitôt : *Parce que je vais vers mon Père et que je vous accorderai tout ce que vous demanderez en mon nom*. Le croyant fera des œuvres plus grandes encore par ma vertu, par mon bras; j'opérerai avec lui de nouveaux prodiges plus éclatants. C'est ce qu'atteste saint Pierre au chapitre trois et au chapitre neuf des Actes. Les apôtres guérissaient au nom de Jésus. D'ailleurs saint Augustin entend ces paroles, *le croyant fera des œuvres plus grandes*, non des miracles proprement dits, mais de la conversion des Juifs et des gentils, dans son soixante-onzième traité sur saint Jean. D'après le saint docteur, ce passage voudrait donc dire : Mes apôtres, mes fidèles convertiront plus de peuples que je n'en convertis moi-même, ou mieux, je convertirai des foules plus nombreuses par mes disciples que je n'en convertis par moi-même. Les miracles du Christ furent donc innombrables et grandioses. Mais que dirai-je de la manière dont il les accomplissait? Ce n'était pas avec labeur comme Elie et Elisée, après une oraison fervente comme les saints, mais par sa propre volonté, en ordonnant : *je te commande*, disait-il à cet esprit impur qu'on ne pouvait expulser que par la

[1] *Jean*, 14.

prière et le jeûne, d'après le propre témoignage du Christ, *je te commande*, lui disait-il cependant, *de quitter ce corps et de ne plus l'occuper*. Et *le démon sortit aussitôt*[1]. L'Evangile est plein de ces exemples. Enfin, les miracles du Christ sont si variés qu'ils s'étendent à toutes les parties de l'univers, à toutes les familles des êtres. Il n'est pas un coin de la nature, si j'ose dire, que le Seigneur n'ait marqué de son sceau. Il a fait des miracles dans le monde des esprits, non parmi les anges qui *le servaient* volontiers, mais parmi les démons en les chassant des hommes. Il a fait des miracles dans le monde des corps : dans le ciel en jetant sur la face du soleil un voile ténébreux; dans l'élément du feu en suscitant une étoile pour guider les mages; dans l'air en apaisant les aquilons; dans les eaux en les abaissant sous ses pas vainqueurs; sur la terre en l'ébranlant à l'heure de son trépas, en brisant les rochers, en multipliant les poissons et les pains, en changeant l'eau en vin, en maudissant le figuier, en précipitant les troupeaux immondes dans les flots. Il a fait des miracles parmi les hommes, en guérissant toute maladie et toute langueur. En présence de ces prodiges, de ces prodiges innombrables, incomparables, universels, quoi d'étonnant que le Christ s'écria : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres* ! Quand surtout ces œuvres étaient les œuvres prédites par le Prophète, les

[1] *Marc*, 9.

œuvres déterminées par Isaïe comme les œuvres du Messie d'Israël, et dont le Sauveur rappelle en quelque sorte mot à mot l'oracle en disant aux disciples du précurseur : *Retournez, dites à Jean ce que vous avez vu et entendu, les aveugles voient, les boiteux marchent*, etc. [1].

Il y a ici une objection à résoudre. Le Seigneur dira, je ne vous ai jamais connus, à ceux qui lui rappelleront les prodiges opérés par leurs mains; le miracle ne prouve donc pas la sainteté de celui qui l'opère, comment en prouverait-il la divinité? Ma réponse est toute prête. Le miracle confirme toujours la vérité et la sainteté de ce qui est affirmé par celui qui le produit. Que veulent prouver les mauvais qui accomplissent des prodiges? La divinité de Jésus? Leurs prodiges la prouvent. Que s'ils voulaient attester leur probité par ce moyen, croyez-moi, ils resteraient sans pouvoir et sans œuvres, ils échoueraient honteusement. Le Christ a fait des prodiges pour confirmer sa doctrine et sa divinité, il est donc un Dieu véracc. L'hérésie ancienne et moderne l'a si bien compris qu'elle a toujours cherché à usurper cette puissance, mais ce fut vainement, tandis que le miracle a fleuri sans trève dans l'Eglise. Je n'en rapporterai que quelques exemples. Un monothélite, Polychrone, osa se vanter dans le sixième concile de pouvoir ressusciter un mort en confirmation de son erreur. Pour l'édifica-

[1] *Is.* 35.

tion des peuples, les pères se rendirent à ses désirs. Un cadavre est exposé. L'hérétique dépose d'abord sur la poitrine du mort sa profession de foi, puis il murmure je ne sais quelles paroles à ses oreilles, mais le cadavre s'obstine dans son immobilité, et Polychrone confus avoue son impuissance. Mais cela est trop antique. Les hérétiques de nos jours comptent d'ailleurs plus d'un Polychrone dans leur sein. Tandis que les vrais miracles se multipliaient parmi nous pour confirmer le culte des saints que ces novateurs proscrivent, que faisaient-ils, quelles étaient leurs œuvres? Luther essayait de chasser le démon d'un possédé; mais il se fatigua inutilement, peu s'en fallut même, comme l'atteste Staphile, témoin de la tragédie, que l'esprit infernal ne mît en pièces le faiseur de prodiges, et c'eût été bien mérité. Convenait-il que le démon chassât le démon et contrevînt de la sorte aux lois de l'amitié! Quelle estime aurez-vous donc de la croyance de pareils hommes? Dieu leur a toujours refusé son témoignage. La foi, sans doute, vient par l'oreille, mais par l'ouïe, de plus, car on ne s'en rapporte pas à un seul témoin. Dieu envoie Moïse prêcher, mais il lui accorde immédiatement le pouvoir de faire des signes. Il descend lui-même, et il croit nécessaire d'appeler à son aide les prodiges, à ce point qu'il dit : *Si je n'eusse pas fait des œuvres*, etc. Il envoie ses disciples et il les envoie comme il avait envoyé Moïse : *Allez, prêchez, disant : Le royaume du ciel approche; guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez*

les lépreux, etc. Enfin, il ne dit pas seulement aux messagers de Jean-Baptiste : *Retournez, annoncez ce que vous avez écouté, mais aussi ce que vous avez vu, les sourds entendent*, etc. Si donc les miracles sont nécessaires pour confirmer la foi, s'il est besoin de deux témoins, de l'ouïe et de la vue, qui croira aux hérétiques, les pharisiens de cet âge? *Ils disent et ils ne font point*, on entend beaucoup de choses dans leur synagogue, mais on n'y voit rien. Ce n'aurait point été une faute de refuser de croire Jésus, s'il n'eût pas fait des miracles supérieurs, et ces audacieux menacent les incrédules de la mort éternelle! Croyez-moi, ils sont sans cœur, sans yeux, sans oreilles, ceux qui s'éloignent de l'Eglise, au bavardage avide de ces hérétiques sans œuvres qui, pour tout miracle, ne savent qu'ensanglanter leurs chemins par les séditions et les révoltes [1].

SECOND POINT.

Après leur départ, Jésus dit à la foule au sujet de Jean : *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par la brise?*

La sagesse ne peut qu'agir sagement. Jésus comprenait l'émotion que le message du précurseur pouvait produire dans la foule ignorante du motif secret qui inspirait saint Jean. Elle pouvait dire par exemple : Que signifie cela? Jean doute-t-il à cette

[1] *Jean*, 7; *Matth.* 23.

heure de celui auquel il a rendu témoignage? Y a-t-il discorde entre eux? La prison rend-elle Jean plus timide, ou son témoignage était-il menteur? Et ces paroles de Jésus: *Heureux celui qui n'aura pas été scandalisé pour moi*, ne s'adresseraient-elles pas peut-être à celui qui le baptisa dans le Jourdain? Mais la sagesse du Christ va au-devant de ces hypothèses troublantes. Les envoyés partis, il loue Jean. Il laisse partir ces messagers pour ne pas paraître le flatter, ou bien parce qu'il devait consacrer à leur guérison le temps de leur halte auprès de lui. Mais, eux partis et guéris, Jésus songe à la foule. Il lui demande d'abord son propre témoignage sur Jean pour conclure à la véracité et à la sainteté du précurseur. *Qu'êtes-vous donc allés voir*, dit-il, *dans le désert? Est-ce un roseau agité par les vents?* C'est-à-dire, auriez-vous quitté vos demeures, eussiez-vous émigré tous vers l'érème pour contempler un homme plein d'inconstance? Vous êtes donc allés voir un homme à la croyance immuable comme le rocher. *Qu'êtes-vous allés voir*, continue-t-il, *dans le désert? Est-ce un homme revêtu d'habits moelleux?* C'est-à-dire, auriez-vous quitté vos familles pour visiter un ami du siècle, un mondain, changeant sa foi au gré de ses plaisirs? Mais ces mondains *habitent les cours des rois*. Rien n'est plus léger, ni plus inconstant : ces parasites vendent leurs paroles, leurs flatteries dans les antichambres des princes; ils les vendent au vil prix d'un festin, d'une somme d'or, pour satisfaire leur estomac avide et se vêtir

de tuniques somptueuses. Ce sont bien les roseaux agités au moindre souffle du monde. Ecoutez plutôt leur prince s'exprimant ainsi dans Térence !

Est genus hominum qui esse primos se omnium rerum volunt, eis ultro arrideo et eorum ingenia admiror simul : quidquid dicunt laudo ; id rursum si negant laudo id quoque. Negat quis ? Nego ; ait ? aio : postremo imperavi egomet mihi omnia assentari.

Mais quoique le flatteur se vante d'être sage, c'est une tête vide. Ne connaissez-vous pas la fable du lion, du renard et de l'âne? Tous les animaux venaient visiter leur roi malade; le plus simple et le plus adroit parmi eux firent seuls défaut à ce concours. Le lion mande l'âne auprès de lui et le gourmande; il mande également le renard. Mais à ses reproches celui-ci veut opposer quelques excuses. Si le renard vient tard, c'est qu'il cherchait un remède à la maladie de son prince. — Soit, réplique le lion, mais quel est ce remède? — Je n'ai rien trouvé de meilleur dans Gallien et Hippocrate, reprend le renard, que la cervelle encore chaude d'un âne. — C'est bien, s'écrie le lion, ramenez l'âne qui s'en va. On ramène l'âne, et on lui tranche la tête. Mais le renard en soustrait habilement la cervelle qu'il avale, et à cette exclamation du lion, qui s'étonne quand il lui présente la tête vide : Est-ce que les ânes n'ont point de cervelle? O Seigneur, répond-il, est-ce possible que l'animal qui a passé deux fois votre seuil en possède ? Tous ceux qui vous fré-

quentent n'ont-ils pas perdu la cervelle ? J'en dirai autant des familiers des rois. Ce ne sont que roseaux pliants, dociles à tous les souffles. Mais tel n'était pas saint Jean, comme le prouvent sa prison, son désert, sa nourriture et ses vêtements grossiers.

Le Christ désigne surtout les mondains par la vanité de leur parure, parce que cette vanité, cette fatuité extérieure est leur signe le plus palpable. Lorsque vous voyez s'avancer un homme bien paré, bien peigné, glorieux comme un paon, dites : Voilà le mondain dans ses habits moelleux, voilà le mondain que Jésus désigne dans l'Evangile et compare au roseau vide et docile à tous les vents.

Mais qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, et un homme plus grand qu'un prophète. Jean n'est donc pas le roseau inconstant, puisqu'il est plus qu'un prophète. Les prophètes en effet parlent du Christ, ils ne disent rien d'eux-mêmes : Isaïe ne prophétise pas sur les voyants de l'avenir. Mais Isaïe, mais Malachie prophétisent sur Jean. Mais l'ange, et l'ange Gabriel, révèle le nom, la vie et la vocation de Jean. Quel est le prophète qui a partagé avec le précurseur cette gloire ? Qui, parmi les voyants, a prophétisé comme lui avant sa naissance ? Qui, comme lui, a communiqué le don de prophétie à sa famille ? Les autres ne furent que les hérauts du Verbe : lui le précéda immédiatement en ce monde comme Lucifer précède le soleil, si bien qu'on ne l'appelle pas le héraut du Christ mais sa voix, et c'est la raison que donne celui-ci pour justi-

fier cette parole : Jean est plus grand qu'un prophète, car, ajoute-t-il, c'est celui dont on a écrit : Voici la voix de celui qui crie dans le désert. De même que dans les supplications solennelles, dans les cérémonies publiques, le plus noble est celui qui précède immédiatement le roi ou le pontife, de même dans cette longue série des prophètes qui va de Moyse au Christ, de Noé à Siméon, le plus grand, le plus illustre, c'est saint Jean-Baptiste le précurseur de Jésus. Le Sauveur insinue encore dans ces paroles une autre raison de la constance et de la véracité de saint Jean. Comment en effet serait-il un roseau agité par le vent celui qui, par sa mission, par son zèle, mérita d'être assimilé aux anges? Il marche en chantant les pieux cantiques. Pendant trente ans il ne voit personne parmi les hommes, il reste tout ce temps solitaire, privé de foyer, de demeure, de tout usage humain, tout entier à Dieu et au commerce du ciel. Non, non, ce ne fut pas un roseau pliant, ce fut un ange sur terre.

Ici finit l'Evangile. Mais puisqu'il me reste quelques instants encore, je veux y cueillir d'autres enseignements pour nous-mêmes.

La prison de saint Jean nous apprend l'abrogation de l'ancienne loi. Il en était la figure, selon saint Ambroise[1], et sa captivité devient de la sorte la figure de la loi aux approches de l'âge de la grâce. Ces préceptes qui enchaînaient les hommes par des liens

[1] L. 5, sur saint Luc.

si étroits sont eux-mêmes enchaînés par les liens infrangibles de l'abrogation divine. Cette loi ne peut plus désormais fournir à la foi que deux peuples, les Hébreux et les Grecs, et nous ne l'appelons l'ancienne loi que parce qu'elle renferme les prophéties et les figures de notre Evangile. C'est le premier enseignement.

Nous apprenons ensuite de là l'injustice des hommes et leur conduite envers les serviteurs de Dieu. Quand je considère Jean dans les fers, mon cœur s'émeut. Quoi, celui qui apporte l'espérance d'une délivrance prochaine est plongé dans un cachot, ces mains qui ont baptisé le Sauveur sont chargées de fer! Voilà la récompense de Jean, ce qu'il recueille de la reconnaissance du monde! Cet innocent, ce juste avait comblé Hérode et son peuple de bienfaits, il n'avait jamais commis le mal, et la prison devient son asile! Qu'avez-vous donc fait, grand saint? Quel est votre crime? Je récuse, dites-vous, les jugements des aveugles, *jugez-moi, mon Dieu, et discernez ma cause de celle de cette nation impie, et délivrez-moi* de cet Hérode, *de cet inique et de ce trompeur;* voici mon crime : je disais à cet homme : *Il ne vous est point permis de garder* Hérodiade votre belle-sœur. Imaginez, je vous prie, combien de flatteurs remplissaient la cour de ce roi corrompu. Jean seul désirait sincèrement son salut, et c'est lui que l'insensé frappe, quoiqu'il connût bien sa probité, sa justice, et qu'il suivît volontiers ses conseils, jusqu'au moment où le saint

gourmanda ses vices. C'est une peste, il est vrai, qui ravage la terre, que la complaisance sur soi-même. Nous haïssons volontiers les vices dans autrui, nous exterminerions au besoin les criminels et les scélérats; mais nous nous indignons contre celui qui nous montre nos faiblesses. Nous louons le prédicateur, nous admirons sa parole tant qu'il ménage nos instincts, nous le ridiculisons, nous l'appelons anachorète, nous nous bouchons les oreilles quand il porte le fer et le feu dans nos âmes. C'est le second enseignement.

De plus le message de Jean dans sa prison au Christ nous indique que le pécheur se convertit dans la calamité, selon cette parole d'Isaïe, *le malheur seul donne l'intelligence*. Voyez cet adolescent, fier de sa force, de sa noblesse, de sa fortune, il méprise son père qui gronde, son précepteur qui s'épuise, le prédicateur qui menace, il va toujours en quête de plaisirs nouveaux, et croit perdre le jour où il n'a point péché. Que fait alors Dieu? Cet insensé, dit-il, ne veut pas comprendre mes prêtres, mes représentants auprès de lui, je vais donner à leur langage son commentaire; et il déchaîne sur ce jeune homme le malheur, et ce malheur rappelant soudain les enseignements oubliés, le pécheur rentre en lui-même et revient à résipiscence. Il envoie au Seigneur deux députés, la parole de sa bouche et le soupir de son cœur, et ces deux messagers disent. *Es-tu celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre?* Et le Seigneur répond : *Retournez, dites à*

Jean ce que vous avez vu et entendu. J'en connais plusieurs parmi les jeunes hommes qui sont revenus de la sorte à Dieu sous le coup d'une infortune soudaine.

Mais voici un quatrième enseignement que je vous prie de méditer avec fruit. Jean voyait qu'il allait mourir et il ne voulait pas laisser ses disciples orphelins. Il fit donc son testament et il leur donna le Christ. Voilà l'autre secret de cet envoi des deux disciples au Sauveur. Athénaïde, appelée Eudoxie dans sa vieillesse, fut déshéritée publiquement par son père, quand elle eut été instruite dans la science, sous prétexte qu'elle était assez riche en vertus. En effet, elle devint par son seul mérite l'épouse de l'empereur Théodose. Si la sagesse humaine procure de pareils avantages, quel est donc le trésor qui s'appelle la sagesse divine? Or, c'est celle-ci que Jean laisse à ses disciples. Voilà le modèle que doivent suivre les pasteurs, les précepteurs, les évêques. Vos héritiers seront assez nobles, assez riches, assez instruits si vous leur laissez le Christ avec ses vertus.

Enfin, ces paroles : *Est-ce vous qui devez venir?* doivent nous rappeler sans cesse qu'à notre mort le Christ nous dira par ses anges : *Est-ce vous qui devez venir à la gloire?* Et malheur à nous si nous ne pouvons répondre à l'ambassadeur céleste : *Retournez, dites ce que vous avez vu et entendu!* Un roi avait un favori, beau de forme, mais corrompu de mœurs. Le favori, se promettant une vie longue,

reculait sa conversion jusqu'à l'extrême vieillesse. Mais la mort vint le visiter soudain. Son maître, alarmé, le pressait de rentrer en lui-même. — Lorsque je serai convalescent, répliquait le malade, mes amis attribueraient ma conversion à la frayeur. Le dernier moment arriva cependant. Alors deux anges s'assirent à son chevet, et lui montrèrent un livre brillant où étaient écrites ses bonnes œuvres, en bien petit nombre. Puis une nuée de démons noirs s'abattit sur le lit funèbre, en déroulant un livre lugubre rempli des crimes du favori mourant. Celui-ci tomba dans le désespoir à cette lecture effrayante, et n'osa pas dire : *Retournez, annoncez ce que vous avez vu et entendu.* Que faites-vous ici? crièrent alors aux anges les démons. Les anges se retirèrent et les démons s'emparèrent du moribond. Profitons de cet exemple. Songeons que nous avons des témoins de nos œuvres, des témoins qui n'oublieront rien au dernier jour. Ne craindrons-nous point en leur présence de penser et de commettre le crime qui ouvre la géhenne? N'oserons-nous point, en compagnie des anges, pratiquer la vertu qui ouvre le ciel, pour répondre avec confiance aux envoyés de Dieu à notre heure dernière : *Retournez, annoncez ce que vous avez vu et entendu?*

III.

TROISIÈME DIMANCHE.

De même que parmi les astres qui se lèvent dans la nuit comme les courriers du soleil, celui-là seul s'appelle Lucifer qui précède immédiatement l'aurore, qui brille d'un tel éclat qu'il semble plus qu'une des étoiles vulgaires ; de même parmi les prophètes qui resplendissent sur la nuit des vieux âges comme les astres avant-coureurs du soleil de justice, Jean-Baptiste, dont la sainteté projette de telles splendeurs qu'il semble plus qu'un prophète, Jean-Baptiste, dis-je, *cette lampe ardente*, allumée devant les pas du Christ, a mérité seul d'être appelé le prophète du Très-Haut, la voix du Verbe en ce monde.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem vers Jean des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui es-tu? Et il avoua et il ne nia point qu'il n'était pas le Christ [1].

Il y a une grande différence entre ce message des prêtres et celui que saint Jean confiait naguère à ses disciples pour Jésus. Ceux-ci avaient de Jésus une opinion au-dessous de son mérite, et pour se prouver il fallut que Jésus fît effort en quelque sorte en montrant ses œuvres merveilleuses. Ceux-là au contraire

[1] *Jean*, 1.

ont de Jean une opinion trop sublime, et si Jean fait effort, c'est pour s'amoindrir à leurs yeux. Il nie qu'il soit le Christ, ou Elie, ou un Prophète, et s'il s'avoue la voix de celui qui crie dans le désert, c'est pour la gloire du Christ auquel il fallait bien des précurseurs.

Qui es-tu? Notre libérateur est cette pierre détachée de la montagne sans le secours de l'homme et brisant cette statue que Nabuchodonosor voyait en songe, cette pierre dont a tant parlé Daniel et que le prince des Apôtres appelle la pierre précieuse et choisie. Si, selon la prophétie, elle est devenue maintenant un mont élevé que l'aveugle seul ne voit pas, elle était toutefois petite dans le principe, elle a pu être ignorée trente ans du peuple juif. *Un petit enfant nous est donné*, dit Isaïe, *un fils est né*: —*au milieu de vous*, ajoute saint Jean, *marche celui que vous ne connaissez pas.* Or, afin que cette pierre précieuse ne fût point foulée aux pieds par les Juifs *marchant dans les ténèbres à l'ombre de la mort*, mais pour qu'elle fût recueillie avec joie et avidité comme le plus beau des trésors, Dieu *prépara un flambeau* pour éclairer les chemins de *son Christ* et le manifester à la foule. Il envoya donc devant lui Jean-Baptiste, *la lampe qui brûle et brille*. Jean-Baptiste s'acquitta fidèlement de sa mission : il brûlait, il brillait, il montrait le Christ. Mais les Juifs, ravis de cette lumière éclatante, voulurent l'examiner de plus près, soupçonnant qu'il était le Christ, et *Jérusalem lui députa des prêtres et des lévites.*

Tentation grande et périlleuse. Mais la vertu de Jean-Baptiste était encore plus immense. *Il avoua, il ne nia pas*, car il n'était pas un vain roseau qui s'agite au souffle des honneurs; qu'avoua-t-il donc? *Qu'il n'était pas le Christ.* Il voyait les Juifs détourner les yeux de la pierre salutaire pour le regarder, lui son simple signe; il voyait cette pierre tombée du ciel sur la terre, devenir la ruine de ceux qu'elle devait enrichir, leur pierre de scandale; c'est pourquoi, fidèle à sa mission, il prêchait le Christ, il le montrait pour ainsi dire du doigt : *Je ne suis pas le Christ*, disait-il. *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.* Que me regardez-vous? Je ne suis que son flambeau, je ne luis que pour vous le montrer par ma lumière. Croyez-vous que nous trouverions aujourd'hui beaucoup d'imitateurs de cet humble hérault? Voici que saint Jean recule avec horreur devant l'usurpation du titre de Messie, et combien reculeraient dans ces temps devant l'offre d'un riche bénéfice? Combien n'attendraient pas l'époque de la vacance pour se présenter d'eux-mêmes et disputer la sinécure aux concurrents? Ils disent tous à ce sujet, je suis le Christ, voici l'agneau de Dieu, je mérite ce bénéfice, cette charge à tous égards. Aussi nos affaires vont mal... mais je n'ai pas le loisir de faire digression.

Et ils l'interrogèrent : *Qui es-tu donc? Elie?* Et il répondit, *non*. Les Juifs purent adresser cette demande à Jean pour deux raisons. Elie en effet était

attendu avec le Christ. Les Juifs entendaient de la venue du Messie ce texte de Malachie qui concerne le dernier jugement : *Voici que j'enverrai vers vous le prophète Elie avant que vienne le grand jour, l'horrible jour du Seigneur.— Que disent donc les Scribes,* s'écriaient à cette occasion les Apôtres, *qu'il faut qu'Elie vienne le premier ?* Les Juifs purent donc sans témérité soupçonner que Jean était Elie s'il n'était pas le Christ. Ensuite il y avait une grande ressemblance entre ces deux hommes de Dieu. Elie fréquentait l'érème comme Jean, il jeûnait, il se ceignait d'une ceinture de peau, il prophétisait mais n'écrivait pas ses oracles, il réprimandait avec une sainte audace les rois et les reines, il était persécuté pour cette liberté de prophète, il doit être le précurseur du dernier avènement du Christ. On le voit, les points de contact étaient nombreux entre Jean et Elie, et la conduite des Juifs me semble raisonnable.

Mais, direz-vous, les Juifs savaient bien que Jean-Baptiste était né d'Elizabeth et de Zacharie et qu'il n'était pas descendu du ciel? Je vous répondrai par ce passage de saint Luc, *l'enfant croissait et se fortifiait, il restait dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.* Ainsi Jean habita dès l'enfance la solitude. Il était déjà d'un certain âge, quand, à la voix d'en haut, il sortit de ses retraites, il se présenta au monde comme un homme nouveau, avec des habitudes, des mœurs inconnues. Les témoins de sa naissance étaient morts à cette

époque ou du moins oublieux de son berceau. Quelques-uns s'en souvenaient peut-être, mais personne ne songeait à reconnaître dans cet enfant de l'érème le fils d'Elizabeth dont ils n'entendaient plus parler depuis trente ans. On put donc le prendre pour Elie. Mais *il répondit non*. Car si par ses mœurs, sa mission, il représentait ce grand prophète à ce point que Dieu lui-même l'appela de son nom, il n'était pas cependant Elie.

Es-tu prophète? continuent les messagers, *et il répondit non*. Les docteurs grecs comme Chrysostôme, Cyrille et Théophilacte, lisant dans leur texte le mot prophète avec l'article, en concluent qu'il ne s'agissait point ici pour les Juifs d'un prophète quelconque, mais de ce prophète célèbre dont parle le Deutéronome : *Le Seigneur ton Dieu te suscitera un prophète du milieu de ton peuple et de tes frères, et tu l'écouteras comme moi-même*. Quoique ce texte se rapporte évidemment au Christ, cependant, à en croire saint Chrysostôme et saint Cyrille, les Juifs l'entendaient d'un autre grand homme, et la réponse de Jean ne signifiait pas qu'il n'était point un illustre prophète, mais que les Juifs appliquaient et interprétaient mal l'oracle de Moïse. D'autres encore croient que l'interrogation des Juifs voulait dire, es-tu l'un des prophètes défunts? De même que les opinions étaient diverses sur Jésus, que ceux-ci le prenaient pour Elie, ceux-là pour Jérémie, on pouvait de même croire que l'un des prophètes trépassés se levait dans Israël sous le

nom de Jean. Dans cette autre hypothèse, Jean pouvait répondre hardiment non. Il ne faut pas dédaigner non plus l'opinion de saint Grégoire et de plusieurs chez les Latins qui prétendait que les Juifs en demandant es-tu un prophète, demandaient à Jean s'il lisait loin dans l'avenir et prédisait des événements éloignés, comme les autres voyants. A quoi Jean répondit avec sagesse qu'il n'était pas un prophète de cette sorte. Ce n'était plus en effet Isaïe interrogeant l'avenir lointain, ce n'était plus Jérémie, ce n'était plus Ezéchiel, ce n'était plus Daniel, c'était l'horizon, si je puis dire, où la loi ancienne touchait à la loi de l'Evangile, c'était à la fois la fin des prophètes et le principe des apôtres, c'était le Lucifer mystique illuminant la nuit qui pâlissait avec ses astres à ses splendeurs, et précédant le jour, le soleil de justice.

Ils dirent donc, mais qui es-tu pour que nous rapportions une réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dis-tu de toi-même, puisque tu nies ce que nous affirmions sur tes titres? Nous savons ce que tu n'es pas, nous désirons savoir qui tu es. *Je suis*, répondit enfin Jean, *la voix de celui qui crie dans le désert, comme l'a dit le prophète Isaïe*, ajouta-t-il pour prévenir les étonnements sur cette dénomination étrange. Il est en effet admirable que Jean se soit appelé la voix de celui qui crie. Pourquoi s'appeler la voix ? Pourquoi s'appeler la voix de celui qui crie, et non pas la voix qui crie? Pourquoi s'appeler la voix de celui qui crie dans le désert, où personne

ne l'écoute, plutôt que dans une cité célèbre et populeuse ?

Pourquoi d'abord s'appelle-t-il la voix de celui qui crie? Les anciens théologiens expliquent ceci de la même manière. Lisez saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire, Origène, personne parmi ces docteurs qui n'affirme que Jean parlait ainsi, parce qu'il savait bien qu'il n'était qu'une trompette, dans les mains de Dieu. De même que les âmes pour échanger leurs pensées ont recours aux sons matériels, de même Dieu, pour manifester son Verbe aux hommes charnels, envoya Jean comme la voix, le Verbe sensible qui annonça le Verbe incorporel. De là ces paroles du précurseur, je suis la voix de celui qui crie : c'est-à-dire, celui qui crie, c'est Dieu le Père, il crie par son Verbe, Dieu le Fils, et je ne suis que la voix par laquelle le Père manifeste son Fils au monde. De là saint Augustin a écrit : *Jean est envoyé devant Jésus-Christ, comme l'ancien Testament devant le Nouveau, comme l'aurore avant le jour, le serviteur avant le maître, l'ami avant l'époux, le héraut devant le juge, la voix devant le Verbe. Dieu voulant nous manifester Celui qui était dès le commencement Dieu auprès de Dieu, se servit de Jean-Baptiste comme d'une voix pour nous transmettre son Verbe.* De là ces mots de saint Luc : *Verbum Domini factum est super Joannem Zachariæ filium in deserto :* c'est-à-dire, que personne ne pense que Jean parle ses propres pensées, il parle le Verbe d'en haut, il n'est que la voix, la trom-

pette, l'instrument du Seigneur qui crie dans le désert.

Mais j'ai trouvé une interprétation plus fructueuse pour vous de cette expression de l'Evangile.

Les œuvres parlent plus haut que les paroles : *Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce les œuvres de ses mains*, dit le Psalmiste. Et non-seulement ils racontent, ces globes célestes, mais ils crient, ils proclament la majesté divine, il n'est pas un coin retiré qui ne redise leurs accents, puisque *ces bruits se sont répandus dans tout l'univers*. Et ce n'est pas la clameur harmonieuse, comme le prétendrait un disciple de Pythagore, du concert des mondes, ce n'est pas seulement un son, une musique savante, car ce n'est pas qu'un *son qui s'est répandu des cieux sur toute la terre, mais leurs paroles ont retenti jusqu'aux confins de l'univers*. Que les pythagoriciens se taisent donc avec leur musique, le firmament et les étoiles prêchent avec des paroles les louanges du créateur, quand ils crient de leur grande voix à ceux qui les contemplent qu'ils sont les œuvres de Dieu. Et, je vous prie, d'où Aristote, quand tous les esprits étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, d'où Aristote avait-il appris qu'un prince, un monarque universel, immuable, gouvernait la machine des mondes? N'est-ce pas de ce docteur sublime, de ce parleur infatigable qui raconte éternellement la gloire de Dieu? Et pourquoi croyez-vous que le Seigneur ait prononcé ces paroles : *Les*

œuvres que je fais sont mon témoignage, si vous ne me croyez pas, croyez à mes œuvres, sinon parce qu'il savait que ses miracles, ses prodiges, étaient un éloquent langage et suffisaient à convaincre? De là saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Vous êtes notre épître, et l'épître du Christ* : c'est-à-dire par vos bonnes œuvres le Christ et moi nous enseignons le monde. De là, enfin, saint Jean a dit : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert*, c'est-à-dire, moi je suis une voix; les autres prophètes ont écrit leurs oracles, je n'ai pas besoin d'écrire, je suis un oracle vivant : mes œuvres, voilà mes paroles et mes livres : ma vie, voilà ma prédication éloquente : mes jeûnes, cette tunique de peau, cet éréme, ces herbages, ce miel des bois, ne proclament-ils pas la pénitence, ne crient-ils pas aux hommes la mortification et le repentir? Ce n'est pas légèrement que j'ai dit, *je suis la voix de celui qui crie*. Quand je ne proférerais pas une parole, cette solitude ma demeure prêcherait avec un retentissement immense.

O plût à Dieu que nous comprissions combien sont rares les prêcheurs de cette taille, et ce qui est déplorable, dans le temps malheureux où nous sommes! Tous les chrétiens doivent parler par leurs œuvres, édifier, convertir, chasser la tiédeur, pousser dans les voies meilleures : tous sont prêtres dans ce sens. Or combien parmi nous prêchent d'exemples? Et plût à Dieu que nos œuvres, stériles pour le ciel, ne prêchassent pas au moins les doc-

trines de l'abîme ! Les œuvres perverses, et Dieu sait si elles abondent, crient aussi comme le sang d'Abel, comme les crimes de Sodome. O si nous savions quels échos nos vices, nos parjures, nos débauches, nos usures, nos ivresses réveillent chez l'idolâtre et l'hérétique ! Si nous comprenions comme ils reculent devant ces voix infâmes, loin de nos sanctuaires, de l'Eglise hors de laquelle il n'est plus de salut ! O si les pasteurs, si les instituteurs de la jeunesse songeaient sérieusement aux maux irréparables qu'ils enfantent par cette prédication flagrante de leurs œuvres ! Une seule faute de leur part provoque plus de crimes que toutes leurs exhortations ne produisent de fruits. Ils détruisent plus le saint temple par leurs mœurs qu'ils ne le rétablissent par leurs leçons. Plût à Dieu que plusieurs parmi les étudiants de Louvain le sentissent ! Ils reculeraient d'horreur à la vue des ravages qu'ils exercent dans les âmes des débutants timides, et déserteraient cette cité plutôt que de continuer des études si pernicieuses. Les exemples d'un compagnon d'étude parleront toujours plus haut que les préceptes du maître. Que voulez-vous que fassent ces conscrits de la science quand ils voient leurs aînés plus assidus au théâtre qu'à l'école, plus habiles à boire qu'à discuter sur les anges ? C'est ainsi que se corrompt la jeunesse, que se perdent les républiques, que de la perversité des mœurs on tombe dans la perversité de l'esprit. Mais assez sur ce triste sujet.

SECOND POINT.

Pourquoi ces mots, *dans le désert ?*

Quelle est cette solitude, ce désert dans lequel criait Jean ? Si je ne me trompe, c'est la terre elle-même qu'il désigne par le lieu qu'il habite. Ce n'est pas la steppe africaine avec ses sables de Libye, ses arènes mouvantes au gré du simoun impétueux; ce sont des bois immenses, sombres, sans chemins, marécageux, stériles, sans vergers, ni sources, ni prairies, avec quelques habitants clair-semés. Mais en revanche les épines, les ronces, les lions, les tigres y pullulent, y remplissent les espaces de leurs hurlements. Voilà bien, en effet, la figure du monde : les épines de la tribulation le hérissent, et les fleurs de la consolation y sont rares. Le feuillage des apparences le pare de sa verdure trompeuse, mais écartez le feuillage et vous ne trouvez point de fruit. Plus on parcourt ce désert sans voie et plus on s'égare. Le littérateur, le marchand, le soldat, cheminent quelques instants, puis perdent toute trace et s'embarrassent dans les ronces et les bois. Aussi personne n'est content de son sort, chacun envie la fortune d'autrui. Tous brûlent ainsi d'une soif ardente sans rencontrer de source rafraîchissante, le riche comme le pauvre, le noble comme l'obscur. Oui, nous sommes dans un désert sans eau, patrie de la famine, des ténèbres et du silence, dans un désert où je ne vois que de rares pèlerins. Car, qu'est-ce que l'homme ? Un arbre renversé, dit-on.

La tête alimente le reste du corps, et la tête que l'arbre enferme dans ses racines, l'homme la porte sur ses épaules, tandis que ses pieds touchent la terre à l'inverse des rameaux qui regardent le ciel. Mais si l'homme à l'extérieur a donné lieu à cette définition d'un rêveur, le péché s'est chargé de rétablir l'ordre ; il a fiché la tête de l'homme moral bien avant dans la fange, et élevé ses pieds contre Dieu : nous ne sommes plus des arbres renversés, mais des arbres véritables. Nous ne cherchons rien que la terre, nous n'aimons qu'elle. *Où est notre trésor, là est notre cœur :* notre cœur est avec notre esprit, enfoncé dans la matière. *Je vois des hommes marchant comme des arbres*, disait l'aveugle de l'Evangile au commencement de sa guérison. C'est le phénomène qui frappe quiconque se convertit sincèrement. Quand il jette les yeux sur le monde : Je vois des hommes marchant comme des arbres, s'écrie-t-il à la vue de ses folies, de ses empressements après l'or, l'honneur, la gloire, la fortune. Naguère, quand il partageait son erreur, il ne s'apercevait pas de ces allures insensées. Bien plus, il riait quand dans la foule il contemplait quelques sages marchant la tête levée vers le ciel, et les pieds foulant la terre. Mais il crie maintenant, *video homines sicut arbores ambulantes*. Et si c'étaient au moins des arbres fruitiers et non des ronces sauvages ! Mais, quand je considère les œuvres humaines, je n'aperçois qu'un vaste buisson stérile, déchirant de ses épines ceux qui passent,

dépouillant de leurs toisons les brebis qui les traversent. Voilà la figure de l'humanité injuste, cruelle, avec ses voleurs de grands chemins, ses voleurs polis des tribunaux, des cours et des comptoirs. Qu'est-ce que le juge inique, si ce n'est une ronce rapace, un voleur émérite ? Qu'est-ce que l'ecclésiastique en quête d'un bénéfice pour satisfaire ses instincts gourmands et ivrognes, si ce n'est un buisson épineux, un larron véritable ? Qu'est-ce que cet écolier infidèle, qui consume dans les tavernes l'argent donné pour acquérir des livres ? Qu'est-ce que les courtisanes, qu'est-ce que les libertins ? O buisson stérile ! c'est à vous, c'est à vous, vous dis-je, que s'adresse cette menace de l'Apôtre, *la hache est placée à la racine*. Malheur à vous, hommes renversés, malheur à vous, épines et ronces, car la hache de la colère ne menace pas seulement les rameaux, mais les racines ! Il ne s'agit plus maintenant des branchages, des feuilles de l'arbre, il s'agit du salut de votre être. *Et que vous servira d'avoir gagné le monde, si vous venez à perdre votre âme?* Convertissez-vous, convertissez-vous, hommes renversés, foulez la terre sous vos pieds, levez les yeux vers le ciel, regardez saint Paul, *sa conversation était aux cieux*. Voilà jusqu'où l'Apôtre portait la tête, tandis que les ennemis de la croix du Christ, à son propre témoignage, avaient pour dieu leur ventre et leurs passions. Regardez saint Pierre, saint Jean, tous ceux qui sont vraiment des hommes et non des plantes sté-

riles, ne les voyez-vous pas tous placer leur trésor dans le Christ? Mais revenons au désert.

Les vrais hommes donc y sont rares, comme dans la solitude du précurseur, mais la bête fauve y pullule. Qu'est-ce que cette bande de démons qui nous tentent, sinon une troupe de lions qui rugissent, *cherchant à l'entour une proie à dévorer*? Que sont ces femmes impudiques dont l'aspect seul inocule le venin dans les âmes, sinon des basilics cruels? Que sont ces médisants, ces calomniateurs infatigables, sinon des chiens obstinés? Que sont les arrogants, les fourbes, les luxurieux, les rapaces, les avares, les cruels, sinon des taureaux indomptés, des renards subtils, des porcs hideux, des loups et des tigres? L'homme inique a surpassé souvent la cruauté de l'animal sauvage. Les bêtes de l'arène ont été souvent plus humaines que les bourreaux, et les calvinistes de ce temps ont dépassé la rage des hôtes de nos bois. Oui, oui, ce monde est bien semblable au désert où vivait le précurseur. Voilà le lieu inhospitalier où notre premier père Adam, lorsqu'il descendait de Jérusalem à Jéricho, fut dépouillé et blessé par les voleurs, voilà le lieu où le pieux Samaritain, notre Christ, se rendit conduit par l'Esprit, pour sauver l'homme. Il y fut conduit, quand par l'opération d'en-haut il se *fit chair et habita parmi nous. Alors les arbres des bois s'exaltèrent devant la face du Seigneur. Alors le désert se transforma en un lac d'eaux limpides. Alors la solitude sans chemins se réjouit, elle fleurit comme un lys, en germant*

elle germa, elle bondit joyeuse et louant Dieu, parce qu'elle était ornée de la gloire du Liban, de la beauté du Carmel et du Sarron. Mais auparavant le Précurseur fut envoyé, et c'est pourquoi Jean a dit, je suis *la voix de celui qui crie dans le désert.* Et voulez-vous que je vous indique la solitude fortunée où parle encore notre Sauveur? Je le dirai en quelques mots, et ce sera la péroraison de ce discours. Celui qui dédaigne la terre, qui marche parmi les hommes et leurs gloires sans désirs pour cette poussière, celui qui traverse le monde comme un ermite spirituel, habitant en lui-même, soupirant vers Dieu, parlant avec les anges, voilà celui qui entend le Seigneur criant dans le désert; voilà la solitude heureuse aimée du roi David, voilà la solitude que traverse le peuple de Dieu pour aller de l'Egypte à la terre promise. Que personne ne s'imagine s'élancer d'un bond de l'Egypte du péché à la terre où coulent le lait et le miel : il est entre elles une vaste solitude, où il faut chercher et aimer Dieu, sinon Dieu nous échappe et nous fuit après la tombe. Cherchez-le donc tant qu'il est proche, renoncez à vos instincts, faites le désert dans votre cœur tant qu'il est temps encore. La manne ne rassasia Israël qu'aux jours de l'émigration dans l'érème, et qu'aux jours de la disette du froment apporté d'Egypte. Vous ne jouirez de même des consolations spirituelles que lorsque vous vous serez dépouillés de toutes les affections terrestres. Voilà la solitude où parle le Verbe, la solitude où

il conduit l'âme pour converser avec son cœur. C'est à ses habitants que le Précurseur dit en ce jour : Je suis *la voix de celui qui crie dans le désert*, de celui qui promet la paix à ses fidèles. Entrez donc dans le désert où résonne sans cesse le Verbe divin, où se partagent, entre les justes, les dépouilles opimes. O solitude aimée de Dieu et féconde pour l'homme ! O solitude inconnue mais tranquille, combien sont rares ceux qui abordent à tes rivages, où règne la paix et la sécurité perpétuelles! Les prophètes, les apôtres l'ont chérie, vers toi soupire mon âme à ces enseignements graves de saint Paul : *Le temps est court, que les époux vivent comme s'ils étaient sans épouses, que les infortunés vivent comme s'ils étaient sans douleur, les heureux comme s'ils étaient sans joie, les acheteurs comme s'ils étaient sans biens, ceux qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas, car la figure de cette terre s'enfuit, et je veux que vous soyez sans inquiétude.* Si donc ce monde fuit fanant sa fleur, sa beauté, au souffle du soir qui tombe, pourquoi ne pas courir, ne pas voler à cette solitude fortunée où le Christ jeûne, où Jean prêche, où Moïse parle avec Dieu, où Elie se retire, où pleut la manne, et que traversent les élus pour parvenir à la terre promise et désirée [1] ?

[1] *Luc*, 10; *Matth.* 4; *Jean*, 1; *Ps.* 93, 106; *Is.* 35; *Rom.* 1; *Ps.* 54; *Osée*, 2; 2. *Cor.* 7.

IV.

QUATRIÈME DIMANCHE.

Saint Jean-Baptiste est la voix de celui qui crie dans le désert. Mais que crie cette voix ? Je n'ai pu vous le dire dans mon dernier entretien, je vais l'entreprendre aujourd'hui. Ce discours vous sera très-utile, si cette semence de la divine parole que le Précurseur jetait dans le monde trouve vos âmes préparées pour la recevoir. Car le Seigneur est proche, il ne *tardera point :* demain, cette nuit même il viendra visiter ceux qui veillent. Heureux les dignes de cette visite de Dieu ! Malheureux ceux qui dormiront à cette heure solennelle ! Le Verbe ne descendra pas les mains vides. Il descendra combler ses fidèles des vrais dons. Tout dépend du degré de notre mérite. J'estime que le désir de faire pour cela ce qu'il convient ne manque à personne parmi vous. Mais si quelqu'un ignore ce qu'il doit accomplir, qu'il prête l'oreille à saint Jean : *Préparez*, dit-il, *la voie du Seigneur, redressez dans la solitude les traces de notre Dieu.* Quelle est donc cette voie ? Et comment redresser sa voie ? Ces paroles sont métaphoriques, selon l'usage des prophètes. Saint Jean a expliqué ce passage d'Isaïe par ce commentaire si parlant : *Faites pénitence, car le royaume des cieux approche.* Voulez-

vous préparer la voie du Seigneur? Ecoutez-moi, dit-il, *faites pénitence.*

Quelle est donc la voie du Seigneur, sinon la loi du ciel? *J'ai connu*, dit David, *la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur... Bienheureux les immaculés sur votre voie, ceux qui marchent selon la loi de Dieu!* Quelle est au contraire la voie du monde, sinon la loi du monde? *Elle est large la voie qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui la parcourent.* La loi du Seigneur est appelée avec justice une voie auguste, droite, belle, brillante, la voie de la vie et du salut, et la voie du monde est appelée à bon droit une voie large, tortueuse, souillée, obscure, la voie de la perdition et de l'abîme. Imaginez donc un chemin droit, égal, court, déroulé sous vos yeux jusqu'aux portes d'une cité magnifique : voilà la loi du Seigneur. Ecoutez Osée : *Les voies du Seigneur sont droites et les justes y cheminent.* Ecoutez le Psalmiste : *Le Seigneur les a conduits dans les chemins droits pour qu'ils arrivent à la cité leur demeure.* Ecoutez Salomon : *Dieu mène le juste par les voies droites, il lui montre le royaume du ciel.. Bienheureux donc les immaculés sur cette voie, ceux qui marchent selon la loi du Seigneur.* Du chemin ils aperçoivent le royaume céleste, la ville reine, qui se dresse à leur horizon. On y pénètre déjà par l'espérance. Voyez au contraire la voie du monde, elle tourne toujours sur elle-même, elle est hérissée d'anfractuosités aiguës, d'écueils perfides, ses contours

s'embarrassent, se confondent : il n'est pas d'issue à ce chemin tortueux, qui tantôt monte à pic, tantôt descend rapidement dans un abîme. Voilà la voie où marchent les pécheurs; et cela n'est pas étrange, le démon leur roi ne connaît pas d'autres chemins; notre *adversaire tourne*, dit l'Apôtre, *cherchant une proie à dévorer;* j'ai *tourné autour de la terre*, répond le démon dans Job, *et je l'ai parcourue.* Aussi, au dire de David, les *impies marchent en tournant;* et comme on ne peut arriver de la sorte à la cité, le Prophète ajoute, *ils ont erré* dans la solitude, dans les lieux sans eau, ils n'ont pu trouver le chemin de la ville leur demeure. Les pervers attesteront eux-mêmes un jour la véracité de David par ces paroles désespérantes : *Nous avons erré loin de la voie de la vérité, nous avons marché par des sentiers difficiles, nous nous sommes lassés dans le chemin de l'iniquité et de la perdition, mais nous avons ignoré celui du Seigneur.* Pour comble d'infortune, cette voie est bordée d'affreux précipices, et sur le ruban étroit qui serpente et s'entrelace au dessus de ces abîmes, court à la rencontre du pécheur la bête féroce qui s'appelle la mort. Elle s'attaque à tous sans pitié, aux rois, aux pontifes, elle les renverse tous à grands bruits dans le gouffre béant. Voilà les dangers immenses dont nous éloignent les paroles de Jean-Baptiste. Poussés par le démon et nos instincts nous avons déserté la voie sainte, et les herbes y croissent, s'y multiplient. Nous avons abordé la voie perfide, et

de ces angles obscurs nous ne pouvons plus reconnaître le bon sentier sous les buissons et les plantes touffues qui le recouvrent. Aussi Jean se lève, *préparez*, dit-il, *les voies du Seigneur*, ouvrez-les de nouveau, débarrassez-les de ces herbes parasites, qu'elles se tracent de nouveau sous vos pas, qu'elles se montrent. Je ne pourrais expliquer avec quelle raison le Précurseur jette ce cri salutaire aux échos du monde. Voyez les hommes, voyez-les qui vagabondent à droite et à gauche, loin de la voie droite, après la fortune, après l'ombre de la gloire, après les attraits de leurs concupiscences. L'avare court après l'or, l'ambitieux après un fantôme qui le fuit, le voluptueux après le plaisir comme le vautour après sa proie. Ils courent tous de la sorte dans les sentiers anguleux, sans fin, coupés de monts à pic, de vallées ténébreuses, semées de brigands cruels. Considérez la longueur de ce chemin déroulé comme le serpent perfide. Ils y courent après le crime, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la décrépitude; ils se fatiguent tant que la vie est longue dans cette voie inique, et pourtant ils n'arrivent jamais au terme. Plus leurs passions s'assouvissent, plus leurs désirs s'allument, et plus leur route s'allonge. L'ambitieux conquiert la couronne de comte, il veut être duc. Il court donc de nouveau, il lance à fond de train son char, il est duc. Est-il content? Non, il veut être roi. Il court donc encore, il remplace son char brisé par un autre plus solide, il est roi. Se reposera-t-il, enfin? Il ne

se reposera jamais, il veut être le monarque universel, puis il ira découvrir de nouveaux mondes. Qu'il courre donc l'insensé, qu'il se précipite jusqu'à ce qu'il tombe sous la faulx de la mort, et roule de rocher en rocher au fond de la géhenne. Combien d'autres se façonnent dès le jeune âge au métier de flatteur dans le palais des grands, pour n'obtenir qu'une faveur légère aux derniers jours de la vieillesse? O voie longue et pénible! Voilà donc ce que vous promettez à la foule qui vous encombre, pour tomber de là dans l'enfer où elle crie, nous avons *erré dans la solitude desséchée, nous nous sommes fatigués dans le chemin de l'iniquité, nous avons parcouru des routes difficiles, et nous avons ignoré celle du Seigneur* [1]!

Qui pourrait faire comprendre la folie de la plupart des fils d'Adam? Ils peuvent parvenir promptement, sûrement, doucement au port de la félicité éternelle, en prenant la voie droite des préceptes: *Si je veux être ami de Dieu, voici que je le suis*, disait autrefois ce sage soldat dont parle saint Augustin, quand il fut converti avec son compagnon; et ils préfèrent errer, errer longuement sur des sentiers perdus où ils ne seront jamais ce qu'ils voudront! Où sont maintenant les flatteurs serviles des rois des derniers siècles? Dans la géhenne; ceux-là seuls qui servirent Dieu se réjouissent éternellement. Ecoutez donc les paroles du Précurseur, *préparez*

[1] *Ps.* 118; *Matth.* 7; *Osée*, 14; *Ps.* 106; *Sag.* 10; 1. *Pier.* 5; *Job*, 1; *Ps.* 11, 30, 106; *Sag.* 5.

la voie du Seigneur, faites pénitence, le royaume des cieux approche, le Verbe descend, il vient par ce chemin que saint Jean lui prépare, *rectus Dominus*, il ne se rencontre point dans les sentiers tortueux. Allons, prévaricateurs, à l'œuvre, redressez vos chemins, vos désirs, vos actions, abandonnez le péché et pratiquez la loi.

Nous savons donc ce que c'est que de préparer la voie du Seigneur : c'est faire pénitence. Mais pourquoi Jean ajoute-t-il ces mots, *in solitudine ?* Cette solitude c'est notre cœur. Saint Jean veut dire : entrez dans votre cœur, considérez-vous vous-mêmes dans cette retraite, étudiez vos goûts, vos œuvres, et puis redressez-les dans cette solitude ; devenez un homme intérieur, dirigez vos affections, vos intentions vers Dieu, et l'homme extérieur se réformera de lui-même sur ce modèle, et vous courrez joyeusement la voie des préceptes du Seigneur. Voilà les paroles de saint Jean dans leur commentaire le plus simple et le plus vrai. Notre vie proclame assez haut la nécessité pour nous d'entrer dans cette solitude du cœur : nos chutes ne viennent que de notre dissipation, de notre aveuglement sur notre âme. Je vais l'expliquer brièvement.

SECOND POINT.

La vraie pénitence embrasse la contrition, la confession et la satisfaction. L'hérétique le nie, il n'admet qu'une vague crainte, une vague appréhension par la foi.

Nous le reconnaissons, nous, comme un dogme, et nous le croyons, mais nous le nions par nos œuvres. Nous racontons confusément nos péchés, comme une histoire : cela suffit pour nous persuader que nous avons déjà un pied dans le ciel, quand nous venons de le mettre dans l'enfer. Ce n'est pas la confession, en effet, qui est requise, c'est la bonne confession.

Or celle-ci exige la contrition. On vient au sacré tribunal avec un fardeau de péchés qui ferait gémir deux chevaux sous son poids. Il s'agit de vingt, trente, cinquante péchés mortels, sans compter ceux qu'on oublie, et l'on ne pleure pas, l'on ne semble point se repentir. On s'agenouille à peine, à demi, indécemment, comme un larron qui se tient prêt à fuir aussitôt qu'il aura dérobé l'absolution. Est-ce là la contrition ? Est-ce cette *déchirure du cœur* dont parle Joel ? Comment déchirer un cœur qu'on ne visite jamais ? L'Ecriture ne parle que de cilice et de cendre quand elle parle de la pénitence. Nos docteurs l'appellent le baptême laborieux, le baptême des larmes, la seconde planche de salut après le naufrage. Saint Grégoire n'admet à la pénitence que ceux qu'il voit baignés de pleurs. Saint Cyprien ordonne au pécheur de gémir autant qu'il a péché, et veut que le repentir égale le crime[1]; et pourquoi les pénitents de cette sorte sont-ils si clair-semés aujourd'hui, sinon parce que nous ne pé-

[1] *Joël*, 2 ; Grég. de Naz., deuxième Discours sur le Bapt.; Cyp. serm. *de lapsis*.

nètrons point dans la solitude de notre cœur ? Telle est la difformité du crime que sa considération diligente suffirait à faire pleurer de douleur toute une vie. Misérable, dirions-nous, qu'ai-je fait ? J'ai offensé le Père, mon bienfaiteur, le bienfaiteur des univers. J'ai offensé le Fils, qui s'incarne pour moi dans l'étable, passe trente ans obscur, jeûne, prie, supporte l'injure, la flagellation, le mépris, la croix pour me sauver. J'ai offensé le Saint-Esprit, dont j'étais le temple. J'ai provoqué la colère du Dieu plus grand que tous les rois et tous les anges, plus puissant que l'enfer et le ciel, je suis déchu de la gloire, je suis effacé du livre de vie, et je suis tombé dans la ruine, et dans quelle ruine ! Héritier du ciel, je brûle déjà des flammes de la géhenne. Aussitôt que cette chair putréfiée se détachera par lambeaux, aussitôt je serai précipité dans les flammes. Voilà la carène pourrie qui me sépare du dernier naufrage. Aujourd'hui peut-être, demain sans doute, je serai la proie de la mort. Oh, pleurez, mes yeux, coulez, mes pleurs ! Et nous nous jetterions avec hâte aux pieds du prêtre, tout confus, tout tremblants, nous avouerions nos crimes sans effort, avec douleur, avec larmes. Les sanglots entrecouperaient seuls nos paroles, les soupirs se mêleraient seuls à nos aveux. David rentre dans son cœur, et il lave chaque nuit sa couche de ses larmes. Saint Pierre rentre dans son cœur, et *étant sorti dehors, il pleure amèrement*. Le Publicain rentre dans son cœur, et il *n'ose plus lever les yeux vers le ciel*.

Madeleine rentre dans son cœur, et si grande est sa confusion intérieure à la vue de ses péchés, qu'elle brave tous les mépris du monde. Théodose rentre dans son cœur, et, oublieux de sa pourpre, de son sceptre, après des mois de pénitence, il vient au temple, devant le peuple, subit les humiliants reproches, se couche sur le sol, prie, pleure, gémit pour apaiser son Dieu. Voilà les fruits de la solitude, les effets de la contrition qu'elle enfante.

Elle prépare les confessions sincères et intègres. On s'accuse souvent, confusément, en général. A vrai dire, on fait connaître ce qu'on n'a pas fait, et on ne fait pas connaître ce qu'on a fait. Que répondrait le juge à l'accusateur qui dirait : Ce coupable a prévariqué, punissez-le? Il croirait à une dérision de la justice. Contre quelle loi a-t-il péché, s'écrierait-il en courroux? Quelle sentence porterai-je, si j'ignore sa faute? Que répondrait le médecin à un malade qui dirait : Je souffre, guérissez-moi? Stupide, s'écrierait-il! et où souffrez-vous? Croyez-vous que le même remède convient à tous les maux? Qu'arrivera-t-il si je cherche à guérir vos dents, tandis que vous souffrez des pieds? Mais vous n'agissez pas de la sorte dans les affaires de la chair; votre prudence à ce sujet est connue, o fils du siècle!

D'autres détaillent leurs péchés par ordre, par espèce, mais ils ne désignent ni le lieu, ni le temps, ni le nombre, ni la qualité des personnes. Négligence aussi périlleuse. Votre créancier, Dieu,

vous dit : Accuse toutes tes fautes : tes fautes écrites dans des lieux divers, sur des feuilles différentes, recueille avec soin ces feuillets épars, et viens, je t'absoudrai, j'effacerai ta dette ; et nous nous présentons sans avoir pris en considération l'avis divin, nous ne tenons pas compte de ces lieux divers, de ces personnes différentes, qui communiquent à nos fautes un caractère à part. Quelle négligence ! Entrez donc dans votre conscience, scrutez-en tous les replis, ne vous inquiétez pas seulement de ce que vous avez fait, mais de la qualité de vos actes mauvais, de leur théâtre, de leur nombre. Autre chose est de frapper un clerc ou un laïc, de pécher avec une vierge, ou avec une femme mariée, ou avec une courtisanne. Autre chose est de pécher une fois ou de pécher souvent dans l'espèce.

D'autres enfin s'appliquent à toutes les circonstances ; mais par je ne sais quelle fatalité ce qu'il y a de plus grave leur échappe toujours. Venons aux exemples. Certains brûlent chaque jour de désirs infâmes, repaissent leurs yeux chaque jour de tableaux obscènes, et se croient pourtant innocents parce que l'acte n'a pas suivi le désir. Ils n'accusent donc point ces pensées mortelles. Plusieurs même ne prennent pas la fornication pour un péché. Que dire de cette ignorance ? Ils savent disputer sur la nature et le ciel, sur les lignes et les nombres, sur les sorites et les syllogismes, et ils ignorent la science du salut, les éléments de cette étude ! Ils ignorent ce que dit la Bible, ce que dit l'Evangile

sur les désirs, sur les pensées impures, du moment que la délectation volontaire les accompagne !

Il est une autre espèce d'hommes qu'il est bon d'avertir à ce sujet.

Je veux parler des ecclésiastiques.

Plusieurs vivent de l'Eglise sans réfléchir sur les devoirs de leur charge. On oublie ses heures, on repousse son habit, sa tonsure, on ignore à quoi on s'est obligé, on sait seulement ce que rapporte net son bénéfice. On se présente en cet état au tribunal du prêtre, et on accuse diligemment ses fautes vénielles. Rien de plus. Mais lisez-vous vos heures ? — Non. — Pourquoi ? — Dois-je les lire ? —Et que signifie ce chapeau, ce manteau flottant? où est votre habit, votre tonsure ? — Est-ce que j'y suis tenu ? — Pourquoi donc, à votre sens, percevez-vous vos fruits ? L'ignorez-vous ? Le soldat ignore-t-il d'où vient son salaire ? Mais vous savez au moins cela : combien rapporte votre bénéfice ? — Deux cent cinquante florins et demi. — A merveille, gloire à vous, votre mémoire est bonne. Mais que faites-vous quand on ne vous paie pas intégralement cette somme ? — J'écris, je me transporte même sur les lieux, je n'ai pas de repos que tout ne soit recouvré. — Très-bien. Votre activité vaut votre mémoire, vous vous acquittez parfaitement des fonctions de Judas dans le collége des douze.

D'autres lisent leurs heures, célèbrent, mais avec une inconvenance telle qu'on voit bien qu'ils agissent

avec contrainte, et seulement pour gagner de l'or. Interrogez-les cependant sur ce point au sacré tribunal, sinon ils se taisent. Que dirai-je de ces prêtres? Ils récitent sans attention, sans cœur, ces psaumes divins, remplis d'une suavité plus douce que le miel; ils les récitent vite comme on se dépêche sous un fardeau qui pèse : et on récite ainsi sans remords, on célèbre le saint sacrifice de la sorte, on commande aux cieux de s'ouvrir, on appelle les anges à ses côtés, de cette voix impatiente, sans âme, sans amour, pleine de torpeur et d'ennui! Les anges entourent, tremblent, admirent, chantent, et au milieu du ciel descendu, ces prêtres ne remarquent rien, ils ne savent ce qu'ils font, ils parlent sans comprendre, ils se hâtent, ils précipitent les signes, les sons, comme si les voleurs les poussaient dans la fuite! Et cela, je le répète, sans remords! C'est de la sorte qu'on se moque de Dieu et des choses saintes, et qu'on s'expose pour son compte aux moqueries des hérétiques. Nous disons que le Christ réside sur nos autels, et nous le traitons comme un christ de marbre ou de plomb. Croyez-moi, le Christ est un Dieu vivant qui ne souffre plus les injures. Il voit, il remarque tout, il tient compte de tout, et le temps approche où il fera entendre le sifflet de sa dérision sur les moqueurs. Songez-y et rentrez dans votre âme, rentrez dans la solitude, demandez-vous qui vous êtes, ce que vous faites. Je suis ecclésiastique? Est-ce pour manger avec art et boire largement? Votre conscience répondra, votre confession pro-

chaine sera bonne. Voilà les fruits de la solitude du cœur.

Elle prépare enfin à la satisfaction.

On comprenait mieux autrefois qu'aujourd'hui la nécessité de la pénitence, et, pour éviter le purgatoire, on ne reculait pas devant des années de macérations et d'opprobres publiques. Lisez Tertullien et les vieux auteurs. Notre délicatesse d'à-présent supporte à peine quelques instants d'humiliations secrètes. Il n'y a plus que les livres qui parlent de cendre et de cilice. Un pontife nommé Potavius, d'après un concile de Tolède, s'enferma neuf mois dans un souterrain pour avoir touché une femme, puis se dénonça publiquement aux évêques, ses pairs, qui, sur sa demande, le condamnèrent pour toute la vie à un service abject, en disant qu'on adoucissait pour lui la rigueur des anciennes coutumes : et tant de criminels aujourd'hui ne supporteraient pas un mois de discipline et de jeûne! Nous craignons des pénitences, si courtes d'ailleurs, et nous nous exposons aux tourments prolongés du purgatoire ! Un tendre adolescent, de grande naissance, répondait sagement aux censeurs de sa vie austère : Si mon corps est si délicat que mes austérités le mettent en péril, que deviendrait-il donc dans le purgatoire ou dans l'enfer? Telle est la réponse que nous devrions faire à nos lâches complaisances. Mais nous n'y songeons pas parce que nous ne savons point préparer la voie du Seigneur dans la solitude de nos âmes. Nous ne savons pas comprendre ce que c'est que d'offenser

Dieu, comment pouvons-nous comprendre quelle satisfaction nous lui devons pour cette offense ?

Voulez-vous toucher du doigt la stérilité de nos confessions ? Quel temps s'écoule entre l'aveu et la rechute ? Combien de ceux qui s'accusent aujourd'hui seront retombés demain ! Pourquoi ? Parce qu'on se confesse par habitude, sans ferme propos, on se confesse vite pour se débarrasser de cet usage, au dernier moment. Quelle confession dérisoire ! Aussi beaucoup communieront demain qui, sur le soir, seront plongés dans l'ivresse ; comme on chasse l'abeille avec la fumée, ils chasseront le Seigneur avec la fumée du vin. Ils s'en iront ensuite bien repus, bien enivrés au-devant des femmes qui passent. Imaginez le reste. Comme Judas ils vendront Dieu après la cène pour le chanvre qui les lancera dans l'éternité. O si nous rentrions une fois dans la solitude de notre cœur !

Je vous en prie, je vous en conjure, écoutez la voix du précurseur ; à la vue de vos égarements, vous vous hâterez, j'en suis sûr, de rentrer dans le chemin droit. Oh comme le cœur repentant émeut le Père, comme celui-ci accourt avec tendresse, descend, donne le baiser de paix à l'enfant prodigue revenu à résipiscence ! Paix ineffable, paix qui *dépasse* l'intelligence humaine, ceux-là seuls la goûtent qui se retirent dans le desert de l'âme !

V.

NOEL.

Telle est la majesté, telle est la splendeur de ce jour qu'il se lève, parmi les fêtes de l'année chrétienne, comme le soleil au-dessus des étoiles de la nuit; qu'il les obscurcit, ou plutôt qu'il les illumine, comme le roi de la lumière entraîne à sa suite son ciel, fait pâlir et éclaire en même temps la foule respectueuse des astres; qu'il attire non-seulement tous les regards de l'âme qui admire, mais qu'il concentre encore sur lui seul toutes les pensées, tous les désirs. Payons donc à Jésus naissant notre tribut d'hommages, autant que le permet notre faiblesse; ne discutons plus avec les hérétiques importuns, offrons au Sauveur dans sa crèche, non pas des fleurs et des feuillages, mais une couronne de paroles louangeuses.

Saint Paul a écrit: *La grâce du Dieu notre Sauveur a apparu à tous les hommes, nous enseignant la fuite de l'impiété, des désirs du siècle, et une vie sobre, juste et pieuse, au sein même de ce monde.* Ce sont ces paroles que je prends pour mon texte [1].

J'ignore si l'Esprit saint en a jeté dans le siècle de plus belles, de plus suaves et de plus utiles par la bouche de ses organes. Mais je sais que l'Apôtre

[1] *Tit.* 2.

les recommande instamment aux méditations du prédicateur chrétien : *hæc loquere et exhortare*, lui dit-il. Je sais que notre mère l'Eglise propose souvent cette épître à la diligence de ses fidèles. *La grâce* a donc *apparu*. Quelle est cette grâce ? Comment a-t-elle apparu à la naissance du Sauveur ? C'est la *grâce de Dieu*. Toute grâce se présente sous deux aspects, comme une marque de l'amitié qui nous chérit,— comme cette amitié elle-même,—et comme un bienfait qui en découle. Sous le premier aspect la grâce réside en Dieu, sous le dernier elle réside dans l'homme. C'est comme la lumière qui ne se distingue pas de sa splendeur, et qui cependant reste dans le soleil en tant qu'elle est lumière et rayonne sur les corps qu'elle décore en tant qu'elle est splendeur. C'est de la première grâce dont parlait l'Ange à Marie, *vous avez trouvé grâce devant Dieu*, c'est de la dernière dont Gabriel a dit à la Vierge, vous êtes *pleine de grâce*.

Il y a une grande différence entre la grâce de Dieu et celle des hommes. Celle-ci est vide et stérile, celle-là est abondante et efficace ; en aimant, Dieu donne par là même, et plus il aime plus il donne : tout notre avantage dépend du degré de cet amour. L'amour des hommes au contraire n'apporte rien avec lui, il est réduit à des vœux, à des souhaits qui n'ont d'autre valeur que la valeur de leur bonne volonté. Vous désirez la santé à votre ami le plus cher : votre ami ne recouvre pas sa vigueur pour cela. Mais revenons. Il y a donc, si je puis dire, deux

grâces dans la grâce, l'amitié et le bienfait. Or de laquelle parle l'Apôtre dans ces paroles, *la grâce de Dieu a apparu?* De la grâce sous ces deux aspects.

Le feu se manifeste par la chaleur, le soleil par la splendeur, et l'amour se connaît à ses bienfaits. Croyez-moi, dites-vous, je vous aime.—Je le crois, mais jusqu'à la preuve je ne le vois pas. Mais vous vous exposez à l'occasion pour mon salut : votre affection alors m'est prouvée par un fait irrécusable, votre grâce pour moi a apparu aux yeux des hommes. Telle a été la conduite de Dieu à notre égard : il nous a assurés de son amour par les prophètes, et il nous l'a prouvé par la descente du Verbe. Alors sa *grâce apparut* vraiment parmi nous. Jusque-là elle était cachée dans son sein, le Psalmiste chantait, *Seigneur, votre miséricorde est au ciel*, maintenant elle est manifestée, elle est visible aux hommes.

Qu'a donc fait Dieu pour montrer ainsi sa grâce? Il est venu lui-même, lui-même a pris notre chair, nos calamités, nos misères. Il ignorait la nuit, car il habitait son *inaccessible lumière*, et il naît dans les ténèbres profondes. Il ignorait la détresse, et il naît d'une mère pauvre, entre le bœuf et l'âne, dans une étable étrangère. Il ignorait le froid, et il naît sous un chaume, nu, sans foyer, sans flamme qui réchauffe. Il ignorait la faim et la soif, l'infirmité et la faiblesse, et il se penche aux mamelles de sa nourrice, et il vagit dans des langes. Qui pourra douter désormais de l'amour divin? Les hommes

disaient jadis : Dieu a délaissé la terre, il erre dans les cieux et ne daigne pas regarder ce monde. Qui le dira maintenant que Dieu est descendu dans la crèche? Sa grâce a apparu, qui ne la voit? Qui ne la sent, qui ne la touche de ses mains? Que crient cette étable, cette nuit, cette glace, cette détresse, cette nudité, cette faiblesse, sinon, *la grâce de Dieu notre Sauveur a apparu devant les hommes?*

Elle a apparu, l'amour s'est produit et il s'est *répandu dans nos cœurs par l'Esprit qui nous est donné :* voilà son second caractère, aussi visible, aussi éblouissant que le premier. On ignorait jusque-là le prix de la grâce, comme le paysan grossier qui vendrait un diamant pour trois oboles, on en faisait peu d'estime, on la vendait pour un plat de lentilles, pour un plaisir éphémère. Mais le Christ, pour racheter ce diamant vendu à vil prix, naît pauvre, vit obscur ou calomnié, et meurt avec ignominie sur le Calvaire; le Christ, ce juste appréciateur de la pierre précieuse perdue par l'ignorante humanité, a voulu la reconquérir par la mort : qui doutera désormais de ce trésor reconquis, qui n'imiterait ce grossier paysan qui, rendu sage par la convoitise des joailliers, par leurs offres inespérées, élève à mesure ses prétentions, à propos de cette pierre inconnue qu'il prenait pour du cristal. Insensés, nous vendons pour la géhenne une grâce que le Christ a rachetée de son sang !

La grâce de Dieu a apparu : de quelle manière? Sous ce titre, *la grâce de notre Sauveur*. L'Ecriture

emploie à l'endroit de Dieu des noms divers, selon les circonstances. C'est ou le Dieu des vengeances, ou le Père des miséricordes, ou le Seigneur des vertus, ou le Dieu des armées, ou le Très-Haut, ou le Roi, ou le Juge. Aujourd'hui c'est le Dieu Sauveur,—et avec raison,—qui, à la vue de nos misères et pour nous en délivrer, se lève *comme un géant pour courir sa voie*. Comme Dieu il a vu nos calamités, il s'est empressé pour nous secourir, selon l'étymologie de ce nom, comme Sauveur il a commencé aujourd'hui l'œuvre de la Rédemption. *La grâce de Dieu notre Sauveur a donc apparu.*

Et à qui ? *A tous les hommes*, elle a lui pour tous, quoique petit soit le nombre des élus. Le Christ est né et mort pour tous, l'Evangile a été prêché pour tous, le soleil s'est levé pour tout le monde, tant pis pour les aveugles et les dormeurs. Par là se trouve consacrée l'universalité de l'église catholique. Juifs, Grecs, Latins, Barbares sont appelés aux célestes visions. La grâce du Sauveur déborde la Palestine trop étroite, la source jaillissant du ciel se divise en quatre fleuves, les quatres fleuves de l'Evangile, qui inondent le monde, *la terre se remplit de la sagesse de Dieu qui la submerge comme les flots d'une mer*. C'est ce que voulait prédire cette manifestation première de la Nativité à toutes les classes humaines. Elle fut manifestée aux hommes et aux femmes, à Joseph et à Marie, aux Juifs et aux Gentils, aux bergers et aux mages, aux vieillards et aux enfants, à Siméon et à Jean-Baptiste, aux

vierges, aux veuves et aux épouses, à Marie, à Anne, à Elizabeth, aux sages et aux légers, aux fameux et aux obscurs, aux riches et aux infortunés. La Passion de même et le Calvaire dénoncent l'universalité de notre Eglise. Le Christ est immolé pour ainsi dire par l'univers entier; les Gentils seuls crucifièrent saint Pierre, les Juifs seuls crucifièrent saint Jacques : mais Juifs et Gentils, amis et ennemis, rois et publicains, prêtres et laïques, docteurs et ignorants, hommes et femmes, tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, le genre humain entier a conspiré la mort du Christ, élevé sa croix et fait couler son sang. Mais l'image la plus consolante de cette catholicité providentielle, c'est la descente de l'Esprit saint sur les apôtres. On entendit alors toutes les langues chanter Dieu, et l'Evangile fut annoncé pour la première fois dans ces langues diverses à tous les peuples confondus à Jérusalem dans la même foule, aux Parthes, aux Mèdes, aux Elamites, aux Romains, aux Grecs, à toutes les nations du globe. *La grâce de Dieu notre Sauveur a donc apparu à tous les hommes.*

Nous enseignant à fuir l'iniquité et les désirs du siècle, à vivre au sein du monde avec sobriété, justice et piété. Le bienfait est un enseignement, il dicte à l'obligé la conduite à tenir dans les occasions opportunes. C'est ce que dit l'Apôtre : l'apparition de la grâce divine nous enseigne la reconnaissance efficace, pour celui qui nous donne son Fils unique. Mais en quoi consiste cette reconnaissance? A fuir

l'iniquité et les vains désirs, à vivre dans la justice : voilà le tribut que Dieu exige, *voilà sa volonté, notre sanctification*. Ces paroles sont comme la somme de la loi. L'Apôtre imite ici la brièveté de Dieu qui réduisait ses commandements à deux préceptes, la fuite du mal et la pratique du bien. Le péché éloigne du ciel et concentre sur la créature, il détourne de *la fontaine des eaux vives*, et il creuse les *citernes vides*. Fuir le péché, c'est donc revenir à la fontaine salutaire, à Dieu, c'est-à-dire, c'est renoncer à l'impiété, et abandonner la citerne menteuse, en un mot, les vains plaisirs du siècle. Faire le bien, d'autre part, c'est nous acquitter de notre devoir envers le ciel, le prochain et nous-mêmes, c'est-à-dire, c'est vivre avec piété, avec justice et avec sobriété.

Qu'est-ce que l'impiété ? Le vice opposé à la piété. Qu'est-ce donc que la piété ? Un des sept dons de l'Esprit par lequel nous contemplons et vénérons Dieu le Père, comme nous reconnaissons par le don de religion notre créateur ; celui-ci est donc pieux qui regarde Dieu comme son Père, et les Ecritures, les sacrements, les prêtres, les temples comme les choses de son Père, qui dit avec le Christ : *Ignoriez-vous ce que je dois être touchant les choses de mon Père?* qui parle volontiers de Dieu et du ciel, qui pleure sur les hérésies grandissantes, qui s'exalte sur les conversions des infidèles, qui court, qui se hâte pour l'oraison, le sacrifice, le sermon, les sacrements, les offices, comme un fils et non

comme un esclave, par amour et non par crainte[1].

Voilà la vraie piété; qu'est-ce donc maintenant que l'impiété? C'est l'homme cruel envers Dieu, c'est le blasphème, le mépris des saintes Lettres, la haine des saints, c'est l'hérésie qui déchire les images, qui hait les sacrements, qui disperse les reliques, abat la croix, témoin du supplice de notre Père des cieux, la déshonore, l'insulte, la précipite avec les corps des martyrs dans les cloaques immondes. C'est cet éloignement secret qui s'empare de l'âme pour les choses divines, cet ennui, cette fatigue, ce dégoût dans les œuvres pieuses, si fréquent, si répandu. Où sont en effet ceux qui goûtent vraiment les œuvres spirituelles? Au contraire, où ne se rencontrent pas les frondeurs des longs sermons, des longs offices, des longues heures, des communions fréquentes? C'est la tristesse pesante qui se condense sur les âmes à l'approche de chaque fête, c'est l'oraison somnolente, dissipée, c'est le temps perdu dans les propos inutiles et légers. La cause de tous ces désordres est une impiété plus ou moins déclarée. Si nous aimions notre Père, notre patrie, rien ne nous serait plus doux que de nous occuper dans ce pèlerinage de notre patrie et de notre Père. Fuyons donc, détestons ce vice ingrat comme la peste des âmes.

Et fuyons aussi, détestons le siècle avec ses attraits trompeurs. Ces attraits, les désirs qu'ils enfantent

[1] *Luc*, 2.

sont les fruits de l'impiété. Nous n'aimons pas Dieu parce que nous aimons le monde, ou si vous aimez mieux, nous aimons le monde parce que nous n'aimons pas Dieu. Comment les pensées du ciel germeraient-elles dans un cœur obstrué par les pensées mondaines? Qu'est-ce pourtant que ces pensées détestables? L'affection pour ce qui passe rapide, pour ce qui ne sera plus bientôt. Cherchez à modérer le cours de ce fleuve du temps, il se rit de vos efforts et se précipite toujours. *Le nombre des insensés* qui y tâchent, sans doute, *est immense*. Que font les avares avec leurs fraudes et leurs mensonges? Des fascines pour couper le torrent de l'or? Insensés! ce qu'ils dérobent, le voleur le pille, le prince l'amoindrit, le naufrage le dévore : Dieu trouve toujours moyen d'ouvrir un lit au fleuve qu'on détourne. Que font les ambitieux avec leurs adulations, leurs courbettes hypocrites? Ils construisent une jetée à travers le torrent des honneurs? Insensés! Le torrent sera toujours torrent, ils ne l'escamoteront point à leur usage. Ils montent d'un côté, ils descendent de l'autre. Ceux-ci les louent, ces autres les méprisent. Que font les voluptueux? Ils s'efforcent d'arrêter le torrent des plaisirs dans leurs cœurs? Insensés! Le fleuve reprend son cours, il s'épanche, la maladie dissipe d'un choc les fascines amoncelées, rend impossibles le bonheur et la jouissance. Les potions amères, les saignées cruelles, les diètes rigoureuses succèdent aux voluptés. Insensés, insensés, vous dis-je, sont les hommes qui se livrent

aux pensées mondaines! Ils passent eux-mêmes en attendant, ils fuient. Que fais-tu, misérable Tentale? Tu veux retenir le fleuve qui se dérobe, et tu ne peux te maintenir toi-même? Pourquoi abandonner la fleur de tes ans? Pourquoi vieillir, pourquoi mourir si vite? Et tu voudrais fixer la figure de ce monde qui glisse sur les ailes du temps! Ah, si Dieu naît aujourd'hui parmi les bêtes de l'étable, si la grâce a apparu dans ce monde entre l'âne et le bœuf, cette grâce qui nous enseigne à fuir l'impiété, nous apprend encore que depuis Adam l'homme est devenu semblable à la cavale de l'Ecriture[1]!

SECOND POINT.

Le laboureur ne s'occupe pas toujours d'arracher les herbes stériles, il jette aussi les bonnes semences, car autrement son champ resterait sans moisson. Le moissonneur spirituel imite cet exemple, il ne se contente pas d'extirper les vices, il jette dans le champ des âmes la semence des vertus. Fuir l'impiété, c'est bien, mais vivre avec piété, avec justice et avec sobriété, c'est indispensable.

Celui-ci vit pieusement qui aime Dieu comme il convient, celui-ci vit avec justice qui aime son prochain comme il convient, celui-ci vit sobrement qui s'aime soi-même comme il convient. Voilà le triple amour que nous enseigne Jésus enfant.

L'amour de soi-même exige la sobriété dans

[1] *Tit.* 2.

l'usage des choses de ce monde; ces choses, indifférentes par nature, deviennent mauvaises par l'abus. Le pain est bon, et pris immodérément il nuit. Pourquoi ces excès dans le boire et la parure? Pourquoi cette soif insatiable des honneurs? Que procurent ces richesses amoncelées, ces tables somptueuses, ces serviteurs empressés? Un sommeil plus troublé, des anxiétés plus ardentes, un estomac plus débile, un salut moins certain. Les repas dès la première heure au festin de la terre font perdre le goût des mets célestes que Dieu réserve aux sobres au seuil du paradis. Les sobres le savent, aussi se tiennent-ils prêts pour ce banquet immortel. En un mot, la richesse et la gloire ne rendent l'homme ni plus grand, ni plus illustre : au contraire, plus on les aime et plus on déchoit auprès du ciel. Si vous êtes sages, apprenez donc à être sobres.

Rendez ensuite à chacun ce qui lui est dû : que le marchand se contente d'un profit honnête, le soldat d'une paie convenable, le serviteur d'un juste salaire, l'artisan d'une rémunération suffisante, le riche d'un travail modéré, le noble d'une considération ordinaire; que le pasteur, le juge et le maître ne méprisent pas les pauvres : le vêtement troué est plus souvent l'enseigne de la vertu que du vice; que les ecclésiastiques n'oublient point leurs devoirs; que les pères songent aux exemples qu'attendent d'eux leurs fils; que les précepteurs de la jeunesse réfléchissent à la portée de leurs leçons. Il y a, dit-on, dans Louvain des écoles publiques où

l'on enseigne la danse, surtout aux jours de fête. Je le proclame, maîtres et élèves seront punis de Dieu. Je choisis pour donner cet avertissement public la fête où je lis dans saint Paul ces paroles mémorables, *hæc loquere et exhortare* [1].

Mais ce n'est pas assez d'être sobre et juste, il faut être pieux, c'est-à-dire aimer Dieu d'un amour tendre, empressé, infatigable; cet amour est le résumé de toute la loi.

Comment maintenant parvenir à cette fin? *En attendant l'espérance bienheureuse et l'arrivée glorieuse du grand Dieu.*

Rien, comme la pensée du bonheur céleste, pour écarter du mal et pousser au bien. La vie d'un chrétien sincère ne doit être qu'un long cri d'espérance et d'attente. Les jeunes gens vivent par l'espoir et les vieillards par le souvenir, dit Aristote. Le vieillard dit sans cesse : J'ai visité cette cité, j'ai assisté à tel combat, et le jeune homme répond : Je partirai telle année pour ce voyage, je ferai ceci, je ferai cela dans mon âge mûr. Puisque ce dernier doit soupirer après les choses meilleures, comme saint Paul, il doit oublier le passé et tendre vers l'avenir. Dans les cours on rencontre deux espèces de serviteurs. Ceux-ci reçoivent un salaire mensuel et n'espèrent plus rien au-delà, ceux-là servent sans salaire fixe et vivent d'espérances : ce sont les plus nobles à coup sûr, les cœurs les plus grands. Tel doit être

[1] *Tit.* 2.

le chrétien, il ne sert pas pour un salaire dans le temps, il espère un bienfait éternel, il s'avance les yeux toujours fixés sur *cet espoir bienheureux*, sur *l'arrivée glorieuse du Seigneur*.

Mais qu'est-ce que cet espoir, que signifie ce langage général et confus? Parce qu'expliquer ce bonheur attendu est impossible à la langue humaine. Comment voulez-vous rendre ce que vous ne savez comprendre? Aussi l'Apôtre ne dit pas : Cette félicité, cette gloire, mais simplement cette espérance, parce que tout ce que peut faire la terre sur ce point c'est d'espérer et de croire, et d'attendre l'*arrivée pleine de gloire du grand Dieu*. Seigneur bon, quelle emphase, quelle majesté dans ces paroles! Il ne faut pas les commenter, il faut les admirer. Nous attendons donc cette venue glorieuse dans ce temps d'humilité et d'abaissement, nous attendons le Christ puissant, majestueux, monarque des mondes, dans ce temps de bassesse et de sujétion. Quelle descente splendide, quel roi magnifique! Son éclat se répandra sur les âmes et les corps, sur le soleil et les étoiles, tout se façonnera à l'image de sa gloire, et il sera vrai de chanter : *Le ciel et la terre sont pleins de la majesté de ta splendeur*. O chrétiens, si nous songions à cette transformation brillante de la nature à la vue de son grand roi, à cette élévation de l'homme au-dessus de la nuée vengeresse, auprès de son Dieu avec lequel il jugera les pécheurs, les anges rebelles, les monarques impies palpitant sous leurs poitrines dans l'attente de la sentence mortelle!

certes il nous paraîtrait facile de renoncer à l'impiété et aux vains désirs du siècle. Voilà ce que nous enseigne la crèche aujourd'hui. Descendons un peu à Bethléem, nous y verrons le Salomon nouveau, prêchant contre la vanité du siècle de cette tribune étrange, avec une éloquence autrement saisissante que celle des philosophes et des rhéteurs. Malheur aux esprits rebelles ! Quand Dieu donna sa loi à Israël, il parla au milieu des foudres. Le Sinaï était enveloppé d'une fumée ardente, de temps à autre résonnait la trompette de l'ange, au-dessus des bruits horribles qui épouvantaient les espaces. Aussi Israël tremblant criait-il à Moyse : *Parlez-nous vous-même et nous vous écouterons, mais que le Seigneur ne nous parle point, car nous mourrions.* Alors le Seigneur : *Je susciterai* du milieu d'eux *un prophète ton semblable, et je placerai mes paroles sur ses lèvres, et il leur communiquera mes préceptes. Moi, je serai son vengeur contre quiconque refusera d'entendre les paroles qu'il transmettra en mon nom.* C'est-à-dire, ils ne peuvent ou ne veulent m'entendre au milieu de ma majesté et de mes foudres, je leur parlerai donc avec leur voix humaine, avec l'amitié d'un frère, *pour qu'ils fuient l'impiété et les vains désirs, et qu'ils vivent avec piété, justice et sobriété.* Mais s'ils ne m'écoutent pas, ils seront sans excuse, et je les jugerai avec ces tonnerres, cet éclat qui les effraie et les renverse [1].

[1] *Ex.* 20; *Deut.* 18.

Mais comment peut-il nous instruire, cet enfant qui ne parle pas encore? Il parle à la manière des enfants, par des signes, par des gestes, des exemples. Ne vous semble-t-il pas prêcher assez haut la sobriété dans cette étable où il manque même du nécessaire? Ne vous semble-t-il pas prêcher assez haut la justice quand il voyage encore dans le sein maternel pour payer le tribut à César? Ne vous semble-t-il pas prêcher assez haut la piété quand sa piété pour son Père l'a fait naître, vivre et mourir? Pour toi, dit-il, *j'ai supporté l'opprobre tout le jour.* Et certes il pouvait dire avec raison, pour toi, très-doux et très-aimant Père, pour toi, pour t'obéir, pour t'honorer, venger tes injures, pour ta gloire j'ai voulu me plonger dans les abaissements.

Mais à qui prodigue-t-il ces enseignements, le Dieu de la crèche? Oh à quel petit nombre! Son étable est presque vide, et ce qui devait être notre salut deviendra une des causes de notre ruine. Dieu prêche sa doctrine et sa morale, mais il prêche dans le désert. Si les hommes croient à ces paroles que leur transmettent les échos lointains, ils ne les pratiquent pas dans leurs œuvres. Les cours imitent les rois jusque dans les plus ridicules usages, et nous, vermisseaux infimes, nous refusons d'imiter Dieu. *Pourquoi donc s'est-il fait homme sinon pour corriger les hommes?* Il a voulu nous montrer dans sa miséricorde la route à suivre, et nous désertons sa bannière pour courir dans les voies de l'abîme. Notre Père nous voyait prêts à tomber dans les em-

bûches infernales, il est descendu lui-même sur nos chemins, il a crié : Mes fils, prenez garde, revenez sur vos pas, suivez-moi; et nous, fils ingrats, nous faisons la sourde oreille? Que méritons-nous sinon la mort et la géhenne? Rentrons donc en nous-mêmes. Notre Père qui nous a créés et rachetés n'est pas autre que notre Christ. Ce bon, ce tendre, ce sage Père, nous voyant prêts à tomber dans les filets de Satan, les richesses, les honneurs, les voluptés, s'est fait homme, il s'est fait pauvre, obscur, mortifié, il nous a enseigné de la sorte la pénitence, la pauvreté, le mépris de la gloire, il nous l'enseigne surtout aujourd'hui, et nous misérables nous refusons obstinément de l'entendre! *Pourquoi donc Dieu s'est-il fait homme, sinon pour corriger les hommes?*

Dieu n'avait pas besoin de prendre l'humanité pour lui-même, il l'a prise pour guérir nos maux. Mais à quoi bon, si nous restons incurables? Vraiment la nativité sera la cause de la ruine de beaucoup parmi les hommes. Qui n'en contredit point les enseignements au moins par ses mœurs? Vous avouez le Christ pour votre chef, vous lui avez promis l'obéissance dans le baptême. Et vous êtes-vous inquiété jamais de ses voies, êtes-vous jamais descendu dans Bethléem, à l'étable, à la crèche, avez-vous jamais interrogé ses langes? Est-ce du drap d'or, de la soie, de la pourpre éclatante? Où est son antichambre royale, ses nombreux manteaux, ses tuniques somptueuses? O homme vain, futile, volage,

avec tes parures de femme, tes désirs légers, oui, oui, tu contredis le Christ, et la Nativité sera pour toi la cause de la ruine!

Je vous en conjure, souvenez-vous de cette parole de saint Augustin : *Pourquoi donc Dieu s'est-il fait homme si l'homme ne se corrige?* Le Christ est né pauvre, obscur, il a pratiqué la pénitence pour nous, pour notre enseignement. Imitons-le et nous vivrons avec sobriété, justice et piété; contredisons-le, et nous aimerons l'impiété et les désirs du siècle. Dans le premier cas nous ressusciterons avec lui dans la gloire, dans le second nous serons précipités avec les maudits dans l'abîme.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

SIXIÈME SÉRIE.

Sur les Fêtes des Saints.

I. Saint André. 1
II. Saint Etienne. 23
III. Saint Jacques. 44
IV. Saint Laurent. 71
V. Saint Bartholomée. 98

SEPTIÈME SÉRIE.

Sur les Fêtes de Notre-Seigneur et du Saint-Esprit.

I. La Nativité. 124
II. L'Epiphanie. 144
III. La Résurrection. 163
IV. L'Ascension. 182
V. La Pentecôte. 201
VI. La Fête-Dieu. 219

HUITIÈME SÉRIE.

Premier Avent.

I. Premier Dimanche. 233
II. Deuxième Dimanche. 243

III. Troisième Dimanche. 253
IV. Quatrième Dimanche. 267

NEUVIÈME SÉRIE.

Second Avent.

I. Premier Dimanche. 275
II. Deuxième Dimanche. 291
III. Troisième Dimanche. 309
IV. Quatrième Dimanche. 325
V. Noël. 339

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

BESANÇON, IMP. D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

Bellarmino, Roberto Francesco Romolo, Sain

LES

DISCOURS

DE ROBERT BELLARMIN,

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA Ste EGLISE ROMAINE,

SOIGNEUSEMENT REVUS ET CORRIGÉS PAR L'AUTEUR.

Traduits du latin

PAR ELIE BERTON.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855.

BX
1756
B433
.4

631938-128

DISCOURS
DE
ROBERT BELLARMIN.

DIXIÈME SÉRIE.

DOMINICALES DE NOEL AU CARÊME.

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ.

La sentence apostolique que l'Eglise propose aujourd'hui à nos méditations me paraît susceptible d'un triple commentaire, selon que je considère les intentions de l'Eglise, le sens de l'Apôtre et le sens accommodatice.

Quelles sont, d'abord, les intentions de l'Eglise? Pourquoi chante-t-elle aujourd'hui dans ses temples cette sentence de saint Paul? Pour recommander à notre amour et à notre imitation la charité incroyable, l'obéissance et l'humilité de notre Dieu qui a daigné revêtir pour nous dans ces jours la forme de l'esclave.

Pendant son enfance l'héritier ne se distingue pas

du serviteur, quoiqu'il soit le maître : il reste sous la tutelle jusqu'au temps fixé par son père[1].

Dieu voyait le genre humain travaillé surtout par le mal de l'orgueil : les hommes ne désirent rien tant — pour leur ruine — que de commander en maître. Les enseignements de ses prophètes avaient servi de peu. Que fit-il? Il songea à envoyer son Christ. Les exemples remuent plus que les paroles; Dieu dit en lui-même : Je leur enverrai un docteur plein de sagesse, auquel ils ne pourront refuser de croire sans folie; je le revêtirai de la forme de l'esclave pour leur apprendre l'humilité par sa propre conduite. Mais qui enverrai-je? Un homme quelconque? Ils diraient peut-être que cet homme sert parce qu'il n'a pu régner. Un ange? Ils soupçonneraient que cet ange obéit forcément à mes ordres. Je sais ce que je ferai : *ils respecteront* peut-être *mon Fils;* je le ferai descendre, et en voyant ce fils de mes entrailles, ce maître des mondes, cet héritier de ma puissance et de ma gloire, humilié comme un esclave, ils n'auront plus d'excuse, *et ils se convertiront et je les sauverai de la ruine*[2].

Mais comment s'opérera cette transformation? Comment le maître pourra-t-il devenir l'esclave? Renoncera-t-il à l'héritage paternel? Cela n'est ni possible ni convenable. Comment donc le Fils de Dieu sera-t-il à la fois le serviteur et le prince? Admirez le moyen pris par Dieu pour concilier ces deux

[1] *Gal.* 4. — [2] *Matth.* 21; *Is.* 6.

extrêmes. Il considéra que l'héritier, pendant son enfance, ne se distingue pas de l'esclave : l'enfant ne gouverne pas, s'il est fils de roi; il ne dispose pas, dans toute autre condition, de ses biens de naissance. On le gouverne au contraire, il vit sous la tutelle, il obéit aux impulsions étrangères, ce qui est le propre d'un serviteur. Je ferai donc, se dit Dieu, que mon Verbe, qui ne peut servir comme tel, descende sous la forme humaine, en subisse les phases, naisse enfant et soit soumis comme les enfants des hommes; de la sorte, mon héritier, tant qu'il restera dans l'enfance, sera traité comme ses pareils à la manière de l'esclave. Tel est donc le sens de l'Eglise : Mes frères, dit-elle, aussi longtemps que l'héritier de Dieu, notre Seigneur et libérateur, vit dans les langes et les années de la jeunesse, comme cela arrive dans ces jours, il ne diffère en rien des serviteurs, il ne parle pas, il ne commande point, il ne se conduit pas à sa guise, il vit sous la tutelle de Joseph et de Marie, qui le gardent, le nourrissent, le font mouvoir à leur gré; et cela jusqu'au moment fixé par son Père des cieux, jusqu'à l'âge de trente ans; *il sera* établi alors *roi sur la sainte montagne de Sion, il y prêchera les préceptes paternels;* il commencera alors à se soumettre les cœurs par la prédication de l'Evangile et à conquérir la terre. Voilà le moyen amoureux pris par son Père pour nous apprendre à aimer l'humilité; voilà les admirables inventions dont parle le Prophète : *Vous puiserez joyeusement les eaux aux*

sources du Sauveur; vous direz en ce jour, louons le Seigneur, invoquons son nom, faisons connaître aux peuples ses inventions merveilleuses. O quelles inventions divines! Quelle reconnaissance elles excitent! *Louons le Seigneur et invoquons son nom;* dites aux ambitieux et aux superbes : Voyez, pécheurs, ce qu'a inventé votre Dieu pour guérir la maladie qui vous dévore : il a fait esclave son Fils, votre maître, le roi des anges, en le faisant homme; il l'a placé dans l'indigence, dans une crèche; il l'a assujetti à toutes les faiblesses, à tous les besoins de l'enfance; il l'a anéanti pour renverser vos audacieuses tours, et vous ne comprenez pas encore, infortunés, où vous mène l'orgueil! Renoncez à ces airs fastueux, reconnaissez votre cendre, ne cherchez pas à paraître plus grand que votre Dieu, plus sage que votre maître. Telle est la morale que l'Eglise tire du sens qu'elle donne à ces paroles [1].

Quant à l'Apôtre, il voulait reprendre les Galates, ses fils, qui croyaient, d'après des suggestions perfides, devoir mêler les cérémonies anciennes aux nouvelles, circoncire, observer le sabbat, conserver les néoménies et autres coutumes judaïques. Il compare donc la loi de Moyse à l'enfance et l'Evangile à l'âge mûr, pour montrer aux Galates qu'il est aussi puéril à un chrétien de se faire juif qu'à un homme de se mêler aux jeux des enfants. Qui ne rirait en voyant un homme grave courant les rues et les car-

[1] *Ps.* 2; *Is.* 12.

refours avec les bandes tapageuses, exécutant avec elles les exercices dont parle Horace :

> Ædificare casas, plostello adjungere mures ;
> Ludere par impar, equitare in arundine longa ?

Les dévots aux fables judaïques sont aussi ridicules.

Mais, pour expliquer la chose plus au long, quelles sont les conditions de l'enfance ? D'abord, l'enfant ne diffère pas des serviteurs. Dans les maisons bien gouvernées, il obéit comme ceux-ci, plus même que ceux-ci : il ne touche à rien et ne dispose pas d'un denier. Il n'a pas ensuite l'usage de la raison; c'est surtout l'instinct qui le pousse; c'est pourquoi on lui donne un maître. Ne jetez pas cet enfant incapable au milieu des écoles savantes; ne cherchez pas à l'instruire avant l'heure dans la philosophie et la jurisprudence; c'est une méthode désastreuse et trop commune; il perd son temps, un temps destiné aux études littéraires, aux études moins fortes, appropriées à l'intelligence qu'elles cultivent pour les luttes plus fortes. Qu'en résulterait-il? Ce qui arrive de nos jours : la jeunesse privée de ces aliments premiers de l'âme, incapable de la science, pour sa raison dans les langes encore, végète, grandit dans l'ignorance, les habitudes mauvaises; rien ne l'excite, ni l'espoir, ni les attraits de la renommée, ni la crainte d'un châtiment infamant, d'un avenir plein de honte, vers ces études impossibles : elle s'accoutume aux reproches, ne se

laisse prendre qu'aux appâts d'un fruit ou d'une caresse, et s'abrutît sous la verge que seule elle redoute.

Or, ces conditions d'être convenaient parfaitement à la nation juive. Sa loi réduisait l'homme en servitude, en ne le délivrant pas du joug du démon, en l'assujettissant à des cérémonies pointilleuses et sans nombre; en aggravant le servage de plus en plus; car *la lettre tue*, fait connaître le péché sans le détruire, ordonne sans secourir, excite la concupiscence de la sorte et porte à la haine et à la colère. *Elle* était *sainte*, sans doute, et *le précepte juste*, mais elle était une occasion de péché, elle aggravait par-là même la servitude antique. Aussi *enfantait-elle la colère*, car elle donnait la connaissance du péché, cette connaissance réveillait les instincts, ce réveil amenait les transgressions et ces transgressions appelaient le châtiment. Donc les Juifs étaient esclaves et nous sommes libres, *de cette liberté avec laquelle nous a délivrés le Christ*. Il a brisé les liens infernaux, il a abrogé ces cérémonies obscures, et *la charité s'est répandue dans les cœurs*, la charité — la loi nouvelle — qui nous fait obéir, il est vrai, mais obéir comme des hommes, comme des fils au plus tendre des pères. De plus, les Juifs n'avaient pas le plein usage de la raison, en ce sens que la loi était leur pédagogue, les instruisant de la lettre, de la grammaire, des Ecritures sacrées. Reconnaître un seul Dieu et ne pas adorer des veaux d'or était déjà une science sublime : leur intelligence, en un mot,

était tellement épaisse que le Seigneur a dit par son Prophète : *Le bœuf reconnait son maître et l'âne son étable; mais Israël ne me connaît pas.* Les chrétiens, plus heureux, n'ont pas besoin de pédagogue austère : ils assistent aux leçons du Christ, le théologien par excellence. Enfin, l'enfance ne se laisse pas conduire au bien par l'espoir d'une illustre récompense, ni détourner du mal par la menace d'un châtiment exemplaire ; des caresses, des fruits et la verge, voilà ses conseillers et ses guides : les Juifs de même se laissaient conduire par l'espoir de quelque misérable conquête, de quelque pauvre victoire, mais ils restaient insensibles aux promesses du ciel, aux menaces de l'enfer. Aussi Dieu leur parlait sans cesse de la terre où coulent le lait et le miel : quoi de plus agréable aux enfants que le lait et le miel ! Il promet, au contraire, aux chrétiens, aux hommes mûrs le royaume éternel, avec ses anges, ses horizons, ses beautés, ses gloires. Aussi Dieu les menaçait-il de désastres temporels, tandis qu'il montre aux chrétiens s'attardant le gibet infâme, la géhenne et ses feux. *Ne craignez point*, leur crie-t-il, *ceux qui tuent le corps,.... mais celui qui peut... précipiter votre âme dans les flammes de l'enfer*[1]. L'Apôtre veut donc dire aux Galates égarés : O insensés Galates, qui vous a séduits? Pourquoi voulez-vous reculer en arrière? Est-ce que les vieillards deviennent des enfants, à moins qu'ils ne perdent le sens et déraisonnent comme au berceau? Je vois bien le jeune homme croître et blanchir, mais je n'ai

jamais vu de vieillard revenir à ses premiers ans[1].

Quel sens attacherons-nous, pour notre part, à la sentence de saint Paul? Certes, elle en fournit de très-appropriés aux besoins de ce temps. Que fait-on dans ces jours? Que de misères, que d'enfantillages! Qu'est-ce que cela, sinon judaïser, reculer vers l'enfance, ignorer le christianisme? Les Juifs faisaient bonne chère, ils buvaient, ils mangeaient des viandes choisies, ils immolaient les bœufs, ils se livraient à une joie extérieure et terrestre pour célébrer leurs fêtes : voilà vos pères, vos modèles, tandis que le vrai chrétien honore les solennités de l'Eglise par la joie spirituelle, par les réjouissances de l'esprit, par les chants de son cœur. O que nous sommes loin de la piété de nos ancêtres en ces saints jours, de leur silence plein d'extase, de ces festins célestes où l'âme s'engraissait, si je puis dire, des substances divines, où le cœur se fondait d'amour, et donnait aux yeux la source des douces larmes! Ils n'avaient pas le loisir de se livrer aux amusements de l'enfance, aux vanités de l'usage; la contemplation du mystérieux abîme, que Dieu découvre aux hommes dans ce temps de la grâce, dévorait leurs nuits et leurs jours. Mais venons à quelque chose de plus particulier.

Il me paraît que l'Apôtre constate surtout dans ce passage la nécessité de l'humilité et de l'obéissance. Comparée à l'Evangile, la loi ancienne c'est

[1] 2. *Cor.* 3; *Rom.* 7, 4, 5; *Is.* 1; *Matth.* 10.

l'enfance, comparée de même à la gloire du paradis, la loi évangélique c'est l'enfance encore. Nous sommes des enfants en regard des bienheureux. Pendant tout son pèlerinage, l'*héritier*, c'est-à-dire le chrétien, le cohéritier du Christ, se conduit par la foi, la manière de connaître des enfants; *il ne diffère pas du serviteur*, ne vivant pas à sa guise, *mais sous la tutelle* de ses guides spirituels, *jusqu'au temps fixé par son père*, jusqu'au commencement de l'éternité. Nous sommes donc tous des enfants, obligés de vivre comme des enfants si nous voulons être sauvés; à moins *que nous ne devenions* tels, nous *n'entrerons point dans le royaume des cieux* [1].

Abandonnez, en effet, l'enfant à lui-même, il dissipe son héritage, il se ruine; car il ne sait ni se conduire, ni gouverner la fortune, puisqu'il est dans l'enfance. Que nous arrivera-t-il donc si nous refusons d'agir comme des enfants, nous qui sommes tels pour ce qui est de nos espérances éternelles? Rien ne peut nous être plus utile que d'obéir, rien de plus désastreux que de commander. La liberté est l'un de nos plus impérieux besoins, j'ajoute l'un des plus glorieux que Dieu satisfera à son heure; mais nous nous hâtons trop dans la jouissance de ce magnifique privilége : nous ne sommes que des enfants et nous voulons dominer comme les hommes. *Celui qui croit ne se hâte pas*, dit un prophète. Le

[1] *Matth.* 18.

temps de la liberté viendra : plus de tuteurs alors; nous serons maîtres, nous serons rois; mais *celui qui croit ne se hâte pas; il est inutile de se lever* avant l'heure : attendons un peu, ne méprisons pas nos guides, il nous est bon, à nous enfants, d'obéir. Je ne vois pas les oiseaux sans plumage voler loin de leurs mères; s'ils s'élançaient de leur nid, ce serait pour tomber de branchage en branchage dans une chute misérable. Je sais que le froment qui s'élève trop vite sèche après quelques soleils. Aussi saint François disait-il avec sagesse : *La supériorité est un danger et l'obéissance un lucre, l'humilité un mérite immense. Insensés sont les hommes qui aiment moins le mérite que le péril dans ce temps accordé pour que nous croissions en mérite.* C'est pourquoi il renonça à toute charge dans son ordre pour obéir à un simple portier. C'est pourquoi le moine Jean, dont parle Cassien, après trente ans de vie dans l'érème, aima mieux obéir en se réfugiant dans le monastère de l'abbé Paul que de se conduire lui-même. C'est pourquoi saint Jérôme, saint Bernard, saint Basile préfèrent la vie commune du cloître à la vie solitaire du désert. Quelques-uns riront peut-être, mais qu'ils rient à leur gré : c'est le sentiment des saints que nous sommes des enfants abandonnés sur une mer orageuse, que celui qui se gouverne s'y soutient par ses seules forces, tandis que celui qui obéit à Dieu dans ses supérieurs est porté en quelque sorte sur la main de son Seigneur jusqu'au port tranquille. De là les monastères, les

ordres avec leurs vœux ; les apôtres embrassèrent ce genre de vie, puis des saints sans nombre, les Antoine, les Paul, les Macaire, les Hilarion, les Basile, les Grégoire, les Augustin, les Jérôme, les Benoît, les Martin, les Bède, les Anselme, les Bernard, les Dominique, les François : c'est le cloître qui a fourni à l'Eglise ses membres les plus illustres après les martyrs [1].

Vous nous persuaderez bientôt de l'embrasser nous-mêmes, dira quelqu'un. Plût à Dieu que ce fût bientôt ! Comment ne louerais-je pas la vocation des apôtres, de Basile, de Chrysostôme, que tous les saints ont aimée, quand saint Bernard s'écrie quelque part : *L'homme y vit plus purement, tombe plus rarement, se relève plus vite, marche plus attentif,..... meurt plus tranquillement, est récompensé avec plus d'abondance* ? Une vocation qui ignore les plaintes des épouses, les gémissements des nourrissons, le tumulte des ménages, qui délivre des préoccupations de la fortune, qui égale aux anges, qui procure la joie dans le pèlerinage, la tranquillité dans la mort, le bonheur au paradis? Comment ne pas louer cette vocation sainte? Je n'exalterais pas ces sages qui ont voulu vivre sous la tutelle divine pendant leur enfance? *Moi, qui écris ces choses*, disait saint Augustin, *j'ai grandement aimé la vie parfaite dont a parlé le Seigneur, non par ma propre force, mais par la*

[1] *Is.* 28 ; *Ps.* 126 ; Cass. *Collat.* 19 ; Jér. Ep. *ad Rustic.* ; Bern. Serm. 3, *de Circ.* ; Bas., *in quæst. diffusè explic.*

grâce. On ne me dira point que je n'étais pas riche; les Apôtres furent pauvres et ils ont embrassé cette carrière du sacrifice; on peut renoncer à l'univers entier quand on renonce à ce que l'on possède ou désire, et j'exhorte les autres à le faire de toutes mes puissances. Prêtez l'oreille à ces dernières paroles, vous qui détournez du service de Dieu, et à ces autres adressées à l'hérésiarque Pétilian : *Pétilian, avec sa langue maudite, dénigre les monastères et les moines, il me dénigre moi-même parce que j'ai établi une religion de cette espèce*[1].

Mais si tous se font religieux, le monde périra. Qui propagera la race humaine, gouvernera les royaumes, fera la guerre, administrera la justice? C'est une vieille querelle; saint Chrysostôme et les Pères ont assez répondu. Voulez-vous que je vous dise encore mon opinion sur ce point? Faites-vous moine, mais sérieusement moine; faites pénitence sous l'habit jusqu'à ce que tous les hommes vous imitent, et je vous permettrai alors de sortir du monastère pour conjurer le péril. Vous voyez bien que ce sont de sottes querelles : qui vous a commis le soin de conserver le monde? Il n'y a pas danger, d'ailleurs, en la demeure; il y en aura toujours plus qui suivront la voie large que l'étroit sentier.

Quoi qu'il en soit, pour parler sérieusement, la vocation à l'état monastique vient de Dieu, lui seul

[1] Epist. 89, liv. 3 cont. Pétil.

l'inspire, et ceux-là seuls doivent l'embrasser qui ont entendu la voix divine. Généralisant donc les conséquences morales de mon texte à mon point de vue, je vous exhorte à pratiquer l'obéissance et l'humilité, chacun dans votre état; soyez soumis comme de vrais enfants à vos pontifes, à vos pasteurs, à vos pères, à vos maîtres, à vos magistrats, pour parvenir sûrement à la possession éternelle de la vraie liberté et de votre héritage des cieux.

LE Ier DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Si le Sauveur du genre humain a voulu croître en âge, en sagesse et en grâce, s'il s'est soumis à passer par les degrés divers du progrès sur tous les terrains, c'est à coup sûr pour nous instruire que nous devons progresser à son image, non-seulement en âge, mais, avec l'âge, en sagesse et en grâce. Mais si le Christ doit avoir partout des imitateurs, à ce point de vue il doit surtout les compter plus nombreux dans cette illustre et vieille école de la science. Tant de gymnases chrétiens qu'elle a semés çà et là autour de son sanctuaire, ses docteurs si fameux, ses exercices si célèbres, ses thèses si magnifiques, la solidité de ses études, l'affluence de l'élite de la jeunesse à ses leçons, tout tend, tout converge vers ce progrès de la sagesse et de la grâce dans les âmes. Le progrès vers Dieu est, en effet, la fin de la

science : on le sait à Louvain, et l'on y tâche. Pourquoi ces temples qui parlent, ces prêtres nombreux qui prient, ces concours pressés, ces sermons ardents dans toutes les langues, dans toutes les chaires, sinon pour que les jeunes hommes, attirés dans la cité par les appâts du progrès dans la sagesse humaine, se laissent prendre aux appâts du progrès dans la sagesse divine? Je puis donc, appliquant à la jeunesse de nos écoles les paroles de saint Luc, dire d'elle-même ce qu'il dit aujourd'hui du Christ : *Il profitait en sagesse, en âge et en grâce auprès de Dieu et des hommes.*

Je me réjouis de cette heureuse rencontre. Elle me fournit l'occasion opportune d'esquisser devant vous l'économie des études chrétiennes. Mais avant d'aborder ce sujet une question se présente à résoudre.

Pourquoi l'Apôtre affirme-t-il que Jésus progressait en sagesse et en grâce, quand il a affirmé peu auparavant que celui-ci était plein de grâce et de sagesse?

Les réponses des saints Pères et des docteurs sont diverses, et, à vrai dire, il n'est pas facile d'éclaircir complètement cette question, de ne rien dire d'injurieux à notre Seigneur, et de conserver au texte sa vérité.

Je dirai donc en principe que le Christ, comme homme, ne manqua jamais de la sagesse, de la justice, de la grâce, de la gloire et de la béatitude, qu'il ne fut pas moins docte dans le sein de sa mère

que dans le temple, qu'aux jours de ses prodiges. Dieu l'orna des charmes célestes autant que le comportait notre nature unie à la sienne : l'Esprit remplissait toute la capacité de cette âme, il n'y a jamais eu de vides à combler dans cette magnifique intelligence. Ecoutez plutôt le Prophète : *Un rameau sortira de la tige de Jessé, et une fleur s'épanouira sur ce rameau, et l'Esprit du Seigneur se reposera sur cette fleur, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété et l'Esprit de la crainte divine.* Ecoutez l'Evangéliste : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire du Fils unique du Père*, nous l'avons vu *plein de grâce et de vérité.* Ecoutez l'apôtre Paul : *Dans* le Christ *sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science.* Ecoutez saint Luc : *L'enfant croissait et se fortifiait plein de sagesse, et la grâce de Dieu résidait en lui.* Ecoutez enfin cet illustre héraut envoyé uniquement par le Père des lumières pour rendre témoignage de la lumière : *Celui que Dieu a envoyé, parle ses paroles, Dieu ne lui mesure pas les inspirations de l'Esprit saint.* Et quel est celui-ci ? un apôtre, un prophète, un patriarche? Que voudraient alors dire ces lignes de saint Paul à la chrétienté d'Ephèse : *A chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure accordée par le Christ ?* Evidemment, *celui-ci* c'est le Christ dont le précurseur ajoute bientôt : *Le Père aime son Fils et lui a tout donné dans la main*, et dont il avait dit déjà : *Celui*

qui doit venir après moi a été fait avant moi, car il était avant moi, et tous nous avons reçu de sa plénitude. Il est écrit d'Abraham dans la Genèse : *Abraham donna à Isaac tout ce qu'il possédait, il fit des dons aux enfants de ses concubines et les sépara de son fils.* Jean, me semble, fait la même distinction entre le Christ et les saints. Il sépare celui-là de ceux-ci, le fils par nature des enfants adoptifs : à ces derniers Dieu accorde des largesses, il donne l'Esprit par mesure, au premier il donne tout ce qu'il possède et la plénitude de l'Esprit. Enfin, Jean établit entre le Christ et l'Eglise la différence qui existe entre le chef et les membres. Comme la tête exerce tous les sens tandis que chaque membre ne jouit que d'un seul, le plus inférieur, le sens du toucher, de même chaque membre dans l'Eglise possède un don de Dieu, ou le don de la science, ou le don de la sagesse, ou le don des miracles, ou le don des langues, ou le don des prophéties, tandis que notre chef, le Christ, est à la fois le plus grand des prophètes, des orateurs, des savants, des sages, des thaumaturges : en lui sont tous les trésors spirituels, vertus, grâces, priviléges; si la foi, la pénitence, l'espérance n'ont pas trouvé place dans son âme, c'est que ces dons ne sont que des vertus relatives, les vertus des natures incomplètes. Comment la foi peut-elle vivre avec la vision, l'espoir avec la possession, la pénitence avec la pureté originelle? Et pourtant le Christ haïssait le péché comme le plus zélé des pénitents, il pratiquait l'obéissance

comme le plus fidèle dans la foi, il avait les yeux du cœur fixés sur le bien suprême comme le plus ardent dans l'espérance; il possédait en un mot ce qui fait la perfection de ces trois vertus; s'il ne les possédait point, il jouissait de leurs résultats, de leurs fruits, et méritait la louange que Dieu accorde à la foi, à l'espoir et à la pénitence [1].

Il est difficile, je l'avoue, de comprendre que cette plénitude de l'Esprit ait envahi l'âme du Christ dès le premier instant de son existence dans le sein maternel. Qui donc appellerai-je devant vous pour attester cette vérité chrétienne? Vous contenterez-vous de l'autorité d'Augustin? *Cette ignorance*, dit-il, l'ignorance, l'infirmité de l'enfance, *n'exista jamais dans le divin enfant, en qui le Verbe s'est fait chair pour habiter parmi nous, et je ne soupçonnerai jamais dans le Christ au berceau cette faiblesse de l'âme que nous voyons dans les enfants.* Ajouterai-je le témoignage d'Epiphane? *Il n'a point été écrit de notre Seigneur Jésus : Il croissait en sagesse, etc., parce qu'il n'était pas plein de grâce dès l'enfance, mais pour montrer que le Seigneur attendait l'âge convenable pour parler et instruire, afin de se conformer aux habitudes de l'homme.* Mais j'ai à vous offrir le témoignage d'un prophète plus auguste qu'Epiphane et qu'Augustin : *Dieu a créé du nouveau sur la terre*, a écrit Jérémie, *la femme enveloppera l'homme.* Quelle est cette femme, si ce

[1] *Is.* 11; *Jean*, 1, 3; *Coloss.* 2; *Luc*, 2; *Ephes.* 4; *Gen.* 25; 1. *Cor.* 12; Aug. Ep. *ad Dardan.*

n'est Marie? Quel est cet homme, si ce n'est Jésus! Ecoutez saint Jérôme dans son commentaire éloquent de cette parole : *Le Seigneur a créé une chose nouvelle sur la terre : sans la conception charnelle la femme enveloppera l'homme dans son sein*, un homme *qui paraîtra profiter en sagesse et en âge, selon les progrès du temps, à travers les vagissements et l'enfance, mais homme parfait dès le ventre maternel qui le contiendra dans l'espace accoutumé de la grossesse.* Si le commentaire ne nous semble pas encore assez explicite, prêtez l'oreille à saint Bernard: ....*Quel est cet homme*, que la Vierge enveloppera? Cet homme c'est Jésus, un homme quand on l'appelait, *un prophète puissant en parole et en œuvre*, un homme déjà *quand sa mère réchauffait dans son sein les membres délicats de son enfant*[1].

Jésus était donc homme avant sa naissance, homme pour la sagesse et non pour l'âge, pour la vigueur de l'âme et non pour les forces du corps, pour la maturité de la prudence et non pour la formation des membres : il fut le même, à cet égard, à toutes les époques de sa vie humaine, parfait dès le principe, dès le principe rempli de l'Esprit de sagesse, d'intelligence, de force, etc.

Cela ne répugne point à la raison. Que nous soyons soumis aux lois du temps, aux lenteurs du progrès, à la nature de notre intelligence qui va se développant à mesure, sous la parole d'un maître,

[1] Aug. *De pecc. meritis*, l. 2; Epiph. *in Anchora*; Jér. 31; Bern. hom. 2, *sup. missus est*.

cela se comprend : nous devons porter le poids de la chaleur et du jour. Mais le Christ, le Christ avec son titre de Fils de Dieu, la Sagesse incréée unie intimement avec l'âme humaine, n'était pas fait pour subir ces lois progressives vers la science et la gloire. La gloire est le but de la science; puisqu'il fut plein de gloire dès le principe, il fut donc plein de science, de la science qui engendre les élus. Il est dit sans doute quelque part dans saint Paul que notre Seigneur a mérité par son humilité et son obéissance la glorification du corps et l'éclat de la renommée. Il a mérité cette gloire par son obéissance jusqu'à mourir, soit, mais cela ne veut pas dire qu'il a mérité une récompense qui ne lui était pas déjà due, cela veut dire seulement que le ciel et ses splendeurs, qui lui appartenaient par droit de naissance, lui appartenaient encore par droit de conquête [1].

Le principe que nous avons posé est donc incontestable, malgré les négations de Bucer et les doutes d'Erasme : leur autorité ne vaudra pas auprès de la voix des vieux siècles.

Mais si notre fondement est solide, l'explication du texte en devient plus difficile. Il est d'autant moins vrai, ce semble, que Jésus profitait en grâce, qu'il est plus vrai qu'il fut plein de grâces dès le sein maternel.

A qui nous adresser dans cette incertitude? Qui

[1] *Phil.* 2.

nous guidera dans ce labyrinthe? Si nous suivions le conseil du Prophète : *Interroge ton père et il te répondra, tes aïeux et ils t'éclaireront?* Interrogeons nos pères, consultons nos aïeux. Origène, appliquant à Jésus ces paroles de Jérémie : *Je ne sais pas parler parce que je suis un enfant*, prétend que le Sauveur a progressé vraiment en sagesse, en science. Saint Ambroise ne semble pas s'éloigner beaucoup de ce sentiment. Il s'agit ici, bien entendu, de l'intelligence humaine du Christ. Mais comment concilier cette opinion avec notre principe? Par une distinction très-simple. Notre Sauveur ne progressait pas dans ce sens qu'il apprenait une science inconnue, mais dans ce sens qu'il s'initiait par l'usage et l'expérience à la science qu'il possédait auparavant par la contemplation. Pour parler théologiquement, il ne progressait pas dans la science *infuse*, mais dans la science *expérimentale*. C'est dans ce sens qu'Origène applique à Jésus les paroles du Prophète, et qu'Ambroise embrasse cette opinion [1].

Dirai-je maintenant que Jésus profitait en grâce de la même manière? Sans doute. Il était plein de grâce, il méritait toutes les distinctions et toutes les gloires, mais il croissait à ce point de vue, en ce sens que ce qu'il méritait par naissance il le méritait à mesure par ses œuvres, par son humilité et son obéissance.

Mais il est une autre manière de répondre à cette

[1] *Deut.* 32; Orig. s. Jér. 1; Amb. l. de l'Incarn.

question, d'après saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie et saint Jean Damascène. Ceux-ci disent que ce passage de l'Evangéliste signifie simplement que Jésus découvrait sa science et sa grâce aux hommes selon la mesure de son âge, les besoins du temps, et les mérites des hommes. Voyez plutôt le soleil. Il brille à son lever, il brille plus encore quand il monte sur le ciel, il éblouit quand il nous regarde du haut de son zénith, puis il décline peu à peu jusqu'à son coucher. Telles sont les apparences, tel est le langage des hommes qui n'abuse personne cependant parmi nous : nous savons tous que le soleil projette les mêmes splendeurs; ses effets seuls varient de l'aurore au couchant, selon sa position relativement à la terre. Eh bien! le Christ de même, le Soleil de justice a toujours été splendide de lumière et de grâce. Mais il projette seulement quelques rayons dans le sein de sa mère; c'était son matin; la Vierge, Elisabeth, Joseph, Zacharie, Jean, purent seuls jouir de cette douce aurore. Puis le soleil se leva, le Christ naquit, illuminant de son premier regard les bergers matinals. Il s'éleva peu à peu sur l'horizon, après quarante jours sa lumière redonnait la vue aux vieillards, comme le chantait Siméon dans son cantique. Il s'élança encore, après douze ans, il éclairait les docteurs de la loi, il pénétrait la sombreur des temples. Il parvint enfin à son midi, et les peuples qui marchaient dans les ténèbres furent inondés de ses rayons, et criaient : *Est-ce qu'un homme a ja-*

mais parlé comme cet homme? Les cœurs glacés se fondirent en des torrents de larmes. Et puis le soleil radieux s'inclina, décroissant à mesure, s'amoindrissant jusqu'à mourir, jusqu'à disparaître. Voilà l'explication la plus naturelle et la plus satisfaisante du texte de l'Evangéliste [1].

SECOND POINT.

Je sais que vous croissez en science et je dois croire que vous croissez de même en vertu. Je le désire surtout. Resplendir seulement, c'est une vanité, dit saint Bernard; réchauffer, c'est peu; briller et réchauffer, c'est la perfection. C'est pourquoi le Précurseur mérita d'être appelé un ange par Dieu même, lui qui resplendissait et brûlait tout ensemble, tandis que Satan, le lucifer de la création, parce qu'il se contentait de briller, de répandre la lumière sans s'occuper de répandre les flammes salutaires, devint l'astre ténébreux de l'abîme, et de la condition des anges fut abaissé jusqu'à la condition des démons. Je ne l'ignore point : aujourd'hui, comme autrefois, on voudrait, dans le camp de l'hérésie, proscrire les lettres et tout réduire à l'étude de l'Ecriture sainte. On proscrit de la sorte l'histoire, la philosophie, l'éloquence et leurs monuments, on interdit à ses adversaires les arguments tirés de ces sources abondantes. C'est plus commode, on n'a plus à redouter la lumière

[1] Grég. Orat. *in Basil.*; Cyr. l. 1, *in Joan.*; Damasc. l. 3, *de fid.* c. 22; *Luc*, 2; *Matth.* 4; *Jean*, 7.

udition, mais c'est peu conforme aux tradi- chrétiennes. Nos pères prenaient dans la e et la poésie antiques tout ce qu'elles possé- de conforme à la saine doctrine, comme les tes, sur l'ordre de Dieu, emportèrent les dé- es de l'Egypte en passant la mer rouge; ils nt les richesses classiques du vieux monde, lui laissèrent que ses superstitions, ses idoles, chargèrent de l'or et de l'argent, heureux et e leur butin.

pères se firent de ces trésors des armes très- contre le paganisme et l'hérésie. Ils forgèrent ainsi dire leur glaive aux dépens de l'ennemi, e vainquirent avec ses propres armes.

z les *Stromates* de Clément, les *Apologies* de , l'*Apologétique*, les *Discours* de Théodoret, lien, Jérôme, Lactance, Hilaire, Athanase, , Augustin, Ambroise, Chrysostôme, Cy- t vous verrez quel usage merveilleux la théo- chrétienne a su faire dans les vieux temps hilosophie et de la poésie païennes. Ils avaient u, ces saints Pères, les œuvres antiques; ne étonnez donc plus si Clément d'Alexandrie ve les détracteurs de la dialectique, si Jérôme mande l'érudition aux docteurs de l'Eglise, firme quelque part qu'autant *la sainte igno-* peut mériter par ses actions pour elle-même, et plus elle nuit à l'œuvre de l'Eglise par sa se devant l'ennemi. La loi, les prophètes ont nnés aux Juifs, la philosophie aux Grecs

comme le nouveau Testament à nous-mêmes : tout cela vient de Dieu, et c'est pourquoi, dans l'espèce, la Grèce est inexcusable devant lui parce qu'elle n'a pas su profiter de ses dons. Telle est l'opinion de Clément d'Alexandrie. Aussi Origène avance-t-il qu'il imite les docteurs apostoliques, Panthène, Héraclée, etc., en ne dédaignant point les Grecs. Aussi Théodoret appelle-t-il la grammaire, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, etc., qu'il avait apprises dans Aristote, les armes de la vérité. Imitons-les, cueillons ces roses en nous gardant des épines où elles sont épanouies, tirons, abeilles prudentes, le doux miel même des fleurs amères. L'art met bien a profit la bête vénéneuse, le serpent, la vipère perfide, pour composer ses élixirs puissants : mettons à profit les poésies, les histoires, les discours, les systèmes de l'antiquité païenne, extrayons de ces œuvres ce qu'il y a de bon pour l'unir à notre doctrine, l'enter sur le christianisme : c'est l'avis du savant Théodoret dont je ne fais qu'abréger les conseils. Que dirai-je de plus après saint Basile ? Est-ce que Moyse n'apprit pas la sagesse égyptienne, est-ce que Daniel ne s'initia pas dans les secrets chaldéens ? Saint Basile le rapporte et il démontre l'utilité des livres du paganisme. Que dirai-je de plus après saint Grégoire ? Ce Père illustre proclame l'excellence de ces études et réprouve leurs détracteurs. La nuit me surprendrait avant d'avoir épuisé ma matière si je voulais dire tout ce que je puis dire à ce sujet, quand sur-

tout, non-seulement les docteurs apostoliques, mais l'Apôtre lui-même, saint Paul, a scruté la vieille science et a usé de ses fruits. Ne se servait-il point à Athènes de ce témoignage d'Aratus : *Ipsius enim et genus sumus?* N'écrivait-il pas à Corinthe ces paroles d'Euripide : *Corrompunt mores bonas colloquia prava?* Ne rappelait-il pas à Tite ce jugement d'Epiménide ou de Ménandre sur les Crétois : *Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri*, en ajoutant : *Testimonium hoc verum est*[1]?

Cela établi, comprend-on l'audace de ces hommes apostats, ignorants, corrompus, qui osent bien nous reprocher la lecture des païens, au nom de la pudeur et de la foi? Leur père et digne chef, Julien, n'ignorait pas l'utilité de ces études quand il les défendait aux fidèles sous le même prétexte hypocrite. Il savait bien que si l'Ecriture suffit à nourrir la vie spirituelle, à nous rendre saints et probes, à nous faire progresser en grâce, il faut autre chose pour confirmer la foi aux yeux de la raison, devant le paganisme et l'hérésie, et que ce quelque chose devait se rencontrer dans les produits de l'esprit humain rectifié, ramené dans sa voie par les enseignements de la Bible et de l'Evangile.

Etudiez donc, jeunes hommes. Mais ne l'oubliez point, il ne suffit pas de resplendir : notre modèle progressait en grâce en même temps qu'il progressait en science. Les arts et les lettres sont magnifiques

[1] *Act.* 17; 1. *Cor.* 15; *Tit.* 1.

de lumière, sans doute, mais autant ils sont utiles dans les mains du christianisme, autant ils nuisent dans les mains de l'erreur. C'est un glaive manié par un frénétique, et un péril, une ruine pour celui même qui le brandit. Qui est plus arrogant qu'un grammairien sans foi? Qui est plus léger, plus pétulant, plus impur qu'un poète sans mœurs? Qui est plus futile et plus menteur qu'un historien sans conscience? Qui est plus nuisible qu'un rhéteur sans l'Evangile? Qui est plus importun ou plus chicaneur qu'un dialecticien sans idées? Qui est plus insupportable et plus impie qu'un philosophe incrédule? Qui est plus vain et plus insensé qu'un géomètre sceptique? Qui est plus dangereux qu'un médecin matérialiste? Qui est plus rapace et plus inhumain qu'un jurisconsulte sans principe? Qui est plus vide, enfin, qu'un théologien sans christianisme? On a rencontré certains hommes, et plût à Dieu qu'on n'en rencontre plus encore, qui ont préféré la philosophie à l'Evangile. Averrhoès, Alexandre, Aphrodise, Aristote, voilà leur Paul, leur Pierre et leur Christ, et Platon n'est plus pour eux le divin, c'est un Dieu. Ils s'enflaient tellement dans le vide de leur orgueil, qu'ils regardaient comme gens de peu l'humble vulgaire qui ne savait pas discuter sur la matière et la forme, le mouvement, la durée et l'espace. Est-il étrange que ces contemplateurs de la lune et des étoiles soient tombés dans le sens réprouvé et se soient précipités de ruine en ruine? Aussi Tertullien a-t-il appelé ces philo-

sophes les patriarches de l'hérésie, et saint Jérôme a-t-il démontré qu'Arius avait puisé ses arguments dans Aristote[1].

Mais comment les choses ne se seraient-elles pas passées de la sorte? Est-ce que la science divine elle-même n'est pas stérile sans la charité et l'humilité? Je ne crois pas qu'on rencontre au lit de mort des âmes plus en peine sur la foi la plus élémentaire que ces érudits de la Bible qui ont négligé la pratique de ces vertus pendant leur vie. Je veux vous raconter à ce sujet une anecdote terrible. Un savant fameux mourut avec la réputation d'un docteur chrétien; mais voici qu'il apparaît en feu à un ami, compagnon des précédentes études, et lui tient ce langage au milieu même de ses livres : A ma dernière heure le démon s'approcha de moi en me demandant ce que je croyais sur Dieu? Je lui répondis, ce qui est contenu dans le symbole. Il en sollicita l'explication, et j'expliquai le symbole d'après saint Athanase. Alors le démon me défia de justifier ce que j'avançais sur la paternité de Dieu, et de prouver qu'il a engendré le Fils de toute éternité. Fort de nos travaux, j'acceptai le combat. Mais hélas! il m'ébranla par ses raisonnements et ses interprétations de l'Ecriture, et, la mort venant à son aide, je trépassai dans l'hérésie d'Arius. Voilà pourquoi je brûle maintenant avec les damnés. O pourquoi n'ai-je pas donné à la prière une partie du

[1] Tertul. *adv. Hermog.*; Jér. *in Luciferian.*

temps que nous avons perdu dans nos études communes! Que je serais heureux si j'avais pris à tâche d'enflammer mon cœur au pied du crucifix, comme j'ai tâché de resplendir aux yeux des hommes! Voilà que je me repens amèrement de ma science, que je m'en repentirai toujours, sans que cet éternel repentir me soulage et m'absolve.

Méditez cela et tirez-en les conséquences pratiques que je résume de la sorte : plus on acquiert de science, plus il est nécessaire de croître en grâce.

Mais comment y parvenir, comment allier dans un heureux accord la science et la piété ? Je serai bref et clair, j'espère, dans ma réponse.

Consacrez chaque jour quelques instants à la contemplation des choses divines, de la passion, d'un mystère, du paradis, de l'enfer. Cette oraison éclairera votre esprit, embrasera votre cœur, vous transformera comme Jésus au Thabor. Les astres s'allument en regardant le soleil, l'homme brille et brûle en regardant son Dieu. Il apprend alors à le connaître, à se connaître lui-même, à juger le présent, à prévoir l'avenir, à apprécier le temps et l'éternité ; il s'avance de la sorte progressivement vers la lumière, en admirant l'aveuglement des hommes qu'il abandonne en arrière. Personne, croyez-moi, personne ne se jettera de gaîté de cœur dans le vice opposé à la vertu qu'il méditait le matin dans le Christ. Cette contemplation doit avoir lieu deux fois dans le jour. On monte les horloges, on en relève les poids qui les mettent en mouve-

ment le matin et le soir. Les roues ne tournent que lorsque ces poids descendent, mais elles s'arrêtent s'ils touchent à terre et restent sur le sol. Relevez votre âme de même dès le matin, puis quand elle s'est dissipée tout le jour, traînée à travers les occupations terrestres, les études, les courses, les repas, remettez-vous à l'œuvre le soir, remontez les rouages de cette âme. Qui osera s'en plaindre? Vous donnez deux repas à votre corps, et vous refuseriez à votre cœur sa nourriture? Vous donnez toute la nuit au repos du premier, et vous refuseriez quelques instants au délassement de votre esprit? Nous consacrons de longues heures à Gallien, à Aristote, à Origène, à Jérôme, et nous refuserions à Dieu un moment d'entretien? Vous écoutez vos docteurs dans les écoles chaque jour, plusieurs fois, sans fatigue, et vous refuseriez d'écouter en passant le docteur des cieux? Cela est bon pour les moines? Oui, si les moines seuls sont sauvés, mais cela est bon pour tous si le salut est pour tous.

De plus, approchez-vous souvent du banquet eucharistique. L'auteur même de la grâce réside dans l'hostie, nourriture de votre âme, force de votre esprit, votre vie, votre salut. Quel effort pour des élèves de votre âge de fréquenter chaque dimanche la sainte table! C'est une témérité, dit-on : c'est plus téméraire encore de vouloir vivre sans prendre d'aliments. Ce n'est pas sans raison que le Seigneur appelle son corps notre pain quotidien. Venez donc à l'oraison, fournaise de l'amour,

à la table eucharistique, source de la grâce, progressez en sainteté comme en science, et vous jouirez après la mort dans le Christ de la gloire et de la béatitude [1].

LA SEPTUAGÉSIME.

PREMIER SERMON.

La sentence apostolique, dont je vais vous faire le commentaire, est fort belle, et très-propre à flétrir l'hérésie de Pélage, celle de Luther et ces saturnales honteuses qu'un criminel usage autorise dans ce temps parmi les chrétiens. *Ne savez-vous pas*, écrivait saint Paul à Corinthe, *que si tous* les prétendants admis *courent dans la carrière, un seul reçoit la récompense* [2]? Ignorez-vous, dit l'Apôtre en interrogeant, c'est-à-dire, *vous savez certainement*. Ce qui tombe sous les sens est connu de tous. Saint Paul parle ici comme s'il avait demandé par exemple : Ne savez-vous pas comme on boit joyeusement pendant les saturnales? Il veut donc dire : Vous savez certainement ce que font ceux qui courent dans la carrière, mais vous ne savez pas peut-être comment vous élever de là aux choses spirituelles.

[1] Il est juste de remarquer ici que ce sermon modifie ce que Bellarmin a déjà dit sur le même sujet, au dernier sermon sur les motifs de crédibilité. (*Note du trad.*)

[2] 1. *Cor.* 9.

Je vous l'apprendrai. Représentez-vous la gloire éternelle, pour laquelle vous êtes créés, comme une récompense promise par Dieu, et vous comprendrez que trois choses sont nécessaires à quiconque veut conquérir cette gloire : d'abord, qu'il soit admis dans la carrière, car ceux qui courent, même très-vite, à l'entour, n'obtiendront pas de récompenses,— c'est ce que signifient ces paroles : *Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la carrière;* puis qu'il ne s'asseoit pas, qu'il ne reste pas oisif, mais qu'il coure; ceux qui ne courent pas sont expulsés de l'arène : *Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la carrière courent tous à la vérité;* enfin, qu'il coure bien, c'est-à-dire avec vélocité, comme la flèche, sans repos, car si tous courent, *un seul reçoit la récompense* promise. C'est ce que signifient les paroles suivantes : *Courez de même afin de saisir* ce prix précieux. Que faire pour bien courir et courir avec succès? S'abstenir, se dégager de tout ce qui embarrasse la course : *Quiconque combat dans la lutte s'abstient de tout.* Cela nous convient d'autant plus que nous combattons pour une couronne immortelle.

Celui qui doit recueillir la récompense de la gloire éternelle doit donc être d'abord admis parmi les prétendants à cette gloire, il doit être admis dans la carrière. Quelle est cette carrière? Le don de la justification, qui renferme la foi, l'espérance et la charité. Ne pas avoir la foi, comme l'hérétique et le païen, ou n'avoir qu'une foi morte comme le

pécheur, c'est végéter, s'agiter vainement en dehors de la carrière.

Courir, en effet, dans la carrière, c'est chercher à mériter le prix par les bonnes œuvres : ce que ne peuvent prétendre à bon droit ceux qui ne possèdent pas la foi vivante, c'est-à-dire la foi *qui opère par la charité. J'ai couru la voie de tes commandements*, a dit le Prophète, *lorsque tu as dilaté mon cœur*[1]. L'homme court lorsqu'il a le cœur dilaté. Et par quoi s'accomplit cette dilatation si puissante? Par les fruits de ce précepte aux vastes horizons dont parle le même psaume : *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis;* or le faîte de toute perfection, la fin où tendent tous les préceptes, la voûte de l'édifice, c'est la charité si vaste qu'elle enveloppe l'homme et Dieu, la terre et le ciel. — Notre carrière, c'est donc la foi, l'espérance et la charité : en dehors on s'épuise vainement; le prix n'est pas promis à ceux qui courent, mais à ceux qui courent dans la carrière. L'hérétique qui veille, parle, écrit, s'expose au péril, travaille donc vainement; il frappe l'air, il vagabonde à l'aventure. Le pécheur qui prie, jeûne, fait l'aumône, se fatigue donc vainement. Prenons un exemple. Plusieurs abandonnent la carrière dans ce temps des saturnales : ils déchoient de la grâce pour le péché d'ivresse et les fautes qui lui font cortége. La quadragésime venue, ils ne rentrent

[1] *Gal.* 5; *Ps.* 118.

point en grâce ; ils jeûnent cependant comme les justes, plus que les justes peut-être, ils répandent des aumônes. Ils courent donc, mais au hasard, dans les champs ouverts. Ils se fatiguent, mais ils ne seront pas couronnés. Pourquoi? Parce qu'ils ne courent pas dans la carrière, et que les œuvres sans charité n'obtiennent pas la récompense. C'est la doctrine des apôtres : vous parleriez la langue des anges que vous ne seriez, sans la charité, qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Nous devons donc tâcher tout d'abord d'être admis dans la carrière, c'est-à-dire, nous devons faire pénitence, si nous l'avons abandonnée, et rentrer en grâce, en attribuant ce retour à Dieu comme il convient. Le don de la justification, en effet, nous est accordé gratis, de même que l'entrée dans l'arène pour les athlètes. C'est ce qui déconcertait les Pélagiens qui s'imaginaient pouvoir être admis et courir sans y être appelés du ciel. Le principe de notre salut nous a été donné gratuitement, c'est pourquoi on l'appelle la première grâce ; la charité a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit, et cet Esprit nous a été envoyé gratuitement par Dieu. Nous entrons dans la carrière, non pas parce que nous l'avons mérité en courant bien, mais pour commencer à bien courir. La grâce n'est pas donnée parce qu'on l'a acquise par ses propres œuvres, ce ne serait plus la grâce. Elle s'appelle de la sorte parce qu'elle n'est pas une récompense, parce qu'elle précède les œuvres bonnes, pour que ces œuvres bonnes deviennent possibles.

Est-ce assez d'être dans la carrière? Non, il faut courir. Le char s'appelle ainsi parce qu'on court avec lui. Les Latins appelaient le lieu de la course *stadium*, par antithèse, parce qu'au lieu de s'y tenir immobile on était contraint de courir. Cela fait toucher au doigt une des pitoyables erreurs de Luther. Il enseigne l'inutilité des œuvres; il faut s'asseoir, d'après lui, dans le lieu consacré exclusivement à la course, et s'y tenir oisif, buvant, mangeant, dormant sur les deux oreilles; des anges descendront sans doute pour nous porter sans secousse jusqu'au but. L'Apôtre ne pensait pas tout-à-fait de la sorte; il voulait qu'on courût, et avec vélocité, sans prendre de repos. Croyons-en l'Apôtre; nous sommes admis dans la carrière, courons comme la flèche au but: que personne ne se tienne debout ou ne s'asseoit.

Mais que signifient ces paroles: *Un seul reçoit la récompense?* Est-ce qu'il n'y aura qu'un seul homme sauvé? Oui, en vérité, un seul; mais ce seul homme c'est le Christ. *Personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui y réside.* Ainsi le Christ, *qui s'est levé comme un géant pour courir sa voie*, a reçu seul le prix. Mais nous n'en serons pas privés pour cela: le Christ a reçu ce prix pour nous et pour lui; s'il est notre chef, nous sommes ses membres; s'il est la vigne, nous sommes les rameaux, tous tant que nous sommes, nous sommes un seul pain et un seul corps. N'avez-vous pas lu des premiers chrétiens: *La mul-*

titude des croyants formait un seul cœur et une seule âme? Le Christ seul, en qui nous ne formons qu'un cœur, a donc reçu la récompense promise [1].

Mais ce n'est pas encore assez de courir, il faut bien courir : *Courez de la sorte, afin que vous saisissiez le prix.* Souvenez-vous du Proverbe : *Non coronantur verba sed adverbia.* Quel est celui qui court, et court bien? C'est celui qui court droit, avec rapidité, sans faire de halte. C'est celui qui court droit devant lui, régulièrement, non à la manière des ivrognes qui occupent toute la largeur du chemin avec leurs allures inégales. Ils ne courent pas ainsi ceux qui n'ont pas une intention pure dans les bonnes œuvres. Vous venez au sermon avec le désir d'en profiter? vous courez devant vous. Vous y venez pour mesurer nos paroles aux règles des rhéteurs? vous ne courez plus de la sorte. Vous étudiez pour combattre en faveur de l'Eglise? vous courez droit, allez toujours. Vous étudiez pour devenir chanoine et vous réjouir avec les biens du crucifié? votre course est tortueuse. Vous enseignez, vous prêchez, vous écrivez pour la gloire du Christ et de son temple? courage, tout va bien. Vous écrivez, vous prêchez pour votre propre gloire? inutile labeur, vous n'atteindrez jamais au but divin. Il faut donc diriger sa course, rectifier ses intentions, répéter avec le Prophète : *Plaise à Dieu que mes voies soient dirigées*

[1] *Jean*, 3; *Ps.* 18; 1. *Cor.* 10; *Act.* 4.

de manière à conserver la justice. Puis, il faut courir avec rapidité. Les paresseux, les lents déplaisent au Seigneur : *Maudit est l'homme qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence*[1]. Pour quelle cause pensez-vous que le Seigneur défendait aux Hébreux de lui immoler l'âne, sinon parce que cet animal, avec ses allures lentes et revêches, est le symbole de la paresse? Pourquoi Dieu nous flagelle-t-il si souvent? Par la même raison qui nous fait frapper notre coursier sur le chemin, pour accélérer notre course. Ses coups prouvent son amour loin d'être un signe de sa haine; il veut réveiller notre ardeur qui s'endort et nous hâter vers le but. *Les maux qui nous oppriment*, dit saint Grégoire, *nous forcent d'aller vers lui.* Notre excellent Père sait combien la rapidité dans notre course importe à la victoire : il voit notre ennemi faisant briller sans cesse les plaisirs sous nos yeux, les semant sur les deux côtés du chemin pour qu'ils nous arrêtent avec leurs voix les plus douces; il sait notre paresse native, notre penchant à nous incliner vers ces voluptés traîtresses, à cueillir ces fleurs trompeuses offertes par la main des démons : que fait-il donc? Il menace, il frappe, il multiplie les craintes, les angoisses, il envoie les maladies, les guerres, les famines, les orages, il dessèche la source des richesses, il tue les amis les plus chers, il enlève tous les obstacles qui nous empêchent de bien courir. Et, certes, nous avons

[1] *Ps.* 118; *Jér.* 48.

plus besoin du fouet et de l'éperon qu'on ne se l'imagine dans le vulgaire. Pourquoi Jésus entrait-il dans Jérusalem monté sur l'ânesse ? Cette ânesse et son nourrisson désignaient, d'après les saints Pères, les Juifs et les Gentils que le Christ devait conduire avec les rênes de sa Providence, et pousser vers la Jérusalem des cieux avec l'éperon et le fouet de la calamité. Il pouvait désigner ces deux grandes familles des hommes par la mule ou le cheval, il choisit l'ânesse et son ânon comme leur symbole, pour afficher d'une manière plus frappante notre paresse de nature, le besoin de l'aiguillon, la nécessité du secours divin. Et, en vérité, telle est cette lenteur dans les choses spirituelles que nous ressemblons mieux encore à la tortue dans cette arène où nous devrions nous précipiter d'un élan si indomptable, si persévérant, si infatigable. Il ne faut pas, en effet, s'arrêter en chemin ; il ne suffit pas de courir bien pour un temps ; si l'on s'arrête au milieu ou à la fin de sa course, on a couru vainement ; Dieu irrité expulse de la carrière, et le cœur s'endurcit souvent à ce point qu'on n'éprouve jamais plus le désir de rentrer dans le sentier du salut. La persévérance est donc indispensable. Les cieux ne suspendent jamais leurs évolutions, car le monde, secoué sur ses bases, s'abîmerait dans une ruine lamentable. Il en est de la vie spirituelle comme des révolutions de la nature ; il faut que tout y suive son cours sous la menace de désastres peut-être irréparables. Pourquoi le grand-prêtre, à l'extrémité

supérieure de sa robe de pontife, portait-il comme une pomme de pin, sinon pour indiquer, par la couronne naturelle qui termine ce fruit des bois, que la fin couronne l'œuvre, et que tout, dans la vie humaine, doit tendre à mériter, comme sa propre récompense, la couronne de l'éternité ? *Sic igitur currite, ut comprehendatis : courez donc de la sorte, afin* de conquérir, *de saisir ce prix.*

Mais pourquoi ces mots, *ut comprehendatis*, afin que vous saisissiez ? La créature peut-elle saisir le Créateur comme avec la main, le contenir en elle-même ? Nous ne le saisirons pas dans l'immensité de son être, mais nous le saisirons en ce sens que nous en jouirons selon toute la capacité de notre âme. Nous le saisirons comme l'amphore, qui s'emplit de ses eaux, saisit la mer.

Nous savons maintenant ce qu'il faut faire pour bien courir ; mais que faut-il ne pas faire ?

Il faut imiter les prétendants au prix dans la carrière : nous abstenir de tout ce qui est nuisible à la course, d'autant plus que ceux-ci ne prétendent qu'à une couronne mortelle, tandis que nous espérons la couronne de l'immortalité.

C'est toujours le conseil de l'Apôtre : il continue la même comparaison pour rester plus clair et plus saisissable. Que font donc les prétendants au prix de la course ? Ils s'abstiennent de la fornication qui débilite les forces, des viandes tendres qui rendent les chairs trop délicates, des vêtements trop chauds qui énervent, du vin trop abondant qui attarde les

yeux, les pieds et l'esprit. Comme un ivrogne courrait avec succès au but, à l'extrême carrière ! Si ce but se dressait à l'orient, vous les verriez incliner peu à peu et se diriger bientôt vers l'occident. Imitons donc le coureur habile; lui n'aspire qu'à une couronne de verdure, et, pour mériter ce feuillage, il se prive de tous les plaisirs ; ne soyons pas moins généreux que le coureur antique, nous qui osons élever notre espoir jusqu'à Dieu. Je comprends la confusion immense qui couvrira la face des mauvais chrétiens au dernier jour, en présence de ces païens de la Grèce qui, pour un branchage de l'arbre de Vénus, ou de l'olivier de Minerve, ou du laurier d'Apollon, — les déesses et les dieux du lugubre abîme, — s'imposaient sans murmure toutes les privations évangéliques. Que leur servait ce myrte fané après quelques soleils, tandis que sous sa couronne de gloire l'âme se couvrira de fleurs immortelles ? Tout nous invite, d'ailleurs, à y songer sérieusement; la foudre gronde à l'horizon sombre, les peuples sont émus, l'Europe s'ébranle : que de calamités, peut-être, dans cet orage aux flancs noirs ! Que je redoute, si nous renouvelons les folies des saturnales anciennes, l'explosion des colères qu'il recèle ! Qui a détruit la Grèce, sinon les crimes que nous prodiguons dans ces jours ? Lisez saint Basile, saint Chrysostôme : c'était une terre perdue, patrie de l'ivresse chancelante, de la danse effrontée, de la luxure aux yeux hagards. Lisez saint Basile, saint Jérôme : c'était un peuple indifférent au milieu de

toutes les sectes pullulant à leur gré, sans entraves salutaires; il ne haïssait que Rome, la reine des nations fidèles, il grandissait peu à peu son patriarche, le dernier naguère des évêques, à la taille de notre souverain pontife, dans sa jalousie dévorante. Que fit alors Dieu ? Il donna pour maîtres à ce peuple buveur les Turcs destructeurs superstitieux de la vigne de Noé. Il donna pour roi à ce peuple danseur un sultan, tyran terrible, qui courbait jusqu'à terre les têtes gémissantes sous son joug. Il enleva la vraie foi à ce peuple tiède. Il soumit ce révolté à un imposteur, à Mahomet le faux prophète. Tel fut le sort des Grecs du bas-empire. Je ne voudrais pas vous prédire des infortunes pareilles, mais, je vous en conjure, ne provoquons pas le ciel. En fait d'ivresse, la Germanie est bien sœur de la Grèce, c'est évident. On commence tout avec le vin, on finit de même. Visitez quelqu'un, il vous salue avec la coupe et vous devez répondre avec la coupe. On ne sait pas honorer autrement les amis, on ne peut leur témoigner son affection qu'à table, et l'on ne sait les inviter à sa table que pour les congédier ivres-morts. Quels usages! Je bois deux ou trois fois dans mon repas, et je me sens bien d'esprit et de corps : vous me conviez à un festin, sans doute pour m'être agréable, et vous voulez que je vide dix coupes, que je ruine mon estomac en épuisant votre cave, et si je refuse vous entrez en colère ? Quelle sottise ! permettez-moi de l'appeler par son nom. La sobriété est mère de la

santé ; buvez pour éteindre votre soif ; peu suffit à la nature, la passion seule est insatiable.

On sait aussi que beaucoup viennent à Louvain pour prendre leurs grades, et s'occupent de passer maîtres dans la danse et aux salles d'armes. Combien pourraient répondre aux interrogations de leurs parents, une fois de retour dans la famille : J'ai appris à errer des nuits entières sur les places publiques, à combattre vaillamment contre les murailles avec l'épée ; je sais danser de mille façons ; je vide d'un trait mon flacon, et je dissipe dans une heure ma pension du mois. Science admirable, sans doute ! Que de maux, pourtant, elle enfante ! Si telle est la conduite des lumières futures des hommes, si telles sont les mœurs qu'ils pratiquent au sein de cette docte et pieuse cité, que fera le vulgaire, la foule ? Ils deviendront docteurs, magistrats, ils gouverneront leurs villes natales : qu'enseigneront-ils ? Ce qu'ils ont appris. Veillez, veillez, je vous conjure, vous à qui est commise la garde de la jeunesse, sur cette espérance ou cette ruine prochaine de la république des hommes.

Je ne dis rien de notre indifférence entre les hérésies qui pullulent et de notre dédain pour Rome ; ce qui se passe ici et dans les Flandres parle assez haut.

Ecoutez donc saint Paul : Courez droit, vite et bien, puis abstenez-vous de ce qui met obstacle à la course victorieuse. Qu'il serait beau pour vous de vivre saintement au milieu de la décadence de

ce temps! Certes, vous sauveriez Sodome de sa ruine, si vous offriez à Dieu les trois semaines suivantes en expiation des péchés de votre peuple. Cela serait plus salutaire que les exercices des saturnales. Imitez donc l'Eglise, rappelez-vous la faute première, revêtez les habits de deuil, faites pénitence, préparez-vous à la Quadragésime par la confusion, préparez-vous au jeûne par les larmes sur les fautes du passé. Que Jésus-Christ, le béni des siècles, vous l'accorde à tous.

SECOND SERMON.

La parabole de l'Evangile de ce jour a paru si obscure à Origène, qu'il avance que le Christ seul, qui la formula, pourrait l'expliquer comme il convient, et qu'il affirme que le Prophète a écrit du Sauveur pour cette unique similitude : *J'inclinerai mon oreille à la parabole, je découvrirai mes projets sur le psalterium. Je parlerai en parabole, je découvrirai les choses cachées dès la formation du monde* [1]. Qui doutera de l'autorité d'Origène en ces matières? Toutefois, malgré ces ténèbres épaisses, soit parce que le temps s'enfuit, soit parce que je suis sûr de votre intelligence, — car je ne m'adresse point à un auditoire vulgaire, — j'omettrai bien des détails, nécessaires en d'autres lieux, pour

[1] *Ps.* 48, 77; *Matth.* 13.

dire l'essentiel et tirer mes conclusions morales à votre profit.

Il semble d'abord que je doive déterminer avec diligence le but que voulait atteindre Dieu dans cette parabole [1]. Il faut considérer pour cela ce qui précède et ce qui suit. Pour avoir négligé ce détail, beaucoup se sont trompés dans leurs explications de l'Ecriture. Pourquoi, quand, à quelle occasion la parabole s'est-elle produite? Ces questions ne sont pas indifférentes et donnent la clef des difficultés principales. Nous en tiendrons compte.

Jésus voulait montrer, sous cette comparaison si gracieuse, que le sort des appelés dans le sein de l'Eglise est autrement heureux que le sort des Juifs sous l'ancienne loi : c'est *le fardeau léger*, c'est *le joug suave* mis en face de la domination lourde et pesante. Pierre avait demandé, au nom des apôtres, quelle serait leur récompense pour l'abandon qu'ils avaient fait du monde, et le Christ avait répondu qu'au jour de la gloire du Fils de l'homme, quand il jugerait la terre dans sa majesté, eux seraient assis sur douze siéges jugeant les douze tribus d'Israël : que celui qui renonce à ses biens et à sa famille recevra le centuple au ciel, et il avait terminé par ces paroles obscures : *Multi autem erunt primi novissimi, et novissimi primi.* Puis, pour rendre plus tangible cette doctrine, il exposa immédiatement notre parabole : *Le royaume des cieux ressemble à*

[1] La parabole du père de famille, en S. Matth. 20.

un père de famille, et ce qui suit en saint Matthieu, et il termina par ces mots : *Sic erunt novissimi primi et primi novissimi*, pour bien faire comprendre que la comparaison était le commentaire des paroles qui l'avaient précédée.

Le but de cette parabole est donc de montrer que les appelés sous le règne de l'Evangile, quoique à la dernière heure, ont été privilégiés de Dieu et mieux partagés que les pères de l'ancienne loi : qu'ils seront même les juges d'Israël. Jésus a exprimé ailleurs cette vérité : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez*, dit-il dans saint Luc ; *je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous avez entendu et ne l'ont point entendu. — Autre est celui qui sème, autre est celui qui moissonne*, ajoute-t-il dans saint Jean ; *je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas semé ; d'autres ont travaillé et vous êtes venus profiter de leurs travaux*. C'est donc entendu, la grâce de l'Evangile est un grand privilége en comparaison de la loi, voilà où tend la parabole [1].

C'est mon point de départ, et il me semble désormais que mon discours voit s'ouvrir un champ libre devant lui.

Jésus nous montre d'abord un père de famille aux enfants nombreux, diligent, juste et libéral. Voyez sa diligence : *il sort dès le premier matin*

[1] *S. Luc*, 10 ; *Jean*, 4.

afin de louer des ouvriers pour sa vigne. C'est bien le père de famille d'Aristote, le premier et le dernier debout, sortant lui-même pour les affaires de son ménage. Voyez sa justice : il paie exactement le salaire promis. Voyez sa libéralité : il donne aux derniers venus le prix des premiers engagés. Ce père de famille est Dieu évidemment. Dieu est le père à la postérité nombreuse, puisque trois familles d'êtres l'appellent de ce nom : races si diverses, si opposées, race des fils, race des affranchis et race des esclaves, dispersées dans les espaces immenses et séparées par d'infranchissables abîmes : les anges vivant heureux au ciel, les hommes mangeant leur pain à la sueur de leur front, les damnés gisant au fond de la brûlante géhenne; les fils buvant à la coupe de l'ambroisie et du nectar, les affranchis buvant à la coupe de l'amertume adoucie par quelques gouttes tombées du festin des cieux, les esclaves se rassasiant pour l'éternité du pain de la tribulation et de la boisson des larmes. Voilà les trois familles du Père céleste, desquelles l'Apôtre écrivait aux Philippiens : *Au nom de Jésus tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

Qu'a donc fait ce père à la nombreuse famille? *Il sortit dès le premier matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne.* Quoi? Dieu sortit? Et de quel lieu peut-il sortir? Où alla-t-il? N'a-t-il pas dit de lui-même : *Je remplis le ciel et la terre. — Le ciel est mon siége, la terre mon marchepied. — Je suis le Seigneur et je ne change pas. — Le changement n'ha-*

bite pas en moi, je ne connais pas *l'ombre* même des *vicissitudes*? De quel lieu sortait-il donc, lui qui ne se meut jamais et se trouve toujours en tout lieu? Constatez ici une métaphore familière aux saintes lettres. Dieu y est dit sortir quand il se manifeste et opère *ad extra*. Il opère dans la génération et les processions divines, mais éternellement en lui-même. Mais quand il construisit l'univers, quand il intervient dans son œuvre, on peut employer par opposition le langage dont il s'agit, parce que Dieu se produit alors aux yeux des êtres. Il sortit donc quand il créa le ciel et la terre, il sortit quand il ordonna à Noé de construire l'arche, il sortit quand il apparut sur la terre, il sortit quand il délivra son peuple de la servitude égyptienne [1].

Et pourquoi? *Afin de louer des ouvriers pour sa vigne*. Quelle est cette vigne? Quels sont ces ouvriers? L'Eglise est cette vigne; bien que toute la terre soit à Dieu, il a choisi, il cultive avec prédilection cette vigne bien-aimée dont nous aurions tant à dire si le temps l'eût permis. Les patriarches, les prophètes, les prêtres, les apôtres, les évêques, les prédicateurs, les pasteurs, les docteurs, ont été et sont, chacun à son heure, ces ouvriers gagés pour cultiver la terre choisie, pour la protéger contre les bêtes nuisibles: charge la plus noble, la plus excellente, la plus agréable au ciel et la plus utile à nous-mêmes. Dieu aime tant sa vigne que

[1] *Jér.* 23; *Is.* 66; *Malac.* 3; *Jac.* 1.

tout ce qu'il a fait dès le principe il semble l'avoir fait pour son avantage. C'est pourquoi ses coopérateurs doivent abandonner tout sans peine pour se consacrer comme lui tout entiers à son œuvre.

Si Dieu se fut adjoint l'homme ou l'ange dans la création du ciel, quel honneur pour cet ange ou cet homme? Pourquoi admirez-vous les puissants en miracles, sinon parce qu'ils sont les instruments du Créateur bouleversant ses lois par leur ministère? Quelle est donc la gloire des ouvriers de la vigne du Seigneur? Convertir l'homme perverti, réveiller l'âme qui s'endort, c'est, à coup sûr, une œuvre plus excellente que la création du monde et la résurrection d'un cadavre. Aussi quelle récompense attend ces ouvriers sublimes!

Ecoutez ce qui suit dans l'Evangile : *La convention étant faite d'un denier par jour, il envoya* les ouvriers *dans sa vigne*. Que signifie, croyez-vous, ce denier? C'est la félicité éternelle, c'est le Fils de Dieu lui-même, vu, possédé, aimé par les élus au ciel. Voyez : le denier porte l'image du prince qui gouverne, et le Verbe est *la splendeur de la gloire* et *la figure de la substance* de son Père. Le denier porte à l'entour de l'image une couronne de paroles, et le Fils de Dieu n'est pas seulement la figure, il est le Verbe de Dieu. Le denier a une forme ronde, où il n'y a ni fin ni commencement, le Fils n'a pas eu de commencement ni de fin. L'argent gouverne tout, et toute la terre est soumise au Christ. Voilà donc notre récompense, notre récompense infinie.

Et étant sorti vers la troisième heure, il aperçut d'autres ouvriers se tenant oisifs sur la place publique, et il leur dit : Allez, vous aussi, dans ma vigne. Dieu sortit cinq fois de la sorte, à la première heure, à la troisième, à la sixième, à la neuvième et à la onzième, en entendant par la première heure le lever du soleil, et son coucher par la dernière arrivée à la fin de sa course.

Il sortit donc cinq fois. Le monde compte, en effet, cinq âges, dans chacun desquels Dieu a envoyé des ouvriers nouveaux cultiver son champ choisi. Le premier comprend la première heure, la seconde et la troisième, d'Adam à Noé; le deuxième, de Noé à la vocation d'Abraham, la quatrième heure, la cinquième et la sixième; le troisième, la septième heure, la huitième et la neuvième, d'Abraham à Moïse; le quatrième, la dixième et la onzième, de Moïse au Christ; et le cinquième s'écoule du Christ au dernier jugement. Or Adam, Seth, Enoch furent les ouvriers de la première heure; Noé, Sem, Melchisédech les ouvriers de la troisième heure, Abraham et les patriarches ceux de la sixième, Moïse et les prophètes ceux de la neuvième, les apôtres, enfin, et leurs successeurs sont les ouvriers de la onzième heure. C'est ce qu'a dit saint Augustin dans ce passage : *Dieu fait apparaître çà et là quelques ministres d'élite, dans les âges divers, après un certain laps de siècles, dans des lieux différents, selon qu'il le juge plus utile.*

Que nous soyons maintenant dans le dernier âge,

tout près du couchant du soleil, saint Jean l'atteste en ces termes : *Mes petits enfants, voici la dernière heure ;* saint Paul le confirme dans ce passage : *Toutes ces choses leur apparaissaient sous des images : elles ont été écrites pour notre enseignement, à nous les vivants de la fin des siècles ;* saint Pierre, enfin, le proclame dans ces lignes : *Vous avez été rachetés... par le sang précieux du Christ, l'agneau immaculé.... réservé à cette immolation dès avant l'origine du monde, et manifesté pour vous dans le dernier âge* [1].

Nous ne devons pas nous étonner si cette longue suite de siècles est appelée dans l'Evangile un jour, si ces âges, qui se les partagent, sont comparés à quelques heures de cette journée évangélique. Si l'homme ne tient pas de compte de l'instant qui s'échappe parce qu'il vit quelques années, quel compte Dieu tiendra-t-il des siècles, lui qui vit l'éternité ; qu'est-ce que le temps devant sa face, sinon un jour rapide, qu'est-ce que les âges divers de ce temps fugitif, sinon les heures légères de ce jour qui s'envole ? *Mille années devant* Dieu *sont comme le jour d'hier qui s'est évanoui* [2].

Si tel est le temps devant Dieu, pourquoi tant de fatigues chez les hommes après la richesse et la gloire ? Méprisons, je vous conjure, méprisons ces jeux d'enfant, — car où trouver un nom assez léger pour ces choses légères ? — et regardons l'é-

[1] 1. *Jean*, 2 ; 1. *Cor.* 10 ; 1. *Pierre* 1. — [2] *Ps.* 89.

ternité. Dieu nous appelle de la place publique dans sa vigne : ne faisons pas les sourds, ne croyons pas qu'il s'agisse de nous arracher au repos pour accepter un dur labeur. Il faut travailler toujours, que ce soit sur la place publique ou dans la vigne du Seigneur. Le labeur du forum est inutile, vain, gros de labeurs plus pénibles, voilà tout; tandis que le labeur de la vigne choisie produit les récompenses éternelles. Ecoutez les paroles de Dieu aux ouvriers qu'il convoque : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai. — Et comment nous soulagerez-vous, Seigneur? — Imposez mon joug* sur vos têtes, *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est suave et mon fardeau léger* [1]. Il ne s'agit donc point de s'imposer un travail, mais seulement d'en changer, de renoncer aux travaux infructueux pour les travaux qui rapportent. Le mot grec αγορα, traduit en latin par *forum*, la place publique, signifie proprement le rendez-vous des marchands, le lieu du commerce; cette signification n'est pas indifférente : la vie humaine, a dit Pythagore avec raison, est semblable à un immense négoce. De même que, dans ces rendez-vous du commerce, ceux-ci étalent leurs marchandises comme des piéges tendus à l'argent de l'acheteur, ceux-là parcourent la foule, prestidigitateurs habiles, chanteurs hardis, attirant les oi-

[1] *Matth.* 11.

seaux par leurs accents, en faisant du négoce à leur manière; tous prodiguant le mensonge, multipliant les ruses, les tromperies, la fraude, reine de ces lieux, à travers les rangs pressés, en tumulte, mugissant comme une mer troublée : de même, les démons, marchands pleins d'artifice, ont planté leurs tentes au milieu du forum du monde, étalant aux yeux les voluptés, les richesses, les honneurs, piéges pervers où le charnel, l'avare et l'ambitieux tombent pêle-mêle. *Tout ce qui est dans le monde*, crie l'Evangéliste, *est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*[1]. *La concupiscence de la chair*, qu'achèterait-elle dans ce trafic désastreux, sinon les voluptés des sens? *La concupiscence des yeux*, que convoiterait-elle au milieu de cet étalage infernal, sinon les robes splendides, les domaines, les trésors; la concupiscence des yeux, métaphore si parlante de l'avarice sordide, parcimonieuse, amaigrie, ne vivant que par les yeux? *L'orgueil de la vie*, que rêverait-il à tous ces bruits menteurs de renom et de gloire, sinon la splendeur de la puissance? Voluptueux, avares, ambitieux se croisent donc, se recroisent dans cette foire infernale; l'un vend, l'autre achète; celui-ci chante, celui-là s'irrite, le tumulte croît sous la passion qui pousse, sous la fraude qui gouverne; ces marchands sont d'habiles trompeurs : on croit acheter de l'or, ce n'est qu'un noir charbon, des

1. *Jean*, 2.

fleurs, ce sont de cruelles épines, des plaisirs, c'est de l'amertume. Avez-vous vu quelquefois des enfants penchés sur les marais où la grenouille coasse? Ces petits pêcheurs jettent au bout d'une ligne la peau d'une grenouille comme un appât à ses sœurs; beaucoup accourent au festin, et la plus véloce avale l'appât perfide. Pendant qu'elle cherche vainement à le broyer, l'enfant l'amène sur le bord, l'enlève, arrache violemment de son sein la peau traîtresse qui va faire dans le marais d'autres victimes. Voilà, en vérité, la conduite des démons envers les hommes dans le monde. Nous sommes presque tous les victimes des mêmes tentations, des mêmes supercheries. Certes, Satan est habile, et pourtant il n'a besoin que de jeter toujours le même appât à ces stupides grenouilles qui coassent dans le marais de la terre. Combien ont passé dans Louvain pour vaquer aux études? Combien y passeront encore? Et cela, pour tâcher d'acquérir, d'acheter ces honneurs que l'enfer offre aux mondains. Ils ont été riches, fameux, soit : mais ont-ils pu retenir cette fortune, cette gloire? A peine jouissaient-ils de leur capture que la mort la leur enlevait soudain, et la rendait à Satan qui la jetait de nouveau sous les yeux des autres hommes. Les dupés se sont succédés de la sorte et se succèdent encore. Consultez les testaments de vos aïeux, ils disent tous : je laisse ceci à mon épouse, cela à mes enfants, cette part à mes amis; aucun ne dit : j'emporte cette autre avec moi. Demandez à vos domaines, à vos ruis-

seaux, à vos forêts, quels ont été leurs noms divers à travers les âges, et ils vous répondront par les noms de milliers de morts. Pourquoi ? sinon parce que les hommes ressemblent à l'habitante étourdie des marais, et se laissent tous prendre au même appât. Voyez les pontificats, voyez les empires, un évêque s'asseyait hier sur ce siége, c'est un autre aujourd'hui, et celui-ci mourra demain pour céder la place à un troisième. C'est ainsi que, tandis que le siége demeure, que l'appât reste le même, les hommes passent et s'en vont aborder nus aux plages éternelles.

Voilà le lieu maudit, la foire infernale où le Christ descendit disant : *Pourquoi restez-vous ici, oisifs tout le jour?* Fuyez, fuyez ce forum homicide, *allez dans ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste.* Ne vaudra-t-il pas mieux recevoir un fructueux salaire que de rester dans un monde où vous perdez vos âmes? *Car que vous servira de gagner l'univers au détriment de votre salut?* Bienheureuses les oreilles qui entendent ces paroles ! Bienheureux les cœurs qui s'en pénètrent! Puisqu'il faut travailler rudement dans cette vallée des misères, bienheureux les ouvriers de la vigne du Seigneur[1] !

SECOND POINT.

Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son procureur, appelle les ouvriers, et paie

[1] *Matth.* 20, 16.

leur salaire, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers.

Nous avons parlé jusqu'ici de la vocation au travail, il nous reste à parler de la vocation à la récompense.

Le Christ, Dieu par nature, est le procureur de son Père comme homme : procureur fidèle, qui ne trompe pas, procureur prudent, qui ne se laisse pas tromper. C'est donc lui qui appellera les ouvriers de la vigne, le moment de la récompense venu, quand il dira : *Levez-vous, ô morts, venez au jugement.* Alors *tous ceux qui gisent dans les sépulcres entendront sa voix et se lèveront, les bons* pour être glorifiés, *les mauvais* pour être jugés[1].

Beaucoup, dans le temps, refusent d'entendre la voix qui les convie à travailler dans la vigne du Seigneur. Que personne ne s'abuse : les appelés à la récompense seront ceux-là seuls qui auront accepté ce labeur.

Appelle mes ouvriers, dit en effet Dieu, et *paie leur salaire, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers.* Mais pourquoi commencer de la sorte ? C'est pour montrer l'excellence de notre privilége, à nous chrétiens, les élus de la grâce. Nous sommes venus les derniers et nous occuperons les premières places. Quoique tous les justes doivent recevoir le denier promis, à ces paroles : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a*

[1] *Jean*, 5.

été préparé dès l'origine du monde, cependant ceux qui auront le moins attendu paraîtront récompensés les premiers, puisqu'ils ne sont venus qu'à la dernière heure.

Mais écoutons quelle sera cette récompense : *Lorsque ceux qui étaient venus vers la onzième heure se présentèrent, ils reçurent un denier chacun ; les premiers se présentant à leur tour, pensaient qu'ils recevraient davantage, mais ils ne reçurent que ce même salaire, et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille, ils disaient : ceux-ci ont travaillé une heure, et vous les avez faits nos égaux, à nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur.* Je ne puis que jeter quelques lueurs sur ces obscurités.

Je me demande d'abord pourquoi chaque ouvrier semble recevoir la même récompense ? Cela veut-il dire que tous seront égaux en gloire ? Non, cela veut dire simplement que tous obtiendront la vie éternelle et seront égaux à ce point de vue, que tous posséderont le Christ comme la source unique de leur félicité, comme tous les oiseaux voient le soleil, quoique l'aigle le contemple à des hauteurs inconnues de la plupart, comme tous les guerriers manient le glaive, quoiqu'avec une vigueur inégale. De cette inégalité ne naîtront point les murmures, puisque chacun possède selon sa capacité et ses désirs. Le nain, revêtu de pourpre, ne saurait se plaindre qu'un géant, revêtu de la même étoffe précieuse, possède un plus ample manteau.

Chacun jouira dans la mesure de ses mérites et de ses forces.

S'il y a murmure parmi les ouvriers de la vigne, d'où pourront donc naître ces murmures? Je préfère et j'expose ici l'opinion de saint Chrysostôme. Il avance que si, dans la parabole, le principal tend à signifier une vérité chrétienne, les accessoires, les détails n'ont pas toujours cette importance et ne jouent que le rôle de décors ou de transition. Ainsi, dans notre parabole, le Christ a feint que les patriarches et les prophètes se plaindraient, pour prendre occasion de faire ressortir l'immensité de notre privilége. Cela veut dire en quelque sorte : Voyez votre sort : si les murmures pouvaient se produire aux cieux, mes patriarches, mes justes de la loi ancienne murmureraient, seraient jaloux de votre bonheur.

Mais, dira quelqu'un, ou les ouvriers de la première heure mentent, ou vraiment ils ont plus travaillé que les ouvriers de la onzième? Or, s'ils ont supporté à eux seuls le poids de la chaleur et du jour, ils peuvent s'en vanter à bon droit. Ils ne mentent point, cela est sûr, mais l'Ecriture non plus, quand elle affirme que *celui qui sème peu, moissonnera peu,* et que Dieu *rendra à chacun selon ses œuvres.* Redoublez d'attention, et portons la lumière au cœur même de ces ténèbres.

Les apôtres, les docteurs, les martyrs, les vierges, les anachorètes, tous les ouvriers de la onzième heure, ont accompli pour le Christ des œuvres au-

trement grandioses, autrement héroïques que les ouvriers de la première. Quelle plus pénible vie que la vie de l'érème ? Quoi de plus excellent que la chasteté ? Quoi de plus glorieux que les combats de l'arène ? Quoi de plus puissant et de plus épineux à la fois que la science ? Que dirai-je des chefs de cette noble milice, dont les pas ont mesuré le monde en quelques jours, et foulé triomphalement les contrées les plus lointaines ? Qui songeait à cette conquête parmi les patriarches ? Où sont les martyrs et les vierges, et les docteurs et les moines de la loi mosaïque ? Est-il donc si étrange que les derniers reçoivent le salaire de leurs aînés ?

Et cependant il est vrai de dire en un sens que les ouvriers de la première heure ont travaillé davantage ; car ils ne possédaient pas la joie, fruit de la descente de l'Esprit saint, qui fit accepter aux apôtres comme un fardeau léger les plus rudes croix. Tel est notre mystérieux privilége : nous travaillons moins, et nous accomplissons de plus grandes œuvres, car la grâce opère en nous et par nous. *J'ai travaillé plus que tous ceux-ci,* disait saint Paul, *non pas moi, il est vrai, mais la grâce de Dieu avec moi.*

Je trouve dans l'ancien Testament une bien gracieuse figure de ce privilége des chrétiens. Je compare la loi juive et la loi du Christ à ces deux Israélites portant un cep monstrueux, tout chargé de raisins, comme témoignage de la fertilité de la terre qu'ils venaient d'explorer par les ordres de

Moyse. L'un et l'autre portaient le fardeau, mais avec une fortune diverse. Celui qui marchait le premier supportait la chaleur, celui qui venait à sa suite était protégé contre le soleil par les rameaux du cep fécond, il étanchait sa soif aux grappes pendantes, c'était pour lui un poids léger que cette vigne ombragée et fertile, qui abrégeait la route et voilait le jour. Son compagnon n'était pas aussi bien partagé; non-seulement il supportait la chaleur, mais la faim, mais la fatigue : il ne sentait de son fardeau que le poids, il en ignorait les douceurs. Voilà, dis-je, l'ancien et le nouveau Testament. Il vous est facile d'appliquer vous-mêmes la comparaison. Toute la différence entre les deux âges est donc exprimée par ce mot seul : nous vivons sous la loi de grâce. Que pourrait dire le Juif? *Votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon*, répondrais-je avec le Seigneur? La libéralité n'est pas l'injustice. Il a plu à Dieu de nous accorder une grâce plus abondante, qui pourrait s'en plaindre?

Les derniers seront donc de la sorte les premiers, et les premiers les derniers, car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Beaucoup sont appelés, dans chaque âge, dans chaque région, à travailler dans la vigne, à jouir ensuite du ciel, mais peu en comparaison sont appelés à jouir du privilége accordé aux ouvriers de la onzième heure. Que cela suffise à l'explication de notre parabole, et venons à nous-mêmes.

Je crains fort que le Seigneur ne puisse dire avec

raison, *que faites-vous ici, oisifs tout le jour*, à beaucoup parmi nous, qui ont été loués par le Maître de la vigne, et ont promis de travailler fortement. C'était un crime de se tenir oisivement sur le forum, qu'est-ce donc de se tenir ainsi dans l'église ? Vous êtes venus pour le travail, vous occupez la place d'un autre, et vous restez les bras croisés, regardant faire ! O combien mériteraient mieux le nom de parleurs que celui d'ouvriers ! Ne vous séduisez point vous-mêmes, les vrais travailleurs seront seuls récompensés, on n'entre pas au ciel pour avoir répété souvent, Seigneur, Seigneur. Que dirai-je de ceux qui travaillent dans la vigne pour eux-mêmes ? Est-ce que l'artisan, lié par vos gages, ne vous consacre pas la meilleure partie du jour ? Que font-ils donc ces amateurs de leur bien-être, qui s'imaginent travailler pour Dieu, quand ils se recherchent seuls ? Ils s'abusent et se récompensent dès ce monde.

Je ne suis ni pontife, ni pasteur, disent d'autres : la culture de la vigne ne m'a pas été confiée. Erreur : tous nous devons cultiver par la parole, ou l'exemple, en cultivant notre âme. Nous ne pouvons servir deux maîtres, travailler à notre salut, et aussi pour le monde : c'est impossible, en vous livrant à la grâce qui opère en vous, vous cultivez donc en même temps l'Eglise. Je crains donc, je crains beaucoup que nous, les premiers, ne devenions les derniers aux yeux du Seigneur, tandis que les derniers deviendront les premiers. Le faucon

est porté vivant sur le poing des princes, il se nourrit des chairs les plus délicates, mais on l'abandonne après sa mort dans les carrefours. La poule, au contraire, habite une étable tant qu'elle vit, et on la sert sur une vaisselle d'argent à la table de son maître, quand elle est morte. Craignons le sort de l'orgueilleux faucon, nous, les savants, les illustres dans les lettres, les familiers de Dieu par nos études sur ses attributs et sa nature; beaucoup parmi les obscurs, les ignorants, les inconnus nous seront préférés peut-être pour faire les délices du paradis. *Les ignorants surgissent*, dit Augustin, *et enlèvent le ciel, et nous, avec nos doctrines, nous sommes plongés dans l'abîme.* Voulez-vous éviter ce malheur, joignez à l'essor hardi du faucon l'humilité travailleuse de la poule, et vous serez de la sorte les premiers en grâce et en gloire. Que le Christ vous l'accorde !

LA SEXAGÉSIME.

L'épître de ce jour est très-belle, mais trop longue pour la demi-heure qui m'est accordée. J'en ai donc choisi les dernières sentences, qui me semblent les plus utiles. Les voici :

De crainte que la grandeur de mes révélations ne m'exalte, il m'a été donné l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan qui me soufflète. Aussi ai-je prié

trois fois Dieu pour qu'il m'en délivrât. Mais il a répondu : Ma grâce te suffit, la vertu se perfectionne dans la faiblesse. Je me glorifierai donc volontiers dans mes infirmités, pour que les dons du Christ habitent en moi[1].

Ces paroles expriment l'admirable économie de la providence conduisant ses élus au port. Comme le pilote habile qui leste sa nacelle pour l'assurer contre les fortes brises s'élevant soudain, mais qui la leste avec mesure de crainte qu'elle ne s'enfonce sous les eaux, ou ne puisse s'élancer hardiment sur les vagues amoncelées : Dieu a combiné sagement toutes choses pour mener à bon port la nacelle de notre âme. Deux périls la menacent comme les nacelles vulgaires : elle a à redouter de trop effleurer les flots, ou de trop se plonger dans la mer de ce monde. Elle surnage trop quand les consolations spirituelles abondent, quand elle est exposée à se croire meilleure qu'autrui, à être renversée par le vent de l'orgueil, dominateur de cette misérable région ; alors Dieu leste davantage la nacelle, il augmente les tentations, les luttes, il permet les chutes légères, *de crainte que la grandeur des révélations ne* nous *exalte, l'aiguillon de la chair* nous a été donné, *l'ange de Satan qui* nous *soufflète*. L'âme disparaît trop sous la vague, quand, pour ses épreuves multipliées, elle est tentée de désespoir, elle s'affaisse, elle devient pusillanime, elle grossit

[1] 2. *Cor.* 12.

le nombre de ses adversaires, ses luttes, et menace de décliner du faîte des vertus jusqu'à ces biens, ces plaisirs misérables qu'elle dédaignait naguère. Que fait alors Dieu ? Il relève l'âme, pauvre barque trop penchée, la console par des suavités spirituelles, lui promet le port tranquille : elle se redresse ainsi dans la bonne espérance, et répète avec le Prophète : *J'attendais celui qui m'a sauvé de la pusillanimité de l'esprit et de la tempête.* Mais examinons mon texte en détail [1].

De crainte que la grandeur des révélations. Qu'est-ce que révéler ? C'est découvrir les mystères secrets. Prenons un exemple. Si Dieu découvre à une âme ce que sera l'Eglise dans cent ans, et ce que seront devenues les hérésies, ce sera une révélation. De même, s'il découvre les pensées d'autrui, sa sainteté ou sa malice, ou le dernier mot d'un problème fortement agité dans le monde de la science.

Or, il peut révéler de trois manières : d'une manière sensible, comme autrefois par ses anges devenus visibles à Abraham, à Loth, à Jacob, à tant d'autres ; d'une manière symbolique, dans l'imagination, comme autrefois par les épis de Pharaon et la statue de Nabuchodonosor ; d'une manière purement intelligible, comme la plupart des révélations de Moïse. Cette dernière espèce est la plus sublime, selon saint Augustin, qui a appliqué cette triple distinction aux trois ciels dont parle ailleurs

[1] *Ps.* 54.

saint Paul. Saint Paul, en effet, a été honoré de ces trois espèces de révélations, de sorte qu'il pouvait bien parler de *la grandeur* de ses visions : sur la route de Damas, dans le sommeil où il vit le Macédonien qui l'appelait dans sa patrie, pendant cette navigation périlleuse dont il est parlé dans les Actes, dans son extase au troisième ciel, où il connut les secrets les plus cachés, sur la Trinité, sur le Christ et sur l'Eglise, dans cette extase si sublime où il contempla toute l'économie chrétienne à découvert : extase inénarrable pour laquelle seule il pouvait bien dire : *De crainte que la grandeur de mes révélations ne m'exalte, il m'a été donné l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan qui me soufflète.* Et je ne mentionne ici que les principales parmi les visions de l'Apôtre; il a acquis par ce moyen la science de toutes les Ecritures, toute la divine théologie; ce qu'il tenait de Gamaliel n'était qu'un alphabet grossier auprès de cette science infinie. C'est pourquoi il écrivait aux Galates : *Je vous manifeste l'Evangile prêché par moi, non d'après les hommes, car je ne l'ai appris d'aucun d'eux, je le tiens par révélation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Entre la science que Dieu donne et celle que les hommes enseignent, il y a la différence du jour à la nuit. Celle-ci est mesquine, obscure, pénible, ardue, pleine d'alliages impurs. Celle-là est toute sublime, toute transparente, tout à découvert, tout aimable. *Bienheureux celui que vous avez enseigné, Seigneur, et instruit de votre loi,* chantent les

Psaumes[1]. Telle était la sagesse du grand Antoine, ce réfutateur glorieux des philosophes illustres, qui ne possédait aucune teinture des lettres humaines. Telle était celle de saint François, à qui un docteur de son temps a rendu ce témoignage : *La science de ce Père plane en vérité au-dessus de la nue sur les ailes de l'aigle*, tandis que *la nôtre rampe péniblement, incertaine sur la terre.* Telle était celle de saint Benoît, de saint Thomas qui durent plus à leurs oraisons assidues qu'à leurs études opiniâtres. Je dis cela pour nos jeunes savants, afin de les prémunir contre la crainte de perdre pour la doctrine le temps qu'ils donnent à la prière. Ils avancent alors, à ce point de vue, loin de s'attarder. Ils progressent plus dans une heure, après avoir exposé leur âme aux rayons divins dans l'oraison, que les indévots dans une semaine. Mais revenons.

De crainte que la grandeur de mes révélations ne m'exalte. La révélation ne porte pas à l'orgueil, sans doute : les dons de Dieu par eux-mêmes tendent à rendre l'âme plus humble. Voyez les arbres : plus ils se chargent de fruits et plus ils se penchent. De même, plus les saints reçoivent de faveurs célestes, plus ils s'inclinent. Voyez la Vierge, Mère de Dieu, toute chargée des fruits divins, comme cet arbre fécond ploie profondément ses rameaux ! *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu,*

[1] *Ps.* 93.

mon salut, car il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante !

D'où vient donc que l'homme prend de l'orgueil à l'occasion des dons du ciel ?

De la corruption de la nature, toujours en quête de sa propre gloire, toujours prête à s'attribuer le bien qui se fait en elle. Elle dit toujours : *Nos lèvres parlent d'elles-mêmes, qui est notre Seigneur*[1] ? Mais notre bon Père, qui sait bien notre misère et notre cendre, remédie à ce mal invétéré par un remède tout-puissant, par la calamité. L'aiguillon de la chair, l'ange satanique nous rappelle sans cesse à notre bassesse : *Datus est mihi stimulus carnis, angelus Satanæ, qui me colaphizet.* Ces paroles renferment deux métaphores éloquentes. Le mot grec σκωλεφ, traduit ici par *stimulus*, signifie proprement un bâton très-aigu. Satan est donc comparé à ce bâton aigu : d'abord, parce que le père jette dans la flamme le bâton dont il a châtié ses fils, comme un bois inutile et aride, — tel est, en effet, les fonctions et le sort de Satan, de ses démons et des pervers ; — ensuite parce que Satan ne sait, comme le bâton, que frapper, blesser, nuire, quoique l'homme use de cet instrument pour le bien de celui qu'il maltraite en le forçant d'accélérer sa course. Dieu, en effet, connaît l'ange rebelle, il sait ses instincts pervers, ses haines implacables, ses efforts pour pousser dans le désespoir d'abord, dans la géhenne ensuite :

[1] *Ps.* 11.

qu'a-t-il fait? Il s'est dit en quelque sorte : Je pourrais bâillonner cette bête féroce, briser sa puissance, mais il vaut mieux que j'en use, à sa confusion, au profit de ceux-là mêmes qu'il poursuit. Tel a été le raisonnement admirable de notre Dieu. Il a laissé faire Satan, et, à la stupéfaction du maudit, il l'a forcé de travailler lui-même à la sanctification des élus; les effets de sa haine sont devenus des ruses de l'amour du Sauveur; comme l'art extrait des entrailles de la vipère un remède merveilleux contre ses morsures, l'art divin a extrait des tentations mêmes qui surgissent pour l'avantage de l'enfer le germe du mérite et de la gloire. Les fils de Jacob vendent, à l'instigation du démon, Joseph, leur frère, et Dieu se sert de ce marché fratricide pour illustrer Joseph. Saül poursuit David, et Dieu en prend occasion de rendre David plus célèbre. Les Juifs immolent le Christ sur un gibet infâme, et Dieu exalte cette passion, cette croix, et sur cette croix le Christ notre Seigneur et tous les hommes sauvés, rachetés par ce bois ignominieux. Que Satan soit confondu, que l'enfer se referme avec désespoir, que les cieux se rouvrent avec allégresse, que les anges descendent en chantant sur la terre qui tressaille : le déicide est devenu la ruine du maudit, l'espoir du genre humain, le pardon des bourreaux. Il en a été ainsi pour toutes les tentations semées sur les pas des martyrs, des vierges, de tous les saints : chaque épreuve est devenue pour eux comme un échelon vers le ciel et une bénédiction

pour leurs frères, ou, pour rester fidèle à une autre image de l'Apôtre, comme un aiguillon qui précipite la course vers le but dans la carrière : *Leurs infirmités se sont multipliées, et puis ils ont accéléré leur marche;* les maux qu'ils souffrirent les forcèrent en quelque sorte d'aller vers Dieu[1].

Mais, hélas! cet aiguillon si puissant sur les saints nous fait cabrer et reculer maintes fois, nous, pauvres guerriers de la milice chrétienne. Plus on frappe et éperonne les chevaux rétifs, plus ils rétrogradent; nous sommes trop souvent comme ces bêtes têtues, et, loin d'aller à Dieu par le chemin des épreuves, nous descendons dans l'abîme en prenant occasion de là pour accumuler les crimes.

L'autre métaphore est renfermée dans le mot *colaphizet*. La tentation est comparée au soufflet. Le soufflet donne plus de honte que de douleur; la tentation de même fait rougir les âmes chastes. Quelle rougeur couvrirait le front d'une épouse pudique sollicitée à l'adultère en face même de son époux? Voilà l'état de l'âme juste tentée par l'impudicité en présence même de son Jésus; elle ne voit que lui, elle ne désire que lui, et l'impudicité la tente! Elle appelle la pauvreté, et le démon de la richesse la fatigue! Elle veut être humble et l'orgueil la poursuit! Qu'est-ce que cela, sinon des soufflets qui affligent l'âme et la couvrent d'une si pénible rougeur qu'un saint Benoît se roulait sur

[1] *Ps.* 15.

les épines, un saint François s'enterrait dans la neige pour s'en délivrer, et que ce dernier disait que mieux valait à l'homme spirituel souffrir un froid de glace dans son corps que de sentir son esprit aux prises avec le moindre feu impur?

Que dirai-je donc de ces hommes, à l'âme effrontée comme une courtisanne, se délectant dans ces pensées loin de rougir, s'entretenant avec elles, les chantant, les parlant des yeux, suant, si j'ose parler ainsi, la luxure par tous les pores? Cette âme, certes, n'est pas l'épouse du Christ, mais la fiancée de Satan.

Mais quels remèdes employer contre ces soufflets de l'enfer? Ils sont nombreux, et plût au ciel que nous voulussions en user. Le meilleur c'est de rendre soufflet pour soufflet. Le démon soufflète, souffletez le démon. Et comment? De deux manières : par la mortification et par la prière. N'avez-vous pas lu dans Pallade ce que faisait un pieux anachorète dans les tentations impures? Il imposait à son corps des labeurs intolérables. Interrogé sur ce point : *vexo qui me vexat*, répondit-il. Le démon, en vérité, rougit devant les jeûnes, les cilices et les oraisons des saints. Saint Paul employait ce double remède; il châtiait son corps et le réduisait en servitude, et il pria trois fois le Seigneur de l'assister dans sa lutte. De plus, il nous apprend par là la persévérance, car il pria trois fois comme le Christ au jardin des oliviers : il nous enseigne par là que Dieu ne se fatigue pas de nous entendre; bien plus,

Dieu le désire pour nous réchauffer sous son aile. Voyez plutôt : il ne répond pas d'abord à l'Apôtre par une ruse toute paternelle. Quand vous désirez jouir de la compagnie d'un ami, vous le congédiez sans réponse pour le contraindre à revenir : Dieu agit de la sorte avec saint Paul pour jouir de nouveau de son entretien. Aussi le saint Apôtre revint-il trois fois à ses pieds. A la troisième Dieu répondit enfin pour ne pas le décourager et lui faire perdre l'espérance.

Et que répondit-il? Vous le savez, il lui promit simplement sa grâce. Il ne l'exauça pas dans les termes de sa demande, mais dans l'esprit qui la dictait; il ne lui accorda pas ce qui était exprimé dans ces termes, mais quelque chose de bien plus salutaire. Que voulait l'Apôtre? La gloire de son maître et le salut : Dieu l'exauçait en lui donnant sa grâce, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité, et la vertu procure la gloire divine. J'omets diverses explications des saints Pères sur ce passage et ceux qui précèdent, car le temps fuit et me presse de finir.

Comment donc la vertu se perfectionne-t-elle dans les infirmités? Elle se perfectionne en ce sens qu'on la fortifie avec plus de soin du côté où l'ennemi l'attaque avec plus d'acharnement. Dieu veut qu'un saint excelle dans la chasteté : que fait-il? Il permet les tentations impures. Il arrive en effet, qu'instruit par la tentation, ce saint devient plus attentif, plus vigilant, plus jaloux de sa pureté; il prévient le

démon en s'appliquant les divins remèdes. Et ainsi pour les autres vertus. Règle générale : on excelle surtout dans la vertu contre laquelle on a été le plus violemment tenté, comme on garde surtout dans une forteresse la partie des murs la plus menacée par l'ennemi.

L'Apôtre pouvait donc se glorifier en des infirmités qui produisaient des résultats si merveilleux. Telle est aussi la conduite du sage, il se réjouit quand le monde s'afflige, parce qu'il voit au-delà de l'épreuve, tandis que le mondain ne voit rien au-delà de la prospérité. Plus la calamité s'appesantit sur celui-là, plus il s'exalte, plus la prospérité s'éloigne de celui-ci, plus il s'affaisse. Ces résultats opposés d'une même cause donnent toute la distance qui sépare l'esprit de Dieu de l'esprit de Satan.

Suivez le chemin du sage, prenant peu de souci de ce que pense et dit le monde. Ne jugeait-il pas les apôtres les derniers des hommes, des insensés, eux les colonnes du temple, les trompettes de l'Esprit saint! Laissez parler les hommes, vous ne serez devant Dieu ni plus grand ni plus petit; les jugements humains sont faux et téméraires. Attachez-vous donc à être approuvés du Seigneur, à devenir parfaits, vous acquerrez la grâce en ce monde et la gloire dans l'autre, par le Christ notre Seigneur.

LA QUINQUAGÉSIME.

PREMIER SERMON.

Saint Paul, comme un sage médecin de l'âme, ne songe pas tant à guérir nos plaies diverses qu'à tarir la source même qui les produit et les conserve. Quelle est cette source de nos maladies morales, sinon cette ignorance, ou mieux, cet aveuglement obstiné et volontaire, en partie, qui ne veut pas voir où les vrais biens résident? Les biens de l'âme l'emportent sur les biens du corps, comme l'âme l'emporte elle-même sur le corps. Nous voyons cependant chaque jour des foules de tout âge, de toute condition, de tout sexe, oser tout pour ceux-ci, sans prendre souci de ceux-là. Une partie seule les recherche, mais quels biens? Ces biens inutiles, quand ils sont seuls, l'éloquence, la science, les lettres, biens plus apparents que réels, plus semblables à la fleur qu'au fruit. A peine si quelques-uns s'inquiètent de la charité, de l'humilité, de la chasteté, en un mot, de la vertu, le bien véritable, supérieur, sans lequel la science n'est qu'une fleur sans parfum, les lettres une vaine parure. Que de travaux pour s'initier aux langues diverses, pour devenir un jurisconsulte habile, un médecin connu, un philosophe renommé! Mais pour progresser en charité, pour avancer dans la vertu, peu se dérangent. Certes, si je vous demandais : désirez-vous

exceller dans la sagesse, tous répondraient, nous le désirons avec ardeur. Mais si je vous demandais : voulez-vous progresser dans l'amour de Dieu, combien répondraient, s'ils étaient francs, nous n'y avons jamais songé. Combien, d'autre part, veillent, usent leurs yeux à lire Aristote et Cicéron, Jérôme et Augustin, et ne pourraient se laisser convaincre de consacrer quelques instants à l'oraison pour échauffer leur cœur ! Pourtant la charité est cet or en feu qui achète le ciel.

Voulant donc guérir cette ignorance d'enfant qui préfère les fruits aux pierres précieuses, l'Apôtre nous montre aujourd'hui que rien, ni l'éloquence, ni la science, ni l'héroïsme ne peut se comparer au saint amour. Ecoutez avec quelle concision puissante il abaisse tout devant la charité qu'il grandit à mesure, et souvenez-vous que c'est Paul qui parle, Paul ravi jusqu'au troisième ciel, initié à tous les secrets de Dieu. *Quand j'excellerais dans toutes les langues humaines*, quand je parlerais le *langage des anges, je ne serais qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante, si je n'avais pas la charité.* Remarquez bien, il ne dit pas, quand j'excellerais dans la langue hébraïque ou grecque, mais dans toutes les langues, mais dans le langage même des anges, langage des esprits si agile à transmettre les pensées; quand je parlerais dans toutes ces langues savamment, avec grâce, avec efficacité, de manière à persuader sans effort, à frapper de stupeur et d'admiration, à paraître un dieu parmi les

hommes, je ne suis rien, cependant, je ne suis qu'une cymbale résonnante, si je suis sans amour[1].

Qu'est-ce qu'un airain qui résonne? Une monstruosité curieuse, sourde et loquace. Qui a jamais vu un sourd de naissance parlant? Ne serait-ce pas un prodige, un homme parlant sans cesse et n'entendant jamais rien? La cloche sourde et bruyante réalise le miracle : elle crie, elle appelle au sermon, aux armes, sans s'écouter elle-même, sans se comprendre, et descendre une seule fois à la prière qu'elle sonne. Or, croyez-vous que le prédicateur disert, mais glacé, qui parle à l'auditoire sans parler à son propre cœur, déclamant de la chaire comme la cloche du haut de la tour, ne ressemble pas à cet airain sourd et sonore? Il ne s'entend pas, il ne se comprend pas; il est semblable encore aux trompettes qui ne possèdent que la voix; c'est ce que disait autrefois Eschine à Démosthène : leur tube c'est tout leur corps, enlevez celui-là, celui-ci s'évanouit. Qu'est-ce encore qu'un airain qui résonne? Un sujet d'épouvante par son bruit, mais d'épouvante vaine, il ne répand que la poussière qui le recouvre; quand il lance son tonnerre, les murs restent debout, sans branler autour des villes fortes. Trouvez-vous que ceci n'est pas une autre image fidèle du prédicateur sans charité? Il frappe les oreilles avec l'air ébranlé, mais il ne renverse pas les tours du vice. Sans la charité, l'éloquence n'est rien.

[1] 1. *Cor.* 13.

Mais ce n'est pas assez, l'Apôtre ajoute : *Quand je serais prophète, que je connaîtrais les mystères et toute science, que je posséderais une foi à transporter les montagnes, je ne suis rien sans amour.*

Non-seulement l'éloquence n'est rien sans la charité, mais encore la science, mais la foi. Voyez comme l'Apôtre monte en soumettant tout à l'amour : c'est d'abord le don de prophétie, puis tous les mystères, puis toute la science divine et humaine, la science de Salomon et de Moyse, des prophètes et des anges, puis la foi la plus puissante; tout cela est mort si la charité ne l'anime. Comme cette gradation énergique fait bien ressortir la nécessité de cette incomparable vertu ! Imaginez un homme beau, robuste, couvert de pierres précieuses, de soie; un homme plus fort que Samson, plus sage que Salomon, plus gracieux qu'Absalon, plus heureux qu'Auguste; qu'est-ce que cet homme sans une âme ? Rien. C'est une statue plutôt qu'un homme, c'est moins encore qu'une statue, la statue se tient debout, l'homme sans âme gît sur le sol, il se corrompt, il tombe en poussière. Imaginez de même un homme doué de toutes les grâces, de toutes les puissances de l'esprit; qu'est-ce que cette âme magnifique sans l'amour de Dieu ? Rien. Comme le roi se reconnaît à sa pourpre, et non à l'or et à la soie : Dieu ne reconnaît les siens ni à la prophétie, ni à la science, ni à la foi sans œuvres; mais à ce vêtement nuptial, à cette pourpre de la charité dont le Christ nous a revêtus dans le baptême.

Si donc, et la foi, et la science des mystères, et l'éloquence ne sont rien sans la charité, que seront sans elle les biens terrestres? Vous dites, je suis d'une famille illustre, je possède tant de serviteurs, tant de coursiers, tant de parures, tant de bénéfices, tant de domaines, ma table est toujours splendide, je ne sers personne et suis mon maître. Et moi j'affirme avec assurance, que vous n'êtes rien, pas même un airain résonnant, si vous êtes sans l'amour. J'aime mieux être bouvier de quelque étable immonde que de sortir de vos aïeux, si la charité vit dans mon cœur. Le temps forme à peine un jour d'une vie qui doit être éternelle : qu'importe d'être noble et glorieux pendant ce premier de nos jours, s'il faut acheter à ce prix l'ignominie immortelle? Mieux vaut passer obscur sous ce premier soleil, puis resplendir au ciel. Les illustres de ce monde, les illustres sans la charité ressemblent à ces fruits rougissants, à la peau d'or et de velour, aux parfums exquis, mais sentant déjà au fond du cœur la morsure du ver qui ronge. L'obscur, au contraire, que la charité embrase, est semblable au fruit cuit sous la cendre, tout ridé, tout terni en apparence, mais en vérité très-sain et très-suave. Beaucoup donc brillent parmi les hommes comme les fruits dorés aux rameaux, qui, le temps de la récolte, le temps de la mort venu, dévoilent leur âme sordide, leur ver rongeur, et sont précipités dans la géhenne, loin de la table du Seigneur. D'autres au contraire se rencontrent, mendiants,

déguenillés comme Lazare, couverts d'ulcères, qui, la même époque venue, comme des fruits cuits à point sous la cendre de la pauvreté, au feu de la tribulation, seront transportés au festin céleste, car cette écorce rebutante recélait une âme pleine de vertus, pleine de charité, pleine de joie, pleine de paix, pleine de l'Esprit saint. Et les anges l'emportent, et ils l'entourent du miel de la gloire divine, pour qu'elle figure avec honneur à la table du grand roi. Voilà la félicité, le sort que la charité enfante et propose à notre ambition.

Que dirai-je encore ? *Quand je distribuerais mes biens aux pauvres*, continue saint Paul, *quand je me livrerais moi-même jusqu'à mourir dans les flammes, je ne suis rien sans l'amour*. La charité ne reconnaît donc de supérieure en aucun genre. Elle domine l'éloquence, la philosophie, la science divine, la foi, elle domine encore la charité humaine, sa sœur, et les œuvres héroïques. Donnez vos biens, tous vos biens aux indigents, donnez-vous vous-mêmes, immolez-vous, laissez-vous brûler sur le bûcher en feu pour vos frères : tout cela ne vous servira de rien sans la charité qui justifie : *l'hérétique peut mourir, en effet*, a dit saint Cyprien, *mais il ne peut être couronné, sa mort ne couronne pas sa foi, elle châtie sa perfidie*.

Mais, dira-t-on, puisqu'il en est ainsi, quand je serai en état de péché mortel, je m'abstiendrai de toute bonne œuvre. Gardez-vous de tirer cette conséquence désastreuse ; appliquez-vous plus que ja-

mais, au contraire, à accumuler les bonnes œuvres dans le fâcheux état du péché mortel. Ces œuvres, quoique sans mérite pour le ciel, plaident auprès de Dieu, et nous disposent à rentrer en grâce. C'est pourquoi Jean-Baptiste exhortait les hommes à produire de dignes fruits de pénitence, Daniel conseillait à un roi infidèle de racheter ses péchés par les aumônes, et le Seigneur adresse au pécheur ces avis par la bouche d'un prophète : *Purifiez-vous, soyez saints, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien; cherchez la justice, secourez l'opprimé..... Si vos péchés ont été comme le vermillon, ils blanchiront comme la neige.* En un mot, celui qui meurt sans la charité, meurt pour Satan, quels que soient le nombre et la qualité de ses œuvres; mais les bonnes œuvres, tant que le pécheur vit, peuvent beaucoup pour l'arracher au vice .

Mais qu'est-ce donc que la charité? quels en sont les signes? La philosophie n'en dit rien, cela ne m'étonne pas : Dieu en est le principe et la fin. L'homme peut acquérir les vertus morales, mais la charité ne peut venir que de Dieu; c'est son Esprit qui la répand dans les cœurs. C'est un vêtement précieux, œuvre des mains divines. Le libre arbitre, sans doute, excité et soutenu par la grâce, concourt à revêtir l'âme de ce vêtement splendide, quoi qu'en ait dit Luther; mais l'artisan de ce vêtement des

[1] *Dan.* 4; *Is.* 1; *Matth.* 3.

âmes justes, c'est Dieu : il ne le vend pas, il le donne : on ne saurait la payer son prix, cette plante étrangère à nos froides régions, cette plante enlevée au paradis, transportée dans la terre de nos cœurs par celui seul qui la fait germer aux champs éternels : cette plante si facile à se flétrir, car rien ne se fane vite comme les plantes exotiques.

Dieu en est donc le principe : il en est encore la fin. Voyez les autres vertus : la fin de la tempérance est de refréner la chair, la fin de la force est de modérer la colère, la fin de la miséricorde est de détruire la misère, la fin de la foi est la véracité divine, la fin de la religion est le culte du Seigneur, la fin de l'espérance est le bonheur éternel, la fin de la charité est Dieu lui-même. C'est lui qu'elle contemple, à lui qu'elle adhère, de lui qu'elle émane, à lui qu'elle s'envole, en lui qu'elle demeure éternellement. Et non-seulement elle est en lui, mais elle est lui-même, et fait des dieux de ceux en qui elle habite. Tout ce que touche le feu devient flamme : tout ce que touche l'amour de Dieu devient Dieu. Voyez quelle *charité nous a donnée le Père, nous sommes appelés les fils de Dieu, et nous les sommes.* Nous sommes devenus participants de la nature divine[1].

Quelque sublime qu'elle soit, cependant, la charité a ses signes sensibles, la patience, la bonté, la prudence, etc., la patience et la bonté surtout, en qui

[1] 1. *Jean*, 3 ; 2. *Pierre*, 1.

réside toute la perfection chrétienne : la patience qui fait supporter la persécution, la bonté qui fait rendre le bien pour le mal. Voulez-vous donc connaître si la charité habite en votre âme, voyez si elle est prête à tout souffrir pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Celui qui aime est prêt à tout pour conserver ce qu'il aime. Vous perdez un trésor : vous courez la cité, vous mettez en mouvement le hérault public : c'est que vous aimez l'or. Si vous aimez Dieu vous ne négligerez rien, de même, pour conserver son amitié. Que de tentations la charité a surmontées dans les saints ! Que de supplices, de tortures elle a vaincues ! Qui a fait descendre le Christ en ce monde, sinon l'amour ? Qui l'a fait affronter la passion et le calvaire, sinon l'amour ? Qui l'a cloué, lui plus fort que Samson, sur l'arbre de la croix, sinon les flèches de l'amour ? de l'amour fort comme la mort, indomptable comme l'enfer, aux feux inextinguibles, au milieu des plus grandes eaux de la tribulation : j'entends le vrai amour qui défie la nature entière de triompher de sa tendresse, la tribulation, la famine, l'angoisse, les dangers, la persécution, le glaive et le trépas : et pourquoi ? d'où lui vient cette force, cette patience ? *De celui qui nous a aimés*. C'est l'œuvre de la charité : rien ne séparera le vrai amant de cette charité tout aimable, rien, ni l'enfer, ni la terre, ni le ciel.

La patience et la bonté sont donc des signes certains que la charité réside dans l'âme qui les pos-

sède. Cela constaté, il s'agit d'avancer de plus en plus dans cette vertu. Tous, tant que vous êtes, disciples de la science, étudiants en théologie, ou en médecine, ou en philosophie, ou en jurisprudence, vous songez chaque jour comment vous deviendrez docteurs dans votre faculté. L'école du Christ c'est l'école de la charité. Celui qui progresse à cette école, c'est celui qui progresse dans cette vertu, qui, au dernier jugement, dans cette grande promotion des justes aux dignités des cieux, dans cet abaissement lamentable des pervers jusqu'aux profondeurs de l'abîme, répondra pertinemment, devant les anges, aux questions sur la charité. Voilà tant d'années que nous assistons aux leçons du Maître à ce sujet, et nous ne rougissons pas de notre indifférence à l'endroit de cet examen redoutable? Mais si la gloire ne nous émeut point, que la crainte nous alarme. Dieu ne récompensera pas seulement en ce jour, il frappera. Et ne frappe-t-il pas dès cette heure? Pourquoi tant d'apostats, ces calvinistes, ces anabaptistes, ces luthériens, catholiques hier encore; pourquoi, si ce n'est parce que le Maître indigné a chassé cette foule sans cœur de l'école divine? Songeons-y, songeons chaque jour comment nous pourrons devenir docteurs en charité dans les cieux, si nous ne voulons point être expulsés dès ce monde du nombre choisi des aspirants à la palme triomphante.

SECOND POINT.

Je me propose, dans cette partie de mon discours, d'expliquer pourquoi l'Eglise a choisi, pour aujourd'hui, l'épître de la charité. Cette explication, je l'espère, vous sera aussi agréable qu'utile.

Il est facile de répondre. Que de pervers, dans ces trois jours, dépouillent les hommes, les jeunes hommes surtout, du trésor de la charité! Aussi notre Mère, en larmes, nous propose-t-elle, dans l'évangile, la passion du Sauveur, et la méditation sur l'amour de Dieu, dans l'épître, pour nous faire comprendre avec quel soin nous devons veiller sur ce don précieux qui vaut la mort de celui qui nous a aimés jusqu'à la croix.

Mais quels sont ces pervers, ces larrons de la morale, pour nous garder de leurs embûches, ou les saisir et les attacher au gibet? Une courte parabole vous expliquera toutes choses. Une femme très-prudente possédait une fille si belle qu'elle ravissait tous les cœurs. La sollicitude de la mère grandissait avec la jeune fille : elle cherchait avec soin à celle-ci, devenue nubile, un mari sûr et fidèle. Sur ces entrefaites, il se présenta cinq frères, mais aux carrières et aux goûts divers : le premier était comédien, le cadet cuisinier, le troisième parfumeur, le quatrième musicien, et le cinquième peintre habile. Ces cinq frères s'empressaient autour de la mère pour faire valoir chacun les priviléges de son art, le comédien et le cuisinier surtout. Le comédien

disait : Je rendrai votre enfant si heureuse ! je la promènerai de cité en cité, et elle visitera les tavernes, les salles de danse, je lui promets toutes les délices de ma vie. Le cuisinier parlait ensuite : Je sais parfaire les mets les plus exquis, j'ai la clef des vins, et je garde en réserve la meilleure part du banquet : les cuisiniers qui laissent porter les flacons les plus fins sur la table des maîtres sont des sots : la morale est de mon seigneur. Votre fille sera donc fort tranquille avec moi, tout le jour ne sera pour elle qu'un festin continuel. Le parfumeur se présentait à sa suite : Ma maison est un bouquet de fleurs, aux aromes suaves, c'est un temple embaumé : où votre enfant serait-elle mieux que dans cette demeure où tout s'impreigne des plus douces odeurs ? Le musicien vantait, après ce dernier, son art en ces termes : Mon séjour résonne des accords les plus mélodieux, tantôt aux accents de la cythare, tantôt aux voix de l'orgue, tantôt aux bruits des chœurs : c'est un paradis que j'offre pour retraite à votre bien-aimée. Le peintre vint le dernier : Et qui, fit-il, conviendrait mieux à votre fille que moi ? Non-seulement je puis reproduire son image, la faire admirer de l'univers entier, mais je puis encore dérouler cet univers sous ses yeux, les prés dessinés avec leurs fleurs, les fleuves, les lacs et leurs poissons qui jouent sous les eaux, les mers émues, agitant les navires sur leurs crêtes, là des montagnes, ici des vallées, plus loin les grands bois, et les villes, et le ciel tantôt serein, tantôt

troublé, et les combats, et les fêtes, et la vie et la mort. Tout ce qu'elle désirera apparaîtra soudain sur ma toile. Puis les cinq frères se retirèrent. Il survint alors un député d'un grand roi : Mon seigneur et mon maître, dit-il, dont vous savez la puissance, possède un fils unique, sage, beau, son héritier universel. Celui-ci connaît, par la renommée, votre fille, pauvre et obscure, mais belle aussi, vierge et pure; il l'aime, et comme il s'inquiète peu de la richesse et de la noblesse, lui si noble et si riche, il demande votre fille en mariage. La mère appela alors son enfant, qui avait entendu ces entretiens divers d'un lieu secret, et lui exposa ces démarches successives. La jeune fille, un peu légère, semblait distraite et entraînée surtout par les danses promises. Mais sa prudente mère : Que te serviront les plaisirs, s'écria-t-elle? En ignores-tu les périls? Combien y ont goûté vierges pour en revenir courtisannes! Ne sais-tu plus qu'Hérodiade fit périr Jean-Baptiste, la lumière du monde, et que tombée dans une fissure de glace au milieu d'un fleuve, elle vit les glaçons se resserrer autour de sa gorge, et lui faire subir le cruel supplice du précurseur? Sa tête impure exécutait ensuite une danse infernale sur la surface glacée. Ne sais-tu pas que saint Ambroise proscrit la danse comme le partage des femmes adultères? Que ferais-tu donc avec ce comédien voluptueux? Que ferais-tu encore avec ce charnel qui parle sans cesse de banquet? Que gagneras-tu à ses festins, des douleurs, des maladies

cruelles? N'as-tu pas appris les tourments de la gourmandise dans l'enfer et le sort du mauvais riche dans les flammes? Le palais de cet homme était le siége des plus atroces tortures. Que te dirai-je de ces parfums odorants, de ces harmonies, de ces tableaux qu'on te promet avec tant de pompe? La musique s'échappe et ne laisse pas de trace, les odeurs s'envolent en débilitant les âmes, la peinture passe plus vite que ces fleurs qu'elle dessine. Epouse, crois-moi, ce fils de roi : près de lui tu posséderas en réalité les montagnes et les vallons, les lacs et les mers. Elle dit, et sa fille se rendit à ses prudents conseils. Le député retourna donc en toute hâte vers son maître, et les apprêts des fêtes nuptiales bientôt retentirent.

Mais il arriva que les saturnales survinrent pendant ces préparatifs : les cinq frères, suivis d'une escorte avinée, parcouraient sous le masque les rues et les carrefours; la jeune vierge entendit les instruments joyeux, elle ne put se contenir : fuyant sa demeure comme si le plancher brûlait ses pieds, elle sortit de sa chaste retraite à l'imitation de cette religieuse apostat, seul miracle de Luther, elle se fit un front de courtisanne et se mit à suivre la troupe enivrée. Qu'arriva-t-il? Son fiancé la prit en haine mortelle avec ses séducteurs.

Voilà ma parabole. Vous me comprenez déjà. Je m'explique cependant.

Cette mère prudente, c'est l'âme; cette fille légère, c'est la volonté, le cœur; ces cinq frères, ce

sont les sens. Le sens de la vue, le peintre ; le sens de l'ouïe, le musicien ; le sens de l'odorat, le parfumeur; le sens du goût, le cuisinier ; et le sens du toucher, le comédien. Voilà les larrons qui se promènent la nuit pour surprendre votre bien, de concert avec les esprits du noir Tartare : la fornication, l'ivresse, la gourmandise, la luxure et leur suite. Il est étrange comme tous ceux-ci ont de puissance sur notre pauvre volonté humaine, pour la détourner de son aimable fiancé, le Verbe, le Fils du Père éternel et le plus beau des enfants des hommes. L'envoyé, ce sont les écrivains sacrés qui répètent : Mon fils, donnez-moi votre cœur; je vous ai fiancé à un unique époux, vous devez offrir une vierge chaste au Christ. La volonté repousse d'abord facilement les tentations des sens sur les conseils de la raison ; cela s'est vu à Noël, dans l'Epiphanie, à la Purification. La communion, dans ces jours, a été comme les arrhes des célestes fiançailles. Mais, hélas! les saturnales surviennent, et *l'insensé change comme la lune*, la fille perdue s'échappe, vagabonde à la suite des larrons perfides, danse, boit, folâtre, et Dieu irrité moissonne largement parmi les victimes infortunées du démon. Certains ont été surpris dans ce temps par la mort dans leur ivresse, nous le savons. Où sont-ils à cette heure ? Je l'ignore, je sais seulement que les ivrognes ne posséderont pas le royaume de Dieu. Mais je ne puis caractériser comme il convient ces larrons des âmes,—ce que je ferais si volontiers, — car le temps fuit.

Je veux dire un mot seulement des danses, car je n'ignore point qu'à Louvain on enseigne cet exercice décoré du nom d'art, et que beaucoup ne le regardent point comme mauvais. Quant à moi, si la fornication et l'adultère sont le mal, je ne puis ne pas appeler mal ce qui y conduit. Job veut fermer ses yeux pour ne pas même songer à une vierge, et vous allez danser avec une vierge? En un mot, pour ne pas répéter ici ce que j'ai dit ailleurs, les saints Pères sont unanimes pour flétrir la danse. Les profanes mêmes pensent comme eux, Cicéron entre autres dans son discours pour Murena [1].

O infortunés! Dieu commence en ces jours l'anniversaire lugubre mais consolant de sa passion rédemptrice, l'évangile d'aujourd'hui vous le rappelle, l'Eglise gémit, les anges sont dans la stupeur, les démons dans l'épouvante, et vous seuls, ensevelis dans le sommeil et le vin, *vous ne considérez pas l'œuvre des mains de Dieu.* C'est *pourquoi l'enfer a dilaté l'ouverture de ses gouffres.* Oh que c'est horrible de tomber, pourtant, dans les mains du Dieu vivant, de boire pour l'éternité au calice de sa fureur! Vous ne pouvez renoncer à l'ivresse, à la fornication, à la danse : que ferez-vous donc dans cette patrie de l'éternelle horreur, dans ce puits hideux où la glace et le feu, la pluie et la sécheresse s'unissent dans un monstrueux accord pour torturer le damné!

[1] Cic. *pro Mur.*; Amb. l. 3, *de Virg.*; Jer. *cont. Helvid.*; Chrys. hom. 49, *in Matth.* 1, etc.

SECOND SERMON.

Deux motifs me décident à tenter aujourd'hui un genre de langage qui m'est peu familier, et à vous présenter l'Evangile de ce jour, non pas comme un épisode de l'histoire du Christ, mais comme une instructive parabole ; le premier, c'est que ce récit est clair par lui-même, le second, c'est que le sens spirituel que je lui prête me semble tout-à-fait opportun et propre à vous montrer la voie du salut. Voici ce récit : *Jésus amena ses douze disciples à l'écart et leur dit : Nous montons à Jérusalem où tout sera consommé, tout ce qui a été écrit par les prophètes sur le Fils de l'homme* [1].

Je veux d'abord vous rappeler un trait de l'ancien Testament qui sera à la fois, pour vous, un symbole et une explication préparatoire de mon thème.

Israël, fuyant sous la conduite de Moïse l'Egypte homicide à travers la mer Rouge desséchée, croyait rencontrer, au lieu d'un désert, des campagnes fertiles et verdoyantes. Mais cette terre de lait et de miel était loin encore et par-delà des solitudes désolées par la famine. Aussi Israël commença-t-il à regretter les oignons égyptiens, et songea même à regagner les lieux témoins de son ancienne servitude. Que fit Moïse pour conjurer le péril? Il envoya dans la Palestine des hommes choisis visiter cette

[1] *Luc*, 18.

terre promise, il leur ordonna d'en examiner diligemment les suaves produits, et d'en raconter avec profusion au retour les beautés et les avantages, afin qu'Israël s'émût à ces récits du désir de posséder ces contrées heureuses, malgré les fatigues du chemin. Les explorateurs allèrent donc où leur chef les envoyait, et après quarante jours ils racontaient les merveilles qu'ils avaient vues, ils montraient les fruits rares et savoureux de la Palestine aux Israélites altérés. Mais ils racontaient encore les dangers d'une pareille conquête, ils parlaient de ses villes fortes, de ses robustes laboureurs, de sa race de géants. Les désirs qu'ils avaient excités d'abord s'effacèrent de la sorte du cœur d'un grand nombre. Cependant malgré les séditieux, eux trépassés, le fils de Nun, successeur de Moïse, s'empara facilement de ces campagnes redoutables, et y établit la postérité d'Abraham.

Voilà mon symbole, voici son application.

Qui ignore que Pharaon c'est Satan, Moïse le Christ, l'Egypte le monde, la mer Rouge le baptême, la délivrance d'Israël la délivrance du genre humain? On quitte l'Egypte quand, lavé dans le baptême, on prend le chemin de la céleste Jérusalem. Mais après le baptême se déroule la vie, vaste désert, où la tribulation éprouve, où le démon tente : nous y entrons après notre régénération comme Jésus, après son baptême dans le Jourdain, alla dans la solitude où Satan chercha à le séduire. C'est une nécessité inévitable : *Tous ceux qui veulent vivre*

pieusement dans le Christ souffriront persécution, et il faudra qu'ils entrent *dans les cieux à travers des calamités sans nombre.*

Mais que fait la multitude, dans ce temps surtout? Elle récule devant cette nécessité inexorable, comme les Hébreux reculaient devant le désert, et non-seulement elle veut rétrograder vers l'Egypte, mais au premier obstacle elle y rétrograde. Israël y retourna par la pensée, elle y retourne par ses actes, en ayant l'air de la flétrir dans ses paroles. Qu'est-ce, en effet, que de succomber à la tentation la plus futile, de rechercher toutes les occasions opportunes du vice, de se parer par vanité, de s'adonner à l'ivresse, de soigner son corps, de négliger son âme, de scruter l'art et la science, d'interroger les révolutions des cieux en oubliant les principes élémentaires de la morale et du devoir, sinon renoncer à la terre promise pour revenir dans l'Egypte sensuelle? Que d'hommes s'épuisent à l'envi à composer leurs allures et leurs paroles pour gagner les bonnes grâces des puissants, et ne songent pas même à briser les liens de leur servage! Dieu, sachant bien ces funestes tendances de l'humanité déchue, a élevé ses prophètes, ses apôtres jusqu'à la contemplation des campagnes du ciel, il leur a ordonné de nous en redire les beautés et les grâces; son Christ même est descendu nous en raconter les merveilles. C'est David qui les affirme : *Que vos tabernacles sont aimés, Seigneur des vertus; mon âme défaille dans ses ardeurs sur le seuil éternel!* C'est Isaïe qui les

répète : *L'œil n'a point vu, ô Dieu! ce que vous avez préparé à ceux qui espèrent en vous.* C'est Baruch qui les chante : *O Israël! que la maison du Seigneur est majestueuse, que l'espace de ses possessions est immense!* C'est Tobie qui les proclame : *Les portes de Jérusalem sont de saphir... et ses murs de pierre précieuse. Une pierre blanche et pure pave les places publiques, et l'alleluia résonne dans ses chemins. Béni soit le Seigneur qui l'a exaltée pour y établir son empire dans les siècles des siècles!* C'est saint Paul qui les confirme : *Les souffrances de ce temps ne méritent pas la gloire future qui sera révélée en nous.* C'est enfin saint Jean qui sanctionne de la sorte ces témoignages divers : *Nous vous annonçons ce que nous avons entendu, vu de nos yeux et touché de nos mains.*

Et non-seulement les prophètes et les apôtres nous racontent les merveilles de la terre promise, ils en ont rapporté un fruit d'une suavité incomparable, le Christ sur sa croix. Quel est l'épilogue fidèle des psaumes, des prophètes, de l'Evangile, sinon Jésus et Jésus crucifié? David, le chef de ces explorateurs magnifiques, non-seulement nous montre ce fruit merveilleux, mais il nous invite à en goûter les douceurs : *Goûtez*, dit-il, *et voyez comme le Seigneur est suave.* Certes, ils le savent bien avec le Prophète-roi, les contemplateurs assidus du Calvaire. On peut comprendre par la suavité de ce fruit dans le désert, combien est belle et féconde la terre de promission. Si le Christ sur la croix, sans

éclat, sans forme, nourrit, éclaire, enflamme, charme si suavement l'âme de qui le contemple, que ne produira-t-il pas dans cette âme, du haut de son siége de gloire, et quand il s'abandonnera avec toutes ses grâces dans les bras de la charité !

Mais que répondirent les hommes à ces envoyés illustres? Voilà qu'ils racontent encore que les chemins de cette terre féconde sont escarpés, gardés par des ennemis forts et puissants, que, en outre, Jérusalem est assise sur les montagnes, entourée de fossés et de murailles, et ne livrant accès que par une porte étroite et abaissée. *Nous n'avons pas à lutter*, dit saint Paul, *contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les maîtres du monde ténébreux, contre les esprits mauvais du ciel :* leurs traits de feu volent et rayonnent comme la foudre. Voilà les bataillons qu'il nous faut vaincre, voilà les obstacles que nous devons franchir[1].

L'humanité s'effraya de ces dangers et rétrograda

[1] L'auteur rapporte ici un trait de la vie de saint Antoine. Un ange l'enleva en esprit, pendant son oraison, au ciel. Mais voici que des légions de démons se précipitaient sur son passage pour l'arrêter, incriminant tous ses actes depuis sa naissance. Le saint, grâce à son conducteur divin, peut cependant percer avec bien de la peine à travers cette foule ennemie. Toutefois, revenu à lui-même, il ne pouvait ni manger ni dormir au souvenir de cette effroyable lutte, figure de la lutte du chrétien qui veut s'efforcer vers le ciel. Si saint Antoine s'effrayait à ce souvenir, que ferons-nous, nous qui ne sommes pas des Antoines?

(*D'après l'auteur.*)

vers l'Égypte. Tel fut le sort de la gentilité et de beaucoup dans Israël. Telle fut la réponse des hommes aux explorateurs de la Palestine des cieux. Dieu alors songea à rappeler vers lui ces égarés loin de la vraie Jérusalem, il songea à faire paraître Josué qui devait être plus heureux que Moïse, et c'est cet envoyé nouveau qui nous dit aujourd'hui: *Voici que nous montons à Jérusalem.* Cela est dur aux charnels, mais il faut monter cependant pour parvenir à la sainte cité, et il faut affronter avec un grand cœur ses ennemis, il faut accepter les labeurs et les souffrances, ce n'est qu'ainsi qu'on parvient à la gloire. Vous ne ferez d'ailleurs qu'imiter votre chef : ne vous effrayez pas, ne soyez pas surpris au jour de vos épreuves, je vous les prédis d'avance en vous traçant ce tableau de ma passion prochaine : *Voici que nous montons à Jérusalem : tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme y sera consommé. Il sera livré en dérision aux Gentils, il sera flagellé, conspué, et après sa flagellation on le fera mourir, mais il ressuscitera le troisième jour.* Vous allez à Jérusalem, la cité de la paix et de la gloire, mais voilà ses chemins, je les parcourre le premier, suivez-moi, il n'est point d'autre accès, il vous faut conquérir la paix par la guerre, *les violents seuls conquièrent* les cieux. Telles sont les paroles de notre Josué avec leur commentaire le plus simple. Elles sont l'expression de la vérité ; car si le ciel et la terre passent, ces paroles sont immuables.

Que répondons-nous, nous chrétiens, à cet ensei-

gnement du Christ? Combien, imitant les fils de Ruben et de Gad, ne veulent pas franchir le Jourdain, et se contentent de quelques gras pâturages en deçà? Ce sont ceux-ci qui ne désirent que les biens de la terre; c'est à eux que le Seigneur réserve ces paroles au jour de la mort : *Souviens-toi, mon fils, que tu as reçu ton héritage pendant la vie.* Le vrai fidèle, en effet, passe par la voie de la tribulation, il monte à Jérusalem. Que de degrés abruptes sur cette pente rapide! Jésus est conspué, dédaigné, couvert d'épines et de lambeaux, et puis crucifié; Pierre s'étend sur une croix; Paul, en se courbant sous la porte humble et étroite, abandonne sa tête à l'ennemi; Bartholomée s'y déchire et délaisse sa peau sanglante; tous supportent à leur suite ou l'exil, ou la prison, ou les chaînes, ou l'ignominie. Que personne ne s'abuse : c'est que la vraie voie du ciel est la voie où ceux-ci cheminent. Cela est dur à comprendre; aussi les apôtres, hommes charnels encore, ne comprirent pas le Christ, comme ajoute saint Luc. Rien n'est plus difficile, en effet, aux hommes s'aimant eux-mêmes, que la doctrine des humiliations. On comprend le lait et le miel, la fertilité et les charmes de Jérusalem, mais on se perd dans ces luttes probables avec les Chananéens. Nous vantons tous les avantages de la calamité, nous récitons de belles tirades à sa gloire, mais quand elle frappe à notre porte nous faisons la sourde oreille. Nous disons alors : *Qu'il descende de la croix et nous le croirons.* Nous ne vous entendons pas bien, Sei-

gneur, descendez de ce gibet, parlez-nous de votre royaume, de votre béatitude, nous vous écouterons, nous vous comprendrons. Ce que vous dites de la chasteté, du pardon des injures, du jeûne, est trop obscur, *descendez, nous vous croirons.*

Cela n'est-il pas vrai? La vérité crie : ***Malheur à vous qui avez votre consolation dans ce siècle :*** qui lui prête l'oreille? Notre chef crie : ***Bienheureux les pauvres, les miséricordieux, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution pour la justice :*** qui le comprend? Ce sont des énigmes pour la foule.

Et non-seulement la plupart ne comprennent point, ils s'efforcent d'empêcher les autres de comprendre, comme les Hébreux voulaient lapider ceux de leur peuple qui désiraient braver le péril pour prendre possession d'un sol portant de si beaux fruits, comme quelques-uns voulaient arrêter les cris de l'aveugle répétant après Jésus : ***Fils de David, ayez pitié de moi.*** Qu'un aveugle d'esprit comprenne parmi nous son infirmité, prenne en dégoût les voluptés qu'il mendie sur le chemin, et crie au Christ: *Fils de David, ayez pitié de moi,* que de censeurs de sa conduite et de sa folie! Que d'aveugles obstinés lui vanteront de nouveau cette fortune qu'il méprise, ces honneurs qu'il dédaigne, ces plaisirs qu'il flétrit! Combien lui montrent le succès prêt à couronner ses précédents efforts pour arriver au faîte de la richesse et de la gloire! Et pourquoi? pour qu'il se taise! Mais l'aveugle, s'il est sage, criera d'autant plus qu'on veut plus fermer ses

lèvres : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Et le Fils de David l'entendra, et ce mendiant deviendra un noble soldat du Christ, il vaincra les Chananéens, il escaladera les rudes montagnes, il trônera dans Jérusalem conquise comme un vainqueur.

SECOND POINT.

J'ai fini ma tâche avant le temps. Que vous dirai-je pendant la demi-heure qui vous appartient encore? Et de quoi parlerai-je, sinon des bacchanales de ces jours? Cette fête, il est vrai, est inconnue au bréviaire, mais toute la terre la vénère. Elle est si solennelle qu'on ne peut la transférer, et qu'elle se célèbre à son jour. Je n'ai pas l'habitude, dans la chaire surtout, de mêler le plaisant au sévère. Cependant, puisqu'on peut recueillir quelques enseignements de ces choses légères, pourquoi pas, une fois dans l'année, tenir un langage moins austère dans une occasion si opportune? Faisons donc l'histoire de ces farces sacriléges.

Les bacchanales ont été célébrées dans le principe en Egypte. Orphée les apprit à la Grèce, dans Thèbes, il en enseigna les cérémonies et les rites, rites les plus anciens des célébrités païennes, puisque Orphée est comme le père de la théologie et de la poésie anciennes : il fut le contemporain des prophètes antérieurs aux Juges. Toute la Grèce commença donc bientôt à connaître les bacchanales. La superstition, gagnant de proche en proche, franchit les Alpes, envahit l'Italie, et pénétra jusque dans

Rome : elle régna enfin dans tout l'empire. Mais le sénat romain l'expulsa après un certain laps de temps du territoire de la cité de Romulus ; tous ces excès faisaient rougir cette assemblée fameuse.

Tel était l'état des choses quand Jésus naquit et vint faire pâlir et dissiper les vieilles erreurs. Les apôtres, après lui, proscrivirent les idoles, prêchèrent contre les bacchanales et en bannirent les usages comme contraires à la sobriété et à l'intégrité chrétiennes. Bacchus, aux bruits de cette guerre apostolique, céda prudemment pour un temps; il s'enfuit loin des limites de l'empire nouveau, dans je ne sais quel antre obscur. Puis, après quelques années, quand son nom et ses fêtes étaient presque oubliés, il commença à hasarder sa tête hors de sa retraite. Il apprit des démons accourus que les chrétiens ne songeaient plus qu'à agrandir et à orner l'Eglise bien assise désormais. Il envoya alors certains esprits de l'air, pleins de sagacité et d'astuce, quelques jours avant la Quadragésime, pour concerter avec les tièdes parmi les croyants la résurrection des bacchanales. Les députés se glissèrent, en effet, dans la foule, secrètement, car ils n'auraient osé se découvrir dès l'abord; ils observèrent, ils aperçurent dans la plèbe chrétienne des hommes peu tempérants, amateurs des banquets et du vin ; c'est à eux qu'ils s'ouvrirent, mais dans la nuit, furtivement, en murmurant à leurs oreilles ces paroles traîtresses : Le temps de la Quadragésime approche, temps de tristesse et de deuil;

il faudra jeûner, se mortifier, habiter dans les temples : pourquoi ne pas se réjouir un peu en prévision de ces jours lugubres? Vous êtes des hommes, enfin, et il faudrait être de fer pour supporter continuellement cette vie triste et amère. Au départ d'un ami, on le fête : vous allez renoncer aux soins de votre corps, pourquoi ne pas lui accorder quelques douceurs? Tels étaient leurs doux murmures. On les écouta volontiers; les députés infernaux le comprirent, ils s'avancèrent alors un peu plus : Bacchus, notre roi, dirent-ils, nous envoie vers vous dans sa pitié pour vos peines; injurié, banni par vous, il pardonne, il ne vous demande que de lui consacrer les jours qui précèdent la Quadragésime. Cette demande parut non-seulement juste, mais convenable.

On n'attendit point licence de l'évêque, on ne consulta point les sages, on rétablit les bacchanales, mais avec mesure dans le principe; on ne s'enivrait pas, on ne courait pas toute la nuit en dansant; on se réjouissait honnêtement. La chose ne semblait donc pas outre-passer les bornes d'un relâchement permis. Mais la célébrité, simple d'abord, devint demi-double, puis double, et elle porta bientôt octave; ce fut une solennité véritable, moins les jeûnes et les oraisons. Il n'est pas d'homme à cette heure qui ne la chôme comme il convient. C'est un temps de folie qui provoque la dérision même des Turcs; on mange jusqu'au vomissement, on se précipite par les rues comme les bacchantes. C'est infâme.

Voilà l'historique des bacchanales : qu'était-ce maintenant que celui dont elles tirent leur nom? J'aurais beaucoup à dire à ce sujet, mais je saurai me borner aux traits principaux que les citoyens de Louvain honorent en lui.

Il est un poisson, dit Aristote, dont le cœur est enfoui dans les entrailles : le comique Epicharme l'appelait spirituellement τετραπους λογαστρος : c'est l'ονος des Grecs et notre âne marin. Clément d'Alexandrie lui compare les adorateurs de Bacchus : si la comparaison est juste, il est juste de croire que Bacchus, leur chef, lui ressemble entre tous. Bacchus et les siens sont donc paresseux, lents, dormeurs, et plus susceptibles d'obéir au bâton qu'aux conseils par la raison que j'ai dite. Il est temps d'agir, crient les prédicateurs, le chemin pour aller au ciel se prolonge, et la vie est courte, nous arriverons trop tard, peut-être, à la porte céleste; mais l'âne n'entend point, et pourtant il a des oreilles longues : il ne pense à rien qu'à rassasier ses bas instincts; son ventre c'est son dieu. Donnez-lui de l'avoine, il hennit joyeusement, il dresse les oreilles. Ce qui intéresse son estomac touche seul à son cœur; il le comprend.

Vous admirez, sans aucun doute, la nature de cet être monstrueux. Non-seulement il a le cœur dans ses entrailles, mais il est doué d'un tempérament tel qu'il passe impunément les nuits à la danse ou sur les places publiques, exposé à toutes les injures de l'air. Il ne se lèvera pas, au contraire,

avant midi, s'il lui a fallu visiter quelque malade la veille, sa tête est lourde et brisée. En un mot, au rebours des ordonnances des médecins, il mange et tombe dans la crapule pour fortifier sa santé, et se garde du jeûne et de la diète comme d'un régime dangereux. Il se garde bien encore de mettre de l'eau dans son vin, il ne veut point gâter les créations de Dieu, ce serait un crime pour lui, tandis que l'ivresse l'est pour les vrais chrétiens. Personne ne redoute plus le feu qu'il ne redoute ce liquide primitif. Détaillons un peu sa manière de vivre, autant, du moins, qu'elle m'est connue par certains qui l'ont fréquenté.

Il ne se lève jamais qu'après le soleil. Quelques-uns l'attribueront à la paresse, c'est, me semble, une mesure d'économie : il n'use pas, de la sorte, trop d'huile dans sa lampe. C'est, il est vrai, deux ou trois heures après le grand soleil qu'il se décide à quitter son lit de plumes ; mais cela vient de ce que la densité de la nue lui voile le jour, ou bien de ce que l'horloge déraisonne et sonne les heures à rebours. Une fois levé, ou il flane par les rues de la ville, ou il s'exerce à quelque jeu de paume pour pouvoir combattre vaillamment à table contre les perdrix et les lièvres. Cela fait, il prend son repas, il ne le prend jamais seul, et sa première parole est celle-ci : Voyez à ce que les coupes soient toujours pleines. Mais ici je me sens accablé sous le poids des plats accumulés, je me sens abasourdi aux bruits de tous les vases qui surchargent cette table, et je

m'avoue incapable d'exposer comme il convient l'ordonnance de ce repas. Mais je sais ce que je ferai, je laisserai parler à ma place saint Basile dont voici la description fidèle. Et encore je le cite dans son texte même, car ma plume ne pourrait rendre honnêtement ce luxe de détails et cette énergie d'expression que supporte si admirablement sa phrase latine. « Incipiente die, Symposii sui variis tapetibus ac floribus aulas exornant, studiumque suum ac diligentiam in poculorum apparatu ostentant, ad perfrigerandum vinum craterasque ac phialas velut in pompa aliqua ac conventu publico ponentes, ut vasorum diversitas satietatem ipsis suffuretur, et poculorum alternatio ac permutatio longam ipsis ad potandum immorationem inducat. Accedunt ad hæc quidem symposiarchæ et vino fundendo præfecti ac architriclini, et ordo in confusione et dispositio in re incomposita excogitatur. Ut quemadmodum magistratibus exteriùs ex satellitibus auctoritas augetur, sic etiam ebrietati, velut reginæ cuidam, famulatum adjungentes, opprobrium ipsius excellenti studio ac ornatu contegant. Ad hæc coronæ et flores, et unguenta, et suffitus, et innumeræ externæ animi voluptates majorem occasionem fruentibus faciunt. Deinde procul progresso convivio certamina de ampliori potu oriuntur, et horum certaminum præfectus est diabolus, et victoriæ præmium peccatum. Quæ oratio turpitudinem eorum quæ fiunt assequi possit? Omnia absurditate, omnia confusione referta sunt. Superati ebrii sunt,

victores ebrii sunt, ministri vero eos derident, manus officium negat, os non suscipit, venter dejicit, et tamen malum non remittit. Miserum corpus naturali robore exolutum undequaque defluit, violentiam immodici potus non sustinens. Porro ubi jam vino exsatiati putantur esse, tunc bibere incipiunt, et jumentorum more bibunt, velut à fonte spontè manente, et æquales numero canales accumbentibus remittente. Nam progresso jam convivio, ingreditur ad ipsos adolescens quidam, generosos habens humeros, nondùm ebrius, phialam habens magnam vini præfigerati, qui, depulso ipsorum pocillatore, stans in medio per aliquos canales æqualem compotoribus ebrietatem distribuit. Nova hæc est immodestiæ mensura, ut æquis portionibus inter se bibendi petulantiam exercentes, nullus in bibendo alterum excedat. Inclina te paulum ad miserum ventrem tuum, disce suscipientis vasis magnitudinem; ne respicias ad poculum, quandò evacuaturus sis ipsum, sed ad tuum ipsius ventrem qui jam dudum expletus est. Usquequo tandem vinum? Usquequo ebrietas? Deinceps consequens est, ut cœnum pro homine fias, adeo totus admixtus es vino, et cum ipso putrefactus et quotidiana crapula vinum oleas. Atque hoc corruptum velut vasa, quæ nullius amplius sunt usus. Miserabile profecto christianis oculis spectaculum : vir in ætatis vigore consistens, validus corpore, inter copias militares splendidus, domum deportatur non potens se erigere, neque propriis pedibus abire. Vir qui horrendus

esse debebat hostibus, pueris in foro ridendi occasionem præbet, citra ferrum prostratus est, sine hostibus occisus est. »

Voilà le repas où s'assied le disciple de Bacchus. Et pourquoi saint Basile n'a-t-il pas raconté les propos qui courent autour de cette table splendide? Est-ce que ces buveurs sont silencieux comme des moines? Rassurez-vous, ils parlent bruyamment, ils parlent surtout des moines, ils se moquent de leur vie, ce sont pour ceux-ci des hypocrites, pour celui-là des dissolus : prêtres et pontifes ne sont pas non plus épargnés. Si certain parmi ces derniers désire confesser ses péchés, et en a tant soit peu perdu le souvenir, qu'il prête l'oreille aux échos qu'éveillent ces lazzis joyeux. Ils lui rapporteront tout au long ses misères. L'ignorant devient disert sous l'influence du vin : c'est un bon maître que la coupe pour enseigner la rhétorique, amie de l'exagération oratoire qui sait donner à la calomnie les couleurs de la vraisemblance.

Fœcundi calices quem non fecere disertum?

a dit avec raison un poète. Mais pourquoi le temps me force-t-il d'abandonner Bacchus et les siens au milieu de leur banquet! Peu lui importe, il est vrai; une de ses bonnes habitudes, c'est de prolonger son dîner jusqu'au repas du soir, quoi qu'il arrive. Je me permettrai cependant de lui donner cet avis. L'ivresse comprime le plaisir, fatigue les sens qu'on veut satisfaire, comme la trop grande lumière éblouit les

yeux, comme le tonnerre assourdit les oreilles. Le vin devient insipide à la longue, et semble mélangé de l'eau maudite à la fin de ces éternels banquets. Celui qui boit sobrement goûte les douceurs de la table, le vin est pour lui un ami que l'on fête d'autant plus qu'on le voit plus rarement.

Mais laissons Bacchus et venons à nous, car il faut conclure. Ce colossal repas de saint Basile se renouvelle-t-il de nos jours dans Louvain? Je sais vos excuses : ce que j'appelle ivresse, vous l'appelez gaieté, et vous vous dites que ce n'est pas un crime de recevoir joyeusement cette douce amie. Que voulez-vous, j'appelle l'ivresse par son nom, et je suis fort de l'avis de ce pontife qui pensait qu'il fallait chasser de l'église les ivrognes. Je vous raconterai à ce sujet une curieuse histoire. A mon arrivée dans ces régions qu'on m'avait représentées si belles, je parcourais des yeux les campagnes pour reposer ma vue sur quelques coteaux de vignobles. Mais les vignes étaient absentes. Sur ce, je demandai si ce pays comptait de nobles esprits. De très-nobles, me répondit-on. — Je le crois, répliquai-je, le vin qui obscurcit les âmes ne produit pas ici, du moins, ses effets désastreux. — Que dites-vous? fit-on : il est peu d'hommes, au contraire, parmi nous qui ne boivent jusqu'à l'ivresse. — Je m'étonnai, je voulais croire qu'on ne parlait que des rustiques et des vicieux. — J'admire votre simplicité, continua-t-on, ce vice, comme vous l'appelez, est le péché favori de nos philosophes et de nos théologiens. — Je

comprends, dis-je alors, pourquoi cette région ne connaît pas la vigne. C'est une providence. Autrement qu'arriverait-il, en effet, puisqu'on s'enivre malgré la stérilité du sol sous ce rapport? Oui, croyez-moi, l'ivresse est indigne d'un homme libre, et elle devient infâme dans un sage et un chrétien. Je ne pouvais admettre d'abord que ce vice régnât dans cette docte et pieuse région. J'avais honte même d'y songer. Ah! si Louvain ressemblait à l'idéal que je lui avais tracé dans mon cœur, quelle cité pourrait marcher son égale? J'ai vu bien des académies florissantes, des colléges justement vantés, il n'est aucun de ces lieux fameux qui pût se comparer à cette école, soit pour l'affluence de la jeunesse, soit pour la science de ses docteurs, soit pour la disposition admirable de la nature elle-même. L'érudition et la piété, ces deux soleils du christianisme, y rayonnent dans toute leur splendeur; que serait-ce si la sobriété était leur fidèle compagne? Celle-ci absente, au contraire, toute cette gloire se ternit et s'efface. Un savant ivre, quelle monstruosité! Consultez donc ces docteurs chancelants, demandez un bon conseil à ces frénétiques? On a pitié des pécheurs, on leur pardonne; on n'a point de pitié pour l'ivrogne, on est pour lui inexorable. C'est que rien ne dégrade comme ce vice. Les maladies débilitent le corps, lui brise l'âme. La folie, la tardivité d'esprit ne nuisent qu'à la raison et point au corps, lui renverse à la fois l'esprit et les sens, il hébète celui-là, il dénature

ceux-ci, la vieillesse l'accompagne avec ses rides et la mort est sur sa trace. L'homme ivre, c'est, en vérité, l'idole des Gentils : il a des yeux et ne voit point, des oreilles et n'entend point, ses mains sont insensibles et ses pieds inertes. Que dis-je ? Avec l'ivresse surgissent la fornication, l'adultère, toutes les infamies : comme la fumée excite la furie des abeilles, elle aiguillonne tous les bas instincts. Qui exposa Noé à la dérision de ses fils ? L'ivresse. Qui souilla Loth d'un crime sans nom ? L'ivresse. Qui poussa Israël à élever le veau d'or ? L'ivresse. Qui livra Holopherne au glaive de Judith ? L'ivresse. *Le vin, c'est la luxure, c'est le tumulte ;* sa victime délire comme l'insensé. Qui provoque les rixes, qui tend les embûches, qui frappe et blesse sans motif, n'est-ce pas toujours l'ivresse ? Aussi, malheur à ces hommes qui consument leur vie dans ce vice honteux, oubliant Dieu et ses œuvres, car l'enfer a dilaté ses gouffres pour les engloutir, car la mort les surprendra à l'improviste dans leurs crapuleuses orgies. Prenez garde, leur crie le Seigneur, prenez garde à l'ivresse, et ils ne l'écoutent point, ils se plongent tout le jour dans la crapule et le vin.

Soyez sobres, leur crie saint Pierre, et veillez, car votre adversaire rôde à l'entour comme un lion rugissant : soyez sobres, car il faut veiller constamment ; et l'ivrogne est incapable de cette infatigable vigilance : soyez sobres, car votre ennemi est toujours debout, toujours menaçant ; et ils ne l'entendent point, ils s'endorment sans cesse dans l'i-

vresse. Carthage a dû ses victoires à l'abstinence de ses guerriers au moment du combat, et nous, qui avons à lutter contre des armées invisibles, sobres, vigilantes, nous buvons, nous dormons dans une paix profonde.

Et quand nous voulons flétrir cette honteuse paresse, on ose nous rappeler ce que saint Paul disait autrefois à son disciple bien-aimé : *Noli adhuc aquam bibere?* Impudence incroyable! Saint Paul sera bientôt le patron des ivrognes, lui qui a écrit quelque part que l'ivresse c'est la luxure, et qu'elle ne possédera point le royaume des cieux. Ses paroles mêmes à Timothée flétrissent le vice que je combats. *Conserve-toi chaste*, dit-il d'abord, et il ajoute, *ne bois pas encore d'eau*, pour montrer que jusqu'à sa maladie Timothée s'était abstenu de vin. Il continue : *Use d'un peu de vin ; use* et non pas *jouis*, use de ce liquide pour la nécessité, et non pour le plaisir. Un païen, Pline, donnait aussi ce conseil apostolique, il proscrivait les larges cratères; l'Apôtre termine enfin par ces mots : *Pour ton estomac et tes infirmités fréquentes ;* c'est-à-dire, use d'un peu de vin comme d'un remède. En vérité, le docteur de la tempérance ne pouvait donner d'autres conseils.

Je veux citer quelques anecdotes à l'appui de cette doctrine toute chrétienne. Saint Grégoire, pape, rapporte dans ses dialogues qu'un homme, après avoir reçu dans sa demeure une jeune fille dont il avait été le parrain, commit sur elle le crime de Loth dans un moment d'ivresse. Dieu ne laissa

pas longtemps ce forfait impuni. La mort enleva subitement ce pécheur, et sa fosse vomit des flammes qui consumèrent son cadavre et le mausolée. Jugez par là de l'incendie qui consume son âme aux enfers. Voilà le châtiment de l'ivresse, car ce fut l'ivresse qui enfanta ce crime infâme. Bède raconte qu'il a connu un moine qui s'adonnait au péché du vin et à ceux qui l'accompagnent toujours. Frappé de langueur et près de mourir, ce moine scandaleux convoqua ses frères autour de sa couche, et leur dit avec les sanglots du désespoir : Je vois l'enfer ouvert et ma place toute brûlante auprès de Caïphe et des bourreaux du Seigneur. Ses frères l'exhortèrent à profiter des quelques instants qu'il avait à vivre. Mais le désespéré mourut dans son impénitence, et son cadavre fut relégué sans honneur dans un coin retiré. Voilà le sort d'un moine attesté par le vénérable Bède : il brûle auprès de Caïphe dans la géhenne. Dites maintenant que l'ivresse n'est pas un péché, ou du moins un péché léger.

TROISIÈME SERMON.

Si je ne puis dissimuler ma douleur poignante à la vue de l'amère dérision qui transforme ces jours de tristesse pour l'âme en une joie charnelle et impure, je le proclame, ces concours empressés, cette foule recueillie autour de la chaire chrétienne, en

face de cet autel auguste, auprès de cette table eucharistique, ce spectacle angélique m'exalte, me pénètre d'une consolation immense. Je serai fidèle à la tâche qu'il m'impose; au milieu des scènes folles de ce temps, de ces bruits insensés qui résonnent, de ces malheureux frappés à mort par le péché mortel, je tâcherai de conserver vos mœurs pures, à vous les vrais fidèles, qui avez su éviter encore les atteintes du vice.

J'en trouve une occasion très-opportune dans cette maxime empruntée au chapitre 13 de saint Luc : *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous l'assure, cherchent à entrer et ne le pourront point.*

Elle me fournit ces deux points de mon discours : Quelle est la voie du ciel? Quelle est l'erreur à ce sujet de ceux qui s'égarent dans ce temps des saturnales?

Le but de l'écrivain sacré est de montrer que peu se sauvent, tandis que beaucoup périssent, entre autres, évidemment, les adorateurs de Bacchus, gens trop épais et trop bien nourris pour pénétrer dans le sentier étroit. Peu se sauvent, et peu se sauvent parce que l'entrée du ciel est resserrée : les voies larges descendent aux abîmes : c'est par là que se précipitent le grand nombre parmi les appelés. Les élus, en vérité, ressemblent à ces rares olives qui restent sur les arbres après leur saison, à ces grappes de raisin échappées au ciseau du vendangeur attentif, dans la brume d'automne. Qui

n'oublierait danses et coupes à cette pensée formidable? Que reste-t-il sur l'arbre dépouillé? Trois, quatre olives? Que reste-t-il dans la vigne ravagée? Sept, huit grappes de raisin? Oui, oui, les élus pourront élever la voix avec le Prophète au sein de ces champs désolés par les moissonneurs de la géhenne, ils pourront louer le Seigneur et le glorifier, quand, l'Antechrist vaincu, le souverain Juge descendra sur la nuée, et dissipera comme un tourbillon les impies confondus avec les ivrognes et les impurs. Que les émules des païens chantent aujourd'hui, qu'ils boivent et mangent, qu'ils célèbrent la saturnale effrontée; que les disciples d'Epicure se traînent en chancelant dans les chœurs des danses; qu'ils courent rues et carrefours dans la nuit, qu'ils se plongent dans la luxure furieuse comme la bacchante antique : ils s'abîmeront bientôt dans les enfers, et petit sera le nombre des élus.

Voilà le but de la maxime que j'explique maintenant en détail.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite[1]. Quelle est cette porte étroite? Le Christ. *Je suis la porte*, dit-il ailleurs, *si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé : je suis la voie, la vérité et la vie*[2]. Comment entrer au ciel par le Christ? Il faut deux dispositions : l'une dans le Christ, l'autre en nous-mêmes. Il est nécessaire que le Christ ouvre la porte; il l'a ouverte quand il descendit pour être obéissant jus-

[1] *Luc*, 13. — [2] *Jean*, 10 et 14.

qu'à mourir. La désobéissance et l'orgueil adamiques avaient clos la céleste entrée, l'obéissance et l'humilité de Jésus la rouvrirent pour toujours. Le Christ a donc satisfait pour sa part. Reste la disposition qui nous concerne. Quelle est-elle? La vertu. Disposition difficile, combattue fortement : voilà pourquoi cette entrée est étroite, dit l'Evangile, car, de la part de Jésus, du côté du ciel, elle s'ouvre dilatée et sans bornes. La vertu est cette disposition avec les sacrements auxquels elle conduit. Quoi de plus difficile que la vertu? Quoi de plus délicat que la confession? Oui, oui, elle est resserrée du côté de l'homme, l'entrée du paradis.

Et pourtant cette voie est douce et suave : c'est Dieu qui l'affirme. Sans doute, car ces épreuves, ces difficultés de la vertu, que sont-elles, dit saint Chrysostôme, eu égard à leur récompense éternelle, que sont-elles en comparaison de la gloire future qui les couronnera dans le ciel, dit l'Apôtre[1]? Qu'est-ce que l'amer remède, quand on songe à la santé qu'il procure; qu'est-ce que le rude hiver pour le moissonneur qui espère le printemps; qu'est-ce que la tempête pour l'aventurier qui court après la richesse sur les mers; qu'est-ce que le péril pour le guerrier fou de la gloire? Qu'est-ce donc que l'épreuve pour l'âme chrétienne possédant cet esprit que saint Paul souhaitait à ses enfants d'Ephèse, cet esprit, lumière du cœur, qui contemple en ce-

[1] Chrys. chap. 7 de S. Matth.; *Rom.* 8.

pérance son glorieux héritage, fruit, couronne de sa vocation divine[1]? Tout devient léger, suave, dans cette contemplation extatique. Qui pourrait en surpasser la douceur? Qui pourrait en éteindre les flammes, se demandait Cyprien en songeant au martyre? Et qui pourrait encore trouver rude une voie semée d'épines, sans doute, mais d'épines éphémères, quand, au bout du large sentier, se rencontre l'enfer aux tortures éternelles[2]?

D'ailleurs, cette voie si étroite dans le principe, se dilate à mesure; ce qui est rude au novice du Calvaire devient familier, aimable, léger, suave, pour parler comme l'Evangile, par l'usage et la coutume. C'est ce que dit saint Jérôme : *La vertu est dure à celui qui commence, facile à celui qui progresse, suave à celui qui parvient* au terme. — C'est ce qu'affirme saint Augustin : *Le sentier de l'équité, étroit au début, semble spacieux et large à mesure qu'on avance.* — *Je te conduirai par les voies de la justice,* avait dit déjà le Sage, *et tes pas, après les avoir foulées, ne s'arrêteront plus dans leur course.* Vous vous souvenez des aventures d'Ulysse, le héros d'Homère, dans les terres de Circé. Pour vaincre la puissance de la magicienne redoutée, il cueillit je ne sais quelle herbe sauvage, aux racines noires, aux fleurs blanches comme le lait. Cette fleur blanche, c'est la vertu qui nous conserve comme homme, et nous empêche de descendre jus-

[1] *Eph.* 1. — [2] Cyp. Exhort. au mart.

qu'au niveau des brutes : la vertu aux pieds noirs, car ses débuts sont pénibles, mais aux fruits délicieux et suaves comme le lait et le miel ; voilà ce que le vieil Homère chantait sous une ingénieuse fiction; voilà ce qu'un philosophe a reconnu quand il a dit que l'étude devenait une volupté pour l'homme d'étude; voilà ce que le Sage affirme dans cet autre passage : *La justice fait la joie du juste* [1].

De plus, l'Evangile a pu appeler l'entrée du ciel étroite, parce qu'elle est vraiment trop resserrée pour les superbes et les amateurs de la table et du vin dont je parlais naguère, tandis qu'elle est large aux mortifiés et aux humbles. Que voulez-vous? on s'étend, se dilate, se gonfle, se grandit, on se repaît à toutes les délices terrestres : il n'est plus étrange que la porte du ciel paraisse étroite. Elle ne paraissait pas telle, à coup sûr, aux apôtres, elle ne paraît pas telle aux contempteurs du monde qui se lèvent pour courir dans la voie du Seigneur.

Enfin, il est juste de dire que les préceptes en eux-mêmes sont pénibles : la voie est vraiment étroite en ce sens. Mais le joug devient suave avec la grâce. La loi mosaïque ordonnait d'être saint, de combattre Satan, de devenir spirituel, de progresser vers le paradis, elle ordonnait, et c'était tout, point de grâces, d'armes solides, d'échelles pour monter, elle ne pouvait donner le Saint-Esprit. L'Evangile, au contraire, ordonne et fournit en

[1] *Prov.* 4 et 21.

même temps le moyen d'accomplir ses ordres. C'est pourquoi si la loi juive était un joug, l'Evangile est un joug léger, une voie à la fois étroite et large. Ecoutez le Prophète : *Pour les paroles de tes lèvres j'ai gardé les durs préceptes :* voilà le joug et le fardeau, le chemin étroit et rude. Ecoutez-le encore : *Je me suis délecté dans la voie de tes témoignages comme au sein de toutes les richesses :* voilà le joug devenu suave par la grâce, la voie élargie par Dieu. Ecoutez-le enfin : *J'ai couru le sentier de tes commandements lorsque tu as dilaté mon cœur* : voilà la loi devenue comme des ailes rapides pour le véritable chrétien. C'est, en vérité, une vulgaire histoire : les saints surmontent les plus grands obstacles avec allégresse, et les tièdes butent tristement au plus léger caillou. Que de jeunes étudiants s'oublient dans la luxure et le vice, parce qu'ils négligent la grâce qui a pu faire des martyrs! La chasteté et la sobriété ne sont pas impossibles à qui veut prier Dieu, fréquenter les sacrements, et comprendre l'Evangile. Car que signifient ces mots, évangile, grâce, loi d'amour, l'Esprit, Jésus, le Christ, le Sauveur, sinon liberté, charité, suavité, douceur, facilité[1] ?

SECOND POINT.

Pourquoi un si petit nombre pénètre-t-il par la porte du salut ?

[1] *Ps.* 16 et 118.

Il y a trois classes d'hommes qui ne pénètrent point par cette entrée salutaire.

Les uns veulent aller au ciel, mais par le large sentier. Ce sont les mahométans, les hérétiques, les juifs, tous les infidèles. Les mahométans veulent se sauver, mais par Mahomet et non par le Christ. Vous savez comment l'imposteur, après avoir constaté l'étroitesse du sentier divin, ouvrit à ses dupes une large porte sur l'abîme. Voyez comme elle est large : point de dogme supérieur à la raison ; rien à espérer que ce qui frappe les sens et les flatte : son paradis est une perpétuelle saturnale. Vous savez encore comment chaque hérésiarque, après avoir reconnu le peu de largeur de la voie de l'Evangile, s'est empressé d'ouvrir sa propre porte devant la foule crédule. Luther a ouvert la sienne à deux battants, vous pouvez y passer sur un char : ni préceptes, ni lois, ni œuvres : l'ivrogne peut y promener sans crainte ses allures chancelantes. Zwingle et Calvin ont ouvert les leurs avec plus de générosité encore ; ces excellents architectes ont banni ces quelques barrières respectées par Luther, touchant l'auguste sacrement de nos autels. Plaise au ciel que ce cri de salut poussé aujourd'hui par l'Eglise en deuil : *Efforcez-vous de passer par le sentier étroit*, fasse reculer les multitudes qui se précipitent dans ces gouffres, pourvoyeurs de Satan!

Les autres se présentent trop tard à l'entrée du chemin. La porte sainte que le pontife ouvre lui-même reste ouverte à Rome tant que le jubilé pos-

sède de durée : ce temps écoulé, elle reste close même devant les supplications des rois. La porte du ciel, de même, que le pontife suprême, le Christ, a ouverte par sa passion et sa mort, est accessible maintenant, mais elle ne le sera pas toujours : le jubilé que Dieu inaugura en ouvrant cette porte du salut, s'il durera jusqu'à la consommation du monde, ne dure pour chacun de nous que jusqu'à la tombe. La vie achevée, le jubilé s'achève pour chacun, et la porte se referme. C'est pourquoi, afin que l'homme se garde des attraits terrestres, ne s'oublie pas trop aux soucis de ce monde, le Seigneur lui crie : *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ;* c'est-à-dire, ne vous arrêtez pas aux affaires de la terre, mais hâtez-vous, courez, car votre jubilé s'achève : *beaucoup chercheront*, après la mort, *à entrer*, mais ils y tâcheront vainement, ils diront vainement : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Et à qui s'adressent ces invitations divines ? Aux trépassés, frappant déjà à la porte du ciel qui reste inexorablement fermée devant leur désespoir? Evidemment c'est à nous, qui pouvons en profiter seuls, à chacun de nous en particulier, à vous, à moi, au voyageur, à l'oisif du forum, au matelot. C'est à nous que s'adressent les divins conseils ; la porte du ciel est ouverte encore, elle vous offre l'accès dans les demeures heureuses, ne laissez pas s'enfuir, sans accepter cette offre magnifique, le jubilé de votre vie. Elle se fermera plus vite que vous ne croyez, pour vous comme pour tant d'autres qui

disaient à la grâce, demain, et se sont réveillés dans la géhenne éternelle.

Les derniers s'efforcent d'entrer, ils s'y prennent de bonne heure, mais, vaincus par les obstacles de cette porte si étroite, ils rétrogradent et renoncent à leur projet. A ceux-ci le Seigneur répète encore : *Efforcez-vous*,..... *car beaucoup*, je vous l'assure, *chercheront à entrer*, mais vainement. Beaucoup chercheront à entrer, mais ils ne parviendront pas au ciel, parce qu'ils entreront par la voie large, c'est la première espèce; beaucoup chercheront à entrer, mais vainement, parce qu'ils se présenteront trop tard, c'est la deuxième; beaucoup chercheront à entrer, mais vainement, parce qu'ils se seront rebutés aux obstacles, c'est la troisième, et c'est de cette dernière qu'il s'agit. Cette espèce est innombrable. Combien cherchent à faire le premier pas qui mène à la vertu ! Mais à peine ce pas fait, une ironie légère ramène le vindicatif à ses haines, la vue d'une taverne l'ivrogne à ses ivresses, l'aspect d'une femme l'impudique à ses luxures. Le crime commis, les bons désirs recommencent, s'effacent ensuite pour revenir encore et s'effacer de même : c'est un enfantement spirituel qui n'aboutit jamais. *Efforcez-vous*, dit à ces infortunés le Seigneur, *d'entrer par la porte étroite*, Dieu ne se contente pas des désirs stériles, il ne suffit pas de vouloir entrer, il faut faire effort, *car beaucoup, je vous assure, chercheront à entrer*, beaucoup auront ce bon vouloir, beaucoup tenteront l'aventure, mais

vainement, parce qu'ils ne feront point effort : car le royaume des cieux appelle la violence, et les violents seuls le conquièrent. Quelle foule à l'entrée des théâtres du monde pour jouir d'une scène vulgaire! Comme on se presse! Mais, au début de la voie qui mène au spectacle du ciel, point de serviteurs pour frayer le chemin, chacun, noble ou plébéien, riche ou indigent, se fait la voie par sa force, sa diligence et son adresse. Un spectacle dont la vue seule donne le bonheur nous attend aux cieux : tous y sont conviés; chacun doit faire effort pour pénétrer à travers la porte étroite et encombrée. Qui ne le désire ? Mais qui se résigne à être foulé, maltraité dans ce difficile passage ? On le voudrait, mais on ne le peut, et on ne le peut parce qu'on ne le sait point. Il faut de l'artifice pour passer à travers ces portes étroites et abaissées : il faut s'amincir, s'avancer de côté en forme de croix pour tenir moins de place, c'est-à-dire, il faut se mortifier et s'humilier, se crucifier avec le Christ, car on n'entre dans la gloire que par la croix.

Combien nombreux sont les hommes qui remplissent les trois catégories que je signale ? Et combien plus nombreux seront-ils encore, ces infortunés bannis du ciel, si j'ajoute à ce nombre le nombre infini des hommes qui ne cherchent pas même à entrer par la porte étroite !

Qui n'a oublié, hélas, dans ce temps, Dieu et le salut ! Arrière, crie-t-on au Seigneur de toute part, nous ne voulons point de la science de tes

voies, à nous les sentiers larges, les bacchanales échevelées, avec leurs danses et leurs chansons délirantes. Et l'on chante, on s'enivre, l'univers chrétien ressemble à un ivrogne chancelant, objet de risée et de dégoût pour le mahométan et le païen. Voici la nation chrétienne, disent-ils, tantôt elle se gorge de viande et de vin, et tantôt elle s'exténue de diète; elle danse aujourd'hui comme une folle, elle court comme la bacchante les cités et les champs; elle se couvrira de cendre demain, elle visitera pieusement les temples! Qu'est-ce que donc que leur Christ, disent-ils en continuant leurs ironies amères? Quel est l'auteur de cette belle législation? Oui, l'Eglise en deuil ne nous propose pas aujourd'hui sans raison ces paroles de l'Evangile : *Voici que nous montons à Jérusalem, le Fils de l'homme y sera livré à la risée et au mépris des nations.* En vérité, le Christ est bien livré en ce jour aux outrages des Gentils. Mais ignorez-vous le sort des déicides? Le Christ, après quarante ans, livra ces bourreaux aux moqueries sanglantes des peuples ses vengeurs, et le sifflet divin, qui retentit alors sur la nation des pervers, résonne encore sur sa tête dans ce siècle. Prenez garde : la tempête déjà se lève; l'Italie a déserté çà et là ses cités pour s'abriter sous la tente, car le sol a tremblé sous ses pas; la Germanie est en proie à la famine, ses enfants dévorent le cuir de leurs chaussures; la Hollande s'est enfoncée sous les ondes; la France et l'Espagne ont été ravagées par la guerre. Pour comble, l'hérésie

s'accroît, s'irrite, le Turc dévaste, s'agrandit : Dieu nous frappe de tous les côtés à la fois; plaise au ciel que ce ne soit pas vainement comme pour Pharaon! Et que veut Dieu, sinon que vous fassiez pénitence? Il préfère, sans doute, que le Turc règne si la chrétienté veut se pervertir. Le Turc méprise un Dieu et des sacrements qu'il ignore, nous méprisons un Dieu et des sacrements que nous avons connus, nous les abandonnons aux risées des Gentils, nous nous livrons dans ce temps à des orgies que Rome païenne osa proscrire. Oui, les Romains se lèveront contre nous dans le jugement, pour condamner les mauvais chrétiens.

Mais cela est si dur de passer ce temps dans la mortification? — Ce serait dur d'imiter l'Eglise qui, depuis la Septuagésime, se prépare à la mort de son époux? Il serait dur de s'attrister avec sa mère? Il est plus doux de mettre l'Eglise et ses prêtres en contradiction flagrante avec le monde? Ceux-là prêchent la pénitence et nous célébrerons les bacchanales?

Mais nous sommes jeunes? — Raison de plus pour être sages : il ne faut pas d'éperons au cheval indompté : pourquoi fournir des aliments à votre concupiscence? Puis, il est des amusements honnêtes. Laissez les danses, ces courses nocturnes avec des glaives, ces chants lascifs : asseyez-vous à une table modeste, à des concerts convenables. Et ne l'oubliez pas, jeunes hommes, vous devancez souvent les vieillards sur le chemin de la tombe.

Mais c'est l'usage?— Je le reconnais, mais je sais bien que Dieu a prédit que peu sont sauvés. Désirez-vous être de ce petit nombre? Laissez là vos usages, et écartez-vous de la foule, protestez contre elle, distinguez dès aujourd'hui votre cause de la sienne. Dieu vous en conjure, il ne vous demande que de vous tenir dans le devoir ces jours-ci, de ne pas livrer son Fils à la risée des Gentils. Serez-vous assez ingrats pour le refuser? Vous me l'accorderiez à moi, humble prêtre du Christ, et vous le refuseriez à mon maître, à votre Sauveur? Quand la volupté que vous procurera votre conscience dépassera toutes les voluptés que vous goûteriez dans ces bacchanales immondes? *Efforcez-vous*, je vous le répète avec le Christ, *efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous assure, chercheront à entrer* après la mort, mais vainement.

ONZIÈME SÉRIE.

LE CARÊME.

PREMIER DIMANCHE.

L'Eglise use de deux manières de la divine Ecriture, tantôt dans le sens littéral, et tantôt dans le sens spirituel. Ainsi quand on célèbre la dédicace d'un temple, on chante cet évangile : *Aujourd'hui le salut est donné à cette demeure.* Ce passage s'entend dans le sens littéral de la maison de Zachée, et dans le sens de l'Eglise du temple que l'on consacre. Les apôtres usaient avec la même liberté de l'ancien testament. Dans ce jour, ces paroles qui, d'après saint Paul, s'appliquent à la grâce de la nouvelle loi, *Nous vous exhortons à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain*, sont appliquées par l'Eglise à la grâce de la Quadragésime. L'Apôtre disait : Le temps béni, annoncé par les prophètes, désiré de tous les justes, est venu : Dieu a envoyé son Fils pour se réconcilier le monde ; il nous a envoyés pour achever cette œuvre : *Nous vous exhortons*

donc à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu; venez, faites la paix avec le ciel pendant que vous le pouvez, pendant que luit le jour du salut. L'Eglise dit : Le temps de la Quadragésime, temps opportun, salutaire, précieux, où l'on ressuscite du péché à la justification, est venu : *C'est pourquoi nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain cette grâce divine*, à ne pas laisser s'enfuir ce moment de paix et de pardon, car c'est le moment de la miséricorde, *c'est le jour du salut. Toute chose a son temps*, dit l'Ecclésiaste, *et passe sous le ciel à son heure : la naissance et la mort; la saison des semences et celle des moissons, etc.* [1].

Or la Quadragésime renferme tous ces temps divers. Elle est à la fois *le moment de la naissance* en Dieu et *celui de la mort* aux péchés; *le temps de semer* les vertus et *celui d'arracher* les vices; *l'heure de tuer* la chair et *celle de guérir* notre âme; *le moment de détruire* les tours superbes et *celui d'élever* la sainte Jérusalem; *le temps des larmes* sur nos crimes et *celui de la joie* sur notre repentir; *le temps de répandre les pierres*, c'est-à-dire les paroles de Dieu dans la prédication, pierres vivantes sous lesquelles Goliath succombe, *et celui*, pour le peuple, *de cueillir* ces paroles comme des perles et des diamants; *le temps d'embrasser* le Christ, époux de l'âme, et *celui de s'éloigner* des courtisannes impures; *le temps d'acquérir* auprès de Dieu et *celui*

[1] 2. *Cor.* 6; *Eccl.* 3.

de donner ses biens aux pauvres en vue de cette moisson céleste ; *le temps de conserver* les bons désirs et *celui d'éloigner* les pensées charnelles ; *le temps de déchirer* le vêtement du péché et *celui de réparer le vêtement* de l'innocence ; *le temps de se taire*, de ne plus médire, calomnier, blasphémer et *celui de parler* les louanges du Créateur ; *le temps de l'amour* du ciel et *celui de la haine* du monde ; *le temps de la guerre* avec Satan et *celui de la paix* avec le prochain et Dieu. L'Eglise a donc raison de nous exhorter à ne pas dédaigner des grâces si variées et si abondantes.

Mais parmi les avantages de la Quadragésime, six surtout attirent mon attention.

D'abord la parole de Dieu abonde, les sermons se multiplient : la chaire qui retentit à peine dans les jours de fête, aux autres époques de l'année chrétienne, est occupée chaque jour sur des points divers dans la même cité. Prenez garde que Dieu n'ait prodigué cette grâce en vain. Mais lesquels ne profiteraient point de ce précieux avantage de la prédication chrétienne ? Les absents, les distraits. C'est un grand péché de dédaigner la parole de Dieu, c'est s'exposer à cette famine dont parle Amos, *non point de la disette du pain, mais de la parole du Seigneur*. Quoi ! tant que l'année est longue, les orateurs ont fatigué leur tête pour prêcher quelques heures, et vous ne daignez pas les entendre ? Nous savons déjà, dites-vous, ce qu'ils racontent, faire le bien et fuir le mal, voilà tous leurs discours.

Soit, supposons que vous n'appreniez rien de nouveau, est-ce un motif suffisant pour vous abstenir d'assister au sermon? Le sermon ne prétend pas seulement instruire, il tend encore à nous pousser au bien que nous connaissons et que nous ne pratiquons point. Autre chose est de lire dans un livre une parole morte, autre chose est d'entendre cette parole ardente, animée du Saint-Esprit, descendant de la chaire chrétienne et se répandant sur l'auditoire comme une lave brûlante. Saint Pierre, dans une seule occasion, convertit trois mille hommes, tandis que pas un seul, peut-être, de ces convertis n'eût abjuré ses erreurs, s'il eût lu la prédication de l'Apôtre dans une épître. C'est pourquoi, *puisque* vous avez lu souvent dans les livres ce que vous devez faire pour bien vivre, sans en tirer de profit spirituel, essayez d'un autre remède, et venez au sermon. Mais ne l'écoutez pas comme certains, avec curiosité et nonchalance. Cet autre abus que je signale est grand, et par malheur trop répandu. On se presse dans nos temples comme aux théâtres, on nous écoute pour juger, se distraire ou dormir, selon notre science dans l'agencement des mots et des périodes. Allez aux portes des églises à l'issue des sermons; interrogez au passage ces auditeurs délicats et de bon goût : l'un dira, cet orateur ignore le langage de Tullius; l'autre, il ne possède pas une belle voix; un troisième, il est trop disert. Voilà les fruits qu'ils retirent du sermon : quant à leurs mœurs, *sicut erat in principio*. Ils ressemblent

donc au van qui laisse échapper le grain précieux et ne retient que la paille inutile ; aussi restent-ils toujours les mêmes, malgré leur assiduité dans nos temples.

Nous vous exhortons donc à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. Pour cela :

Priez d'abord Dieu qu'il donne à son prêtre une mémoire prompte, une élocution docile à la pensée, une voix intelligible et, surtout, la ferveur efficace : que l'orateur parle au cœur, qu'il instruise et ne prêche pas pour la gloire, et que vous l'entendiez avec une volonté soumise et un esprit obéissant. Ecoutez ensuite avec soin, ne regardez pas çà et là, ne causez pas comme certains qui non-seulement ne prêtent point l'oreille, mais détournent l'attention d'autrui. Ecoutez encore avec foi, avec le ferme propos d'exécuter ce qui sera utile à votre âme, comme un malade écoute son médecin, comme on écouterait volontiers, de toute oreille, l'empirique qui promettrait des remèdes infaillibles contre les maux du corps et les calamités de la vie, la détresse, les haines. Or la parole divine promet ces remèdes infaillibles, et, ce qu'elle promet, elle le tient. Elle vous enseigne à guérir des vices, à vous enrichir de la grâce, à vaincre vos ennemis. Enfin, le sermon terminé, vous ne devez pas sortir immédiatement, comme un ingrat ou un homme mal élevé, sans rendre vos devoirs au maître du logis : vous devez fléchir les genoux, rendre grâces au Seigneur qui vous a parlé par son prêtre, et le

prier que la bonne semence donne son fruit par ses soins, sous ses célestes rosées.

Le prédicateur nous a enseigné que notre âme est atteinte d'une maladie grave, il nous invite à recourir à un médecin plus habile que lui pour en conjurer les progrès, et cet autre médecin c'est la prière. Or la commodité de la prière est le second avantage que je remarque au profit de notre cœur dans le temps de la Quadragésime. L'Eglise nous convie à toute heure aux méditations pieuses. Elle allonge les offices, elle mortifie le corps, et, ce qu'elle lui retranche, elle le donne en pâture à l'âme sous la forme de la prière. Mais parce que beaucoup méconnaissent cette conduite bienfaisante, et ne remarquent point que l'Eglise enlève au corps de ses aliments, pour qu'ils puissent se lever plus matin, consacrer plus de temps aux oraisons, y vaquer avec plus de ferveur, d'assiduité, d'attention, de pureté, libres des noires vapeurs et des fumées épaisses d'une nourriture trop abondante, l'Eglise nous crie aujourd'hui : *Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur : voici le temps favorable, le jour du salut.* Dieu est prêt à vous entendre aussi longtemps qu'il vous plaira, tout accès vous est ouvert : voyez, ne laissez pas fuir, sans fruit pour vous, une occasion si opportune.

Le jeûne est le troisième avantage que je signale. Plusieurs, loin de le considérer comme une grâce, l'estiment volontiers une peine, et se pas-

seraient de bon cœur du bienfait. Ils se trompent, et l'Eglise leur crie : *Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur.* Quand le jeûne ne nous déchargerait que de la moitié de ce honteux tribut que nous payons à la partie la plus grossière de nous-mêmes, je le regarderais comme un véritable don. Un saint homme, nommé Sérapion, racontait qu'il était tombé entre les mains de trois usuriers, l'avarice, la volupté et la gourmandise ; qu'il avait pu satisfaire aux exigences des deux premiers et faire taire leurs réclamations furieuses, mais qu'il avait échoué avec le troisième, et n'avait jamais pu le satisfaire. Après trois ou quatre jours de répit, disait-il, c'étaient, dans les organes où la gourmandise siége, des colères, des rages, des menaces mortelles. Nous sommes tous tombés dans les mains de ces trois usuriers, mais la Quadragésime nous allége de la moitié de notre dette. Cette diète salutaire remédie encore au mal, fruit des excès charnels : tel est le régime imposé à ses malades par le médecin des âmes. Mais que dit l'Eglise? *Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur.* Veillez donc à ce que le temps de la Quadragésime ne soit pas venu vainement.

On en trouve, en effet, plusieurs qui ne jeûnent point. Pour ceux-là, non-seulement la Quadragésime est venue en vain, mais elle est venue pour leur ruine. *Pendant ce temps*, dit saint Basile, *les anges inscrivent ceux qui jeûnent dans les diverses églises ; et il est moins périlleux au soldat de jeter son bou-*

clier et de courir à la rencontre de l'ennemi, qu'au chrétien de se trouver en dehors du catalogue des jeûneurs. Ce n'est pas un péché léger, ajoute saint Ambroise, *de violer la Quadragésime indiquée aux fidèles par le Seigneur, et de rompre par gourmandise les jeûnes consacrés. Il est écrit : Celui qui prétend demeurer dans le Christ, doit marcher comme lui. Lui, qui n'avait pas de péché, jeûna la Quadragésime; toi qui pèches, tu ne veux pas jeûner quarante jours*[1] ?

Si, en effet, ce jeûne est une des coutumes les plus antiques, les plus universelles, les plus vénérées de l'Eglise; s'il a été établi par les apôtres, comme Epiphane, Jérôme, Théophile, Léon et tant d'autres l'attestent; si l'audace des hérétiques qui ont aboli cette tradition apostolique, cette imitation du Christ, comme dit saint Ignace, est exécrable; que dire de l'intempérance de ces catholiques délicats qui, pendant que toute l'Eglise jeûne, ne peuvent ou ne veulent jeûner ?

On en rencontre plusieurs qui s'imaginent jeûner, mais à tort. Ceux-là aussi ont reçu vainement la grâce du Seigneur. Qui sont-ils? Ce sont ces hommes qui, pour éviter les vapeurs noires, font deux repas dans un seul. Le jeûne est pour eux une occasion de crapule : ils se lèvent de là plus repus et plus incapables des choses spirituelles que dans les jours ordinaires de la vie. Puis, ils prennent le soir

[1] Bas. *Orat.* 2, *de jejun.*; Amb. *Serm.* 2.

quelque chose, comme ils disent, et ce *quelque chose* est assez abondant pour les tenir chauds la nuit, et les empêcher de mourir de disette le lendemain. A tenir compte de tout, ils mangent plus quand ils jeûnent que lorsqu'ils ne jeûnent point. Qu'ils ne s'abusent pas, ce n'est point un jeûne. Voici la règle du vrai jeûneur : manger une fois par jour et modérément, selon les besoins et non selon la passion. L'heure fixée était autrefois la neuvième heure, c'est-à-dire la troisième après midi, heure de la mort du Christ. Les vieux chrétiens prolongeaient leur jeûne tout le temps que le Sauveur resta suspendu vivant sur la croix. Nous rompons maintenant dans ces jours de tiédeur le jeûne vers midi. On pourra, sur le soir, boire une ou deux fois, quoiqu'à la rigueur on ne dût rien prendre. Enfin, puisqu'il est nuisible de boire sans manger, comme on l'affirme, quoique ce ne soit point Hippocrate, on pourra encore prendre, en guise de médecine plutôt que de nourriture, deux ou trois tranches de pain ou de toute autre substance semblable. Mais il ne sera jamais permis de s'asseoir devant une table aux mets variés qui suffiraient à deux repas d'un indigent, quand même vous n'appelleriez pas ce repas du nom de *dîner*.

On en rencontre plusieurs qui jeûnent comme il convient, mais par force, avec tristesse, par crainte servile d'un père, d'un supérieur, de l'Eglise, et qui préféreraient qu'il n'y eût point de Quadragésime. Cela ne plaît point à Dieu, il aime les offrandes

joyeuses, les jeûneurs aux visages purs et sereins. Ces autres encore reçoivent vainement la grâce du Seigneur.

La facilité de l'aumône est la quatrième grâce qui me frappe. A la prière et au jeûne, le médecin de nos âmes joint le précepte de la charité. C'est un admirable moyen d'avancer la guérison de la maladie dont nous sommes malades. Or la Quadragésime nous provoque à l'aumône. Pourquoi, en effet, ne pas distribuer aux pauvres ce qu'elle retranche de notre table ? C'est, d'ailleurs, un moyen habile d'augmenter ses richesses. L'eau des puits décroît si l'on ne la puise, elle monte dans le cas contraire; le froment pourrit dans le grenier où il s'entasse, il croît dans le sillon où on le sème : l'argent donné à la misère a toujours porté bonheur ; l'homme charitable ne s'est jamais vu au bout de ses ressources, il n'a jamais vaincu Dieu en générosité. L'Ecriture n'est pas menteuse, le ciel rend l'aumône au centuple. Saint Jean l'aumônier donnait tout, et les trésors pleuvaient, si j'ose dire, à son insu dans sa demeure. Saint François trouvait toujours de quoi satisfaire aux demandes les plus imprévues, et Dieu nourrit de nombreuses années son immense famille sans ressources visibles. *Nous vous exhortons donc à ne pas recevoir vainement la grâce de Dieu ; donnez et il vous sera donné.* Ne laissez pas fuir ce temps des gains spirituels, c'est maintenant les grandes réunions où les justes commercent avec les anges : soyons libéraux, Dieu le sera outre mesure.

La cinquième et la sixième grâce que je veux vous indiquer, c'est la facilité de recevoir les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. L'Eglise, qui les conseille en un autre temps, ordonne ici leur réception avec toute son autorité maternelle. La confession est une médecine amère, sans doute, mais si efficace, si universelle! La sainte communion la suit, médecine toute suave, toute embaumée, qui nous donne notre médecin lui-même, Jésus, lequel dit à l'âme : Sois sans crainte, *je suis ton salut*, et lui restitue aussitôt sa première beauté. Mais que dit l'Eglise? *Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.* C'est une grande faveur, en effet, que la confession, mais que sert de se confesser par habitude, sans contrition, sans ferme propos? C'est un grand bienfait que la sainte communion, mais que sert de recevoir cet inestimable trésor, si nous le perdons immédiatement par notre négligence? *Nous vous exhortons donc à ne pas recevoir en vain ces grâces de Dieu.* Ils les reçoivent en vain, ceux qui pensent que tout se termine après la communion. Les habitudes du vice persistent encore, en effet, et il faudrait combattre contre ces mauvais penchants jusqu'à ce que les vertus eussent pris racine à la place de ces restes du crime. Alors l'âme vivra tranquille, alors la charité parfaite chassera la crainte et la douleur, alors il sera doux de jeûner, plus doux de prier, plus doux encore de communier aux sacrements des cieux. Alors on goûtera cette paix inénarrable dont parle saint Paul : cette paix,

gage de notre héritage, manne cachée, connue de ceux-là seuls qui la reçoivent. Que Dieu nous l'accorde dans les siècles des siècles!

DEUXIÈME DIMANCHE.

Saint Grégoire, dans son livre sur les devoirs des pasteurs, exige de ceux-ci la science de l'Evangile, la verge de la sévérité et la manne de la clémence, dont les tablettes de la loi, la manne et la verge, conservées autrefois dans l'arche de l'alliance, étaient les symboles. Le pasteur, en effet, doit réchauffer doucement les pieux et les probes, reprendre avec force, au contraire, les mauvais et les criminels, les réprimander durement, selon les ordres de l'Apôtre et les exemples louables qu'il nous a légués. Vous vous souvenez de ce qu'il écrivait aux scandaleux de Corinthe : *Que voulez-vous? que je vienne avec la verge vers vous?* Ce qu'il mandait aux Galates inconstants et légers : *O Galates insensés, qui vous a fascinés jusqu'à ne pas obéir à la vraie doctrine?* Il console, d'autre part, il caresse les habitants de Philippe, ceux de Thessalonique, fidèles à leur foi, comme un bon père pousse doucement au progrès les bons fils : *Mes frères très-chers et très-désirés, ma couronne et ma joie, soyez toujours de la sorte devant le Seigneur, mes chéris.* — *Et vous, nos saints imitateurs, les saints imita-*

teurs de Jésus, vous accueillez la divine parole au milieu des tribulations avec la joie de l'esprit, vous devenez ainsi le modèle de tous les croyants dans la Macédoine et l'Achaïe. Et non-seulement la bonne nouvelle est répandue par vous dans ces régions, mais votre foi brille, éclate en tout lieu, de telle sorte qu'il ne nous est plus nécessaire de parler. Ce n'est pas par la menace ou le commandement qu'il exhorte les obéissants et les bons, mais par le conseil et la prière : *Nous vous prions*, dit-il, *et nous vous supplions par le Seigneur Jésus*, c'est-à-dire, si vous aimez notre Seigneur Jésus, et cela est sûr, faites ce que nous vous demandons. Mais que demande-t-il? Ce que le prédicateur demande de son auditoire : *Qu'on ne l'écoute pas seulement, mais qu'on pratique sa parole.* Il demande ce que le laboureur espère de son champ : *Nous vous prions et nous vous supplions*, dit-il, *que ce que vous avez appris de nous touchant votre conduite pour plaire à Dieu, vous le mettiez en pratique, afin de progresser de plus en plus.* Nous vous avons travaillés par la prédication, nous vous avons montré par nos exemples la voie qui mène au ciel, nous vous avons enseigné la prudence, l'attention diligente qui vous convient sur ce sentier : nous vous prions donc et nous vous supplions d'y marcher de la sorte, et vous avancerez ainsi de plus en plus sur votre chemin. Il sera facile de comprendre la sagesse et la vérité de ce langage, si nous considérons quelle est la voie du Seigneur. Imaginez un pont étroit, montant, jeté de la rive

d'un fleuve impétueux à la colline opposée : qui tenterait cette ascension périlleuse sans avoir pris toutes les précautions de la prudence ; qui ne crierait avec horreur aux insensés qui dansent en chantant sur ce plancher mouvant : Que faites-vous? Ne voyez-vous pas cet abîme? Marchez donc avec une prudente lenteur. Eh bien, la loi de Dieu est ce pont escarpé jeté de la terre à la colline éternelle · *Veux-tu entrer dans la vie*, dit le Seigneur, *garde les commandements.* — ***Bienheureux les immaculés dans cette voie, ceux qui marchent selon la loi du Seigneur : j'ai couru la voie de vos commandements lorsque vous avez dilaté mon cœur***[1].

Cette voie est droite, ardue et étroite. Elle est droite, car elle ne renferme rien d'impur, elle considère, ordonne, défend, récompense, punit toutes les vertus, tous les vices, toutes les œuvres, tandis que les lois humaines ne défendent pas les péchés intérieurs, par exemple, et qu'elles autorisent en quelque sorte le dévergondage organisé des lieux infâmes. Cela n'est pas étonnant : Dieu est l'auteur de la première, c'est-à-dire le Tout-Puissant qui voit et connaît les choses les plus cachées, l'Infiniment Pur à qui la moindre tache déplaît.

La voie du Seigneur est donc droite : elle est encore ardue, car elle monte toujours, elle monte de la terre au ciel. L'intelligence et la volonté sont la meilleure partie de nous-mêmes, c'est pourquoi la

[1] 1. *Cor.* 4; *Gal.* 3; *Philip.* 4; 1. *Thess.* 5; *Jacob.* 1, *Matth.* 19; *Ps.* 118.

connaissance et l'amour sont le comble de la perfection humaine ; mais il faut gravir pour y atteindre. Eh bien, la loi céleste nous conduit aux sublimes sommets où résident la sagesse et la beauté incréées, centre radieux de la science et de la charité parfaite. Quoi de plus désirable que d'aimer Dieu et de le contempler face à face ! Aussi compare-t-on la loi de l'Evangile à l'échelle de Jacob.

Cette voie est donc ardue : de plus elle est étroite. L'architecte qui l'a tracée et parcourue lui-même nous l'enseigne à plusieurs reprises : *La voie qui conduit à la vie est étroite*, dit-il dans saint Matthieu, *et peu en trouvent l'accès*. Ce n'est donc pas le chemin poudreux des coursiers et des chars, mais des hommes chargés légèrement, débarrassés des lourds bagages.

Je ne puis résister ici au désir de vous exposer une des explications de Luther à l'endroit de l'Ecriture, pour vous faire bien comprendre tout ce que renfermait de venin le cœur de ce noir serpent. Comment entend-il que la voie du salut est étroite, ou mieux, quelles conséquences tire-t-il du peu de largeur de ce chemin ? Ce chemin est étroit, dit-il, il faut nous charger très-peu, nous amoindrir même pour entrer au ciel où il mène : laissez donc de côté les œuvres, elles vous seraient inutiles sinon nuisibles, et que cela vous console quand vous désespérez de faire bien. Voilà le commentaire de Luther sur la voie étroite du salut ! Il imite, comme vous voyez, l'araignée qui tire son venin

des douces fleurs où l'abeille puise son miel : il imite ces malades qui recueillent la mort de la nourriture solide destinée à soutenir les forts : cette voie est étroite, dit-il, gardez-vous donc de vous charger de bonnes œuvres! De la sorte Thabite serait damnée, et Caïn, les Sodomites, tous les pervers célèbres du passé seraient au ciel; Abel, Abraham, les patriarches, les prophètes brûlent dans la géhenne, parce qu'ils sont morts pleins d'œuvres et de vertus! O admirable sagesse de l'hérésie qui préfère au fardeau des mérites les fardeaux écrasants de l'iniquité! O Luther, homme prudent qui, par crainte de l'étroitesse de sa route, délaisse la chasteté, l'obéissance et la cellule, et se précipite sur le chemin avec une femme, une famille, sur le char bruyant du péché!

Mais que fera-t-il donc au jour du jugement, quand *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres*? Si *bienheureux sont les morts dans le Seigneur*, parce que *leurs œuvres les suivent*, quel sera donc le bonheur de Luther? Si les actes de vertu retardent tellement notre course, pourquoi l'Apôtre exhorte-t-il les riches à *s'enrichir des bonnes œuvres*, et à poser de la sorte *le fondement* de leur gloire *pour l'avenir*? Est-ce que les œuvres ne sont plus *utiles et bonnes* aux hommes? Suivez donc le conseil de l'Esprit qui ajoute immédiatement par prévision de l'hérésie nouvelle : *Evitez l'hérétique après une ou deux réprimandes*. Fuyez les abominables doctrines de cet homme. Ce sont les biens terrestres qui re-

tardent notre course sur la voie sainte : la superbe enfle, la fortune grandit, la volupté développe les humeurs mauvaises, leurs victimes ne peuvent plus pénétrer dans ces sentiers rétrécis et rudes. Mais l'humilité, la pauvreté, la chasteté, les autres vertus, nous rendent petits, si bien que nous courons avec aisance sur la route céleste. L'humilité rapetisse, la pauvreté dépouille, la chasteté dessèche : les vertus sont pour nous comme les ailes pour les oiseaux; sans plumage, ceux-ci ne peuvent voler; les ailes naissent, ils commencent à se soulever de terre; elles croissent, et ils glissent sur les nues[1].

La voie du Seigneur est donc droite, ardue et étroite, et il faut y marcher prudemment. Il faut y marcher droit, on tomberait si l'on volait obliquement, hors du chemin. Il faut monter, puisqu'elle s'élève, si l'on veut avancer. Il faut se débarrasser de tout fardeau, puisqu'elle est étroite, si l'on ne veut s'accrocher aux épines : *Nous vous prions donc et nous vous supplions* de pratiquer ce que nous vous avons appris sur ce point. Qu'avons-nous appris de l'Apôtre, que nous a-t-il enseigné? Il nous a enseigné de *marcher avec prudence*. Ne vous imaginez pas courir dans les prés et les campagnes : vous traversez un pont droit, ardu, sans largeur : que vos yeux précèdent vos pas, voyez où vous devez poser le pied; avant de parler, réflé-

[1] *Matth.* 16; *Apoc.* 14; 1. *Tim.* 6; *Tit.* 3.

chissez sur ce que vous allez dire et s'il est opportun de parler ; avant d'agir, songez à ce que vous voulez faire, et s'il est bien, devant Dieu, d'agir de la sorte. Vous éviterez ainsi les murmures, les médisances, les calomnies, les jugements téméraires, les démarches équivoques, les péchés : marchez donc avec prudence : la pente est glissante vers les vices : *Voyez* donc, voyez *avec combien de prudence vous devez marcher* dans votre voie.

Voyez au moins si vous avez marché jusque-là avec prudence. Il est difficile de prévoir à nos esprits dissipés, accoutumés aux imprudentes allures ; qu'ils se recueillent au moins le soir devant Dieu, et repassent avec soin les heures enfuies. Si vous avez à cœur votre salut, vous ne laisserez pas passer un seul jour sans rendre ce compte à votre juge.

Puisque votre voie est droite, vous examinerez d'abord si vos paroles, vos actions ont été droites ou obliques, et, si votre examen est exact, vous trouverez que vous vous êtes penchés souvent sur l'abîme, vous vous trouverez même submergés plusieurs fois sous ses flots.

Puisque votre voie est montante, examinez si vous avez gravi la sainte montagne, si vous êtes meilleurs. Si vous n'avez pas monté, vous êtes restés stationnaires ; si vous avez marché sans gravir, vous êtes descendus sur la pente. C'est, hélas ! l'ordinaire. On monte tantôt, tantôt on descend, on imite Pénelope faisant et refaisant sa toile. Quand Pâques viendra, tous essaieront de gravir les hauteurs éter-

nelles, mais beaucoup, le plus grand nombre, se hâteront ensuite de descendre. La Noël viendra, il n'y aura pas assez de confesseurs pour les pénitents accourus. Mais combien durera cette ferveur? Jusqu'aux Rois, tout au plus jusqu'aux jours des bacchanales. On monte donc aujourd'hui pour descendre demain : on est ou glacé ou tiède, on n'est jamais fervent, on ne progresse jamais. Et pourtant nous ne sommes dans ce monde que pour gravir ce pont du salut. Demandons-nous donc, le soir, où nous en sommes du chemin, de peur que la nuit ne tombe, la nuit obscure où nul ne chemine.

Puisque votre voie est étroite, vous devez soupeser vos fardeaux. Peuvent-ils vous suivre? Sont-ils de nature à être admis dans les cieux? Vous vous dépouillerez ainsi peu à peu à mesure, vous convoquerez les pauvres, vous les prierez de vous soulager de ces bagages qui surchargent; vous ne manquerez pas de ces aides salutaires, ils abondent dans ce siècle infortuné.

J'ai lu dans saint Damascène une gracieuse parabole. Il existait, dit-il, une cité dont les habitants, d'après une coutume ancienne passée en loi, prenaient pour prince un étranger ignorant leurs constitutions et leurs usages. Mais ils le détrônaient après une année de règne, et le reléguaient dans une île déserte et stérile. Ils choisirent une fois un homme sage qui, prenant au sérieux son rôle de roi, chassa les flatteurs et s'entoura de conseillers prudents. Ceux-ci l'informèrent aussitôt du sort qui le menaçait. Que

fit alors ce monarque habile? Il recueillit secrètement des trésors de toutes sortes, et les envoya de même dans l'île abandonnée par des messagers fidèles. Il y fit élever des palais splendides, planter des jardins délicieux, des vignes fécondes. Aussi, le jour de son désastre ne le prit pas au dépourvu: cette plage où erraient nus et désolés ses compagnons d'infortune, il l'aborda comme un maître, et y vécut comme un roi.

Eh bien, quelle est cette cité séditieuse et turbulente, sinon le monde? Quel est ce roi pèlerin, sinon l'homme? Il y vit, il y règne un jour : il peut disposer de ses biens et de lui-même pendant un soleil. Mais bientôt, quand il y songe le moins, ses humeurs se révoltent, la fièvre s'éveille, et la mort chasse l'âme, elle la relègue nue et seule sur une plage stérile : sur une plage stérile, car dans cette lointaine région de la mort il n'y a plus d'œuvres propres à gagner le salut. Les flatteurs, ce sont les démons, ce sont nos sens qui nous endorment et nous séduisent pendant notre éphémère royauté. Les conseillers prudents, ce sont les préceptes et les saints qui nous enseignent à thésauriser pour le ciel, à faire passer dans la région stérile nos richesses par les mains des pauvres.

Si cela ne suffit pas pour vous faire prendre en pitié votre âme et les pauvres, souvenez-vous de la doctrine des saints Pères. Celui qui refuse de faire l'aumône, quand il le peut, commet un larcin. C'est la doctrine de saint Ambroise, de saint Augustin, de

saint Basile, de saint Jean Chrysostôme [1]. Je la résume dans cette courte sentence : *Les riches sont les économes de Dieu parmi les pauvres.* Conservent-ils pour eux-mêmes une part trop abondante, ils seront jugés avec les filous et les larrons; écoutez plutôt saint Jean : *Celui qui possédera la richesse de ce monde, et verra son frère dans l'indigence*, sans le secourir, *comment celui-ci posséderait-il la charité divine?* Certes, cette charité n'habite point en lui, car *nous devons donner notre vie pour nos frères*, à plus forte raison notre fortune, notre superflu. Quand donc vous ne vous sentez pas ému en passant dans les places publiques, au lugubre aspect de la misère, quand vous ne secourez pas ces pauvres qui seront peut-être plus riches que vous après la mort, et dont vous implorerez l'aumône, dites-vous que la charité n'a pas fait de votre âme sa demeure, et pleurez-vous comme si vous étiez morts devant Dieu. *N'aimons* donc *plus*, mes frères, *de parole, mais en vérité.* Surtout dans ce temps d'affliction, aimons les pauvres, secourons-les, le Christ veut être nourri et vêtu dans eux. Donnez votre or, si vous le pouvez, consolez, si vous êtes indigents vous-mêmes, consolez les âmes, faites l'aumône de la prière. C'est de

[1] Saint Ambroise, Sermon 8, *non minus est criminis*, etc. — Saint Augustin, sur le *Ps.* 125, *superflua diviti, necessaria sunt pauperi : aliena retinet, qui ista tenet.* — Saint Basile, sur cette parole, *destruam horrea mea... Nunc injustus est Deus*, etc. — Saint Jean Chrysostôme, Sermon 2, sur Lazare, *discamus quod si eleemosynas non præstiterimus*, etc.

la sorte que vous gravirez tous légèrement ce pas droit, ardu et resserré qui conduit à la sainte montagne où vous contemplerez *le Dieu des dieux dans Sion*.

TROISIÈME DIMANCHE.

C'est une grande, une excellente, une singulière gloire que celle à laquelle l'Apôtre nous invite en ce jour. Vous tous, les avides d'honneurs, élevez vos yeux jusqu'à ce faîte éclatant où saint Paul nous conduit : *Soyez*, nous dit-il, *les imitateurs de Dieu*. Quoi de plus sublime? L'homme est appelé à imiter Dieu, la terre à égaler le ciel, et la créature son créateur! Certes, rivaliser avec Achille et Hector dans les combats, avec Aristote dans l'intuition des êtres, avec Virgile en poésie, avec Cicéron en éloquence, c'est un merveilleux succès, au dire des hommes, et un grand sujet d'orgueil. Mais qu'est-ce donc d'imiter son Dieu? Vous donc, les ambitieux légitimes, les désireux de la vraie gloire, *soyez les imitateurs de Dieu*. Et, pour que vous ne reculiez pas devant cette tentative colossale en apparence, écoutez ce que saint Paul ajoute : *Comme des fils très-chéris*. Quel est le fils, tendrement aimé de son père, qui ne pourrait marcher sur les traces de ce père dévoué? Puisque donc vous êtes les fils de Dieu, que l'Esprit crie dans vos cœurs : *Abba Pater*, comment ne pourriez-vous imiter Dieu? *Soyez*

donc *ses imitateurs comme ses fils très-chéris* [1].

Mais en quoi, bienheureux apôtre, imiterons-nous Dieu? Est-ce dans la création du ciel et de la terre, dans la résurrection des morts? Quelle est celle de ses œuvres que vous proposez à notre imitation? Ecoutez-le répondre : *Soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfants très-chéris, et marchez dans son amour, comme le Christ vous a aimés. Que la fornication, que toute impudicité* soit bannie, *ne soit pas même nommée parmi vous, comme il convient parmi les saints.* Il y a donc deux vertus principales que nous devons imiter surtout en Dieu, la charité et la chasteté.

Nous devons aimer, et le mode de cet amour n'est pas indifférent; nous devons aimer comme le Christ nous a aimés. Entendez bien : vous aimez vos parents, vos amis d'une affection désordonnée, peut-être; vous aimez des courtisannes, des compagnons de débauches; pour leur plaire, vous déplaisez volontiers à Dieu : ce n'est pas ainsi que le Christ vous a aimés : votre amour est ou déréglé ou infâme. Combien fréquentent avec leurs amis d'enfance les tavernes qu'ils ne visiteraient jamais seuls? Combien mentent, blasphèment, portent faux témoignage, haïssent pour complaire à leur famille? Ce n'est pas de la sorte que vous aimait le Christ qui plaçait avant tout la gloire de son Père. Aimons le prochain, mais d'une charité bien ordonnée, de

[1] *Ephés.* 5; *Rom.* 8.

crainte que nous ne tombions dans le culte des idoles en mettant la créature sur l'autel du Créateur. N'aimons pas non plus comme ces autres qui aiment ainsi qu'il convient, mais pour un temps, se détournant du prochain à certaines heures, haïssant leurs amis de la veille pour je ne sais quel léger oubli. Ce n'est pas de la sorte que nous a aimés le Christ, *qui a chéri jusqu'à la fin ses enfants comme il les avait dès l'abord chéris.* Aimons notre prochain, nos fils, notre famille, toujours : aimons-les comme le Christ nous a aimés, veillons à leur salut avant tout; ce ne sont pas les bénéfices somptueux, accumulés, obtenus *per fas et nefas*, achetés quelquefois, ce ne sont point les marques d'une tendresse exagérée, le sacrifice de nos vertus, de nos espérances divines, qui prouvent le véritable, le légitime, le saint amour. On croit vainement aimer les siens de la sorte, on les damne en se damnant pour eux.

Combien d'autres, sous le prétexte de l'amitié, s'efforcent de détourner les jeunes hommes du sanctuaire où la voix du ciel les appelle, en les appelant au milieu du monde et de ses séductions? Ce n'est point ainsi que nous a aimés le Christ qui nous aimait pour la vie éternelle. Il aima sa mère, ses apôtres, ses martyrs, sans doute. Comptez donc les palais, les domaines qu'il leur accorda. Malheur à nous qui poursuivons en vérité d'une implacable haine ceux que nous disons aimer; c'est de cette amitié perfide dont parle l'Apôtre dans ce passage : *Les serviteurs de l'homme sont ses ennemis.* Voulez-

vous donc aimer comme il convient, aimez comme le Christ, en procurant au prochain la vie éternelle.

Mais que dirai-je de ces hommes qui ne savent de l'amour que le langage? Ils aiment, si je puis me servir de ces expressions, vulgaires mais expressives, ils aiment *jusqu'à la bourse*, jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice. Là ils s'arrêtent, et leurs belles paroles s'évanouissent en fumée. Non, non, ce n'est pas de la sorte que nous a aimés le Christ qui *s'est livré lui-même* pour les hommes *comme une hostie*; nous reconnaissons la sincérité de sa tendresse à son Calvaire : *Nous avons connu la charité de Dieu au sacrifice qu'il a fait de sa vie* pour le monde : nous reconnaissons la fausseté de l'amour de plusieurs à leur indifférence égoïste pour leurs frères. Voulez-vous donc aimer comme le Christ, comme le Christ a donné sa vie pour vous, *offrez votre vie* pour le prochain.

D'autres aiment seulement qui les aiment et le leur témoignent par des bienfaits. Ils ne savent pas aimer *gratis*. Tel est cependant le caractère du véritable amour. Ceux-là ne peuvent donc aimer leurs ennemis : ils imitent dans leurs affections la mouche qui vous accompagne aussi longtemps que vous portez un vase de miel, et vous abandonne avec lui. Ce n'est pas de la sorte que le Christ nous a aimés, lui qui mourait pour ses propres bourreaux. Voilà la vraie dilection, le sublime, l'héroïque amour chrétien, la dilection des ennemis.

Mais c'est impossible, direz-vous, c'est contre la

nature qui s'émeut instinctivement à la rencontre d'un adversaire! — C'est contre la nature corrompue, oui, sans doute, mais non contre la nature régénérée par la grâce : rien n'est impossible au croyant. Celui qui croit que l'homme ennemi de Dieu a été racheté par la mort du Christ, ne fera pas grand effort pour aimer ses ennemis. Dieu, en un mot, et même l'univers nous invitent à cette dilection généreuse. N'offensons-nous pas Dieu chaque jour? Et cependant *il fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, il fait tomber ses pluies sur les justes et les injustes*. S'il voulait user du droit de la guerre, comme nous prétendons en user, à notre premier péché tous les éléments révoltés combattraient contre nous. La terre nous rejetterait de sa surface, le soleil nous refuserait ses rayons, le feu deviendrait de glace, et l'eau bouillonnerait comme sur une fournaise. Mais il ne se conduit pas de la sorte, lui, le Dieu des miséricordes sans nombre, il laisse ses ennemis jouir de sa création; il nous nourrit, nous revêt, empêche Satan, notre adversaire à nous, de nous nuire au gré de sa malice. Considérez maintenant les diverses parties des mondes. Nous foulons la terre, nous la fouillons dans ses entrailles, nous y enfouissons toutes les immondices humaines, et celle-ci, instruite à l'école de Dieu, rend à l'homme le bien pour le mal, elle se laisse fouiller, déchirer, salir, et elle donne ses herbes verdoyantes, ses fruits d'or, ses métaux précieux. Elle pousse son feuillage et se couronne de fruits, et nous la dé-

pouillons de sa parure, nous dévastons ses vignes, ses vergers; ces vignes, néanmoins, ces pommiers, redonnent à leur saison des fruits nouveaux. Nous frappons cruellement, parfois, le chien fidèle, et, oublieux de l'injure, il s'approche doucement, lèche les pieds, la main de son maître en remuant sa queue caressante. Que de saints, que de païens mêmes ont imité la nature et pardonné les outrages! Caïus César n'oubliait rien, si ce n'est les injures; Périclès se laissa insulter tout un jour par un plébéien grossier, et le fit reconduire avec des flambeaux à sa demeure. Joseph vendu par ses frères les sauva de la famine et de la mort. David épargna Saül. Saint Etienne, les apôtres, les martyrs, tous les saints, à l'exemple du Christ, ont aimé leurs bourreaux. On les maudissait, ils bénissaient; on les persécutait, ils supportaient la persécution; on les injuriait, ils priaient.

Mais c'étaient des saints! — Non pas, au moins, Périclès et César. Agissaient-ils par vaine gloire? Mais ce qui est possible à la vaine estime de soi-même, serait-il impossible à la vertu qui veut conquérir le ciel? Joseph, David, Etienne, Paul, étaient des saints, je l'avoue, et des plus parfaits; mais c'étaient des hommes, enfin, comme nous. Et s'ils étaient saints et parfaits, ne devez-vous pas devenir saints et parfaits? Vous le devez, si vous devez parvenir au paradis. C'est à vous, comme à Paul et à Etienne, que s'adressent ces paroles de l'Evangile: *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

Songez-y donc, et *imitez Dieu comme ses enfants très-chéris.*

Mais c'est une lâcheté, une honte de laisser une injure impunie! — Chose merveilleuse! Pardonner est glorieux pour Dieu, et ce serait pour vous une honte? C'est un honneur pour le maître, ce serait un déshonneur pour l'esclave? Qui pourra le croire? Ou que ne croirait-on pas après l'avoir cru? Puis, si le plus bel éloge qu'on ait fait de César, c'est d'avoir dit qu'il triomphait des hommes par sa valeur et de la victoire par sa clémence, si Aristote a raison quand il affirme que la vengeance est le propre des petites âmes, comment donc le pardon des injures serait-il une lâcheté? Mais on me montrera du doigt, dites-vous? Soit : que vous importe? Laissez-les crier, ces braves prétendus, Dieu, les anges, les sages vous louent. Ne méprisez-vous pas l'auditoire qui vous condamne quand le juge vous absout et vous honore? Méprisez donc ces insulteurs sans mérite, car le ciel vous admire. Laissez aller le monde; vous, les imitateurs du Christ, pourquoi imiteriez-vous Satan, *l'homicide dès le principe?* Pourquoi seriez-vous jaloux de la gloire du bourreau qui n'épargne personne? Laissez cette ressemblance aux faux braves et aux spadassins de métier. Que dis-je? Le bourreau tue sans colère et sans haine, il exécute avec une sorte d'humanité des victimes absoutes par le prêtre et consolées, mais les vindicatifs, les haineux se précipitent sur leur proie comme des dogues en furie, et anéantiraient l'âme comme

le corps, si cela était au pouvoir de leur rage.

Mais venons à la chasteté.

Plût à Dieu que j'eusse assez d'éloquence pour dépeindre à vos yeux, à vos yeux surtout, jeunes hommes, la beauté, la grâce, les charmes de cette vertu des anges! O si je savais dire quelle est cette vertu toute belle, comme Jésus l'aime, comme les séraphins l'honorent, et combien elle est salutaire aux hommes! Si je savais peindre l'éclat qu'elle jette sur les âmes, la robe de gloire dont elle les recouvre : robe toute pure, toute brillante, toute radieuse, reflet de la chasteté des cieux! vous vendriez tout pour acheter cette perle précieuse. N'avez-vous pas vu de ces ruisseaux limpides que les rayons traversent en illuminant leurs eaux et le sable de leur lit dont vous comptiez les grains d'or? Telle est l'âme pure sous les rayons de la sagesse. Et non-seulement ces rayons la pénètrent et la révèlent jusqu'en ses profondeurs, mais cette âme à leur lumière pénètre dans Dieu, découvre sa volonté, discerne le vrai du faux et reconnaît les fautes les plus légères. L'âme impudique, au contraire, ressemble à ces marais troublés où le pourceau se vautre : marais aux eaux noires, car la lumière ne sait pas les éclairer, marais aux écueils gigantesques et inaperçus, car ces eaux noires les recouvrent de leur épais linceul. Voilà l'égout immonde où se vautrent les pourceaux du Tartare, avec leurs crimes, leurs péchés mortels entassés, amoncelés, et que la conscience, en quelque sorte,

ignore. Quel état horrible ! *Soyez* donc *saints, puisque le Seigneur est saint : purifiez-vous, soyez chastes, vous qui portez les vases du Seigneur ; bienheureux les purs, car ils verront Dieu. Fuyez la fornication, Dieu veut que vous vous sanctifiiez ; abstenez-vous des péchés impurs ; que chacun sanctifie et honore son corps, loin de le salir par les désirs charnels ; que le nom de la fornication et de l'impureté ne retentisse pas même parmi vous comme il convient dans la société des saints.*

Mais, diront quelques-uns, la fornication, les pensées impures, les mauvais désirs ne sont pas des péchés, ou, du moins, ce sont des péchés si légers qu'une aspersion d'eau bénite les efface. Quel dommage fait à autrui une pensée mauvaise ? En quoi la charité est-elle blessée par la fornication ? Nous n'offensons, nous ne contristons personne.—Je vous l'avais bien dit : l'âme impudique est tellement obscurcie qu'elle ne sait plus distinguer les crimes les plus graves. Essayons, s'il est possible, de l'arracher à ses profondes ténèbres.

D'abord, puisque nous sommes chrétiens, à défaut de raisons l'Ecriture suffirait pour établir la gravité de ces fautes. J'ai déjà cité les paroles de saint Paul. Or, ces paroles réprouvent toute impudicité, quelle qu'elle soit. L'Apôtre ajoute en divers lieux : *Ne vous abusez point, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les efféminés, ni les hommes qui se maculent entre eux.... ne posséderont le royaume céleste. On connait les œuvres de la chair, la for-*

nication,... l'impudicité, la luxure... Ceux qui commettent de tels actes n'obtiendront pas le royaume de Dieu. Ces paroles sont claires et décisives, et la doctrine est bien établie.

Prenons à partie maintenant les raisons des impudiques. Ils ne font tort à personne. Quelle erreur! Ils nuisent d'abord au fruit de la fornication. Voudriez-vous naître, dites-moi, de la fornication, ignorer votre père, avoir une courtisanne pour mère, végéter sans estime, sans éducation, sans héritage? Non certes. Que dites-vous donc, que vous ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait? Vous nuisez ensuite à la femme votre complice dont l'infamie s'affiche à mesure qu'elle se prostitue. Vous vous déshonorez vous-mêmes, vous péchez contre votre propre corps. Vous insultez au Christ dont vous êtes les membres; de ces membres divins vous faites les membres d'une courtisanne, selon l'énergique expression de saint Paul. Vous insultez à la Mère de Dieu, votre mère; vous insultez aux anges vos gardiens; vous insultez à Dieu, enfin, dont vous profanez et détruisez le temple. Le fornicateur qui oserait commettre son crime dans cette enceinte, serait coupable à vos yeux d'un sacrilége insigne. Et vous n'êtes pas sacriléges, vous les profanateurs du temple vivant de l'Esprit saint? Ils s'abusent donc, ils s'abusent les impudiques quand ils disent qu'ils n'offensent personne par leurs mœurs.

Mais nous ne pouvons vivre chastement, disent

enfin les jeunes hommes! — Mensonge, mon frère, mensonge. Vous ne voulez pas vivre chastement, voilà tout. L'impudicité n'est pas la maladie de la jeunesse, mais des corrompus : que de jeunes saints, de jeunes vierges dans l'Eglise du Christ! Saint Edouard d'Angleterre, saint Henri d'Allemagne traitèrent leurs épouses comme leurs sœurs. Ce qu'ils ont pu, Dieu aidant, nous le pouvons de même. Dieu ne nous ordonne pas de gagner les Indes à la nage ou sur des ailes. S'il nous prescrit des œuvres pénibles, il nous fournit les moyens de les accomplir; il nous ordonne de vivre chastement : soyez donc sûrs que la chasteté est facile avec ses grâces.

Quelles sont ces grâces, ou mieux comment les obtenir? Par le jeûne et la prière, par la lecture, la confession et la communion. *Cette sorte d'esprits ne cède qu'à la mortification et à l'oraison* [1]. Dieu veut que nous sachions bien que la continence est une de ses grâces, pour que nous la lui demandions. De plus, la chair immortifiée est comme un champ qui ne connaît pas la charrue : elle pousse toujours l'herbe maudite des pensées impures : il faut donc la dompter par des moyens énergiques, par le jeûne, en un mot. Jeûnez et priez, Dieu ne vous refusera pas sa grâce, car vous aurez coopéré dans votre mesure à l'œuvre de la continence. Lisez les vies des saints, méditez leurs luttes victorieuses contre

[1] *Matth.* 17.

la luxure. Confessez-vous, communiez chaque semaine, chaque quinzaine, tout au moins chaque mois. Puis conduisez-vous de la sorte avec la tentation :

Aussitôt qu'elle surgit, réprimez-la : *Je ne veux pas que vous laissiez croître les pensées impures : tuez votre ennemi, pendant qu'il est* encore *faible. Heureux celui qui tiendra et enchaînera ses petits à la pierre.* Nos petits enfants sont nos pensées à leur premier essor ; la pierre, c'est le Christ. Voulez-vous vaincre dans ce combat, enchaînez vos pensées à la pierre : aussitôt que la tentation se lève, fixez les yeux sur le Christ conspué, crucifié ; songez qu'il a voulu souffrir de la sorte pour que notre âme ne se laisse pas souiller au contact de la luxure, et de ces plaies divines, de ces sources inépuisables jailliront les eaux vives qui éteignent les feux infernaux. Si la tentation persiste cependant, ce qui est rare, considérez l'enfer où brûlent les impudiques et les infâmes ; dites-vous que tel est le châtiment d'un plaisir éphémère ; la pensée de l'éternité des peines achèvera l'œuvre de votre délivrance. Voilà votre régime, votre armure dans les combats où Dieu réserve toujours aux siens la victoire [1].

[1] *Ps.* 136.

QUATRIÈME DIMANCHE.

Appelle traça avec tant de perfection une *ligne* dans l'atelier de Protogène absent, qu'au dire de Pline, Protogène reconnut le roi des peintres à la seule vue de son œuvre. Le Christ, me semble, quand il descendit, inconnu, dans ce monde, sa création, se prouva de même comme l'architecte sublime de la terre et du ciel, quand il traça cette ligne inimitable qui s'appelle le miracle de la multiplication des pains et des poissons dans l'évangile de ce jour. Cinq pains et deux poissons suffirent à rassasier cinq mille hommes. Ceux-ci purent donc s'écrier avec justice : *Voici le vrai prophète, celui qui doit apparaître en ce monde* : l'œuvre révélait l'artisan. C'était une œuvre si merveilleuse, en effet, que les quatre évangélistes la rapportent, tandis que souvent l'un néglige les miracles que l'autre raconte. Cet accord, cette exactitude vous donnent la mesure de l'attention qu'attendent de vous mes paroles.

Jésus s'avança au-delà de la mer de Galilée, qui s'appelle encore mer de Tibériade [1]. Le Seigneur ne faisait rien à l'aventure, tout était prévu dans ses démarches : jamais il ne s'est rencontré dans le monde une application plus chrétiennement complète de cette maxime des sages : *Nec enim unquam temeritas cum sapientia comniscetur* : pourquoi

[1] *Jean*, 6.

donc Jésus s'avança-t-il au-delà de la mer de Galilée ? Il venait d'évangéliser longuement la foule incrédule et, plein de tristesse, il se dérobait à sa vue et cherchait des malades plus dociles à guérir : voilà pourquoi il traversait la mer de Tibériade. Le soleil, d'ailleurs, ne se repose jamais sur son orbe gigantesque, il marche toujours, car il sait que chaque région l'attend à son heure : comment le soleil de justice se serait-il attardé dans sa course ? Ne fallait-il pas dissiper les ténèbres condensées çà et là sur la terre ? Et qui pouvait chasser au loin ces ombres, sinon le divin soleil des cieux ? Jésus ne se reposait donc jamais, comme le roi de la lumière ; tantôt il descendait de Jérusalem en Galilée, tantôt il montait de Galilée à Jérusalem ; il visitait ou Samarie, ou les confins de Tyr, ou ceux de Sidon, ou il franchissait les fleuves, ou il s'enfonçait dans les érèmes : aujourd'hui c'est la mer de Tibériade qu'il traverse pour aller réchauffer à ses rayons la terre située au-delà de ces eaux. Mais non-seulement il promenait de la sorte la lumière sur le monde, réveillant à ses feux la vertu engourdie, et faisant épanouir dans les cœurs les fleurs de la justice : ses actes parlaient comme ses lèvres, et s'offrent souvent à nos yeux comme une prophétie frappante, un symbole éclatant de l'avenir. Ainsi il sort de la Judée, il abandonne les Juifs obstinés, il traverse la mer de Tibériade : n'est-ce pas *la loi qui sort de Sion*, *la parole qui fuit de Jérusalem* ; n'est-ce pas l'explication de cette apostrophe apostolique au

peuple choisi : *Il fallait vous annoncer d'abord la bonne nouvelle ; mais puisque vous la repoussez, puisque vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous allons aux Gentils?* Enfin, cette solitude où Jésus se retire après avoir franchi le lac de Galilée peut signifier encore la soif de la parole divine qu'il désirait exciter par sa retraite dans l'âme de ceux qu'il abandonnait pour un temps. Il s'avança donc au-delà de la mer de Galilée qui s'appelle aussi la mer de Tibériade, c'est-à-dire au-delà de ce lac déroulé aux confins de la Galilée, auprès de la ville de Tibériade qu'il baigne de ses eaux [1].

Et une grande multitude le suivait. La parole du Christ était pour la foule comme un concert harmonieux. Partout où elle résonnait, on accourait empressé. Quoi d'étrange! Ce n'était pas un orateur, un sage vulgaire qui discourait ; c'était le Verbe lui-même, la Sagesse éternelle. Certes, c'était plus que Tullius, que Démosthène, que Salomon, et *jamais homme*, disait la multitude ravie, *n'avait parlé comme cet homme.* En vérité, je puis affirmer du Christ ce que les vieux poètes chantaient de leur Orphée. A sa voix les arbres se penchaient, la bête des bois écoutait attentive, c'est-à-dire, les hommes rudes et grossiers se précipitaient sur les pas de cet orateur magnifique, oublieux de leurs toits, de leur famille, de leur sentier, jusqu'au fond des plus lointaines solitudes. Pauvres colombes transfuges des

[1] *Is.* 2 ; *Act.* 13.

nids du paradis, les fils d'Eve, enivrés aux parfums suaves que la colombe innocente semait sur ses chemins, la suivaient en foule et reprenaient à sa suite la route oubliée des cieux. Les uns, attirés par l'odeur de ses œuvres, disaient : *Il a bien fait toutes choses, il a rendu l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles;* les autres, séduits par son innocence, couraient en s'écriant : *Maître, je vous suivrai partout où vous irez;* et l'Eglise court toujours et chante sans cesse avec le Cantique : *Entraînez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums*[1].

Une grande multitude allait donc *à sa suite.* Pourquoi? *Parce qu'elle voyait les miracles que Jésus faisait en guérissant les malades.* Cette multitude allait donc sur les traces du Christ attirée par l'odeur de ses prodiges bienfaisants : moyen admirable employé par le médecin de ces âmes, incapables encore des choses spirituelles, pour les élever peu à peu jusqu'à lui et les guérir elles-mêmes! N'avez-vous pas lu dans Horace :

> Pueris dant crustula blandi
> Doctores, elementa velint ut discere prima?

Pour habituer l'humanité déchue aux rudes éléments de la science du Calvaire, Dieu de même répandait sur sa tête les bienfaits sensibles, il ne la sevrait pas subitement des jouissances terrestres, il devait plus tard combler Constantin et Théodose de

[1] *Luc.* 11; *Jean,* 7; *Marc,* 7; *Matth.* 8; *Cant.* 1.

tous les dons de la puissance en ce monde. Mais cela était bon pour cette humanité dans l'enfance ; on n'apprend pas en jouant la philosophie ou la jurisprudence aux adolescents devenus hommes, ce sont les arides formules qu'on leur propose, c'est la vérité dans son expression brève et technique qu'on leur présente ; de même c'est la vérité évangélique simple et nue que Dieu enseigne aux forts et aux parfaits ; c'est du ciel qu'il parle, c'est de ses gloires, c'est de la crainte du péché, des ravages du vice, c'est du mépris de la terre, et non plus de ces biens vulgaires qui nous viennent par surcroît avec le royaume céleste, et qu'il répandait à profusion auprès de Tibériade sur cette foule novice dans la science chrétienne, se précipitant sur ses pas à la vue des guérisons miraculeuses.

Mais il y a, ce semble, contradiction entre ces termes, *sequebatur..... quia videbant signum*, et ces autres qui suivent presque immédiatement, *quæritis me non quia vidistis signum, sed quia manducastis de panibus*. Cette contradiction apparente s'explique de la sorte. Jésus faisait des miracles pour se prouver Dieu, pour soulager les malades et pour donner la mesure de ses bienfaits spirituels. Par exemple, en guérissant la lèpre, il se montrait comme le médecin de la lèpre des âmes, et ne prétendait point à la réputation d'un médecin vulgaire. De même, en multipliant aujourd'hui les poissons et les pains, il ne désire point passer pour un pêcheur merveilleux ou rassasier simplement la faim de la foule,

mais il veut signifier le pain divin qu'il prépare à nos cœurs. Aussi parle-t-il après le prodige du sacrement eucharistique. Or de ces trois fins du miracle, Jésus se proposait surtout la première, c'était surtout à insinuer la foi à sa divinité dans les hommes qu'il tendait par ses prodiges. Mais les hommes considéraient surtout les effets sensibles de ceux-ci : ils accouraient surtout pour le bien-être terrestre, fin secondaire de l'œuvre du Christ, ils se précipitaient sur ses traces, *parce qu'ils voyaient les signes opérés sur les infirmes*, c'est-à-dire la guérison des malades. Jésus pouvait donc dire : *Vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu le miracle*, c'est-à-dire ce bouleversement de la nature qui ne peut être que le produit de la volonté de l'architecte des mondes, mais *parce que vous avez mangé des pains multipliés*, c'est-à-dire, parce que vous retirez un avantage terrestre de mes prodiges. Ce que j'estime le moins, c'est ce qui vous frappe le plus. Vous me cherchez, vous courez sur mes pas en grand nombre, parce que je guéris les malades, je nourris des multitudes avec quelques poissons, et non pas parce que je suis Dieu comme le proclament ces mêmes œuvres.

Que cette réprimande divine conviendrait bien aux hommes de cet âge ! La grande cause de ces hérésies qui pullulent, de ces défections qui nous déciment, de ces calamités, de ces guerres, de ces tumultes qui résonnent, c'est, soyez en sûrs, l'avidité des pasteurs et des pontifes, qui cherchaient le

Christ, non pour le Christ, mais pour se rassasier de ses biens. Dans les années qui précédèrent Luther, c'était dans l'Église un désordre immense, au témoignage des contemporains : point de mœurs, plus de discipline, plus de science sacrée, de respect pour les choses saintes : le clergé était bafoué, son antique prestige évanoui ; le prêtre était la dérision des peuples, et il végétait au sein d'une publique infamie. Pourquoi ? Parce que ces prêtres cherchaient surtout sur les traces du Christ les bénéfices opulents et les charges lucratives. Ils ne se souvenaient plus de l'exemple laissé par les Apôtres, ils ne se déchargeaient point sur des ministres inférieurs des soins matériels de leur vie, pour prêcher la parole divine sans entrave. L'usage contraire, un usage infâme prévalait dans l'Église, et plût au ciel qu'il n'existât plus dans ces jours : on administrait ses revenus soi-même, et on abandonnait à un vicaire obscur la tâche de paître spirituellement ses brebis pour un modique salaire. Voilà l'origine, la source de tous nos maux. En face de ces déréglements, de cette corruption, de ces négligences des pasteurs, les loups, revêtus des apparences hypocrites de l'humilité chrétienne, se glissèrent dans le bercail, et séduisirent le troupeau au nom même du Christ. C'est ainsi que la tiédeur du clergé fraya la route à l'hérésie.

Mais laissons cette histoire déjà ancienne pour ne plus songer qu'à notre sujet. Plût à Dieu que cette race d'ecclésiastiques avides fût éteinte, qu'on

ne cherchât pas encore aujourd'hui les biens terrestres des bénéfices avant le royaume de Dieu et la justice, comme l'insensé qui recueille avec soin l'écorce des noix et la pelure des fruits, sans s'inquiéter de ces fruits eux-mêmes.

Jésus gravit donc *une montagne*. Jésus aima toujours les montagnes, lui qui dépassait toute science et toute vertu humaine de l'immensité de son être. Il voulut être conçu à Nazareth, la ville élevée sur les monts, il priait sur les hauteurs, il y prêchait la foule; c'est sur le Thabor qu'il se transfigura devant Elie et Moïse, c'est sur le Calvaire qu'il mourut, c'est d'une colline qu'il s'élança vers les cieux, et voici qu'il vient, chante le Cantique, en bondissant sur les monts, en franchissant les hautes crêtes. Cela nous enseigne que le chrétien ne doit pas se contenter de parcourir la vallée de l'humilité, ni d'éviter la plaine des vices, mais qu'il doit encore marcher sur les hauteurs de la perfection. Cela enseigne aux prédicateurs de l'Evangile à pratiquer publiquement leur doctrine, car Jésus gravit d'abord la montagne avant de provoquer la multitude à gravir la montagne de la vertu chrétienne. Jésus *gravit la montagne* le premier. Quelle vertu prêcha-t-il aux hommes dans laquelle il n'avait pas le premier excellé? Oui, vraiment, Jésus *commença à faire et à enseigner, il gravit* vraiment *la hauteur* d'où il devait prêcher les hommes. Il leur prêche la pauvreté, et il n'a pas un toit où il puisse reposer sa tête. Il leur prêche la douceur, et il est l'a-

gneau de Dieu. Il leur prêche la tristesse pénitente, et il expie nos crimes chaque jour. Il leur prêche l'oraison, et sa vie est une prière continuelle. Il leur prêche le pardon des injures, et il intercède pour ses bourreaux sur sa croix. Il leur prêche l'obéissance, et il est obéissant jusqu'à mourir. Il leur prêche le divin amour, la charité fraternelle, et c'est l'amour qui le cloue à son gibet infâme. Oui, oui, le Christ *commença à faire et à instruire*, il commença à gravir le premier la montagne où il s'assit au milieu de ses disciples.

Mais, pourquoi s'asseoit-il dans ce désert au milieu de ses disciples? D'abord pour se reposer un peu de ses travaux, pour converser avec ses apôtres de leurs prédications récentes. Il se reposait un peu et il utilisait ce loisir en se faisant rendre compte de l'administration des siens : c'était d'un bon chef, d'un pasteur diligent. Le souverain Pontife imite donc celui dont il est ici-bas le vicaire en scrutant la conduite des évêques; les évêques imitent donc les apôtres en obéissant à cette inquisition paternelle; s'y soustraire serait d'un pasteur infidèle, et méconnaître une hiérarchie que saint Paul consacrait lui-même en se rendant à Jérusalem pour conférer avec saint Pierre.

Jésus gravit donc *la montagne où il s'assit au milieu de ses disciples fatigués*, pour se reposer ensemble dans ce lieu désert. Mais ils se reposaient à peine que, levant les yeux, Jésus aperçut la multitude accourue sur ses traces. Salutaire leçon en-

core à l'adresse des évêques, élevés sur la montagne des honneurs, exposés à ne pas jeter les regards sur la portion la plus pauvre de leur troupeau, et à ne pas la soulager dans ses nécessités spirituelles et corporelles.

Il contempla donc, notre Sauveur Jésus, cette multitude pressée et il *se sentit une* grande *pitié pour elle,* car elle *errait comme des brebis sans berger, et il commença à lui donner ses enseignements.* Oh, comme notre doux Sauveur fut en tout le modèle des pasteurs des âmes! Il se retire dans ce désert pour se délasser un peu de ses labeurs, et, à la vue de cette foule affamée de la divine parole, il oublie ses fatigues et reprend ses travaux. Il parle, il parle si longuement que *le temps s'enfuit*, qu'il dépasse toute limite et que ses Apôtres le prient de congédier la multitude. Et non-seulement il parle, *il guérit les infirmes accourus.* Mais pour bien comprendre ces guérisons miraculeuses, il convient de remarquer que la multiplication des pains fut un symbole de la divine eucharistie. La formule, en effet, usurpée par le Christ, fut presque identiquement la même dans les deux cas. *Il prit les cinq pains*, dit l'Evangéliste, *les bénit en regardant le ciel, les rompit et les donna à ses disciples.* N'agit-il pas de même dans la dernière cène? Puis, de même que par sa toute-puissance il changeait d'autres corps en pain, il changea par sa toute-puissance, dans sa passion, le pain en son corps. Si les pains multipliés nourrirent une foule immense sans s'é-

puiser, l'eucharistie nourrit le monde sans cesser d'être. Si ce pain miraculeux apaisait à la fois la soif et la faim, l'espèce eucharistique sert à la fois de nourriture et de boisson mystiques. Enfin les actions de grâces de la multitude rassasiée, ce cri qui s'échappait de son âme reconnaissante, *celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans ce monde,* n'est-ce pas le symbole de l'action de grâces des âmes ardentes après la communion au sacrement de l'autel? Le miracle de la multiplication des pains est donc la figure de l'eucharistie, et Jésus l'accomplit pour préparer les âmes à ses enseignements prochains sur ce mystère.

Mais si l'Eucharistie, dont ce miracle est comme le signe, est une véritable nourriture, elle est la nourriture des forts, des justes, et non point celle des pécheurs. C'est ce que proclama le Sauveur en guérissant les malades de la foule avant de multiplier les pains. Plût à Dieu que nous comprissions bien cet enseignement : l'Eglise changerait de face! D'où viennent, en effet, ces faiblesses des âmes toujours croissantes, ces infirmités morales toujours en progrès malgré des communions fréquentes? Est-ce que Dieu n'est plus le feu qui dévore ; est-ce que son corps n'est plus la nourriture solide et son sang le salutaire breuvage? Quoi ! nous sommes froids, insensibles aux approches de cette flamme ardente ; les paroles ne se précipitent pas de nos lèvres comme des étincelles radieuses, nous restons ténébreux au sein de la lumière splendide? Au lieu

d'illuminer le monde comme des rayons vainqueurs des ombres, nos actions passent vulgaires, obscures? Au lieu de grandir, de progresser dans la force spirituelle, de revêtir par cette nourriture et ce breuvage la constitution des cieux, nous perdons peu à peu nos vertus, nous déclinons, nous nous penchons sur l'abîme? Ah, cette nourriture est bien toujours efficace, ce breuvage est bien toujours immortel! Mais nous nous approchons du divin banquet languissants, infirmes. Nous ne nous sommes pas lavés dans la pénitence, nous n'avons pas demandé au Christ de guérir nos faiblesses. Notre confession a été distraite, pressée, notre attention nulle aux conseils du médecin de notre âme, et nous nous sommes témérairement assis à un festin trop substantiel pour nos facultés débiles. Ne nous abusons pas, la pénitence, la guérison des plaies de l'âme doit précéder la communion eucharistique, et cette pénitence doit être aussi sincère, aussi sérieuse que nos fautes furent graves.

SECOND POINT.

Je me suis plus étendu que je ne le voulais d'abord, mais c'est à l'exemple du Sauveur qui prêcha si longuement la multitude que les disciples disaient: *Jam hora præteriit, dimitte illos.* Je dois l'imiter encore et répondre comme lui à cet avertissement des siens : *Non habent necesse ire, date illis vos manducare.* Ceux, en effet, qui négligent leur corps pour leur âme reçoivent de Dieu leur pâture. *D'où*

nous procurerons-nous la nourriture suffisante à cette foule, continua donc le Seigneur, non pas pour recevoir un conseil, *car il savait* bien *ce qu'il avait à faire,* mais pour rendre plus sensible le miracle ? Il voulait, en effet, constater l'insuffisance des ressources présentes soit en espèces, soit en nature, et cela constaté, faire éclater sa puissance et sa miséricorde. Mais considérez sa prudence, il ne réprimande point Philippe et André qui désespéraient de subvenir aux besoins de ces milliers d'hommes entassés, il pouvait leur répondre comme jadis à Moïse en proie à un découragement pareil : *Numquid manus Domini invalida est?* Mais il laissa à son miracle seul le soin de les réfuter. C'est ainsi qu'il agit chaque jour avec les hommes. On l'offense à toute minute qui s'enfuit, et il nous comble de bienfaits nouveaux, le soleil se lève toujours, la pluie tombe à son heure, la fleur s'épanouit, le fruit devient mûr : voilà ses vengeances, tandis que l'homme s'irrite d'une légère injure et en appelle de cet affront à son glaive. Quelle folie ! comme si le fer prouvait l'honnêteté ! Qu'a de commun la probité avec le glaive ? Exterminez votre ennemi, cette victoire fratricide établira-t-elle votre innocence ? Pourquoi plutôt ne pas se montrer libéral envers l'insulteur qui vous appelle avare, ne pas pratiquer la sobriété quand on vous reproche l'intempérance, la religion quand on vous accuse d'impiété ? Voilà les nobles vengeances, les vengeances de Dieu.

Jésus voyant le moment propice dit à ses disciples : *Faites asseoir cette foule.* Puis, il regarda le ciel, rendit grâces, bénit les pains et les poissons recueillis, et les fit distribuer par les siens qui revenaient à Jésus ou retournaient à travers la multitude, à mesure que les corbeilles s'épuisaient ou se remplissaient tour-à-tour, comme on revient puiser à la source féconde les eaux qui fertilisent la plaine. Les pains se multipliaient, en effet, sous les mains du Christ comme les grains dans le sillon. Ceux-ci croissent lentement aux dépens du sol, ceux-là croissaient aux dépens de corps étrangers transformés en leur substance, par la volonté divine, mais dans le moment, à un seul signe.

Mais il n'est pas question de breuvage dans ce festin du désert, du breuvage la partie la plus importante de tout banquet? Un banquet sans boisson serait peu fréquenté dans ces régions, sans doute. Dieu le prévoyait peut-être, il songeait à laisser un enseignement aux ivrognes de cet âge, d'autant plus que ce miracle était, on l'a dit déjà, le symbole de l'Eucharistie, et aussi, peut-être encore, parce que des sources abondantes d'eau vive coulaient à l'entour.

La multitude rassasiée, il fit recueillir diligemment les débris du repas. Il en resta douze corbeilles pleines, une pour chaque apôtre. Voilà, d'une part, les fruits de l'aumône, la fécondité de cette œuvre pour ceux mêmes qui l'accomplissent : elle rend avec usure, comme l'affirme le Proverbe. Et

cela doit s'entendre de l'aumône spirituelle comme de l'aumône corporelle. Le prédicateur, le pasteur recueilleront pour récompense de leurs labeurs des trésors d'intelligence et de grâce en ce monde, et de gloire et de béatitude dans le ciel.

Je conclus par quelques explications opportunes et très-utiles à la fois.

Le miracle d'aujourd'hui se répète chaque année dans la nature, le champ labouré se couvre de moissons, la vigne se penche sous ses grappes nombreuses. D'où vient donc tant de misère, pourquoi ces pauvres qui pullulent? Est-ce que le prodige ne peut plus suffire à rassasier les masses? Est-ce la faute de Dieu, est-ce la faute des hommes?

C'est la faute des hommes, sans aucun doute. Quatre vices surtout ont pris à tâche d'atténuer les effets tout-puissants de ce continuel miracle.

C'est d'abord la défiance qui s'empara de Philippe quand Jésus lui demanda l'état de leurs ressources. On se fie plus à son industrie qu'à la puissance divine. On accorde plus de créance à la signature d'un juif, d'un infidèle, qu'aux promesses réitérées du Sauveur. Ce vice est particulier aux pauvres. Dieu n'a-t-il pas dit pourtant : *Ne vous inquiétez point de votre nourriture et de votre vêtement, votre père sait que vous avez besoin de toutes ces choses?* Quoi de plus clair? N'a-t-il pas ajouté encore : *Cherchez d'abord... la justice, tout cela vous sera donné par surcroît?* Saint Pierre ne conseille-t-il point d'*accorder toute notre confiance à celui qui doit prendre*

soin de nous? David ne s'écrie-t-il pas de mettre notre *espoir dans le Seigneur qui nous nourrira*, dans le Seigneur si fidèle à ses promesses, si saint dans toutes ses œuvres? O si nous comprenions ce que c'est d'avoir Dieu pour père, pour père tout-puissant! Si nous sentions la force de ces paroles inspirées : *Votre père connaît tous vos besoins!* Demandez au petit enfant ce qu'il fera quand sa tunique tombera en lambeaux? — Tu es inhabile, pauvre enfant, sans ressources, sans usage, que feras-tu, iras-tu dépouillé et nu par les champs?—Vos paroles ne l'effraient point, il sourit de vos craintes.— Cela regarde mon père, dit-il, je n'en ai nul souci. Eh bien, pourquoi ne pas avoir en Dieu la confiance de cet enfant en son père? Si Dieu nous a promis son héritage, comment nous refusera-t-il les aliments de notre pèlerinage? Il ne les refusera pas si nous ne lui lions pas les mains par une défiance injurieuse, surtout si dans cette défiance nous ne nous laissons point aller aux industries perverses, au vol, à la fraude.— Mais la nécessité ne connaît pas de loi?— Elle reconnaît au moins un Dieu. Croyez-moi, la détresse n'est pas un mal en face du péché, la perte du ciel est une autre indigence que le besoin du corps. Que vous servirait de gagner la terre aux dépens de cette gloire éternelle [1]?

C'est ensuite la dureté du riche. Quoi d'étrange que les pauvres manquent des choses essentielles à

[1] *Matth.* 6; 1. *Pierre*, 5; *Ps.* 54, 144, 24.

la vie, quand les économes de Dieu au sein de son peuple, au lieu de veiller à une distribution sage et juste des trésors divins, les absorbent pour eux-mêmes? Dieu a tout arrangé pour le mieux dans ce monde. Afin de donner l'occasion d'exercer la miséricorde, il a permis la pauvreté; afin de donner l'occasion d'exercer la patience, il a permis la richesse. Aux riches de gagner le ciel en pratiquant la miséricorde, aux pauvres d'atteindre au même but en pratiquant la patience. Mais l'avarice vient déranger cette économie excellente. Comme André les heureux s'écrient : Je suis riche : *Habeo quidem quinque panes*, mais que serait cette fortune divisée entre tant d'infortunes! Puis, si la disette régnait l'année prochaine? C'est ainsi que l'avare raisonne pour excuser son égoïsme, et se trouve pauvre à tout prendre. Ah! malheureux, tu es pauvre en vérité, pauvre en charité fraternelle, en compatissance, en grâce, en humanité, pauvre en la sainte espérance des cieux! Et pourquoi s'inquiéter de l'année prochaine? Et si le firmament croulait, si la mort te couchait dans la tombe? Partagez, partagez, ô riches de la terre, avec les pauvres, et les dons de Dieu suffiront, et au-delà, à nourrir son peuple.

C'est encore la superbe, la luxure et l'intempérance des pauvres. La foule, dans l'évangile du jour, s'asseoit sur une herbe verdoyante. Or l'herbe c'est l'image de la chair, et la verdure celle de la passion des sens. Cette herbe verdoyante, c'est donc le symbole de la pétulance d'une chair indomptée :

de cette chair que tous nous devons fouler, comprimer sur le sol, mais les pauvres principalement, dénués qu'ils sont des moyens de satisfaire ses instincts, parce que Dieu veut que la sobriété et la tempérance soient les vertus de leur état. Or qu'arrive-t-il? Le pauvre veut se nourrir, se vêtir comme le riche : il consume le dimanche à la taverne le gain d'une semaine laborieuse. Et je ne parle pas des autres lieux où il dissipe follement les ressources de sa famille indigente. Que les pauvres s'asseoient donc sur l'herbe verte, qu'ils soient tempérants et sobres, et ils verront que la Providence divine donne bien aux petits des oiseaux leur pâture.

C'est enfin la superbe et la pompe des riches. Ils veulent briller, et ils brillent aux dépens de Dieu, leur splendeur obscurcit les splendeurs de la Providence pour les yeux faibles, et empêche de comprendre et d'admirer le miracle qu'elle renouvelle à chaque saison sur la terre. Qu'on y songe cependant, en faisant recueillir soigneusement les débris du festin, le Christ, en ce jour, enseigne aux illustres et aux puissants l'usage de leur superflu. Les miettes abondantes qui s'échappent du banquet des riches ne doivent point aller aux meutes, aux coursiers de luxe, aux fourrures, aux femmes, aux flatteurs, mais à Lazare qui attend sur le seuil. Le soleil luit, mais à la condition d'éclairer et de réjouir le monde; le sang coule à pleins bords dans les veines, mais à la condition de pénétrer et de rafraîchir les chairs; que les heureux, que les célèbres brillent donc,

mais qu'ils n'oublient point leur mission providentielle, leurs devoirs impérieux envers les pauvres; membres comme eux d'un même corps. Le pauvre est dans le corps social comme la poule féconde qui ne jouit point de ses œufs. C'est encore la racine chevelue qui plonge sous le sol dans l'humidité et la nuit, tandis que, grâces aux sucs qu'elle absorbe, le tronc s'élance et se couronne de fiers rameaux : le pauvre vit pour le riche. Qui fouille le sillon, le retourne, l'ensemence, le moissonne? Qui plante, arrose, soigne les bergeries? Oui, oui, le pauvre c'est le pied du corps social toujours plongé dans la boue, toujours en chemin au profit des riches indolents qui ne songent pas même à ses besoins. Quelle dérision pourtant! Qui ne rirait de l'insensé s'avançant avec des airs de prince, couvert de pierres précieuses, la tête parfumée, mais les pieds nus et fangeux? Voilà le riche inhumain, voilà la société de ce monde dont la pitié est absente. Quoi d'étrange si l'on se refroidit, perd la grâce et meurt pour le ciel?

Le riche veut-il arriver, au contraire, jusqu'à Dieu? Qu'il recouvre ses pieds, qu'il les réchauffe de tous ses moyens. Sa route est longue, son but lointain, quoique sa vie soit éphémère, il ne saurait se faire trop d'amis qui veuillent partager son fardeau. Qu'est-ce que cette vie, d'ailleurs? un naufrage, un naufrage immense, où chacun tend à la rive escarpée à travers des vagues furieuses. Comment le riche, sous le poids de sa fortune, atteindrait-il à ces bords

ardus, si le pauvre ne le soulage et ne le soutient dans ses efforts? Pour suivre Jésus sur cette mer houleuse, Pierre et les apôtres quittèrent tout, filets et famille, et vous, chargés de trésors pesants, vous croyez parvenir au ciel? Erreur, croyez-moi, erreur, et suivez mon conseil salutaire : cette ingénieuse industrie vous conduira seul au royaume des élus.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Telle fut l'atrocité des supplices du Sauveur, que ni l'homme ni l'ange ne peuvent la comprendre, et que Dieu et le Christ seuls ont pu en mesurer l'immensité : Dieu, qui les avait décrétés pour le salut de la terre, le Christ, qui se résolut à les souffrir. Sans doute les rochers qui se fendent, les sépulcres qui se r'ouvrent, le voile qui se déchire, le soleil qui se couvre, l'univers qui s'ébranle, ces prodiges inconnus qui se croisent dans les espaces témoignent d'une sympathie profonde de la nature pour la passion de Jésus. Sans doute les anges *pleurèrent des pleurs amers*, se voilèrent sous leurs ailes, quand les cruels outrageaient l'*Agneau de Dieu*. Mais il est toujours vrai que Jésus n'appelle, qu'il n'implore que son Père, parce que seul son Père pouvait connaître la grandeur de ses épreuves, car il connaissait seul sa majesté et le respect qu'elle commande; *tu sis*, criait la sainte victime, *impro-*

perium meum et confusionem meam et reverentiam meam.

Toutefois, malgré cette impuissance de notre nature à comprendre ces incommensurables douleurs, prêtons l'oreille à cette voix lamentable qui crie : *O vous tous qui passez sur le chemin, regardez et voyez s'il est un tourment semblable à mon tourment*, et essayons de compatir selon notre force à ces mystères lugubres. Je vous convie à cette contemplation navrante, vous qui suivez la route de la sainte Jérusalem; n'écoutez pas seulement la voix qui crie : Arrêtez vos pas et *voyez* s'il est des supplices pareils; songez que Jésus les endure pour le rachat du monde, qu'il les endure seul, abandonné du ciel et de la terre, pour lui rendre d'une part vos hommages d'actions de grâce, pour vous exercer de l'autre à la patience et à la résignation sur ses traces. Je ramène ce que j'ai à dire sur ce point à quatre chefs principaux d'où la Passion me semble jaillir dans sa plénitude, comme le torrent rapide où nous devons puiser *aux sources du Sauveur*.

La première de ces sources divines, la source mère, c'est la charité, qui brûlait sous la poitrine de Jésus comme dans son propre foyer. Elle désirait délivrer le genre humain de la manière la plus excellente et satisfaire le plus complètement possible à la justice de Dieu; elle désirait guérir si radicalement nos blessures qu'il n'en restât plus de trace, et effacer si bien l'injure faite au Créateur,

qu'il n'y eût plus d'inimitié entre le ciel et la terre. Or elle savait que plus elle souffrirait dans ce dessein et mieux elle atteindrait à son but, et, connaissant ses forces, elle savait aussi quelles infortunes immenses elle pouvait affronter : de là des douleurs sans bornes, infinies. Concevez la souveraine puissance unie à la souveraine sagesse, et cette puissance avec cette sagesse unies à la charité souveraine, et concevez ensuite, si vous le pouvez, les œuvres de cette coalition sans égale. Ne savez-vous pas quels prodiges enfante l'amour terrestre? Qu'était pour Jacob les longues années de son servage en comparaison de la grandeur de sa tendresse pour Rachel? Mais pourquoi parler de l'amour de la terre? Ne savez-vous pas les prodiges de la charité divine dans les saints de la loi nouvelle, dans saint Paul, saint Ignace et saint Francois? Qu'était-ce que l'infortune, l'ignominie, le martyre, pour ces cœurs de feu? Est-ce que le simple trépas suffisait à leurs ardeurs; ne couraient-ils point après ces supplices raffinés, inventions laborieuses de Satan, assemblage de mille tortures, où pour mourir il fallait cent fois mourir? Ecoutez saint Ignace[1].. *Je sais ce qui me convient... que le feu, la croix, la bête affamée se préparent, qu'on déchire, qu'on brise mes membres, que tout mon corps périsse, que tous les fléaux de l'enfer se précipitent, afin que je mérite de voir le Christ; rien ne me plait dans ce*

[1] *Ep. ad Rom.*

monde, j'aime mieux mourir dans le Christ que de régner sur la terre. Avec quelle ardeur le noble martyr conjure ses amis de ne pas détourner de lui le coup mortel ? Jamais on n'a imploré la clémence d'un juge, jamais on n'a essayé d'échapper au trépas avec de plus touchantes instances. Et ces tortures atroces, désirées, recherchées avec tant d'art, si je puis dire, étaient bien au-dessous encore des tortures rêvées par son amour. Il désirait de souffrir des maux sans bornes, et il ne pouvait voir se réaliser ce désir. Or qui ignore que l'amour dans le Christ était plus développé, plus indomptable que dans Ignace, François et Paul ? dans le Christ, le foyer de la charité divine, d'où elle s'est répandue dans nos cœurs. Le Christ ne désirait donc pas, il brûlait de la volonté de mourir pour les hommes : comme le cerf se précipite à la source des eaux fraîches, il soupirait après son calice, et la puissance de réaliser cette volonté de flamme se joignant à ces ardeurs, quelle a donc été l'immensité de la Passion, la grandeur du supplice du Calvaire ? A cette pensée, l'âme s'émeut, s'élance dans l'extase et commence à comprendre ces paroles amoureuses du Prophète : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

L'amour de Jésus pour les hommes voulait souffrir, et il voulait souffrir sans consolation. Il défend au ciel, il défend à la terre de le secourir. Seul, abandonné, solitaire au milieu des déicides, il veut lutter contre les tourments qu'il se prépare.

Israël sacrifiait autrefois deux boucs au Seigneur pour les péchés du peuple : l'un était immolé et l'autre chassé vers le désert : le Christ, la victime des péchés du monde, laissait immoler son humanité sur la croix et sa divinité abandonnait en quelque sorte sa chair aux bourreaux, en ce sens qu'elle ne la soutenait point, ne la défendait point contre la torture. Je ne m'étonne plus si le martyr chante, s'exalte sur l'arène, dans les bûchers, et si le Christ tremblait au contraire, et suait l'eau et le sang. Le martyr abonde de consolations au sein même de l'épreuve, et le Sauveur était seul, seul à souffrir et à mourir. Songez, songez à cet abandon, à la désolation de cette âme divine, à ce témoignage suprême de la charité de Jésus pour les hommes, et prêtez l'oreille à ces paroles du Prophète : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

L'amour de Jésus abandonna son corps sans consolation à des douleurs infinies, et quel corps, quelle noble chair ? Si ce corps avait grandi à une rude école, à l'école de la misère, cela est certain néanmoins, il était le plus pur, le plus sensible, le plus délicat de tous les corps, comme il convenait au chef-d'œuvre de l'Esprit saint, et le moins fait par conséquent pour endurer un si atroce supplice : supplice composé avec un artifice infernal de tous les supplices, infligé par tous les hommes, par chacun des hommes dans le passé et dans l'avenir, à chaque partie de ce corps divin, le frappant de plus dans ses affections les plus tendres

comme les plus infimes : quelques détails le feront bien comprendre.

C'était d'abord une tristesse immense pour son âme, qui l'enveloppait comme d'une nuée noire, tristesse qui produisit ce phénomène, sans exemple dans l'histoire, la sueur de sang dans le jardin des Oliviers. C'est que cette âme aimante voulut se clouer elle-même à la croix où devait être cloué son corps. Cette croix invisible, c'était la pensée de toutes les tortures qui devaient suivre, tortures dont les lugubres images se précipitaient sous ses yeux et réalisaient d'avance pour son cœur le calvaire ; c'était la pensée des crimes, cause de ces tourments ; crimes qui se déroulaient lentement, un à un, sous son regard, pour abreuver de fiel cet esprit si jaloux de la gloire de Dieu et de la pureté de sa créature ; c'était la pensée de l'ingratitude d'Israël, de l'ingratitude prochaine des chrétiens, qui devait faire porter des fruits de mort au trépas subi pour racheter le monde ; vue navrante, douleur sans nom : Jésus contemplait ses fils aimés, nés de son sang pour se précipiter par milliers dans l'abîme ; c'était la pensée de la désolation de sa mère, de sa mère, ce qu'il aimait le plus après Dieu ; le glaive dont parlait Siméon traversa son cœur aimant avant de pénétrer dans le cœur de Marie et mit le comble à sa tristesse. Voilà la croix intérieure où l'âme du Christ voulut s'immoler avant le jour de l'épreuve suprême ; les clous déicides, la lance la percèrent d'abord. Connaissez-vous un pa-

reil supplice, *vous tous qui passez sur le chemin ?*

Je contemple la victime sous les oliviers attristés, je la vois regardant la montagne où va se dresser le gibet, écoutant ces voix cruelles qui criaient, *tolle, tolle, crucifige eum*, pendant que les disciples se préparent à fuir, que Judas s'avance, que les limbes soupirent après sa mort, que Juifs et gentils conspirent avec l'enfer contre lui, que Dieu s'apprête à le frapper, et que les anges se taisent. Alors la sueur de sang découle de son front, de son corps, transperce sa robe virginale, et arrose le sol au loin. Voilà le début de la passion ! Que seront donc les douleurs prochaines ? Ah, si vos yeux ne pleurent, sinon par amour, du moins par repentir, qui êtes-vous, qu'est-ce que votre cœur ? Vos crimes, entendez bien, ce sont les clous de la croix qui se dresse, la lance qui déjà s'agite, les épines, le lambeau troué du prétoire de Pilate : cette victime ne tombe pas sous les coups d'une troupe de scélérats, mais sous le poids de vos propres forfaits. O Jésus, ô véritable Adam chassé du Paradis par mon crime, que le ciel et la terre vous louent et vous bénissent pour l'éternité !

SECOND POINT.

Ce discours dépassera les limites de nos entretiens ordinaires. Si Notre-Seigneur est resté trois longues heures agonisant sur le Calvaire pour achever l'œuvre de notre rédemption, il ne peut nous sembler dur d'écouter une heure encore le récit de cette Passion douloureuse.

Je poursuis les détails du supplice de Notre-Seigneur.

C'était la pensée de la trahison de Judas. Etre vendu, vendu comme un vil esclave, une bête de somme, à prix d'argent, quelle douleur pour un homme libre, pour Jésus vendu surtout par un ami, par son disciple, à ses ennemis les plus cruels, aux ennemis qui l'achetaient pour le faire mourir! Et à quel prix? Parle, Judas, quel prix as-tu vendu ton Maître? Trente deniers! Voilà la valeur du Christ! Vendrais-tu à si bas prix un bœuf, un cheval, une brebis? Ton Sauveur t'estime davantage, crois-moi. O valeur de l'homme aux yeux de Dieu! O abaissement de Dieu dans l'estime de l'homme! Un Dieu est vendu trente deniers, et l'homme est *racheté* par le sang d'un Dieu! Que sera-ce, si je vous prouvais, ô adultères, ô avares, que vous livrez Jésus à un prix plus vil encore? Trente deniers ne l'emportent-ils point sur cette volupté passagère qui ne laisse après elle que la lassitude ou le remords? Que méritez-vous donc, ô vendeurs déicides, si ce n'est un sort pire encore que le sort de Judas?

C'étaient les efforts conjurés des puissances ténébreuses dont la passion était l'heure. Cette domination momentanée de l'abîme sur le Christ explique la sujétion séculaire de l'humanité déchue : de là cette nouveauté dans le supplice du calvaire, cette atrocité inouïe, sans précédent, sans modèle : on soufflétait Jésus, comme un esclave, on lui crachait au visage comme à un blasphémateur, on le

revêtait d'un lambeau de pourpre comme un insensé, on l'entourait de soldats comme un larron, on lui préférait Barrabas, on le clouait au gibet des infâmes, sous l'inspiration de Satan, dont c'était l'heure, mais l'heure suprême. Qui, en effet, si ce n'est Satan, aurait pu frapper de vertige des pontifes et des princes au point de leur faire préférer un bandit cruel au Bienfaiteur du pauvre et de l'orphelin, à l'Auteur de la vie, au Créateur du monde? Admirez donc à quel degré d'humilité la souveraine Majesté s'abaisse en livrant son corps innocent à la puissance du démon !

C'était la flagellation dans le prétoire, flagellation si cruelle que dans la pensée de Pilate elle devait assouvir l'implacable haine des Juifs. O prodige inoui parmi tous les prodiges du Calvaire ! Un Dieu est flagellé, il subit un supplice jugé indigne à Rome du dernier des citoyens et réservé au vil esclave ! Un Dieu, artisan des mondes, père des esprits célestes et des hommes, est ignominieusement frappé par sa créature ! O abîme de la bonté divine ! Mais je ne puis exposer dignement cette humiliation de mon Sauveur. Transportez-vous au tribunal de Pilate, entendez le juge l'abandonner lâchement à une soldatesque moqueuse; contemplez ces bourreaux qui insultent et cette victime qui se tait, seule, dépouillée, sans soutien; comptez les plaies de cette chair tendre et virginale sous la verge infatigable. O aveuglement des Juifs ! O fureur des démons ! O patience de Jésus ! O cœurs de pierre,

si vous ne pleurez des pleurs amers à ces spectacles lamentables !

C'était la couronne d'épines, cette invention spontanée de la cruauté humaine, car cette torture d'un genre nouveau n'avait été prévue ni par le juge ni par l'usage. Ce fut une de tes suggestions perfides, ô toi, le prince du noir abîme; toi, le roi des fils de l'orgueil, tu voulus faire du roi de gloire un roi ridicule, et tu lui tressas une couronne d'épines! Mais les artifices de ta haine deviendront à ta honte les artifices glorieux de la récompense réservée à ta victime. Dans trois jours des rayons vainqueurs jailliront de ce diadème d'ignominie, dissiperont tes ténèbres et te relégueront dans ton sombre empire.

C'était le portement de la croix. Le nouvel Isaac portait l'instrument du sacrifice, et son père portait le feu et le glaive. Rien ne fut épargné pour abreuver Jésus d'amertume; avant de le clouer à son gibet on le chargea par un rude sentier du poids de l'arbre infâme. Consolante leçon, cependant. Si nous savions imiter cet exemple, accepter notre croix, loin de la repousser, de la fuir, quelle paix, quelle sécurité dans nos peines! La croix, songez-y, signe de déshonneur avant le Christ, est devenue depuis l'étendard de la gloire. Le Christ et Marie, voilà les deux créatures les plus chéries de Dieu. Or quelles marques leur a-t-il données de sa tendresse? Il les a comblées d'infortune. Jésus est le meilleur des hommes et il a été le plus affligé,

Marie a été la plus excellente des femmes et la plus éprouvée. Imitez donc ces deux nobles modèles. Etes-vous pécheurs, portez la croix du bon larron, acceptez vos peines comme un châtiment mérité, surtout quand ces peines sont les suites directes de vos fautes; êtes-vous innocents, portez la croix du Christ, et souffrez pour les péchés du monde. Car malheur à ceux qui adorent la croix dans les symboles, et la blasphèment dans la réalité! Israël élevait autrefois des mausolées magnifiques aux prophètes trépassés, et persécutait les vivants : les imitateurs d'Israël, ces adorateurs de la croix en peinture, n'auront point de part avec le Sauveur au ciel; ils ne partageront point ses consolations ceux qui n'ont pas partagé ses douleurs, et le Christ rougira devant son Père des hommes qui ont rougi de son Calvaire.

TROISIÈME POINT.

Nous sommes arrivés au sommet du Golgotha, au faîte des mystères de la régénération humaine. O que *ce lieu* est admirable, *c'est la maison de Dieu*, *c'est la porte du ciel*, c'est de cette cime que monte au paradis l'échelle de Jacob; ou plutôt, c'est ici la demeure des délices! Que signifie cet arbre aux fruits de vie qui s'élève au sein de ce parterre mystérieux? Que de grâces débordent de ce temple, de cet autel sur les fidèles qui s'approchent! *Venez* à *ces eaux* vives, vous *que la soif dévore*; elles coulent abondamment de cette roche féconde. Là se conclut

la paix avec le Christ, là se guérit toute plaie, là s'efface toute souillure. Gravissons la montagne du Seigneur, montagne fertile, montagne où il est si agréable au chrétien de vivre, de souffrir et de mourir pour Dieu, et continuons l'énumération des supplices du Sauveur.

C'était le crucifiement, genre de mort aussi infamant qu'atroce. On dépouille de sa robe la sainte victime, et la sainte victime se laisse dépouiller sans murmure pour nous revêtir de la robe de justice. O, comme vos yeux s'illumineront à ces splendeurs de l'amour de Jésus, si vous considérez dans sa nudité sur le Calvaire celui qui allume le ciel et fleurit la terre! Jamais Jésus ne pratiqua la pauvreté dans sa vie comme au jour de sa mort. Entré nu dans ce monde, il en sortit nu pour manifester son mépris du monde.

Regardez encore, voyez ces bourreaux qui le couchent sur le bois infâme, en tirant violemment ses membres, en déchirant ses mains et ses pieds sacrés, siéges de la sensibilité la plus exquise. Puis ils dressent la croix, ils la plongent avec force dans le sol; le corps de Jésus tremble sous le choc, s'affaisse, et ses membres suspendus se déchirent.

C'était, au milieu de cette douleur, la présence d'une mère aimée. Qui peindra la peine mutuelle de Marie et de son fils quand leurs yeux se rencontrèrent dans ce moment terrible, qui comprendra les larmes qui les inondèrent et les gémissements de leur tendresse! O que de fois elle abaissait son

regard qui se levait toujours, car elle ne pouvait à la fois supporter ce spectacle ni en détourner ses yeux, ce modèle des mères, cette tendre vierge de Judée ! Leurs langues restaient muettes, paralysées par ce tourment, mais leurs cœurs se confondaient dans un embrassement suprême. Pourquoi venir ici, ma colombe, disait le cœur de Jésus, mon unique amie, ta peine double ma peine, et m'est plus redoutable que le bourreau. Retourne à ton arche bénie, ô ma colombe, jusqu'à ce que le déluge soit passé : il n'y a pas ici de place pour tes pieds si purs; va précipiter par ta douce prière la course impétueuse de cette tempête. — Que dis-tu, mon bien-aimé, répliquait le cœur de la mère ! la mort seule peut me séparer de toi qui es ma vie. Tes tortures ont envahi mon âme, et elle ne pense plus qu'à ton infortune, elle est crucifiée avec toi, il faut qu'elle meure et soit ensevelie dans ta tombe. Tel était leur dialogue ineffable au sein du tumulte de la montagne, et Marie resta constamment debout, en face de l'arbre du salut, compagne jusqu'à la mort de la passion de son fils.

C'était enfin la raillerie de la foule déicide hurlant le sarcasme et la mort à l'entour, et offrant à la victime, pour boisson, une coupe de fiel. O comble de l'atrocité humaine ! Je vous vois, mon Jésus, affaissé sur votre croix, chacun de vos membres, chaque partie de votre être en proie à une douleur immense, torturée par un bourreau. Vos yeux sont crucifiés, car ils contemplent vos blessures et votre

mère désolée; vos oreilles sont crucifiées, car elles entendent les blasphèmes qui épouvantent le ciel, voilent le jour, et précipitent la colère de Dieu sur votre tête; vos narines sont crucifiées dans ce cimetière où gisent les ossements des criminels; votre palais est crucifié, car il est en proie à la faim et à la soif inextinguible : je vois votre chef adorable couronné d'épines sanglantes, ces mains, bienfaisance des indigents et des aveugles, ces pieds infatigables pour le salut du monde, lacérés, cloués au bois déicide, tout votre corps qui n'est plus qu'une plaie, et confus, tremblant, je me jette la face contre terre, en reconnaissant que mes propres crimes sont vos propres bourreaux.

L'Ecriture raconte que les frères de Joseph, à l'instigation de Judas, le vendirent trente deniers après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et renvoyèrent sa robe ensanglantée à Jacob, leur père, avec ce message : *Voyez si c'est là la tunique de votre fils. — C'est la tunique de mon fils*, s'écria le père infortuné, *une bête féroce l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph!* Cette robe, c'était le symbole du corps du Sauveur, tunique tissée par l'Esprit avec des fils d'or et d'argent. La synagogue, à l'instigation de Judas, la race d'Abraham l'a teinte dans le sein du Calvaire, et la montre audacieusement, en quelque sorte, à Dieu le Père, en disant : Voyez si c'est là la tunique de votre fils? Dieu ne fera-t-il pas la réponse de Jacob? Oui, oui, Seigneur, une bête féroce, mon iniquité, ma superbe, a dévoré votre

fils Joseph. O crime, ô forfait incomparable ! Voilà l'œuvre de mon orgueil, de mes révoltes, de mes ivresses ! O, si j'y réfléchissais, si je me pénétrais de cette vérité incontestable que le péché est la bête féroce qui a dévoré Joseph, que ne souffrirais-je point pour l'exterminer et le détruire !

S'il est vrai, bon Jésus, que nous sommes vos bourreaux, et qu'en échange de la mort que nous vous donnâmes sur le Calvaire, vous nous donnez la vie, que vous rendre pour un si grand bienfait ? Demandez, rien ne peut vous être refusé, notre cœur est blessé de votre amour ; que ferons-nous donc, bon Jésus, pour vous rendre vos bienfaits ?

Et que veut-il autre chose que notre salut ? Votre damnation, voilà pour Jésus le plus cruel des supplices. Entrez donc dans votre cœur, dites-vous : J'ai offensé Dieu maintes fois, et je ne me suis jamais repenti comme il convient. Mais la grandeur de la passion du Christ me fait comprendre la grandeur de mes offenses et l'importance de mon salut, et je veux pleurer mes fautes et fuir le péché avec plus de soin que la mort. Bienheureux celui qui tiendra ce langage ; j'ose lui promettre qu'il sera aujourd'hui dans le paradis avec Jésus, car aujourd'hui il échappera à l'enfer et sera du nombre des élus.

Il échappera à l'enfer : pensée bien propre à exciter la tiédeur des lâches. Car, après tout, ce n'est pas sur Jésus que nous devons pleurer, mais sur nous-mêmes. Si le bois vert a été traité de la sorte, que doit attendre le bois séché ? Si l'innocent a payé

si largement pour le coupable, quelles sont les tortures réservées à ce coupable? Si le Christ est devenu semblable au dernier des hommes pour une iniquité étrangère, que deviendront les hommes chargés de leurs propres forfaits?

Ne vous épouvantez pas des supplices du Calvaire, ne croyez point qu'ils soient le dernier mot de la justice, le suprême effort de la colère du juge. Cette œuvre de l'abîme sera toujours au-dessous de la géhenne, créée par Dieu pour torturer éternellement les rebelles. Le Christ est resté trois heures suspendu à son gibet, et le damné sera crucifié aussi longtemps que vivra Dieu. Ne vous laissez pas aller à de trompeuses espérances, ne comptez pas follement sur une miséricorde chimérique : celui qui n'a pas épargné son Fils, n'épargnera point le coupable, cause de la passion de ce Fils bien-aimé. C'est l'Evangile, c'est l'Eglise qui l'enseigne, et ce sont des milliers de supplicés qui le crient du fond de la géhenne éternelle.

LE VENDREDI-SAINT.

Quelle voix humaine saurait redire les bienfaits singuliers, sublimes, infinis que la croix a valus au monde et qu'elle est toujours puissante à reproduire parmi les hommes? Qu'est-ce que la croix, si ce n'est l'échelle de Jacob, la clef du ciel, l'ancre

du salut, l'étendard de la milice divine, le bois solide où s'est creusée la nacelle de l'Eglise, et l'arbre de vie du paradis terrestre? Telle est sa puissance, que le sang qui l'arrose, que le fer qui y suspend, que l'ignominie qui pousse sur le Calvaire, que la douleur qu'on y endure, enfantent le bien-être, la gloire et les ineffables voluptés : c'est la mort qui donne la vie. Telle est sa vertu que, sans son signe, il n'y a point de dédicace de temple, d'érection d'autel, de consécration de pontife, de bénédiction des eaux, de sacrements, de sacrifices; elle préside à tout dans l'Eglise, elle opère les miracles, chasse les démons, embellit les temples, arme les fidèles et produit des fruits si nombreux, si inépuisables, qu'elle arrache à saint Chrysostôme ce cri triomphant : *Cet abominable, ce maudit symbole du dernier supplice, cette croix s'élève plus radieuse que les diadèmes et les couronnes; le bandeau royal ne saurait resplendir sur un front comme ce signe que tout vénère; lui que la foule abhorrait naguère, la foule s'empresse à ses pieds aujourd'hui, les princes, les obscurs, les femmes, les guerriers, les vierges, les épouses, les esclaves, tous le tracent avec respect sur le plus noble de leurs membres comme sur une colonne élevée. Il brille à la table sainte, il domine au-dessus des lévites, que l'on consacre, au-dessus des fidèles accourus au banquet des cieux. Dans les palais, les chaumières, au forum, au désert, sur les chemins, sur les montagnes, au fond des vallées, dans les navires qui sillonnent la mer, dans les îles*

qui l'émaillent, au chevet de nos couches, sur les vêtements, les armes, les vases d'or, dans la pierre précieuse, les tableaux des maîtres, sur le front des possédés de Satan, dans la guerre, dans la paix, le jour, la nuit, dans le siècle et dans le cloître, il étincelle, il rayonne. Admirable prodige! on ne rougit point à la pensée qu'il fut un symbole infâme, et l'on s'en pare avec plus de fierté que d'un sceptre puissant. Et non-seulement on ne l'évite point, mais on le désire, on l'aime, on s'en occupe de toutes parts, on le plante en tous lieux, on le trace sur le lambris, on l'érige sur les toits; il décore les livres, les bourgades, les cités. Tel est l'empressement de toutes les parties de l'univers à posséder une parcelle infime du bois sacré que les privilégiés, les favorisés de ce don l'incrustent dans l'or le plus pur, et conservent, portent, vénèrent avec des hommages singuliers cet instrument de la condamnation du Christ[1]. A l'imitation de saint Chrysostôme, les Pères ne tarissent point sur les bienfaits et les priviléges de la croix. J'ai voulu vous en rappeler le souvenir au début de ce discours pour vous exciter à vous presser auprès de cet arbre toujours vert, toujours fleuri, toujours fécond, à vous asseoir à son ombre, à cueillir de ces fruits que vos aïeux vous signalent, car la croix du Seigneur est vraiment *le bois de vie, beau à voir*, délectable au goût, et *ses feuilles* procurent *la santé des nations*.

[1] *Adv. Gent. de divinit. Christi*, S. Chrys.

Plusieurs ne demandent à la méditation sur la croix qu'une émotion éphémère, que quelques larmes de commisération. La compatissance est sans doute le fruit de ces pensées salutaires ; mais ce fruit n'est pas seul, ce n'est pas même le plus grand. Essayons, dans la mesure de notre faiblesse, de répondre aux pieux désirs des fidèles dans ce jour funèbre, en montrant les cinq fruits principaux que nous pouvons retirer d'une fervente oraison au pied du Calvaire.

Quiconque voudra se livrer comme il convient à cette méditation doit s'arrêter surtout à ces cinq points : la grandeur du péché, cause de la mort du Christ, la violence du supplice, l'excellence du bienfait que ce trépas procure aux hommes, l'inépuisable bonté qui livre un Dieu pour le salut du monde, et la multitude des vertus qui brillèrent dans le Christ au jour de sa passion. La grandeur du péché pour le haïr de toutes ses forces; la violence du supplice pour compatir aux douleurs de Jésus notre chef; l'excellence du bienfait, fruit de ce trépas, pour rendre à Dieu crucifié les actions de grâces convenables; l'inépuisable bonté du Christ pour s'exciter à lui rendre amour pour amour, et ses vertus pour les imiter, les reproduire, car l'imitation du Christ, c'est le comble de la philosophie chrétienne et de la perfection humaine.

La grandeur du péché. Le péché est haï de Dieu, celui-ci l'a montré par des signes manifestes, le déluge, la destruction de Sodome, les défaites et

les captivités des Juifs, l'enfer avec ses bûchers en feu, ses démons horribles. On peut dire que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais soupçonné ce que Dieu réserve aux pécheurs. Mais aucun de ces signes fameux ne donne la mesure de la fureur divine contre les crimes des fils d'Adam comme cette justice implacable qui frappe un Fils aimé, le Verbe, abaissé au-dessous des parricides et des traîtres, comme cette justice qui frappe ce Fils unique des tendresses éternelles dans le corps et l'âme, qui le frappe enfin jusqu'à le faire mourir.

Je m'explique. Un vase de matière vulgaire, mais travaillée avec art, contient une liqueur fétide; le père de famille ordonne de le jeter au loin : cela prouve qu'il déteste le liquide perfide. Un vase d'argent la contient encore, et il subit de la part du père de famille le même sort; un vase d'or incrusté de pierres précieuses est brisé aussi pour une cause identique : cela prouve de plus en plus la haine du père de famille contre la liqueur traîtresse, car cette haine non-seulement brise une poterie vulgaire, mais des vases faits de riche métal pour atteindre et anéantir ce qu'elle poursuit. Dieu, de même, pour détruire le péché, a frappé sur le pécheur : il l'a frappé dans nos premiers parents sortis beaux et purs, sous ses mains, d'une simple argile, et il l'a frappé dans leur race; il l'a frappé dans les anges, dont la nature toute splendide, toute transparente brille au-dessus de l'homme comme l'argent au sein

des métaux. Adam, le père des hommes, est condamné avec ses fils à mourir; Lucifer, le premier des archanges, le *principe* des œuvres divines, le plus fidèle miroir de Jéhovah dans sa création, Lucifer, la lumière des mondes, l'honneur du ciel, est précipité d'abîme en abîme dans la région de la nuit, où régne le désespoir éternel, la révolte impuissante, le feu dévorant, et le roi de cette horrible région s'appelle désormais le dragon infernal, Satan! Quel sujet d'épouvante! Et pourquoi ces catastrophes formidables? Parce qu'Adam et Lucifer furent pécheurs, et que, pour atteindre le péché, la haine de Dieu n'a épargné ni la nature humaine, ni la nature angélique. Pour détruire l'injure, pour se venger de l'outrage, le Créateur a brisé sa propre œuvre. Mais ce n'est pas assez : ses élus au ciel et sur la terre le dédommageaient peut-être de la perte des êtres frappés dans cette exécution de sa justice. Mais qui contrebalancera la mort de son Fils? Le Verbe s'est chargé de nos iniquités, il a revêtu notre chair, il s'est fait la caution de l'humanité maudite, et son Père le poursuit soudain de sa haine, il le poursuit implacablement du jardin des Oliviers au sommet du Calvaire, il l'immole, en un mot, il brise ce vase d'or tout pur, tout parfumé, tant il exècre nos crimes : ce Fils bien-aimé, il le suspend sur la croix pour *atteindre les péchés de son peuple.*

Et comment frappe-t-il sur cette victime innocente? C'est avec une sévérité si grande qu'il n'est

pas de pécheur qui pût retenir ses larmes en contemplant sérieusement tout ce que Jésus a souffert pour lui. La passion ne fut pas un supplice ordinaire, ce fut un ensemble de supplices cruels. Telle fut sa violence, la multiplicité de ses tourments, que Jésus lui-même pria son Père de lui épargner cette épreuve. Elle renferme, en effet, toutes les tortures: elle fut l'œuvre de tous; chacun dans l'espèce humaine, l'homme mûr, la femme, l'enfant, le vieillard, le prince, l'obscur, le laïc, le prêtre, le juif, le gentil, fut l'artisan de l'œuvre inique, et chacun de même fut l'objet de l'amour de l'immolé et de son sacrifice. Les démons encore conspirèrent contre Jésus; l'heure du Calvaire fut leur triomphe, l'apogée de leur puissance. Dieu et ses anges comptèrent aussi parmi les bourreaux, dans un certain sens, car Dieu abandonna son Fils et ne lui envoya point ses légions. Enfin, la victime s'offrit elle-même au trépas. Mais elle s'y offrit par obéissance, tandis que Dieu l'y poussait par justice, Judas par avarice, les Juifs et les démons par haine, Pilate par faiblesse, et les Gentils par leurs crimes.

Tous poussèrent donc Jésus à son Calvaire; chacun, dans sa mesure, travailla à élever la croix, et tous ces bourreaux s'acharnèrent sans pitié sur l'innocent; rien en ce divin Sauveur ne fut épargné; aucune partie de son corps qui ne fût une plaie, de la plante des pieds à l'extrémité de la tête sa chair ne présentait qu'une blessure, tandis que son âme était en proie à toutes les douleurs, douleurs iné-

narrables dont je veux pourtant vous donner une triste esquisse dans ce discours.

Cette âme songeait à la Vierge sa Mère : se séparer de sa Mère, et de quelle Mère, pour aller au supplice, et à quel supplice ! Cette pensée seule briserait les cœurs les plus durs.

Elle songeait à la trahison de Judas. Etre vendu à vil prix, par un apôtre, à ses cruels ennemis, quelle réflexion amère, poignante, dès l'heure où Jésus s'écria douloureusement dans la Cène : *En vérité, en vérité, je vous le dis, un de vous me livrera*, à l'heure du Calvaire !

Elle songeait à ces mystères horribles qui la faisaient trembler sous les Oliviers, qui l'attristèrent jusqu'à mourir, et la plongèrent dans cette agonie terrible où le Christ sua le sang : phénomène plein d'épouvante, inouï dans l'histoire du monde, fruit amer de la vue de nos crimes qui passaient et repassaient sous les yeux du sublime agonisant.

Elle songeait à cette marche ignominieuse, de tribunal en tribunal, de carrefour en carrefour, que subissait Jésus, les mains liées, sous l'insulte des soldats, sous les railleries de son peuple qui le forçait à précipiter ses pas si mesurés d'ordinaire, de courir même, selon les caprices de ses bourreaux, comme s'il était un larron surpris dans son crime, lui qui prêchait naguère son Evangile avec tant de gloire.

Elle songeait à la fuite des disciples, à la damnation de Judas, aux reniements de Pierre. Quel

pensée toujours présente : être aban-
par ceux qu'on aime, qu'on a enfantés,
mûris, et savoir que l'un d'eux sera là
noir abîme !

songeait à ce torrent d'injures qui débordait
toutes parts, injures spontanées, filles de la per-
versité de la foule qui n'obéissait point en cela à ses
prêtres ni à ses chefs : Pilate n'avait pas fixé le nombre
des soufflets dont on déshonora la face de Jésus, il
n'avait pas prescrit cette farce sacrilége, cette
pourpre dérisoire, cette scène sanglante où l'on
voilait les yeux du divin Martyr en disant : *Pro-
phétise, ô Christ, quel est celui qui t'a frappé?*

Elle songeait à son abaissement au-dessous de Barabbas. L'auteur de la vie, du mouvement des mondes comparé à Barabbas et jugé plus indigne de vivre que ce scélérat insigne, quelle pensée atroce !

Elle songeait à la flagellation, le supplice des esclaves seuls.

Elle songeait à ce diadème d'un genre nouveau qui ensanglantait son front en le livrant à la risée publique.

Elle songeait à l'apparition de la sainte victime dans ce costume de roi devant la foule furieuse; elle entendait ces paroles profondes : *Voici l'homme*, et elle écoutait cette réponse déicide : *Crucifiez-le, crucifiez-le !* Quelle confusion, quelle torture ! C'était le jour célèbre de la pâque, qu'avait lieu cette consécration du roi de Juda, cette présentation du

verain à son peuple, et cet accueil étrange et maudit. *Que son sang*, criait l'insensé, *retombe sur notre tête et sur notre race, nous ne connaissons pas d'autre prince que César*, et le démon triomphait, et l'âme du Christ s'affaissait en gémissant.

Elle songeait à cette lourde croix qui pesait sur ses épaules. On voile les yeux du condamné vulgaire pour lui épargner la vue de l'instrument de sa mort : Jésus portait lui-même l'instrument de son supplice. On ranime les forces du condamné sur la route du gibet par un vin généreux : Jésus trouve pour boisson un mélange plein de fiel. Et pourquoi ne pas lui offrir un verre d'eau? Pourquoi ne pas lui refuser même tout rafraîchissement plutôt que d'agir par dérision? Si l'on ne voulait point consoler la souffrance, pourquoi l'agrandir? Si l'on refuse au mauvais riche un peu d'eau dans l'enfer, on ne lui tend pas au moins une coupe de fiel.

Elle songeait au crucifiement, genre de mort aussi cruel que honteux. Les clous s'enfoncent dans les pieds et les mains où convergent les veines et les nerfs : le poids du corps, qui incline vers le sol, tend de plus en plus ces muscles et ces conduits délicats, et la mort se produit par le seul excès de la douleur.

Elle songeait aux outrages prodigués au cadavre pendant au bois infâme, elle voyait ses bourreaux partager ses vêtements et tirer au sort sa tunique, et elle entendait le mauvais larron se joindre, au moment de mourir, à cette troupe déicide.

Elle songeait à Marie, à Jean debout toujours devant la croix, témoins de ses abaissements, de ses supplices, qu'ils partageaient avec elle : triste aurore pour eux d'une vie pleine de tortures.

Elle songeait à ce corps qu'elle aimait, à ce corps qu'elle allait fuir, à ce corps avec lequel elle avait vécu toujours dans une concorde sereine et qui allait défaillir, défiguré, sanglant, dans la fleur de ses années. Elle éprouvait ainsi toute l'amertume de la malédiction antique dont la condamnation à mourir est la peine la plus immense, et elle l'éprouvait dans toute son intensité car elle se séparait de son corps sans les troubles absorbants, sans les délires de notre agonie vulgaire. Elle comprenait qu'elle ne méritait pas ce supplice, mais l'amour vainquit, et, pour nous délivrer du châtiment, elle s'y soumit et, inclinant la tête, elle abandonna son corps. C'est ainsi que mourut le bon Pasteur, la joie de la terre, la lumière de nos yeux; c'est ainsi qu'il mourut plein d'angoisses, tout affligé, déchiré, tout anxieux, tout épuisé par la soif et la fatigue.

Et avec quelle célérité cet océan de douleurs passa sur cette âme! Quel fut le scélérat dont la condamnation a été précipitée, fulminée et exécutée aussi rapidement que celle du Christ? On le saisit la nuit, il comparaît le matin devant le juge, il est condamné à neuf heures, il monte sur la croix à midi et à trois heures il meurt. Pas une consolation au milieu de cette mer de tortures, qui se précipite avec la rapidité du torrent. Les martyrs marchaient joyeux

au trépas, car ils marchaient appuyés sur Jésus; mais le Christ marchait seul dans l'amertume et la douleur.

Quel est donc le mal profond qui ronge cette pauvre nature humaine? Quelle est donc cette haine implacable dont Dieu la poursuit sans pitié, avec outrance, dans Adam, dans le Chérubin, dans son Christ? Malheur à nous, infortunés! Dieu abandonne son Fils, il l'abandonne à l'infamie et au trépas : et ce sont nos crimes qui l'ont fait descendre, qui l'accusèrent, le flagellèrent, le couronnèrent d'épines, le clouèrent à la croix et le couchèrent dans sa tombe! Et nous péchons encore en chantant, sans peine? Et nous nous confessons froidement, nous éprouvons peu de repentir? Quoi! pour détruire le règne du péché, le Christ a souffert jusqu'à mourir, et vous vous abandonnez à l'iniquité avec délices, à la fornication, à l'ivresse, à la colère, au parjure, et vous crucifiez de nouveau Jésus avec plus de cruauté que le Juif des anciens jours? Et ne croyez pas amoindrir votre crime en appelant à vous des complices. Selon la loi de la justice, tuer l'innocent est pour chacun des homicides un forfait que n'amoindrit point le nombre des bourreaux. Songez-y donc, en méditant la passion du Christ, pensez que vous êtes un de ces Juifs déicides, de ces Romains moqueurs qui conspirent la mort du Sauveur. Oui, vous dérisionniez Jésus, vous lui crachiez au visage, vous le couronniez d'épines, vous le crucifiiez sur le Calvaire avec cette foule homicide. Sans

nos péchés, jamais le Christ n'aurait subi la croix. Ni le Juif, ni le Romain, ni Satan, n'auraient touché à sa chair innocente, si sa charité immense ne l'eût soumis au supplice pour expier nos crimes.

SECOND POINT.

Quels sont les bienfaits que la croix a valus au monde?

La délivrance d'un mal infini, la communication d'un bien sans bornes. C'est le pardon des péchés, la grâce, la justice, la liberté, la paix, le salut, la rédemption, la faculté de mériter la gloire, la béatitude, l'immortalité, les sacrements, la science. La croix, en un mot, nous a donné tous les biens en nous délivrant de toutes les infortunes dignes de ce nom. C'est pourquoi le Christ est appelé notre Père, car ce que possède le Père est l'héritage des enfants. — C'est encore l'époux, le chef de l'Eglise pour une raison identique. Nombrez, s'il est possible, les maux innombrables, fruits du premier péché, et vous aurez le compte exact des bienfaits innombrables qui nous sont donnés par la croix. Plus sage que Salomon avant sa faute, l'homme était devenu semblable à la cavale insensée; plus fort que Samson, il était devenu plus faible que la mouche légère contre laquelle il ne sait plus se défendre; supérieur à la mort, il était devenu son esclave; en paix avec la nature, avec ses semblables, avec lui-même, il était entré en guerre avec tout à l'entour et avec ses propres instincts : la terre, en

effet, n'obéit plus, les roses se sont transformées en épines ; la mer se révolte et dévore les navires ; les bêtes fauves se liguent contre lui ; enfin, tel est le tumulte qui règne dans cet être, telle est la discorde qui divise la raison et les sens, tel est l'égoïsme des passions contre elles-mêmes, que l'homme semble déchiré en mille pièces par ces bacchantes intérieures, et que sa poitrine n'est plus qu'une Babel pleine de confusion et de troubles. De plus, l'ami de Dieu, le favorisé de sa grâce, était déchu jusqu'à la malédiction du ciel ; l'héritier du céleste royaume, le destiné à la gloire sans peine, sans épreuve, était condamné aux pénibles labeurs, et ne pouvait plus de lui-même que déméríter et rouler de chute en chute jusqu'au fond de la géhenne ; l'hôte, enfin, du paradis terrestre, était chassé par la calamité à travers les repaires des bêtes homicides et réduit à leur disputer sa demeure. Voilà les dignes fruits de la désobéissance adamique, et voici les fruits de l'obéissance du Christ sur le Calvaire. L'homme était plus sage que Salomon, il doit égaler au ciel la sagesse de l'Ange ; il était plus fort que Samson, il sera plus fort que les mondes ; il pouvait ne pas mourir, et il lui sera désormais impossible de mourir ; il jouissait de la paix, il jouira de la paix universelle, et son corps agile comme son âme suivra par la seule force de l'amour cette compagne chérie au-dessus des firmaments ; il était l'ami de Dieu, il est devenu le frère de son Christ ; il habitait le paradis terrestre, il habitera la Jérusalem des cieux.

Mais quel fut le mode de cette délivrance et de cette donation magnifique? Quel fut le moyen employé par Dieu pour relever de la sorte l'humanité déchue? Cette passion cruelle que vous devez méditer aujourd'hui. Dieu n'envoya point un archange, il descendit lui-même, et le Christ se donna pour la rançon du monde : il se méprisa pour l'honorer, il s'affligea pour le consoler, il accepta la douleur pour lui obtenir la joie, il se laissa déchirer et meurtrir pour cicatriser ses blessures, et s'abandonna sur la croix pour le délivrer de la mort. En vérité, la manière dont s'est accompli ce bienfait immense dépasse ce bienfait lui-même, car il est plus merveilleux de voir un Dieu souffrir que de le voir multiplier ses dons.

Quand surtout on considère avec quelle charité Jésus s'est immolé pour les hommes. L'aumône accordée avec un doux visage rassénit l'âme du pauvre qui la mendie; l'aumône, au contraire, donnée avec chagrin, resserre et pèse comme un fardeau. En un mot, l'affection qui accompagne un présent en modifie la valeur selon sa nature. Or, quelle était l'affection qui animait Jésus sur le chemin du Calvaire? On peut chercher à la comprendre, mais il serait impossible de l'exprimer. Il a fait pour nous de grandes choses, mais la charité qui le poussait à ces œuvres immenses était une charité infinie. Il resta trois heures suspendu à son gibet, et son amour l'eût cloué sur ce bois infâme, s'il l'eût fallu, jusqu'au dernier jour. Cette

pâque, il l'avait désirée d'un désir de Dieu; ce baptême, il l'avait appelé de tous les vœux d'une âme digne de cohabiter avec le Verbe. Si nous lui devons beaucoup pour ses bienfaits, nous lui devons plus encore pour son amour.

La connaissance de ces bienfaits nous prépare à connaître l'abîme de bonté d'où ils viennent. La passion du Sauveur met en relief cette bonté de Dieu, par-dessus toutes ses autres œuvres. Vous le comprendrez sans peine en considérant celui qui souffre, ce qu'il souffre, pour qui il souffre et pourquoi il souffre.

Qui est Dieu avec ses cohortes célestes, sa toute-puissance, sa science infinie? Qu'est-ce que cette chair humaine qu'il revêt, qu'on abreuve d'outrages, qu'on crucifie sur le Calvaire? Qui est le pécheur, cause de ce trépas, avec ses ingratitudes, ses blasphèmes, sa superbe, ses révoltes? Pourquoi cette union de la divinité avec ses béatitudes à l'humanité pleine de misères? Est-ce pour l'avantage du Créateur ou seulement pour le bien de sa créature? L'âme qui parcourt rapidement ces points divers, qui se répond à elle-même avec les prophètes, la foi, l'Evangile et l'expérience, tombe souvent dans de telles extases à la vue de la bonté de ce Dieu qui descend souffrir pour les hommes, qu'elle semble quitter la terre en enlevant son corps après elle. Elle se fond de tendresse à son tour, une chaleur secrète la pénètre et l'excite à répondre à une pareille charité par un dévoûment sans mesure; elle

éprouve une horreur toute nouvelle pour le péché, ses yeux s'ouvrant et contemplant dans leur laideur véritable, l'ivresse, la luxure, la colère et les autres vices, et elle chante, blessée par tant d'amour, ces enivrantes paroles du Cantique : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo ;* mon Dieu porte sa croix, le Seigneur de la majesté est frappé, conspué, l'auteur de la vie est cloué au bois infâme, déchiré par la lance, saturé d'opprobres : ah ! que le glaive qui transperce son âme amoureuse me transperce à son tour : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.*

Enfin, la passion découvre dans toutes leurs splendeurs les vertus du Christ : elles y ont fleuri parmi ses tortures comme les roses parmi les épines. La passion est surtout pour nous un modèle : le Christ n'est pas seulement la vie, il est la voie ; il prêche l'humilité et la douceur ; il nous a laissé un exemple à suivre, afin que nous vivions avec sobriété, justice et piété ; il a donné sa vie pour nous pour nous enseigner la charité fraternelle. Il ne s'agit donc plus de regarder seulement la croix comme on regardait le serpent d'airain au désert, mais il s'agit d'imiter ses vertus. Si Eve se fût contentée de regarder le fruit qui nous donna la mort, le mal n'aurait pas été immense ; on profite peu, d'autre part, en regardant seulement au Calvaire. Il faut donc *éprouver en nous-mêmes* ce qu'éprouva Jésus-Christ. Selon le conseil de l'Apôtre, voici notre exemple : Dieu ! il s'est fait homme, il a lavé les

pieds des siens, il s'est soumis à l'humiliation, au mépris : que les puissants, que les sages et les maîtres de ce monde entendent et imitent; il a obéi jusqu'à mourir, et à mourir sur le Calvaire : que les sujets de la règle et de la loi entendent et imitent. Innocent, il a supporté patiemment l'injustice, il a persisté, malgré l'outrage, dans son œuvre à travers les supplices : que les éprouvés, que les chrétiens entendent et imitent. Il a marché comme une douce brebis au trépas, il n'a point excité ses ennemis contre eux-mêmes, il s'est gardé de jeter dans leur sein la discorde, chose qui était facile, il a prié ardemment pour ses bourreaux; toujours oublieux de ses tortures, il ne songeait qu'au salut des hommes; la croix pour trône, des épines pour couronne, du fiel pour boisson, deux larrons pour cortége d'honneur, une foule moqueuse pour soutien, il abandonnait volontiers cette terre qu'il méprisait, et prêchait le salut jusqu'à sa dernière heure : que chacun de nous entende donc et imite. Mépris des voluptés, zèle divin, sainte constance, charmante mansuétude, douce paix, obéissance aveugle, humilité précieuse, ô vous, toutes les vertus épanouies sous les pas du Christ comme les fleurs de son Calvaire, puisse mon âme vous comprendre, vous cueillir sur cette voie sacrée et s'en parer aux yeux de son céleste modèle !

Considérez les apôtres, les martyrs : comment pensez-vous qu'ils parviennent à ce comble de la perfection chrétienne qui étonne la terre ? Ces rivaux

des anges, ces vainqueurs de l'abîme, ces triomphateurs des arènes, où avaient-ils appris ce dédain du monde, cette persévérance invincible, cette charité infatigable, cette humilité immense, sinon dans la contemplation de la croix? L'amour du Calvaire plongeait Pierre et André dans une sainte ivresse. Saint Paul ne proclamait qu'une science, la science de Jésus crucifié, une vie, la vie des épreuves. Saint Ignace appelait le Christ *son amour crucifié*; chaque phrase de ses épîtres admirables sont comme des gerbes de feux, et chaque syllabe comme des étincelles ardentes qui répandent partout les effluves de son cœur dévoué à l'imitation de son Maître. Saint Bernard, saint François suivirent ces nobles traces, et ce dernier mérita d'offrir dans son corps aux regards du monde l'image du supplicié du Golgotha. On peut admirer encore cette image miraculeuse tracée par l'Esprit saint sur le cœur d'une vierge des anciens temps, du nom de Clara, célèbre dans l'Italie entière. Mais ce que l'âme ne peut comprendre, ce que l'œil ne peut apercevoir, c'est la joie dont surabondent ces disciples fidèles du Calvaire, si ce n'est au ciel, pourtant, si nous voulons marcher sur leurs pas dans ce monde.

PAQUES.

Il me sera permis, sans aucun doute, dans cette solennité magnifique, de répéter avec ces lépreux

témoins de la dispersion miraculeuse des Syriens, qui menaçaient Samarie : *Voici le jour de la bonne nouvelle ; si nous nous taisions, si nous ne voulions pas la publier, nous commettrions un crime*[1]. Ce n'est pas en effet d'une ville seule que je dois proclamer la délivrance, ce n'est pas la fuite d'une armée ennemie qu'il me faut chanter à cette heure : c'est la délivrance du monde, du monde arraché à la mort qui se croyait victorieuse, c'est la fuite des noires légions du Tartare accourues pour célébrer nos funérailles et nous jeter pêle-mêle dans leurs abîmes. Quelle nouvelle glorieuse ! L'enfer dompté, brisé, rampant plein d'épouvante aux pieds de l'étendart de la croix ; ses cohortes décimées, ses villes prises, la mort creusant sa tombe, le péché, pourvoyeur de Satan, bafoué, exterminé par la grâce, la vie qui refleurit, le soleil qui revient sur le ciel, le ciel qui s'unit à la terre ! Oui, oui, c'est à nous qu'il appartient de redire ces douces paroles : Voici le jour de la bonne nouvelle, si nous la taisions, si nous ne la répétions pas à tous les échos du monde, nous commettrions un grand crime. Je vous annonce donc un *grand sujet de joie pour tout le peuple ;* le Sauveur nous est rendu aujourd'hui ; celui que les Juifs ont voulu anéantir en le clouant au bois infâme, Dieu l'a rappelé du milieu des morts ; celui qui passait naguère seul le Jourdain, appuyé péniblement sur le bâton de ses voyages, revient à nous,

[1] 4. *Rois*, 7.

rapide comme la foudre, à la tête de deux armées brillantes; celui qui a sondé pour notre salut les voies du trépas, s'élance pour nous tracer les voies de la vie.

Or cette bonne nouvelle, saint Pierre nous l'explique dans ces paroles chantées par l'Eglise en ce jour : *Vous savez que la parole* du salut *s'est fait entendre sur toute la Judée, dans la Galilée d'abord, après le baptême prêché par Jean*, disant *de quelle manière Dieu oignit de l'Esprit saint* et combla *de vertu Jésus de Nazareth*, etc.

Ces paroles indiquent tout ensemble l'Incarnation, la Passion et la Résurrection. Avec elles, l'Eglise nous met sous les yeux comme un épilogue saisissant de la vie du Christ, de son admirable conception à sa résurrection bienheureuse. Ce n'est pas sans raison. Cette scène grandiose, cette épopée du Christ débute obscurément, comme une comédie vulgaire, se mêle au milieu, et se termine après des péripéties émouvantes par un chant d'amour et de joie. L'épopée satanique, au contraire, souriante au début, se clot dans la ruine et le sang, comme les tragédies humaines. Rapprochement fécond pour celui qui le médite. Oui, il est bon de se rappeler la vie du Christ, de la comparer aux intrigues de Satan; rapprochons-nous donc de l'Apôtre et écoutons ses paroles.

Celles que j'ai citées déjà signifient clairement les faits et gestes du Christ pendant les trois années de sa vie publique, et rappellent le mode de l'in-

carnation de ce Jésus *qui passa* au milieu de vous, ajoute l'Apôtre, *en faisant le bien et en guérissant tous les opprimés par le démon.*

De ce Jésus *que Dieu oignit* dans l'origine : voilà l'Incarnation, la première onction du Christ, l'onction à proprement parler de l'âme, l'onction de la grâce, de la sagesse, des vertus, de la gloire et de la béatitude spirituelles. La deuxième, qui eut lieu dans la Résurrection, regarde surtout le corps, qui fut oint de l'immortalité, de la lumière et de la gloire qui convient à cette précieuse matière. C'est à cette dernière que semble se rapporter ce passage du Psalmiste : *Tu as chéri la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'oignit de l'huile de la joie au-dessus de tes frères.* Il t'oignit, parce que tu as aimé la justice en satisfaisant à la dette du péché par ta passion, parce que tu as haï l'iniquité en préférant la croix au règne de Satan : il t'oignit donc pour cela de l'immortalité et de la gloire, de l'huile de la joie. C'est là encore que tendent ces paroles de saint Paul : *Il s'humilia lui-même en se faisant obéissant jusqu'à mourir, et c'est pourquoi Dieu l'a glorifié.* Dieu l'a glorifié, l'a fait roi, a courbé tout genou devant sa face, parce qu'il a consenti à mourir. Mais revenons à saint Pierre et à l'Incarnation[1].

Cette onction première de l'Esprit regarde seulement la nature humaine du Christ : comme Dieu il

[1] *Phil.* 2.

ne recevait pas les dons célestes, car il les donne. Comme homme le Christ reçut donc la grâce ainsi qu'il accepta toutes les autres fonctions de l'homme; mais il la reçut d'une manière unique : l'homme reçoit la grâce pour devenir enfant de Dieu, lui la reçut dans sa conception, parce qu'il était Fils de Dieu. La création du corps et de l'âme, l'onction de celle-ci, l'union au Verbe ont été instantanées, le Verbe ne prit pas son humanité, parce qu'elle était ornée par l'Esprit : cette humanité ne fut ornée des dons divins que parce qu'elle fut prise par le Verbe.

Cela convenait : l'âme et le corps du Christ devaient devoir tout à cette exaltation unique dans les fastes du monde. L'humanité fut donc ointe par voie de conséquence de son union avec le Verbe : le Verbe se fit chair comme parle saint Jean, et nous admirâmes la plénitude de la grâce et de la gloire de l'Adam nouveau; c'est de cette plénitude que nous avons tous reçu, les Apôtres les premiers, les plus proches du Christ, du chef de notre corps mystique : la grâce les inonda, *descendit in barbam*, comme parle le Psalmiste; elle nous inonda ensuite, elle découla sur nous, *in oram vestimenti ejus*. Aussi, il est appelé le Christ, c'est-à-dire l'oint, et nous les chrétiens, parce que nous avons été oints en lui. Voilà ce que signifie saint Pierre dans ce passage : *Unxit eum Deus Spiritu sancto et virtute*.

Mais pourquoi désigner les dons de l'Esprit par

cette appellation : Dieu l'oignit de l'huile de la joie? Qu'a de commun l'onction avec la grâce, l'huile avec l'Esprit? Cette métaphore est familière à l'Ecriture. Le Psalmiste, Isaïe, Daniel, saint Paul, saint Jean ont parlé comme saint Pierre en des lieux divers, et je vois en outre bien des raisons à cette figure sacrée; j'en assignerai sept, autant que *l'onction* spirituelle nous apporte de dons.

Si l'huile pénètre sans bruit les substances les plus dures, la grâce pénètre, de même, les cœurs endurcis, les transforme; rien n'est plus admirable, elle ne fait pas de violence; elle triomphe par sa suavité, elle s'insinue par ses sympathies, et fait brûler ce qu'on adorait, adorer ce qu'on brûlait naguère.

Si l'huile est un remède qui guérit en caressant, en paralysant la douleur, la grâce guérit les blessures du péché en éteignant les feux de la concupiscence : une seule goutte cicatrise les plaies mortelles.

Si l'huile assouplit les membres de l'athlète, les rend plus propres à la lutte, les dispose à la victoire, la grâce assouplit l'âme pour les luttes spirituelles et la rend victorieuse des tentations; d'hommes tièdes elle fait des apôtres invincibles ou des martyrs audacieux.

Si l'huile, en fortifiant, rend la matière plus propre à refléter et à transmettre la lumière, la grâce rend les âmes si aptes à recevoir les rayons divins, que rien n'échappe plus à leur clairvoyance,

ni les embûches, ni le bien, ni le mal, ni les mystères, autant du moins qu'il convient : *L'onction* de l'Esprit *nous instruit de toutes choses, l'homme spirituel peut juger de toutes choses ; l'Esprit oint un joueur de cythare, il en fait un psalmiste ; un berger, il en fait un prophète ; un enfant, il en fait un juge plein de sagesse ; un pêcheur, il en fait un apôtre ; un tyran, il en fait le docteur des nations ; un publicain, et le publicain devient évangéliste.* Et comment ? En ne faisant qu'effleurer l'âme, cela suffit, c'est la doctrine de saint Grégoire.

Si l'huile choisie exhale des odeurs suaves, la grâce répand des exhalaisons incomparables, qui charment jusqu'aux impies. La vertu se révèle par son parfum comme le vice par sa pourriture. Que les saints recherchent le désert lointain, qu'ils s'enfoncent dans les grottes profondes : plus ils se retirent des hommes, et plus leur vertu les découvre; ils laissent en quelque sorte un odorant sillage qui attire sur leurs traces, et je ne sais quelle étoile plane sur leurs retraites pour les dénoncer à la foule. Ils ont beau s'enfuir plus loin encore. Saint Hilaire passa vainement sa vie à se dérober aux multitudes attirées, cette fuite est une course éclatante, et la vie de ces humbles anachorètes un continuel triomphe.

Si l'huile est le signe de la joie, quoique les païens et les Hébreux usassent tous d'une huile, dite huile de la tristesse, pour les funérailles, la grâce est le

signe de l'allégresse de l'âme[1]. Aussi personne de plus joyeux que les saints, dans les tribulations, les angoisses. Les insensés qui ne *voient* que *notre croix*, et *ne voient point l'onction* céleste dont l'Esprit nous rajeunit et nous exalte! dit saint Bernard.

Si l'huile, enfin, est comme la reine de tous les liquides, en se maintenant toujours à leur surface, la grâce domine de même sur les dons de la nature qu'elle illustre.

Comprenons donc ce que nous devons faire pour conserver l'huile de la grâce que nous avons reçue aujourd'hui dans le vase de notre cœur; il faut la préférer à toutes choses en ce monde, aux parents, aux amis, aux plaisirs, à notre propre vie, si nous ne voulons pas perdre cette huile précieuse; il faut renoncer à tout plutôt que de commettre le péché qui nous en prive : le doux parfum et l'odeur fétide, le miel et l'absinthe n'habiteront jamais sous la même poitrine.

Voulez-vous quelque chose de plus pratique? Imitez le Christ, passez dans ce monde en faisant le bien, en guérissant les opprimés par le démon : le meilleur moyen de conserver la grâce, c'est de

[1] L'huile qui servait aux embaumements et l'huile de la joie, l'huile dont on s'oignait dans les festins, sont indiquées dans cette épigramme de Martial :

Unguentum, fateor, bonum dedisti
Convivis, here; sed nihil acidisti.
Res falsa est, bene olere et esurire.
Qui non cœnat et ungitur, Fabulle,
Hic vere mihi mortuus videtur.

D'après l'auteur.

l'exercer à coup sûr; c'est aussi le plus naturel et le plus facile. *L'amour de Dieu* ne peut d'ailleurs *rester oisif; il opère, il opère de grandes œuvres, s'il existe* dans le cœur, *et s'il reste tiède*, croyez *que ce n'est pas le véritable amour*. La grâce ne reste donc pas inféconde, elle pousse, comme elle poussait saint Paul, à surpasser nos frères; Dieu oint le chrétien pour le consacrer son athlète : que l'athlète combatte et triomphe. Voyez le Christ, l'oint par excellence; il ne se reposait jamais, ou il enseignait, ou il exhortait, ou il reprenait, parce qu'il savait qu'il avait reçu l'onction du Saint-Esprit; il guérissait les malades, il chassait les démons, il multipliait les prodiges, parce qu'il savait qu'il avait reçu l'onction de la puissance. Enfin, il *passait* dans le monde en faisant le bien, en soulageant les opprimés par Satan, il allait comme le soleil qui parcourt sans relâche son ciel en semant ses rayons salutaires. Il passait donc semant partout l'odeur de ses parfums. Et les foules accouraient sur ces traces odorantes; les uns, séduits par son langage, couraient après lui, disant : *Est-ce qu'un homme a jamais parlé comme cet homme?* Les autres, attirés par ses miracles, couraient après lui, disant : *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets;* ceux-ci, charmés par sa suave innocence, couraient après lui, disant : *Maître, nous vous suivrons partout; bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri!* L'Eglise tout entière, ravie par sa grâce et son amour,

le poursuit encore en chantant : *Entraînez-nous après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums.* C'est ainsi que la colombe céleste s'envole au paradis suivie de ses douces compagnes. Serons-nous de ce nombre fortuné? Sentirons-nous ces parfums vainqueurs? courrons-nous sur leurs traces jusqu'aux cieux? Ah! qui pourrait se contenir en aspirant l'odeur des vertus du Christ! Rien, ni la jeunesse, ni les ans, ni la joie, ni la tristesse, ne pourrait retarder notre course, comme rien n'arrête le lévrier ardent, ni le buisson, ni le fossé, ni le marais, sur la piste de sa proie.

SECOND POINT.

La passion du Christ est indiquée dans les paroles de saint Pierre par ce passage : *Quem occiderunt suspendentes in ligno.* Mais la résurrection, en se levant radieuse, a fait fuir ces souvenirs lugubres. Livrons cependant à votre admiration cette conduite des Apôtres qui, loin de reléguer dans l'ombre les ignominies de la croix pour prêcher la gloire du Sauveur, ont décrit ces humiliations avec un luxe de détails inouï, ont parlé sans cesse du Calvaire. *Les Juifs demandent des signes*, disait saint Paul, *et les Grecs sont en quête de la sagesse ; nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais la vertu et la sagesse de Dieu. — Si je craignais la croix, je ne prêcherais pas la gloire de la croix*, répondait fièrement André aux menaces du proconsul. Or, quelle est notre con-

duite? Rougissons-nous de la croix? ou nous glorifions-nous à son occasion? Nous la glorifions peut-être en nous abaissant devant son bois ; mais, dans la pratique, où est notre patience, notre humilité, notre amour des souffrances? Nous protestons, en traçant ce signe sur notre poitrine, que nous sommes les disciples du crucifié, et dans nos actes nous renions notre Maître. Mais je ne sais pourquoi, quand je devrais parler de la Pâque triomphante, j'en reviens toujours à la croix. Est-ce peut-être parce que cette vie est le chemin du Calvaire, et que nous ne pouvons saluer que de loin la gloire de la résurrection? Il faut bien pourtant en dire quelques mots.

Dieu a rappelé le Christ du milieu des morts le troisième jour, et l'a fait connaître, non à tout le peuple, mais aux témoins désignés par lui, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection. Telle est la partie du texte de l'Apôtre, qui se rapporte au mystère de ce jour. Ce mystère est d'autant plus sublime et plus incompréhensible qu'il nous est plus favorable et plus avantageux. Les Athéniens raillaient saint Paul prêchant ce singulier prodige. Saint Paul ne se contentait pas, d'ailleurs, de l'exposer simplement comme les autres articles du symbole, il le confirmait, il l'entourait de raisons et de témoignages. Les autres Apôtres sont appelés surtout les témoins de la résurrection, quoiqu'ils eussent été les compagnons de toute la vie du Christ, tant il semblait important de constater le miracle : il faut, disait saint Pierre, que chacun des disciples, témoin

comme nous de la vie de Jésus, témoigne surtout avec nous de sa résurrection : nous sommes tous les témoins de ce fait glorieux. Enfin, le Christ non-seulement avant de mourir a annoncé d'avance sa résurrection pour bien nous en convaincre, mais il a consacré quarante jours après la Pâque pour bien nous assurer de la vérité du fait. Il nous en assura par ses anges, que les saintes femmes rencontrèrent au sépulcre. Témoignage fidèle, car l'Ange ni ne se trompe, ni ne nous trompe. Il nous en assura en rappelant sur la route d'Emmaüs les prophéties touchant la résurrection, en faisant palper son corps à ses disciples, en s'offrant sans cesse à leurs regards, en montrant les cicatrices de ses plaies, en mangeant, en causant avec les Apôtres, en leur expliquant les Ecritures, en exerçant toutes les fonctions de l'homme sensitif et raisonnable.

D'autre part, pour montrer que ce corps, *réel* et non fantastique, était en même temps glorieux, il ne paraissait au milieu des siens que par intervalles, subitement, les portes étant closes; il disparaissait de même, soit par l'agilité de son corps transformé, soit parce qu'il pouvait se rendre visible et invisible à volonté. Enfin, pour rendre la démonstration complète, pour montrer que le ressuscité était Dieu comme il était homme, il renouvela un de ses anciens miracles, le miracle de la pêche miraculeuse.

A ces témoignages du Christ vinrent se joindre les témoignages des Apôtres et des martyrs, la preuve

du miracle et du sang. Qui ne croirait un fait attesté par les anges, annoncé par l'Ecriture, consacré par le Christ, confirmé par les apôtres et les martyrs?

De là il suit que notre propre résurrection est certaine; elle est le corollaire de celle du Christ. Je sais bien que les saints ont accumulé les arguments pour confirmer cette glorification des corps. C'est saint Irénée qui en prouve la possibilité évidente, car réunir l'âme et sa chair est plus facile à Dieu que de tirer l'une et l'autre du néant. C'est saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire, qui rappellent que la nature est pleine de mystères presque aussi étranges : qui croirait, s'il ne l'avait vu, que d'un grain infime s'élance un grand arbre, avec ses mille branchages, ses mille fleurs, ses mille parfums? C'est saint Chrysostôme qui prouve la résurrection par la mort elle-même. Tout ce qui meurt dans le monde se relève : le froment meurt et l'épi surgit, la semence du fruit se corrompt dans la terre et il naît un rameau de ses cendres; les étoiles s'éteignent le matin pour s'allumer au crépuscule du soir; les feuilles et les herbes jaunissent en automne pour reverdir au printemps. La nature entière prêche donc la résurrection. Ce ne sont pas, il est vrai, les mêmes fleurs, les mêmes arbres qui renaissent, ce sont les espèces. Mais il est nécessaire pour les hommes que ce soient les individus qui renaissent, parce qu'ils doivent être récompensés ou punis. Et c'est pourquoi les saints souffrent ici-bas, meurent souvent de mort violente, pour que

leur vie et leur mort crient qu'il y a une résurrection glorieuse pour les élus outre tombe. C'est Tertullien qui proclame cette vérité en partant de ce principe que l'âme n'espère rien ici-bas sans son corps : *La chair est lavée pour que l'âme soit purifiée*, dit-il, *la chair est arrosée par l'huile sainte pour que l'âme soit consacrée, ... la chair se nourrit du corps du Christ pour que l'âme se nourrisse de son Dieu ; ce que les œuvres réunissent ne peut donc être séparé dans la récompense.* Et puis, les jeûnes, les veilles, le célibat, la virginité, le veuvage, tous les sacrifices que nous faisons à Dieu de nous-mêmes, le martyre surtout comment serait-il possible sans la chair? Et cette chair, compagne des souffrances de l'âme, ne deviendrait pas la compagne de sa gloire? Je sais bien que ces raisons péremptoires émaillent çà et là les livres de nos saints Pères. Mais je ne connais rien de plus fort, pour prouver notre résurrection, que le raisonnement aussi bref que péremptoire de saint Paul : *Si le Christ est ressuscité du milieu des morts, comment quelques-uns prétendent-ils parmi vous que la résurrection des trépassés est une chimère? Si ceux-ci ne ressuscitent pas, le Christ aussi n'est pas ressuscité.* La résurrection du Christ est donc le fondement et le gage de la nôtre. La sienne est certaine, la nôtre est donc possible. Il est le second Adam ; de plus, il est le chef du corps mystique de l'Eglise : comment donc notre résurrection, déjà possible, ne serait-elle pas infaillible? Est-ce que la tête existe sans son corps, et le nouvel Adam doit-il rester sans

postérité? Ne pourra-t-il glorifier les hommes que le premier Adam a pu renverser?

Le Christ est donc ressuscité, et il nous précède dans les cieux.

Telle fut la dernière scène de ce drame divin représenté par le Christ en ce monde. Son enfance, en effet, son adolescence, sa jeunesse forment jusqu'à sa passion comme les quatre premiers actes de cette scène émouvante. Louanges et mépris, déshonneur et gloire se succèdent tour à tour; la faim, la tentation, la fuite, les miracles, les anges descendant pour le servir, en voilà les péripéties successives. Puis la passion se déroule, l'acte suprême avec ses horreurs, ses confusions, ses troubles. Les disciples se dispersent, plus de miracles, abandon, calamité, misère, et le doute planant même dans l'esprit des apôtres. Mais le dénoûment dissipe ces nuages sombres et déchire cette page sanglante; la résurrection, l'immortalité, la gloire, la puissance, la sérénité, chassent la souffrance, la mort, l'ignominie, la faiblesse et la tempête, Dieu suscite du milieu des morts le supplicié du Calvaire pour l'établir roi sur le monde.

Quelle gloire! quelle félicité! Vivre la vie bienheureuse sans plus redouter la tombe, posséder un corps plus étincelant que le soleil, plus solide que le fer, plus agile que le vent, un corps spiritualisé qui puisse suivre l'âme dans tous ses essors, voilà ce qui nous attend au ciel, voilà le dénoûment au paradis de la scène de la vie chrétienne en ce monde.

Saint Paul a soutenu avec vaillance son rôle dans ce drame aux péripéties si terribles sur la terre, et il excitait son courage par son espérance : *Je sais*, disait-il, *que mon Rédempteur vit, et que je ressusciterai au dernier jour..... cet espoir repose dans mon sein.* Lazare a soutenu fortement le sien comme Job, et les apôtres et les martyrs, qui vécurent dans l'attente de leur espérance, de la venue glorieuse du grand Dieu. Imitons-les, mes frères, la confiance des chrétiens, c'est la résurrection des morts.

Laissez les vieillards se repaître à leurs souvenirs : comme la jeunesse ardente qui dévore l'avenir par ses désirs, regardez toujours au ciel, *désirez le lait comme des enfants nouveaux-nés.* Attendons notre transformation glorieuse à l'image de celle du Christ. N'imitez pas les serviteurs mercenaires, ne servez pas pour un salaire indigne, servez pour l'espérance des biens futurs. O chrétiens, ô frères des saints, ô amis de Dieu, cherchez les choses d'en-haut, rêvez au jour où vous serez semblables à votre Roi, où vous le verrez descendant vers vous sur la nue! Quelle sera votre gloire, quand, l'accompagnant dans sa félicité, vous apercevrez sous vos pieds ces rois fameux qui ont ébranlé le monde! Quel bonheur quand vous jugerez ces puissants et les anges apostats! Qu'est-ce que les combats de la vie, quand on y songe? Quand on contemple surtout le sort déplorable des victimes de Satan, de ces heureux du siècle se réveillant dans la nuit de la géhenne éternelle? Elles vivront toujours, sans doute, mais pour

souffrir et brûler sans jamais pourtant s'anéantir, immortelle pâture de la flamme et du ver immortels! Mais je ne veux pas jeter de voile sombre sur ce beau soleil de la Résurrection. Embrassez donc la croix sur la terre, comme tous les saints, et le Christ vous enlèvera avec ses saints dans les cieux.

DOUZIÈME SÉRIE.

FÉRIES ET DOMINICALES DE PAQUES A L'AVENT.

IVe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Ceux qui partent pour les pays lointains multiplient les douces paroles, les consolations tendres pour calmer les angoisses d'une famille en deuil. Ils parlent surtout des richesses qui les attendent au-delà des mers et de leur prochain retour : ils vantent encore la force et la fidélité des compagnons qui doivent courir avec eux les mêmes hasards.

Notre Libérateur, sur cette terre, était le père d'une famille peu nombreuse mais sainte. Il l'aimait tendrement et il en était tendrement aimé. Lorsqu'il dut se préparer au départ pour un autre univers, il s'étudia à la consoler, à adoucir l'amertume des adieux. Il lui promit d'abord de revenir bientôt : *Je vous verrai de nouveau*, disait-il, *et votre cœur sera réjoui. Encore un peu de temps et vous ne me verrai plus, mais encore un peu de temps et vous me retrouverez.* Puis il lui parla des avantages de

cette absence : *Il vous importe*, disait-il, *que je m'en aille. Je vais vous préparer le ciel, je viendrai de nouveau, je vous prendrai avec moi, afin que vous habitiez où j'habite.* Il assura à ses amis qu'il ne les laisserait point orphelins, mais qu'il leur enverrait l'Esprit qui fortifie, console et enseigne toute vérité. Voilà ce que contient en partie l'évangile de ce jour, et ce que je veux méditer avec vous.

L'évangile de ce jour commence ainsi : *Je vais vers celui qui m'a envoyé, et personne parmi vous ne me demande où je vais? Mais, parce que je vous ai parlé de la sorte, la tristesse a rempli votre cœur.* Je ne puis commenter que ces seules paroles dans ce discours, et je dois, pour la gravité du sujet, remettre l'explication de ce qui suit à un temps plus opportun [1].

Cet évangile, en effet, est plus obscur qu'il ne paraît. Quoi de plus clair, en apparence, que ces mots : *Je vais vers celui qui m'a envoyé?* Et pourtant, rien de plus caché, de plus profond pour celui qui les scrute avec soin. *Je m'en vais.* Quel est celui qui part? Vers qui se dirige-t-il? C'est un Dieu qui va vers un Dieu; c'est le Verbe, la Sagesse qui retourne au Père de la Sagesse et du Verbe! Dieu qui remplit l'éternité, qui est partout, peut-il aller comme les anges, comme les hommes de lieu en lieu, d'espace en espace? Mais ces difficultés sont légères auprès de celles qui surgissent à leur

[1] *Jean*, 16.

suite. Dieu le Fils a dit : *Je suis dans mon Père et mon Père est en moi... Le Père, qui habite en moi, fait lui-même mes œuvres, et celui qui m'a envoyé est avec moi.* Si cela est, que signifient ces paroles : *Je vais vers celui qui m'a envoyé?* Est-ce qu'il y a eu divorce dans le sein de Dieu? Et comment le Père peut-il exister sans son Verbe? Mais le Christ parle ici comme homme, dira quelqu'un, comme Verbe, il n'a pas quitté son Père, comme homme, il peut dire qu'il va vers son Dieu. Cette réponse tranche moins la difficulté qu'elle ne l'augmente. Car si Dieu n'a pu se séparer de son Verbe, comment son Verbe a-t-il pu descendre dans l'humanité? L'un et l'autre ont donc habité dans le corps formé du plus pur sang de la Vierge [1].

Comment donc notre Seigneur s'en va-t-il vers son Père? Nous aurons expliqué la difficulté, si je ne m'abuse, si nous exposons ce que c'est que se retirer du monde et s'approcher de Dieu, selon ces manières de dire dans l'Ecriture, si familières à Jésus et aux apôtres : *Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde, je laisse maintenant le monde et je vais vers mon Père.*

Qu'est-ce que le monde? Comment sort-on du monde? L'Ecriture désigne à la fois par ce terme une chose bonne et une chose mauvaise. La chose bonne, c'est la création qui tombe sous nos sens; *Dieu considéra tout ce qu'il avait fait, et il trouva*

[1] *Jean*, 10, 14, 8.

ses œuvres très-bonnes. La chose mauvaise, c'est l'humanité pécheresse : *Si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a haï le premier. — Je prie pour ceux-ci, je ne prie pas pour le monde. — Ceux-ci comme moi ne sont pas de ce monde*[1].

Pourquoi, maintenant, les pécheurs usurpent-ils ce nom dans les saintes Lettres? Cette appellation magnifique, après tout, ne conviendrait-elle pas mieux aux saints? Je vais y répondre. Nous sommes un composé de raison et de matière, de prudence et de folie, de grandeur et de bassesse. D'une part nous nous élevons jusqu'aux anges, nous nous confondons de l'autre avec les brutes. Or Dieu a voulu que ce monde inférieur fût le séjour temporaire du corps et de la partie qui nous assimile à la *bête* : il a fixé la patrie de l'âme au ciel. L'homme, de la sorte, avec ses instincts opposés, habite à la fois le paradis et la terre, au milieu des anges et au milieu des brutes. Le nom de cité ne signifie pas tant les murs et les places publiques que les citoyens qui peuplent ces enceintes. Le nom de monde de même signifie surtout les hommes et les animaux qui le remplissent.

Or, comme la plupart parmi les hommes se sont laissé séduire par les voluptés charnelles; comme ils ont oublié la patrie de l'âme pour ne plus avouer que cette patrie des corps, cette terre sensuelle; comme leur esprit s'est fait matière en ne rêvant

[1] *Gen.* 1; *Jean*, 15, 17.

plus que les voluptés de la matière, il arriva que ce nom de monde, qui désignait d'abord les hommes sans infliger à ces êtres aucune flétrissure, sans renfermer aucune injure, devint la désignation des pervers, voulut dire désormais que non-seulement les hommes habitaient ici-bas par leurs corps, mais encore avec leur âme dégradée, déshonorée, indigne de la compagnie des archanges, devenue l'égale des animaux immondes, de la cavale effrénée, dont parlent les saints Livres. Voilà pourquoi le Verbe *vint vers ce monde dont il n'était point*, pour apprendre à notre esprit à retourner au ciel; *notre conversation* n'*était* plus dans *ce ciel*, *personne qui* fît *le bien*, *pas un seul*. Mais à la parole du Verbe, beaucoup dans le monde se recueillirent; la foi pénétrant dans bien des âmes, l'espérance les éclairant, la charité les embrasant d'amour, ces âmes en grand nombre *commencèrent à revenir du monde*, vers le ciel, vers Dieu, et à répéter avec l'Apôtre : Le paradis est votre demeure, *notre conversation* doit *être aux cieux*.

Mais est-ce de la sorte que notre Libérateur allait vers son Père? Non, sans doute, ce passage du monde à Dieu ne peut convenir qu'aux pécheurs convertis, et nullement au Christ qui ne connut jamais le péché. J'en dis autant des apôtres, qui étaient haïs du monde parce qu'ils n'étaient pas du monde, parce qu'ils étaient d'en-haut, selon le témoignage de leur Maître.

Le pécheur converti sort donc seul de cette ma-

nière du monde, par la foi, l'espérance et la charité.

Il s'en éloigne de plus en plus, il monte à mesure qu'il progresse, qu'il s'avance vers la perfection, il monte au ciel, patrie de son âme, et il y parviendra enfin au jour des rémunérations éternelles, quand il entendra retentir ces paroles : *Courage, serviteur bon et fidèle, entre* en possession *de la joie de ton Seigneur*. Voilà une seconde manière de quitter le monde.

Mais il semble que je m'éloigne de la question. Le Verbe, en effet, n'a jamais déserté la gloire, la vision intuitive ; de cette manière encore il n'est pas vrai de dire qu'il va vers son Père.

Sans doute, mais il est vrai de dire qu'il va vers son Père, parce qu'il entraîne au ciel son corps d'homme. Son âme ne pouvait aller vers Dieu, puisqu'elle n'avait jamais péché et qu'elle avait joui toujours de la vue du Père, mais son corps n'était pas glorieux, il n'avait pas habité le paradis quand les paroles, *je vais vers mon Père*, furent prononcées devant les apôtres. Or, quand ce corps devint glorieux, il sortit en vérité du monde, il s'approcha du Très-Haut ; le Christ n'avait pas encore accompli cette œuvre quand il disait : *Je suis sorti de mon Père*, c'est-à-dire, j'ai pris une chair mortelle, *je laisse maintenant le monde et je vais vers mon Père*, c'est-à-dire, j'abandonne la corruption et les infirmités de mon corps, ce corps sera désormais immortel, il vivra de la vie céleste. Cette différence entre les deux états du corps de Notre-

Seigneur est la clef de la difficulté qui nous occupe; elle explique encore ces autres paroles du Christ après sa résurrection : *Lorsque j'étais encore avec vous*, c'est-à-dire, lorsque ma chair était infirme et sujette à mourir comme la vôtre; et la confrontation de ces textes donne leur signification naturelle et vraie à ces passages : *Je suis sorti de mon Père, je retourne vers mon Père.*

On pourrait expliquer encore de cette manière les paroles du Sauveur : *Je m'en vais-vers celui qui m'a envoyé, je m'en vais*, dans l'opinion des hommes. Il s'était proclamé souvent le Fils de Dieu, il avait affirmé maintes fois qu'il habitait dans son Père, et que son Père habitait en lui; il en avait appelé de sa parole aux plus étonnants prodiges : le monde était resté incrédule. Que dit alors le Seigneur? *Je m'en vais*, dit-il, *vers celui qui m'a envoyé;* le monde croira seulement, il comprendra, il confessera ma divinité quand je serai élevé sur la croix, quand je reviendrai des limbes, quand j'escaladerai les cieux : *Vous connaîtrez qui je suis, quand vous aurez élevé le Fils de l'homme;* alors vous croirez, vous avouerez qui je suis. Et les choses se sont passées de la sorte. Quand le Christ fut mort, le centurion s'écria : *Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu;* quand il revint des limbes, Thomas s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu;* quand il monta dans les cieux, toute langue chanta : *Le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père :* son nom devint fameux et illustre, et la terre

s'inclina devant sa croix. Si donc vous considérez son corps, le Christ est allé vraiment vers son Père; si vous considérez la béatitude de son âme, la majesté de sa divinité, il n'est monté vers son Père que d'après les opinions des hommes, il ne parle ainsi, *je vais vers mon Père*, que pour emprunter leur langage et se conformer aux cris qui retentissaient dans le monde à mesure que le monde se convertissait à la foi.

Quel profit, maintenant, retirerons-nous de ces paroles pour notre conduite? Nous en retirerons un très-grand, si nous songeons que nous retournerons, nous aussi, vers celui qui nous a envoyés, et je ne sais s'il est une méditation plus propre à nous faire progresser dans la vertu. Expérimentez-le une fois, entrez dans la solitude, et pesez sérieusement ces paroles : *Je vais vers celui qui m'a envoyé*. Le monde en a donc menti, ce sont des trompeurs, des ennemis de mon âme qui répètent sans cesse que la vie est longue, qu'il faut que jeunesse se passe, que la vieillesse est le temps de la pénitence et des apprêts du départ, *car je vais vers celui qui m'a envoyé*, j'y vais dès aujourd'hui, dès cette heure, j'y vais depuis mes années premières, depuis mon berceau; et qui sait l'espace de chemin qui me sépare de mon juge? Ne pourrais-je pas atteindre au terme ce soir même? Quel sort si ma conscience est en désordre! Que deviendrai-je, qui me prêtera secours! *Car je vais vers celui qui m'envoie*, pour rendre compte de mes œuvres. Oh que cette parole est sage : *Le nombre des insensés*

est immense! On s'inquiète des commodités du chemin, on s'inquiète peu du terme où il mène. Que dirais-je du condamné qui, oublieux du gibet où il doit périr, se réjouit de l'éclat de son cortége, s'imagine que le glas lugubre des cloches est un joyeux carillon à sa gloire, que cette foule qui l'accompagne s'empresse pour le servir? Ne le jugeriez-vous pas le plus fou des hommes? Ne lui crierais-je pas avec pitié : Ah, misérable! où vas-tu? Ne vois-tu pas que tu cours au supplice, et que dans une heure tu pendras au gibet pour servir de pâture aux corbeaux? Eh bien! quelle différence trouvai-je entre cet insensé et ces hommes opulents qui *passent leurs jours dans l'abondance, agitent la cymbale et la cithare, et tombent soudain dans la géhenne?* Certes, ils marchent, eux aussi, et ils marchent à un gibet éternel. Ces amis qui les entourent, ces serviteurs nombreux, ces trésors, ces titres ne sont que les satellites du trépas, le funèbre cortége qui les entraîne à la mort. Et ils rient, ils jouent, ils folâtrent, comme si ce triste chemin aboutissait à un trône ils s'exaltent, se grandissent, se prennent pour des dieux à la vue de ces flatteurs, de ces valets, de cette fortune, témoin futur de leur ruine, leur accusateur impitoyable de demain. Je ne veux pas les imiter. Je veux ordonner ma vie de telle sorte, que je trouve dans celui qui m'a envoyé un père tendre et non un juge sévère.

Je vais vers celui qui m'a envoyé : je suis donc un étranger ici-bas; je ne puis rester longtemps dans

l'hôtellerie de ce monde. Que m'importe donc ces palais, ces domaines? Le voyageur prudent recueille avec soin ses bagages, il ne laisse rien dans son gîte de passage, il traîne tout à sa suite, ou il le fait voyager devant lui. Pourquoi ne l'imiterais-je pas? Pourquoi consumer mes ressources dans l'acquisition de biens que je devrai abandonner forcément au départ? Pourquoi ne pas envoyer mes richesses au ciel devant moi par les mains des pauvres? Suivons le divin conseil, faisons-nous *des vêtements qui ne vieillissent point, et amassons les trésors inépuisables.*

Si je suis juste, quoi de plus doux, surtout au sein des misères présentes, que cette pensée : *Je vais vers celui qui m'a envoyé?* Les calamités me submergent, la vie est dure, les maux m'accompagnent, mais je vais vers mon Père. Il me consolera, il me récompensera, il mettra fin à mes épreuves. Bien faire et souffrir pourtant, cela est ardu et pénible; pardonner, dédaigner la beauté, rester insensible à la voix des syrènes, abandonner patrie, épouse, famille, lutter contre l'amour de la gloire, contre les vices, contre Satan et ses anges, cela est rude, c'est un labeur gigantesque; mais je vais vers celui qui m'a envoyé, je vais à la joie, à la paix, j'accours vers l'océan sans limite des béatitudes célestes. Pensée charmante, doux ombrage où l'âme fatiguée se repose, source mystérieuse où elle s'abreuve dans ses soifs ardentes, c'est vous qui rendiez pour Etienne les pierres homicides plus

moelleuses que la laine, pour Laurent les flammes du bûcher plus fraîches que les eaux vives, pour tous les martyrs les instruments de leurs supplices plus beaux qu'un char de triomphe et de gloire! Donc, si je suis juste, si je veux persévérer dans ma justice, que j'y songe dans chacun des actes de ma vie : *je vais vers celui qui m'a envoyé.* Alors si je fais bien, je ferai mieux encore, si je m'attiédis, si j'incline vers le mal, je me redresserai et je combattrai le bon combat. Cette pensée sera à la fois l'aiguillon qui me poussera aux bonnes œuvres et le frein qui m'éloignera de l'abîme.

SECOND POINT.

Je vais vers celui qui m'a envoyé, et personne, parmi vous, ne me demande où je vais?

Le Seigneur ne pouvait avoir oublié ces paroles de Pierre : *Où allez-vous?* et ces autres de Thomas : *Maître, nous ne savons où vous allez, et comment pourrions-nous connaître votre chemin?* La dernière partie de mon texte ne peut donc signifier que les apôtres ne s'étaient jamais inquiétés du départ de Jésus, mais qu'ils ne s'en informaient plus à l'heure présente. Sûrs maintenant que leur Maître marchait à la mort, et que cette mort serait le présage de persécutions horribles, les apôtres se taisaient, en effet, comme frappés de stupeur. C'est pourquoi, afin de les consoler, le Seigneur reprend doucement cette faiblesse de leur âme : *Je vais vers celui qui m'a envoyé*, dit-il, *et personne, parmi*

vous, ne demande où je vais? Et pour quelle cause? Je le sais bien; ce que je vous raconte de ma passion et du Calvaire *remplit votre cœur de tristesse.*

La tristesse, voilà la cause de ce silence. Mystérieuse nature! s'agit-il de la joie, le cœur se dilate immense, plus vaste que le monde, que tous ses bonheurs, que toutes ses voluptés, moins infini seulement que *Dieu, qui est plus grand que ce cœur,* qui peut seul le satisfaire, dont seul on a pu dire à l'homme, *entre dans la joie du Seigneur,* car cette joie est plus étendue que ta capacité de jouir; elle la contiendra, et au-delà. Mais s'agit-il de la tristesse, ce cœur se contracte, le chagrin le plus infime le déborde, une goutte de tristesse le remplit, et le Christ parle de la sorte, *la tristesse remplit votre cœur,* et non pas, vous entrez dans la tristesse, car toute peine est plus vaste que votre capacité de souffrir. C'est d'ailleurs l'expérience de chaque jour. Qui expliquera le phénomène? Qui dira pourquoi cette dilatation sans mesure d'une part, et de l'autre cette contraction, ce rétrécissement jusqu'aux proportions les plus infimes?

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est le fait en lui-même : la joie dilate et le chagrin resserre. *Parce que je vous ai annoncé ces choses,* a donc dit le Christ, *la tristesse remplit votre cœur.*

Mais je vous dis la vérité, il vous importe que je m'en aille. Les apôtres aimaient leur Maître, mais cette affection n'était pas selon l'ordre. Ils l'auraient

voulu, en effet, libre, heureux, sans considérer la gloire qui devait suivre sa mort. Jésus, qui les aimait parfaitement, songeait, lui, moins à leurs désirs qu'à leurs avantages.

Il leur disait donc, quoique je vous attriste, je n'en ferai pas moins ce qui vous est utile, car il vous est utile que je m'en aille. Si vous ne m'aimez pas comme il convient, je vous aime parfaitement, je me sacrifierai pour votre salut, et si vous m'imitiez, vous vous réjouiriez d'une absence si fructueuse pour vous et si glorieuse pour moi : vous ne vous réjouiriez point de ma mort, sans doute, mais de ses suites, car elle vous ouvre le ciel, et m'élève à la droite de mon Père.

Cet amour mal ordonné, plus désastreux que la haine, est commun dans le monde. On se réjouit quand on obtient pour son fils une charge ecclésiastique pleine de dangers, hérissée d'écueils, où l'ambitieux se brise pour se précipiter dans une ruine misérable jusqu'au fond de la géhenne. On se réjouit quand on a pu jeter un tendre adolescent en pâture à la corruption des cours. On se réjouit quand on a entassé pour les siens trésors sur trésors, honneurs sur honneurs. Amour cruel ! Dévouement néfaste ! Et l'on s'attriste, quand un fils, inspiré du ciel, refuse ces biens douteux, quand il veut aller par la croix à son père plutôt que de descendre par la superbe dans l'abîme !

Ce n'est pas ainsi qu'agissent les imitateurs de Jésus. Que les prédicateurs, les prêtres, les évêques,

les princes, y songent et méditent ces paroles : *Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse remplit votre cœur, mais je vous dis la vérité, il vous importe que je m'en aille.*

Le prédicateur, jaloux d'être fidèle à sa mission, ne doit jamais se laisser effrayer par les antipathies des masses : qu'il s'inquiète peu de l'affection ou de la haine. L'amour de la vérité doit être son seul mobile. Mieux vaudrait pour lui manier la bèche que la parole, s'il recherche sa gloire avant celle de Dieu, s'il aspire à se faire aimer des peuples plutôt qu'à faire aimer son Maître. Le messager qui offre à l'épouse les présents de l'époux comme des témoignages de sa propre tendresse, n'est-il pas adultère, infidèle, ingrat? Or le prédicateur, c'est le messager de l'Epoux divin à son Epouse bien-aimée, c'est le porteur des cadeaux célestes, des paroles consolantes, des commentaires fructueux, des réprimandes utiles : s'il profite de sa mission, pour paraître élégant et beau aux yeux de l'Epouse, s'il omet à dessein les blâmes, et s'approprie les flatteuses paroles, ne serait-il pas un adultère aux yeux de Dieu? Il doit sans doute, dit saint Grégoire, se faire aimer des peuples, car la parole de l'orateur haï résonne dans le vide. Mais il doit se faire aimer de telle sorte que ce soit le Seigneur qu'on aime en lui. L'orateur intègre dénoncera donc aux *fidèles leurs crimes, et ses péchés à la maison de Jacob;* et si Jacob s'attriste, il ajoutera : *Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse remplit votre*

cœur, mais je vous dis la vérité, il vous importe que je la dise[1].

Mais cette conduite doit être surtout celle des princes de l'Eglise. Si les chiens doivent veiller fidèlement autour du troupeau du seigneur, que doivent faire les pasteurs? Le chien ne peut qu'aboyer et donner l'alarme : c'est le pasteur qui frappe avec la houlette et ramène les brebis égarées dans la voie. Si les brebis s'indignent, que le bon pasteur s'écrie : Parce que j'ai agi avec rigueur, *la tristesse remplit votre âme, mais je vous dis la vérité, il vous est avantageux* que j'agisse de la sorte. L'ivresse est le vice dominant de cette province; que de fois je l'ai proclamé du haut de cette chaire! Ces clameurs *ont rempli votre âme de tristesse, mais je vous dis la vérité, il vous importait* que je poussasse ce cri d'alarme. J'ai fait souvent ce qui m'incombait sur ce chef, moi, prédicateur de l'Evangile, humble gardien du bercail; mes égaux, je le crois, ont imité ma vigilance avec autrement d'autorité et de succès. Mais que devraient faire les pasteurs et les évêques, sinon songer que les canons excommunient les habitués de l'ivresse? Voilà leur glaive : qu'ils le tirent du fourreau, qu'ils le brandissent, ne souffrons pas plus longtemps que l'arme divine s'émousse, et que les pécheurs éprouvent que les pasteurs ne manquent pas à l'Eglise.

Mais, si cela arrive, la tristesse remplira votre

[1] *Is.* 58.

cœur. Elle le remplira, soit, mais ensuite elle se transformera en joie. Le médecin n'hésite pas à retrancher un membre du corps pour procurer la santé à ce corps : celui-ci souffre pendant l'opération douloureuse, mais il se rassénère bientôt et se réjouit, et l'on récompense le médecin habile. Le chrétien vraiment humble, frappé par la houlette pastorale, chantera de même avec le Psalmiste : *Le juste me corrigera avec miséricorde, il me réprimandera, et l'huile du pécheur ne parfumera plus ma tête.* Suivons donc tous les traces du Seigneur, disons et supportons qu'on nous dise : *Parce que je vous ai annoncé ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Mais je vous dis la vérité, il vous importe* que j'agisse de la sorte.

Car si je ne m'en vais, le Paraclet ne descendra pas vers vous. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Le contraire ne semble-t-il pas plus vraisemblable ? Quelle contradiction, ce semble ! Si le Christ s'en va, le Paraclet ne part-il pas avec lui ? L'Esprit de la Sagesse accompagne la Sagesse, l'Artisan du corps du Seigneur aime à habiter dans ce noble temple : *ce qui est né* de la Vierge est *l'œuvre de l'Esprit saint.* Pourquoi donc ces paroles, *si je ne m'en vais, le Paraclet ne descendra point* ? La réponse est aussi facile que consolante. Pour aller vers son Père, le Christ avait trois degrés à franchir, la mort, la résurrection et l'ascension, et de chacune de ses étapes glorieuses il a pu dire avec vérité, *si je ne m'en vais, le Paraclet ne descendra point.*

Si je ne m'en vais, c'est-à-dire d'abord, si je ne meurs. Le don de l'Esprit devait être la suite de la conclusion de la paix entre la terre et le ciel; il ne pouvait la précéder : c'est la croix, c'est le sang du juste qui nous a remis en grâce avec Dieu : tel était le décret éternel. Il importait donc aux hommes que le Christ allât vers son Père, c'est-à-dire qu'il mourût, car sans cette mort féconde le Paraclet ne serait point descendu.

Mais les patriarches, les prophètes, les justes de l'ancienne loi furent agréables à Dieu, ils furent doués de la charité? Or, *la charité*, au témoignage de saint Paul, *est donnée à nos cœurs par l'Esprit*, cet Esprit était donc descendu avant la mort du Christ. — Sans doute, mais l'objection est peu sérieuse : les justes de l'ancienne loi furent sanctifiés par une application anticipée des mérites de la mort du Sauveur. Son sang portait ses fruits dès le berceau du genre humain. De là l'Apôtre a écrit que l'Agneau de Dieu *est immolé dès l'origine du monde*.

Si je ne m'en vais, c'est-à-dire si je ne ressuscite, *le Paraclet ne descendra point*. Il s'agit ici de la descente de l'Esprit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte. Or, cette descente n'était pas convenable avant que le corps de notre Seigneur ne fût établi dans sa gloire. La promesse faite aux disciples ne pouvait se réaliser qu'après la réalisation de la promesse que Jésus s'était faite à lui-même. C'est ce qu'a dit saint Jean quelque part : *L'Esprit saint n'était pas encore donné, parce que Jésus n'était*

pas encore glorifié. Il importait donc aux hommes que le Christ allât vers son Père, c'est-à-dire qu'il ressuscitât, car, sans cette résurrection glorieuse *le Paraclet ne serait point descendu.* Regardez les sources des bois : épanchent-elles leurs eaux avant d'être remplies jusqu'aux bords ? Comment voulez-vous que le Christ, source de toute grâce et de toute beauté, laisse descendre ses dons avant que son corps et son âme ne soient ornés de leurs beautés et de leurs grâces?

Si je ne m'en vais, c'est-à-dire si je ne monte au ciel, *le Paraclet ne descendra point.* Pourquoi? Parce que cette descente de l'Esprit est une faveur si grande, que nous ne l'eussions pas obtenue sans l'éloquence de notre avocat auprès du Père. C'est ce qu'avait dit équivalemment déjà le Christ à ses Apôtres : *Je prierai mon Père*, et il vous donnera un autre Paraclet qui restera éternellement parmi vous. Il importait donc aux hommes *que Jésus allât vers son Père*, c'est-à-dire montât aux cieux, car, sans cette ascension merveilleuse, *le Paraclet ne serait point descendu.*

Saint Augustin, saint Grégoire et saint Bernard expliquent encore ce passage d'une quatrième manière. *Si je ne m'en vais*, c'est-à-dire, si l'aspect de ma chair ne vous est enlevé, *le Paraclet ne descendra point*, c'est-à-dire, votre âme ne pourra parfaitement apercevoir la présence du Saint-Esprit. *Il vous importe donc que je m'en aille :* si je ne vous sèvre du lait, la nourriture solide ne vous sera point

donnée; si vous ne dépouillez les pensées charnelles, vous ne revêtirez jamais la vertu d'en haut.

Rien, en effet, qui s'oppose aux divines effluves comme l'amour des biens terrestres, rien qui dessèche les sources du ciel comme l'abondance, même l'abondance légitime des biens de ce monde. L'amour est comme une glu tenace. S'il attire, fixe les ailes de l'âme sur ce sol, comment ces ailes gagneraient-elles les plaines aériennes où plane l'esprit? Le petit oiseau, dont la pluie humecte le plumage, ne sait plus voler de branchage en branchage. Le cœur, qui n'a pas encore dépouillé complètement ses instincts charnels, peut bien jouir quelquefois de la vision de l'esprit, mais en passant, dans un essor rapide et éphémère. Mais les visions célestes, les extases sublimes, l'ivresse du divin amour, où l'on oublie la nourriture et le sommeil, où l'on reste comme suspendu jour et nuit, où l'âme se précipite d'un élan si vainqueur vers le ciel qu'elle soulève son corps, qu'elle l'entraîne, contre les lois de la matière, vers sa patrie aimée, cette ivresse n'appartient qu'à ceux qui ont renoncé sans restriction, sans arrière-pensée, aux jouissances sensibles, qui peuvent dire en vérité : *Notre âme a refusé la consolation, elle s'est souvenue de Dieu et elle a été réjouie;* qui boivent, mangent, se vêtissent sans attraits, avec dégoût pour ces nécessités de la nature. Tels étaient les Antoine, les Benoît, les Bernard, les Dominique, les François; tels furent surtout les Apôtres, que le Christ avait rendus des hommes,

en disant : *Il vous importe que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Paraclet ne descendra point.*

Comment donc pourrions-nous espérer la descente de l'Esprit, nous, si amis de ce monde, si flatteurs de notre chair? Et de quelle chair! Est-ce de la chair innocente du Christ, de la chair régénérée des Apôtres? C'est d'une chair pécheresse, corrompue, engendrée dans le crime, élevée dans le vice. *Il se trompe, il se trompe celui qui pense que cette douceur céleste se mélangera à cette cendre, ce baume divin à ce poison, ces dons de l'Esprit à ces charmes impurs : qui osera espérer, en poursuivant les désirs de la chair, la grâce de cet Esprit véhément que les Apôtres ne purent pas obtenir tant qu'ils contemplèrent le corps du Verbe.* Purgeons donc notre cœur, dans ce temps surtout où nous nous préparons à la descente solennelle du Paraclet, afin que, ce jour venu, nous soyons visités et consolés par cet Esprit de bonté, de douceur et de force, qui vit avec le Père et le Fils et règne dans les siècles des siècles.

LES ROGATIONS.

I.

De la prière.

Quoique la prière offre des ressources variées à l'éloquence, plus désireux de votre profit que de ma

gloire, je ne veux l'envisager aujourd'hui que dans sa nécessité et ses avantages. Nous en déterminerons le mode demain. Ce sera la manière la plus fructueuse d'honorer les jours qui passent, jours de jeûne, de mortification, mais surtout jours de prières.

Il y a deux espèces de prières, la prière intérieure, et la prière qui vient à la fois du cœur et des lèvres. Je ne parle point de ces oraisons sans âme si fort à la mode aujourd'hui, qu'on récite, distrait, endormi, sans y songer, et qui méritent bien cette apostrophe effrayante : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.*

Les saints Pères louent surtout et recommandent la prière intérieure. On ne peut, en lisant les psaumes, en récitant des oraisons, extraire la manne cachée, épuiser les sucs spirituels contenus dans les paroles divines. La méditation, au contraire, considère tout, pénètre les mystères : la considération d'un seul point de la passion du Sauveur profite davantage que la lecture plusieurs fois répétée de toute cette pénible histoire. Nous n'avons pas besoin, pour le démontrer, de citer Aristote et Cicéron : l'expérience suffit. Quand nous lisons les psaumes, notre attention, d'abord contenue, se dissipe bientôt, errant au forum, à travers la cité, dans les champs et les vallons : elle s'asseoit même, chose triste, au seuil des tavernes, dans les lieux équivoques ; et nous avons répété deux ou trois fois une même prière, que la vagabonde n'a pas fini sa course errante : cela contre notre gré souvent. Malgré nous, nous

imitons de la sorte ce peuple qui n'honore Dieu que du bout des lèvres, et nous nous levons aussi froids, aussi légers, aussi volages que nous l'étions avant notre oraison, tandis que nous sortons embrasés, émus, transformés de la contemplation silencieuse des mystères éternels. C'est pourquoi je compare la prière vocale à ces pluies d'été qui descendent à grands bruits, balayant seulement les surfaces, sans pénétrer et ramollir l'intérieur du sol, et la prière de l'âme à ces pluies fines et serrées qui tombent en silence, mais qui tombent toujours, humectant la terre jusqu'en ses profondeurs, l'enivrant, si je puis dire, des humeurs fécondantes, mères des fleurs et des fruits. C'est de cette dernière prière que je vais surtout vous entretenir aujourd'hui.

Elle est nécessaire à tous les chrétiens, aux laïcs comme aux moines. Tant de textes divins l'indiquent que toute amplification serait superflue. Je choisis entre mille : *Que rien ne vous empêche de prier toujours*, a dit l'Ecclésiaste. Que de fois David recommande ce pieux exercice dans les psaumes ! Le Christ en rappelle sans cesse la nécessité : *Veillez et priez*, dit-il dans saint Marc, *car vous ignorez l'heure; il faut prier toujours, sans se lasser jamais*, ajoute-t-il dans saint Luc. Jésus ne dit pas : *Il convient*, mais *il faut; il faut prier souvent*, mais *il faut prier toujours*. Veillez, *priant à toute heure*, continue-t-il, *afin que vous méritiez d'éviter ce qui doit advenir et de demeurer devant le Fils de l'homme*. Il joignait

l'exemple aux paroles. Que de fois il gravissait les montagnes, cherchant les lieux déserts pour se livrer librement aux contemplations sublimes! Que de nuits il consumait dans ces extases saintes! Et cela, comme l'a écrit saint Ambroise, pour nous instruire de nos devoirs, pour nous tracer la route à suivre. Que dirai-je de saint Paul? *Ne vous inquiétez de rien*, écrivait-il aux habitants de Philippes, *que vos demandes soient manifestées à Dieu, avec action de grâces dans la prière et les supplications. — Soyez assidus à l'oraison, veillez dans cette occupation sainte en rendant grâces*, écrivait-il aux habitants de Colosse. — *Réjouissez-vous toujours, priez sans interruption, rendez grâces en toute chose, car telle est la volonté de Dieu*, mandait-il aux enfants de Thessalonique. — *Je vous conjure avant tout de célébrer les supplications, les prières, les actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois, les princes, afin que nous passions une vie tranquille dans la piété et la chasteté.... Je veux que les hommes prient en tout lieu,... et que la veuve désolée espère et soit assidue à l'oraison nuit et jour*, ordonnait-il à son disciple bien-aimé. Saint Paul n'a fait qu'exprimer dans ces passages la doctrine de Jésus-Christ et de toutes les Ecritures.

Cela se comprend. La prière est tellement la vertu des chrétiens, qu'elle les distingue, au dire de Dieu, entre les nations, comme la nation des élus. *Ma maison sera appelée la maison de la prière par tous les peuples*, s'écrie l'Esprit saint par un prophète.

C'est-à-dire, les autres nations vivent de la fange, leur cœur y réside, leurs pensées s'y enterrent; mais mon Eglise, race nouvelle, vivant du ciel, y placera son trésor, son espérance, et s'envolera toujours par la prière vers sa patrie première. C'est pourquoi *ma maison sera appelée une maison de prière par tous les peuples.*

Mais voici qu'un obstacle se dresse soudain devant moi, semblable à ces écueils qui se lèvent subitement devant le navire et lui barrent le chemin. Comment pouvons-nous prier toujours, dira quelqu'un? Il ne faut donc ni boire, ni manger, ni dormir? Quelle doctrine curieuse!—Je pourrais répondre que celui qui prie toujours est celui qui vit toujours bien, toute bonne œuvre étant en quelque sorte une prière fervente. Mais je m'écarterais de ces paroles divines: *Il faut prier sans cesse et ne se lasser jamais.* Il s'agit ici de la prière proprement dite, comme l'indique l'exemple de la veuve et du juge, qui suit dans le même évangile. Par là le Christ a voulu démontrer clairement la puissance de l'*oraison assidue du juste*. Il est donc sûr que les passages cités impliquent la nécessité de la prière proprement dite, non-seulement pour les moines de Citeaux et les Franciscains, mais pour tous les hommes. Et ne croyons pas que le précepte soit d'observance impossible. Il n'est personne d'assez simple pour s'imaginer bonnement qu'il faille ni manger ni dormir, ni vaquer à ses œuvres, parce que nous devons prier *toujours*. Les paroles du Christ veulent dire que nous devons prier

aussi souvent que possible. C'est une manière de parler familière aux saintes Lettres. *Méditez la loi du Seigneur nuit et jour*, chante le Psalmiste. Qui croira que le Psalmiste recommande de méditer sans cesse, sans bouger du temple? Nous devons donc prier toujours, en ce sens que nous devons prier assidûment aux heures consacrées à ce pieux exercice.

Mais nous devons prier toutefois bien plus fréquemment qu'on ne se l'imagine dans le monde. Si la malheureuse victime de l'amour des femmes songe sans cesse à ce qu'il aime, ne se repose ni jour ni nuit dans cette contemplation ardente, pleure en marchant, soupire dans les festins, délire dans son sommeil; s'il rencontre en tout lieu, à chaque heure, l'image de la chose aimée, s'il la voit se dessiner partout, s'il entend sa voix sortir de tous les buissons sur le chemin, est-il si étrange que l'âme s'enflamme d'un tel amour pour l'excellence de Dieu qu'elle ne puisse plus se détacher de la vue de sa beauté, qu'elle ne le doive plus, selon le précepte, et qu'elle poursuive à travers toutes ses œuvres cette image chérie? Tel est le commentaire de saint Basile sur ces paroles de saint Paul : *Priez sans interruption :* nous ne faisons, nous ne voyons, nous n'entendons rien qui ne nous porte à contempler Dieu dans la prière, à l'apercevoir même dans notre sommeil. *En vous mettant à table, priez ; en tranchant votre pain, rendez grâce à celui qui vous le donne ; en fortifiant avec le vin vos faiblesses, souvenez-vous de*

celui qui vous accorda un don si propre à réjouir et à accroître la vigueur... Vous revêtez votre tunique? Remerciez votre bienfaiteur. Vous vous couvrez de votre manteau? Que votre charité s'accroisse envers Dieu qui vous donne des vêtements appropriés aux saisons, pour conserver votre vie et voiler votre honte. Le jour s'est-il enfui? Agenouillez-vous devant l'Etre qui, quoique nous ne l'eussions pas mérité, alluma le soleil pour éclairer le mystère de ses opérations divines, et donna des feux à la nuit pour qu'elle servît aux autres commodités humaines. Ce temps des ténèbres pourra encore vous suggérer de nouvelles occasions de prier.

Pour pouvoir comprendre cette nécessité de la prière fréquente, il faudrait avoir approfondi l'abîme où l'homme déchu roule de ruine en ruine. Il est nu, dépouillé de toutes les grâces de l'innocence, sans justice, couvert au contraire de plaies hideuses : *il a revêtu la malédiction comme un vêtement, elle l'a pénétré comme l'eau, elle s'est infiltrée dans ses os comme l'huile :* l'homme intérieur a été maudit aussi bien que son corps; la nudité qui couvrit de rougeur le front d'Adam est le parlant symbole de notre désolation spirituelle. La malédiction nous a pénétrés *comme l'eau, comme l'huile* qui se répand sur toute la surface qu'elle effleure cependant en un point seul : elle nous a pénétrés dans le plus intime de notre être, *dans nos propres ossements.* Elle couvre notre chair *comme un manteau;* elle est entrée dans notre âme sensible, dans

notre organisme vivant *comme une eau pénétrante;* elle s'est avancée, elle a gagné jusqu'à notre esprit, notre volonté, *comme l'huile* subtile; elle a fait partout le désert, elle a tout frappé de stérilité, si bien que nous ne sommes plus capables d'une pensée agréable au Seigneur sans sa grâce.

Quel remède employer, dans cette nudité complète, dans cette ignorance universelle, dans cette disette absolue, au milieu de ces infirmités fameuses? Où prendre, où chercher le pain qui nourrit et reconforte? Je ne puis le gagner avec ces mains impuissantes, il faut donc que je le mendie: il le faut, il faut frapper sans cesse à la porte de la miséricorde divine, s'écrier avec le Prophète : *Je suis un mendiant, Seigneur*, souvenez-vous de moi, ou dire avec le Christ, donnez-nous aujourd'hui *notre pain de chaque jour :* il faut que je prie, si je ne veux périr de faim. Que voulez-vous que fasse le petit de l'hirondelle ou du passereau, sans plumage encore, sans ailes, inhabile à becqueter, à butiner parmi les grains nourrissants? Que peut-il sinon pousser des cris plaintifs et émouvoir sa mère par ses gémissements? Voilà l'homme depuis le péché. C'est pourquoi Ezéchias *criait* au Seigneur, *comme le petit de l'hirondelle*, et *méditait* devant sa face *comme la colombe*. Après cet immense naufrage du genre humain, après cette dévastation du péché dans l'âme de l'homme, il ne nous reste plus pour vivre et combattre que la prière. Le plus riche parmi nous, c'est celui qui sait le mieux mendier

et mendier le plus souvent à la porte du ciel.

Soyez-en sûrs, sans la prière vous ne deviendrez jamais un homme spirituel. La stérilité des *confessions* annuelles, ou plus fréquentes, des habitudes pieuses, des lectures, de la célébration des saints offices, stérilité si désolante et si commune, a pour cause unique l'absence de l'oraison intérieure. On prie, on récite, on lit, on se confesse, comme on coupe sa chevelure et sa barbe, et les péchés repoussent et pullulent sur l'âme comme les cheveux sur la tête. L'oraison intérieure attaque seule le péché à la racine qu'elle arrache.

Voulez-vous que je vous dise ce que valent les jeûnes, la confession, les aumônes sans elle? Je les compare à ces remèdes externes, à ces bains et à ces unguents qu'on prodigue aux corps des malades. Que peuvent ces remèdes au mal intime qui les ronge? Or notre mal est au fond de notre cœur: *c'est de là que viennent les pensées mauvaises, l'homicide, l'adultère, la fornication et le blasphème*: c'est là que se cache la racine des vices; c'est lui qu'il faut guérir, car, comme a dit le Sage, *là réside la source de la vie*. Que me servent ces membres sans le cœur? Avec le cœur, au contraire, je vivrai toujours quoique boiteux ou manchot. De même, si vous êtes vraiment un homme intérieur, peu importe que vous puissiez vaquer ou non aux bonnes œuvres: vous restez toujours l'ami de Dieu. Si, au contraire, vous vous confessez, vous prodiguez les aumônes sans devenir un homme intérieur, vous

n'êtes qu'une cymbale retentissante, un airain sonnant, un simulacre peint avec art, mais sans vie. *Gardez donc bien votre cœur,* selon le conseil du Sage, car *la vie procède de son sein*, nourrissez-le, réchauffez-le. Or qui le nourrira, l'enflammera, sinon la méditation, comme l'affirme le Prophète? Voilà la fournaise où le métal glacé, rebelle, se ramollit, s'allume, étincelle. Aux prises avec la passion du Sauveur, l'âme s'émeut, bouillonne, se liquéfie, selon l'admirable expression des saintes Lettres, et la conversion du pécheur marche à sa perfection.

La transfiguration de Notre-Seigneur montre que les choses se passent de la sorte. *Il prit Pierre, Jacques et Jean, et monta sur la colline pour prier, et pendant qu'il priait, sa face se transforma, ses vêtements blanchirent et brillèrent.* Pourquoi cette transfiguration pendant sa prière, sinon pour nous indiquer la puissance de l'oraison? L'âme en priant devient donc plus éclatante que le soleil, et plus blanche que la neige. Ces paroles, dans Job, signifient le même prodige : *N'est-ce pas par ta sagesse que le milan change de plumage, en étendant ses ailes vers l'auster?* C'est admirable, que le milan sache changer de plumage, chercher l'air attiédi de l'auster pour ouvrir ses pores à cette douce vapeur, puis étendre, faire bruir ses ailes, pour précipiter les plumes vieillies, et faciliter l'essor des plumes nouvelles. Mais combien est plus admirable la transfiguration de l'âme qui dépouille le vieil

homme, Adam, la chair, pour revêtir le Christ, l'Esprit, et ne plus désirer que Dieu, en se tournant vers les rayons du soleil de justice, en étendant ses ailes sous les flots de sa lumière, par l'oraison, par la prière ! O comme les pores de l'esprit s'ouvrent à cette chaleur divine ! O comme les plumes vieillies tombent et se dispersent à ces agitations saintes ! O combien rapidement notre *jeunesse* se renouvelle comme la jeunesse de *l'aigle !* O combien admirable, en un mot, est la puissance de la prière !

SECOND POINT.

C'est le remède qui procure la santé, qui la conserve ; c'est la prière qui maintient la santé de l'âme qu'elle procure.

Les vicissitudes opposées de la vie sont les causes des chutes de l'homme. L'un s'abat sous l'adversité, l'autre s'élève dans la fortune et s'admire, mais tous les deux tombent, celui-là dans le blasphème, le vol, le parricide, le désespoir, celui-ci dans l'oubli de Dieu, de ses bienfaits et de sa loi, et tous les deux périssent de la sorte et se précipitent dans l'abîme. Aussi un philosophe compare-t-il l'homme probe à un carré qui retombe toujours sur sa base, de quelque manière qu'il roule. Ce qui veut dire que l'homme probe est le même toujours, et qu'il supporte avec une égale sérénité le bonheur et l'infortune. Or cette sérénité est le fruit de la prière. Prier, c'est traiter avec Dieu des affaires sérieuses, des affaires éternelles.

Le conseiller du prince, le confident des secrets des empires, s'occupe à peine de ses choses privées ; que lui importe son champ, sa vigne, sa moisson, sa monture, ses bœufs, à lui, l'arbitre des rois ! Le familier de Dieu dans la prière, la tête pleine des affaires des cieux, tout occupé des luttes des anges avec les puissances de la géhenne, méprise de même ces choses fragiles qui passent comme l'oiseau ne laissant qu'un peu de son plumage à la branche des buissons. Ne vous souvenez-vous plus de ce pieux vieillard qui fermait les yeux après ses oraisons, comme si la terre ne méritait pas ses regards? Qui faisait pousser au riche, au puissant David, ces soupirs ardents : *Que m'importe le ciel et la terre sans vous ? Ma chair défaille avec mon cœur : Dieu de mon âme, ma part, mon Dieu éternel !* qui l'embrasait ainsi d'amour, sinon la prière, foyer du véritable amour ?

Gravissez les hautes montagnes, tout vous semble petit, obscur dans le vallon lointain, l'homme n'est plus qu'une fourmi insensible, le bœuf qu'une humble brebis, l'or, l'argent, les parures sont sans éclat, et ne frappent même pas vos regards. Eh bien, la prière, c'est l'*ascension de l'esprit vers le Seigneur*, cette haute montagne, c'est Dieu lui-même où repose l'âme qui prie. Comparez à Dieu le Caucase ou l'Olympe, à Dieu le très-haut, comme il se nomme. Que la terre est petite des hauteurs éternelles ! Que la détresse ou l'opulence, le déshonneur ou la gloire, l'affront ou la louange laissent

tranquille, impassible le cœur de l'homme qui a posé dans le Christ son refuge! Que le fils du siècle s'émeuve, couché sur le sol, sous les vicissitudes terrestres; la vie est pour lui comme une mer immense aux grandes vagues, aux orages menaçants, parce qu'il n'a pas su la dominer ni la vaincre. Mais le serviteur de Dieu est au-dessus de toute chose créée, il est supérieur à la bonne et à la mauvaise fortune : *il a placé son asile dans le Très-Haut, le mal n'approchera point de lui*, il ne daigne pas même y reporter ses pensées.

Saint Augustin rapporte qu'en parlant avec sa mère Monique de la gloire des bienheureux, il s'éleva par degrés au-dessus des créatures jusqu'à la contemplation de la béatitude céleste, à ce point que le monde et ses joies ne lui paraissaient même pas dignes d'un souvenir. Or si, dans une conversation passagère, à ce coup d'œil rapide jeté sur les hauteurs du ciel, Augustin prit la terre en un tel dégoût, que dirai-je des effets d'une longue oraison, dans une chambre solitaire, quand non-seulement on aperçoit, mais on pénètre, on parcourt en tous sens les campagnes merveilleuses où Dieu paît Israël dans le pacage de la vérité éternelle? Quel fardeau, quel labeur que la vie pour les favoris de l'oraison et de l'extase! Comme ils s'arrachent avec peine à ces douces visions! Comme ils rougissent de servir leur corps! Comme ils diraient volontiers avec saint Pierre : *Maître, il nous est bon d'être ici, faisons trois tentes!*

Saint Grégoire raconte de saint Benoît, qu'une nuit, alors qu'il vaquait à l'oraison pendant le sommeil de ses moines, il aperçut tout à coup l'univers déroulé sous ses yeux comme sous un seul rayon de soleil. Et, pour prévenir les objections, saint Grégoire ajoute que cela n'est pas étonnant, car, par la prière, saint Benoît s'était élevé jusqu'à Dieu, et il pouvait de là embrasser facilement d'un coup d'œil l'univers amoindri dans les espaces. Voulez-vous donc mépriser le monde, rester calme au milieu de toutes les vicissitudes, vivre sans douleur, et mourir sans crainte : recueillez-vous, prenez l'heure opportune, choisissez le lieu sûr, et livrez-vous souvent à l'oraison.

Les ressources de Satan ne me sont pas inconnues; je n'ignore point les tentations de la jeunesse, et je sais combien sont atroces les combats de la chasteté. J'ai lu dans saint Athanase que le démon, sous la forme d'un nain noir et hideux, tint, par l'ordre de Dieu, ce langage à saint Antoine : Je suis l'ami de la luxure : j'ai déclaré la guerre à la chasteté des jeunes hommes, et je m'appelle l'esprit de la fornication. Que de fois j'ai séduit ceux qui voulaient vivre d'une vie pure! Que d'autres j'ai précipités de nouveau dans les péchés immondes que déjà ils avaient fuis avec courage! C'est moi qui fais que le Prophète s'écrie : Vous êtes séduits par l'esprit de fornication. Et en vérité les hommes sont corrompus par moi. Et pourtant, je t'ai souvent tenté, et j'ai toujours été vaincu : j'en ai perdu,

trompé un grand nombre, et je suis renversé et réduit à l'impuissance par ta force.

Je sais tout cela, et c'est pourquoi, au nom de ma propre expérience, j'affirme que, pour sortir victorieux de cette formidable lutte, rien n'est plus nécessaire à la jeunesse que la prière. Le jeûne et la mortification sont utiles, mais ces remèdes violents ne peuvent suppléer au remède le plus naturel et, par suite, le plus efficace. Telle est notre nature, elle ne peut se passer d'amour : nous sommes des enfants de noble souche que la rigueur irrite et que la douceur attire ; notre grand cœur se plaît mieux aux consolations de la prière qu'aux exercices de la pénitence. Ne vous étonnez pas si tant de jeunes hommes se plongent dans les voluptés charnelles ; jusque dans leurs égarements impudiques, ils obéissent à cette loi de la nature. Qu'ils reviennent une fois à Dieu, qu'ils goûtent aux douceurs de l'oraison, et ils mépriseront la chair pour n'aimer plus que le ciel, ils comprendront pourquoi l'Apôtre écrit : *Réjouissez-vous toujours, priez sans interruption*, c'est-à-dire, priez si vous voulez vous réjouir sans fin, car, par la prière, vous serez toujours unis à Dieu, la joie, l'océan de miel, la source des voluptés inépuisables.

Que de choses j'aurais à dire encore ! Mais le temps fuit, je ne puis qu'effleurer cette matière immense, je ne puis qu'énumérer ces effets puissants. Que produit donc la prière? Elle emporte l'âme vers Dieu, elle les unit et n'en fait plus qu'un esprit.

Que produit la prière? Elle élève l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de la terre, elle le plonge dans Dieu, abîme de la douceur et de la suavité. Que produit la prière? Elle s'empare de Dieu, en quelque sorte, elle le renferme dans le cœur de celui qui prie comme dans son sanctuaire, afin que l'homme le possède, l'aime, jouisse de lui avec toute liberté. Que produit la prière? Elle place l'âme en face de Dieu, et Dieu en face de l'âme : ravissant spectacle, paysage autrement délectable que les plaines des cieux avec leurs étoiles. Que produit la prière? Elle place le suppliant aux pieds de Dieu pour qu'il entende de la bouche divine la doctrine véritable, pour qu'il soupire avec l'épouse des Cantiques : *Mon âme se fond* de tendresse, *quand le bien-aimé me parle*. Que produit la prière? Elle détruit le vieil homme, elle enfante l'homme nouveau, elle arrache les vices, elle sème les vertus. Que produit la prière? Elle donne le mépris du monde, le courage dans la détresse, la possession de soi-même dans le bonheur, le calme dans le péril, la sérénité en toute occurrence. Que produit enfin la prière? Elle relève, assouplit, éclaire, enflamme l'âme, et cette âme, décuplée de la sorte, s'envole aux spectacles éternels, aime ce qu'elle contemple, s'enivre de son amour, se repose dans cet enivrement céleste, et se procure dans ce repos inénarrable toute la gloire et la jouissance que les âmes peuvent obtenir sur terre.

La prière est donc comme le pâturage de l'âme,

le baiser de Dieu, la source du Liban, la demeure des délices ; c'est un miroir radieux où l'homme se contemple avec son Seigneur et les mondes ; c'est la vie des vertus, l'exterminateur des vices, l'origine de tout bien ; c'est le lait où s'abreuvent les enfants de l'Esprit, le pain qui nourrit les forts, la manne des débiles, le secours des morts, le refuge de l'Eglise universelle ; c'est le port tranquille, le bocage frais sous le soleil ardent, le bouclier du combat, la couronne du vainqueur ; c'est l'échelle de Jacob, la porte royale qui mène au cœur de Dieu ; c'est la prémisse de la gloire ; c'est une reine magnifique dont les jeûnes, les aumônes, les chants des hymnes, le désert, les images, les temples sont le cortége et la parure ; c'est cette part opime que s'était réservée Marie, la sœur de Marthe, au témoignage du Sauveur ; c'est notre armure, enfin, notre invincible mais indispensable armure. Avec elle nous pouvons affronter l'enfer et conquérir le ciel ; sans elle nous ne pouvons rien pour le salut et la gloire. Qui a fait des miracles sans la prière, et que de victoires n'a-t-elle pas remportées sur l'ennemi du genre humain ? Quelle grâce n'obtient pas l'enfant de l'oraison, et que de guérisons miraculeuses, de prodiges sur terre et sur mer ne prodigue-t-elle pas à chaque heure ? La prière, voilà l'armure de Moïse, de Josué, de Gédéon, de Jephté, de David, d'Ezéchias, de Josaphat, des Machabées, des Constantin, des Théodose : voilà l'armure des vrais chrétiens.

Aussi rien de plus familier aux saints que l'oraison. Jésus-Christ, le Saint des saints, passait les nuits dans cet exercice aimé ; il préluda par la contemplation à sa vie publique, il se prépara à mourir sur le Calvaire par une longue et fervente méditation. David, au milieu de ses occupations de roi, vaquait sept fois par jour à la prière, et y consacrait une partie de son sommeil. Dans l'Eglise naissante, on méditait sans cesse dans les temples, on y louait, on y bénissait toujours Dieu. Saint Bartholomée s'agenouillait cent fois le jour et cent fois la nuit. Saint Jacques avait les genoux durcis comme les genoux d'un chameau pour ses génuflexions prolongées et sans nombre. Les apôtres remirent le soin des intérêts temporels à des diacres, pour se livrer librement à la contemplation. La vie de saint François ne fut qu'une absorption continuelle en Dieu. Saint Dominique prêchait tout le jour et priait toute la nuit ; il puisait au pied du Christ les inspirations de ses prédications ardentes. Aussi quels fruits admirables opérait sa parole de feu ! Je ne parle pas de saint Antoine, de saint Benoît et de tant d'autres qui se retirèrent dans le désert pour prier loin du bruit.

Si tant de saints ont mendié si assidûment, dans l'oraison, la grâce de Dieu, désiré sa lumière, imploré son secours, malgré leurs richesses spirituelles, que ferons-nous, nous les vrais pauvres et les vrais mendiants ? Pourquoi cueillaient-ils des moissons si abondantes, et pourquoi cette stérilité de

nos labeurs et de nos peines ? C'est qu'ils étaient humbles, quoique riches, et que nous sommes superbes, quoique misérables. Ils plaçaient leur espérance en Dieu, et nous nous appuyons sur notre sagesse. Je vous exhorte donc à acquérir cette précieuse vertu, si vous désirez parvenir rapidement et sûrement à la possession du bien suprême, le béni des siècles.

II.

De la manière de prier.

Si personne n'est tenu, même pour acquitter les dettes les plus sacrées, de vendre les outils de son art, le gagne-pain, si je puis dire, de sa vie, personne ne doit, même pour les devoirs les plus urgents, délaisser entièrement la prière, cet outil divin avec lequel nous gagnons le pain de notre existence spirituelle. Que l'architecte vende son crayon et son équerre, qu'il se dépouille des instruments de l'art pour apaiser ses créanciers, il devient inutile à lui-même et à autrui, il tombe avec les siens dans la détresse, il mendie misérablement ou il meurt. De même, que le chrétien abandonne la prière parce que les occupations se pressent, les devoirs se multiplient, les dangers s'avancent, il tombe soudain dans la misère spirituelle, il ne peut plus se sanctifier, il n'est plus propre à sanctifier le prochain. Que ferait-il sans cet instrument précieux, comment élèverait-il désormais la maison du Sei-

gneur, comment se procurerait-il le pain du jour sans l'outil du salut? Je suppose donc que vous désirez tous vous appliquer avec zèle à ce salutaire exercice. Mais beaucoup, peut-être parmi vous, prétendent ignorer comment il faut pratiquer la prière du cœur. C'est cette ignorance que je veux éclairer aujourd'hui, autant que me le permettra ma propre faiblesse.

Je vais parler si clairement, avec l'aide de Dieu, de la manière dont il faut prier, qu'il n'est personne qui ne puisse, s'il le veut, consacrer avec fruit et plaisir de longues heures à l'oraison.

Lorsque nous devons prier, il ne faut pas consacrer à la méditation seule tout le temps que nous accordons à la prière. Toute oraison embrasse cinq parties distinctes, qui sont comme autant de banquets spirituels où l'âme s'asseoit tour-à-tour sans fatigue, avec joie. Ce sont la préparation, la lecture, la méditation, l'action de grâces et la demande. La méditation tient le milieu, c'est la partie la plus importante; les autres sont comme ses compagnes : deux la précèdent, la préparation et la lecture; deux la suivent, l'action de grâces et la demande. Parcourons-les tour-à-tour.

La préparation est comme le fondement de l'édifice. Beaucoup sont peu recueillis et divaguent pendant l'oraison, parce qu'ils se sont mal préparés. Le succès en toute chose dépend du commencement. Vous n'ignorez pas avec quel soin les maîtres dans l'art de bien dire préparent l'auditoire à profiter de

leur langage. Les dispositions premières de celui-ci ne sont point indifférentes, en effet, au résultat définitif du discours. La rhétorique de l'Esprit saint enseigne aussi une préparation savante, indispensable au succès de la prière. Mais cette préparation regarde l'âme de l'orateur et non l'auditoire qui, dans l'espèce, est Dieu. Il n'est pas à craindre, en effet, que ce dernier manque à sa tâche. D'ailleurs l'orateur, dans la prière, est, à bien prendre, l'auditeur. Celui qui prie bien écoute plus qu'il ne parle : *J'écouterai*, dit David, *ce que le Seigneur Dieu parle en moi;* et Samuel : *Parlez, car votre serviteur écoute.* Mais écoutons l'Esprit saint sur la nécessité de la préparation : *Que rien ne vous empêche de prier toujours,... préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme l'homme qui tente Dieu.* L'Esprit dit d'abord : *Que rien ne vous empêche de prier toujours,* c'est-à-dire, soyez assidus à cet exercice, et ne vous en éloignez pas facilement. Mais pour vous y adonner avec fruit, *préparez votre âme* auparavant, et ne tentez pas Dieu, en lui demandant des grâces, sans y avoir disposé votre cœur. Espérer une oraison fructueuse sans cette préparation, c'est espérer un miracle, en effet, sans raison, c'est tenter Dieu. Aborder un roi sans se découvrir, sans inclination respectueuse, ne serait-ce pas tenter fortement sa patience? Tel est l'effet que nous produisons sur Dieu en abordant la prière sans préparation. C'est pourquoi nous lisons, d'après saint Augustin, dans le psaume 85 : *Vous*

êtes doux, Seigneur, suave, et d'une inépuisable miséricorde : Dieu est doux, car il supporte ceux qui le prient avec leurs pensées diverses, je ne dis pas leurs pensées nuisibles, je ne dis pas leurs pensées perverses et ennemies du ciel. Penser à des choses indifférentes est déjà une injure pour celui avec lequel nous conversons... Préparez donc votre âme avant l'oraison, et ne soyez pas comme l'homme qui tente Dieu.

Cette préparation est aussi nécessaire que la préparation des cordes de la lyre et de la cithare. Malgré l'habileté de celui qui les pince, ces instruments ne donneraient que des sons discordants sans cette opération première. De même notre prière résonne délicieusement aux oreilles de Dieu comme une lyre harmonieuse, quand elle monte au ciel d'un cœur bien préparé. Sinon, ou elle ne lui plaira point avec ses accords disgracieux, ou elle lui déplaira, pour mieux dire, ou *le Seigneur ne l'exaucera pas*, ou même, ce qui est plus terrible, *notre prière nous sera imputée à crime.* Il n'y a donc pas à en douter, il faut une préparation à la bonne prière.

Mais quelle sera cette préparation ?

Elle exige deux choses, l'examen de conscience et l'adoration.

Si votre conscience est chargée, humiliez-vous devant Dieu par la pénitence intérieure. Vous déliez de la sorte votre chaussure pour pénétrer avec Moïse dans la terre des saints et contempler les grandes visions ; vous lavez vos vêtements avec les

Hébreux pour accourir à la rencontre du Seigneur. Satisfaites donc à Dieu, et si vous avez offensé votre prochain, satisfaites encore au prochain. C'est le précepte de l'Evangile : *Si, en portant votre offrande au temple, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez l'offrande devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, puis vous reviendrez déposer votre présent.* Or, comme saint Augustin le remarque en ce lieu, ce temple, c'est notre âme, cet autel, c'est la foi, cette offrande, c'est la prière. Quand donc nous voulons offrir à Dieu notre prière sur l'autel de la foi, dans le temple de notre cœur, il faut nous transporter, sur les ailes rapides de la charité, vers notre frère irrité et chagrin, puis concentrer de nouveau notre attention sur le sacrifice que nous offrons. L'Ecriture, l'Eglise, la nature enseignent à la fois cette préparation à la prière. L'Ecriture : *Le juste est son propre accusateur.— Avouez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifiés ;* car l'ennemi des hommes sait bien que si nous nous accusons nous-mêmes, nous serons pardonnés, tandis que s'il nous accusait le premier au tribunal du juge, nous serions condamnés; et il s'efforce dans tous les sens pour arracher de notre cœur le souvenir de nos crimes, pour formuler le premier cette accusation formidable. — L'Eglise, si habile dans la rhétorique spirituelle : le prêtre au début du saint sacrifice, la plus auguste des prières, reconnaît ses fautes à haute et intelligible voix.—La nature enfin :

elle nous force en quelque sorte d'obtenir le pardon avant d'accepter le bienfait, elle ne voudrait pas recevoir un don de la main d'un homme offensé, avant de s'être humiliée noblement devant lui et d'avoir regagné son estime[1].

Mais ce qui est plus nécessaire encore pour bien se préparer à l'oraison, c'est l'adoration de la majesté infinie du Seigneur. Là nous apprenons le respect, l'humilité et la soumission qui conviennent à la prière, où l'homme, petit vermisseau, traite avec le Très-Haut du salut éternel. Quand vous vous disposez à prier, songez donc que le ciel, la terre, le soleil et les astres avec leurs beautés, ne sont en comparaison de Dieu qu'*une goutte de la rosée qui précède l'aurore*, au dire du Sage. Qu'est-ce qu'une goutte de rosée? Quoi de plus fragile, de plus humble! Mais si l'universalité des êtres, les anges et les mondes ne sont qu'une goutte de rosée devant sa face, qui êtes-vous, vous, point imperceptible, obscur, dans les univers? Si les colonnes des cieux tremblent, si les chérubins et les séraphins se voilent, chantent dans un saint tremblement : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*, que pouvez-vous dire, sinon murmurer avec Abraham dans une confusion inexprimable : *Je parlerais avec mon Seigneur, moi, cendre et poussière?* Cette adoration est comme un anéantissement profond de l'âme s'inclinant devant le trône de la

[1] *Matth.* 5; *Prov.* 18; *Is.* 43.

majesté éternelle; c'est la chaîne solide dont elle s'enlace pour ne pas vagabonder témérairement pendant la prière dans les champs imaginaires. Quoi de plus convenable que cette inclination de l'âme, que cette composition sainte dans ses affections et ses pensées, devant celui *que les anges louent, que les dominations adorent, que les puissances redoutent*, quand le courtisan illustre, en pénétrant dans le palais des rois, s'abaisse jusqu'à la poussière et se compose des airs si humbles et de si respectueuses allures?

Après cette adoration, vous vous placerez en esprit au milieu de ce festin riche de tous les mets célestes où Dieu préside, et, comme les petits chiens devant la table de leur maître, vous fixerez votre regard sur lui, et vous direz avec le Prophète : *J'ai levé mes yeux vers vous, qui habitez dans les cieux. Comme les yeux des serviteurs sont dans la main de leur maître, comme les yeux de la servante sont dans la main de sa maîtresse, de même mes yeux sont fixés sur le Seigneur, jusqu'à ce qu'il nous exauce : ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous... et donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* [1].

Vous terminerez ainsi votre préparation. Puis vous passerez à la lecture.

C'est la lecture du passage sur lequel nous avons résolu de méditer. Celui qui veut méditer avec fruit

[1] *Ps.* 122; *Luc*, 11.

doit, en effet, choisir une matière qui circonscrive cet exercice et retienne l'âme toujours prête à divaguer à l'entour. Les évangiles, les psaumes, toutes les Ecritures et les choses qu'elles contiennent, mais en masse et ramenées à certains chefs, peuvent fournir cette matière. Deux méthodes s'offrent à votre choix pour procéder sur ce point. Nous pouvons prendre un livre ou un psaume, et en méditer chaque fois et à mesure un chapitre ou une sentence. L'esprit de Dieu, plus doux que le miel, se cache sous ces paroles; celui qui pourrait le saisir dans une oraison diligente, sentirait son âme admirablement rassainie, rassasiée, agrandie, joyeuse et enivrée. Si nous usons de cette première méthode, il faut lire immédiatement après la préparation, ce chapitre ou cette sentence. L'autre méthode est plus expéditive et plus facile, ou du moins plus utile aux commençants. On choisit un point de la perfection chrétienne, l'humilité, la charité, ou bien un point de dogme, la mort, le paradis, l'enfer, la puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté, ou un point de morale, les misères humaines, le péché, les ruses de satan et du monde, les vanités du siècle, puis on cherche dans l'Ecriture, les passages dispersés qui se rapportent à ce chapitre. Si on use de cette méthode, immédiatement après la préparation, on se concentrera sur la matière choisie, et on recueillera par la mémoire les sentences diverses qui s'y rapportent.

Mais rien de plus doux, de plus fructueux que la

méditation sur la passion de Notre-Seigneur. Si sa vie ineffable est, pour parler comme saint Basile, un miroir radieux qui reflète à nos regards toutes les vertus, que dirai-je de sa passion ? Quelles roses brillent parmi les épines comme ces vertus ont brillé parmi ces atroces supplices ? Oui, saint Bernard a dit avec raison : *Votre passion, Seigneur Jésus, est la plus admirable de vos admirables œuvres.*

Voulez-vous savoir où vous en êtes de la vie spirituelle, jetez les yeux sur ce miroir infaillible, car *le Christ a souffert pour nous, vous laissant un modèle à suivre.* Ce miroir, non-seulement vous fera connaître vos défauts, mais il vous invitera à les combattre. Qui pourrait être superbe, en face de ce Christ qui s'abaisse au-dessous de Barrabas, qui s'étend nu sur la croix et s'élève entre deux voleurs? Qui sera vindicatif en présence de cette douceur invincible ? Qui faiblira dans les épreuves, à la vue de cette force constante, de cette intrépidité qui ne sait pas se démentir sous le fer des bourreaux? Qui désertera l'étendart des bonnes œuvres, quand le Christ a poursuivi son œuvre à travers tant de supplices jusqu'au sommet du Calvaire ? Qui restera froid au contact de cet amour qui enchaîne un Dieu entre deux scélérats, qui donne sa mère aux hommes, son âme au Père, son corps à la tombe, sa robe aux bourreaux, le paradis au bon larron, qui se souvient de ses ennemis, qui les recommande avec ardeur, au premier feuillet de son testament? Qui resterait froid au contact de cet amour qui tue?

Qui serait inhumain, sans miséricorde, en contemplant cette miséricorde infinie? Qui serait révolté au souvenir de cette obéissance sans mesure, acariatre, irascible, en face de la mansuétude inénarrable de cette *brebis* sous le couteau qui l'immole, de cet *agneau* sous le fer qui le dépouille de sa toison? Qui serait voluptueux, avare, ambitieux, quand le Roi des rois est nu, méprisé, pauvre, ayant pour trône un gibet, pour couronne des épines, pour courtisans des larrons, pour flatteurs ces moqueurs acharnés jetant à tous les échos ces ironiques paroles : *Malheur à toi, qui détruis le temple de Dieu et le relèves en trois jours : sauve-toi toi-même si tu es* le *Fils du Très-Haut?* O, si nous nous considérions chaque jour dans ce fidèle miroir, que le pardon des injures, que la vie chrétienne nous serait facile! Que notre lumière éclaterait devant les hommes, si nous lavions de nos larmes les souillures reflétées à nos regards par cette glace divine!

SECOND POINT.

Ce second point accompli, il faut fouiller par la méditation cette matière dans tous les sens. Cette méditation ne doit pas être une analyse sèche et aride, mais pleine de mouvements affectueux, baignée, si je puis dire, dans l'huile de l'amour. Elle méritera alors de s'appeler Contemplation, cette *réflexion pleine de douceur et de sentiment*, comme on la définit à si juste titre. Je m'explique.

Plusieurs se plongent dans des méditations atten-

tives sur Dieu, le Christ, la passion, surtout s'ils doivent discourir sur ces points dans les écoles ou les chaires. Ils cherchent les raisons et les causes, ils approfondissent les mystères, mais le cœur vide d'affection; en attendant, ces pensées restent arides, ils méditent sur l'amour sans amour, sur les douleurs du Calvaire sans douleur, sur la passion sans compassion, sur les larmes de Jésus sans verser des larmes. Ce n'est pas là la méditation dont je parle. Elle peut orner l'esprit, le rendre plus pénétrant, mais la contemplation enflamme, nourrit, engraisse, si je puis dire, l'âme dévote et amoureuse. Elle n'est donc pas curieuse, la vraie contemplation, elle est simple, et la science, dans ce cas, ne doit servir qu'à fortifier le sentiment.

Recourons à quelques comparaisons. L'intelligence doit se comporter avec la volonté comme la nourrice avec son nourrisson. Que fait celle-ci? Elle broie elle-même avec ses dents les nourritures trop solides, puis elle la place sur les lèvres de l'enfant, pour qu'il les avale et s'en nourrisse. Qu'arriverait-il si, au lieu de réduire de la sorte la nourriture à un état convenable aux tendres organes de son nourrisson, elle se laissait aller au goût de ces aliments et les consommait elle-même? C'est facile à comprendre. De même, l'intelligence doit préparer les aliments spirituels de la volonté : elle ne doit donc pas usurper tout le temps consacré à la méditation en s'abandonnant aux attraits de cette nourriture céleste, mais elle doit la transmettre à la

volonté, s'effacer à son heure devant elle, comme une nourrice diligente et dévouée. Le chien bien dressé ne dévore point le gibier qu'il renverse, il le rapporte à son maître; de même encore, l'intelligence, dans cette chasse spirituelle, ne doit pas absorber la proie conquise, mais la servir fidèlement au banquet de la volonté.

Mais il faut pratiquer cette partie de l'oraison et non l'expliquer. J'ajoute encore, cependant : si quelqu'un veut progresser dans sa voie, qu'il ne se contente pas de peu dans ses contemplations, comme certains qui s'imaginent naviguer en plein port parce qu'ils éprouvent une petite émotion. Nous lisons dans l'Evangile que la semence tombée sur la pierre sécha après avoir germé sur-le-champ. La rechute, de même, ne se fait pas attendre après ces larmes et ces passagères tendresses. Une parole, une occasion futile détruit cette dévotion du moment. Pour que la terre donne ses fleurs et ses fruits, il n'est pas assez des rosées du matin, il faut les pluies abondantes que ne boit pas entièrement le soleil. Pleurons donc, si nous voulons que notre âme s'enrichisse des vertus, comme le pré se recouvre de fleurs; pleurons abondamment, ne nous contentons point de ces miettes de tendresses dont je parle.

Vous voulez que le bois vert s'enflamme : attendez donc, supportez la fumée épaisse, soyez patients. Laissez monter cette nuée des pensées inutiles ou mauvaises, prolongez l'oraison : *Il est bon d'at-*

tendre en silence le salut de Dieu : s'il s'attarde, attendons-le, il viendra, car il est en chemin [1].

Après la contemplation viendra l'action de grâces. Elle doit sortir de la contemplation comme la fleur s'épanouit sur sa tige. Avez-vous médité sur la passion, rendez grâce à Jésus qui vous a racheté à si haut prix; sur le péché, rendez grâce à la miséricorde qui vous provoque au repentir; sur le ciel, rendez grâce au Créateur qui vous destine à une fin si sublime; sur l'enfer, rendez grâce à la bonté qui, sans mérite de votre part, ne vous a point précipités comme tant d'autres dans l'abîme. Puis, unissez à ce bienfait spécial les dons dont Dieu vous combla à des époques diverses, et rendez pour tous à Dieu une action de grâces commune; entonnez l'hymne de la reconnaissance universelle.

Cette hymne est un sacrifice de suave odeur. C'est l'encens parfumé qui fume sans cesse devant Dieu sur l'autel des âmes heureuses. La prière, la supplication, la demande cesseront, mais l'action de grâces sera éternelle. *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur, ils vous loueront dans le siècle des siècles.* Rien de plus suave sous la plume, sur les lèvres, dans le cœur, selon saint Augustin, que ces deux paroles : *Grâces à Dieu;* rien de plus court, mais rien de plus doux à entendre, de plus profond à comprendre, de plus fructueux à accomplir [2].

[1] *Thren.* 3; *Habac.* 2; etc. — [2] *Ps.* 83; August. Epit. 72.

La demande, enfin, couronnera l'édifice. J'en dirai deux mots rapidement.

Que faut-il demander, et comment faut-il le demander?

Il faut demander la connaissance de nos infirmités. Notre plus grande infortune est notre aveuglement sur nos maux : l'enfant qui vient de naître, la bête des bois, la plante elle-même sentent leurs blessures et les trahissent par leurs cris, leurs rugissements, leur pâleur, et leurs airs fanés; seul, l'homme intérieur gît insensible sous ses horribles ulcères. O combien méritent d'entendre ces paroles de saint Jean : *Vous dites que je suis riche, fortuné, sans besoin; et vous ignorez que vous êtes infortunés, misérables, pauvres, nus et aveugles!* O combien dont l'âme est souillée, sordide, morte, sans avoir perdu sa sérénité et sa joie ! O combien rient, chantent, s'enivrent, qui seront demain dans la géhenne, au sein des flammes[1]!

Puisque donc *nous ignorons ce que nous devons demander, ce qui convient*, demandons que Dieu nous éclaire sur nos misères. Nous les connaîtrons ensuite, nous n'ignorerons plus ce *qu'il convient* de demander. Nous pourrons désormais découvrir nos plaies à notre médecin, avec confiance, avec candeur, avec amour. Nous demanderons ensuite que Dieu accroisse en nous les vertus, la foi surtout avec l'espérance et la charité, puis l'humilité, la

[1] *Jean, Apoc.* 3.

pureté, la patience, la justice; et nous prierons pour tous; pour nos pasteurs et nos prêtres, afin qu'ils soient fidèles à leur mission; pour les rois et les princes, afin qu'ils nous conservent la tranquillité et la paix; pour chacun des fidèles, pour les morts, pour nos amis, nos parents, nos bienfaiteurs, les affligés, les captifs, les malades, les mourants; nous satisferons avec peu de labeurs à ces œuvres de miséricorde, si nous remettons notre prochain avec toutes ses infortunes entre les mains bénies qui furent clouées à la croix pour le salut et la délivrance de tous les hommes.

Maintenant, toute demande exige quatre conditions, si elle veut être exaucée. Elle exige la foi, l'humilité, la persévérance et la charité.

La foi, ou mieux la confiance, est nécessaire: *tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez.* Cette confiance ne vous sera pas impossible, si vous vous appuyez sur les mérites de Jésus, sur la bonté divine et l'infaillibilité des promesses. Voilà les trois ancres qui raffermissent notre foi au milieu de toutes les incertitudes, de tous les bouleversements des choses humaines. Que personne ne s'épouvante du nombre de ses crimes, si ces crimes lui déplaisent: *seraient-ils comme l'écarlate, ils blanchiront comme la neige; seraient-ils rouges comme le vermillon, ils revêtiront la couleur de la laine;* les mérites du Christ sont infinis, la bonté de Dieu est plus grande que tous les crimes, et sa parole est immuable.

L'humilité est nécessaire. *Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles.* Le Christ nous initie à cette rhétorique nouvelle dès le début de l'oraison dominicale. Si nous disons *notre Père*, pour exciter notre confiance, nous ajoutons *qui êtes dans les cieux*, pour nous rappeler qui est Dieu, et qui nous sommes. Ce Père céleste ne nous ressemble point, c'est notre père, mais notre père qui réside aux cieux. Aussi le Christ le priait dans le jardin la face contre terre, et le publicain de l'Evangile ne dut qu'à l'humilité son pardon.

La persévérance est nécessaire. Plusieurs exemples nous l'enseignent dans l'Evangile : la veuve importunant le juge inique, la Chananéenne, saint Paul priant Dieu trois fois, pour en obtenir une grâce.

La charité, enfin, est nécessaire. On compare avec raison la prière à l'encens. Celui-ci ne parfume et ne monte que lorsqu'il est jeté dans la flamme, il faut de même un char de feu à la prière pour pénétrer le ciel et parvenir aux oreilles divines. Les paroles glacées ne dépassent pas la nue. Il faut parler avec ardeur pour être entendu de notre Père qui réside au-dessus des anges. Aussi, dans les psaumes surtout, l'Ecriture appelle-t-elle la vraie prière un cri, c'est-à-dire un élan de l'âme, un gémissement, un soupir, une larme, un désir enflammé. Voilà ce qui persuade Dieu. Qu'importe Cicéron ou Démosthène ? Dieu ne désire que le cri du cœur, il s'inquiète peu des paroles polies. N'avez-vous pas lu :

Dieu a exaucé le désir des pauvres, nous lui avons accordé pour tribut le désir de notre cœur? Que cries-tu vers moi? disait le Seigneur à Moyse qui gémissait sans voix à ses pieds pour son peuple pécheur.

Que si Dieu ne semblait pas exaucer une demande forte de ces quatre vertus, soyons sûrs que notre désir n'en est pas moins accompli. Que désirons-nous en effet? Ce qui est bon. Mais si, à notre insu, ce que nous demandons est peu salutaire? En nous le refusant Dieu se conforme donc à nos vœux, et, en ce sens, il nous exauce toujours.

Cela étant, conduisons-nous comme de bons fils, Dieu, sans nul doute, se conduira comme un bon père : *Il exaucera la demande de notre cœur*. Si les pères de ce monde, avec leurs imperfections sans mesure, sont dévoués à leurs enfants, *combien plus généreusement votre père accordera-t-il du ciel le bon esprit à ceux qui l'implorent !* Cherchons et nous trouverons, demandons et nous recevrons, frappons et il nous sera ouvert par notre roi, notre Seigneur, qui est le béni des siècles.

III.

Sur le Jeûne.

Si Satan tenta notre Seigneur par le jeûne dans le désert, notre Seigneur nous tente à son tour par

[1] *Ps.* 9 et 120; *Ex.* 11.

l'abstinence dans les jours qui passent. Mais le Christ ne nous tente pas pour nous pousser au crime comme le roi du sombre abîme, il nous tente pour éprouver notre vaillance, et pour donner aux vaillants la couronne éternelle. Soyez-en sûrs, il ne sera pas moins glorieux pour nous de vaincre dans cette épreuve divine qu'il n'a été glorieux pour Jésus de vaincre dans ses assauts contre l'ange rebelle. Si, après sa victoire, les esprits d'en-haut s'approchèrent pour le servir, après notre victoire Dieu nous comblera de ses grâces par les mains de ses dispensateurs célestes. C'est ce que je veux en général vous faire bien comprendre en traitant aujourd'hui du précepte du jeûne dans l'Eglise catholique.

Je distingue quatre manières de nous tenter, de la part de Dieu, dans le précepte du jeûne qu'il nous impose.

Il prescrit le jeûne pour éprouver si nous l'aimons en vérité. Voulez-vous apercevoir clairement dans le précepte cette première tentation, imaginez que Dieu vous parle de la sorte : Je sais tes tendresses pour ta chair : ne les nies point; personne ne lui porte de haine. Je saurai donc qui tu aimes mieux, de ta chair ou de moi, en te prescrivant de jeûner. Le jeûne n'est pas autre chose, en effet, que ce langage en action. Telle a été, d'ailleurs, la conduite de ce Dieu jaloux dans tous les temps. Rappelez-vous l'histoire du patriarche Abraham. Il avait un fils, non pas un fils vulgaire comme le

premier venu des enfants des hommes, mais un fils désiré longtemps, doué de toutes les grâces, l'espoir de tout un peuple, de tout un avenir. Que fit Dieu? Comprenez-vous les ruses aimantes de ses jalousies éternelles? il voulut éprouver si Abraham l'aimait plus qu'Isaac, et il lui prescrivit de sacrifier lui-même le fils unique de ses vieux ans! Les Ecritures abondent en traits pareils. Qu'étaient les épreuves des Juifs dans le désert, sinon des tentations amoureuses du Dieu jaloux? Et les épreuves de Job, et celles de Tobie? J'en puis dire autant du martyre qu'il envoya à ses fidèles sur toutes les arènes, dans les premiers temps de l'Eglise, et qu'il leur prodigue encore de nos jours; et, pour généraliser et rentrer dans mon thème, j'en puis dire autant de toutes les privations, de l'abstinence, du jeûne qu'il nous impose.

Or, que faisons-nous en face de cette tentation du ciel? Hélas! nous imitons l'infortuné Esau, *nous mourrons* de faim et de soif, crions-nous au divin Tentateur, *que nous importe notre droit d'aînesse?* Mangeons, buvons, la vie fuit, et demain c'est la tombe. Heureux, pourtant, le chrétien fidèle comme Abraham, Job, Tobie, et les martyrs! Heureux celui qui prouve, en s'imposant des privations, salutaires d'ailleurs, qu'il aime plus Dieu que sa chair! Il se conserve, par cette abnégation même, pour toute une éternité.

Dieu nous tente, en second lieu, pour éprouver si nous aimons vraiment notre âme, la partie la

plus précieuse de la création inférieure. Nous croyons à notre âme, à son excellence, à notre amour pour elle, et cependant nos actes feraient douter si cet amour n'est pas de la haine et cette croyance une vaine formule. C'est pour le corps, en effet, ses besoins, ses plaisirs, que nous consumons nos veilles, que nous usons même notre esprit, sans nous ressouvenir des plaisirs et des besoins de cette meilleure partie de notre être. Le Seigneur nous dit donc dans le précepte du jeûne : Je verrai si vous aimez votre âme, car cette privation, peu agréable à votre chair, est bonne à celle-là pour la préparer aux luttes contre les esprits de l'enfer, en la débarrassant des entraves du corps. C'est l'âme, en effet, qu'il faut armer, ordonner et nourrir, car ses luttes sont des luttes spirituelles, des luttes d'esprit à esprit. Or cette force, cette préparation spirituelle, s'obtient par la débilitation du corps, c'est le fruit de l'abstinence et du jeûne. La mortification du corps, sa nudité, sa faiblesse, sont la force, la cuirasse et la nourriture de l'âme. *Cum infirmor tunc fortior sum*, disait saint Paul. Commentaire aussi bref qu'énergique de notre doctrine. Quand son corps était affaibli, le vaillant Apôtre sentait son âme invincible. Platon, au dire de saint Basile, établit son école dans un lieu malsain pour ne pas flatter la chair ni mettre obstacle par son bien-être au progrès des esprits de ses élèves. Vous le voyez, au témoignage même des païens, le jeûne est utile à l'âme.

La chair, en effet, est comme la citadelle du péché. A l'abri derrière cette tour formidable, Satan assiége sans relâche la citadelle de notre âme. Le corps est pour lui comme le bélier qui la bat en brèche. Plus ce corps est robuste et plus ce bélier frappe avec violence. Voyez les infirmes, les tentations charnelles sont presque absentes de leur chair languissante. Voyez les forts, au contraire; les pensées impures les agitent sans cesse. Pourquoi êtes-vous poussés si impétueusement à la luxure dans un état de santé florissante? Parce que vous mangez et buvez largement, parce que le bélier diabolique est dans l'état le plus propre au siége de votre âme. Aimez-vous donc votre âme, assiégez à votre tour votre corps par la soif et la famine.

Enfin, votre âme ne vous demande que justice. Que de temps vous donnez à la chair, aux dépens de l'âme, pendant l'année qui s'écoule, surtout à l'époque du carnaval! Eh bien, la Quadragésime, les Rogations, sont comme un carnaval spirituel où vous devez fortifier votre esprit aux dépens du corps. Vous devez agir de la sorte, si vous n'êtes pas un injuste. Imposez donc le carême à votre chair, et laissez votre âme s'ébattre librement dans ces bacchanales célestes. Sa nourriture, c'est la parole de Dieu, c'est la prière; elle fleurit, elle nage dans les délices, quand elle contemple le Créateur sans obstacle; elle s'asseoit à ses banquets enivrants quand elle s'abandonne à la lecture de l'Evangile et aux extases qu'il inspire. Or qui ignore que la

crapule est l'ennemie de toutes ces joies d'en-haut? L'âme, c'est une lyre, harmonieuse seulement à la condition d'être vide à l'intérieur de toute matière étrangère. Il n'est point pour elle d'oraison sublime si la chair est repue et satisfaite, point de chants qui s'exhalent purs et sonores de cet esprit engourdi par les vapeurs du vin. Ces vapeurs noires s'étendent comme un voile impénétrable entre la raison et Dieu, nous dérobent la vision des rayons du ciel, et la sagesse nous abandonne et s'envole au loin comme les abeilles quittent leur ruche au contact d'une fumée délétère.

Dieu nous tente, en troisième lieu, par le jeûne, pour éprouver si nous aimons vraiment notre corps.

Cela paraîtra un paradoxe à quelques-uns. Rien n'est plus vrai, cependant : en jeûnant, nous prouvons que nous aimons sincèrement notre chair. Et cependant nous répugnons au jeûne, précisément parce que nous aimons notre chair! Que direz-vous donc si je vous montre que le paradoxe est une vérité élémentaire? Cela me sera facile, écoutez bien.

Que désire le malade travaillé d'une fièvre ardente? Un verre d'eau glacée. Que fait, toutefois, le médecin vigilant? Il éloigne ce poison mortel, il impose le jeûne sur ce point. En obéissant, le malade, évidemment, aime sa chair qu'il contriste cependant. Voilà ce qui arrive dans l'ordre moral au chapitre où nous en sommes. Depuis Adam nous sommes aux prises avec une fièvre furieuse, la

concupiscence. Pas un homme qui ne soit malade de ce mal étrange et aussi durable que la vie est longue. C'est dans la chair surtout qu'il réside, c'est *dans nos membres* qu'a établi son siége *cette loi du péché* qui combat à outrance *la loi de l'esprit*. Le jeûne, l'abstinence, voilà les seuls remèdes pour la combattre. En les imposant à notre chair, nous faisons donc preuve d'amour pour elle. En les éloignant, au contraire, nous faisons preuve de haine pour ce corps que nous voulons fortifier. C'est bien ce que disait saint Jean, aimer sa vie, c'est la perdre pour l'éternité, la nourrir aux dépens des préceptes, c'est la préparer pour pâture à la flamme éternelle.

Pour bien nous en convaincre, le Christ, notre médecin, quoiqu'il fût sans tache, pratiqua lui-même le précepte. Il se dit : Je suis descendu dans cette foule de malades et de lépreux pour les guérir. Que ferai-je? Je vivrai de leur régime, je me baignerai dans le bain du baptême, je me soumettrai à la saignée de la circoncision, je prendrai le remède de la prière, je m'imposerai la diète sévère du jeûne, je vivrai comme un malade. Que devons-nous donc faire, je vous le demande, nous les vrais infirmes de ce monde?

Non-seulement le jeûne importe à la santé glorieuse de notre corps au ciel, mais aussi à sa santé sur la terre. J'en appelle en témoignage Antiphane, médecin célèbre du vieux temps, saint Basile, tous les docteurs de tous les âges qui ont toujours imposé une diète sévère à leurs malades pour condition

première de leur rétablissement. La diversité des vins et des mets est la source de tous les maux. Nos aïeux d'avant le déluge ne vivaient que d'une nourriture frugale, et ils vivaient des siècles. On ne connaissait alors ni l'usage de la chair, ni celui du vin. Les anachorètes, enfin, atteignaient à la plus extrême vieillesse en ne consommant que les maigres herbages des solitudes.

Le jeûneur n'a pas besoin de soutien dans sa marche, il sait trouver sans secours la porte de sa demeure. Son estomac est libre, sa tête saine, l'univers ne danse pas autour de lui la danse insensée de l'ivresse. Sa sobriété lui rend la nourriture appétissante. Il trouve dans la consommation d'un simple légume plus de délices que le gourmet en face d'une table somptueuse. Le jeûne est l'assaisonnement le plus infaillible de nos aliments et la condition la plus sûre de la volupté de la table, au témoignage même d'Epicure. Et puis que d'avantages l'accompagnent! Si la crapule appauvrit, le jeûne donne souvent la richesse. Il met la paix dans les ménages en affichant aux yeux des époux la vertu solide dont il procède. Il dépeuple les bois de brigands, les mers de pirates, car la convoitise est l'origine de tous les crimes. De ce vice découlent les fraudes, les disputes, les larcins, les homicides, qui remplissent les cachots et font dresser les gibets.

Dieu nous tente, en quatrième lieu, par le jeûne pour éprouver si nous aimons sincèrement notre mère l'Eglise. Celle-ci a reçu le précepte du carême

des apôtres. Ne croyez pas, en effet, que ce soit là une prescription nouvelle. Elle est écrite au canon huitième du code apostolique, dans l'épître aux habitants de Philippe de saint Ignace, disciple de saint Jean. Saint Thélesphore, saint Basile, saint Jérôme, saint Epiphane, sont les témoins de son antiquité et de son excellence, et il n'est pas une île lointaine, pas un royaume, pas une classe sur l'échelle sociale qui ne l'ait acceptée et mise en politique. Saint Ambroise, saint Chrysostôme, ont joint leurs témoignages à ces témoignages vénérés. Les papes, enfin, saint Léon entre tous, les conciles, à Laodicée, à Tolède, toute l'Eglise enseignante frappe des châtiments les plus sévères les transgresseurs de ce précepte.

Bien que le carême, pour personnifier dans la grande quarantaine ce précepte vénérable, soit descendu vers nous, à travers les siècles, avec ce cortége d'honneur, les hérétiques ne craignent point de l'appeler une superstition vaine. Aussi, en nous proposant de jeûner, Dieu cherche-t-il encore à éprouver si nous aimons mieux son Eglise que la synagogue de Satan. Voyons, semble-t-il dire, à qui vous ajouterez croyance, ou bien à ces lumières éclatantes qui ont illustré mon épouse chérie, ou bien à cette poignée d'hommes turbulents et tarés qui commencent leurs aïeux à Calvin et à Luther. Voyons de qui vous voulez être les fils, ou de mon Eglise ou de l'hérésie, ou de la vertu ou du crime.

Mais ce n'est pas seulement Dieu qui nous tente

par le jeûne. Celui qui osa bien tenter le Christ par le même moyen, dans le désert, pour le pousser dans le péché, nous tente, nous aussi, avec les mêmes armes et pour les mêmes causes.

Mais que personne ne se trouble, il n'est pas difficile de répondre à ce tentateur vaincu par le Sauveur.

Quand il dit par exemple : Pourquoi ce précepte qui vous épuise? croyez-vous que Dieu se plaise dans les faces exténuées et les corps amaigris? Répondez : Non, sans doute, mais il se plaît dans la chasteté, l'obéissance, dont le jeûne est une admirable preuve. Quand il ajoute : Qu'importe l'abstinence, si vous êtes prédestinés? Répliquez encore : Les bonnes œuvres, le jeûne entre autres, voilà les signes de la prédestination qui ne se prouve que par elles. Ce que Dieu a décrété, c'est que j'atteigne par ces moyens à la gloire. Quand Satan reprend : Le Christ a jeûné pour tous, la rédemption est complète par lui seul, c'est une injure à sa croix de vous crucifier à son image. Reprenez à votre tour : Le baptême du Christ a-t-il rendu inutile mon baptême? Ses œuvres ne rendent donc pas mes œuvres inutiles. Il m'a donné l'exemple, voilà tout, et c'est un exemple qu'il me faut suivre. Satan dira encore : Jeûnez donc, mais volontairement, à votre gré, et non par contrainte. N'est-il pas écrit : *Voluntarie sacrificabo tibi*? Dites vous aussi : Le malade prend le remède prescrit par le médecin. C'est celui-ci qui ordonne. Si le jeune volontaire est le fruit de la

tempérance, le jeûne prescrit est à la fois le fruit de la tempérance et de la soumission. Et quand même il ne serait que celui de l'obéissance, il l'emporterait sur le jeûne volontaire, autant que cette vertu l'emporte sur la tempérance. N'est-il pas écrit : *Melior est enim obedientia quam victimæ?* Cette mortification, d'ailleurs, est volontaire, par cela même qu'elle est obéissante.

Il est d'autres objections du trompeur, particulières au carême. Il attaque le nombre de quarante jours fixé par l'Eglise. Mais on sait bien que celle-ci imite sur ce point le Sauveur et les apôtres. Nous violons, d'ailleurs, chacun des dix préceptes de quatre manières, par la parole, les œuvres, la pensée et l'omission. De là quarante jours pour expier, par la pénitence, ces manquements divers. C'est encore un moyen d'offrir au Créateur les prémisses et les décimes de l'année. Les trente-sept premiers jours sont comme les décimes de l'année entière, et les trois autres comme les prémisses. Enfin, ce nombre quarante a une signification mystérieuse et consacrée dans les saints livres. Il plut quarante jours au temps du déluge pour purger la terre, et le carême est comme un déluge spirituel qui éteint, pour les élus, le déluge de feu qui inondera les pécheurs dans l'éternité. Israël erra quarante ans dans le désert, mangeant la manne au défaut du pain vulgaire, et le carême nous prive de la nourriture charnelle pour nous rassasier au festin eucharistique et nous préparer à entrer dans

la terre promise. Moïse jeûna quarante jours pour mériter de recevoir la loi écrite par Dieu, et nous jeûnons de même pour mériter de la mieux observer. Elie subit une préparation analogue avant de s'élever sur le char de feu, symbole du char de la charité où l'âme chrétienne s'embrase dans la grande quarantaine. Jésus jeûna quarante jours pour se préparer à ses luttes contre l'abîme, et le carême est notre veillée d'armes contre les attaques de Satan. Le Seigneur prêcha quarante mois, resta quarante heures dans la tombe, vécut quarante jours avec ses disciples après la résurrection, et nous jeûnons quarante jours pour mériter d'entendre l'Evangile avec fruit, de mourir au monde et à ses vices, et de vivre pour Dieu seul. Enfin les condamnés à la verge ne pouvaient recevoir que quarante blessures, et le carême est pour nous comme une imitation spirituelle de cette flagellation antique de la chair.

Satan n'en a pas fini avec ses suggestions perfides. Pourquoi, dit-il encore, ne pas diviser ce long jeûne? Ne vaudrait-il pas mieux jeûner dix jours l'été, dix jours l'automne, et ainsi dans chaque saison? Mais répondez : L'armée qui assiége une citadelle n'a pas de terme fixe, elle bat en brèche jusqu'au jour de la victoire. Elle ne s'éloigne pas après quelques jours pour revenir encore, de crainte que l'ennemi ne répare ses pertes dans l'intervalle. C'est pourquoi l'armée chrétienne assiége tout ensemble, pendant le temps nécessaire, sans repos, la citadelle du vice.

D'ailleurs quelle époque plus propre à ces exercices vaillants que celle fixée par les apôtres ? L'été a des jours trop longs, le poisson des eaux est fade dans cette saison, et les corps sont débiles. L'hiver le froid condense la chaleur de l'estomac, et lui fait éprouver le besoin d'une nourriture solide. Puis point de légumes et peu de poissons nourrissants. L'automne, enfin, est l'époque des maladies, avec ses inconstances et ses travaux des champs. Au printemps, au contraire, le corps est sain, il se relève comme la nature, les poissons excellents abondent, les légumes pullulent, les travaux sont minimes, et dans cette saison de renouvellement, de l'avis de la science, la mortification est bonne à la chair pour la maintenir vigoureuse contre les tentations impures.

Et voyez la sagesse de Dieu et de son Eglise. Ce n'est pas l'abstinence absolue du Christ, de Moïse et d'Elie qu'elle impose. C'est l'abstinence appropriée à nos faiblesses particulières, nous ne sommes pas obligés de *porter la croix* du Christ, mais *la nôtre*. Rien n'est absolu, tout est relatif. Que les vieillards, que les femmes enceintes, que les voyageurs dans leurs marches forcées, que les laboureurs trop accablés prennent une nourriture plus abondante : l'Eglise ne s'y oppose point. Nous observons seulement qu'il est bien d'accoutumer peu à peu l'enfance à cette coutume salutaire.

Mais prenez garde de ne pas vous exagérer vos faiblesses. Je vous raconterai à ce sujet une plai-

sante histoire. Un heureux du siècle était toujours malade au milieu de son abondance. Tombé dans les mains des pirates, nourri d'eau et de pain, réduit aux travaux des trirèmes, il gagna une santé robuste et florissante. Croyez-moi, notre chair est comme ces bêtes de somme qui n'obéissent qu'aux dures paroles. Le cheval, paresseusement engraissé, devient indompté et fougueux. La chair, dans les bacchanales impures, est ce coursier superbe. Qui change, au contraire, l'aspect de la cité, qui répand cette atmosphère sainte succédant tout-à-coup à ces bruyantes clameurs? C'est le carême, c'est le jeûne, c'est la mortification de la chair.

Jeûnons donc avec courage, avec ardeur : le jeûne n'est pas le martyre, et comment braveriez-vous le martyre si vous ne savez affronter le jeûne? Le jeûne de cette vie, ce n'est pas le jeûne de la géhenne, et comment supporterez-vous la famine éternelle, si vous reculez devant une mortification d'un jour? Ayons donc faim dans ce monde, pour être rassasiés sans cesse au ciel avec le Christ, le béni des siècles.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE.

Si mes forces étaient à la hauteur du sujet que j'aborde, je ne doute point que vous ne retirassiez plus de fruits de ce discours que de tous ceux que

vous avez pu entendre. Deux, entre toutes les vertus, s'élèvent comme deux reines, la charité et la prudence. La charité les anime, la prudence les gouverne; sans celle-ci elles seraient aveugles, sans celle-là elles seraient sans action; la charité est leur vie, la prudence leur lumière. Or l'évangile d'aujourd'hui nous révèle à la fois ces deux reines. Il révèle la prudence par l'exemple du Sauveur et la charité par son précepte : comme la poitrine du Christ était l'asile de toutes les vertus, chacune de ses paroles était embrasée du feu de l'amour et affermie par la prudence.

Cet évangile nous enseigne la prudence. Les questions qu'on adressait à Notre-Seigneur sont de trois espèces, les unes étaient bonnes, les autres curieuses, les dernières, quoique tendant à un but utile, procédaient d'une volonté perverse. Notre-Seigneur répondait toujours aux premières, il ne répondait jamais aux questions curieuses, et tantôt opposait son mépris, tantôt répliquait d'une manière ouverte ou obscure aux interrogations bonnes dans leur fin, mais mauvaises dans leur principe. Dans la première catégorie je range les questions de cette sorte : *Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon ?—Combien de fois pardonnerai-je à mon frère pêchant contre moi ? Sept fois ?* Le Christ y satisfit sur-le-champ. Dans la deuxième espèce je place ces autres, *Rétablirez-vous dans ce temps le royaume d'Israël ?* — *Que veut celui-ci ?* Le Christ n'y satisfit jamais. Dans la troisième je range la plupart des questions

des scribes et des pharisiens qui demandaient souvent d'utiles conseils dans le dessein perfide d'en tirer une accusation contre le Christ. De là notre Christ ne répondait pas toujours. A cette interrogation captieuse, par exemple : *Dites-nous par quelle puissance vous accomplissez ces œuvres, et qui vous a donné ce pouvoir?* il oppose ces prudentes paroles : *Je veux vous interroger à mon tour, et si vous me répondez, je satisferai à votre demande : D'où venait le baptême de Jean, du ciel ou des hommes?* Les pharisiens dirent : *Nous ne savons*, et il leur répliqua : *Ni moi non plus, je ne vous dirai pas par quelle puissance j'accomplis mes œuvres.* A cet autre piége : *Faut-il payer, ou non, le cens à César?* il opposa cette sage maxime : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* A cette perfide demande des docteurs, dont nous parle l'évangile de ce jour : *Maître, quel est le grand précepte de la loi?* il réplique enfin clairement : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit.* Car il était bon de répondre dans cette occurrence, si bien que le docteur ouvrit les yeux à la lumière et mérita d'entendre ces paroles consolantes : *Tu n'es pas éloigné du royaume des cieux*[1].

Telle est la prudence que les saints Pères imitaient dans leurs discussions avec les païens et les hérétiques. Telle est la prudence que nous devons

[1] *Matth.* 17, 18, 21, 22; *Marc*, 12; etc.

pratiquer maintenant que les erreurs anciennes se lèvent de la tombe, où les avait ignominieusement ensevelies la parole victorieuse de nos docteurs, et accourent vers nous comme des ombres échappées de l'abîme. Toute personne n'est pas propre à discuter avec l'hérétique. Quiconque y est propre doit choisir son lieu, son heure, son adversaire, son auditoire. N'imitez pas ces docteurs dont les tables, ployant sous les viandes fumantes, sont la tribune, dont les cris et les clameurs sont les arguments et les raisons. Le catholique dispute maladroitement sur ce théâtre, l'hérétique y laisse déborder sa malice, et nul n'en profite : le vin n'agrandit pas la foi, il n'augmente pas la charité; il ne fait que précipiter plus audacieux et plus multipliés les blasphèmes des impies. Saint Antoine ne daignait pas discuter avec les hérétiques. Saint Macaire ne voulut pas suivre Eunomius dans le labyrinthe de ses chicanes, mais il le conduisit avec la foule séduite par ses sophismes dans l'asile des morts; là il réfuta l'hérésiarque et dissipa son prestige par des miracles.

Et qu'on ne s'imagine point que la question du docteur de la loi ne fut pas captieuse, dans son temps. Les Juifs comptaient six cent treize préceptes, sur la valeur relative desquels, au témoignage d'Origène, les plus habiles n'étaient pas d'accord même à l'époque de Moïse. Notez encore que le précepte de la charité ne se trouvait que dans le dernier livre de la loi, au chapitre six du Deutéro-

nome. De plus, ce qui rendait plus périlleuse la réponse, les pharisiens ne demandaient pas seulement quel était le plus grand, mais quel était le premier parmi les préceptes, comme il résulte de la comparaison du texte de saint Marc avec le texte de saint Matthieu. Ce qu'ils firent avec beaucoup d'adresse. Ils pensaient sans doute que le premier n'était pas le plus important. Le premier dans l'ordre du Décalogue est celui-ci : Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique, lequel semble inférieur au commandement sur la charité, comme cette charité semble l'emporter elle-même sur la foi qui la précède. Les pharisiens se dirent donc : Voyons si ce fils de charpentier se tirera de ce piége. Et ils l'abordèrent disant : Maître, quel est le premier et le plus grand des préceptes? Mais *on jette vainement ses filets devant les yeux de ceux qui portent des ailes, et il n'est pas de sagesse ni de prudence contre Dieu,* ce Dieu, fils à la vérité d'un artisan, mais de l'Artisan du ciel et de la terre, ce Dieu, qui n'a pas appris les lettres, parce qu'*en lui sont tous les trésors de la science.* Aussi lui, l'auteur de la loi, son interprète suprême, lui qui sait bien que la charité est le plus grand et encore le premier des préceptes dans l'intention des législateurs, sinon dans la lettre de la loi, le Seigneur leur répondit : *Vous aimerez votre Dieu : voici le premier et le plus grand des commandements.* Et admirez sa sagesse, en répondant il découvre la malice de ces questionneurs perfides. Car ces paroles apportaient avec elles ce com-

mentaire silencieux mais tangible : le premier, le plus grand des préceptes, c'est celui que vous honorez le moins, en vous approchant traîtreusement de moi sous des apparences pieuses. Ce précepte de l'amour est ancien, en effet, universel, et c'est la haine jalouse qui vous pousse à me tenter [1].

Mais laissons les pharisiens et les scribes, considérons, comprenons les paroles divines. Je me pose deux questions à leur sujet, pourquoi ce précepte est-il appelé le premier et le plus grand, et que signifient les termes mêmes qui l'expriment ?

J'assigne cinq causes à cette appellation, à ce titre décerné à la charité par Dieu même.

L'amour est la fin de tous les préceptes, a dit saint Paul, c'est-à-dire, de la loi, des prophètes, des vertus, des sacrements, de tous les actes du Christ et des saints en ce monde. Tout tend à unir de plus en plus l'homme à Dieu, la source des biens, par la charité parfaite, car tel est le lien qui consacre cette union; aussi dans la Jérusalem des cieux, patrie de l'amour, il n'y a plus ni foi, ni espérance, ni sacrements, ni loi. Tant que l'édifice s'élève, on s'appuie sur des machines variées, on fait mouvoir des instruments divers, mais une fois l'édifice achevé, les échafaudages s'écroulent, il se dégage seul, sans secours, et s'élance vers la nue. Il en est ainsi pour la construction de la maison de Dieu dans nos âmes : quand le toit de

[1] *Prov.* 1, 21; *Coloss.* 2.

la charité parfaite s'est superposé après la mort sur le comble de cette demeure, cette demeure est achevée et subsiste sans plus recourir à la foi et à ses œuvres.

Le précepte de l'amour renferme et au-delà tous les préceptes. Qui aime Dieu de toutes ses forces, aime tout ce que Dieu aime, dans l'ordre même établi par Dieu. Or Dieu aime toutes ses œuvres, mais surtout les œuvres à son image. Le vrai amant aime donc son semblable, et il observe de la sorte toute la loi. Que veulent les lois? Empêcher le mal. Mais *l'amour ne fait pas le mal*, il n'est ni voleur, ni adultère, ni calomniateur, ni homicide, car il cesserait d'être l'amour. Il faut donc conclure avec saint Paul : *L'amour ne fait pas le mal, donc l'amour est la plénitude de la loi*, et c'est avec justice que le Prophète a écrit de la charité : *Votre précepte se déroule immense*, et que le Seigneur a dit : *Tel est le premier et le plus grand des préceptes.*

Les grandes promesses sont faites au précepte de l'amour : *L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti ce que Dieu prépare.....* A qui? Aux croyants seulement? Non. Aux thaumaturges? Non encore. Aux docteurs? Point du tout. Pour qui donc? *Pour ceux qui l'aiment.* Ah, si notre cœur pénétrait ces paroles, *le cœur de l'homme n'a jamais senti!* Que signifient-elles en effet, sinon, vous avez vu, vous avez entendu, vous avez lu beaucoup, mais qu'est-ce que cela? Montez plus haut encore, à travers les

honneurs, les plaisirs, les gloires de la terre : montez jusqu'au ciel, au delà, cherchez, imaginez des voluptés inconnues, et tout cela ne sera qu'une ombre, un néant en comparaison de ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, de ce qu'il vous réserve, à vous, si vous l'aimez.

L'homme ne peut rien offrir à Dieu de plus précieux que son amour. C'est le don universel de nous-mêmes. On ne refuse plus rien à celui que l'on aime en vérité, on refuserait une obole à celui que l'on n'aime point. La charité est la source d'où s'échappent les dons comme des ruisseaux. Scellez cette source mystérieuse, quelques gouttes s'échappent à peine. Cela est si vrai que lors même qu'il s'égare après les courtisannes impures, l'amour se dépouille, se ruine pour l'objet de ses ardeurs, sans peine, avec joie, tandis qu'il refuse une aumône minime aux pauvres du Seigneur. Aimez-vous, en un mot, vous ignorez les obstacles. Etes-vous tièdes, tout vous peine, vous effraie, vous fatigue. Aussi quand il ne nous demande que notre amour en échange de ses bienfaits, Dieu nous demande-t-il le plus riche des tributs, notre meilleure part. Il l'exige justement, sans doute, puisqu'*il nous a aimés le premier*, et nous a comblés de la sorte du plus opulent de ses dons, c'est-à-dire de son amitié, car cette amitié apporte tout avec elle. Les moissons abondantes, la santé, la fortune, le soleil, la verdure ne sont que des grains partiels, des rayons finis de cet amour infini. Le Père s'entretient de vous avec

le Verbe et l'Esprit, il vous envoie le pain quotidien, il tisse la toison de vos manteaux, il ne songe qu'à vous parce qu'il vous aime, et qu'il vous a aimés le premier. Il exige donc justement notre attachement en échange, mais en l'exigeant, il demande en vérité notre meilleure part. C'est ce qu'il signifiait quand il se réservait la graisse qui est auprès du cœur dans les immolations antiques.

Enfin, l'amour qu'exige Dieu est sans borne ni mesure. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit*, est-il dit dans l'Ecriture. Je rapporterai deux explications de ces paroles.

Saint Grégoire de Nysse explique de la sorte ces trois mots du texte, *le cœur, l'âme et l'esprit*. Le cœur désigne la partie la plus matérielle, l'âme la partie affective, et l'esprit la partie intelligente de notre essence spirituelle. Saint Grégoire rattache ainsi tout notre être à Dieu par l'amour que celui-ci exige de toutes ses facultés. Saint Augustin entend les mêmes termes des trois facultés de l'intelligence; le cœur signifie la raison, l'âme la volonté, et l'esprit la mémoire.

Je ne rejette point les explications de ces lumières de l'Eglise. Mais ne pourrait-on pas dire peut-être que c'est une emphase de langage pour signifier que le Seigneur veut être aimé de nous sans restriction ni mesure ? Ces trois mots s'emploieraient l'un pour l'autre pour accroître la force du précepte. Cette manière de procéder est familière d'ailleurs à

l'Ecriture : le Deutéronome et saint Marc ajoutent même à ces termes, *et de toute ta vertu*, Saint Luc, *et de toutes tes forces*, c'est-à-dire, de toute l'ardeur dont tu es capable. De sorte que le sens du précepte serait : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de l'affection la plus grande et la plus sincère de ton cœur, si bien que tu n'emploies à aucune œuvre autant de force qu'à aimer ton Créateur.

Mais pourquoi l'aimer sans mesure? Pourquoi? Parce qu'il est le bien sans borne. Qui l'ignore? La mesure de l'excellence de l'objet aimé donne la mesure de l'amour qu'il mérite. Comment donc limiter l'amour que réclame le Bien-suprême, infini? Mettez des bornes à vos affections pour la nature, pour les astres, pour les êtres divers, car tout cela a des limites, tout cela se meut dans le temps et l'espace. Enfin, comme l'attestent la philosophie et l'expérience, l'amour de notre fin ne souffre pas de restriction. Or notre fin, c'est Dieu, l'être qui est lui-même sans borne ni mesure.

Que dis-je? Dieu ne nous aime-t-il pas de la sorte? Si ce motif est suffisant pour attirer nos âmes, que rien ne les retienne plus, ce motif est réel. Notre Dieu, c'est-à-dire l'éternité, l'immensité, la toute-puissance, la sagesse, le principe et la fin de toute chose, notre Dieu nous aime sans mesure, nous, vers de terre gisant dans la fange, nous, si petits, si dépouillés, cet être si grand, si riche nous poursuit d'une affection sans limite, et nous marchanderions avec lui? Je n'ajoute pas que son amour

nous a tirés du néant, nous a façonnés à son image, nous a établis les maîtres des mondes et les égaux des anges, avec un corps beau et agile, une âme ornée, sage, prudente, pleine d'éloquence et de lumière. J'omets ces preuves évidentes des affections divines, mais ce que je ne puis taire, c'est qu'il a donné son Fils unique par amour au genre humain, c'est qu'il a chéri à ce point les hommes, qu'il a fait souffrir et mourir le bien-aimé de son sein. Cela me suffit : *Dieu a aimé le monde de telle sorte, sic*, c'est-à-dire, sans limite, sans mesure ; *Dieu a aimé de telle sorte le monde*, c'est-à-dire, l'homme, l'épilogue des mondes, mais épilogue souillé et impur ; Dieu a aimé de telle sorte le monde, qu'il nous a donné *son fils*, son fils *unique*. Comment appelèrent la passion de ce fils Moïse et Elie, pendant la transfiguration du Thabor, si ce n'est l'excès de sa tendresse, *excessum* ? Dieu a donc dépassé toute mesure. Il jeûna quarante jours et quarante nuits, il ne posséda que deux vêtements bien simples, il veillait dans l'oraison, ne sachant où reposer sa tête, il fut pauvre de tout, il ne fit d'excès que dans son amour pour le monde. Il descendit le premier, lui notre créancier, vers nous ses débiteurs ; il répandit tout son sang quand une goutte eût suffi pour le salut universel. Vous ne croyez pas à l'amour infini de votre Sauveur? Regardez cette croix, nombrez ces plaies, ces blessures, ces défaillances, ineffables symboles des blessures de son cœur. Contemplez-le sur le Calvaire : quel est le

membre de ce corps qui est resté sans souffrance? Oui, tous ces membres, tous ces supplices, toutes ces douleurs sont autant de voix qui proclament l'excès de son amour. Qui restera insensible devant ces témoins touchants? Qui ne partagera cette immense tendresse? Voilà ce qui plongeait dans le délire tant d'âmes saintes, ce qui leur faisait renoncer au plaisir et à la fortune pour la folie du Calvaire. C'est que ces saints portaient leurs yeux dans la tête, comme parle l'Ecclésiaste. Que les insensés regardent la terre, qu'ils l'admirent, cela se comprend, ils ne voient qu'elle, à ce que le Sage raconte. Mais les prudents portent leurs yeux dans la tête, et quelle est cette tête, sinon le Christ? Ils le regardent donc, et leur cœur s'enflamme à son cœur, et, comme le serpent sagace, ils exposent le corps aux coups, aux blessures pour conserver sain et sauf leur chef précieux. *Les impies n'agissent pas de la sorte*, ils vendent le Christ pour une volupté ou pour quelques oboles. *Est-ce là la récompense que vous donnez au Seigneur, fils stupides et insensés?* Que vous a-t-il fait pour mériter tant de haine? Il vous a tirés du néant, il vous a faits rois de la terre, il a fertilisé ce globe sous vos pieds, créé les fleurs, allumé les astres, étendu les cieux sur vos têtes, il a envoyé son Verbe pour qu'il souffrît et mourût comme homme en vous sauvant : voilà les outrages, les crimes de Dieu envers ses créatures. Et vous le récompensez de la sorte, vous passez toutes les bornes de l'ingratitude, comme il a franchi toutes

les bornes de l'amour? Mais je m'arrête, afin de conserver quelques forces pour poursuivre.

SECOND POINT.

Or le second est semblable à celui-ci, vous aimerez votre prochain comme vous-même. Dieu avait placé dans le paradis deux arbres remarquables entre tous, l'arbre de la science et l'arbre de la vie. Notre premier père porta les yeux et les mains sur l'arbre de la science. De là sans doute, dans nos âmes, cet insatiable désir de savoir : *Tout homme désire naturellement connaître*, a dit un philosophe, et cette insouciance que nous semblons éprouver pour l'arbre de la vie, c'est-à-dire pour la charité, selon l'interprétation de saint Jean, *car celui qui n'aime pas habite dans la mort.* Or ce qui démontre le peu de sagesse d'Adam, c'est qu'il perdit la vie qu'il avait négligée et ne connut pas la science qu'il avait recherchée. De plus il nous a tous plongés dans l'ignorance. Cette ignorance se trahit dans notre manière de sentir sur l'amour. Qui ne préfère être aimé qu'aimer? L'expérience le crie : nous voulons être aimés de tous, être comblés des faveurs de l'univers. Mais combien nous aimons peu, combien peu nous donnons dans nos largesses? Que parlé-je de nos largesses? C'est déjà beaucoup de prêter sans usure. Et pourtant le Seigneur a dit : *Il est plus heureux de donner que de recevoir;* c'est donc encore plus utile, meilleur, plus glorieux. Nous sommes donc dans l'erreur sur ce point. Puis la charité est plus

précieuse que tous les rubis. Or, qui la possède, celui qui aime ou celui qui est aimé? Celui qui aime, sans aucun doute. Enfin, qui croyez-vous devoir participer le plus largement aux récompenses du père de famille? Il serait trop stupide celui qui ne saurait me répondre, quand les philosophes eux-mêmes ont si bien défini l'amitié. Le père de famille récompensera ceux qui aiment, or c'est pour nous en instruire que le législateur des Hébreux a écrit : *Vous aimerez le Seigneur de toutes vos forces et votre prochain comme vous-mêmes.*

Mais où est la loi qui m'ordonne de m'aimer moi-même? Nulle part. Lisez toute l'Ecriture, elle garde partout le silence snr ce chef. Pourquoi? Parce que nous sommes passés maîtres dans cet art. Qui ne sait cette maxime : *La charité commence par soi-même?* Demandez à autrui ce qu'il ne peut accorder qu'à son dommage : Oh ami, s'écriera-t-il, la charité commence par soi-même. Il n'était pas à craindre que nous manquassions à ce devoir. S'il est besoin de nous exciter à aimer Dieu, il est plutôt besoin de mettre un frein à l'amour de nous-mêmes. Il n'était donc pas nécessaire d'une loi sur ce chef. Sachant bien que la nature suffisait à nous attacher à notre être, le législateur ordonna seulement d'aimer notre prochain comme notre propre substance. Saint Paul détermina plus tard le mode de nos affections; nous devons être pieux envers Dieu, justes envers le prochain et sobres envers nous-mêmes, c'est-à-dire, nous devons chérir et honorer Dieu de toute notre

âme ; nous devons faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait, ne pas lui faire ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, rendre à chacun ce qui lui est dû, pleurer avec les attristés, être joyeux avec les joyeux, porter réciproquement nos fardeaux ; nous devons ne pas nous aimer outre mesure, nous mortifier, nous défier de nous-mêmes. Recommandation bien sage et bien utile dans ce temps, car l'amour-propre déborde tellement les âmes, qu'il n'y a plus de place pour Dieu et le prochain.

C'est une amplification, direz-vous. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, mais hélas ! j'amoindris, loin d'amplifier. Qu'est-ce que la charité ? Est-ce préférer un peu d'or à l'âme de son frère ? Vous perdez une couronne et vous bouleversez votre demeure. Pourquoi ? parce que l'argent vous est cher. Votre prochain perd son âme, et vous restez indolent et tranquille. Pourquoi ? parce que vous avez peu de souci du salut des âmes. Votre cheval s'enfuit, et vous mettez la campagne en rumeur, car vous aimez ce coursier rapide. Le démon entraîne votre frère, et vous le laissez s'engloutir avec sa proie dans l'abîme, parce que vous n'aimez pas votre prochain, comme si Dieu ne vous avait pas fait un précepte de cet amour. L'hérésie étend ses ravages au loin, la noble, l'antique église des Gaules est bouleversée par les sacriléges et les traîtres. Qui est-ce qui pleure sur cette immense ruine, qui est-ce qui compatit à ces douleurs incomparables ? Nous

sommes les membres du même corps ; or lisez les Rois, lisez les Juges, les prières, les supplications, les larmes ont toujours été puissantes pour détourner les calamités et les peines : et nous, chrétiens, nous ne gémirions pas sur les malheurs de nos frères, nous ne chercherions pas, par nos jeûnes et nos pleurs, à détourner le bras de Dieu qui est sur leurs têtes? Certes, cela prouve jusqu'à l'évidence que nous n'aimons point notre prochain.

Voulez-vous connaître un véritable ami de l'humanité? Considérez saint Etienne priant pour ses bourreaux à l'heure même de son martyre : il priait debout pour lui, il tombait à genoux pour ces cruels. Il s'inquiétait plus de leur crime que de ses souffrances, et pour chaque coup qui le frappait, il envoyait un ardent soupir vers le ciel : il aimait mieux leur âme que son corps. Voilà un ami véritable de l'humanité, un fidèle observateur du précepte du Seigneur.

Bien manger, mais digérer mal, nuit loin de servir, mieux vaudrait jeûner, à coup sûr. Entendre des discours multipliés, prolixes, sans devenir meilleur, ne sert également à rien. Que de fois on vous parla dans les écoles sur la charité ! On vous en parlait aux écoles pour vous instruire, mais on vous en parle aux sermons pour vous exciter à bien faire. Puisque la perfection consiste surtout dans la pratique de cette vertu, je vais tâcher de vous montrer en quelques mots la voie qui mène au palais qu'elle habite.

L'amour a pour principe la connaissance. On ne désire point l'inconnu. L'Egypte, l'Ethiopie, les Indes possèdent des beautés qui ne m'émeuvent point parce que je les ignore. Ce monde m'offre des médiocrités qui m'attirent parce que je les contemple. Elles m'attireront jusqu'à ce que des biens meilleurs m'arrachent à leur empire. Telle est la nature humaine : elle conserve opiniâtrément jusque-là ce qu'elle possède : l'avare ses trésors, le voluptueux ses plaisirs, l'ambitieux ses vains titres. Pour aimer Dieu, il faut connaître son excellence sur toute créature.

Mais qui l'ignore? Beaucoup, vous-mêmes, et personne ne l'ignore cependant. Tous le savent en théorie, en un mot, mais un grand nombre l'oublient dans la pratique. Or, c'est cette connaissance, cette pratique qui est le fondement de l'amour. Notre foi est sublime, mais qu'importe si nous ne la méditons point, si nous ne modelons pas nos œuvres sur ses leçons. Epargnons Aristote, Justinien, Cicéron et Virgile, et donnons quelques heures aux affaires de notre âme.

C'est là qu'est le travail, sans doute, c'est là qu'est le labeur. Chercher à connaître Dieu, quelle entreprise ! Il ne réside point au forum, dans les champs, il réside dans l'intime de notre cœur, centre de notre âme. Il faut donc d'abord trouver le chemin de ce cœur, et, aux yeux de ma faible raison, c'est le pas le plus décisif pour passer de l'amour du monde à l'amour de Dieu. Les autres, ensuite, sont agréables

et faciles. On va de soi-même à Dieu une fois qu'on a pénétré dans son cœur; on devient un homme intérieur, spirituel, dédaigneux de la terre, amoureux du ciel, sans peine, sans effort. D'où venaient les veillées fréquentes, les tendres oraisons de saint Antoine et de saint François, et d'où viennent nos fatigues soudaines si nous prions une petite heure? C'est que les saints étaient entrés dans leurs cœurs et dans les vastes régions d'au-delà, régions aux horizons variés et enivrants, tandis que nous errons devant la porte de notre âme, au milieu des ombres que le démon amoncelle à dessein en ce lieu, et surtout à l'heure de la prière.

Que ferons-nous? Il faut crier vers Dieu, qu'il dissipe ces ténèbres de son rayon vainqueur, qu'il nous conduise, qu'il ouvre lui-même la porte de notre cœur. Ne doutons point de ses complaisances divines, *il donnera l'esprit de clarté à ceux qui l'implorent; c'est sa volonté que nous soyons sanctifiés.* Quand il envoie la tribulation, c'est uniquement pour nous enseigner cette voie inconnue : *Je les conduirai dans la solitude*, dit-il, *et je parlerai à leur cœur.* Il considère les inconvénients de la prospérité avec ses plaisirs, ses flatteurs qui accourent aux bruits des honneurs et des richesses comme les abeilles auprès d'une coupe de miel. Mon fils est trop entouré de ces amis trompeurs, s'écrie-t-il, renversons ce miel qui attire, et les abeilles importunes s'envoleront. Il envoie donc la calamité: on perd richesses, titres, faveurs, on perd ses

forces, sa liberté, et l'on commence à habiter la solitude. Mais Dieu accourt soudain à la rencontre de ces favoris déchus, il leur explique sa providence et la vanité du passé, il leur fait comprendre que tout, dans ce monde sublunaire, est fragile et fugitif, que lui seul est l'ami fidèle, le bien immuable, le bonheur substantiel. Ceux-ci, désabusés, commencent à reconnaître le paradis dans leur solitude; ils rendent grâces à la douce violence avec laquelle Dieu les a poussés dans le désert; ils préfèrent la tranquillité actuelle de leur âme à toutes les délices charnelles : ils sont entrés dans leur cœur, et ils méprisent désormais le monde pour ne plus goûter que les choses divines [1].

Qui que nous soyons, qui avons souci de notre salut, appliquons-nous donc à ces pensées salutaires. Il en est temps encore, il ne le sera plus bientôt, songeons aux affaires de Dieu. Une heure du temps qui fuit, consacrée à cette méditation fructueuse, peut nous valoir l'éternité.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE.

Avec combien de sagesse le Prophète a chanté dans les Psaumes : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité..... Je chanterai, Seigneur,*

[1] *Luc*, 11; 1. *Thess.* 4; *Os.* 2.

votre miséricorde et votre justice! La parabole de l'Evangile d'aujourd'hui le proclame pour les plus sourds et les plus aveugles. Montrer la bonté de Dieu et sa justice envers les Juifs et les Gentils, tel est le but de cette parabole, comme l'explication du texte le fera comprendre [1].

Il commence ainsi : *Le royaume des cieux ressemble à un roi qui célèbre les noces de son fils.* On sait les significations variées de ces mots, le royaume des cieux. Ils désignent tantôt l'Eglise, tantôt le bonheur des élus, tantôt Dieu lui-même, tantôt sa grâce, tantôt sa loi. Plusieurs prétendent qu'il s'agit de Dieu dans ce passage, et non sans quelque raison. Nous sommes son royaume tant qu'il règne dans nos âmes, il est notre royaume parce qu'il est la source de tous biens et de toute gloire. Celui qui le possède, possède le plus beau des empires. Toutefois je préfère l'explication d'Origène qui traduit ainsi le texte : Le royaume des cieux est semblable au royaume d'un prince. De la sorte le roi du premier empire, son fils, la reine, les fiançailles, les serviteurs, l'armée de ce monarque, sont comparés au fils, aux serviteurs, à l'armée du dernier. Le roi de l'empire des cieux, c'est le Seigneur; son fils, c'est le Verbe; son épouse, c'est la nature humaine; les fiançailles de son fils, c'est l'Incarnation.

Or, si nous voulons comprendre la justesse de la

[1] *Matth.* 22.

parabole, pour ce qui concerne l'Incarnation, nous n'avons qu'à songer à ce qui se passe dans les noces de la terre. Les fiançailles précèdent : de même Dieu promit, avec serment, aux patriarches, l'union du Verbe avec l'humanité. Le sage Salomon était si sûr des effets de cette promesse solennelle, qu'il en a chanté l'épithalame dans le Cantique des cantiques. Ensuite on demande le consentement mutuel pour réaliser le mariage : de même le consentement du Verbe fut signifié par l'ange Gabriel à la Vierge Marie, et Marie, la mère de l'épousée, répondit pour sa fille : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* De plus, dans le mariage, l'époux et l'épouse ne font qu'une seule chair : de même la divinité et l'humanité sont unies dans une seule hypostase. La mort seule peut désunir ce que le mariage a réuni; mais la mort a été impuissante pour séparer ce que l'Incarnation avait rassemblé. Dans son duel immortel avec la mort, l'âme du Christ a quitté sa chair pour quelques heures, mais Dieu n'a jamais déserté son temple, il a habité toujours dans l'âme et le corps du Christ. Enfin le mariage communique à l'épouse tous les titres et les honneurs de l'époux : de même, par l'Incarnation, l'homme est devenu l'artisan, le libérateur du monde, le prince des anges, titres, partage unique naguère du Verbe; Dieu, d'autre part, s'est appelé le fils de la femme, il a été soumis aux besoins de la nature, à ses souffrances, besoins et faiblesses, partage unique naguère de l'humanité

déchue; les amis de l'homme sont devenus les amis de Dieu, les amis de Dieu sont devenus les amis de l'homme, le ciel s'est tellement confondu avec la terre, et les anges avec nos frères, que nous ne formons plus qu'une famille, comme il arrive entre les parents de l'époux et de l'épouse.

La fin surtout du mariage se retrouve dans l'Incarnation. Cette fin, c'est propager notre race et remédier aux péchés de la chair. Les uns se marient pour apaiser des haines de famille, les autres pour ne pas laisser s'éteindre une noble famille, ceux-ci pour obtenir un riche héritage, ceux-là pour le plaisir et la volupté : le Verbe s'est uni avec l'humanité pour atteindre à cette quadruple fin. Il s'y est uni pour avoir une lignée. *A tous ceux qui le reçurent, à ceux qui croient en son nom, à ceux qui sont nés non du sang, non de la volonté de la chair ou de l'homme, mais de Dieu, il donna la puissance de devenir enfants du ciel, et le Verbe s'est fait chair.* C'est-à-dire, tous tant que nous sommes, parmi les fils de Dieu, nous sommes les fruits de l'Incarnation. C'est parce que nous sommes nés de Dieu, que nous avons été élevés à cette gloire. Et comment s'est opérée cette naissance? Parce que *le Verbe s'est fait chair*, parce qu'il a pris l'humanité comme une épouse aimée. Aussi le Seigneur disait de ses apôtres : *Est-ce que les fils de l'époux, les fruits de ses noces, peuvent jeûner tant que l'époux reste dans leur sein?* Aussi les appelait-il ailleurs ses petits enfants : *Mes petits en-*

fants, je suis encore pour quelques instants parmi vous[1].

Que l'Incarnation soit un remède contre le péché, personne, parmi les chrétiens, ne l'ignore : *Le Christ est descendu en ce monde pour sauver les pécheurs.* Qu'il y soit descendu pour y apporter la paix, l'Evangile le proclame. Cette guerre, guerre implacable et atroce, qui soulevait la terre contre le ciel, fut apaisée dans l'Incarnation; les habitants du paradis, confondus avec les bergers des campagnes, chantaient pendant la célébration de ces noces sublimes : *Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* L'Incarnation, je le disais plus haut, a fait une seule famille des enfants de la terre et des esprits célestes. Sans elle, l'humanité, frappée de la malédiction divine, n'aurait jamais refleuri, elle serait toujours restée stérile, inféconde et déserte comme une ruine. Elle aurait eu le sort de Sodome et de Gomorrhe. Mais tandis que les attraits infinis de l'héritage de son époux la faisait convoler aux noces mystérieuses, l'amour de Dieu faisait descendre le Verbe vers elle, et donnait son Fils unique à cette épouse vulgaire. Puisque donc les fruits de l'Incarnation sont si variés et si nombreux, c'était avec justice que les anges célébrèrent avec pompe ce jour aimé, en descendant jusqu'aux limites de l'atmosphère pour persuader aux hommes d'imiter leurs

[1] *Jean*, 1, 13; *Matth.* 9.

joies et leurs transports. *Le royaume des cieux ressemble donc à un roi qui célèbre les noces de son fils.*

Et celui-ci envoya ses serviteurs convoquer les invités à ces noces. Quels étaient ces serviteurs? Les apôtres, les prophètes, les patriarches? J'affirme d'abord que ces serviteurs n'étaient pas les serviteurs qui invitèrent aux noces. L'Evangile parle en effet de la *convocation* des amis invités déjà. Les envoyés de Dieu vers les hommes, pour les inviter à ce banquet céleste, furent évidemment les patriarches et les prophètes. Ceux-ci avaient mission d'instruire les Hébreux, de les inviter au festin du Messie, de les préparer à la venue de l'agneau, de leur prédire son approche, heure par heure, afin qu'ils n'attendissent pas le dernier moment pour revêtir la robe nuptiale.

Voulez-vous entendre la voix de ces sublimes messagers? Ecoutez Jacob : *Le sceptre ne sera pas enlevé à Juda, et le pouvoir à sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé. Celui-ci sera l'attente des nations. Il attachera à la vigne son poulain, et au cep, ô mes fils, son ânesse. Il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le jus du raisin. Ses yeux sont plus brillants que la liqueur de la treille, et ses dents plus blanches que le lait. J'attendrai votre salut, Seigneur.* Ecoutez Moïse : *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi du milieu de votre nation et de vos frères, suivez-le.* Ecoutez David : *Il descendra comme la*

pluie sur la toison, et comme les gouttes d'eau sur la terre. La justice et une paix abondante se lèveront sur ces jours, jusqu'à l'éclipse de la lune, et il dominera d'une mer à l'autre, des rives du fleuve aux limites des mondes. En lui seront bénies toutes les tribus de la terre, et toutes les nations le loueront. Ecoutez le Cantique : *Voici qu'il vient, bondissant à travers les montagnes et les collines.* Ecoutez Isaïe : *Je ne me tairai pas pour l'avantage de Sion, et pour la gloire de Jérusalem je n'aurai pas de repos, jusqu'à ce que le juste se manifeste comme un astre, jusqu'à ce que le Sauveur brille comme un flambeau. Et les nations contempleront ce juste, et les rois cet illustre. Passez, passez par les portes, frayez la voie au peuple, aplanissez le chemin,.... dites à la fille de Sion : Voici que ton Sauveur vient, les mains pleines.* Ecoutez Aggée : *Ne craignez point pour ces paroles du Dieu des armées : Encore un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre, et la mer, et je remuerai tous les peuples, et le désiré des nations descendra.* Ecoutez Zacharie : *Exaltez-vous, fille de Sion, réjouissez-vous, fille de Jérusalem : voici que votre roi, le Juste et le Sauveur, vient vers vous, pauvre, monté sur l'ânesse et le nourrisson de cette ânesse.* Ecoutez Habacuc, enfin : *S'il est encore loin, il apparaîtra un jour ; s'il retarde, attendez-le, parce qu'il viendra, car il vient, et il ne prolongera pas son retard ;* c'est-à-dire, j'aperçois l'époux qui s'avance, mais dans le lointain. Il arrivera jusqu'à vous, toutefois. Telles sont les invitations

empressées que Dieu adressait à Israël par la bouche de ses patriarches et de ses prophètes [1].

Le moment venu, l'Incarnation accomplie, pour rassembler les invités au festin nuptial, c'est-à-dire pour inspirer aux Juifs la foi dans le Christ et la justice, Dieu les fit convoquer aux noces déjà prêtes par ses serviteurs. Mais ce ne fut plus par les patriarches et les anciens prophètes. C'était par Jean-Baptiste, les apôtres et les disciples. Voilà les messagers porteurs de la bonne nouvelle. Les Juifs n'écoutèrent pas leurs voix. Alors Dieu renvoya encore vers eux, après la Pentecôte, ses apôtres transformés, que l'Evangile appelle pour cela d'autres serviteurs, selon l'usage des saintes Lettres : *L'esprit du Seigneur pénétrera dans toi*, disait Samuel à Saül, *et tu seras changé en un homme nouveau.*

Et ces serviteurs dirent aux invités de la part de Dieu : *Voici que j'ai préparé mon festin, mes taureaux sont immolés : tout est prêt ; venez.* Pour triompher des indécisions, Dieu fait annoncer à son peuple un festin splendide. Le Christ en est la part la plus délicieuse ; c'est l'agneau délicat, son corps est le pain qui nourrit, son sang est le vin qui désaltère : chair délectable, sang précieux apprêtés, pour le divin banquet, dans la passion et sur le Calvaire. Le repas se prenait, chez les Hébreux, vers midi, c'est-à-dire vers la sixième heure. Pour s'accommoder mieux encore aux usages de son peuple,

[1] *Gen.* 49 ; *Deut.* 18 ; *Ps.* 71 ; *Cant,* 2 ; *Is.* 62 ; *Aggée,* 2 ; *Zach.* 9 ; *Habac.* 2.

c'est dans le sixième âge du monde, à la sixième heure du jour, que Dieu prépare ses noces, qu'il élève la croix et immole l'agneau. Après celui-ci, les taureaux et les volailles grasses occupent la place d'honneur parmi les mets célestes. Les prophètes sont ces taureaux immolés, eux qui périrent presque tous au service du Seigneur, et qui renversèrent les idoles d'Israël : *J'ai opposé ta face redoutée à leurs faces*, disait Dieu à Ezéchiel, *et ton front indomptable à leurs fronts*. Enfin les prophètes ont enfanté les apôtres : *Pour tes frères*, dit le Psalmiste, *des fils te sont nés, tu les établiras princes sur toute la terre*. C'est avec autant de raison qu'ils sont comparés dans la parabole à des volailles grasses. Ces oiseaux s'appellent de la sorte, parce qu'on les nourrit et engraisse dans les demeures pour en faire les délices des festins. Or, considérez les prophètes : n'entendez-vous pas bruire leurs ailes dans leurs contemplations ardentes, et ne les voyez-vous pas en même temps s'engraisser, si j'ose dire, aux exercices assidus d'une piété incomparable, comme des victimes mystiques du temple? Enfin la parabole parle de ses taureaux et de ses volailles immolés, parce que, chez les anciens Hébreux, on servait dans les banquets la chair des sacrifices. Et le trépas du Christ et de ses envoyés ne fut-il pas un sacrifice véritable? C'est donc avec vérité que le Seigneur a pu dire après sa passion : *J'ai préparé mon festin, mes taureaux et mes volailles sont immolés.*

Mais que firent alors les Hébreux? Ecoutons l'E-

vangile : *Mais ceux-ci négligèrent* le message, *et ils s'en allèrent l'un à sa villa, l'autre à son négoce; quelques-uns saisirent les serviteurs, et les tuèrent après les avoir outragés.* Que signifie cette conduite? Qui a jamais entendu pareille nouvelle? Qui a jamais contemplé une tragédie aussi cruelle? Quelle est cette férocité qui récompense par la mort des avances si douces? O perversité humaine! On les appelle à des noces splendides, et ils repoussent! Et pourquoi? Je vous l'ai dit souvent, je le répète encore: les plaisirs et les richesses, filets infernaux, paralysent les hommes qu'ils entraînent dans l'abîme à travers une félicité menteuse. On refusa d'aller aux noces, soit parce que le plaisir attirait vers la villa voluptueuse, soit parce que l'amour de l'or poussait aux entreprises du négoce. On n'allait pas à la villa pour labourer et féconder la terre, mais pour s'abandonner plus commodément à la pêche, à la chasse, aux délassements mondains. Il n'est pas croyable, d'ailleurs, qu'un si grand roi eût seulement invité des laboureurs et des vignerons. Il s'agit donc ici des victimes des voluptés charnelles. Pour ce qui est des hommes attachés à la richesse, n'avez-vous pas lu des pharisiens : *Les pharisiens, qui étaient avares, écoutaient toutes ces choses, et les tournaient en dérision?* Ne savez-vous pas ce qu'a dit saint Cyprien, que les apostats, dans les persécutions, commirent cette lâcheté pour conserver leur fortune? Je n'ai pas besoin de m'appuyer beaucoup sur la conduite de ces Juifs qui saisirent et massa-

crèrent les envoyés de Dieu. Cela est assez connu : on sait l'histoire de Pierre, de Paul, d'Etienne, des deux Jacques. Les insensés ! Ces noces qu'annonçaient joyeusement les apôtres ne leur semblaient qu'un supplice horrible ! Que de chrétiens les imitent aujourd'hui ! Que de chrétiens estiment la perfection évangélique le plus dur des esclavages ! Prêchez-leur la sobriété, l'allure grave, l'amour du ciel et le mépris du monde, vous louez, à leur sens, le genre de vie le plus exécrable. Ne pensez pas ainsi, je vous conjure : vous êtes invités à des noces joyeuses, au festin du bonheur et de la paix. Autant l'âme l'emporte sur le corps, autant ce banquet spirituel, avec ses délices, l'emporte sur les voluptés sensuelles. Croyez-vous que les Antoine, les Paul, les Hilarion, les Macaire, les Jérôme, eussent atteint à une vieillesse si extrême, aux prises avec une vie pleine de tristesses et de déboires? La vie chrétienne est donc une vie de paix. C'est à bon droit que la vérité s'écrie dans l'Evangile : *Venez à moi, vous tous les fatigués et les oppressés* de la terre, *et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et votre âme trouvera le repos. Car mon joug est suave et mon fardeau léger.* Quoi de rude dans ces invitations divines? Ne vous convient-elles pas à des noces délicieuses? Ces hommes seuls sont appelés à une carrière pleine de labeurs, qui, malgré des promesses trompeuses, courent tout le jour après une proie fuyant toujours, qui se précipitent

après les honneurs sans jamais les atteindre, qui, harassés, brisés de leurs chutes, s'écrient lamentablement dans l'abîme, récompense de leurs impuissants labeurs : *Nous nous sommes fatigués sur la voie inique et perdue,.... et la lumière de la justice ne s'est point levée sur notre rude chemin.* Oh! si vous goûtiez une fois aux douceurs du service de Dieu!

SECOND POINT.

Le roi à cette nouvelle s'irrita.

Mais comment Dieu s'irrite-t-il? Serait-il sujet aux inégalités de l'âme et du caractère? Selon saint Basile, l'Ecriture attribue ces mouvements à Dieu lorsqu'il opère dans son calme éternel ce que nous opérons sous l'impulsion de ces secousses violentes. Ainsi, lorsque Dieu se lève contre ses ennemis, qu'il précipite sur eux la famine, la peste et la guerre, il s'irrite, il frémit, dans ce langage, comme s'il éprouvait la commotion fougueuse qui pousse l'homme courroucé sur son adversaire odieux. Que fit donc alors ce roi irrité? *Ayant envoyé son armée il perdit ces homicides et il incendia leur cité.* Dieu agit avec Israël, pour prévenir ses plaintes, selon les exigeances de sa propre loi. La loi ordonnait aux Juifs d'offrir d'abord la paix à la ville assiégée, et si on la refusait, de tuer tous les habitants jusqu'au dernier. Dieu lui offrit donc la paix à plusieurs reprises. Mais le voyant désireux de la guerre: Tu veux la guerre, s'écria-t-il enfin, tu auras la

guerre : tu soupires après la malédiction, tu seras maudit. Et il envoya Vespasien et Titus avec de nombreuses armées qui guerroyèrent contre Israël avec tant de bonheur qu'ils avouaient que le Dieu d'Israël combattait avec eux contre son peuple. Il combattait en effet pour les envoyés de sa fureur, et pour récompenser leur zèle il les éleva à la première dignité de la terre, il apaisa subitement les discordes effrayantes qui désolaient l'empire. C'est ainsi qu'autrefois il abandonnait comme une proie l'Egypte à Nabuchodonosor, son instrument contre Tyr, pour le récompenser de ses services fidèles.

Dieu abandonna donc les Juifs à l'extermination et il se tourna vers les Gentils. *Les noces sont prêtes, dit-il à ses serviteurs, mais les invités sont indignes. Allez donc aux carrefours des chemins et appelez à mon festin quiconque vous rencontrerez. Et les serviteurs sortirent, et ils rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, les bons et les mauvais, et les salles regorgèrent de convives.* Cela arriva, quand les apôtres commencèrent à prêcher aux Gentils, les Juifs se reconnaissant *indignes de la vie éternelle*, selon l'expression de saint Luc dans les Actes. Les Gentils, d'après l'Evangile, parcouraient les chemins hors des cités, parce qu'ils adoraient les idoles, chaque peuple à son gré, et ne vivaient pas sous une seule et même loi. Les apôtres leur annoncèrent donc la bonne nouvelle, et soudain ils accoururent de chaque plage, de l'Orient, de l'Occident, des régions de l'auster et des glaces de l'aquilon.

Alors *le roi entra pour visiter ces convives*. Quand aura lieu cette visite divine ? A la consommation du monde. Une fois achevée la moisson de l'Eglise parmi les hommes, Dieu entrera pour contempler et juger les invités à ses noces. Tant qu'il tolère, dissimule, en attendant la pénitence, il est en dehors, pour ainsi dire, de la salle du festin, mais il entrera quand il contemplera l'iniquité en face pour la juger et la punir. O quels yeux perçants que les yeux du Seigneur ! Ne leur comparez pas les yeux de l'aigle ni ceux du lynx. Pourquoi l'Epoux est-il désigné par la chèvre mystérieuse du cantique, sinon pour cette vue toute-puissante ? Que personne ne dise alors, je me cacherai dans un angle obscur, je suis de taille petite, il ne me verra point. Il parcourra de son regard les lieux les plus retirés, il les parcourra de son regard, et à la lueur des flambeaux : c'est ainsi qu'il scrutera Jérusalem, comme l'atteste le prophète Sophonias. Il apercevra donc tout, même la parole oiseuse. Oh, que de choses prétendues saintes apparaîtront iniques et noires à la lueur de ses infaillibles flambeaux !

Combien de pécheurs Dieu discernera-t-il au milieu de ses justes ? *Il y vit*, ajoute l'Evangile, *un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale*. Quoi ? Un seul ? Que disent donc les docteurs sur le petit nombre des élus ? Ils disent vrai. Celui dont parle l'Evangile est un géant, père de milliers d'impies, car l'Apôtre désigne par lui tous ces autres, qu'il indiquait naguère en disant, les serviteurs

rassemblèrent les *bons* et les *mauvais* qu'ils rencontrèrent sur les chemins, parce que, peut-être, telle est l'union que la perversité établit entre les scélérats, qu'on peut dire que tous ne forment qu'une seule âme; ou bien, parce que, tel est le mépris que Dieu professe pour les pécheurs, que la perte de plusieurs milliers de ces êtres n'est pas plus estimée de lui que la perte d'un seul homme.

Mais que dit Dieu à cet imprudent qui n'avait pas la robe nuptiale? *Ami, comment êtes-vous entré ici* vêtu de cette sorte? Il l'appelle ami, soit parce qu'il remarque sur son front le signe du baptême, soit parce que le misérable a voulu paraître tel en se présentant au banquet, soit enfin par ironie.

Je demanderai maintenant aux luthériens, qui prétendent que les mauvais ne sont pas dans l'Eglise, si cet homme était bon ou méchant? Etait-il bon? Pourquoi ces reproches du Maître? Etait-il mauvais? Comment s'était-il introduit? Il était mauvais, s'écrie-t-on, car il n'avait pas la robe nuptiale, c'est-à-dire la foi. Voilà l'explication luthérienne du passage, mais elle n'esquive pas même la difficulté. Si l'invité n'avait pas la foi, il n'était donc pas de l'Eglise. Et pourtant, au témoignage de Dieu, il est dans cette Eglise, *comment êtes-vous entré ici*, dit le Maître? Donc, d'abord l'Eglise se compose des bons et des mauvais, et, de plus, la robe nuptiale de l'Evangile n'est pas le symbole de la foi, mais de la charité : *Personne ne pénètre dans l'Eglise sans la foi*, a écrit saint Grégoire. Puis la charité

est le vêtement convenable pour les noces de l'Agneau, *elle recouvre* largement *la multitude des péchés*, elle distingue les bons des méchants, tous peuvent avoir la foi et participer aux sacrements, les amis seuls de Dieu possèdent la charité. C'est pourquoi saint Chrysostôme s'écriait un jour, comme s'il eût prévu la détestable hérésie de Luther : *Ne croyons pas que la foi suffise pour le salut, car si nous ne pouvons offrir à Dieu une vie pure, si nous ne sommes revêtus du vêtement de la charité, seul digne de cette vocation céleste, nous serons exclus* des noces *avec cet infortuné.*

Venons enfin à la conclusion de l'évangile et de ce discours. *Alors le roi dit à ses ministres, liez-le et jetez-le dans les ténèbres extérieures, où l'on pleure et grince des dents. Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* O sentence formidable ! O misérable condition du pécheur ! On charge ses pieds et ses mains des chaînes éternelles, pour le rendre incapable de ces ivresses, de ces adultères si familiers dans le passé, et on le précipite dans la nuit, séjour de l'horreur et patrie de la souffrance !

Ces ténèbres désignent la perte de la vue de la lumière incréée. L'Evangile les appelle avec raison ténèbres extérieures, car la lumière que nous perdons n'est pas proprement la vue de notre raison, mais ce don que Dieu répand sur ses élus, cet éclat auquel ils contemplent le ciel, le Christ, Jéhovah et sa gloire. De plus, ces ténèbres seront si épaisses

que nos sens extérieurs pourront presque les palper. Enfin ces ténèbres peuvent encore s'appeler extérieures parce que, selon saint Augustin, les impies répandront une nuit d'autant plus horrible que les saints se réjouiront plus ardemment dans la contemplation de leur beauté intérieure.

Les pleurs et les grincements de dents désignent les tortures variées de l'âme et du corps. La pensée même est impuissante à comprendre l'étendue et l'atrocité de ces peines. Un simple mal de dents donne ici-bas le délire, on se précipite, on bondit, on rugit. Quel mal cependant! Il dure à peine un jour, il sévit sur un point imperceptible, il peut être guéri par des remèdes sans nombre : le médecin console, les amis caressent; jugez, si vous le pouvez, quelles seront ces tortures universelles, sans fin, sans consolateurs et sans remède.

Qui pourra habiter avec ce feu dévorant, au milieu de ces éternelles ardeurs? Car notre chair ne sera ni d'airain, ni de marbre. Je n'ai pas vu, mais plusieurs parmi vous ont vu les supplices de ces derniers temps. Qui n'a été ému à l'aspect de ces coupables que consumait l'eau bouillonnante ou la flamme du bûcher? Qui eût pu retenir ses larmes si cet atroce tourment se fût prolongé seulement une heure? O aveugles! O insensés! Le supplice d'un étranger provoque nos pleurs, un supplice qui passe, et nous restons impassibles devant le supplice éternel qui nous menace? Apprenons donc, tant que Dieu le permet, à descendre contempler

vivants les bûchers de l'abîme, pour mériter d'être arrachés à leurs feux vengeurs, par le Christ, le béni des siècles.

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Si le souvenir reconnaissant des bienfaits reçus appelle sur nos têtes des bienfaits nouveaux, l'ingratitude oublieuse ferme le cœur et la main de Dieu, et refoule les généreuses effluves du ciel. Voyez les fleuves. S'ils courent toujours à pleins bords vers la mer sans se tarir, c'est *qu'ils retournent*, si je puis dire, vers *le lieu d'où ils viennent, pour reprendre leur course.* Il en est ainsi des grâces célestes, de ces grâces *d'en haut*, dons *du Père des lumières*, comme parle saint Jacques; il faut qu'elles remontent, par la reconnaissance des âmes, jusqu'à leur patrie première, sinon elles ne peuvent plus redescendre. Ce globe devient de fer et le ciel d'airain pour les ingrats, le premier ne donne plus de fleurs, et le dernier refuse ses dons. C'est ce que signifie la parabole que je vais essayer de commenter aujourd'hui.

Le royaume des cieux est semblable à un roi, etc.[1].

Nous chercherons d'abord la fin que Dieu s'est

[1] *Matth.* 18.

proposée dans cette similitude, puis nous nous demanderons ce que cette parabole signifie en elle-même.

Quelle était la fin du Christ en nous proposant cette parabole? Les paroles qui la précèdent immédiatement peuvent nous l'indiquer suffisamment. Pierre s'était approché de Notre-Seigneur, il avait dit : Jusques à quand serai-je indulgent envers les péchés de mon frère? Attendrai-je jusqu'à la septième rechute pour punir? Pierre s'arrêtait à ce nombre, soit parce qu'il est écrit que le juste tombe sept fois, soit parce que, entre toutes les fautes, sept surtout sont les causes de tous les crimes, soit parce que ce même nombre, parmi les commandements, nous prescrit nos devoirs envers le prochain. Or le Seigneur lui répondit : Non seulement jusqu'à la septième rechute, mais jusqu'à la soixante-dix-septième, c'est-à-dire, tu lui pardonneras toujours; et pour montrer que ce n'était point un simple conseil, un appel fait à la générosité de ses fidèles, mais une obligation réelle, un précepte rigoureux qu'il exprimait de la sorte, Jésus proposa immédiatement notre parabole à ses disciples.

Son but était donc de montrer par là que nous devons imiter Dieu dans sa générosité envers les pécheurs.

Quelques-uns, je ne l'ignore point, se demandent ici si ce passage s'adressait à Pierre comme homme privé ou comme prêtre et pontife. Mais il est facile de répondre, je le crois. Jésus ne s'adressait point

ici au pontife. Il avait dit déjà à Pierre : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise;* mais Pierre ne possédait pas encore les clefs. Le chef futur de l'épiscopat était désigné, mais il n'entra dans l'exercice de ses fonctions qu'après ces autres paroles aussi fameuses : *Paissez mes brebis.* De plus, le prêtre ne doit pas remettre toujours les péchés, il faut des garanties de la part du pécheur. Les expressions de l'Apôtre désignent assez, du reste, qu'il parle ici en son nom propre, qu'il parle de fautes commises contre lui, et non contre Dieu : *Quoties peccabit in me frater meus et dimittam ei?* Le prêtre, au sacré tribunal, agit au nom du Seigneur, dans les causes du Seigneur. Il est donc bien entendu que le Christ posait ici un précepte de charité universelle. Venons maintenant au texte même de l'Evangile.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui entre en jugement avec ses serviteurs.

Je crois que par ces mots, le royaume des cieux, le Christ a désigné l'Eglise dont Dieu est le roi. Mon royaume, disait le Christ, est semblable à un empire dont le roi comblerait ses sujets de bienfaits, à la condition qu'ils imiteraient sa conduite dans leurs rapports mutuels. Je vous pardonne, je vous pardonnerai toujours vos péchés, j'effacerai vos dettes sans cesse renaissantes, si vous vous pardonnez les uns aux autres à mon exemple. Sinon, plus j'ai été généreux envers vous, plus je serai sévère et formidable au dernier jour.

Cette appellation, du reste, convient parfaitement à l'Eglise. Elle réside sur terre, mais elle possède un roi céleste, des gardiens célestes, elle vit sous des lois célestes, elle participe à des sacrements divins, elle tire ses armes d'en-haut, et elle conserve les promesses des cieux. Elle voyage en ce monde, mais sa demeure est en Dieu. Ici c'est la tente qui abrite le pèlerin au désert, notre roi nous ouvrira bientôt les portes éternelles. Quelle est donc la démence de ces chrétiens qui prétendent vivre dans l'Eglise, quelle est la profonde nuit d'ignorance où s'endorment ces chrétiens prétendus quand ils consument leurs jours à bâtir des palais de marbre, à multiplier leurs domaines et leurs trésors, à courir de plaisir en plaisir, de volupté en volupté? Ils ignorent, croyez-moi, ils ignorent ce que c'est que le royaume des cieux. Telle ne fut pas la conduite de notre roi, la conduite de nos princes, de tous les saints nos aïeux. Ceux qui conservent, dans l'Eglise, une âme charnelle, peuvent bien appartenir au corps de cette Eglise tant qu'elle demeure dans son exil, mais ils ne la suivront point quand elle pénétrera dans sa glorieuse patrie sous l'escorte triomphante des anges. Et quoi de plus malheureux que de rester dans l'Eglise exilée pour en être expulsé aux jours de sa puissance et de sa gloire!

L'Eglise est donc ce royaume dont le roi voulut un jour entrer en jugement avec les débiteurs de son trésor. Or on *conduisit* à ses pieds *un* de ces débiteurs *dont la dette s'élevait à mille talents*,

c'est-à-dire un pécheur qui avait violé tous les commandements. Dieu, en effet, a établi avec les hommes un admirable négoce. Il a recommandé à leur garde amoureuse et vigilante dix préceptes qui sont sa loi. Si nous les observons comme il convient, Dieu est notre débiteur de dix mille talents, nous avons mérité dix mille fois le paradis. Si nous les violons, au contraire, nous devenons les débiteurs de Dieu et de l'abîme au même titre. Cette violation universelle désigne ici les impies, qui *sont conduits* aux pieds de Dieu, qui lui *sont présentés*, quand ils commencent à rentrer en eux-mêmes et à reconnaître l'immensité de leurs dettes.

Immenses, en effet, sont les dettes des pécheurs; comme le débiteur de l'Evangile, *ils ne possèdent rien pour pouvoir satisfaire* aux exigences du divin Créancier. Ils ne possèdent rien en propre. Qu'avons-nous, outre les dons que nous avons reçus? Et le peu qu'ils possèdent de par la grâce de Dieu, qu'est-ce en regard de la dette du péché? Le pécheur ne peut donc en vérité satisfaire ni restituer. Il a pu se suicider, mais il ne peut plus revenir à la vie; il a pu s'élever contre le ciel et pécher, mais il ne peut plus revenir à la justice. Le Christ regarda Pierre, et Pierre se mit à pleurer. Mais si le Seigneur n'eût d'abord jeté sur lui ce regard miséricordieux, jamais Pierre n'eût versé les larmes du repentir. Pourquoi ces ténèbres perpétuelles dans l'abîme, ces cœurs endurcis comme une glace éternelle, sinon parce que la lumière de la grâce ne rayonne jamais dans ces lieux

sombres et ne réchauffe plus l'âme froide des maudits? Le pécheur, en un mot, ne peut rien sans la grâce prévenante. Que signifient donc ces cris insensés qui résonnent d'échos en échos dans le monde : Péchons, péchons encore, la vieillesse sera le temps du repentir? Hélas, infortunés! et qui vous assure que Dieu vous préviendra dans ces jours réservés par vous à l'expiation de la vie? Et si Dieu ne vous prévient pas, quand reviendrez-vous à la résipiscence salutaire? Si vous y songiez sérieusement, les bouches impures ne proféreraient pas si souvent les blasphèmes, les crimes ne s'entasseraient pas sur les crimes, comme si l'on disposait librement et à son heure de la miséricorde divine. Mais revenons à l'Evangile.

Le débiteur étant insolvable, *le maître ordonna de le vendre avec son épouse, ses enfants et tout ce qu'il possédait, afin de recouvrer la créance exigée.*

Voilà ce que Pélage n'a pu comprendre. Il avoue bien l'incarnation du Verbe, mais il ne voit dans le Christ qu'un docteur et non le libérateur du genre humain, par la raison que si le monde avait besoin d'être instruit, ce monde n'avait pas besoin d'être sauvé d'une servitude qui n'existait pas. Mais que signifient alors les paroles qui précèdent? Que signifie encore ce passage du Prophète : *Vous êtes vendus gratis, et vous serez rachetés sans argent?* Et cet autre de saint Paul : *Afin qu'ils échappent aux démons qui les retenaient captifs à son gré?* Pourquoi, dans l'Ecriture, ces appellations fré-

quentes : Satan est le prince du monde, il est le prince des ténèbres, le Messie est le Sauveur, le libérateur, le rédempteur du genre humain? Aussi notre mère, l'Eglise, ne pense-t-elle pas comme Pélage. Elle affirme que le péché rend esclave du démon, et que le Christ seul peut, par sa grâce, nous racheter de cet esclavage. C'est celui-ci qui a enchaîné le fort armé, qui a pillé son royaume. Telle est encore la foi des saints Pères ; c'est le péché, c'est la volonté pervertie de l'homme qui nous a plongés, tous les pécheurs, dans la captivité satanique. *Le monde a été livré au pouvoir du démon par la justice de Dieu*, a dit saint Augustin... *Non pas en ce sens*, ajoute le saint docteur, *que Dieu l'ait voulu ou ordonné, mais en ce sens qu'il l'a permis avec justice. Le démon n'est pas appelé le prince du monde*, a dit saint Cyrille, *parce qu'il en est vraiment seigneur, mais parce qu'il l'a trompé et subjugué avec tyrannie ; il se l'est soumis par les péchés, et il le retenait violemment exilé du divin bercail.* Mais si le démon nous opprimait en tyran, dira quelqu'un, pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas dépossédé par la force de ce pouvoir usurpé par la violence? Parce que Dieu a voulu agir avec Satan selon les lois de la justice. Si Satan nous opprimait avec tyrannie, il nous opprimait toutefois à bon droit, et la servitude que cet injuste tyran faisait peser sur nos têtes était juste. Le démon était un tyran, soit, mais sa tyrannie était méritée par l'homme. Le démon ne devait pas nous tromper,

mais l'homme, en s'abandonnant de lui-même aux suggestions perfides, fut opprimé justement sous son joug. Le démon était donc un maître injuste, il exerçait un pouvoir usurpé, mais la victime du tyran, cette victime volontaire, était bien légitis mement esclave. Et ne nous étonnons pas de ce double caractère de justice et d'injustice que revêt à la fois l'antique servitude. Quoi de plus excellent ou de plus détestable que la mort du Christ, selon que l'on considère le Christ ou ses bourreaux? Notre esclavage était donc juste, et par suite, pour nous en délivrer, il fallait observer les lois de la justice.

Le Seigneur dont parle l'Evangile ordonna donc de vendre le serviteur insolvable, c'est-à-dire Dieu, outré de l'ingratitude de l'homme, l'abandonna à la puissance de Satan, avec son épouse et ses fils, c'est-à-dire encore, avec son âme et ses sens, ou mieux avec sa chair et ses œuvres. Comme la femme est plus faible et moins sensée que l'homme, qu'elle lui est soumise pour cela, la chair, de même, doit être soumise à l'esprit. C'est dans celui-ci que la prudence et la sagesse résident. De plus, comme Eve porta l'homme au péché, la chair, de même, suggère à l'âme les pensées honteuses et pécheresses. Les œuvres, comme spontanées, volontaires et libres, sont vraiment les fils de ces deux époux. Ressemblent-elles surtout à leur père, à l'esprit, sont-elles nées d'une mère soumise, d'une chair obéissante, ce sont des fils pieux, *les fruits de l'esprit*, comme parle l'Apôtre. Ressemblent-elles sur-

tout, au contraire, à leur mère, à la chair émancipée, rebelle, ce sont des enfants de malédiction, *les œuvres de la chair*, selon le langage du même Apôtre. Or tout cela, l'époux, l'épouse et leurs fils, l'âme, le corps et leurs œuvres, tombent par le péché sous la puissance du démon.

Le débiteur, condamné à cette épouvantable servitude, se jeta aux genoux de son maître, disant : *Prenez encore patience, et j'acquitterai toute ma dette.* Vous le voyez, comme l'orgueil a été le commencement de tout péché, l'humilité a été le principe de toute justice. On peut s'adresser sur ce passage deux questions graves. Comment, d'abord, le débiteur, esclave depuis le premier instant de la prévarication, peut-il supplier son maître de ne pas le réduire en servitude? Il est déjà captif de Satan, je le répète, sans doute, mais une distinction bien simple fera évanouir cette difficulté. Dieu abandonne, il vend au démon les pécheurs de deux manières, d'une manière absolue, sans espoir de rédemption, comme il a vendu les damnés, et d'une manière conditionnelle, en se réservant la faculté du rachat, comme il vend tous les pécheurs de la terre qui peuvent conserver l'espoir du salut tant qu'ils marchent et respirent.

Mais ici l'autre question se présente. Comment le débiteur de l'Evangile pouvait-il espérer d'acquitter une créance si immense? Toutes les facultés humaines sont impuissantes à racheter une seule faute mortelle. Que pensait donc ce suppliant audacieux?

Quelles étaient ses ressources, ses trésors inconnus au commun des hommes? *Patientez encore*, dit-il, *j'acquitterai toute ma dette*. Il songeait à notre ami, à notre avocat auprès du Père. Notre maître devenu notre frère possède un trésor toujours inépuisable et ouvert toujours. Il a entassé richesse sur richesse dans le but unique de prêter ainsi sans usure. Le débiteur le savait bien : *Patientez*, disait-il, je frapperai à la porte de mon frère, et mon frère me fournira de quoi *acquitter*, et au-delà, *votre créance*.

Et son maître le prenant en pitié le renvoya et lui remit sa dette. Mais quoi ! ne pourrons-nous nous débarrasser aujourd'hui des difficultés importunes? Voici qu'en effet vous dites : Si le Christ a payé la dette, pourquoi ces paroles : *Et il le renvoya, et il lui remit sa dette?* Une dette acquittée est éteinte, anéantie, elle n'est pas remise. Il y a ici un grand mystère. Quand l'inique devient pur par la grâce du Christ, Dieu montre à la fois sa miséricorde et sa justice. Il fait acte de justice envers le Sauveur dont il paie les mérites, il fait acte de miséricorde envers les hommes en acceptant comme venant d'eux les satisfactions du Calvaire, en daignant appliquer à leurs âmes les vertus de son Verbe, en les revêtant d'une innocence qu'elles avaient perdue et n'avaient pas reconquise. C'est ce que signifie ces quelques paroles de saint Paul : *Vous avez été justifiés gratis par la grâce de Dieu, par la rédemption qui nous vient de Jésus-Christ*. Pourquoi, en effet, cette alliance de la grâce de Dieu avec la rédemption du

Verbe? N'est-ce pas pour montrer que ce qui est dû à celui-ci n'est pas dú aux hommes? l'Evangile dit donc bien : *Le prenant en pitié*, son *maître le renvoya et lui remit sa dette*[1].

Mais qui pourrait sans crime se taire en ce lieu sur les mérites de l'humilité? Qui ne comprend, en effet, toute la part que l'humilité du débiteur réclame dans cette pitié efficace et immense qui émut le cœur de Dieu et en arracha le pardon universel? *Comme le lion, la plus formidable des bêtes fauves*, qui ne recule *devant aucune* rencontre, et n'épargne que les animaux faibles et sans défense, *le lion de la tribu de Juda, s'il habite les hauteurs, jette les yeux sur la terre, s'il résiste aux superbes, il accorde sa grâce aux humbles.* Quelle est la vertu qui fut plus ordinaire au Christ que l'humilité? Quelle maxime découlait plus souvent de ses lèvres que cette maxime : En vérité, je vous le dis, *celui qui s'humilie sera élevé, et celui qui s'élève sera humilié.* Vous connaissez ces paroles de l'Ecriture sur l'impie Achab : *Le Seigneur s'approcha d'Elie disant : Lève-toi, descends à la rencontre d'Achab, roi d'Israël, en Samarie, voici qu'il se dirige vers la vigne de Naboth pour la posséder. S'il meurt dans la cité, les chiens le dévoreront, s'il meurt dans les champs, les oiseaux du ciel dépèceront son cadavre.* Qu'arriva-t-il cependant? Achab, réfugié sous les ailes de l'humilité, évita la fureur divine et la ter-

[1] *Rom.* 3.

rible sentence. L'Ecriture ajoute en effet : *Le Seigneur s'approcha d'Elie, disant : N'as-tu pas contemplé Achab humilié devant moi? Puisqu'il s'est humilié de la sorte, je n'enverrai pas le malheur sur sa tête.* O doux nom d'humilité! O vertu éclatante, inconnue des sages mondains, mais la fille bien-aimée de la sagesse éternelle! Tu apaises les colères du Tout-Puissant, tu enchaînes ses bras dans les liens doux et infrangibles. L'enfer te redoute, le ciel t'ouvre ses bras, les vertus te proclament leur gardienne et leur reine. Moissonner sans toi, c'est jeter au vent la semence. Bâtir sur un autre fondement, c'est renverser, c'est détruire. Qui te repousse, lors même qu'il résiderait aux cieux, sera repoussé du Seigneur; qui t'appelle dans son sein et qui t'aime, quand il croupirait dans les vices immondes, sera appelé dans le sein du Père. Sans toi les vierges sont chassées du paradis, avec toi les courtisannes passent en chantant le seuil éternel. Aimons donc cette mère, cette nourrice, cette gardienne des vertus. Fils de Dieu et de l'Eglise, bâtissons sur ce fondement de la religion du Christ; fils du siècle, esclaves encore de ses péchés et de ses ruses abritons-nous sous les ailes de cette vertu charmante, nous éviterons à la fois les embûches de Satan et les flèches divines [1].

[1] *Prov.* 30; *Apoc.* 5; *Ps.* 112; *Jac.* 4; *Matth.* 18, 23; *Luc*, 14, 18; 3. *Rois*, 21.

SECOND POINT.

Le serviteur étant sorti, rencontra l'un de ses égaux qui lui devait cent deniers; il le saisit et le serra avec force, disant : Rends-moi ce que tu me dois. Voilà le modèle de l'ingratitude. Ce serviteur avait un créancier et un débiteur, il devait dix mille talents au premier, le dernier lui était redevable d'une somme minime, quelque chose comme dix couronnes. Il s'était jeté aux genoux de son maître en implorant du temps et du crédit, et il en avait obtenu une grâce complète. Un instant se passe, il rencontre son débiteur qui implore un peu de temps, et il ne lui fait pas grâce d'une heure. Quelle ingratitude plus flagrante ! Il entend tomber des lèvres de son débiteur la prière qui tombait tout-à-l'heure des siennes aux pieds de son maître en courroux, et il reste insensible, il ne rougit même pas à ce souvenir !

A qui s'adresse cette parabole, ou mieux, à qui ne s'adresserait-elle pas? Qui ne rend avec usure l'injure reçue ? Cet homme vous regarde de travers? il faut lui rendre la pareille, pis encore, et cela sans délai. Mais où seriez-vous, si Dieu eût tiré une vengeance immédiate de vos forfaits divers? S'il vous a supportés avec tant de patience, s'il vous a pardonné si souvent des outrages sans mesure, de quel front osez-vous vous plaindre d'une injure légère ? Je ne puis assez m'étonner sur la dureté du cœur humain quand je songe à la patience miséri-

cordieuse de Dieu et aux haines inexorables de l'homme qui le poussent à périr plutôt que de vivre sans vengeance. Ce qui apaise un Dieu, la prière qui arrache le pardon à son cœur, ne peut toucher un cœur d'homme. L'humilité a pu dompter la colère divine, les supplications, les larmes ne peuvent adoucir des haines fraternelles. Mais pourquoi ces étonnements de mon âme? Est-ce que l'humilité de Dieu a pu ramollir nos cœurs endurcis? Le Verbe est descendu : qu'ont produit ses abaissements, sa crèche, sa passion, son Calvaire, sur le Juif hautain, sur le Gentil incrédule; que produit encore ce souvenir sur le pécheur et l'impie? Avec ces deux machines de guerre, l'humilité et la patience, le Christ a battu en brèche deux redoutables forteresses, la forteresse de la fureur de Dieu et la forteresse de l'arrogance humaine. Celle-là croula au premier choc de ces béliers puissants, mais celle-ci reste encore debout. Amalech règne toujours : l'orgueil lève la tête, ne pardonne pas; le vermisseau s'élance plein d'irritation et de haine contre quiconque le blesse. Vous vous étonnez de l'abaissement de Dieu suspendu entre des larrons sur le Calvaire? Et moi, je m'étonne que vous soyez arrogants, orgueilleux, vindicatifs encore après ces humiliations d'un Dieu. Quoi! ce remède suprême n'a pu guérir la blessure de votre superbe? La tour audacieuse est toujours debout? Ce n'est donc pas assez, ce n'est pas assez de dire avec le Prophète que notre *cœur est de pierre;* c'est donc à bon droit

qu'il faut chanter avec l'Eglise : *Dieu qui manifestez votre toute-puissance, surtout en ayant pitié* de l'homme, *et en lui pardonnant*, en transformant son âme, en rendant justes les pervers.

Mais qu'ajoute l'Evangile ? *Ses compagnons, voyant ce qui arrivait, furent fort attristés.* Ce sont les anges et les saints qui ne dénoncent point à Dieu la perversité et l'ingratitude parce que celui-ci les ignore, mais parce qu'il peut seul appliquer un remède à ces grands maux.

Alors le maître *rappella* ce serviteur ingrat. C'est la voix qui retentit sur le lit de mort, comme un tonnerre au fond de la conscience coupable. Voix terrible, appel épouvantable qu'enveloppe bientôt de ses lugubres clartés l'éclair de la damnation éternelle. Le débiteur sera livré aux bourreaux, il sera torturé aussi longtemps qu'il sera le débiteur de Dieu.

Mais, dira-t-on peut-être, il ne semble pas juste que je doive être libéral, parce que mon créancier a été libéral envers moi. D'abord le maître n'ordonnait pas au serviteur ingrat de renoncer à ses créances, mais il voulait que ce serviteur fût miséricordieux et accordât du répit. Il faut faire à autrui ce que nous désirons qu'il nous soit fait, du moins dans une certaine mesure. Si nous ne sommes point obligés d'imiter la générosité de Dieu qui remet nos dettes, nous devons toujours imiter sa patience et sa longanimité. Cela soit dit, en donnant au mot latin *talentum* sa valeur littérale. Mais j'irai plus

loin si je le traduis par injure, selon sa signification spirituelle. Nous sommes absolument obligés de pardonner les injures, si nous désirons être absous par Dieu de nos propres crimes. *Donnez*, dit le Seigneur, *et il vous sera donné, remettez et il vous sera remis.... Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, le Père céleste vous pardonnera les vôtres; mais si vous ne les remettez pas, il ne vous les remettra point... Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* Aussi, au souvenir de ce précepte, disons-nous dans l'oraison dominicale, *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Mais ici se produit une question nouvelle. Est-ce que les péchés anciens, les péchés pardonnés déjà renaissent, puisque le maître irrité *livra* le serviteur ingrat *aux bourreaux qui le torturèrent jusqu'au paiement de toute la dette?* Non, ils ne renaissent point à proprement dire, *Dieu ne se repent pas de ses dons, et il ne se souvient plus des fautes que le pécheur a effacées avec ses larmes.* Mais les péchés anciens renaissent en ce sens que les fautes actuelles empruntent à l'ingratitude du pécheur un degré étrange de malice qui appelle un châtiment immense. Le pédagogue, qui a pardonné plusieurs fois à la pétulance étourdie du jeune âge, châtie enfin avec une rigueur inusitée cette pétulance incorrigible, d'autant plus coupable qu'elle fut plus souvent avertie. Dieu agit de même; il ne se repent point d'avoir pardonné, mais il inflige des peines

atroces aux crimes commis au mépris de sa clémence.

Mais pourquoi ce débiteur infortuné ne se prosterne-t-il pas encore aux pieds de son seigneur, en répétant ces paroles salutaires, *prenez patience, et j'acquitterai toute ma dette* ? Telle est la justice divine. Ceux qui différent la pénitence, en ajoutant les crimes aux crimes, perdent souvent, pour ne plus les recouvrer, les dons de l'humilité et de l'espérance. Mystère épouvantable ! On croit fermement se repentir au jour suprême, tant que l'on traverse encore plein de vigueur l'âge mûr, et ce jour venu, par un juste jugement de Dieu, on ne croit plus à l'efficacité de ses larmes. Que penseriez-vous de ce marchand imprudent qui, pour ménager trois jeunes chevaux pleins de force et de feu, accable de leurs propres charges un cheval vieux et débile, disant, qu'il parvienne au marché voisin et qu'il meure ! Mais la bête succombe avant l'heure, et bête et fardeau, gisent sur le chemin. Or qui nombrera les semblables de ce marchand imprudent ! Dieu nous a donné pour le repentir, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, et nous faisons ce raisonnement insensé : nous sommes jeunes, ce n'est pas le temps de la pénitence ; la jeunesse est la fleur de la vie, cueillons cette fleur avant qu'elle se fane, couronnons-nous de roses, parfumons nos chevelures, *qu'il n'y ait pas de prairie que ne foule notre luxure, laissons partout les traces d'un joyeux passage.* Elle viendra à la fin de nos jours, elle

viendra tard, et plaise à Dieu que ce soit après mille ans, elle viendra, dis-je, la vieillesse débile, morose, incapable du plaisir, ce sera le temps de servir Dieu et de songer au ciel. O raisonnement stupide ! O dessein imprudent ! comme si les cilices et les jeûnes étaient de saison dans la décrépitude des ans ! Et qui peut se flatter d'y parvenir ? Et combien, parmi les privilégiés qui l'atteignent, ne veulent pas même s'occuper des embarras de leurs intérêts mondains ? C'est maintenant, croyez-moi, *c'est maintenant le jour du salut : cherchons le Seigneur pendant que nous le pouvons trouver ;* invoquons-le *pendant qu'il est proche.* Le temps viendra, il viendra, soyez-en sûrs, où vous appellerez de tous vos vœux une de ces heures que vous dissipez follement en des projets puérils, car alors la clef de l'éternité fermera la porte de la miséricorde pour ouvrir celle de la justice, et ceux qui n'ont pas profité de la vie pour faire pénitence, seront la proie de la pénitence éternelle des damnés. Que Jésus-Christ, le béni des siècles, nous en préserve !

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

DIXIÈME SÉRIE.

Dominicales de Noël au Carême.

Le Dimanche entre l'octave de la Nativité. . . . 1
Le premier Dimanche après l'Epiphanie. 13
La Septuagésime. — Premier Sermon. 30
— Second Sermon. 42
La Sexagésime 60
La Quinquagésime. — Premier Sermon. 71
— Second Sermon. 87
— Troisième Sermon. 107

ONZIÈME SÉRIE.

Le Carême.

Premier Dimanche. 121
Deuxième Dimanche. 132
Troisième Dimanche. 142
Quatrième Dimanche. 154
Le Dimanche de la Passion. 173
Le Vendredi-Saint 188
Pâques. 206

DOUZIÈME SÉRIE.

Féries et Dominicales de Pâques à l'Avent.

Quatrième Dimanche après Pâques. 223
Les Rogations. — I. De la prière. 242
— II. De la manière de prier. . . 260
— III. Du jeûne. 276
Dix-septième Dimanche. 289
Dix-neuvième Dimanche. 307
Vingt-unième Dimanche après la Pentecôte. . . . 324

FIN.

BESANÇON, IMP. D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

67 458 A A 30